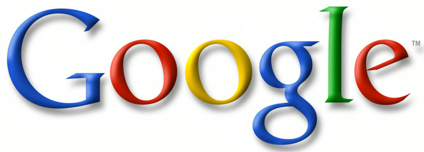
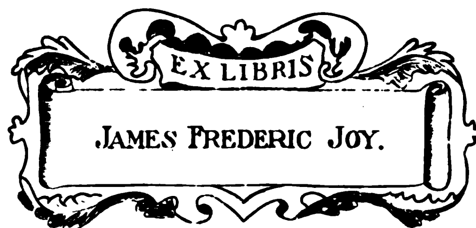



EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.


FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy

LES AVENTURES

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.


IMPRIMÉ
par Béthune et Plon,
A PARIS.

LES AVENTURES

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS,

PAR

LOUVET DE COUVRAY.

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 300 DESSINS, PAR MM. BARON, FRANÇAIS ET C. NANTEUIL;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR,

Par V. PHILIPON DE LA MADELAINE.

TOME PREMIER.



PARIS.

J. MALLET ET Cie, ÉDITEURS,

RUE DE L'ABBAYE, 9 ET 11.

M DCCC XLII.

AVIS DES ÉDITEURS.

En donnant à cette nouvelle édition de la *Vie de Faublas* le relief de l'illustration, en appelant le concours des artistes Baron, Célestin Nanteuil et Français, dont les crayons habiles ont multiplié les délicieuses productions, nous n'avons voulu rester en aucun point au-dessous du *Télémaque* et de la *Jérusalem délivrée*, derniers ouvrages que nous venons d'illustrer et auxquels le public a daigné faire un si favorable accueil. Non-seulement les mêmes soins, le même zèle ont été apportés par nous dans la correction du texte, pour lequel nous avons consulté les meilleures éditions publiées par l'auteur lui-même, dans la typographie et dans la collection des vignettes; mais nous avons cru qu'il était de notre devoir de justifier le choix que nous venons de faire : nous devions pour conserver la faveur accordée à nos publications, nous devions pour nous-mêmes, prendre la défense de *Faublas* et de son auteur; nous le tenterons du moins.

On le peut, je l'essaie, un plus savant le fasse.

On a porté de l'un et de l'autre bien des jugements divers! « On a fait bien du bruit à l'occasion de ce petit » livre bien frivole! Au milieu des légèretés dont il est » rempli, tout homme impartial lui doit au moins cette » justice que, dans tous les passages sérieux où se montre » l'auteur, la morale et la vérité sont éloquemment revê-

» tues d'une saine philosophie. » Mais, comme il arrive trop souvent, la prévention une fois établie chacun s'est cru obligé de poursuivre les attaques commencées. Nous croyons, nous, que ce livre est loin d'être dangereux, comme on l'a dit et répété, peut-être sans une intime conviction. Comment croire que son auteur, jeune encore, qui, pour sa droiture, sa sincérité, ses bonnes mœurs, obtint le témoignage unanime de ses contemporains, dont les adversaires mêmes louaient la simplicité, en même temps qu'ils proclamaient son beau caractère et son énergie; comment croire que Louvet n'eût voulu qu'amuser seulement ses lecteurs? Nous, éditeurs, nous avons consciencieusement étudié l'ouvrage, nous avons laborieusement recherché la vérité sur l'auteur dans les écrits du temps, dans ceux de ses antagonistes, et nous avons pu le connaître et le juger. Nous ne voudrions jamais faire du scandale un moyen de succès; et nous avons la persuasion qu'une probité précoce, une vertu solide étaient au cœur du jeune auteur, qui se laissait emporter par une imagination ardente. Madame Roland, « cette femme dont le » moindre mérite avait été de réunir toutes les grâces, » tous les charmes, toutes les vertus de son sexe, cette » femme dont les rares talents et les mâles vertus auraient » honoré les plus grands hommes, » madame Roland était l'amie intime de la femme de Louvet. Jamais leur amitié ne s'affaiblit; l'union des jeunes époux, qui avaient été élevés ensemble et, pendant cinq ans, séparés par un premier mariage, fut un modèle de constance au milieu des plus rudes épreuves. Louvet, dans ses mémoires, parle ainsi de sa femme : « Puisse toute sa correspondance » et la mienne, précieux dépôt laissé en France aux mains

» d'un ami fidèle, se conserver et quelque jour être
» publiée! c'est là que se rencontrerait ma justification
» complète. Fier d'elle, j'ai l'orgueil de croire aussi que
» le monument où l'on verrait nos âmes ne paraîtrait pas
» indigne de ses auteurs. Il m'importe assez peu qu'après
» avoir parcouru le recueil un lecteur superficiel se
» demande si l'homme qui gagna le cœur d'une femme
» douée de tant d'esprit, d'une sensibilité si exquise,
» d'un si grand courage et d'une foule de rares talents,
» n'en avait pas lui-même un peu plus que bien d'autres;
» mais ce que j'aime à penser, c'est qu'aucun homme hon-
» nête et sensible n'achèverait cette attendrissante lecture
» sans s'être dit plus d'une fois : Puisqu'il mérita d'être aimé
» d'elle, il fut vertueux. » Ce simple et touchant éloge était bien dû à celle qui, après la mort de Louvet, ne pouvait survivre à sa perte et s'empoisonnait; l'amour maternel put seul balancer ses regrets et la décider à vivre. Louvet fut désigné pour être ministre de la justice *, il est mort investi du titre de consul à Palerme. Il avait été, à l'âge de dix-huit ans, appelé à plaider la cause d'une domestique qui, après avoir soutenu sa maîtresse et ses deux filles tombées dans la misère, s'était vouée à la pénible profession de garde-malade, afin de leur continuer ses secours; les efforts du jeune défenseur furent couronnés de succès : sa vertueuse cliente obtint le prix Monthyon; et les syndics des corps et métiers, comme preuve de leur reconnaissance, offrirent à Louvet un logement à l'hôtel qui leur était affecté.

Devant ces nobles et solides affections, devant ces écla-

* Une faction seule empêcha cette nomination d'être rendue officielle.

tantes preuves d'estime, nous n'avons pu refuser la nôtre à l'auteur, et, dégagés de toute prévention, nous avons plus justement apprécié son livre. Madame Roland, que nous venons de citer, disait du style de Louvet : « C'est » la raison en déshabillé, se jouant avec le ridicule sans » perdre de sa force ni de sa dignité. » Louvet s'exprime ainsi dans une des préfaces de *Faublas* : « Je m'engage à » prouver que cet ouvrage, si frivole en ses détails, est au » fond très-moral, qu'il n'a peut-être pas vingt pages qui » ne marchent vers un but d'utilité première, de sagesse » profonde, auquel j'ai tendu sans cesse. J'avoue qu'il sera » donné à peu de gens de l'apercevoir d'abord ; mais je » maintiens que je le pourrai découvrir à tous, et le jour » de mes confidences sera, je vous le promets, le jour des » surprises... J'ai tâché que Faublas, frivole et galant » comme la nation pour laquelle et par laquelle il fut fait, » eût pour ainsi dire une figure française. »

Nous rappelons ces paroles de Louvet parce que, avant de les connaître, nous aussi nous avions reconnu que dans *Faublas* étaient consignées beaucoup de vérités, parce que nous avions constaté que des scènes très-gaies, très-bouffonnes, libres, sans cependant qu'un seul mot obscène soit tracé ou qu'elles puissent même l'inspirer, amenaient souvent des leçons sévères, des réflexions très-profondes, et, comme l'apologue, nous donnaient une morale d'autant plus forte qu'elle était imprévue. Louvet savait que les Spartiates faisaient enivrer des esclaves devant leurs enfants pour leur inspirer l'horreur du vin.

Tôt ou tard les auteurs, ou du moins leurs ouvrages, sont victorieux de ces tracasseries dont la médiocrité est exempte. Une charmante petite pièce, le *Procès du*

fandango, est une raillerie ingénieuse de celles qui assaillirent l'œuvre de Beaumarchais. Le *Mariage de Figaro*, ou plutôt les *Noces*, restèrent comme un chef-d'œuvre d'esprit malgré leurs imperfections; et *Faublas*, qui eut le même succès d'enthousiasme, *Faublas* est aussi resté, avec toutes ses incorrections, malgré toutes ses invraisemblances; il est resté comme un modèle de grâce et de délicatesse, qui n'a son égal chez aucune nation et que ne peuvent effacer les aventures fabuleuses du héros; il est resté comme une grande et haute comédie où chaque acteur a son rôle marqué et constamment rempli. Le gentil chevalier n'est qu'un intéressant étourdi, sans aucun vice de cœur, enfant gâté par le hasard et qu'une longue métaphore nous représente encore plus heureux qu'audacieux dans ses amours herculéens. Eh! qui serait un instant la dupe de l'auteur à ces rencontres si subites et si peu vraisemblables? N'est-il pas évident que brodant sur un canevas si heureux, Louvet ne pouvait trop charger les tableaux qu'il couvrait de fleurs? n'est-ce donc pas un trait de génie d'avoir touché l'impossible sans trop s'écarter de la vérité? Que de sévères péripéties! que de terribles punitions! quelles affreuses catastrophes ramènent le lecteur à l'inexorable réalité! Que les esprits sérieux veuillent bien les étudier, et les folles fictions, et les chaleureux récits ne leur apparaîtront plus que comme les prémisses de sublimes antithèses : qui ne voit tout d'abord dans les hardiesses de la marquise de B*** qu'à chaque pas dans le vice elle s'entache de honte? L'auteur, en multipliant ses coupables inconséquences, ne laisse-t-il pas percer le mépris sous les égards du baron? ne nous la peint-il pas compromise envers ses femmes, avilie dans

le monde et à ses propres yeux? et sa fin n'est-elle donc pas une morale à cette fable, à cette création d'une femme jeune, belle, riche et titrée qui forfait à tous ses devoirs? Il est aussi de tels avis, de telles leçons que ne comporte aucun genre d'écrits, les plus futiles comme les plus sérieux, et qu'il est, suivant nous, aussi impossible d'amener en prenant le froid et didactique langage de la morale qu'en badinant avec la folie. Le tour que Louvet a su donner aux faits qu'il invente, le cadre qu'il a choisi lui ont fait surmonter cette difficulté. Les divers caractères de ses personnages, les oppositions si tranchées de leurs actes, de leurs discours; les folles vivacités du loyal chevalier, l'esprit caustique et le sang-froid de ce roué Rosambert, la fermeté, la tendresse paternelle du baron toujours pleine de dignité; le courage, la résignation, les vertus et la bonté de Duportail; ces délicieux portraits de femmes charmantes, intéressante galerie que commence la marquise et que termine gracieusement cette Sophie si pure et si suave; tout, et surtout l'épisode de Lodoïska, habile contraste calculé, sans doute, au milieu d'un ouvrage si badin par la forme et plus grave au fond; tout, et le fatal dénouement de cette œuvre légère et ravissante, nous semblent constituer un drame qui n'est pas sans quelque haute portée : des actions plus que folâtres, des étourderies, des fautes impardonnables, décrites en un style enchanteur; fautes qui, dans aucun endroit du livre, ne sont ni palliées, ni excusées, et qui partout au contraire sont justement et cruellement punies, indiquent assez la marche constante de l'ouvrage; elles révèlent évidemment la suite d'un plan savamment combiné, qui nous semble dans un rapport parfait avec les principes,

les sentiments, les mœurs de l'auteur, et justifie l'honorable sympathie qu'il inspire et qu'après de mûrs examens nous devions partager.

Nous voudrions qu'une plume exercée, qu'un éloquent écrivain vînt enfin présenter Louvet sous le jour constamment favorable de la vérité et défendre sa mémoire contre cette assertion banale et qui s'attaque à tant d'auteurs : qu'eux-mêmes se sont peints dans leurs écrits; nous voudrions que cet écrivain remplît l'engagement pris par Louvet; chacun reconnaîtrait alors que *Faublas*, ouvrage d'esprit, largement conçu, n'est pas si frivole qu'il le paraît, et nous sommes convaincus qu'on le peut lire avec fruit : nous ne le mettrions pas aux mains de nos enfants; cependant, à l'entrée dans le monde de notre fils chéri, *Faublas*, dévoré,... mais médité par lui, ne lui serait peut-être pas moins utile que notre morale aride et grondeuse, et pourrait suppléer à ces prudents ménagements des avis paternels toujours empreints d'une retenue pudique et sage.

Voilà comment nous avons compris *Faublas*, et c'est après avoir acquis nos convictions que nous avons projeté de l'illustrer. Ce n'est pas une édition de poche que nous publions et que l'écolier puisse aisément soustraire aux regards, c'est une belle reproduction que nous avons enrichie de spirituels dessins; mais qu'on y jette les yeux, ils ne causeront que du plaisir et ne sauraient plisser ni rougir aucun front : nous avons étendu partout une gaze décente, nous avons tiré le rideau sur les scènes les plus vives. Aussi nous ne craignons pas de l'affirmer : les gravures offertes en tous lieux aux acheteurs présentent plus de nudités que les vignettes du livre de *Faublas* que

nous faisons précéder de ce simple avis, auquel notre qualité d'éditeurs ne nous permettait peut-être pas, du moins comme semble le constater l'usage, de donner autant d'étendue.

MALLET ET Cie.

Paris, le 5 octobre 1842.



NOTICE

SUR

LOUVET DE COUVRAY.

De tous ceux qui combattirent dans cette arène sanglante où la Convention renversa tant d'hommes et tant de préjugés, nul ne fut l'objet d'aussi dures attaques que J.-B. Louvet. Nul homme, doué de qualités plus douces, de mœurs plus simples, ne fut si fréquemment ni si injustement accusé de dévergondage et de fanatisme. Triste exemple offert aux ambitieux que cet auteur brillant arraché aux jouissances d'une condition modeste, et qui, célèbre à deux titres différents, parvint au pouvoir, but de ses désirs, et obtint la renommée si pleine de dégoûts, même dans ses faveurs!

J.-B. Louvet de Couvray naquit à Paris en l'année 1761. Ses parents le destinaient au barreau; mais, dégoûté d'études arides, il se retira dans le magasin d'un libraire, et bientôt il y fut saisi de la passion d'écrire, que le contact des livres ne donne que trop souvent. Il publia en 1787 la première partie de la *Vie et des aventures du chevalier de Faublas;* cet ouvrage eut un grand succès, succès de vogue qui pourrait sembler étonnant si l'on voulait juger avec froideur la forme du drame, le style, les invraisemblances d'un livre qui laisse peut-être à désirer sous ces rapports, mais qui est resté sans égal pour l'esprit, la vigueur, la grâce, la richesse d'imagination. Œuvre chérie d'un auteur de vingt-trois ans, *Faublas* a tous les défauts de cet âge; il évoque tous les rêves de la jeunesse, comme elle il est franc et sans voile. Quelques personnes avaient pensé tout cela, aucun n'eût osé l'avouer, pas un ne l'aurait écrit. Mais combien

de regards avides lurent cette épopée d'amour! Combien de beaux yeux se remplirent de larmes à ces épisodes où la grâce se joint au sentiment! Que de fronts soucieux se déridèrent sous l'impression du sourire! Que de désirs formés, que de portraits reconnus fidèles! Que de souvenirs joyeux jetés dans toutes les imaginations! Quels éléments certains et inappréciables pour assurer à un écrivain toutes les sympathies, toutes les affections! Ne sont-ce pas là les causes véritables de l'enthousiasme des contemporains de Louvet? Que d'autres cherchent à s'expliquer autrement la faveur accordée à ce chef-d'œuvre d'un genre d'écrits où se montrent tant de concurrents si divers! On ne saurait reconnaître à Louvet le talent de peindre exactement les mœurs d'une société qu'il ne fréquentait pas, d'étudier et de bien dessiner les caractères de ses personnages, d'écrire avec une parfaite correction; c'est donc par l'art tout puissant et inimitable de peindre les passions, de pressentir et de flatter les goûts, de donner une impression aussi vive que la réalité, que *Faublas* vit s'accroître le nombre de ses lecteurs. Les esprits frondeurs y cherchèrent la satire amère de la régence et de quelques-uns des vieux seigneurs de la cour du vertueux Louis XVI. Les femmes applaudirent à ce chevalier qu'elles avaient deviné, à ce Faublas si vif et si loyal, à sa valeur et à ses sentiments tout français; les hommes jeunes et les vieillards eux-mêmes, qui gardaient le souvenir d'une madame de Lignolle et d'une madame de B***, revenaient sur bien des pages pour les relire encore; tous enfin consacraient à cet ouvrage un succès qui fut long, car il dure toujours; et, s'il est vrai de dire que les mœurs se sont améliorées, oserait-on affirmer pour cela que la nature humaine ait changé?

On a raconté, mais cette erreur ne peut s'accréditer, que Louvet, livré à la dissipation, avait esquissé d'après lui-même son principal personnage. Ceux qui l'ont connu nous le peignent, au contraire, vivant à la campagne près d'une amie d'enfance à laquelle il s'était attaché; femme bien illustre aussi par le cœur, bien intéressante par son courage et son dévouement! elle partagea toutes les

vicissitudes de Louvet. Son âme, élevée et toute noble, avait su l'apprécier, cet homme qu'elle aimait et ne put avoir pour premier époux; le sort devait à son amour de le lui rendre. L'union la plus touchante, l'intérieur le plus heureux, des consolations douces et toutes-puissantes, l'approbation d'une femme aussi grande par son énergie et ses vertus que célèbre par ses grâces et sa beauté, de cette Lodoïska, qui nous est représentée si suave et si pure, donnèrent à Louvet la force de supporter toutes ses disgrâces; et, dans l'exil encore, arrivé au comble du désespoir, il choisissait pour suicide sa rentrée en France, dans sa patrie, à Paris, où sa tête allait tomber sur l'échafaud : « Il le devait, dit-il dans ses mé- » moires, à ses amis, et voulait surtout mourir en songeant à » Lodoïska, le visage tourné vers elle. » Un mariage de convenance les avait séparés; mais ils se réunirent dès que, libres, ils purent le faire, et ne se sont quittés qu'à la mort. Cette tendresse affectueuse, cette douce constance lavent Louvet du reproche de licence, et suffisent pour effacer la teinte romanesque qu'on essaya de répandre sur le tableau de sa vie privée. De savants critiques, de l'espèce de ceux qu'un auteur de l'antiquité compare aux animaux grugeurs, ont voulu retrouver, dans des mémoires du temps, le type de Faublas. Ce serait, selon eux, l'abbé de Choisy, favori de madame de Maintenon... Que nous importent ces découvertes érudites et ce doute qu'on puisse tout et si bien inventer? Que devient le plus beau marbre aux mains du statuaire inhabile?... Qu'est la toile d'un tableau sous la main de l'artiste qui sait disposer ses personnages et nuancer ses couleurs?... Lisons, et goûtons le plaisir, sans nous soucier de ces recherches, de ces attaques!... Laissons douter, laissons nier ces écrivains, ces esprits si peu inventifs que surprend tout ce qui n'est pas fiction, et qui ne sauraient croire à l'intuition et aux richesses de la poésie!... Mille de ces seigneurs, qui donnèrent à l'envi leur patronage au livre, se complurent sans doute à retrouver, eux et les amis de leur folle jeunesse, dans le roman de *Faublas;* mais pas un n'eût été le type fidèle de cette figure si grande dans

les fastes de la galanterie, et semblable au héros de la fable qui seul résume tous les travaux de cent demi-dieux.

La verve entraînante et la véracité de Louvet le rendirent bientôt populaire au sein des réunions patriotiques du commencement de la révolution. Il fut, dans la section des Lombards, un des orateurs délégués par les jacobins impétueux. Passionné, doué de cette facilité de parler que donnent l'enthousiasme et la conviction, il produisit sur les hommes ardents comme lui une impression profonde; on l'écoutait religieusement; ses motions furent adoptées, et celui qui disposait d'une des sections les plus nombreuses et les plus énergiques devint assez considérable pour que les hommes éminents du parti de la Gironde recherchassent son amitié. Ce fut à leur instigation qu'il parut à la barre de l'assemblée, le 27 décembre 1791, suivi des membres les plus influents de sa section. Une flatteuse distinction l'accueillit. Interprète des vœux secrets des girondins, il sut les exprimer avec une chaleur et une hardiesse qu'il puisait dans son patriotisme et la vivacité de ses sensations; il démontra la nécessité d'une prompte guerre contre des ennemis implacables : « Députés de la France, s'écria-t-il, nous vous demandons un fléau terrible, nous vous demandons la guerre!... Prompts comme la foudre, que des millions de nos concitoyens se précipitent sur la féodalité et ne s'arrêtent qu'où finira la servitude; qu'on dépose la Déclaration des droits dans les chaumières; que l'homme, en tous lieux instruit et délivré, reprenne le sentiment de sa dignité première, que le genre humain se relève et respire! » Sa pétition fut vivement appuyée. Par un travers bizarre de son caractère envieux et despote, Robespierre se prononçait alors pour le maintien de la paix. Louvet, jeune et emporté, traita dédaigneusement les argumentations de son adversaire, et provoqua cette haine sourde et implacable dont il ne tarda pas à sentir les atteintes. La Gironde triomphait, les événements prenaient une tournure belliqueuse. Le ministère se retirait. Dumouriez, chargé d'en former un nouveau, voulut confier à Louvet le minis-

tère de la justice; mais Robespierre le signala aux journalistes qui lui étaient dévoués, et l'on ne voulut plus d'un homme dont la popularité était contestée. Roland, juste appréciateur du talent et du courage de Louvet, lui donna la direction de la *Sentinelle*, feuille que l'on placardait sur les murs de Paris. Ses fonctions étaient délicates; il avait à suivre les intentions du ministre... il servit les girondins. Déjà les montagnards travaillaient la populace et captaient sa faveur par l'espoir d'un triomphe suivi de sang. Les girondins, accusés de tiédeur et de faiblesse, se virent réduits à imiter les déclamations des journaux de Marat; seulement ceux-ci réclamaient des mesures extrêmes, tandis que Vergniaud et ses amis essayaient d'obtenir des concessions modératrices et prudentes afin d'arriver au salut de la patrie. Ils espéraient ainsi épargner le sang et arrêter la révolution que les montagnards poussaient dans l'abîme. Propagateur zélé de ces doctrines généreuses, Louvet perdit, du moins en apparence, la faveur du ministre; on lui retira la direction de la *Sentinelle*, et on lui offrit une sorte d'exil, la place de commissaire à Saint-Domingue, qu'il refusa.

Nommé député à la Convention nationale par les électeurs du Loiret, il reprit la rédaction de son journal. Il s'attaquait aux hommes, signalait toutes les fautes, toutes les manœuvres de Robespierre, et fut, par ses allusions et ses personnalités, l'adversaire le plus détesté des jacobins. Les salons de Roland lui étaient ouverts; là se réunissaient tous ces hommes éloquents que le dégoût commençait à abattre, et qui se relevaient à la voix pleine d'espérances d'une femme forte, spirituelle, fière et courageuse, que Marat appelait la Circé de son parti. Certain de l'assentiment de ces orateurs, Roland présente à la séance du 24 septembre 1792 son rapport sur l'état de la capitale, où il frappe de réprobation les crimes ajoutés par les massacres du 2 septembre à la victoire du 10 août. Il attribue aux girondins ce dernier événement, glorieux pour la cause de la liberté, et semble désigner quelques-uns des chefs de la montagne comme les auteurs de tant de forfaits inutiles... Robespierre demande

avec arrogance si l'on entend le désigner. Encouragé par Danton, il défie ses adversaires de l'accuser en face et de produire une seule preuve contre lui... Les plus intrépides se taisent... Louvet s'élance à la tribune. « C'est moi, s'écrie-t-il, c'est moi qui t'accuse! » — Eh bien, qu'on l'entende! » balbutie Robespierre saisi de colère et d'étonnement.

Louvet, plus qu'aucun autre girondin, avait un secret penchant à supposer des complots là où de sinistres passions armaient les montagnards. Il tenait son discours tout prêt, il le prononça d'un ton de véhémence et de conviction : il montra Robespierre attendant le pouvoir dictatorial de l'emportement de ses amis; il le peignit entouré de satellites à la brutalité desquels il livrait ses contradicteurs; il rappela cette morgue aristocratique de l'ennemi des nobles, cet orgueil ambitieux qui avait recours à tous les subterfuges pour faire croire que de Robespierre dépendaient les destinées du pays; il dit sa lâcheté dans le combat du 10 août et son impudence à reparaître après la victoire pour en réclamer les profits. Puis, abandonnant un moment Robespierre accablé, il dit quels étaient ses lieutenants et ses séides dans ses excès si funestes à la liberté. Il lui reprocha « l'appui qu'il avait accordé à un libelliste dégoûtant » de fiel et de sang, doué, pour prêcher le crime et l'assassinat, » de l'intrépidité qui manquait à son cauteleux patron. » A ces mots, des clameurs forcenées retentirent aux bancs de la montagne. « Je vais toucher le mal, et on criera plus haut, reprend » Louvet. — Appuie, dit Danton, touche le mal. — Silence, les » blessés! » réplique l'orateur, et il reproche à ce ministre de la justice l'approbation tacite qu'il avait accordée aux septembriseurs : « Lorsque toutes les autorités, l'assemblée, les ministres, le maire » parlaient pour arrêter les massacres, seul le ministre de la justice » ne parlait pas. » Enfin, dans sa péroraison, il reporte sur Robespierre et Marat tout le poids de son indignation : « Robespierre, » dit-il, je t'accuse d'avoir calomnié les plus purs citoyens, et de » l'avoir fait le jour où des calomnies étaient des proscriptions; je

» t'accuse de t'être produit toi-même comme un objet d'idolâtrie, » et d'avoir fait répandre que tu étais le seul homme capable de » sauver la France; je t'accuse d'avoir avili, insulté, persécuté » l'assemblée nationale, d'avoir tyrannisé l'assemblée électorale de » Paris, et d'avoir marché au pouvoir suprême par la calomnie, » la violence et la terreur. Je demande un comité pour examiner ta » conduite, pour te confondre elle parlera plus haut que moi. »

De longs applaudissements suivent cette sortie vigoureuse, mal calculée peut-être, et surtout non secondée. Robespierre, tremblant, ne peut répondre sur-le-champ et demande un délai pour préparer sa défense, il croit toucher à son heure dernière... Elle *sonnait pour le monstre*, *il était étouffé*, si, répondant aux vives interpellations de Louvet, Pétion, Guadet, Vergniaud se fussent joints à lui; mais, profitant du délai qu'il obtient, Robespierre sait intéresser les jacobins à sa cause; il se plaint à eux que Louvet attribue à ses seuls amis l'issue de la journée du 10 août, et cherche à acquérir de l'importance en se livrant à de vaines déclamations contre les patriotes: « Accusateur de Danton et de Marat, demain » il accusera Chabot, Santerre, Merlin. » Près des girondins Robespierre et ses affidés font valoir d'autres considérations: ils affectent de s'humilier et s'étonnent qu'on délaisse les affaires publiques pour se livrer à des ressentiments personnels. La séance s'ouvre, les montagnards proposent l'ordre du jour, et les girondins, pleins de dédain pour ces « entrepreneurs d'émeutes » et ces « obscurs ambi» tieux, qui n'ont ni l'audace de Sylla, ni le génie de Cromwel, » se lèvent avec la montagne afin d'empêcher Louvet de répliquer, et votent l'ordre du jour comme assez flétrissant pour Robespierre... Pouvaient-ils espérer que le déshonneur fût un obstacle au crime? Erreur vertueuse! ils ne crurent à une si énorme perversité qu'en tombant ses victimes.

Telle fut la malheureuse issue de cette accusation célèbre et éloquente; signal de la décadence de la Gironde, elle ne fit que donner plus de puissance à Robespierre. De ce jour date une lutte d'extermination

entre ces géants que la France en convulsion avait enfantés aux regards du monde. Louvet ne se laissa vaincre ni par les menaces de ses adversaires, ni par l'abandon de ses collègues. Il publia, sous ce titre : *A Maximilien Robespierre et à ses royalistes*, ce discours qu'il n'avait pu faire entendre ; il y reproduisait avec une nouvelle vigueur ses premières accusations.

Cependant de terribles décisions furent prises... Il est de ces pages de l'histoire que des siècles, même les plus glorieux, ne pourraient effacer !... Dans ces mémorables et fatales délibérations, Louvet fit des efforts désespérés pour qu'on accordât l'appel au peuple ; à ces instants suprêmes où la révolution, prête à dévorer ses enfants, choisissait pour premières victimes ceux qui reculaient au lieu de poursuivre sa course fatale, Louvet, tout entier au souvenir touchant d'un prince si cruellement accusé, bravant ses dangers personnels, voulait imposer la condition expresse de surseoir à toute exécution jusqu'à l'établissement de la constitution. C'était ménager une chance de salut quand les esprits seraient plus calmes, et la possibilité d'une évasion que la Convention elle-même aurait protégée. Dans cette même séance, comme il lui échappait des paroles menaçantes pour l'un des représentants, Danton l'interpella durement et voulut l'empêcher de motiver son opinion. Le fougueux Louvet le foudroya du regard en s'écriant : « Tu n'as pas le droit, Danton, d'étouffer nos » voix. »

On est surpris de trouver cette force et cette audace dans le même homme que le plus célèbre de ses écrits a pu faire soupçonner de mollesse, d'incertitude, de scepticisme ; ce cœur ouvert à de si tendres émotions, cette tête si pleine de voluptueuses images, tout cela grandissait à l'idée d'une faiblesse ou d'une injustice. Nous le voyons, dédaigneux du péril, sourd aux avis qui lui montraient la Gironde courant à l'échafaud, apostropher le maire Pache, qui demandait à la barre de l'assemblée, au nom des sections de Paris, la proscription de vingt-deux députés : tandis que Gensonné, Brissot, Vergniaud lui-même n'osent rien tenter pour pénétrer le mystère qui cache

encore les noms des accusés, Louvet monte à la tribune. Ses accents pathétiques émeuvent la Convention; d'accusé devenant accusateur, il dénonce Marat comme l'instigateur de cette machination homicide, et obtient un décret contre lui. Plus tard il affronte la Commune, et, rempli d'une noble indignation, révèle la conduite de certains officiers municipaux, qui, dans leurs orgies, forçaient les filles et les femmes des suspects à danser devant eux.

Malheureusement ses efforts ne purent conjurer l'orage que les girondins avaient soulevé sans consulter leurs forces et leurs moyens de résistance. Habiles dans l'art de la parole, ils restaient faibles, froids, indécis quand on refusait de les écouter. Louvet les entraînait parfois avec lui sur cette brèche où ils devaient périr... mais la peur des hommes et sans doute aussi la peur des événements qui menaçaient la patrie, crainte tantôt excusable et tantôt généreuse, arrêtaient les plus téméraires. Louvet, demeuré seul, devait succomber dans une lutte inégale contre les clameurs des centres dévoués à Robespierre et les hurlements des tribunes qui étouffaient la voix des orateurs. Il fut décrété d'accusation le 2 juin 1793. Prévoyant le résultat d'un procès dirigé par ses ennemis, il ne reparut plus au sein de la Convention et s'enfuit à Caen; il fut mis hors la loi le 22 juillet suivant. Après la dissolution de l'armée que Wimpfen avait réunie dans le Calvados, il se cacha dans les rangs du bataillon du Finistère et parcourut la Bretagne en fugitif. Une femme, courageuse amie, l'appela près d'elle dans le département de la Gironde; il s'y rend au milieu de périls et d'angoisses qui lui retracent dans la vie réelle les plus touchants épisodes de Beniowski. Le secret de la bienfaitrice est trahi... elle tombe sous la hache révolutionnaire. Louvet conçut ensuite le projet de se rendre à Paris et de réveiller par l'éclat d'une publicité audacieuse les sentiments populaires qu'étouffaient les échafauds. Dans ce long et difficile voyage, il apprend à chaque pas la fin tragique de ses infortunés collègues. Il arrive enfin; mais, cédant aux tendres avis de sa femme et convaincu de la folie de son entreprise, il se retire dans les montagnes du Jura.

« De l'antre profond où je m'étais jeté, dit-il dans ses mémoires, je » voyais, je touchais l'ancienne Helvétie; au premier bruit, à la » moindre alarme, je pouvais me précipiter sur le territoire neutre, » puis, ayant vu passer l'ennemi, remonter à ma retraite et rentrer » en même temps dans ma patrie. » C'est là qu'il écrivit le récit de ses périls.

Il revint à Paris après le 9 thermidor; mais il ne put obtenir d'abord de siéger à l'assemblée nationale, tant était grande l'influence des jacobins à demi vaincus! Marie-Joseph de Chenier fit valoir ses droits, et il reparut à la tribune. Tant de malheurs et d'agitations ne l'avaient point affaibli; il se montra l'un des chefs les plus influents de la réaction contre les partisans de Robespierre. Ses motions dans l'assemblée, ses écrits dans les journaux contribuèrent à faire rendre une foule de décrets contre les fauteurs de troubles et de complots. Lors de la séance mémorable où Féraud périt assassiné dans l'enceinte de la Convention, Louvet, palpitant de douleur, prend la parole et voue à la vindicte publique ces misérables suppôts d'une faction sanguinaire. Poursuivi par la populace ameutée qui l'accompagne en chantant l'hymne du *Départ* aux terribles allusions, il se retourne vers ses agresseurs et les arrête en leur adressant ce seul vers de la *Marseillaise* : « *Que veut cette horde d'esclaves !* »

Il vota contre l'établissement des commissions qu'on voulait instituer pour juger l'attentat du 1er prairial, fut élu le 19 juin 1795 président de la Convention, et, le 3 juillet, membre du comité de salut public. Défenseur fidèle du gouvernement conventionnel, il poursuivit les auteurs de l'insurrection du 13 vendémiaire; il fut désigné pour siéger dans la nouvelle législature dont l'assemblée, au moment de se dissoudre, s'était réservé le droit de choisir les deux tiers. Il avait combattu Robespierre, et ne craignit pas de se heurter contre un pouvoir non moins redoutable lorsqu'il engagea une polémique animée avec les journaux royalistes ou jacobins qui cherchaient à détruire la constitution. On lui répondit par le ridicule, il répliqua

par des injures, et, diffamé lui-même, fut cité en justice comme diffamateur. En butte à des sarcasmes continuels, insulté dans sa femme, dans ses amis, dans ses principes, mais outragé avec adresse et méthode, il apprit que la calomnie est une grande science, au-dessous des moyens mais au-dessus des forces de l'homme franc et loyal ; car, ayant accepté le combat sans connaître les armes, il fut terrassé et ne se consola pas d'une inique condamnation. Sa santé s'altéra. Atteint d'une maladie mortelle, il conserva jusqu'à ses derniers moments une stoïque indifférence ; et quand, le 5 août 1797, il expira, sa fidèle Lodoïska voulut le suivre dans la tombe : elle prit du poison ; mais, secourue à temps, elle survécut quelques années à son époux.

Nous avons à peine parlé de l'homme privé ; mais cette vie si agitée appartient tout entière à la patrie, et c'est dans les actions publiques de Louvet qu'il faut puiser la plus juste appréciation de son caractère et de son esprit. Il eut des défauts, eh ! quel homme en est exempt?... mais ses erreurs vinrent de ce naturel passionné que *Faublas* nous atteste, de cette imagination fougueuse qui s'exagérait toutes choses, de cette âme brûlante qui s'épandait dans ses écrits et dans ses discours. Son courage et sa sensibilité en firent une riche proie pour les ambitieux qui l'exploitèrent sans pitié, comme on charge ces enfants perdus de la guerre de conduire au fort des tempêtes les machines incendiaires. Son éloquence brillait moins par l'éclat des images que par l'à-propos, la vigueur et l'audace. Sûr de sa conscience, il prononçait hardiment les mots de corruption, de cruauté, de tyrannie quand il fallait donner des leçons à ces despotes de la démocratie qui s'élevaient sur les ruines de la royauté. Républicain sous l'assemblée constituante, il le fut aussi sous la Convention et le conseil des Cinq-Cents : de là ce reproche de turbulence que lui ont adressé les hommes prudents. On ne saurait dire ce que la Gironde eût fait de la révolution si elle eût pu la maîtriser ; mais on voit dans les écrits graves de Louvet une série de plans et de projets de gloire qu'il rêvait pour son pays. C'est là son plus bel éloge et

ce qui rend plus regrettable sa mort prématurée. Usé dans de grandes querelles, on lui tint trop peu de compte de sa rare intrépidité ; et ses collègues, moins pénétrants ou plus serviles que lui, le regardèrent comme un brouillon dangereux, lui !... Louvet ! cet ennemi de Robespierre, ce contempteur des faux dieux qui demandaient du sang !...

Si nous écartons ces souvenirs politiques que le succès de *Faublas* efface, nous ne trouvons pas non plus une entière équité dans les jugements portés sur la personne de l'écrivain. Cette femme vertueuse que nous avons déjà citée, madame Roland, qui était pleine de tact, nous a laissé ces lignes, qui valent mieux que les conjectures des esprits soumis à cette croyance, au moins douteuse, que l'homme se peint dans ses écrits : « Ce front noble, ces yeux pleins de candeur et » d'expression, ce courage de lion, cette douceur, cette sensibilité » prouvaient la régularité de ses mœurs, la droiture de ses actions, » l'excellence de son naturel rempli de bonhomie et exempt de pré- » tentions. »

C'est donc comme homme du peuple et parlant au nom de la patrie contre les tyrans populaires qu'il s'est fait calomnier par ceux qui reniaient leur origine et leur passé pour mendier des faveurs. C'est comme exagéré dans ses peintures d'amour et de tendresse que lui, qui avait tant et si purement aimé, se vit blâmer par les austères lecteurs qui se disputaient son ouvrage. N'est-ce pas le cas de répéter ici : « A ceux qui ont beaucoup aimé, à ceux qui dans des jours » néfastes amassèrent sur eux les soupçons et les haines, un peu de » pitié, un peu d'indulgence ! » Ou bien faudrait-il, parodiant un blasphème fameux, s'écrier : « Vertu, qu'es-tu près de l'art de fein- » dre ? Popularité, tu n'es qu'un vain nom ! »

PHILIPON DE LA MADELAINE.

UNE ANNÉE DE LA VIE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.



On m'a dit que mes aïeux, considérés dans leur province, y avaient toujours joui d'une fortune honnête et d'un rang distingué. Mon père, le baron de Faublas, me transmit leur antique noblesse sans altération; ma mère mourut trop tôt. Je n'avais pas seize ans, que

ma sœur, plus jeune que moi de dix-huit mois, fut mise au couvent à Paris. Le baron, qui l'y conduisit, saisit avec plaisir cette occasion de montrer la capitale à un fils pour l'éducation duquel il n'avait rien négligé jusqu'alors.

Ce fut en octobre 1783 que nous entrâmes dans la capitale par le faubourg Saint-Marceau. Je cherchais cette ville superbe dont j'avais lu de si brillantes descriptions. Je voyais de laides chaumières très-hautes, de longues rues très-étroites, des malheureux couverts de haillons, une foule d'enfants presque nus; je voyais la population nombreuse et l'horrible misère. Je demandai à mon père si c'était là Paris : il me répondit froidement que ce n'était pas le plus beau quartier; que le lendemain nous aurions le temps d'en visiter un autre. Il était presque nuit. Adélaïde (c'est le nom de ma sœur) entra dans son couvent, où elle était attendue. Mon père descendit avec moi près de l'Arsenal, chez M. Duportail, son intime ami, de qui je parlerai plus d'une fois dans la suite de ces Mémoires.

Le lendemain, mon père me tint parole : en un quart d'heure une voiture rapide nous conduisit à la place Louis XV. Là, nous mîmes pied à terre; le spectacle qui frappa mes yeux les éblouit de sa magnificence. A droite, *la Seine à regret fugitive;* sur la rive, de vastes châteaux; de superbes palais à gauche; une promenade charmante derrière moi; en face, un jardin majestueux. Nous avançâmes : je vis la demeure des rois. Il est plus aisé de se figurer ma comique stupéfaction que de la peindre. A chaque pas des objets nouveaux attiraient mon attention; j'admirais la richesse des modes, l'éclat de la parure, l'élégance des manières. Tout-à-coup je me rappelai ce quartier de

la veille, et mon étonnement s'accrut ; je ne comprenais pas comment il se pouvait qu'une même enceinte renfermât des objets si différents. L'expérience ne m'avait pas encore appris que partout les palais cachent des chaumières, que le luxe produit la misère, et que de la grande opulence d'un seul naît toujours l'extrême pauvreté de plusieurs.

Nous employâmes plusieurs semaines à visiter ce que Paris a de plus remarquable. Le baron me montrait une foule de monuments célèbres chez l'étranger, presque ignorés de ceux qui les possèdent. Tant de chefs-d'œuvre m'étonnèrent d'abord, et bientôt ne m'inspirèrent plus qu'une froide admiration. Sait-on bien à quinze ans ce que c'est que la gloire des arts et l'immortalité du génie? Il faut des beautés plus animées pour échauffer un jeune cœur.

C'était au couvent d'Adélaïde que je devais rencontrer l'objet adorable par qui mon existence allait commencer. Le baron, qui chérissait ma sœur, allait presque tous les jours la demander au parloir. Toutes les demoiselles bien nées savent qu'au couvent on a des bonnes amies ; beaucoup de belles dames assurent qu'il est rare d'en trouver ailleurs : quoi qu'il en soit, ma sœur, naturellement sensible, eut bientôt choisi la sienne. Un jour elle nous parla de mademoiselle Sophie de Pontis, et nous fit de cette jeune personne un éloge que nous crûmes exagéré. Mon père fut curieux de voir la bonne amie de sa fille; je ne sais quel doux pressentiment fit palpiter mon cœur, lorsque le baron pria Adélaïde d'aller chercher mademoiselle de Pontis. Ma sœur y courut ; elle amena.... figurez-vous Vénus à quatorze ans! Je voulus avancer, parler, saluer, je restai le regard fixe, la bouche ouverte, les bras pendants. Mon père s'aperçut de mon trouble et s'en amusa : « Du moins

vous saluerez, » me dit-il. Mon trouble s'augmenta; je fis la révérence la plus gauche. « Mademoiselle, poursuivit le baron, je vous assure que ce jeune homme a eu un maître à danser. » Je fus tout-à-fait déconcerté. Le baron fit à Sophie un compliment flatteur; elle y répondit modestement et d'une voix altérée qui retentit jusqu'à mon cœur. J'ouvrais de grands yeux étonnés, je prêtais une oreille attentive; ma langue embarrassée demeurait toujours suspendue. Mon père, avant de sortir, embrassa sa fille et salua mademoiselle de Pontis. Moi, dans un transport involontaire, je saluai ma sœur et j'allai embrasser Sophie.



La vieille gouvernante de cette demoiselle, conservant plus de présence d'esprit que moi, m'avertit de ma méprise : le baron me regarda d'un air étonné; le front de Sophie se couvrit d'une aimable rougeur, et pourtant un léger sourire effleura ses lèvres de rose.

Nous revînmes chez M. Duportail : on se mit à table; je mangeai comme un amoureux de quinze ans, c'est-à-dire vite et long-temps. Après dîner je prétextai une indisposition légère, et je me retirai dans mon appartement. Là, je me rappelai librement Sophie et tous ses charmes. Que de grâce! que de beauté! me disais-je; sa charmante figure est pleine d'esprit, et son esprit, j'en suis sûr, répond à sa figure. Ses grands yeux noirs m'ont inspiré je ne sais quoi.... c'est l'amour sans doute. Ah! Sophie, c'est de l'amour, et pour la vie! Revenu de ce premier transport, je me souvins d'avoir vu dans plusieurs romans les effets prodigieux d'une rencontre imprévue; le premier coup-d'œil d'une belle avait suffi pour captiver les sentiments d'un amant tendre; et l'amante elle-même, frappée d'un trait vainqueur, s'était sentie entraînée par un penchant irrésistible. Cependant j'avais lu de longues dissertations dans lesquelles des philosophes profonds niaient le pouvoir de la sympathie, qu'ils appelaient une chimère. Sophie! m'écriai-je, je sens bien que je vous aime; mais avez-vous partagé mon trouble et mes agitations?... L'air dont je m'étais présenté n'était pas très-propre à m'inspirer beaucoup de confiance; mais sa jolie voix, d'abord altérée, qu'elle avait eu peine à rassurer par degré! ce doux sourire par lequel elle avait paru applaudir à ma méprise et me consoler de ma privation!... L'espérance entra dans mon cœur; il me parut très-possible qu'en fait de tendresse la philosophie radotât, et que les romans seuls eussent raison.

Je m'étais approché par hasard de ma fenêtre : je vis le baron et M. Duportail se promener à grands pas dans le jardin. Mon père parlait avec feu, son ami souriait de

temps en temps; tous deux, par intervalles, jetaient les yeux sur mes croisées; je jugeai qu'il était question de moi dans leur entretien, et que déjà peut-être mon père avait soupçonné ma passion naissante. Cette idée m'inquiéta beaucoup moins pourtant que celle du départ de mon père, que je croyais prochain. Quitter ma Sophie sans savoir quand je pourrais jouir du bonheur de la revoir! mettre plus de cent lieues entre elle et moi; je n'y pus penser sans frémir. Mille réflexions douloureuses m'occupèrent toute la soirée : je soupai tristement, j'ignorais encore les plaisirs de l'amour, et déjà je ressentais ses inquiétudes mortelles.

Une partie de la nuit se passa dans les mêmes agitations. Je m'endormis enfin, dans l'espérance de voir ma Sophie le lendemain. Son image vint embellir mes songes; l'amour, propice à mes vœux, daigna prolonger un si doux sommeil. Il était tard quand je m'éveillai : je n'appris pas sans chagrin qu'on m'avait laissé reposer parce que mon père était sorti dès le matin et ne devait rentrer que le soir. Je me désolais tout bas de ne pouvoir faire une visite à ma sœur, quand M. Duportail entra; il me fit mille amitiés, et me demanda si j'étais content de la capitale : je l'assurai que je ne craignais rien tant que de la quitter. Il me déclara que je n'aurais pas ce déplaisir; que mon père, jaloux de donner une éducation très-soignée à l'unique héritier de son nom, et de veiller de très-près au bonheur d'une fille qu'il aimait, avait résolu de se fixer à Paris pendant quelques années, et que pour y vivre d'une manière convenable à un homme de sa qualité, il allait faire sa maison. Cette bonne nouvelle me causa une joie que je ne pus dissimuler; M. Duportail en modéra l'excès, en m'ap-

prenant qu'on avait commencé par me choisir un honnête gouverneur et un fidèle domestique. A l'instant même on annonça M. Person.

Je vis entrer un petit monsieur sec et blême, dont la mine justifiait pleinement la mauvaise humeur que m'avait inspirée son titre. Il s'avança d'un air grave et composé;



puis d'un ton lent et mielleux il commença : « Monsieur, votre figure.... » content d'un mot qu'il avait dit, il s'arrêta, cherchant le mot qu'il allait dire.... « votre figure répond de votre personne. » Je répliquai fort sèchement à

ce doux compliment. Privé du bonheur de voir Sophie, je ne trouvais d'autres ressources que le plaisir de m'occuper d'elle, et M. l'abbé venait m'enlever cette consolation! Je résolus de le pousser à bout, et dès la première journée j'y réussis passablement.

Le soir, mon père daigna me confirmer de sa propre bouche les arrangements qu'il se proposait; il me signifia en même temps que désormais je ne sortirais plus qu'avec mon gouverneur. C'était m'avertir de l'intérêt que j'avais à le ménager : ma situation devenait critique, et mon amour, irrité par les obstacles, semblait s'accroître avec ma gêne. J'avais fait d'assez bonnes études; mon gouverneur présomptueux s'était chargé du pénible emploi de les perfectionner; heureusement j'eus lieu de m'apercevoir, aux premières leçons, que le disciple valait au moins l'instituteur. M. l'abbé, lui dis-je, vous êtes capable d'enseigner autant que je suis curieux d'apprendre. Pourquoi nous gêner mutuellement? Croyez-moi, laissons là des livres sur lesquels nous pâlirions gratis; allons voir ma sœur à son couvent, et si mademoiselle Sophie de Pontis vient au parloir, vous verrez comme elle est jolie. L'abbé voulut se fâcher; mais, profitant de l'avantage que j'avais sur lui : Vous n'aimez pas l'exercice, à ce que je vois, lui répliquai-je; eh bien! restons ici; mais ce soir je déclare à M. le baron l'extrême désir que je me sens d'avancer dans mes études, et l'insuffisance absolue de celui qui s'est chargé de m'éclairer dans mes travaux : si vous niez, je demande un examen que M. Duportail nous fera subir. L'abbé fut atterré de la force de mes derniers arguments. Il fit une grimace épouvantable, prit sa petite canne et son humble chapeau; nous volâmes au couvent.

Adélaïde vint au parloir accompagnée seulement de sa gouvernante, qu'on appelait Manon. Cette fille était un vieux domestique de ma mère, et nous avait élevés; je la priai de nous laisser : elle m'obéit sans peine. Restait le maudit petit gouverneur, qu'il n'était pas possible d'éloigner. Ma sœur se plaignit qu'on eût laissé passer plusieurs jours sans la venir voir; elle m'étonna en m'apprenant que le baron l'avait négligée autant que moi; nous pensâmes qu'il fallait qu'il fût bien préoccupé de ses projets nouveaux pour avoir oublié sa chère fille. « Mais vous, Faublas, me dit Adélaïde, qui vous a retenu ces jours-ci? Boudez-vous votre sœur et sa bonne amie? vous seriez un ingrat. Mademoiselle de Pontis est sortie; revenez nous voir demain; surtout prenez garde aux méprises, et Sophie tâchera de faire votre paix avec sa vieille gouvernante, qui ne vous a pas encore bien pardonné vos distractions. » Je dis à ma sœur qu'il fallait obtenir mon congé de M. l'abbé, que la rage du travail possédait sans relâche. Adélaïde, croyant que je parlais sérieusement, adressa à mon grave instituteur les plus vives instances, que j'excitais par les miennes. Il soutint le persifflage plus paisiblement que je ne l'aurais cru; je remarquai même que lorsque je parlai de revenir, il m'observa qu'il était encore de bonne heure : cette complaisance me réconcilia tout-à-fait avec lui.

Mon père m'attendait chez M. Duportail pour nous conduire dans un hôtel fort beau qu'il venait de louer, faubourg Saint-Germain. Je fus mis le soir même en possession de l'appartement qu'il m'y avait marqué. Je trouvai là Jasmin, ce domestique dont on m'avait parlé. C'était un grand garçon de bonne mine, il me plut au premier coup-d'œil.

Boudez-vous votre sœur et sa bonne amie? vous seriez un ingrat, m'avait dit Adélaïde. Je me répétai cent fois ce reproche, et le commentai de cent manières différentes. Il avait donc été question de moi; on m'avait donc attendu; j'avais donc été désiré? Que la nuit me parut longue! que la matinée fut mortelle! quel tourment que d'entendre sonner les heures, et de ne pouvoir hâter celle qui nous rapproche de l'objet aimé!

Il arriva enfin, le moment désiré! je vis ma sœur, je vis Sophie, non moins belle et plus jolie que la première fois. Il y avait dans sa simple parure je ne sais quoi de plus adroit et de plus séduisant. Dans cette seconde visite, mes yeux détaillèrent, pour ainsi dire, ses charmes, et plus d'une fois nos regards se rencontrèrent pendant cet examen si doux. J'admirai sa longue chevelure noire, qui contrastait singulièrement avec sa peau fine, d'une blancheur éblouissante; sa taille élégante et légère, que j'aurais embrassée de mes dix doigts; les grâces enchanteresses répandues sur toute sa personne; son pied mignon, dont j'ignorais le favorable augure; et ses yeux surtout, ses beaux yeux, qui semblaient me dire : Ah! que nous aimerons l'heureux mortel qui saura nous plaire.

Je fis à mademoiselle de Pontis un compliment qui dut d'autant plus la flatter, qu'il était aisé de s'apercevoir que je ne l'avais pas préparé. La conversation fut d'abord générale, la gouvernante de Sophie s'en mêla; je vis qu'on ménageait la vieille, et qu'elle aimait à causer : je trouvai charmants les sots contes qu'elle nous fit. Cependant Person s'entretenait avec ma sœur, et moi, d'une voix basse et tremblante, je faisais à ma Sophie cent questions et cent compliments. La vieille continuait de raconter ses

belles histoires, que nous n'écoutions plus. Elle s'aperçut enfin qu'en parlant beaucoup elle ne parlait à personne; elle se leva brusquement et me dit : « Monsieur, vous me faites commencer une narration, et vous n'en écoutez pas la fin, cela est très-malhonnête. » Sophie, en me quittant, me consola par un regard tendre.

Nous entendîmes le bruit d'une voiture, c'était celle du baron; il entra. Adélaïde se plaignit de la rareté de ses visites; il allégua, d'un ton assez contraint, les embarras d'un établissement nouveau. Il causa quelques minutes d'un air préoccupé, et se leva ensuite brusquement avec quelques signes d'impatience; il retournait à l'hôtel, il m'y ramena.

Nous trouvâmes à la porte un équipage brillant. Le suisse dit au baron qu'*un gros monsieur noir* l'attendait depuis plus d'une heure, et qu'*une cholie lame* venait d'arriver à l'instant. Mon père parut aussi joyeux que surpris; il monta avec empressement : je voulus le suivre, il me pria d'entrer chez moi. Jasmin, à qui je demandai s'il connaissait le *gros monsieur* et la *cholie lame,* me répondit que non.

Curieux de pénétrer le mystère, et piqué de ce que c'en était un pour moi, je me mis en sentinelle à l'une des fenêtres de mon appartement qui donnait sur la rue. Je n'y restai pas long-temps sans voir un gros homme vêtu de noir, qui parlait seul et paraissait content. Un quart d'heure après, je vis une jeune dame s'élancer légèrement dans sa voiture : le baron, beaucoup moins ingambe, voulut sauter aussi lestement, il pensa se rompre le cou : je fus effrayé; mais les éclats de rire qui partaient de la voiture me rassurèrent pleinement. Je m'étonnai que mon

père, naturellement colère, ne donnât aucun signe d'humeur; il monta paisiblement, mit la tête à la portière, me vit à la croisée, et parut un peu confus. Je l'entendis ordonner aux domestiques de m'avertir qu'il sortait pour affaire, et que je pouvais me dispenser de l'attendre à souper. Je fis part de ma curiosité à Jasmin, qui paraissait mériter ma confiance; il questionna, sans affectation, les domestiques du baron. Je sus le même soir que mon père fréquentait les spectacles et lisait les papiers publics; il venait de prendre une maîtresse à l'Opéra et un intendant dans les Petites Affiches : j'en conclus qu'il fallait que le baron fût bien riche pour se charger de ce double fardeau. Au reste, cette réflexion ne me toucha que faiblement. J'aimais, j'avais l'espérance de plaire; au printemps de la vie connaît-on d'autres biens ?

En peu de temps je rendis à ma sœur des visites fréquentes; mademoiselle de Pontis l'accompagnait presque toujours au parloir. La vieille gouvernante ne se fâchait plus, parce que je la laissais finir ses histoires, et que d'ailleurs Adélaïde avait soin de lui faire de petits présents. M. Person n'était plus cet instituteur sévère, possédé, comme tant d'autres confrères, de la rage d'enseigner ce qu'il ignorait. C'était, comme tant d'autres aussi, un petit pédant couleur de rose, toujours bien régulièrement coiffé, minutieux dans sa parure, relâché dans sa morale, développant avec les femmes une érudition profonde, affectant avec les hommes de n'effleurer que la superficie. Aussi doux et complaisant qu'il s'était montré d'abord intraitable et dur, il paraissait n'avoir d'autres désirs que de prévenir les miens; et quand je parlais d'aller au couvent, je le trouvais aussi empressé que moi.

Cependant mon père, livré aux plaisirs bruyants de la capitale, recevait beaucoup de monde chez lui. Je fus caressé du beau sexe ; on me fit des agaceries que je ne compris pas. Certaine douairière surtout essaya sur mon cœur novice le pouvoir de ses charmes flétris; on se donna des airs enfantins, on épuisa les minauderies fines ; je n'entendis seulement pas ce que ce manége signifiait. D'ailleurs je ne voyais dans le monde entier que Sophie; l'amour innocent et pur m'enflammait pour elle, et j'ignorais encore qu'il existait un autre amour.

Depuis plus de quatre mois je voyais Sophie presque tous les jours; l'habitude d'être ensemble était devenue pour nous un besoin. On sait que l'amour, quand il s'ignore lui-même, ou quand il cherche à se déguiser, invente des noms caressants pour suppléer aux noms plus doux qu'il soupçonne et qu'il attend. Sophie m'appelait son jeune cousin, j'appelais Sophie ma jolie cousine. La tendresse qui nous animait brillait dans nos moindres actions, nos regards l'exprimaient; ma bouche n'en avait point encore hasardé l'aveu; et ma sœur ne devinait pas ou gardait le secret de sa bonne amie. Aveuglément livré aux premières impulsions de la nature, j'étais loin de soupçonner son but secret. Content de parler à Sophie, heureux de l'entendre et de baiser quelquefois sa jolie main, je désirais davantage; je n'aurais pu dire ce que je désirais. Le moment approchait où l'amour volage et galant allait dissiper les ténèbres qui m'environnaient et m'initier à ses plus doux mystères.

Nous étions dans cette saison bruyante où règnent dans la capitale les plaisirs avec la folie. Momus avait donné le signal de la danse; on touchait aux jours gras. Le jeune

comte de Rosambert, depuis trois mois compagnon de mes exercices, et que mon père comblait d'honnêtetés, me reprochait depuis quelques jours la vie tranquille et retirée que je menais : devais-je, à mon âge, m'enterrer tout vivant dans la maison de mon père et borner mes promenades à de sottes visites chez des béguines, pour y voir, qui? ma sœur! N'était-il pas temps de sortir de mon enfance, que l'on voulait prolonger éternellement? et ne devais-je pas me hâter d'entrer dans le monde, où, avec ma figure et mon esprit, je ne pouvais manquer d'être favorablement accueilli? « Tenez, ajouta-t-il, je veux demain vous conduire à un bal charmant, où je vais régulièrement quatre fois par semaine; vous y verrez bonne compagnie. » J'hésitais encore. « Il est sage comme une fille, poursuivit le comte : hé! mais, craignez-vous que votre honneur ne coure quelque hasard? habillez-vous en femme; sous des habits qu'on respecte, il sera bien à couvert. » Je me mis à rire sans savoir pourquoi. « En vérité, reprit-il, cela vous irait au mieux! vous avez une figure douce et fine, un léger duvet couvre à peine vos joues; cela sera charmant.... et puis.... tenez, je veux tourmenter certaine personne.... ho! chevalier, habillez-vous en femme, nous nous amuserons.... cela sera délicieux!.... vous verrez, vous verrez. »

L'idée de ce travestissement me plut. Il me parut fort agréable d'aller voir Sophie sous les habits de son sexe. Le lendemain, un habile tailleur, que le comte de Rosambert avait fait avertir, m'apporta un habit d'amazone complet, tel que le portent les dames anglaises quand elles montent à cheval. Un élégant coiffeur me donna le coup de peigne moelleux, et posa sur ma tête virginale le petit cha-

peau de castor blanc. Je descendis chez mon père; dès qu'il m'aperçut, il vint à moi d'un air d'inquiétude, puis s'arrêtant tout-à-coup : « Ah! dit-il en riant, j'ai d'abord cru que c'était Adélaïde. » Je lui observai qu'il me flattait



beaucoup. « Non, je vous ai pris pour Adélaïde, et je cherchais déjà quel motif l'avait fait quitter son couvent sans ma permission, pour venir ici dans cet étrange équipage. Au reste, gardez-vous d'être fier de ce petit avantage; une jolie figure est dans un homme le plus mince des mérites. » M. Duportail était là. « Vous vous moquez, baron, s'écria-t il, ne savez-vous pas?... » Mon père le regarda, il se tut.

Ce fut mon père qui le premier témoigna le désir d'aller au couvent; il m'y conduisit. Adélaïde ne me reconnut

qu'après quelques moments d'examen. Le baron, enchanté de l'extrême ressemblance qu'il y avait entre ma sœur et moi, nous accablait de caresses et nous embrassait tour à tour. Cependant Adélaïde se repentait d'être venue seule au parloir. « Que je suis fâchée, dit-elle, de n'avoir point amené ma bonne amie! comme nous aurions joui de sa surprise! Mon cher papa, permettez-vous que je l'aille chercher? » Le baron y consentit. En rentrant, Adélaïde dit à Sophie : « Ma bonne amie, embrassez ma sœur. » Sophie interdite me fixait; elle s'arrêta confondue. « Embrassez donc mademoiselle, » dit la vieille gouvernante, trompée par la métamorphose. « Mademoiselle, embrassez donc ma fille, » répéta le baron que la scène amusait. Sophie rougit et s'approcha en tremblant; mon cœur palpitait. Je ne sais quel secret instinct nous conduisit, je ne sais avec quelle adresse nous dérobâmes notre bonheur aux témoins intéressés qui nous observaient; ils crurent que dans cette douce étreinte nos joues seulement s'étaient rencontrées.... mes lèvres avaient pressé les lèvres de Sophie!.... Lecteurs sensibles, qui vous êtes attendris quelquefois avec l'amante de Saint-Preux, jugez quel plaisir nous goûtâmes.... c'était aussi le premier baiser de l'amour.

A notre retour, nous trouvâmes à l'hôtel M. de Rosambert, qui m'attendait. Le baron sut bientôt de quoi il s'agissait, et me permit, plus aisément que je ne l'aurais cru, de passer la nuit entière au bal. Sa voiture nous y conduisit. « Je vais, me dit le comte, vous présenter à une jeune dame qui m'estime beaucoup; il y a deux grands mois que je lui ai juré une ardeur éternelle, et plus de six semaines que je la lui prouve. » Ce langage était pour moi tout-à-fait énigmatique; mais déjà je commençais à

rougir de mon ignorance : je souris d'un air fin, pour faire croire à Rosambert que je le comprenais. « Oh ! comme je vais la tourmenter ! continua-t-il, ayez l'air de m'aimer beaucoup, vous verrez quelle mine elle fera ! surtout ne vous avisez pas de lui dire que vous n'êtes pas fille.... oh ! nous allons la désoler. »

Dès que nous parûmes dans l'assemblée, tous les regards se fixèrent sur moi ; j'en fus troublé, je sentis que je rougissais, je perdis toute contenance. Il me vint d'abord dans l'esprit que quelque partie de mon ajustement mal arrangée, ou que mon maintien emprunté m'avaient trahi ; mais bientôt, à l'empressement général des hommes, au mécontentement universel des femmes, je jugeai que j'étais bien déguisé. Celle-ci me fixait d'un regard dédaigneux, celle-là m'examinait avec un petit air boudeur ; on agitait les éventails, on se parlait tout bas, on souriait malignement : je vis que je recevais l'accueil dont on honore, dans un cercle nombreux, une rivale trop jolie qu'on y voit pour la première fois.

Une très-belle femme entra : c'était la maîtresse du comte ; il lui présenta sa parente qui sortait, disait-il, du couvent. La dame (elle s'appelait la marquise de B....) m'accueillit très-obligeamment ; je pris place auprès d'elle, et les jeunes gens firent un demi-cercle autour de nous. Le comte, bien aise d'exciter la jalousie de sa maîtresse, affectait de me donner une préférence marquée. La marquise, apparemment piquée de sa coquetterie, et bien résolue de l'en punir, en lui dissimulant le dépit qu'elle en ressentait, redoubla pour moi de politesse et d'amitié. « Mademoiselle, avez-vous du goût pour le couvent, me dit-elle ? — Je l'aimerais bien, madame, s'il s'y trouvait

des personnes qui vous ressemblassent. » La marquise me témoigna par un sourire combien ce compliment la flattait; elle me fit plusieurs autres questions, parut enchantée de mes réponses, m'accabla de ces petites caresses que les femmes se prodiguent entre elles, dit à Rosambert qu'il était trop heureux d'avoir une telle parente, et finit par me donner un baiser tendre que je lui rendis poliment. Ce n'était pas cela que Rosambert voulait et ce qu'il s'était promis. Désolé de la vivacité de la marquise, et plus encore de la bonne foi avec laquelle je recevais ses caresses, il se pencha à son oreille, et lui découvrit le secret de mon déguisement. « Bon! quelle apparence! » s'écria la marquise, après m'avoir considéré quelques moments. Le comte protesta qu'il avait dit la vérité. Elle me fixa de nouveau : « Quelle folie! cela ne se peut pas. » Et le comte renouvela ses protestations. « Quelle idée, reprit la marquise en baissant la voix : savez-vous ce qu'il dit? Il soutient que vous êtes un jeune homme déguisé? » Je répondis timidement, et bien bas, qu'il disait la vérité. La marquise me lança un regard tendre, me serra doucement la main, et feignant de m'avoir mal entendu : « Je le savais bien, dit-elle assez haut, cela n'avait pas l'ombre de vraisemblance. » Puis s'adressant au comte : « Mais, monsieur, à quoi cette plaisanterie ressemble-t-elle? — Quoi! reprit celui-ci, très-étonné, mademoiselle prétend.... — Comment, si elle le prétend! mais voyez donc! un enfant si aimable! une aussi jolie personne! — Quoi! dit encore le comte.... — Ho! monsieur, finissez, reprit la marquise avec une humeur très-marquée, vous me croyez folle ou vous êtes fou. »

Je crus de bonne foi qu'elle ne m'avait pas compris; je baissai la voix : « Je vous demande pardon, madame, je

me suis peut-être mal expliqué, je ne suis pas ce que je parais être, le comte vous a dit la vérité. — Je ne vous crois pas plus que lui, répondit-elle en affectant de parler encore plus bas que moi; elle me serra la main. — Je vous assure, madame.... — Taisez-vous, vous êtes une friponne, mais vous ne me ferez pas prendre le change plus que lui; » et elle m'embrassa de nouveau. Rosambert, qui ne nous avait pas entendus, demeura stupéfait. La jeunesse qui nous environnait paraissait attendre avec autant de curiosité que d'impatience la fin et l'explication d'un dialogue aussi obscur pour elle; mais le comte, retenu par la crainte de déplaire à sa maîtresse en se couvrant lui-même de ridicule, se flattant d'ailleurs que je finirais bientôt le quiproquo, se mordait les lèvres et n'osait plus dire un seul mot. Heureusement la marquise vit entrer la comtesse de * * *, son amie; je ne sais ce qu'elle lui dit à l'oreille, mais aussitôt la comtesse s'attacha à Rosambert et ne le quitta plus.

Cependant, le bal était commencé, je figurais dans une contredanse; le hasard voulut que la comtesse et Rosambert se trouvassent assis derrière la place que j'occupais. La jeune dame lui disait : « Non, non, tout cela est inutile, je me suis emparée de vous pour toute la soirée, je ne vous cède à personne. Plus jalouse qu'un sultan, je ne vous laisse parler à qui que ce soit; vous ne danserez pas, ou vous danserez avec moi, et si vous pensez tout ce que vous me dites d'obligeant, je vous défends de dire un mot, un seul mot à la marquise ni à votre parente. — Ma jeune parente! interrompit le comte, si vous saviez.... — Je ne veux rien savoir, je prétends seulement que vous restiez là. Hé! mais, ajouta-t-elle légèrement, j'ai peut-être des

projets sur vous; allez-vous faire le cruel? » Je n'en entendis pas davantage, la contredanse finissait. La marquise ne m'avait pas perdu de vue un moment; je voulus me reposer, je trouvai une place auprès d'elle; nous commençâmes, reprîmes, quittâmes et reprîmes vingt fois une conversation fort animée, souvent interrompue par ses caresses, et dans laquelle je vis bien qu'il fallait lui laisser une erreur qui paraissait lui plaire.



Le comte ne cessait de nous observer avec une inquiétude très-marquée; la marquise ne paraissait pas s'en apercevoir. « Mon intention, me dit-elle enfin, n'est pas de passer ici la nuit entière, et, si vous m'en croyez, vous ménagerez mieux votre santé. Acceptez chez moi une collation légère : il est plus de minuit; M. le marquis ne tardera pas à me venir joindre; nous irons souper chez moi, ensuite je vous reconduirai moi-même chez vous. Au reste,

ajouta-t-elle d'un air négligé, c'est un singulier homme que mon cher mari. Il est inutile de répéter devant lui ce petit conte de votre déguisement. Il lui prend de temps en temps des caprices de tendresse pour moi, il a des accès de jalousie fort ridicules, des airs d'attention dont je le dispenserais volontiers; quant à la fidélité qu'il me jure, je n'y crois pas plus que je ne m'en soucie; cependant, je ne serais pas fâchée de la mettre à l'épreuve : il va vous voir, il vous trouvera charmante; faites-lui quelques avances. » Je demandai à la marquise ce que c'était que des avances. Elle rit de bon cœur de l'ingénuité de ma question, et puis me regardant d'un air attendri : « Écoutez, me dit-elle, vous êtes femme, cela est clair; ainsi, toutes les caresses que je vous ai faites ce soir ne sont que des amitiés; mais si vous étiez effectivement un jeune homme déguisé, et que, le croyant, je vous eusse traité de la même manière, cela s'appellerait des avances, et des avances très-fortes. » Je lui promis de faire des avances au marquis. « Fort bien; souriez à ses propos, regardez-le d'un certain air; mais ne vous avisez pas de lui serrer la main comme je vous fais, et de l'embrasser comme je vous embrasse, cela ne serait ni décent ni vraisemblable. »

Nous en étions là quand le marquis arriva. Il me parut jeune encore : il était assez bien fait, mais d'une taille fort petite, et ses manières ressemblaient à sa taille; sa figure avait de la gaîté, mais de cette gaîté qui fait qu'on rit toujours aux dépens de celui qui l'inspire. « Voici mademoiselle Duportail, lui dit la marquise (je m'étais donné ce nom), c'est une jeune parente du comte; vous me remercierez de vous l'avoir fait connaître; elle veut bien venir souper avec nous. » Le marquis trouva que j'avais la *phy-*

sionomie heureuse; il me prodigua des éloges ridicules, je l'en remerciai par des compliments outrés. « Je suis très-content, me dit-il, d'un air pesant qu'il croyait fin, que vous me fassiez l'honneur de souper chez moi, mademoiselle; vous êtes jolie, très-jolie; et ce que je vous dis là est certain, car je me connais en physionomie. » Je répondis par le plus agréable sourire. « Ma chère enfant, me disait la marquise d'un autre côté, j'ai engagé votre parole, vous êtes trop polie pour me dédire; au reste, nous nous débarrasserons du marquis dès qu'il vous ennuiera. » Elle me serra la main; le marquis la vit. « Oh! que je voudrais, dit-il, tenir une de ces petites mains-là dans les miennes! » Je lui lançai une œillade meurtrière. « Partons, mesdames, partons, s'écria-t-il, d'un air léger et conquérant. » Il sortit pour appeler ses gens.

Le comte, qui l'entendit, vint à nous, quelques efforts que la comtesse eût faits pour le retenir. Il me dit d'un ton sérieusement ironique : « Monsieur se trouve sans doute fort bien sous ses habits galants, il ne compte pas apparemment désabuser la marquise? » Je répondis sur le même ton, mais en baissant la voix : « Mon cher parent, voudriez-vous sitôt détruire votre ouvrage? » Il s'adressa à la marquise : « Madame, je me crois, en conscience, obligé de vous avertir encore une fois que ce n'est point mademoiselle Duportail qui aura le bonheur de souper chez vous, mais bien le chevalier de Faublas, mon très-jeune et très-fidèle ami. — Et moi, monsieur, lui répondit-on, je vous déclare que vous avez trop compté sur ma patience ou sur ma crédulité. Ayez la bonté de cesser cet impertinent badinage, ou décidez-vous à ne me revoir jamais. — Je me sens le courage de prendre l'un et l'autre parti, madame;

je serais désolé de troubler vos plaisirs par mes indiscrétions, ou de les gêner par mes importunités. »

Le marquis rentrait au moment même; il frappa sur l'é-



paule de Rosambert, et le retenant par le bras : « Quoi! tu ne soupes pas avec nous? tu nous laisses ta parente? Mais, sais-tu qu'elle est jolie, ta parente? mais, entre nous, je la crois un peu.... vive. — Oh! oui, très-vive, reprit le comte avec un sourire amer; elle ressemble à bien d'autres; » et puis, comme s'il eût pressenti le sort prochain

de ce bon mari : « Je vous souhaite une bonne nuit, lui dit-il. — Quoi! penses-tu, reprit le marquis, que je garde ta parente pour.... Écoute donc, si elle le voulait bien!... — Je vous souhaite une bonne nuit, répéta le comte, et il sortit en éclatant de rire. » La marquise soutint que M. de Rosambert devenait fou; je trouvai qu'il était fort malhonnête. « Point du tout, me dit confidemment le marquis : il vous aime à la rage, il a vu que je vous faisais ma cour, il est jaloux. »

En cinq minutes nous fûmes à l'hôtel du marquis. On servit aussitôt : je fus placé entre la marquise et son galant époux, qui ne cessait de me dire ce qu'il croyait de très-jolies choses. Trop occupé d'abord à satisfaire l'appétit tout-à-fait mâle que la danse m'avait donné, je n'employai pour lui répondre que le langage des yeux. Dès que ma faim fut un peu calmée, j'applaudis sans ménagement à toutes les sottises qu'il lui plut de me débiter, et ses mauvais bons mots lui valurent mille compliments dont il fut enchanté. La marquise, qui m'avait toujours considéré avec la plus grande attention, et dont les regards s'animaient visiblement, s'empara d'une de mes mains : curieux de voir jusqu'où s'étendrait le pouvoir de mes charmes trompeurs, j'abandonnai l'autre au marquis. Il la saisit avec un transport inexprimable. La marquise, plongée dans des réflexions profondes, semblait méditer quelque projet important; je la voyais successivement rougir et trembler, et sans dire un seul mot, elle pressait légèrement ma main droite engagée dans les siennes. Ma main gauche était dans une prison moins douce; le marquis la serrait de manière à me faire crier. Charmé de sa bonne fortune, tout fier de son bonheur, tout étonné de l'adresse avec laquelle il trom-

pait sa femme en sa présence même, il poussait de temps en temps de longs soupirs dont j'étais étourdi, et des éclats de rire dont le plafond retentissait ; ensuite, craignant de se trahir, cherchant à étouffer ce rire éclatant que la marquise aurait pu remarquer, peut-être aussi croyant me faire une gentillesse, il me mordait les doigts.

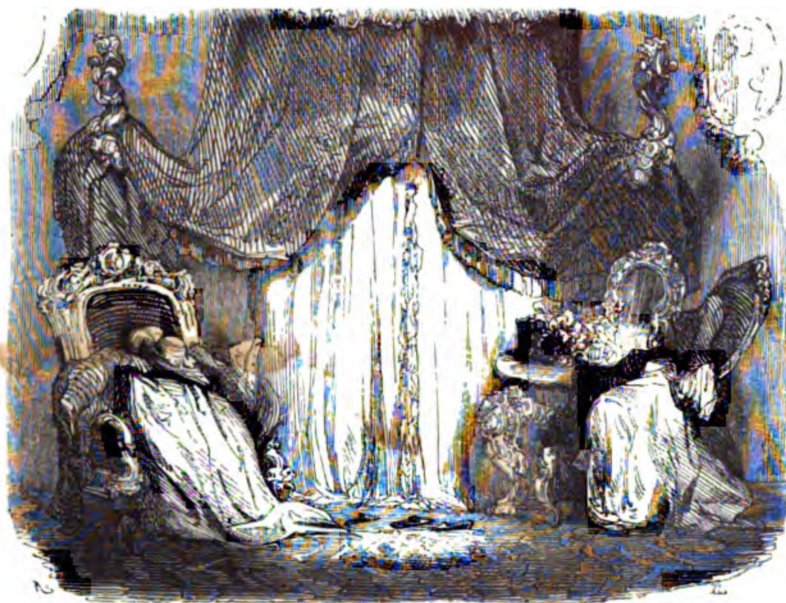
La belle marquise sortit enfin de sa rêverie pour me dire : « Mademoiselle Duportail, il est tard, vous deviez passer la nuit entière au bal, on ne vous attend pas chez vous avant huit ou neuf heures du matin, restez chez moi; j'offrirais à tout autre un appartement d'amie, vous pouvez disposer du mien : je dois, ajouta-t-elle d'un ton caressant, vous servir aujourd'hui de maman, je ne veux pas que ma fille ait une autre chambre que la mienne; je vais lui faire dresser un lit près du mien.... — Et pourquoi donc faire dresser un lit, interrompit le marquis, on est fort bien deux dans le vôtre; quand je vais vous y trouver, moi, est-ce que je vous gêne? j'y dors tout d'un somme, et vous aussi. » En finissant, il me donna amoureusement par dessous la table un grand coup de genou qui me froissa la peau; je répondis à cette galanterie sur-le-champ de la même manière, et si vigoureusement, qu'il lui échappa un grand cri. La marquise se leva d'un air alarmé : « Ce n'est rien, lui dit-il, ma jambe a accroché la table. » J'étouffais de rire, la marquise n'y tint pas plus que moi, et son cher époux, sans savoir pourquoi, se mit à rire plus fort que nous deux.

Quand notre excessive gaîté fut un peu modérée, la marquise me renouvela ses offres. « Acceptez le lit de madame, criait le marquis, acceptez, je vous le dis, vous y serez bien. Je vais revenir tout à l'heure : mais acceptez. » Il

nous quitta. « Madame, dis-je à la marquise, votre invitation m'honore autant qu'elle me flatte; mais est-ce à mademoiselle Duportail ou à M. de Faublas que vous la faites? — Encore cette mauvaise plaisanterie du comte! petite friponne! et c'est vous qui la répétez! ne vous ai-je pas dit que je ne vous croyais pas? — Mais, madame.... — Paix, paix, reprit-elle, en posant son doigt sur ma bouche, le marquis va rentrer, qu'il ne vous entende pas dire de pareilles folies. Cette charmante enfant! (elle m'embrassa tendrement) comme elle est timide et modeste! mais comme elle est maligne. Allons, petite espiègle, venez. » Elle me tenait par la main; nous passâmes dans son appartement.

Il était question de me mettre au lit. Les femmes de la marquise voulurent me prêter leur ministère; je les priai, en tremblant, d'offrir à leur maîtresse leurs services, dont je saurais bien me passer. « Oui, dit la marquise attentive à tous mes mouvements, ne la gênez pas, c'est un enfantillage de couvent; laissez-la faire. » Je passai derrière les rideaux; mais je me trouvai dans un grand embarras quand il fallut me dépouiller de ces habits dont l'usage m'était si peu familier. Je cassais les cordons, j'arrachais les épingles; je me piquais d'un côté, je me déchirais de l'autre; plus je me hâtais et moins j'allais vite. Une femme de chambre passa près de moi au moment où je venais d'ôter mon dernier jupon; je tremblai qu'elle n'entr'ouvrît les rideaux. Je me précipitai dans le lit, émerveillé de la singulière aventure qui m'avait conduit là, et ne soupçonnant pas encore ce que j'allais y faire. La marquise ne tarda pas à m'y suivre; la voix de son mari se fit entendre : « Ces dames me permettront bien d'assister à leur coucher? Quoi! déjà au lit! » Il voulut m'embrasser, la marquise se fâcha

sérieusement; il ferma lui-même les rideaux; et nous rendant le souhait que lui avait fait le comte, il nous cria de la porte : « Une bonne nuit! »



Un silence profond régna quelques instants. « Dormez-vous déjà, belle enfant? » me dit la marquise d'une voix altérée. « Oh! non, je ne dors pas! » Elle se précipita dans mes bras, et me pressa contre son sein. « Dieu! s'écria-t-elle avec une surprise bien naturellement jouée si elle était feinte, c'est un homme! » et puis, me repoussant avec promptitude : « Quoi! monsieur, est-il possible?... — Madame, je vous l'ai dit, répliquai-je en tremblant. — Vous me l'avez dit, monsieur, mais cela était-il croyable? Il s'agissait bien de le dire! il ne fallait pas rester chez moi.... ou du moins, il ne fallait pas empêcher qu'on vous dressât

un autre lit.... — Madame, ce n'est pas moi; c'est M. le marquis. — Mais, monsieur, parlez-donc plus bas.... Monsieur, il ne fallait pas rester chez moi, il fallait vous en aller. — Eh bien, madame, je m'en vais.... » Elle me retint par le bras. « Vous vous en allez! et où cela, monsieur; qu'allez-vous faire? réveiller mes femmes, faire un esclandre.... montrer à tous mes gens qu'un homme est entré dans mon lit; qu'on me manque à ce point?... — Madame, je vous demande pardon, ne vous fâchez pas, je m'en vais me jeter dans un fauteuil. — Oui, dans un fauteuil! oui... sans doute, il le faut! mais, voyez la belle ressource (en me retenant toujours par le bras), fatigué comme il est! par le froid qu'il fait! s'enrhumer, détruire sa santé!... vous mériteriez que je vous traitasse avec cette rigueur.... Allons, restez-là; mais promettez d'être sage. — Oh! madame, pourvu que vous me pardonniez. — Non, je ne vous pardonne pas! mais j'ai plus d'attention pour vous que vous n'en avez pour moi. Voyez comme sa main est déjà froide! » et par pitié elle la posa sur son col d'ivoire. Guidée par la nature et par l'amour, cette heureuse main descendit un peu; je ne savais quelle agitation faisait bouillonner mon sang. « Aucune femme éprouva-t-elle jamais l'embarras où il me met? » reprit la marquise d'un ton plus doux. « Ah! pardonnez-moi donc, ma chère maman.... — Oui, votre chère maman! vous avez bien des égards pour votre maman! petit libertin que vous êtes! » Ses bras, qui m'avaient repoussé d'abord, m'attiraient doucement. Bientôt, nous nous trouvâmes si près l'un de l'autre, que nos lèvres se rencontrèrent; j'eus la hardiesse d'imprimer sur les siennes un baiser brûlant. « Faublas, est-ce là ce que vous m'avez promis? » me dit-elle d'une voix presque éteinte.

Sa main s'égara ; un feu dévorant circulait dans mes veines.... « Ah! madame, pardonnez-moi, je me meurs! — Ah! mon cher Faublas.... mon ami!... » Je restai sans mouvement. La marquise eut pitié de mon embarras, qui ne pouvait lui déplaire... elle aida ma timide inexpérience... Je reçus, avec autant d'étonnement que de plaisir, une charmante leçon, que je répétai plus d'une fois.

Nous employâmes plusieurs heures dans ce doux exercice; je commençais à m'endormir sur le sein de ma belle maîtresse, quand j'entendis le bruit d'une porte qui s'ouvrait doucement : on entrait, on s'avançait sur la pointe du pied; j'étais sans armes dans une maison que je ne connaissais point; je ne pus me défendre d'un mouvement d'effroi. La marquise, qui devina ce que c'était, me dit tout bas de prendre sa place et de lui céder la mienne; j'obéis promptement : à peine m'étais-je tapis sur le bord du lit, qu'on ouvrit les rideaux du côté que je venais de quitter. « Qui vient me réveiller ainsi? » dit la marquise. On hésita quelques instants; ensuite on s'expliqua sans lui répondre. « Et, quelle est cette fantaisie? continua-t-elle. Quoi! monsieur, vous choisissez aussi mal votre temps? sans attention pour moi, sans respect pour l'innocence d'une jeune personne qui, peut-être, ne dort pas, ou qui pourrait se réveiller! Vous n'êtes guère raisonnable; je vous prie de vous retirer. » Le marquis insistait, balbutiant à sa femme de comiques excuses. « Non, monsieur, lui dit-elle, je ne le veux point, cela ne sera point, je vous assure que cela ne sera point; je vous supplie de vous retirer. » Elle se jeta hors du lit, le prit par le bras et le mit à la porte.

Ma belle maîtresse revint à moi en riant. « Ne trouvez-vous pas mon procédé bien noble? me dit-elle. Voyez ce

que j'ai refusé à cause de vous. » Je sentis que je lui devais un dédommagement ; je l'offris avec ardeur ; on l'accepta avec reconnaissance : une femme de vingt-cinq ans est si complaisante quand elle aime ! la nature a tant de ressources dans un novice de seize ans !

Cependant tout est borné chez les faibles humains : je ne tardai pas à m'endormir profondément : quand je me réveillai, le jour pénétrait dans l'appartement malgré les rideaux : je songeai à mon père... Hélas ! je me souvins de ma Sophie ! une larme s'échappa de mes yeux ; la marquise s'en aperçut. Déjà capable de quelque dissimulation, j'attribuai au chagrin de la quitter la pénible agitation que j'éprouvais ; elle m'embrassa tendrement. Je la vis si belle ! l'occasion était si pressante !... quelques heures de sommeil avaient ranimé mes forces.... l'ivresse du plaisir dissipa les remords de l'amour.

Il fallut enfin songer à nous séparer. La marquise me servit de femme de chambre. Elle était si adroite, que ma



toilette eût été bientôt faite si nous avions pu sauver les distractions. Quand nous crûmes qu'il ne manquait plus rien à mon ajustement, la marquise sonna ses femmes. Le marquis attendait depuis plus d'une heure qu'il fît jour chez madame. Il me complimenta sur ma diligence. « Je suis sûr, me dit-il, que vous avez passé une excellente nuit; » et sans me donner le temps de répondre : « Elle paraît fatiguée pourtant! elle a les yeux battus! voilà ce que c'est que cette danse! on s'en donne par dessus les yeux, et le lendemain on n'en peut plus! je le dis tous les jours à la marquise, qui n'en tient compte : allons, il faut réparer les forces de cette charmante enfant, après cela, nous la reconduirons chez elle. »

Ce *nous la reconduirons* était très-propre à m'inquiéter. Je témoignai au marquis qu'il suffirait que la marquise prît cette peine; il insista. La marquise se joignit à moi pour lui faire perdre cette idée; il nous répondit que M. Duportail ne pouvait trouver mauvais qu'il lui ramenât sa fille, puisque la marquise serait avec nous, et qu'il était curieux de connaître l'heureux père d'une aussi aimable enfant. Quelques efforts que nous fissions, nous ne pûmes l'empêcher de nous accompagner.

Je commençais à craindre que cette aventure, qui avait eu de si heureux commencements, ne finît fort mal. Je ne vis rien de mieux à faire que de donner au cocher du marquis la véritable adresse de M. Duportail. « Chez M. Duportail, près de l'Arsenal, » lui dis-je. La marquise sentait mon embarras et le partageait; aucun expédient ne s'était présenté à mon esprit, quand nous arrivâmes à la porte de mon prétendu père.

Il était chez lui; on lui dit que le marquis et la marquise

de B*** lui ramenaient sa fille. « Ma fille, s'écria-t-il, avec la plus vive agitation; ma fille! il accourut vers nous. Sans lui donner le temps de dire un seul mot, je me jetai à son cou. « Oui, lui dis-je, vous êtes veuf, et vous avez une fille. — Parlez plus bas encore, reprit-il avec vivacité, parlez plus bas; qui vous l'a dit? — Eh mon dieu! ne m'entendez-vous pas? C'est moi qui suis votre fille. Gardez-vous de dire non devant le marquis! » M. Duportail, plus tranquille, mais non moins étonné, semblait attendre qu'on s'expliquât. « Monsieur, lui dit la marquise, mademoiselle Duportail a passé une partie de la nuit au bal, et l'autre partie chez moi. — Êtes-vous fâché, monsieur, lui dit le marquis, qui remarquait son étonnement, que mademoiselle ait passé une partie de la nuit chez moi? vous auriez tort, car elle a couché dans l'appartement de madame, dans son lit même, avec elle; on ne pouvait la mettre mieux. Êtes-vous fâché que je l'aie accompagnée jusqu'ici? j'avoue que ces dames ne le voulaient pas, c'est moi.... — Je suis très-sensible, répondit enfin M. Duportail, tout-à-fait revenu de sa première surprise, et d'ailleurs bien instruit par les discours du marquis; je suis très-sensible aux bontés que vous avez eues pour ma fille; mais je dois vous déclarer devant elle (il me regarda, je tremblais) que je suis fort étonné qu'elle ait été au bal, déguisée de cette façon-là. — Comment! déguisée, monsieur, interrompit la marquise. — Oui, madame; un habit d'amazone, cela convient-il à ma fille? ou du moins ne devait-elle pas me demander mon avis et ma permission. »

Ravi de l'ingénieuse tournure que mon nouveau père avait prise, j'affectai de paraître humilié. « Ah! je croyais que le papa le savait, dit le marquis; monsieur, il faut

pardonner cette petite faute. Mademoiselle votre fille a la physionomie la plus heureuse; je vous le dis, et je m'y connais! Mademoiselle votre fille.... c'est une charmante personne, elle a enchanté tout le monde, ma femme surtout; oh! tenez, ma femme en est folle. — Il est vrai, monsieur, dit la marquise avec un sang-froid admirable, que mademoiselle m'a inspiré toute l'amitié qu'elle mérite. » Je me croyais sauvé, lorsque mon véritable père, le baron de Faublas, qui ne se faisait jamais annoncer chez son ami, entra tout-à-coup. « Ah! ah!... » dit-il en m'apercevant. M. Duportail courut à lui les bras ouverts. « Mon cher Faublas, vous voyez ma fille, que M. le marquis et madame la marquise de B*** me ramènent. — Votre fille! interrompit mon père. — Hé! oui, ma fille! vous ne la reconnaissez pas sous cet habit ridicule? Mademoiselle, ajouta-t-il avec colère, passez dans votre appartement, et que personne ne vous surprenne plus dans cet équipage indécent. »

Je fis, sans dire mot, une révérence au marquis, qui paraissait me plaindre, et une à la marquise, qui me voyait à peine; car, au nom de mon père, elle avait été si troublée, que je craignis qu'elle ne se trouvât mal. Je me retirai dans la pièce voisine, et je prêtai l'oreille. « Votre fille! répéta encore le baron. — Eh! oui, ma fille! qui s'est avisée d'aller au bal avec les habits que vous lui avez vus. M. le marquis vous dira le reste. Et effectivement, M. le marquis répéta à mon père tout ce qu'il avait dit à M. Duportail; il lui affirma que j'avais couché dans l'appartement de sa femme, dans son lit même, avec elle. « Elle est fort heureuse, dit mon père, en regardant la marquise.... Fort heureuse, répéta-t-il, qu'une si grande imprudence n'ait pas eu de suites fâcheuses. — Eh! quelle si grande impru-

dence a donc commise cette chère enfant? répliqua la marquise, que j'avais vue déconcertée, mais dont les forces s'étaient ranimées promptement. Quoi! parce qu'elle a pris un habit d'amazone? — Sans doute, interrompit le marquis, ce n'est qu'une vétille! Et vous, monsieur, en s'adressant à mon père d'un ton fâché, permettez-moi de vous dire qu'au lieu de vous permettre sur le compte de la jeune personne des réflexions qui peuvent lui nuire, vous feriez bien mieux de vous joindre à nous pour obtenir que son père lui pardonne. — Madame, dit M. Duportail à la marquise, je le lui pardonne à cause de vous; (en s'adressant au marquis) mais à condition qu'elle n'y retournera plus. — En habit d'amazone soit, répond celui-ci; mais j'espère que vous nous la renverrez avec ses habits ordinaires; nous serions trop privés de ne plus voir cette charmante enfant. — Assurément, dit la marquise en se levant, et si monsieur son père veut nous rendre un véritable service, il l'accompagnera. » M. Duportail reconduisit la marquise jusqu'à sa voiture, en lui prodiguant les remercîments qu'il était présumé lui devoir.

Leur départ me soulagea d'un pesant fardeau. « Voilà une bien singulière aventure! dit M. Duportail en rentrant. — Oh! très-singulière, répondit mon père, la marquise est une fort belle femme, le petit drôle est bien heureux! — Savez-vous, répliqua son ami, qu'il a presque pénétré mon secret? Quand on m'a annoncé ma fille, j'ai cru que ma fille m'était rendue, et quelques mots échappés m'ont trahi. — Eh bien! il y a un remède à cela; Faublas est plus raisonnable qu'on ne l'est ordinairement à son âge; pour qu'il fût prodigieusement avancé, il ne lui manquait que quelques lumières qu'il a sans doute acquises cette

nuit : il a l'âme noble et le cœur excellent; un secret qu'on devine ne nous lie pas, comme vous savez ; mais un honnête homme se croirait déshonoré, s'il trahissait celui qu'un ami lui a confié; apprenez-le à mon fils, point de demi-confidence, je vous réponds de sa discrétion. — Mais des secrets de cette importance!... il est si jeune.... — Si jeune, mon ami! un gentilhomme l'est-il jamais quand il s'agit de l'honneur? Mon fils, déjà dans son adolescence, ignorerait un des devoirs les plus sacrés de l'homme qui pense! un enfant que j'ai élevé aurait besoin de l'expérience de son père pour ne pas faire une bassesse!... — Mon ami, je me rends. — Mon cher Duportail, croyez que vous ne vous en repentirez jamais. J'espère d'ailleurs que cette



confidence, devenue presque nécessaire, ne sera pas tout-à-fait inutile. Vous savez que j'ai fait quelques sacrifices pour donner à mon fils une éducation convenable à sa

naissance, et proportionnée aux espérances qu'il me fait concevoir : qu'il reste encore un an dans cette capitale, pour s'y perfectionner dans ses exercices, cela suffit, je crois; ensuite, il voyagera, et je ne serais pas fâché qu'il s'arrêtât quelques mois en Pologne. — Baron, interrompit M. Duportail, le détour dont votre amitié se sert est aussi ingénieux que délicat; je sens toute l'honnêteté de votre proposition, qui m'est très-agréable, je vous l'avoue. — Ainsi, reprit le baron, vous voudriez bien donner à Faublas une lettre pour le bon serviteur qui vous reste dans ce pays-là; Boleslas et mon fils feront de nouvelles recherches. Mon cher Lovzinski, ne désespérez pas encore de votre fortune; si votre fille existe, il n'est pas impossible qu'elle vous soit rendue. Si le roi de Pologne.... » Mon père parla plus bas, et tira son ami à l'autre bout de l'appartement : ils y causèrent plus d'une demi-heure, après quoi, tous deux s'étant rapprochés de la porte contre laquelle j'étais placé, j'entendis le baron qui disait : « Je ne veux pas lui demander les détails de son aventure; probablement ils sont assez plaisants : je ne les entendrais pas avec l'air de sévérité qu'il conviendrait; sans doute il vous contera de point en point son histoire; vous m'en ferez part : au reste, je crois que nous venons de voir un sot mari. — Il n'est pas le seul, mon ami, répondit M. Duportail. — On le sait bien, répliqua le marquis; mais il n'en faut rien dire. »

Je les entendis s'approcher de la porte, j'allai me jeter dans un fauteuil. Le baron me dit en entrant : « Ma voiture est là, faites-vous reconduire à l'hôtel, allez vous reposer, et désormais je vous défends de sortir avec cet habit. — Mon ami, me dit M. Duportail, qui me suivit jusqu'à

la porte, un de ces jours nous dînerons ensemble tête à tête; vous savez une partie de mon secret, je vous apprendrai le reste; mais surtout de la discrétion. Songez d'ailleurs que je vous ai rendu service. » Je l'assurai que je ne l'oublierais pas, et qu'il pouvait être tranquille. Dès que je fus rentré chez moi, je me mis au lit, et m'endormis profondément.

Il était fort tard quand je me réveillai. M. Person et moi nous fûmes au couvent. Avec quelle douce émotion je revis ma Sophie! Sa contenance modeste, son innocence ingénue, l'accueil timide et caressant qu'elle me fit, un petit air d'embarras que lui donnait encore le souvenir du baiser de la veille, tout en elle inspirait l'amour, mais l'amour tendre et respectueux. Cependant l'image des charmes de la marquise me poursuivait jusqu'au parloir; mais que d'avantages précieux sa jeune rivale avait sur elle! Il est vrai que les plaisirs de la nuit dernière se représentaient vivement à mon imagination échauffée; mais combien je leur préférais ce moment délicieux où j'avais trouvé, sur les lèvres de Sophie, une âme nouvelle! La marquise régnait sur mes sens étonnés; mon cœur adorait Sophie.

Le lendemain, je me souvins que la marquise m'attendait chez elle; mais je me souvins aussi que le baron m'avait dit : *Je vous défends de sortir avec cet habit.* D'ailleurs, comment me présenter chez la marquise sans être au moins accompagné d'une femme de chambre? Il ne fallait pas songer au comte, qui, sans doute, n'était pas tenté de m'y conduire, et le marquis ne trouverait-il pas singulier qu'une jeune personne sortît toute seule? Impatient de revoir ma belle maîtresse, mais retenu par la crainte de déplaire à mon père, je ne savais à quoi me résoudre. Jasmin vint

me dire qu'une femme d'un certain âge, envoyée par mademoiselle Justine, demandait à me parler. « Je ne sais quelle est cette demoiselle Justine; mais faites entrer. — Mademoiselle Justine m'a chargée de vous présenter ses respects, me dit la femme, et de vous remettre ce paquet et cette lettre. » Avant d'ouvrir le paquet, je pris la lettre,



dont l'adresse était simplement : *A Mademoiselle Duportail.* J'ouvris avec empressement, et je lus :

« Donnez-moi de vos nouvelles, ma chère enfant; avez-
» vous passé une bonne nuit? vous aviez besoin de repos.
» Je crains fort que les fatigues du bal et la scène désagréable

» que M. votre père vous a faite n'aient altéré votre santé.
» Je suis désolée que vous ayez été grondée à cause de
» moi : croyez que cette scène trop longue m'a fait souffrir
» autant que vous. M. le marquis parle de retourner au
» bal ce soir, je ne m'y sens pas disposée, et je crois que
» vous n'en avez pas plus d'envie que moi. Cependant,
» comme il faut qu'une maman ait de la complaisance pour
» sa fille, surtout quand elle en a une aussi aimable que
» vous, nous irons au bal si vous le voulez. Je n'ai point
» oublié que l'habit d'amazone vous est interdit, et j'ai
» pensé que peut-être vous n'aviez point d'autre habit de
» bal, parce que ce n'est point un meuble de couvent,
» c'est pour cela que je vous envoie l'un des miens : nous
» sommes à peu près de la même taille, je crois qu'il vous
» ira bien.

» Justine m'a dit que vous aviez besoin d'une femme de
» chambre; celle qui vous remettra ma lettre est sage,
» *intelligente et adroite :* vous pouvez la prendre à votre
» service, et lui donner *toute votre confiance*, je vous ré-
» ponds d'elle.

» Je ne vous invite point à dîner avec moi; je sais que
» M. Duportail dîne rarement sans sa fille; mais si vous
» aimez votre chère maman autant qu'elle vous aime, vous
» viendrez dans la soirée, le plus tôt que vous pourrez.
» M. le marquis ne dîne point chez lui; venez de bonne
» heure, mon enfant; je serai seule toute l'après-dînée,
» vous me ferez compagnie. Croyez que personne ne vous
» aime autant que votre chère maman.

» LA MARQUISE DE B***. »

« *P. S.* Je n'ai point la force de vous mander toutes les

» folies que le marquis veut que je vous écrive de sa part.
» Au reste, grondez-le bien quand vous le verrez ; il vou-
» lait ce matin envoyer en son nom chez M. Duportail.
» J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire compren-
» dre que cela n'était pas raisonnable, et qu'il était plus
» décent que ce fût moi qui vous écrivisse. »

Je fus enchanté de cette lettre. « Monsieur, me dit la femme intelligente qui me l'apportait, Justine est la femme de chambre de madame la marquise de B***, et si mademoiselle le veut bien, je serai la sienne aujourd'hui et demain. Au reste, monsieur ou mademoiselle peut également se fier à moi ; quand mademoiselle Justine et madame Dutour se mêlent d'une intrigue, elles ne la gâtent pas, c'est pour cela qu'on m'a choisie. — Fort bien, lui dis-je, madame Dutour, je vois que vous êtes instruite, vous m'accompagnerez tantôt chez la marquise. » J'offris à ma duègne un double louis, qu'elle accepta. « Ce n'ést pas qu'on ne m'ait déjà bien payée, me dit-elle ; mais monsieur doit savoir que les gens de ma profession reçoivent toujours des deux côtés. »

Dès que le baron eut dîné, il partit pour l'Opéra, suivant sa coutume. Mon coiffeur était averti : un panache blanc fut mis à la place du petit chapeau. Madame Dutour me revêtit promptement du charmant habit de bal que madame de B*** m'envoyait, et qui m'allait merveilleusement bien ; ma ressemblance avec Adélaïde devenait plus frappante ; mon gouverneur ému redoublait pour moi d'attentions et de soins. Je pris des gants, un éventail, un gros bouquet ; je volai au rendez-vous que la marquise m'avait donné.

Je la trouvai dans son boudoir, mollement couchée sur une ottomane : un déshabillé galant parait ses charmes au lieu de les cacher. Elle se leva dès qu'elle m'aperçut :



« Qu'elle est jolie dans cet équipage, mademoiselle Duportail! que cette robe lui sied bien! » Et dès que la porte se fut fermée : « Que vous êtes charmant, mon cher Faublas! que votre exactitude me flatte! mon cœur me disait bien que vous trouveriez le moyen de me venir joindre ici, malgré vos deux pères. » Je ne lui répondis que par mes vives caresses; et, la forçant de reprendre l'attitude qu'elle avait quittée pour me recevoir, je lui prouvais déjà que ses leçons n'étaient pas oubliées, lorsque nous entendîmes du bruit dans la pièce voisine. Tremblant d'être surpris dans une situation qui n'était pas équivoque, je me relevai brusquement, et, grâce à mes habits, très-commodes, je n'eus besoin que de changer de posture pour que mon désordre fût réparé. La marquise, sans paraître troublée, ne rétablit que ce qui pressait le plus : tout cela fut l'affaire d'un moment. La porte s'ouvrit; c'était le marquis. « Je comprenais bien, lui dit-elle, monsieur, qu'il n'y avait que vous qui pussiez entrer ainsi chez moi sans vous faire annoncer; mais je croyais qu'au moins vous frapperiez à cette porte avant de l'ouvrir : cette chère enfant avait des inquiétudes secrètes à confier à sa maman; un moment plus tôt vous la surpreniez!... On n'entre pas ainsi chez des femmes! — Bon! reprit le marquis, je la surprenais! Eh bien! je ne l'ai point surprise; ainsi il n'y a pas tant de mal à tout cela : d'ailleurs, je suis bien sûr que cette chère enfant me le pardonne; elle est plus indulgente que vous. Mais convenez que son père a bien raison de ne pas vouloir qu'elle porte cet habit d'amazone; elle est à croquer comme la voilà! »

Il reprit avec moi ce mauvais ton de galanterie qui nous

avait déjà tant amusés; il trouva que j'étais parfaitement bien remise, que j'avais les yeux brillants, le teint fort animé, et même quelque chose d'extraordinaire et d'un fort bon augure dans la *physionomie*. Ensuite il nous dit : « Belles dames, vous allez au bal aujourd'hui? » La marquise répondit que non. « Vous vous moquez de moi, je suis revenu tout exprès pour vous y conduire. — Je vous assure que je n'irai pas. — Hé! pourquoi donc? ce matin vous disiez.... — Je disais que j'y pourrais aller par complaisance pour mademoiselle Duportail; mais elle ne s'en soucie pas; elle craint de retrouver là le comte de Rosambert, qui s'est fort mal comporté la dernière fois. » J'interrompis la marquise : « Certainement, son procédé avec moi est assez malhonnête pour que désormais je craigne de le rencontrer autant que je me plaisais autrefois à me trouver avec lui. — Vous avez raison, me dit le marquis, le comte est un de ces petits merveilleux qui croient qu'une femme n'a des yeux que pour eux; il est bon que ces messieurs apprennent quelquefois qu'il y a dans le monde des gens qui les valent bien.... » Je compris son idée, et pour justifier ses propos, je lui lançai à la dérobée un coup-d'œil expressif... « Et qui valent peut-être mieux, » ajouta-t-il aussitôt, en renforçant sa voix, en s'élevant sur la pointe du pied, et en prenant son élan pour faire une lourde pirouette qu'il acheva très-malheureusement. Sa tête alla frapper contre la boiserie, trop dure, qui ne lui épargna une chute pesante qu'en lui faisant au front une large meurtrissure. Honteux de son malheur, mais voulant le dissimuler, il parut insensible à la douleur qu'il ressentait. « Charmante enfant, me dit-il avec plus de sang-froid, mais en faisant de temps en temps de laides grimaces

qui le trahissaient, vous avez raison d'éviter le comte; mais n'ayez pas peur de le rencontrer. Ce soir il y a bal masqué; la marquise a justement deux dominos; elle vous en prêtera un, elle prendra l'autre; nous irons au bal, vous reviendrez souper avec nous; et si vous n'avez pas été trop mal couchée avant-hier... — Ho! oui, cela sera charmant! m'écriai-je avec plus de vivacité que de prudence, allons au bal. — Avec mes dominos que le comte connaît? interrompit la marquise, plus réfléchie que moi. — Et oui, madame, avec vos dominos. Il faut donner à cette enfant le plaisir du bal masqué, elle n'a jamais vu cela; le comte ne vous reconnaîtra pas, il n'y sera peut-être pas même. » La marquise paraissait incertaine; je la voyais balancer entre le désir de me garder encore la nuit prochaine et la crainte d'aller, en présence du marquis, s'offrir aux sarcasmes du comte. « Pour moi, reprit d'un ton mystérieux le commode mari, je vous y conduirai bien; mais j'ai quelques affaires, je ne pourrai pas rester avec vous; je vous laisserai là pour revenir à minuit vous chercher. » Cette raison du marquis, plus que toutes ses instances, détermina la marquise; elle refusa quelque temps encore, mais d'un ton qui m'annonçait assez qu'il allait la presser et qu'elle allait consentir.

Cependant la contusion que le marquis s'était faite devenait plus apparente, et sa bosse grossissait à vue d'œil. Je lui demandai, d'un air étonné, ce qu'il avait au front; il y porta la main : « Ce n'est rien, me dit-il avec un rire forcé; quand on est marié on est exposé à ces accidents-là. » Je me souvins du supplice qu'il m'avait fait éprouver quand ma main était dans les siennes; et, résolu de me venger, je tirai de ma bourse une pièce de monnaie; je la lui ap-

pliquai sur le front, et me voilà serrant de toutes mes forces pour aplatir la bosse. Le patient pressait ses flancs de ses poings fermés, grinçait des dents, soufflait douloureusement et faisait d'horribles contorsions. « Elle a, dit-il



avec peine, elle a de la vigueur dans le poignet : » je redoublai d'efforts; il fit enfin un cri terrible, et m'échappant avec violence, il serait tombé à la renverse si je ne l'avais promptement retenu. « Ah! la petite diablesse! elle m'a presque ouvert le crâne. — La petite espiègle l'a fait exprès, dit la marquise, qui se contraignait beaucoup pour ne pas rire. — Vous croyez qu'elle l'a fait exprès? Hé bien! je vais l'embrasser pour la punir. — Pour me punir, soit; » je présentai la joue de bonne grâce; il se crut le plus heureux des hommes : si j'avais voulu l'écouter, je n'aurais cessé de mettre, au même prix, son courage à l'épreuve.

« Finissons ces folies, dit la marquise, en affectant un

peu d'humeur, et pensons à ce bal, puisqu'il faut y aller. — Ho! madame se fâche! répondit le marquis; soyons sages, me dit-il tout bas; il y a un peu de jalousie. » Il nous regarda d'un air de satisfaction. « Vous vous aimez bien toutes les deux, poursuivit-il; mais si vous alliez vous brouiller un jour à cause de moi!... cela serait bien singulier!... — Allons-nous au bal, ou n'y allons-nous pas? » interrompit la marquise. Elle se mit à sa toilette : on lui apporta ses dominos, qu'elle ne voulut point mettre; elle en envoya chercher deux autres, dont nous nous affublâmes gaîment. « Vous connaissez le mien, dit le marquis, je le prendrai pour vous aller chercher; je ne crains pas d'être reconnu, moi! » Il nous conduisit au bal, et nous promit de revenir à minuit précis.

Dès que nous parûmes à la porte de la salle, la foule des masques nous environna; on nous examina curieusement, on nous fit danser : mes yeux furent d'abord agréablement frappés de la nouveauté du spectacle. Les habits élégants, les riches parures, la singularité des costumes grotesques, la laideur même des travestissements baroques, la bizarre représentation de tous ces visages cartonnés et peints, le mélange des couleurs, le murmure de cent voix confondues, la multitude des objets, leur mouvement perpétuel, qui variait sans cesse le tableau en l'animant, tout se réunit pour surprendre mon attention bientôt lassée. Quelques nouveaux masques étant entrés, la contredanse fut interrompue, et la marquise, profitant du moment, se mêla dans la foule; je la suivis en silence, curieux d'examiner la scène en détail. Je ne tardai pas à m'apercevoir que chacun des acteurs s'occupait beaucoup à ne rien faire, et bavardait prodigieusement sans rien dire. On se cher-

chait avec empressement, on s'observait avec inquiétude, on se joignait avec familiarité, on se quittait sans savoir pourquoi; l'instant d'après, on se reprenait de même en ricanant. L'un vous étourdissait du bruyant éclat de sa voix glapissante; l'autre, d'un ton nasillard, bredouillait cent platitudes, qu'à peine il comprenait lui-même : celui-ci balbutiait un bon mot grossier, qu'il accompagnait de gestes ridicules; celui-là faisait une question sotte, à laquelle on répondait par une plus sotte plaisanterie. Je vis pourtant des gens cruellement tourmentés, qui, certainement, auraient acheté bien chèrement l'avantage d'échapper aux propos malins, aux regards persécuteurs. J'en vis d'autres bien ennuyés, dont apparemment l'objet principal avait été de passer la nuit au bal, de quelque manière que ce fût, et qui n'y restaient, sans doute, que pour se ménager la petite consolation d'assurer, le lendemain, qu'ils s'étaient beaucoup amusés la veille. « Voilà donc ce que c'est qu'un bal masqué? dis-je à la marquise; ce n'est donc que cela? Je ne suis pas étonné qu'ici de braves gens puissent être bafoués par des faquins, et des gens d'esprit mystifiés par des sots; je ne resterais sûrement pas, si je n'étais point avec vous — Taisez-vous, me répondit-elle, nous sommes suivis, et peut-être reconnus; ne voyez-vous pas le masque qui s'attache à nos pas? je crains bien que ce ne soit le comte; sortons de la foule et ne vous étonnez pas. »

C'était, en effet, M. de Rosambert; nous n'eûmes pas de peine à le reconnaître, car, ne prenant pas même celle de déguiser sa voix, il eut seulement l'attention de parler assez bas pour qu'il n'y eût que la marquise et moi qui pussions l'entendre. « Comment se portent madame la

marquise et sa belle amie? nous demanda-t-il avec un intérêt affecté. » Je n'osai répondre. La marquise, sentant qu'il serait inutile d'essayer de lui faire croire qu'il se trompait, aima mieux soutenir une conversation délicate, qu'elle aurait peut-être heureusement terminée par son adresse, si le comte eût été moins instruit. « Quoi! c'est vous, M. le comte? vous m'avez reconnue? cela m'étonne! Je croyais que vous aviez juré de ne plus me voir et de ne me parler jamais. — Il est vrai que je vous l'avais promis, madame, et je sais combien cette assurance que je vous ai donnée vous a mise à votre aise. — Je ne vous entends pas, et vous m'entendez mal; si je ne voulais pas vous voir, qui me forcerait à vous parler? Pourquoi serais-je venu chercher ici votre rencontre? — Chercher ma rencontre, madame! quoique l'aveu soit très-flatteur, je conviens que j'aurais eu peut-être la sottise de le croire sincère, si cette chère enfant que voilà... — Monsieur, interrompit la marquise, n'avez-vous pas amené la comtesse?... Elle est très-aimable, la comtesse!... qu'en dites-vous? — Je dis, madame, qu'elle est surtout très-officieuse!... » La marquise l'interrompit encore en jouant le dépit. « Elle est très-aimable, la comtesse!... Monsieur, vous auriez dû l'amener... — Oui! madame, et vous lui auriez apparemment encore confié l'honnête emploi qu'elle a si généreusement accepté, si complaisamment rempli? — Quoi! c'est peut-être moi qui l'ai chargée de vous occuper toute la soirée, de vous engager à me faire une mauvaise querelle, à me répéter cent fois une maussade plaisanterie, à me pousser à bout, enfin, de manière que je sois forcée de vous dire des choses désagréables, que vous n'avez pas manqué de prendre à la lettre, et dont je me serais peut-être repentie,

si vous étiez venu hier, comme je l'espérais, solliciter votre pardon? — Mon pardon! vous me l'auriez accordé, madame! Ah! que vous êtes généreuse! mais soyez tranquille : je n'abuserai pas de tant de bontés; je craindrais trop de vous embarrasser beaucoup, et de faire aussi bien de la peine à ma jeune parente, qui nous écoute si attentivement, et qui a de si bonnes raisons pour ne rien dire. — Hé! monsieur, lui répliquai-je aussitôt, que pourrais-je vous dire? — Hò! rien, rien que je ne sache ou que je ne devine. — Je conviens, monsieur de Rosambert, que vous savez quelque chose que madame ne sait pas; mais, ajoutai-je en affectant de lui parler bas, ayez donc un peu plus de discrétion; la marquise n'a pas voulu vous croire avant-hier; que vous coûte-t-il de lui laisser, seulement encore aujourd'hui, une erreur qui ne laisse pas d'être piquante? — Fort bien, s'écria-t-il, la tournure n'est pas maladroite! Vous, si novice avant-hier! aujourd'hui si *manégée!* Il faut que vous ayez reçu de bien bonnes leçons. — Que dites-vous donc, monsieur? reprit la marquise un peu piquée. — Je dis, madame, que ma jeune parente a beaucoup avancé en vingt-quatre heures; mais je n'en suis pas étonné, on sait comment l'esprit vient aux filles. — Ah! vous nous faites donc la grâce de convenir enfin que mademoiselle Duportail est de son sexe! — Je ne m'aviserai plus de le nier, madame; je sens combien il serait cruel pour vous d'être détrompée. Perdre une bonne amie, et ne trouver à sa place qu'un jeune serviteur! la douleur serait trop amère! — Ce que vous dites là est tout-à-fait raisonnable, répliqua la marquise avec une impatience mal déguisée; mais le ton dont vous le dites est si singulier! Expliquez-vous, monsieur; cette enfant, que vous

m'avez présentée vous-même comme votre parente, est-elle (en parlant très-bas) mademoiselle Duportail ou M. de Faublas? Vous me forcez à vous faire une question bien extraordinaire; mais enfin, dites sérieusement ce qu'il en est! — Ce qu'il en est, madame, je pouvais hasarder de le dire avant-hier; mais aujourd'hui c'est à moi à vous le demander. — Moi! répondit-elle sans se déconcerter, je n'ai là-dessus aucune espèce de doute. Son air, ses traits, ses discours, son maintien, tout me dit qu'elle est mademoiselle Duportail, et d'ailleurs j'en ai des preuves que je n'ai pas cherchées. — Des preuves! — Oui, monsieur, des preuves; elle a soupé chez moi avant-hier.... — Je le sais bien, madame, et même elle était encore chez vous hier à dix heures du matin. — A dix heures du matin, soit; mais enfin nous l'avons reconduite chez elle. — Chez elle! faubourg Saint-Germain? — Non, près de l'Arsenal. — Et monsieur son père.... — Son père? le baron de Faublas? — Mais point du tout, M. Duportail. — M. Duportail nous a beaucoup remerciés, le marquis et moi, de lui avoir ramené sa fille. — Le marquis et vous, madame? Quoi! le marquis vous a accompagnée chez M. Duportail? — Oui, monsieur; qu'y a-t-il de si étonnant à cela? — Et M. Duportail a remercié le marquis? — Oui, monsieur. »

Ici le comte partit d'un éclat de rire. « Ah! le bon mari! s'écria-t-il tout haut, l'aventure est excellente : ah! l'honnête homme de mari! » Il se préparait à nous quitter. Je crus qu'il fallait, pour l'intérêt de la marquise et pour le mien propre, essayer de modérer son excessive gaîté. « Monsieur, lui dis-je en baissant la voix, ne pourrait-on pas avoir avec vous une explication plus sérieuse? » Il me regarda en riant : « Une explication sérieuse entre nous ce

soir, ma chère parente? (Il souleva un peu mon masque.) Non, vous êtes trop jolie, je vous laisse *aimer* et *plaire;*



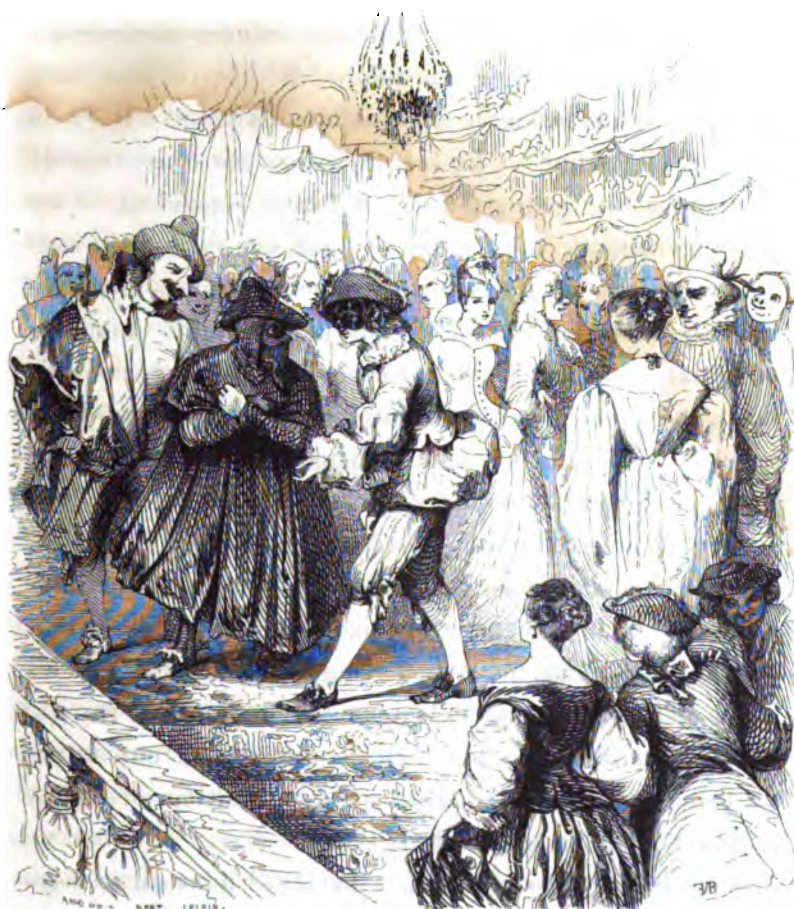
d'ailleurs, il est juste que je profite aujourd'hui de mes avantages; l'explication sera pour demain, si vous le voulez bien. — Pour demain, monsieur, à quelle heure? et dans quel endroit? — Ah! l'heure, je ne saurais vous la fixer; cela dépendra des circonstances. N'allez-vous pas souper chez la marquise? Demain il sera peut-être midi quand le très-commode marquis vous reconduira chez le très-complaisant M. Duportail; vous serez probablement fatiguée, je ne veux point user d'un tel avantage, il faudra vous laisser le temps de vous reposer; je passerai chez vous dans la soirée: je ne vous dis point adieu, j'aurai le plaisir de vous revoir une fois encore avant que l'heure du berger sonne pour vous. » Il nous salua et sortit de la salle.

La marquise fut très-contente de son départ. « Il nous a porté de rudes coups, me dit-elle; mais nous ne pouvions guère nous défendre mieux. » Je lui observai que le comte avait eu l'attention de baisser la voix chaque fois qu'il lui avait lancé quelque vive épigramme, et qu'ayant seulement l'intention de nous tourmenter beaucoup, il avait paru du moins ne la vouloir pas compromettre jusqu'à un certain point. « Je ne m'y fie pas, me répondit-elle; il sait que vous avez passé la nuit chez moi; il est piqué; le retour qu'il vous annonce n'est pas d'un bon augure; sans doute il nous prépare une attaque plus forte. Partons, ne l'attendons pas, n'attendons pas le marquis. »

Nous nous disposions à sortir, lorsque deux masques nous arrêtèrent. L'un des deux dit à la marquise : « Je te connais, beau masque. — Bonsoir, monsieur de Faublas, me dit l'autre. » Je ne répondis point. « Bonsoir, monsieur de Faublas, répéta-t-il. » Je sentis qu'il fallait recueillir mes forces et payer d'audace. « Tu n'as pas l'art de deviner, beau masque, tu te trompes de nom et de sexe. — C'est que l'un et l'autre sont fort incertains. — Tu deviens fou, beau masque. — Point du tout : les uns te baptisent Faublas et te soutiennent beau garçon; les autres vous nomment Duportail et jurent que vous êtes très-jolie fille. — Duportail ou Faublas, lui répliquai-je fort interdit, que t'importe? — Distinguons, beau masque. Si vous êtes une jolie demoiselle, il m'importe à moi : si tu es un beau garçon, il importe à la jolie dame que voilà (en montrant la marquise). » Je demeurai stupéfait. Il reprit : « Répondez-moi, mademoiselle Duportail; parle donc, monsieur de Faublas. — Décide-toi à me donner l'un ou l'autre nom, beau masque. — Ah! si je ne considère que mon intérêt personnel et les

apparences, vous êtes mademoiselle Duportail; mais si j'en crois la chronique scandaleuse, tu es M. de Faublas. »

La marquise ne perdait pas un mot de ce dialogue; mais, déjà trop pressée par l'inconnu qui l'avait attaquée, elle ne pouvait me secourir. Je ne sais si mon trouble ne m'allait pas trahir, lorsqu'il s'éleva dans la salle une grande rumeur : on se précipitait vers la porte; les masques se pressaient en foule autour d'un masque qui venait d'entrer; ceux-ci le montraient au doigt, ceux-là poussaient



de longs éclats de rire, et tous ensemble criaient : *C'est M. le marquis de B***, qui s'est fait une bosse au front!* Dès que les deux démons qui nous persécutaient eurent entendu ces joyeuses exclamations, ils nous quittèrent pour aller grossir le nombre des rieurs. « Enfin, les voilà partis! me dit ma belle maîtresse un peu étonnée; mais, parmi ces cris redoublés, n'entendez-vous pas le nom du marquis? Je parie que c'est un nouveau tour qu'on a joué à mon pauvre mari. »

Cependant le tumulte allait toujours croissant : nous approchâmes, nous entendîmes des voix confuses qui disaient : « Bonsoir, monsieur le marquis de B***; qu'avez-vous donc au front, monsieur le marquis? depuis quand cette bosse vous est-elle venue? » Et bientôt, dans les transports de leur turbulente gaîté, tous les masques répétaient : *C'est M. le marquis de B***, qui s'est fait une bosse au front!* A force de coudoyer nos voisins, nous parvînmes à joindre le masque tant bafoué; ce n'était ni le domino jaune du marquis, ni sa petite taille, et cependant c'était le marquis lui-même. Nous vîmes qu'on avait attaché, entre ses deux épaules, un petit morceau de papier sur lequel étaient tracés, en caractères bien lisibles, ces mots dont nos oreilles étaient remplies : *C'est M. le marquis de B***, qui s'est fait une bosse au front*.... Il nous reconnut tout d'un coup. « Je ne comprends rien à ceci, nous dit-il tout hors de lui; allons-nous-en. » Toujours poursuivi par les huées dérisoires d'une folle jeunesse, toujours porté par les flots tumultueux d'une foule empressée, il eut autant de peine à regagner la porte qu'il en avait éprouvé pour pénétrer jusqu'au milieu de la salle.

Nous le suivîmes de près. « Parbleu! nous dit le mar-

quis, si confondu qu'il n'avait pas la force de prendre sa place dans la voiture, je ne comprends rien à cela : jamais je ne me suis si bien déguisé, et tout le monde m'a reconnu! » La marquise lui demanda quel avait été son dessein. « Je voulais, lui répondit-il, vous surprendre agréablement; dès que je vous ai vues dans la salle du bal, je suis retourné à l'hôtel, où j'ai fait part de mes projets à Justine, votre femme de chambre, et à celle de cette charmante enfant; car je les ai trouvées ensemble. J'ai pris un domino nouveau, je me suis fait apporter des souliers dont les talons très-hauts devaient, en me grandissant beaucoup, me rendre méconnaissable; Justine a présidé à ma toilette. (Tandis qu'il parlait, la marquise détachait habilement l'étiquette perfide et la fourrait dans sa poche.) Demandez à Justine, elle vous dira que je n'ai jamais été si bien déguisé, car elle me l'a répété cent fois, et cependant tout le monde m'a reconnu. »

La marquise et moi nous devinâmes que nos femmes de chambre nous avaient bien servis. « Mais, reprit le marquis après un moment de réflexion, comment ont-ils vu que j'avais une bosse au front? aviez-vous conté mon accident? — A personne, je vous assure. — Cela est bien singulier; ma figure est couverte d'un masque, et l'on voit ma bosse; je me déguise mieux qu'à l'ordinaire, et tout le monde me reconnaît! » Le marquis ne cessait de témoigner son étonnement par des exclamations semblables, tandis que la marquise et moi nous nous félicitions tout bas de l'heureuse adresse de nos femmes, qui nous avaient épargné si comiquement les scènes fâcheuses auxquelles nous auraient exposés le déguisement de son mari et la vengeance de mon rival.

Quel fut notre étonnement lorsqu'en arrivant à l'hôtel nous apprîmes que le comte nous y attendait depuis quelques minutes. Il vint à nous d'un air gai : « J'étais sûr, mesdames, que vous ne resteriez pas long-temps à ce bal; c'est une assez triste chose qu'un bal masqué! ceux qui ne nous connaissent pas nous y ennuient; ceux qui nous connaissent nous y tourmentent! — Oh! interrompit le marquis, je n'ai pas eu le temps de m'y ennuyer, moi; tu vois comme je suis déguisé! — Eh bien? — Eh bien! dès que je suis entré, tout le monde m'a reconnu. — Comment? tout le monde! — Oui, oui, tout le monde; ils m'ont d'abord entouré : *Eh! bonsoir, monsieur le marquis de B***; d'où vous vient cette bosse au front, monsieur le marquis?* et ils me serraient! et ils me poussaient! et des rires! et des gestes! et un bruit! je crois que j'en resterai sourd; je veux être pendu si jamais j'y retourne. Mais comment ont-ils su que j'avais cette bosse au front? — Ah! parbleu, elle se voit d'une lieue! — Mais mon masque? — Oh! cela ne fait rien. Tenez, moi, j'ai été reconnu aussi. — Bon! reprit le marquis d'un air consolé. — Oui, continua le comte, mon aventure est assez drôle; j'ai rencontré là une fort jolie dame qui m'estimait beaucoup, mais beaucoup, la semaine passée. — J'entends, j'entends, dit le marquis. — Cette semaine, elle m'a éconduit d'une manière si plaisante!... Imaginez que j'étais allé au bal avec un de mes amis, qui s'était fort joliment déguisé. » La marquise effrayée l'interrompit : « Monsieur le comte soupe sans doute avec nous, lui dit-elle de l'air du monde le plus flatteur. — Si cela ne vous embarrasse pas trop, madame.... — Quoi! interrompit le marquis, vas-tu faire des façons avec nous? crois-moi, essaie plutôt de faire ta paix avec ta

jeune parente, qui t'en veut beaucoup. — Moi, monsieur, point du tout! j'ai toujours pensé que M. de Rosambert était homme d'honneur; je le crois trop galant homme pour abuser des circonstances.... — Il ne faut abuser de rien, me répondit le comte; mais il faut user de tout. — Qu'est-ce que c'est que des circonstances? s'écria le marquis, qu'entend-elle par des circonstances? quelles circonstances y a-t-il?... Rosambert, tu me diras cela; mais conte-nous donc ton histoire. — Volontiers. — Messieurs, interrompit encore la marquise, on vous a déjà dit que le souper était servi. — Oui, oui, allons souper, répondit le marquis, tu nous conteras ton malheur à table. » La marquise alors s'approcha de son mari et lui dit à mi-voix : « Y songez-vous bien, monsieur, de vouloir qu'on raconte une histoire galante devant cette enfant? — Bon! bon! lui répondit-il, à son âge on n'est pas si novice; et, s'adressant au comte : Rosambert, tu nous conteras ton aventure; mais tu gazeras tout cela de manière que cette enfant.... tu m'entends bien! »

La marquise nous plaça de manière que le comte était entre elle et moi, et que je me trouvais, moi, entre le comte et le marquis. Un regard prompt de ma belle maîtresse m'avertit d'apporter à notre situation critique l'attention la plus scrupuleuse, de ne parler qu'avec ménagement, d'agir avec la plus grande circonspection. Le marquis mangeait beaucoup et parlait davantage; je ne répondais que par monosyllabes aux douces phrases qu'il m'adressait. Le comte enchérissait sur les éloges du marquis; il me prodiguait, d'un ton railleur, les compliments les plus outrés, assurait malignement que personne au monde n'était plus aimable que sa jeune parente, demandait au

marquis ce qu'il en pensait ; et, préludant avec la marquise par de légères épigrammes, il protestait qu'elle seule, jusqu'à présent, savait précisément combien mademoiselle Duportail méritait d'être aimée. La marquise, également



adroite et prompte, répondait vite et toujours bien ; mesurant la défense à l'attaque, elle éludait sans affectation ou se défendait sans aigreur, déterminée à ménager un ennemi qu'elle ne pouvait espérer de vaincre ; aux questions pressantes, elle opposait les aveux équivoques ; elle

atténuait les allégations fortes par les négations mitigées, et repoussait les sarcasmes plus amers qu'embarrassants par des récriminations plus fines que méchantes : très-intéressée à pénétrer les secrets desseins du comte, dont la vengeance était si facile, elle le fixait souvent d'un œil observateur; puis, essayant de le fléchir en l'intéressant, elle l'accablait de politesses et d'attentions, prétextait une forte migraine, traînait languissamment les doux accents de sa voix presque éteinte, et de ses regards suppliants sollicitait sa grâce qu'elle ne pouvait obtenir.

Dès que les domestiques eurent servi le dessert et se furent retirés, le comte commença une attaque plus chaude, qui nous jeta, la marquise et moi, dans une mortelle anxiété.

LE COMTE. « Je vous disais, monsieur le marquis, qu'une jeune dame m'honorait, la semaine passée, d'une attention toute particulière....

LA MARQUISE (*tout bas*). « Quelle fatuité! (*haut*) Encore une bonne fortune, la matière est si usée!

LE COMTE. « Non, madame : une infidélité subite, avec des circonstances nouvelles qui vous amuseront.

LA MARQUISE. « Point du tout, monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS. « Bon! les femmes disent toujours qu'une histoire galante les ennuie! Rosambert, conte-nous la tienne.

LE COMTE. « Cette dame était au bal.... je ne sais plus quel jour.... (*à la marquise*) Madame, aidez-moi donc, vous y étiez aussi.

LA MARQUISE (*vivement*). « Le jour, monsieur? hé!

qu'importe le jour? Pensez-vous d'ailleurs que j'aie remarqué?...

LE MARQUIS. « Passons, passons, le jour n'y fait rien.

LE COMTE. « Eh bien! j'allai à ce bal avec un de mes amis qui s'était déguisé le plus joliment du monde, et que personne ne reconnut.

LE MARQUIS. « Que personne ne reconnut! il était bien habile, celui-là! Quel habit avait-il donc?

LA MARQUISE (*très-vivement*). « Un habit de caractère, apparemment?

LE COMTE. « Un habit de caractère!... Mais, non.... (*en regardant la marquise*) Cependant je le veux bien, si vous le voulez : un habit de caractère, soit. Personne ne le reconnut; personne, excepté la dame en question, qui devina que c'était un fort beau garçon.

(*Ici la marquise sonna un domestique, le retint quelque temps sous différents prétextes : le marquis, impatient, le renvoya; le comte reprit.*)

— « La dame, charmée de sa découverte.... Mais je ne veux plus rien dire, parce que le marquis la connaît.

LE MARQUIS (*riant*). « Ah! cela se peut : d'abord, j'en connais beaucoup; mais cela ne fait rien : continue.

LA MARQUISE. « Monsieur le comte, on donnait hier une pièce nouvelle.

LE COMTE. « Oui, madame; mais permettez-moi de finir mon histoire.

LA MARQUISE. « Point du tout : je veux savoir ce que vous pensez de la pièce.

LE COMTE. « Permettez, madame....

LE MARQUIS. « Eh! madame, laissez-le donc nous raconter!...

LE COMTE. « Pour abréger, vous saurez que mon jeune ami plut beaucoup à la dame; que ma présence ne tarda pas à la gêner; et le moyen qu'elle imagina pour se débarrasser de moi....

LA MARQUISE. « C'est un roman que cette histoire là!

LE COMTE. « Un roman, madame! Ah! tout à l'heure, si l'on m'y force, je convaincrai les plus incrédules. Le moyen qu'elle imagina fut de me détacher une jeune



comtesse, son intime amie, femme très-adroite, très-obligeante, qui s'empara de moi tellement....

LE MARQUIS. « Comment! on t'a donc bien joué?

LE COMTE. « Pas mal, pas mal; mais beaucoup moins que le mari, qui arriva....

LE MARQUIS. « Il y a un mari!... Ah! tant mieux!... J'aime beaucoup les aventures où figurent des maris comme j'en connais tant! Eh bien! le mari arriva.... Qu'avez-vous donc, madame?

LA MARQUISE. « Un mal de tête affreux!... (*bas*) Je suis au supplice!... (*au comte*) Ah! monsieur, remettez, de grâce, à un autre jour le récit de cette aventure.

LE COMTE. « Oui, je finis en deux mots.

Mlle DUPORTAIL (*au marquis*, *tout bas*). « Monsieur de Rosambert aime beaucoup à jaser, et ment quelquefois passablement.

LE MARQUIS. « Je sais bien, je sais bien; mais cette histoire est drôle : il y a un mari; je parie qu'on l'a attrapé comme un sot.

LE COMTE (*sans écouter la marquise*, *qui veut parler*). « Le mari arriva, et ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'en voyant la figure douce, fine, agréable, fraîche, du jeune homme si joliment déguisé, le mari crut que c'était une femme....

LE MARQUIS. « Bon!... Oh! celui-là est excellent! Oh! l'on ne m'aurait pas attrapé comme cela, moi; je me connais trop bien en physionomie.

Mlle DUPORTAIL. « Mais cela est incroyable!

LA MARQUISE. « Impossible! M. de Rosambert nous fait des contes.... qu'il devrait bien finir, car je me sens fort incommodée.

LE COMTE. « Il le crut si bien, qu'il lui prodigua les

compliments, les petits soins, et même il en vint jusqu'à lui prendre la main et à la lui serrer doucement.... (*au*



marquis) tenez, à peu près comme vous faites maintenant à ma cousine.

(*Le marquis, étonné, quitta promptement ma main qu'il tenait en effet.*)

— « Il l'a fait exprès, me dit-il; je crois qu'il voudrait que la marquise s'aperçût de notre intelligence. Oh! qu'il est jaloux! qu'il est méchant et menteur!... comme un avocat.

(*Le comte, toujours sourd aux instances que la marquise avait eu le temps de renouveler, reprit* :)

— « Tandis que le bon mari, d'un côté, épuisait les

lieux communs de la vieille galanterie et pressait la main chérie.... la dame, non moins vive, mais plus heureuse.

LA MARQUISE. « Hé! monsieur, quelles femmes avez-vous donc connues?... Vous nous peignez celle-là sous des couleurs.... Ne se peut-il pas que, trompée, comme son mari, par les apparences....

LE COMTE. « Ha! cela eût été très-possible; mais je crois que cela n'était pas. Au reste, vous allez en juger vous-même, écoutez jusqu'au bout.

LA MARQUISE. « Monsieur, s'il faut absolument que vous racontiez cette histoire, je vous prie au moins de songer que vous devez quelques ménagements (*en regardant mademoiselle Duportail*) à certaines personnes qui vous écoutent.

LE MARQUIS. « Ha! Rosambert, madame a raison; gaze un peu cela, à cause de cette enfant (*en montrant mademoiselle Duportail*).

LE COMTE. « Oui.... oui!... La dame fort émue....

LA MARQUISE. « Monsieur, de grâce, abrégez les détails qui ne sont pas honnêtes.

Mlle DUPORTAIL (*d'un ton fort brusque*). « Il est minuit, monsieur.

LE COMTE (*fort doucement*). « Je le sais bien, mademoiselle, et si cette conversation vous ennuie, je ne dirai qu'un mot.... pour l'achever.

LE MARQUIS (*à mademoiselle Duportail*). « Il est très-piqué contre vous. Les amitiés que vous me faites!... Il est jaloux comme un tigre!

LA MARQUISE. « Monsieur le comte, à propos, pendant que j'y pense, avez-vous obtenu du ministre?...

LE COMTE. « Oui, madame, j'ai obtenu tout ce que je voulais ; mais laissez-moi....

LE MARQUIS. « Ha ! ha ! qu'est-ce que tu sollicitais donc ?

LE COMTE. « Un brevet de lieutenant-colonel du régiment de *** pour le vicomte de G***, mon parent : il y a déjà plusieurs jours.... Pour revenir à mon aventure....

LE MARQUIS. « Oui, oui, revenons-y.

LA MARQUISE. « Il doit être bien content de vous, le vicomte ?

LE COMTE. « La dame fort émue....

LA MARQUISE. « Monsieur le comte, répondez-moi donc.

LE COMTE. « Oui, madame, il est très-content.... La dame fort émue....

LA MARQUISE. « Et son cher oncle le commandeur ?

LE COMTE. « En est fort aise aussi, madame ; mais vous vous intéressez prodigieusement....

LA MARQUISE. « Ho ! oui, tout ce qui regarde mes amis me touche sensiblement ; et cette affaire me tourmentait à cause de vous : si vous m'en aviez parlé plus tôt, j'aurais pu vous y servir.... .

LE COMTE. « Madame, je suis très-sensible.... mais permettez-moi de reprendre le récit de mon aventure.

LA MARQUISE. « Et si jamais pareille occasion se présente, employez-moi, ou bien nous nous brouillerons mortellement.

LE COMTE. « Madame, je vous rends grâce.... Permettez qu'enfin....

LA MARQUISE. « Ho ! si vous vous adressiez à d'autres, je ne vous le pardonnerais pas, je vous en avertis.

LE MARQUIS. « Allons, voilà qui est dit : laissez-le donc finir son histoire.

LE COMTE. « La dame, fort émue, prodiguait au jeune Adonis....

LA MARQUISE. « Quelle migraine j'ai!

LE COMTE. « Prodiguait au jeune Adonis....

LA MARQUISE (*tirant le marquis à part, et lui parlant à mi-voix*). « Monsieur, je vous le répète, il n'est pas décent de conter devant cette enfant....

LE MARQUIS. « Bon! bon! elle en sait plus qu'on ne croit; la petite personne est futée! allez, je me connais en physionomie!

LE COMTE. « Monsieur le marquis, je ne pourrai jamais finir ce récit, on m'interrompt à tout moment; mais je vais rentrer chez moi, et demain matin je vous enverrai tous les détails par écrit.

LA MARQUISE. « Bonne plaisanterie!

LE COMTE (*au marquis*). « Non, je vous l'enverrai, parole d'honneur, et je mettrai les lettres initiales de chaque nom.... à moins qu'on ne me laisse finir ce soir.

LE MARQUIS. « Hé bien! allons donc, finis.

LA MARQUISE. « A la bonne heure, finissez; mais songez...

LE COMTE. « La dame, fort émue, prodiguait au jeune Adonis les confidences flatteuses, les doux propos, les petits baisers tendres.... C'était vraiment une scène à voir. On ne peut la peindre.... mais on pourrait la jouer... Tenez, jouons-la.

LE MARQUIS. « Tu badines!

LA MARQUISE. « Quelle folie!

M[lle] DUPORTAIL. « Quelle idée!

LE COMTE. « Jouons-la : Madame sera la dame en question ; moi, je suis le pauvre amant bafoué.... ah ! c'est qu'il nous manquera une comtesse !... (*à la marquise*) mais madame a des talents précieux, elle peut bien remplir à la fois deux rôles difficiles.

LA MARQUISE (*avec une colère contrainte*). « Monsieur....

LE COMTE. « Je vous demande pardon, madame, ce n'est qu'une supposition.

LE MARQUIS. « Mais sans doute ; il ne faut pas que cela vous fâche.

LA MARQUISE (*d'une voix éteinte, et les larmes aux yeux*). « Il s'agit bien des rôles qu'on m'offre, monsieur.... mais c'est qu'il est bien cruel que je me plaigne depuis une heure d'être fort mal, sans qu'on daigne y faire la moindre attention ! (*Au comte, en tremblant :*) Peut-on, monsieur, sans vous offenser, vous faire observer qu'il est tard et que j'ai besoin de repos ?

LE COMTE (*un peu touché*). « Je serais désolé de vous importuner, madame.

LA MARQUISE. « Vous ne m'importunez pas, monsieur ; mais je vous répète que je suis malade, et fort malade.

LE MARQUIS. « Hé ! mais, comment ferons-nous ? où couchera mademoiselle Duportail ?

LA MARQUISE (*vivement*). « En vérité ! monsieur, il semble qu'il n'y ait pas un appartement dans cet hôtel ! »

Effrayé de la tournure que l'entretien venait de prendre, je m'approchai du comte : « Charmante enfant, me dit-il tout bas, laissez-moi : tout ce que vous me diriez ne vaut pas ce que je suis curieux de savoir au juste, et ce que je vais apprendre tout à l'heure.

LE MARQUIS. « Il y a des appartements, madame; mais cette enfant n'aurait-elle pas peur toute seule?

LE COMTE (*avec vivacité*). « Pas plus que la dernière fois.

LE MARQUIS (*brusquement, en montrant la marquise*). « Mais la dernière fois, elle a couché avec madame!

LE COMTE. « Ah!

LA MARQUISE (*troublée, balbutie*). « Elle a couché dans mon appartement.... et moi....

LE MARQUIS. « Elle a couché dans votre lit, avec vous. Je le sais bien, puisque j'ai moi-même fermé les rideaux, ne vous en souvenez-vous pas?

(*La marquise, confondue, ne répondit pas; le marquis continua en affectant de parler bas.*)

« Ne vous souvenez-vous pas que je suis venu dans la nuit?...

(*La marquise porta la main à son front, jeta un cri de douleur et s'évanouit.*)



Je n'ai jamais pu découvrir si cet évanouissement était bien naturel; mais je sais que, dès que le marquis nous eut quittés pour aller dans son appartement chercher lui-même une eau qu'il disait être souveraine en pareil cas, la marquise reprit ses sens, rassura promptement Justine et la Dutour, accourues pour la secourir; leur ordonna de nous laisser; et que, s'adressant au comte : « Monsieur, lui dit-elle, avez-vous donc juré de me perdre? — Non, madame, j'ai voulu m'instruire de quelques détails que j'ignorais, vous prouver qu'on ne me joue pas impunément, et vous forcer de convenir que je suis capable de me venger.... — De vous venger? interrompit-elle, et de quoi? — Je sais pourtant, continua-t-il, maître de mon ressentiment, ne pas porter la vengeance trop loin. Maintenant, madame, vous voilà tranquille, à une condition cependant. Je sens, ajouta-t-il en nous regardant malignement, je sens que je vais vous affliger tous deux : vous vous étiez promis une nuit heureuse, heureuse autant que celle d'avant-hier; mais vous, monsieur, vous m'avez trop peu ménagé pour que je m'intéresse au succès de vos projets galants; et vous, madame, vous n'espérez pas sans doute que, ministre complaisant de vos plaisirs, je puisse voir, comme un mari.... chargez-vous de choisir l'épithète.... je puisse voir M. de Faublas passer dans vos bras en ma présence même. — M. de Faublas dans mes bras? — Ou mademoiselle Duportail dans votre lit, n'est-ce pas la même chose? Hé! mais, madame, je croyais que là-dessus nous étions d'accord. Croyez-moi, le temps est cher, ne perdons pas plus de temps à discuter sur les mots, composons. Que cette charmante enfant m'accorde l'honneur de l'accompagner; que je la reconduise chez

son père, tout à l'heure; à cette condition je me tais. »

Le marquis rentra tenant un flacon. « Je suis très-sensible à vos soins, lui dit la marquise; mais vous voyez que je suis un peu moins mal : je voudrais être tout-à-fait bien, afin de pouvoir garder mademoiselle Duportail. — Comment? s'écria le marquis. — Je suis toujours incommodée, il est impossible que cette chère enfant passe la nuit chez moi. — Eh bien! madame, n'y a-t-il pas, comme vous le disiez tout à l'heure, un appartement dans cet hôtel? — Oui, monsieur; mais vous m'avez fait une objection à laquelle je me rends : cette enfant aurait peur. D'ailleurs, la laisser ainsi toute seule.... je ne le souffrirai pas. — Elle ne sera pas seule, madame, sa femme de chambre est ici. — Sa femme de chambre!... sa femme de chambre!... Eh bien! monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, M. Duportail ne veut pas que mademoiselle sa fille couche ici. — Qui vous l'a dit, madame? — Monsieur le comte vient de m'annoncer seulement tout à l'heure que M. Duportail l'a prié de passer ici pour lui ramener sa fille. — Eh! pourquoi donc ne nous as-tu pas dit cela de suite, toi? — Mais, répondit Rosambert en riant, c'est que je n'ai pas voulu troubler votre joie pendant le souper. — M. Duportail envoie chercher sa fille! reprit le marquis, croit-il qu'elle est mal ici? Pourquoi, d'ailleurs, te charger de cette commission? il nous doit une visite et des remercîments : quand il serait venu lui-même!... Je le verrai; je veux savoir pour quelles raisons.... Je le verrai. »

Je fis une profonde révérence à la marquise; elle se leva et vint à moi pour m'embrasser. M. de Rosambert se jeta entre elle et moi : « Madame, vous êtes si incommodée!

ne vous dérangez pas ; » et, la prenant doucement par le bras, il la força de s'asseoir ; ensuite il prit ma main d'un air galant, et le marquis ne vit qu'avec le regret le plus vif mademoiselle Duportail et la Dutour s'éloigner dans la voiture du comte.

Au détour de la première rue, M. de Rosambert ordonna à son cocher d'arrêter. « Je connais ce visage-là, me dit-il en regardant ma prétendue femme de chambre ; je ne crois pas que le ministère de cette brave femme vous soit agréable chez M. de Faublas ; ainsi, nous nous dispenserons de la promener jusque-là. » La Dutour descendit sans répliquer un seul mot, et nous continuâmes notre route. Je fis remarquer au comte que nous étions libres enfin, qu'il avait trop abusé de l'embarras de ma position, et qu'il ne pouvait se dispenser de m'accorder une prompte satisfaction. « Je ne vois ce soir que mademoiselle Duportail, me répondit-il ; demain, si le chevalier de Faublas a quelque chose à me dire, il me trouvera chez moi. Nous ferons ensemble un déjeûner de garçon, je dirai librement à mon ami ce que je pense de sa conduite ; et, s'il est raisonnable, j'espère le convaincre sans peine qu'il ne doit pas être si mécontent de la mienne. » Cependant nous arrivâmes à la porte de l'hôtel ; ce fut M. Person lui-même qui me l'ouvrit : il m'apprit que le baron avait attendu mon retour avec plus d'inquiétude que de colère, et que, désespérant enfin de me revoir ce soir, il ne s'était couché qu'après avoir recommandé vingt fois à Jasmin d'aller, dès qu'il serait jour, me chercher au bal ou chez la marquise de B***.

Je me retirai dans mon appartement, où, rappelant à mon esprit les divers événements de cette journée si peu

tranquille, je fus moins étonné d'avoir pu la passer tout entière sans m'occuper de ma Sophie, et, comme pour réparer ce long oubli, je répétai vingt fois son nom chéri. J'avoue pourtant que celui de la marquise vint aussi quelquefois sur mes lèvres; j'avoue que d'abord il me parut dur d'être réduit à pousser d'inutiles soupirs dans mon lit solitaire; mais je pris le parti d'offrir à ma Sophie le sacrifice de mes plaisirs, quelque involontaire qu'il eût été, et je m'endormis presque consolé du célibat auquel la vengeance du comte m'avait condamné.

J'allai, dès qu'il fit jour, présenter mes devoirs au baron. Il me dit avec beaucoup de douceur : « Faublas, vous n'êtes plus un enfant, je vous laisse une honnête liberté, j'espère que vous n'en abuserez pas. J'espère que vous ne passerez jamais les nuits ailleurs que dans cet hôtel; songez que je suis père, et que si mon fils m'aime, il doit craindre de m'inquiéter. »

Je me hâtai de me rendre chez M. de Rosambert, qui déjà m'attendait. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi en riant, et sans me laisser le temps de dire un seul mot, il se jeta à mon cou. « Que je vous embrasse, mon cher Faublas! votre aventure est délicieuse; plus je m'en occupe, et plus elle m'amuse. » Je l'interrompis brusquement : « Je ne suis pas venu pour recevoir vos compliments.... » Le comte me pria, d'un ton plus sérieux, de m'asseoir : « Vous pourriez, me dit-il, m'en vouloir encore! je vous reverrais dans les mêmes dispositions! allons donc, mon jeune ami, vous êtes fou. Quoi! une ingrate beauté vous favorise et me délaisse; c'est moi qu'on sacrifie, c'est à vous qu'on m'immole, et vous vous fâchez! Je ne punis que par une inquiétude momentanée les ga-

lantes tromperies du couple adroit qui me joue. et c'est par le sang de son ami que M. de Faublas prétend venger les petites tribulations de mademoiselle Duportail! je vous jure que cela ne sera pas. Mon cher Faublas, j'ai sur vous l'avantage de six années d'expérience; je sais très-bien qu'à seize ans on ne connaît que sa maîtresse et son épée; mais à vingt-deux, un homme du monde ne se bat plus pour une femme. »

Je donnai quelques signes d'étonnement, qu'il remarqua. « Croyez-vous au véritable amour? ajouta-t-il aussitôt; c'est encore une des illusions de l'adolescence, je vous en avertis. Moi, je n'ai vu partout que la galanterie. Qu'est-ce, d'ailleurs, que votre aventure? une bonne fortune, et rien de plus; et d'une histoire comique, nous ferions une tragédie! nous nous égorgerions pour une belle dame qui me quitte aujourd'hui, et qui demain vous plantera là! Ah! chevalier, gardez votre courage pour une occasion plus importante; on ne peut désormais soupçonner le mien. Il est très-vrai que le fatal concours des circonstances nous force quelquefois à verser le sang d'un ami : puisse l'honneur, l'inflexible honneur, ne vous réduire jamais à cette horrible extrémité!... Mon cher Faublas, j'avais à peu près votre âge quand la marquise de Rosambert, dont je suis le fils unique, achevait sa trente-troisième année; elle était si fraîche encore, qu'on ne lui eût pas donné plus de vingt-cinq ans : dans le monde, on l'appelait ma sœur aînée. Avec les agréments de la jeunesse, elle avait conservé ses goûts; elle aimait les assemblées nombreuses et les plaisirs bruyants. Une nuit que je l'avais conduite au bal de l'Opéra, on l'y insulta publiquement. J'accourus aux cris de la marquise, qui venait d'ôter son masque : déjà

l'insolent inconnu l'avait suppliée d'excuser sa méprise, et se perdait dans la foule. Je le joignis, je l'obligeai de se démasquer : je reconnus le jeune Saint-Clair, compagnon de mon enfance, et de tous mes amis le plus cher. *Je ne croyais pas que ce fût la marquise de Rosambert :* voilà tout ce qu'il me dit. C'était beaucoup, sans doute.... Hélas! un murmure général nous fit comprendre que ce n'était pas assez ; l'honneur voulait du sang : nous nous battîmes.



Saint-Clair succomba : je tombai sans connaissance auprès de mon ami mourant. Pendant plus de six semaines, une horrible fièvre brûla mon sang et troubla ma raison. Dans mon délire affreux, je ne voyais que Saint-Clair, sa plaie saignait sous mes yeux, les convulsions de la mort agitaient ses membres tremblants ; et cependant il me regardait d'un air attendri ; d'une voix éteinte, il m'adressait de

touchants adieux : dans ses derniers moments, il nè paraissait sensible qu'à la douleur de quitter le barbare qui venait de l'immoler. Long-temps cette affreuse image me poursuivit, long-temps on trembla pour ma vie : enfin la nature, secondée des efforts de l'art, opéra ma guérison ; mais je recouvrai ma raison, sans perdre mes remords. Le temps, qui console de tout, a séché mes pleurs ; mais jamais le souvenir de cet affreux combat ne s'effacera de ma mémoire.... Chevalier, je ne me verrais qu'avec peine obligé de me battre avec un inconnu ; jugez si j'irai, sans raison, exposer ma vie pour menacer la vôtre.... Ha ! si jamais l'inflexible honneur nous y forçait, mon cher Faublas, je vous le jure, votre victoire ne serait ni pénible, ni glorieuse ; j'ai trop éprouvé qu'en pareil cas, celui qui meurt n'est pas le plus malheureux. »

Rosambert me tendit les bras, je l'embrassai de bon cœur ; son trouble se dissipa peu à peu. « Déjeunons, me dit-il, et reprenant sa première gaîté : Vous veniez me faire une querelle, ingrat, lorsque vous me devez mille remercîments. — Mille remercîments ? — Sans doute : n'est-ce pas moi qui vous ai fait connaître la marquise ? Il est vrai que ne prévoyais pas le malin tour qu'on me jouerait : j'aurais pu pressentir une infidélité ; mais deviner qu'elle aurait lieu si promptement, avec des circonstances si singulières ! (Il se mit à rire.) Ho ! mais plus j'y pense, plus je crois devoir vous féliciter. Elle est délicieuse, votre aventure ! et puis vous entrez dans le monde par la belle porte. La marquise est jeune, belle, pleine d'esprit, considérée à la ville, bien-venue à la cour, intrigante en diable : elle jouit d'un crédit immense et sert ses amis chaudement. » Je témoignai au comte que je

cette modestie naturelle, de cette pudeur innée que vous lui supposez ? » Il se leva avec vivacité, et riant de toutes ses forces : « Ah ! parbleu ! tenez... vous n'avez pas disposé de votre journée... venez avec moi, venez... Je vais de ce pas vous présenter à une belle dame... Nous en trouverons chez elle beaucoup d'autres.... elles sont jolies, vous serez le maître de les estimer toutes, et tant qu'il vous plaira. »

Tous deux en pointe de vin, nous montâmes dans un honnête fiacre, qui s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence ; mais les airs cavaliers de la maîtresse du logis, le ton leste dont le comte la traitait, l'accueil non moins leste dont elle m'honora, tout me fit soupçonner que j'étais engagé dans une partie de filles. J'en demeurai convaincu quand la brave dame, de qui le comte paraissait très-connu, et qui voulait, disait-elle poliment, me déniaiser, m'eut montré toutes les curiosités de sa maison.

M. de Rosambert prenait la peine de nous expliquer tout lui-même : « Voilà, me dit-il, le cabinet de bain ; c'est



ici que se blanchissent et se parfument les gentilles recrues que la ville et la campagne fournissent journellement à cette active entremetteuse. Dans cette armoire vous voyez plusieurs flacons d'une eau très-astringente, dont le plus



grand mérite est de réparer toute espèce de brèche faite à ce que les vierges appellent leur vertu. Beaucoup de demoiselles bien nées s'en servent discrètement, et vont ensuite, la première nuit des noces, offrir, au mortel heureux qui les épouse, un honneur tout neuf. A côté, remarquez l'*essence à l'usage des monstres ;* elle produit un effet tout contraire; aussi ne s'en sert-on jamais! Hélas! il est passé le temps des miniatures! et dans tout Paris, je gage, on ne trouverait plus une seule petite femme qui eût besoin de cette eau là. En revanche, si celle que vous voyez dans ces flacons plus grands est aussi bonne qu'on le prétend, il s'en fera bientôt une prodigieuse consommation; vous verrez accourir chez le docteur *Guibert de Prévol* une foule de clercs de procureur, quelques robins, beaucoup de grands seigneurs, une partie de nos militaires, et presque tous nos abbés; c'est le *fameux spécifique*.

Vous savez, Faublas, ce que c'est qu'un cabinet de toilette; celui-ci n'a rien de remarquable; passons.

« C'est ici la salle de bal; on n'y danse pas, mais on s'y déguise. Vous prenez cela pour une armoire? C'est une porte de communication; elle rend dans une maison qui a son entrée dans une autre rue. Une femme de qualité a-t-elle de secrets besoins qu'elle soit pressée de satisfaire? elle entre par là, se déguise en suivante, montre ses appas sous la bure, et reçoit de vigoureux embrassements d'un rustre grossier déguisé en prélat, ou d'un gros prélat si naturellement travesti, qu'on le prend pour un rustre : ainsi l'on se rend mutuellement service; et comme personne ne se reconnaît, on n'a d'obligation à personne.

« Maintenant, entrons dans l'*infirmerie;* que le mot ne vous alarme pas. Ouvrez, si bon vous semble, ces brochures licencieuses, considérez ces peintures obscènes; elles furent mises ici pour rallumer l'imagination de ces vieux débauchés, que la mort a frappés d'avance dans l'endroit le plus sensible; et c'est encore avec ces petits faisceaux de genêt parfumés qu'on les ressuscite. Vous concevez qu'un pareil moyen serait trop violent pour le beau sexe; aussi lui a-t-on réservé ces pastilles : elles sont tellement irritantes, qu'une femme qui en a mangé prend d'abord ce que l'on appelle la rage d'amour. Au reste, on ne les emploie ordinairement que contre quelques jolies villageoises, froides par tempérament, et vertueuses de bonne foi. Nos honnêtes femmes, qui ont du monde et de l'éducation, ne résistent jamais assez pour qu'on soit réduit à les attaquer avec ces armes-là.

« Venez, venez, approchez-vous; parmi les plantes curieuses du Jardin du Roi, n'avez-vous pas remarqué celle-ci;

c'est là que bien des pauvres filles ont appelé leur consolateur. Vous n'imaginez pas à combien de dévotes madame en a fourni.

« Cette dernière pièce se nomme le salon de Vulcain. Il n'y a rien de remarquable que cet infernal fauteuil. Une malheureuse qu'on y jette s'y trouve renversée sur le dos ; ses bras restent ouverts, ses jambes s'écartent mollement ; on la viole sans qu'elle puisse opposer la moindre résistance. Vous frémissez, Faublas ! Pour cette fois vous avez raison. Je suis jeune, ardent libertin, peu scrupuleux, si



vous voulez ; mais, en vérité, je crois que je ne pourrais

jamais me résoudre à asseoir de force une pauvre vierge dans ce fauteuil-là. » Le comte ajouta : « Si nous étions venus plus tôt, on nous aurait donné deux petites bourgeoises; mais, faute de mieux, voyons le sérail. » C'était ainsi qu'il appelait la salle où se trouvaient rassemblées beaucoup de nymphes qui, toutes, passèrent devant nous, en briguant l'honneur du *mouchoir*. Rosambert prit la plus jolie; j'eus la singulière fantaisie de choisir la plus laide.

» En attendant, me dit le comte, qu'on ait servi le dîner que j'ai demandé, nous pouvons, chacun de notre côté, commencer avec notre belle un bout de conversation ; à table, nous formerons la partie carrée. » Né curieux, je me sentis l'envie d'examiner un peu en détail la nymphe que je m'étais choisie ; il me parut important de savoir quelle différence il y avait entre une belle marquise et une laide courtisane. Le sujet était peu digne de mon attention : la recherche m'amusa d'abord uniquement par les objets de comparaison qu'elle m'offrit : insensiblement, j'y pris feu, et, machinalement, je songeai à pousser l'examen aussi loin qu'il pouvait aller. La nymphe s'aperçut de mes heureuses dispositions : sans me donner le temps de réfléchir davantage, elle m'invita à tenter l'attaque, et se prépara fièrement à la soutenir ; mais tout à coup, sans que j'eusse besoin d'expliquer mes intentions pacifiques, la guerrière expérimentée vit qu'il n'y aurait pas entre nous la plus légère escarmouche. Elle se releva nonchalamment, et me regardant avec attention : « Tant mieux, dit-elle, ç'aurait été dommage ! » Il est impossible de se figurer combien je fus frappé du sens très-clair. que présentaient ces deux mots : « Ç'aurait été dommage ! » Je n'examinai pas ce que Rosambert devien-

drait, je m'enfuis de cette infâme maison, en jurant que je n'y retournerais de ma vie.

Le comte était chez moi le lendemain à dix heures du matin; il venait savoir quelle terreur panique m'avait saisi, et m'assura que mon aventure, s'étant répandue dans cette maison, avait singulièrement diverti tous ceux qui s'y trouvaient. « Quoi! Rosambert! cette fille me dit : Ç'aurait été dommage! et vous appelez ma terreur une terreur panique! — Ho! cela est différent! la nymphe a un peu tronqué l'aventure... elle se gardait bien de nous apprendre.... Le Ç'aurait été dommage! change entièrement l'histoire... Il est d'un bon genre, le Ç'aurait été dommage!... Eh bien, Faublas, cette femme qui vous félicite froidement d'avoir échappé à un danger qu'elle vous invitait à courir, l'estimez-vous? — Vous me faites là une plaisante question, Rosambert; hé! que pourriez-vous conclure de ma réponse contre son sexe en général? — Vous esquivez, mon ami : ah! vous êtes incorrigible! Eh bien, estimez, estimez, puisque vous le voulez absolument; moi, je vais me coucher. — Comment! vous coucher? d'où venez-vous donc? — Que voulez-vous? dans le monde, il faut s'amuser de tout. J'ai trouvé là le commandeur de***, le petit chevalier de M***, l'abbé de D*** : nous avons fait toute la soirée et toute la nuit un vacarme, une orgie! cela était délicieux! mais je vais me coucher. »

J'étais à peine habillé quand mon père monta chez moi; il me dit que M. Duportail m'attendait à dîner. Il ajouta : « Vous passerez ensemble toute la soirée; je soupe dans ce quartier-là, j'irai vous prendre chez lui, je vous ramènerai. »

Je me hâtai de sortir, car j'étais pressé de voir ma jolie

cousine. Elle vint au parloir avec ma sœur. « Que vous êtes heureux ! me dit vivement Adélaïde ; vous allez au bal, vous y passez les nuits, vous y avez fait la connaissance d'une fort jolie dame ! — Et qui vous a dit tout cela ? — M. Person, qui n'a pas de secrets pour nous. » Sophie baissait les yeux et gardait le silence. Ma sœur continua : « Dites-nous donc quelle est cette dame... et un bal masqué ; cela doit être beau ! — Ah ! fort ennuyeux, je vous assure ; et quant à cette dame, elle est jolie, mais beaucoup moins... oh ! beaucoup moins que ma jolie cousine. » Sophie, toujours muette, toujours les yeux baissés, ne paraissait occupée que de quelques breloques qui manquaient au cordon de sa montre ; mais la rougeur dont son front s'était couvert la trahit. Je vis que notre conversation la touchait d'autant plus qu'elle affectait de s'y intéresser moins. « Vous avez du chagrin, ma jolie cousine ? — Répondez donc, mademoiselle, lui dit sa vieille gouvernante. — Non, monsieur ; c'est que... c'est que j'ai mal dormi cette nuit. — Oui, dit encore la vieille, il est vrai, mademoiselle, depuis trois ou quatre jours, s'accoutume à ne pas dormir... c'est une fort mauvaise habitude, fort mauvaise ; on en meurt très-bien : moi, qui vous parle, j'ai connu mademoiselle... tenez, mademoiselle Storch... Vous n'avez pas connu cela, vous, mademoiselle, vous êtes trop jeune... Dame ! il y a bien quarante-cinq ans que cela est arrivé... mademoiselle Storch... »

La vieille avait ainsi commencé son histoire, et si je ne voulais pas être privé du bonheur de voir ma jolie cousine, il fallait en écouter tranquillement la longue narration. Sophie m'épargna ce déplaisir, pour m'en causer un plus vif. Elle se leva ; sa gouvernante lui demanda avec humeur

ce qu'elle avait ; elle répondit qu'elle se sentait fort incommodée : sa voix tremblait. « Ah ! voilà comme vous faites toujours, répliqua la vieille ; on n'a jamais le temps de parler à personne. Monsieur le chevalier, venez demain, vous verrez comme cela est intéressant, et qu'on a bien raison de dire qu'il faut que les jeunes personnes dorment. — Mon frère, permettez-vous que je suive ma bonne amie ? — Oui, ma chère Adélaïde, oui... Oh ! ayez bien soin d'elle ! » Sophie, en me saluant, leva enfin les yeux ; elle laissa tomber sur moi un regard douloureux qui pénétra dans mon cœur pour y éveiller le remords.

Il était temps de me rendre à l'invitation de M. Duportail. Après lui avoir renouvelé mes remercîments, je lui racontai toute mon aventure, sans oublier le déjeuner de Rosambert ; mais je me gardai bien de lui apprendre où notre gaieté nous avait conduits ensuite. « Je suis bien aise, me dit-il, que M. de Rosambert, qui, d'après ses propos que vous me rendez, me paraît être un petit-maître dans la force du terme, ait au moins de justes idées sur l'honneur véritable. Mon jeune ami, souvenez-vous bien que de toutes les lois de votre pays celle qui défend le duel est la plus respectable. Dans ce siècle de lumières et de philosophie, la férocité des courages s'est beaucoup adoucie. Combien l'heureuse révolution qui s'est faite à cet égard dans les esprits a déjà épargné de sang à la nation et de larmes aux pères de famille ! Quant aux femmes, il paraît, en effet, que le comte ne les estime point ; si ce n'est que par air et à l'exemple de tant de jeunes gens comme lui qu'il affecte pour elles ce profond mépris, que peut-être il n'a pas, je le plains ; je le plains bien davantage s'il n'a jamais connu que des femmes mésestimables. Faublas, croyez-en mon expérience plus

longue que celle du comte, qui croit, à vingt-deux ans, avoir beaucoup vu ; croyez-en mon jugement plus exercé, mes observations plus réfléchies : si l'on rencontre dans le monde quelques femmes sans pudeur, on y voit beaucoup plus de jeunes gens sans principes. Gardez-vous d'écouter les vieilles déclamations de ces petits messieurs-là : il existe des femmes dont les chastes attraits doivent inspirer l'amour tendre et pur, dont le cœur délicat est fait pour le sentir, qui s'attirent nos hommages par leur caractère aimable, et nos respects par leurs douces vertus. On rencontre moins rarement qu'on ne le dit des amantes généreuses, des épouses sages, d'excellentes mères de famille : il y en a, mon ami, qui verseraient leur sang pour le bonheur de leurs maris et de leurs enfants ; j'en ai connu qui, réunissant aux paisibles vertus de leur sexe les vertus plus mâles du nôtre, ont donné à des hommes dignes d'elles l'exemple d'un généreux dévouement, les leçons difficiles d'un courage infatigable et d'une patience à toute épreuve. Votre marquise n'est point une héroïne, ajouta-t-il en souriant ; c'est une femme bien jeune, bien imprudente. Mon ami, ayez plus de raison qu'elle ; terminez cette aventure dangereuse ; quelle que soit la crédulité du mari, il ne faut qu'un événement imprévu pour la détruire : promettez-moi de ne plus retourner chez madame de B***. » J'hésitais, M. Duportail me pressa ; d'ailleurs, en faisant l'éloge des femmes, il m'avait rappelé ma Sophie ; je finis par promettre tout ce qu'il voulut. « Maintenant, me dit-il, j'ai des secrets importants à vous révéler ; quand vous m'aurez entendu, vous sentirez qu'il faut répondre à ma grande confiance par une inviolable discrétion.



» Mon histoire offre un exemple effrayant des vicissitudes de la fortune. Il est ordinairement très-commode, mais quelquefois aussi très-dangereux, d'avoir un ancien nom à soutenir et de grands biens à conserver. Unique rejeton d'une famille illustre, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, je devrais occuper dans mon pays les premières charges de l'état, et je me vois condamné à languir à jamais sous un ciel étranger, dans une oisive obscurité. Le nom de Lovzinski est honorablement inscrit dans les fastes de la Pologne, et ce nom va périr en moi! Je sais que l'austère philosophie rejette ou méprise les titres vains et les richesses corruptrices; peut-être me consolerais-je, si je n'avais

perdu que cela ; mais, mon jeune ami, je pleure une épouse adorée, je cherche une fille chérie, et je ne reverrai jamais ma patrie. Quel courage assez endurci pourrais-je opposer à de pareilles douleurs ?

» Mon père Lovzinski, encore plus distingué par ses vertus que par son rang, jouissait à la cour de cette considération qui suit toujours la faveur du prince, et que le mérite personnel obtient quelquefois. Il donnait à l'éducation de mes deux sœurs l'attention d'un père tendre ; il s'occupait surtout de la mienne avec le zèle d'un vieux gentilhomme jaloux de l'honneur de sa maison, dont j'étais l'unique espoir, avec l'activité d'un bon citoyen, qui ne désirait rien tant que de laisser à l'état un successeur digne de lui.

» Je faisais mes exercices à Varsovie ; là se distinguait entre nous, par les qualités les plus aimables, le jeune P***. Aux charmes d'une figure à la fois douce et noble, il joignait les agréments d'un esprit heureusement cultivé : l'adresse peu commune qu'il déployait dans nos jeux guerriers, la modestie plus rare avec laquelle il paraissait vouloir cacher son mérite à ses propres yeux pour exalter le mérite moins recommandable de ses rivaux presque toujours vaincus ; l'urbanité de ses mœurs, la douceur de son caractère, fixaient l'attention, commandaient l'estime, et le rendaient cher à cette brillante jeunesse qui partageait nos travaux et nos plaisirs. Dire que ce fut la ressemblance des caractères et la sympathie des humeurs qui commencèrent ma liaison avec M. P***, ce serait me louer beaucoup ; quoi qu'il en soit, nous vécûmes bientôt tous deux dans une intime familiarité.

» Qu'il est heureux, mais qu'il s'écoule rapidement cet âge où l'on ignore et l'ambition qui sacrifie tout aux idées

de fortune et de gloire dont elle est possédée, et l'amour dont le pouvoir suprême absorbe et concentre toutes nos facultés sur un seul objet! cet âge des plaisirs innocents et de la crédulité confiante, où le cœur, novice encore, suit librement les impulsions de sa sensibilité naissante, et se donne sans partage à l'objet de ses affections désintéressées! Alors, mon cher Faublas, alors l'amitié n'est pas un vain nom. Confident de tous les secrets de M. de P***, je n'entreprenais rien dont je ne l'instruisisse d'abord; ses conseils réglaient ma conduite, les miens déterminaient ses résolutions; et, par cette douce réciprocité, notre adolescence n'avait point de plaisirs qui ne fussent partagés, point de peines qui ne se trouvassent adoucies. Avec quel chagrin je vis arriver le moment fatal où M. de P***, forcé par les ordres paternels de quitter Varsovie, me fit ses tendres adieux! Nous nous promîmes de nous conserver dans tous les temps ce vif attachement qui avait fait le bonheur de notre adolescence; je jurai témérairement que les passions d'un autre âge ne l'altéreraient jamais. Quel vide immense laissa dans mon cœur l'absence de mon ami! D'abord il me sembla que rien ne pourrait me dédommager de sa perte; la tendresse d'un père, les caresses de mes sœurs ne me touchaient que faiblement. Je sentis qu'il ne me restait, pour chasser l'ennui, d'autres moyens que d'occuper mes loisirs de quelque travail utile : j'appris la langue française, déjà répandue dans toute l'Europe; je lus avec délices des ouvrages fameux, éternels monuments du génie, et j'admirai comment, dans un idiome aussi ingrat, avaient pu se distinguer à ce point tant de poëtes célèbres, tant d'excellents écrivains justement immortalisés. Je m'appliquai sérieusement à l'étude de la géométrie; je me formai surtout à ce noble

métier qui fait un héros aux dépens de cent mille malheureux, et que des hommes moins humains que vaillants ont appelé le grand art de la guerre. Plusieurs années furent employées à ces études aussi difficiles qu'approfondies; enfin elles m'occupèrent uniquement. M. de P***, qui m'écrivait souvent, ne recevait plus que des réponses courtes et rares : notre correspondance languissait négligée, lorsqu'enfin l'amour acheva de me faire oublier l'amitié.

» Mon père était depuis long-temps lié très-étroitement avec le comte Pulauski. Connu par l'austérité de ses mœurs rigides, fameux par l'inflexibilité de ses vertus vraiment républicaines, Pulauski, à la fois grand capitaine et brave soldat, avait signalé dans plus d'une rencontre son brillant courage et son patriotisme ardent. Nourri de la lecture des anciens, il avait puisé dans leur histoire les grandes leçons d'un noble désintéressement, d'une inébranlable constance et d'un dévouement absolu. Comme ces héros à qui Rome idolâtre et reconnaissante éleva des autels, Pulauski eût sacrifié tous ses biens à la prospérité de son pays; il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa défense; il eût même immolé sa fille unique, sa chère Lodoïska.

» Lodoïska ! qu'elle était belle ! que je l'aimai ! son nom encore chéri est toujours sur mes lèvres, son image adorée vit dans mon cœur.

« Mon ami, dès que je l'eus vue, je ne vis plus qu'elle; j'abandonnai mes études, l'amitié fut entièrement oubliée, je consacrai tous mes moments à Lodoïska. Mon père et le sien n'avaient pu long-temps ignorer mon amour; ils ne m'en parlaient pas, ils l'approuvaient donc. Cette idée me parut assez fondée pour que je me livrasse sans inquiétude au doux penchant qui m'entraînait; je pris mes mesures de

manière que je voyais presque tous les jours Lodoïska, ou chez elle, ou chez mes sœurs, qu'elle aimait beaucoup : deux années se passèrent ainsi.

» Enfin Pulauski me tira un jour à l'écart et me dit : Ton père et moi nous avions fondé sur toi de grandes espérances, que ta conduite avait d'abord justifiées : je t'ai vu longtemps employer ta jeunesse à des travaux aussi honorables qu'utiles. Aujourd'hui.... (il vit que j'allais l'interrompre, et m'en empêcha). Que vas-tu me dire? crois-tu m'apprendre quelque chose que j'ignore? crois-tu que j'avais besoin d'être chaque jour témoin de tes transports pour sentir combien ma Lodoïska mérite d'être aimée? C'est parce que je sais aussi bien que toi ce que vaut ma fille, que tu ne l'obtiendras qu'en la méritant. Jeune homme, apprends qu'il ne suffit pas que des faiblesses soient légitimes pour être excusées; que celles d'un bon citoyen doivent tourner toutes au profit de sa patrie; que l'amour, l'amour même, ne serait, comme toutes les viles passions, que méprisable ou dangereux, s'il n'offrait aux cœurs généreux un motif de plus qui les excitât puissamment à l'honneur. Écoutez : notre monarque valétudinaire semble toucher à sa fin; sa santé, chaque jour plus chancelante, a réveillé l'ambition de nos voisins inquiets : ils se préparent sans doute à semer parmi nous les divisions; ils comptent, en forçant nos suffrages, nous donner un roi de leur choix. Des troupes étrangères ont osé se montrer sur les frontières de la Pologne; déjà deux mille gentilshommes se rassemblent pour réprimer leur insolente audace; va te joindre à cette brave jeunesse; va, et surtout, à la fin de la campagne, reviens, couvert du sang de nos ennemis, montrer à Pulauski un gendre digne de lui.

» Je n'hésitai pas un moment : mon père approuva mes

résolutions, mais il ne parut consentir qu'avec peine à mon départ précipité. Il me tint long-temps pressé contre son sein; une tendre sollicitude était peinte dans ses regards, il ne m'adressa que de tristes adieux; le trouble de son cœur passa dans le mien, nos pleurs se confondirent sur son visage vénérable. Pulauski, présent à cette scène touchante, nous reprocha stoïquement ce qu'il appelait une faiblesse. Sèche tes pleurs, me dit-il, ou garde-les pour Lodoïska; ce n'est qu'à de faibles amants qui se séparent pour six mois qu'il convient d'en répandre. Il instruisit sa fille, en ma présence



même, et de mon départ, et des motifs qui me détermi-

naient. Lodoïska pâlit, soupira, regarda son père en rougissant, et m'assura d'une voix tremblante que ses vœux hâteraient mon retour, et que son bonheur était dans mes mains. Encouragé de cette sorte, quels dangers pouvais-je craindre? Je partis; mais dans le cours de cette campagne il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté : les ennemis, aussi soigneux que nous d'éviter une action qui eût pu produire entre les deux nations une guerre ouverte, se contentèrent de nous fatiguer par des marches fréquentes; nous nous bornâmes à les suivre et à les observer : ils nous rencontraient partout où le pays ouvert leur eût offert un accès facile. Aux approches de la mauvaise saison, ils parurent se retirer chez eux pour y prendre leurs quartiers d'hiver, et notre petite armée, presque toute composée de gentilshommes, se sépara. Je revenais à Varsovie, plein d'impatience et de joie; je croyais que l'hymen et l'amour allaient me donner Lodoïska.... Hélas! je n'avais plus de père! J'appris en entrant dans la capitale que, la veille même, Lovzinski était mort d'une apoplexie. Ainsi, je n'eus pas même la douloureuse consolation de recevoir les derniers soupirs du plus tendre des pères! je ne pus que me traîner sur sa tombe, que j'arrosai de mes pleurs.

» Ce n'est point, me dit Pulauski, peu touché de ma douleur profonde, ce n'est point par des larmes stériles qu'on honore la mémoire d'un père tel que le tien. La Pologne regrette en lui un héros-citoyen, qui l'aurait utilement servie dans la circonstance critique à laquelle nous touchons. Épuisé par une maladie longue, notre monarque n'a pas quinze jours à vivre, et du choix de son successeur dépend le bonheur ou le malheur de nos concitoyens. De tous les droits que la mort de ton père te transmet, le plus

beau sans doute est celui d'assister aux états, où tu vas le représenter ; c'est là qu'il doit revivre en toi, c'est là qu'il faut prouver un courage plus difficile que celui qui ne consiste qu'à braver la mort dans les combats. La vaillance d'un soldat n'est qu'une vertu commune; mais ceux-là ne sont pas des hommes ordinaires, qui, conservant dans les occasions pressantes un courage tranquille, et déployant une activité pénétrante, découvrent les projets du puissant qui cabale, déconcertent les sourdes intrigues, affrontent les factions hardies; qui, toujours fermes, incorruptibles et justes, ne donnent leur suffrage qu'à celui qu'ils en ont jugé le plus digne, ne considérant que le bien de leur pays ; que l'or et les promesses ne peuvent séduire, que les prières ne sauraient fléchir, que les menaces n'étonnent pas. Voilà les vertus qui distinguaient ton père; voilà l'héritage vraiment précieux que tu dois t'empresser à recueillir. Le jour où nos états s'assemblent pour l'élection d'un roi est l'époque certaine à laquelle se manifestent les prétentions de plusieurs concitoyens plus occupés de leur intérêt personnel que jaloux de la prospérité de leur patrie, et les desseins pernicieux des puissances voisines, dont la cruelle politique détruit nos forces en les divisant. Mon ami, je me trompe, ou le moment fatal approche qui va fixer à jamais les destins de mon pays menacé; ses ennemis conspirent sa ruine, ils ont préparé dans le silence une révolution qu'ils ne consommeront pas tant que mon bras pourra soutenir une épée.

» Veuille le Dieu protecteur de mon pays lui épargner les horreurs d'une guerre civile ! Mais cette extrémité, quelque affreuse qu'elle soit, deviendra peut-être nécessaire ; je me flatte qu'au moins ce ne sera qu'une crise violente, après

laquelle cet état, régénéré, reprendra son antique splendeur. Tu seconderas mes efforts, Lovzinski, les faibles intérêts de l'amour doivent tous disparaître devant des intérêts plus sacrés : je ne puis te donner ma fille dans ces moments de deuil, où la patrie est en danger ; mais je te promets que les premiers jours de la paix seront marqués par ton hymen avec Lodoïska.

» Pulauski ne parla pas en vain ; je sentis quels devoirs plus essentiels j'avais désormais à remplir ; mais les soins importants dont je m'occupais n'offrirent à ma douleur que d'insuffisantes distractions. Je l'avouerai sans rougir, la tristesse de mes sœurs, leur amitié compatissante, les caresses plus réservées, mais non moins douces, de mon amante, firent sur mon cœur ému plus d'impression que les conseils patriotiques de Pulauski. Je vis Lodoïska vivement touchée de ma perte irréparable, aussi affligée que moi des événements cruels qui différaient notre union ; et mes chagrins, ainsi partagés, se trouvèrent sensiblement adoucis.

» Cependant le roi mourut, et la diète fut convoquée. Le jour même qu'elle devait s'ouvrir, à l'instant où j'allais m'y rendre, un inconnu se présente dans mon palais et demande à me parler sans témoins. Dès que mes gens se sont retirés, il entre avec précipitation, se jette dans mes bras, et m'embrasse tendrement. C'était M. de P*** ; dix années écoulées depuis notre séparation ne l'avaient pas tellement changé que je ne pusse le reconnaître ; je lui témoignai la surprise et la joie que me causait son retour inattendu. Vous serez bien plus étonné, me dit-il, quand vous en saurez la cause. J'arrive à l'instant, et vais me rendre à l'assemblée des états ; est-ce trop présumer de votre amitié que de compter sur votre voix ? — Sur ma voix !

et pour qui? — Pour moi, mon ami. Il vit mon étonnement. Oui, pour moi, continua-t-il avec vivacité; il n'est pas temps de vous raconter quelle heureuse révolution s'est faite dans ma fortune et me permet de nourrir de si hautes espérances; qu'il vous suffise maintenant de savoir que, du moins, mon ambition est justifiée par le plus grand nombre de suffrages, et qu'en vain deux faibles rivaux se préparent à me disputer la couronne à laquelle je prétends. Lovzinski, poursuivit-il en m'embrassant encore, si vous n'étiez pas mon ami, si je vous estimais moins, peut-être m'efforcerais-je de vous éblouir par de grandes promesses, peut-être vous montrerais-je quelle faveur vous attend, que d'honorables distinctions vous sont réservées, quelle noble et vaste carrière va désormais vous être ouverte; mais je n'ai pas besoin de vous séduire, et je vais vous persuader. Je le vois avec douleur, et vous le savez comme moi, depuis plusieurs années notre Pologne affaiblie ne doit son salut qu'à la mésintelligence des trois puissances qui l'environnent, et le désir de s'enrichir de nos dépouilles peut réunir en un moment nos ennemis divisés. Empêchons, s'il se peut, ce triumvirat funeste, dont le démembrement de nos provinces deviendrait l'infaillible suite. Sans doute, en des temps plus heureux, nos ancêtres ont dû maintenir la liberté des élections; il faut aujourd'hui céder à la nécessité qui nous presse. La Russie protégera nécessairement un roi qui sera son ouvrage; en recevant celui qu'elle a choisi, vous prévenez la triple alliance, qui rendrait notre perte inévitable, et vous vous assurez un allié puissant, que nous opposerons avec succès aux deux ennemis qui nous restent. Voilà les raisons qui m'ont déterminé; je n'abandonne une partie de nos droits que pour conserver nos droits les plus précieux;

je ne veux monter sur un trône chancelant que pour l'affermir par une saine politique ; je n'altère enfin la constitution de cet état que pour sauver l'état entier.

» Nous nous rendîmes à la diète ; j'y votai pour M. de P*** : il obtint, en effet, le plus grand nombre de suffrages ; mais Pulauski, Zaremba et plusieurs autres se déclarèrent pour le prince C*** : on ne put rien décider dans le tumulte de cette première assemblée.

» Quand nous en sortîmes, M. de P*** revint à moi ; il m'invita à le suivre dans le palais que des émissaires secrets lui avaient déjà préparé dans la capitale. Nous nous enfermâmes pendant plusieurs heures : alors se renouvelèrent entre nous les protestations d'une amitié toujours durable ; alors j'instruisis M. de P*** de mes liaisons intimes avec Pulauski et de mon amour pour Lodoïska. Il répondit à ma confiance par une confiance plus grande : il m'apprit quels événements avaient préparé sa grandeur prochaine ; il m'expliqua ses desseins secrets, et je le quittai, convaincu qu'il était moins occupé du désir de s'élever que de celui de rendre à la Pologne son antique prospérité.

» Ainsi disposé, je volai chez mon futur beau-père, que je brûlais de ramener au parti de mon ami. Pulauski se promenait à grands pas dans l'appartement de sa fille, qui paraissait aussi agitée que lui. Le voilà, dit-il à Lodoïska dès qu'il me vit paraître, le voilà, cet homme que j'estimais et que vous aimiez ! il nous sacrifie tous deux à son amitié. Je voulus répondre, il poursuivit : Vous avez été lié, dès l'enfance, avec M. de P*** ; une faction puissante le porte sur le trône, vous le saviez ; vous saviez ses desseins ; ce matin, à la diète, vous avez voté pour lui, vous m'avez trompé ; mais croyez-vous qu'on me trompe impu-

nément? Je le priai de m'entendre, il se contraignit pour garder un silence farouche; je lui appris comment M. de P***, que j'avais négligé depuis long-temps, m'avait surpris par son retour imprévu. Lodoïska paraissait charmée d'entendre ma justification. On ne m'abuse pas comme une femme crédule, me dit Pulauski; mais, n'importe, continuez. Je lui rendis compte du court entretien que j'avais eu avec M. de P*** avant de me rendre à l'assemblée des états. Et voilà vos projets! s'écria-t-il. M. de P*** ne voit d'autre remède aux maux de ses concitoyens que leur esclavage! il le propose, un Lovzinski l'approuve! et l'on me méprise



assez pour tenter de me faire entrer dans cet infâme com-

plot ! Moi ! je verrais, sous le nom d'un Polonais, les Russes commander dans nos provinces ! les Russes ! répéta-t-il avec fureur, ils régneraient dans mon pays ! (Il vint à moi avec la plus grande impétuosité.) Perfide ! tu m'as trompé, et tu trahis ta patrie ! Sors de ce palais à l'instant, ou crains que je ne t'en fasse arracher.

» Je vous l'avoue, Faublas, un affront si cruel et si peu mérité me mit hors de moi-même : dans le premier transport de ma colère, je portai la main sur mon épée; plus prompt que l'éclair, Pulauski tira la sienne. Sa fille, sa fille éperdue, se précipita sur moi : Lovzinski, qu'allez-vous faire ! Aux accents de sa voix si chère, je repris ma raison égarée ; mais je sentis qu'un seul instant venait de m'enlever Lodoïska pour toujours. Elle m'avait quitté pour se jeter dans les bras de son père; le cruel vit ma douleur amère et se plut à l'augmenter : Va ! traître, me dit-il, va ! tu la vois pour la dernière fois.

» Je retournai chez moi désespéré; les noms odieux que Pulauski m'avait prodigués revenaient sans cesse à ma pensée : les intérêts de la Pologne et ceux de M. de P*** me paraissaient si étroitement liés, que je ne concevais pas comment je pouvais trahir mes concitoyens en servant mon ami; cependant, il fallait l'abandonner ou renoncer à Lodoïska : que résoudre ? quel parti prendre ? Je passai la nuit tout entière dans cette cruelle incertitude; et quand le jour parut, j'allai chez Pulauski sans savoir encore à quoi je pourrais me déterminer.

» Un domestique, resté seul dans le palais, me dit que son maître était parti, au commencement de la nuit, avec Lodoïska, après avoir congédié tous ses gens. Vous jugez de mon désespoir à cette nouvelle. Je demandai à ce domestique

où Pulauski était allé. — Je l'ignore absolument, me répondit-il; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'hier au soir, vous sortiez à peine d'ici, quand nous entendîmes un grand bruit dans l'appartement de sa fille. Encore effrayé de la scène terrible qui venait de se passer entre vous, j'osai m'approcher et prêter l'oreille. Lodoïska pleurait : son père, furieux, l'accablait d'injures, lui donnait sa malédiction, et je l'entendis qui lui disait : Qui peut aimer un traître peut l'être aussi; ingrate, je vais vous conduire dans une maison sûre, où vous serez désormais à l'abri de la séduction.

» Pouvais-je encore douter de mon malheur! J'appelai Boleslas, un de mes serviteurs les plus fidèles; je lui ordonnai de placer autour du palais de Pulauski des espions vigilants qui pussent me rendre compte de tout ce qui s'y serait passé, de faire suivre Pulauski partout s'il rentrait avant moi dans la capitale; et, ne désespérant pas de le rencontrer encore dans ses terres les plus prochaines, je me mis moi-même à sa poursuite.

» Je parcourus tous les domaines de Pulauski; je demandai Lodoïska à tous les voyageurs que je rencontrai : ce fut inutilement. Après avoir perdu huit jours dans cette recherche pénible, je me décidai à retourner à Varsovie. Je ne fus pas médiocrement étonné de voir une armée russe campée presque sous ses murs, sur les bords de la Vistule.

» Il était nuit quand je rentrai dans la capitale; les palais des grands étaient illuminés, un peuple immense remplissait les rues; j'entendis les chants d'allégresse, je vis le vin couler à grands flots dans les places publiques : tout m'annonça que la Pologne avait un roi.

» Boleslas m'attendait avec impatience. Pulauski, me dit-

venger. Restés maîtres des délibérations, les nombreux partisans de M. de P*** l'ont sur-le-champ proclamé roi. Pulauski, rapporté dans son palais, a bientôt repris connaissance. Les chirurgiens appelés pour voir sa blessure ont déclaré qu'elle n'était pas mortelle. Alors, quoiqu'il ressentît de grandes douleurs, quoique plusieurs de ses amis s'opposassent à son dessein, il s'est fait porter dans sa voiture. Il était à peine midi quand il est sorti de Varsovie, accompagné de Mazeppa et de quelques mécontents. On le suit, et sans doute on viendra sous peu de jours vous apprendre le lieu qu'il aura choisi pour sa retraite.

» On ne pouvait guère m'annoncer de plus mauvaises nouvelles. Mon ami était sur le trône; mais ma réconciliation avec Pulauski paraissait désormais impossible, et vraisemblablement j'avais perdu Lodoïska pour toujours. Je connaissais assez son père pour craindre qu'il ne prît des résolutions extrêmes : le présent m'effrayait, je portai mes regards sur l'avenir, et mes chagrins m'accablèrent au point que je n'allai pas même féliciter le nouveau roi.

» Celui de mes gens que Boleslas avait détaché à la poursuite de Pulauski revint le quatrième jour : il l'avait suivi jusqu'à quinze lieues de la capitale; là, Zaremba voyant toujours un inconnu à quelque distance de sa chaise de poste, avait conçu des soupçons. Un peu plus loin, quatre de ses gens, cachés derrière une masure, avaient surpris mon courrier et l'avaient conduit à Pulauski. Celui-ci, le pistolet à la main, l'avait forcé d'avouer à qui il appartenait. Je te renverrai à Lovzinski, lui avait-il dit; annonce-lui de ma part qu'il n'échappera pas à ma juste vengeance. A ces mots on avait bandé les yeux à mon courrier, il ne pouvait dire où on l'avait conduit et renfermé; mais au bout de trois jours

on l'était venu chercher : on avait encore pris la précaution de lui bander les yeux et de le promener pendant plusieurs heures; enfin la voiture s'était arrêtée, on l'en avait fait descendre. A peine il mettait pied à terre, que ses gardes s'étaient éloignés au grand galop. Il avait détaché son bandeau, et s'était retrouvé précisément à l'endroit où d'abord on l'avait arrêté.

» Ces nouvelles me donnèrent beaucoup d'inquiétude; les menaces de Pulauski m'effrayaient beaucoup moins pour moi que pour Lodoïska, qui restait en son pouvoir : il pouvait, dans sa fureur, se porter contre elle aux dernières extrémités. Je résolus de m'exposer à tout pour découvrir la retraite du père et la prison de la fille. Le lendemain, j'instruisis mes sœurs de mon dessein, et je quittai la capitale. Le seul Boleslas m'accompagnait, je me donnai partout pour son frère. Nous parcourûmes toute la Pologne : je vis alors que l'événement ne justifiait que trop les craintes de Pulauski. Sous prétexte de faire prêter le serment de fidélité pour le nouveau roi, les Russes, répandus dans nos provinces, commettaient mille exactions dans les villes et désolaient les campagnes. Après avoir perdu trois mois en recherches vaines, désespéré de ne pouvoir retrouver Lodoïska, vivement touché des malheurs de notre patrie, pleurant à la fois sur elle et sur moi, j'allais retourner à Varsovie pour apprendre moi-même au nouveau roi à quels excès des étrangers se portaient dans ses états, lorsqu'une rencontre, qui semblait devoir être pour moi très-fâcheuse, me força de prendre un parti tout différent.

» Les Turcs venaient de déclarer la guerre à la Russie, et les Tartares de Budziac et de la Crimée faisaient de fréquentes incursions dans la Volhynie, où je me trouvais alors.

Quatre de ces brigands nous attaquèrent à la sortie d'un bois, près d'Ostropol. J'avais très-imprudemment négligé de charger mes pistolets ; mais je me servis de mon sabre avec tant d'adresse et de bonheur, que bientôt deux d'entre eux tombèrent grièvement blessés. Boleslas occupait le troisième ; le quatrième me combattait avec vigueur : il me fit à la cuisse une légère blessure, et reçut en même temps un coup terrible qui le renversa de son cheval. Boleslas se vit à l'instant débarrassé de son ennemi, qui, au bruit de la chute



de son camarade, prit la fuite. Celui que j'avais renversé le

dernier me dit en mauvais polonais : Un aussi brave homme que toi doit être généreux, je te demande la vie : ami, au lieu de m'achever, secours-moi; crois-moi, viens m'aider à me relever; bande ma plaie. Il demandait quartier d'un ton si noble et si nouveau, que je ne balançai pas. Je descendis de cheval; Boleslas et moi nous le relevâmes, nous bandâmes sa plaie : Tu fais bien, mon brave homme, me disait le Tartare, tu fais bien. Comme il parlait, nous vîmes s'élever autour de nous un nuage de poussière; plus de trois cents Tartares accouraient à nous ventre à terre. Ne crains rien, me dit celui que j'avais épargné, je suis le chef de cette troupe. Effectivement, d'un signe, il arrêta ses soldats prêts à me massacrer. Il leur dit, dans leur langue, quelques mots que je ne compris pas; ils ouvrirent leurs rangs pour laisser passer Boleslas et moi. Brave homme, me dit encore leur capitaine, n'avais-je pas raison de te dire que tu faisais bien? tu m'as laissé la vie, je sauve la tienne; il est quelquefois bon d'épargner un ennemi, et même un voleur. Écoute, mon ami, en t'attaquant j'ai fait mon métier; tu as fait ton devoir en m'étrillant bien; je te pardonne, tu me pardonnes : embrassons-nous. Il ajouta : Le jour commence à baisser, je ne te conseille pas de voyager dans ces cantons cette nuit; ces gens-là vont aller chacun à son poste, et je ne pourrais te répondre d'eux. Tu vois ce château, sur la hauteur, à droite; il appartient à un certain comte Dourlinski, à qui nous en voulons beaucoup, parce qu'il est fort riche : va lui demander un asile, dis-lui que tu as blessé Titsikan, que Titsikan te poursuit. Il me connaît de nom, je lui ai déjà fait passer quelques mauvaises journées. Au reste, compte que pendant que tu seras chez lui sa maison sera

respectée; garde-toi surtout d'en sortir avant trois jours, et d'y rester plus de huit. Adieu.

» Ce fut avec un vrai plaisir que nous prîmes congé de Titsikan et de sa compagnie. Les avis du Tartare étaient des ordres; je dis à Boleslas : Gagnons promptement ce château qu'il nous a montré; aussi bien, je connais ce Dourlinski de nom. Pulauski m'a quelquefois parlé de lui; il n'ignore peut-être pas où Pulauski s'est retiré; il n'est pas impossible qu'avec un peu d'adresse nous le sachions de lui. Je dirai, à tout hasard, que c'est Pulauski qui nous envoie; cette recommandation vaudra bien celle de Titsikan. Toi, Boleslas, n'oublie pas que je suis ton frère, et ne me découvre pas.

» Nous arrivâmes aux fossés du château; les gens de Dourlinski nous demandèrent qui nous étions : je répondis que nous venions pour parler à leur maître de la part de Pulauski, que des brigands nous avaient attaqués et nous poursuivaient. Le pont-levis fut baissé, nous entrâmes; on nous dit que pour le moment nous ne pouvions parler à Dourlinski, mais que le lendemain, sur les dix heures, il pourrait nous donner audience. On nous demanda nos armes, que nous rendîmes sans difficulté. Boleslas visita ma blessure, les chairs étaient à peine entamées. On ne tarda pas à nous servir dans la cuisine un frugal repas; nous fûmes conduits ensuite dans une chambre basse, où deux mauvais lits venaient d'être préparés; on nous y laissa sans lumière, et l'on nous y enferma.

» Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Titsikan ne m'avait fait qu'une légère blessure, mais celle de mon cœur était si profonde! Au point du jour, je m'impatientai dans ma prison; je voulus ouvrir les volets, ils étaient fermés à clef.

Je les secoue vigoureusement, les ferrures sautent, je vois un fort beau parc; la fenêtre était basse, je m'élance, et me voilà dans les jardins de Dourlinski. Après m'y être promené quelques minutes, j'allai m'asseoir sur un banc de pierre placé au pied d'une tour, dont je considérai quelque temps l'architecture antique. Je restais là, plongé dans mes réflexions, lorsqu'une tuile tomba à mes pieds : je crus qu'elle s'était détachée de la couverture de ce vieux bâtiment, et, pour éviter un accident pareil, j'allai me placer à l'autre bout du banc. Quelques instants après, une seconde tuile tomba à côté de moi. Le hasard me parut surprenant; je me levai avec inquiétude, j'examinai la tour attentivement. J'aperçus à vingt-cinq ou trente pieds de hauteur une étroite ouverture; je ramassai les tuiles qu'on m'avait jetées; sur la première, je déchiffrai ces mots, tracés avec du plâtre : Lovzinski, c'est donc vous! vous vivez! et sur la seconde, ceux-ci : Délivrez-moi, sauvez Lodoïska.

» Vous ne pouvez, mon cher Faublas, vous figurer combien de sentiments divers m'agitèrent à la fois : mon étonnement, ma joie, ma douleur, mon embarras ne sauraient s'exprimer. J'examinais la prison de Lodoïska; je cherchais comment je pourrais l'en tirer; elle m'envoya encore une tuile; je lus : A minuit, apportez du papier, de l'encre et des plumes; demain, une heure après le soleil levé, venez chercher une lettre; éloignez-vous.

» Je retournai à ma chambre; j'appelai Boleslas, qui m'aida à rentrer par la fenêtre; nous raccommodâmes le volet de notre mieux. J'appris à mon serviteur fidèle la rencontre inespérée qui mettait fin à mes courses et redoublait mes inquiétudes. Comment pénétrer dans cette tour? Comment nous procurer des armes? Le moyen de tirer Lodoïska

de sa prison? Le moyen de l'enlever sous les yeux de Dourlinski, au milieu de ses gens, dans un château fortifié? En supposant que tant d'obstacles ne fussent pas insurmontables, pouvais-je tenter une entreprise aussi difficile dans le court délai que Titsikan m'avait laissé? Titsikan ne m'avait-il pas recommandé de rester chez Dourlinski trois jours, et de n'y pas demeurer plus de huit? Sortir de ce château avant le troisième jour ou après le huitième, n'était-ce pas nous exposer aux attaques des Tartares? Tirer ma chère Lodoïska de sa prison pour la livrer à des brigands, être à jamais séparé d'elle par l'esclavage ou par la mort, cela était horrible à penser.

» Mais pourquoi était-elle dans une si affreuse prison? La lettre qu'elle m'avait promise m'en instruirait sans doute. Il fallait nous procurer du papier; je chargeai Boleslas de ce soin, et moi, je me préparai à soutenir devant Dourlinski le rôle délicat d'un émissaire de Pulauski.

» Il était grand jour quand on vint nous mettre en liberté; on nous dit que Dourlinski pouvait et voulait nous voir. Nous nous présentâmes avec assurance; nous vîmes un homme de soixante ans à peu près, dont l'abord était brusque et les manières repoussantes. Il nous demanda qui nous étions. Mon frère et moi, lui dis-je, appartenons au seigneur Pulauski; mon maître m'a chargé pour vous d'une commission secrète, mon frère m'a accompagné pour un autre objet; je dois, pour m'expliquer, être seul; je dois ne parler qu'à vous seul. — Eh bien, répondit Dourlinski, que ton frère s'en aille; et vous aussi, allez-vous-en, dit-il à ses gens; quant à celui-ci (il montra celui qui était son confident), tu trouveras bon qu'il reste, tu peux tout dire devant lui. — Pulauski m'envoie... — Je le vois bien, qu'il

t'envoie. — Pour vous demander... — Quoi? — (Je pris



courage.) Pour vous demander des nouvelles de sa fille. — Des nouvelles de sa fille! Pulauski t'a dit... — Oui, mon maître m'a dit que Lodoïska était ici. Je m'aperçus que Dourlinski pâlissait; il regarda son confident et me fixa long-temps en silence. Tu m'étonnes, reprit-il enfin; pour te confier un secret de cette importance, il faut que ton maître soit fort imprudent. — Pas plus que vous, seigneur; n'avez-vous pas aussi un confident? les grands seraient bien à plaindre s'ils ne pouvaient donner leur confiance à personne. Pulauski m'a chargé de vous dire que Lovzinski

avait déjà parcouru une partie de la Pologne, et que, sans doute, il visiterait vos cantons. — S'il ose venir ici, me répondit-il aussitôt avec la plus grande vivacité, je lui garde un logement qu'il occupera long-temps : le connais-tu, ce Lovzinski? — Je l'ai vu souvent chez mon maître à Varsovie. — On le dit bel homme? — Il est bien fait, et de ma taille à peu près. — Sa figure? — Est prévenante; c'est un... — C'est un insolent, interrompit-il avec colère; si jamais il tombe en mes mains! — Seigneur, on assure qu'il est brave. — Lui! je parie qu'il ne sait que séduire des filles! Si jamais il tombe en mes mains! (Je me contins; il ajouta d'un ton plus calme:) Il y a bien long-temps que Pulauski ne m'a écrit, où est-il à présent? — Seigneur, j'ai des ordres précis de ne pas répondre à cette question-là; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a, pour cacher sa retraite et pour n'écrire à personne, de grandes raisons qu'il viendra bientôt vous expliquer lui-même.

» Dourlinski parut très-étonné; je crus même remarquer quelques signes de frayeur; il regarda son confident, qui semblait aussi embarrassé que lui. Tu dis que Pulauski viendra bientôt?... — Oui, seigneur, sous quinzaine au plus tard. Il regarda encore son confident; et puis, affectant tout à coup autant de sang-froid qu'il avait montré d'embarras : Retourne à ton maître; je suis bien fâché de n'avoir que de mauvaises nouvelles à lui donner : tu lui diras que Lodoïska n'est plus ici. Je fus à mon tour fort surpris. Quoi! seigneur, Lodoïska... — N'est plus ici, te dis-je. Pour obliger Pulauski, que j'estime, je me suis chargé, quoiqu'avec répugnance, du soin de garder sa fille dans mon château : personne que moi et lui (il me montra son confident) ne savait qu'elle y fût. Il y a environ un mois,

nous allâmes, comme à l'ordinaire, lui porter des vivres pour sa journée. Il n'y avait plus personne dans son appartement. J'ignore comment elle a fait, mais ce que je sais bien, c'est qu'elle s'est échappée; je n'ai pas entendu parler d'elle depuis; elle sera sans doute allée joindre Lovzinski à Varsovie, si pourtant les Tartares ne l'ont pas enlevée sur la route.

» Mon étonnement devint extrême; comment concilier ce que j'avais vu dans le jardin avec ce que Dourlinski me disait? il y avait là quelque mystère que j'étais impatient d'approfondir; cependant je me gardai bien de faire paraître le moindre doute. Seigneur, voilà des nouvelles bien tristes pour mon maître. — Sans doute, mais ce n'est pas ma faute. — Seigneur, j'ai une grâce à vous demander. — Voyons. — Les Tartares dévastent les environs de votre château; ils nous ont attaqués, nous leur avons échappé comme par un miracle; ne nous accorderez-vous pas, à mon frère et à moi, la permission de nous reposer ici seulement deux jours? — Seulement deux jours? j'y consens. Où les a-t-on logés? demanda-t-il à son confident. — Au rez-de-chaussée, répondit celui-ci, dans une chambre basse... — Qui donne sur mes jardins? interrompit Dourlinski avec inquiétude. — Les volets ferment à clef, répondit l'autre. — N'importe, il faut les mettre ailleurs. Ces mots me firent trembler. Le confident répliqua : Cela n'est pas possible; mais... Il lui dit le reste à l'oreille. A la bonne heure, répondit le maître, et qu'on le fasse à l'instant; et s'adressant à moi : Ton frère et toi, vous vous en irez après-demain; avant de partir, tu me parleras; je te donnerai une lettre pour Pulauski.

» J'allai rejoindre Boleslas dans la cuisine, où il déjeu-

nait. Il me remit une petite bouteille pleine d'encre, plusieurs plumes et quelques feuilles de papier qu'il s'était procurées sans peine. Je brûlais d'envie d'écrire à Lodoïska: l'embarras était de trouver un lieu commode où les curieux ne pussent m'inquiéter. On avait déjà prévenu Boleslas que nous ne rentrerions dans la chambre où nous avions passé la nuit que pour y coucher. Je m'avisai d'un stratagème qui me réussit parfaitement. Les gens de Dourlinski buvaient avec mon prétendu frère; ils me proposèrent poliment de les aider aussi à vider quelques flacons. J'avalai de bonne grâce, et coup sur coup, plusieurs verres d'un fort mauvais vin : bientôt mes jambes chancelèrent, ma langue s'embarrassa; je fis à la troupe joyeuse cent contes aussi plaisants que déraisonnables; en un mot, je jouai si bien l'ivresse que Boleslas lui-même en fut la dupe. Il tremblait que, dans ce moment où je paraissais disposé à tout dire, mon secret ne m'échappât. Messieurs, dit-il aux buveurs étonnés, mon frère n'a pas la tête forte aujourd'hui, c'est peut-être un effet de sa blessure: ne le faisons plus ni parler ni boire, je crains que cela ne l'incommode; et même, si vous vouliez m'obliger, vous m'aideriez à le porter sur son lit. — Sur le sien ? non, cela ne se peut pas, répondit l'un d'eux; mais je prêterai volontiers ma chambre. On me prit, on m'entraîna, on me monta dans un grenier, dont un lit, une table et une chaise formaient tout l'ameublement. On m'enferma dans ce taudis. C'était là tout ce que je voulais; dès que je fus seul, j'écrivis à Lodoïska une lettre de plusieurs pages. Je commençais par me justifier pleinement des crimes que Pulauski m'avait supposés; je lui racontais ensuite tout ce qui m'était arrivé depuis le moment de notre séparation jusqu'à celui où j'avais été reçu chez

Dourlinski ; je lui détaillais l'entretien que je venais d'avoir avec celui-ci ; je finissais par l'assurer de l'amour le plus tendre et le plus respectueux ; je lui jurais que, dès qu'elle m'aurait donné sur son sort les éclaircissements nécessaires , je m'exposerais à tout pour finir son horrible esclavage.

» Dès que ma lettre fut fermée, je me livrai à des réflexions qui me jetèrent dans une étrange perplexité. Était-ce bien Lodoïska qui m'avait jeté ces tuiles dans le jardin ? Pulauski aurait-il eu l'injustice de punir sa fille d'un amour que lui-même avait approuvé ? Aurait-il eu l'inhumanité de la plonger dans une affreuse prison ? et quand même la haine qu'il m'avait jurée l'aurait aveuglé à ce point, comment Dourlinski avait-il pu se résoudre à servir ainsi sa vengeance ? Mais, d'un autre côté, depuis trois mois je ne portais, pour me déguiser mieux, que des habits grossiers ; les fatigues d'un long voyage et mes chagrins m'avaient beaucoup changé ; quel autre qu'une amante avait pu reconnaître Lovzinski dans les jardins de Dourlinski ? N'avais-je pas vu d'ailleurs le nom de Lodoïska tracé sur la tuile ? Dourlinski lui-même n'avouait-il pas que Lodoïska avait été chez lui prisonnière ? Il ajoutait, il est vrai, qu'elle s'était échappée ; mais cela était-il croyable ? Et pourquoi cette haine que Dourlinski m'avait vouée, à moi, sans me connaître ? Pourquoi cet air d'inquiétude quand on lui avait dit que les émissaires de Pulauski occupaient une chambre qui donnait sur le jardin ? Pourquoi surtout cet air d'effroi quand je lui avais annoncé la prochaine arrivée de mon prétendu maître ? Tout cela était bien fait pour me donner de terribles inquiétudes ; j'entrevoyais des choses affreuses que je ne pouvais expliquer. Depuis

deux heures je me faisais sans cesse de nouvelles questions, auxquelles j'étais fort embarrassé de répondre, lorsqu'enfin Boleslas vint voir si son frère avait recouvré la raison. Je n'eus pas de peine à le convaincre que mon ivresse avait été feinte; nous descendîmes dans la cuisine, où nous passâmes le reste de la journée. Quelle soirée, mon cher Faublas! aucune de ma vie ne me parut si longue, pas même celles qui la suivirent.

» Enfin, l'on nous conduisit dans notre chambre, où l'on nous enferma, comme la veille, sans nous laisser de lumière; il fallut encore attendre près de deux heures avant que minuit sonnât. Au premier coup de la cloche, nous ouvrîmes doucement les volets de la fenêtre; je me préparais à sauter dans le jardin; mon embarras fut égal à mon désespoir quand je me vis retenu par des barreaux. Voilà, dis-je à Boleslas, ce que le maudit confident de Dourlinski lui disait à l'oreille; voilà ce qu'approuvait le maître odieux quand il répondit : *A la bonne heure, et qu'on le fasse à l'instant;* voilà ce qu'ils ont exécuté dans la journée; c'est pour cela que l'entrée de cette chambre nous a été interdite. — Seigneur, ils ont travaillé en dehors, me répondit Boleslas, car ils n'ont pas aperçu que ce volet avait été forcé. — Eh! qu'ils l'aient vu ou non, m'écriai-je avec violence, que m'importe! cette grille fatale renverse toutes mes espérances, elle assure l'esclavage de Lodoïska, elle assure ma mort!

» Oui, sans doute, elle assure ta mort, me cria-t-on en ouvrant ma porte. Dourlinski, précédé de quelques hommes armés, et suivi de quelques autres qui portaient des flambeaux, Dourlinski entra l'épée à la main. Traître! me dit-il en me lançant des regards où sa fureur était peinte, j'ai

tout entendu, je saurai qui tu es, tu me diras ton nom, ton prétendu frère le dira. Tremble ! je suis de tous les ennemis de Lovzinski le plus implacable ! Qu'on les fouille, dit-il à ses gens. Ils se précipitèrent sur moi, j'étais sans armes, je fis une résistance inutile. Ils m'enlevèrent mes papiers et la lettre que j'avais préparée pour Lodoïska. Dourlinski donna, en la lisant, mille signes d'impatience : il y était peu ménagé. Lovzinski, me dit-il avec une rage étouffée, je mérite déjà toute ta haine, bientôt je la mériterai davantage ; en attendant, tu resteras avec ton digne confident dans cette chambre que tu aimes. A ces mots, il sortit ; on ferma la porte à double tour ; il posa une sentinelle en dehors, et une autre vis-à-vis les fenêtres, dans le jardin.

» Vous vous figurez dans quel accablement nous restâmes plongés, Boleslas et moi. Mes malheurs étaient à leur comble ; ceux de Lodoïska m'affectaient bien plus vivement. L'infortunée ! quelle devait être son inquiétude ! elle attendait Lovzinski, et Lovzinski l'abandonnait ! Mais non, Lodoïska me connaissait trop bien, elle ne me soupçonnerait pas d'une aussi lâche perfidie. Lodoïska ! elle jugerait son amant d'après elle ! elle sentirait que Lovzinski partageait son sort, puisqu'il ne la secourait pas.... hélas ! et la certitude de mon malheur augmenterait encore le sien !

» Telles furent dans le premier moment mes réflexions cruelles ; on me laissa tout le temps d'en faire beaucoup d'autres non moins tristes. Le lendemain, on nous passa par les barreaux de notre fenêtre les provisions pour notre journée. A la qualité des aliments qu'on nous fournissait, Boleslas jugea qu'on ne chercherait pas à nous rendre notre prison fort agréable. Boleslas, moins malheureux que moi, supportait son sort plus courageusement ; il m'offrit ma part

du maigre repas qu'il allait faire. Je ne voulais point manger; il me pressait vainement; l'existence était devenue pour moi un insupportable fardeau. Ah! vivez, me dit-il enfin en versant un torrent de larmes, vivez! si ce n'est pas pour Boleslas, que ce soit pour Lodoïska. Ces mots firent sur moi la plus vive impression; ils ranimèrent mon courage, l'espérance rentra dans mon cœur; j'embrassai mon serviteur fidèle. O mon ami! m'écriai-je avec transport, ô mon véritable ami! je t'ai perdu, et tes maux me touchent plus que les miens! donne, Boleslas, donne, je vivrai pour Lodoïska, je vivrai pour toi : veuille le juste ciel me rendre bientôt ma fortune et mon rang! tu verras que ton maître n'est pas un ingrat. Nous nous embrassâmes encore. Ah! mon cher Faublas, si vous saviez comme le malheur rapproche les hommes! comme il est doux, lorsqu'on souffre, d'entendre un autre infortuné vous adresser un mot de consolation!

» Il y avait douze jours que nous gémissions dans cette prison, lorsqu'on vint m'en tirer pour me conduire à Dourlinski. Boleslas voulut me suivre; on le repoussa durement. Cependant on me permit de lui parler un moment. Je tirai de mon doigt une bague que je portais depuis plus de dix ans; je dis à Boleslas : Cette bague me fut donnée par M. de P*** lorsque nous faisions ensemble nos exercices à Varsovie; prends-la, mon ami, conserve-la à cause de moi. Si Dourlinski consomme aujourd'hui sa trahison en me faisant assassiner, s'il te permet ensuite de sortir de ce château, va trouver ton roi, montre-lui ce bijou, rappelle-lui notre ancienne amitié, raconte-lui mes malheurs, Boleslas; il te récompensera, il fera secourir Lodoïska. Adieu, mon ami.

» On me conduisit à l'appartement de Dourlinski; dès

que la porte s'entr'ouvrit, j'aperçus dans un fauteuil une femme évanouie; j'approchai, c'était Lodoïska ! Dieu ! que



je la trouvai changée !... mais qu'elle était belle encore ! Barbare ! dis-je à Dourlinski. A la voix de son amant, Lodoïska reprit ses sens. Ah ! mon cher Lovzinski, sais-tu ce que l'infâme me propose ? sais-tu à quel prix il m'offre ta liberté ?— Oui, s'écria Dourlinski furieux, oui, je le veux : te voilà bien sûre qu'il est en mon pouvoir; si dans trois jours je n'obtiens rien, dans trois jours il est mort. Je voulais me jeter aux genoux de Lodoïska; mes gardes m'en empêchèrent. Ah ! je vous revois enfin, tous mes maux

sont oubliés, Lodoïska, la mort n'a plus rien qui m'épouvante... Toi, lâche, songe que Pulauski vengera sa fille, songe que le roi vengera son ami. — Qu'on l'emmène! s'écria Dourlinski. — Ah! me dit Lodoïska, mon amour t'a perdu. Je voulais répondre, on m'entraîna, on me reconduisit dans ma prison. Boleslas me reçut avec des transports de joie inexprimables; il m'avoua qu'il m'avait cru perdu : je lui racontai comment ma mort n'était que différée. La scène dont je venais d'être témoin avait enfin confirmé tous mes soupçons; il était clair que Pulauski ignorait les indignes traitements que sa fille essuyait; il était clair que Dourlinski, amoureux et jaloux, satisferait sa passion à quelque prix que ce fût.

» Cependant, des trois jours que Dourlinski avait laissés à Lodoïska pour se déterminer, deux déjà s'étaient écoulés; nous étions au milieu de la nuit qui précédait le troisième; je ne pouvais dormir et me promenais dans ma chambre à grands pas. Tout à coup j'entends crier : *Aux armes!* des hurlements affreux s'élèvent de toutes parts autour du château, il se fait un grand mouvement dans l'intérieur; la sentinelle posée devant nos fenêtres quitte son poste; Boleslas et moi nous distinguons la voix de Dourlinski; il appelle, il encourage ses gens; nous entendons distinctement le cliquetis des armes, les plaintes des blessés, les gémissements des mourants. Le bruit, d'abord très-grand, semble diminuer; il recommence ensuite, il se prolonge, il redouble; on crie : Victoire! Beaucoup de gens accourent et ferment les portes sur eux avec force. Tout à coup à ce vacarme affreux succède un silence effrayant : bientôt un bruissement sourd frappe nos oreilles, l'air siffle avec violence, la nuit devient moins sombre, les arbres du jardin se colorent d'une teinte

jaune et rougeâtre; nous volons à la fenêtre; les flammes dévoraient le château de Dourlinski, elles gagnaient de tous côtés la chambre où nous étions, et, pour comble d'horreur, des cris perçants partaient de la tour où je savais que Lodoïska était enfermée. »

Ici M. Duportail fut interrompu par le marquis de B***, qui, n'ayant trouvé aucun laquais dans l'antichambre, entra sans avoir été annoncé : il recula deux pas en me



voyant : « Ha ! ha ! dit-il en saluant M. Duportail, c'est que vous avez aussi un fils ? » Puis s'adressant à moi : « Monsieur est apparemment le frère... — De ma sœur, oui, monsieur. — Hé bien, vous avez une sœur fort aimable, charmante, mais charmante ! — Vous êtes aussi honnête qu'indulgent, interrompit M. Duportail. — Indulgent ! oh ! je ne le suis pas toujours; par exemple, je suis venu pour vous faire des reproches, à vous, monsieur... — A moi ! aurais-je eu le malheur ?... — Oui, vous nous avez joué avant-hier un tour sanglant. — Comment, monsieur ? — Vous avez chargé ce petit Rosambert de nous enlever mademoiselle

Duportail; la marquise comptait bien que sa chère fille passerait la nuit chez elle; point du tout. — J'ai craint, monsieur, que ma fille ne vous causât beaucoup d'embarras. — Aucun, aucun, monsieur; mademoiselle Duportail est charmante; ma femme raffole d'elle, je vous l'ai déjà dit. En vérité, ajouta-t-il en ricanant, je crois que la marquise aime cette enfant-là plus qu'elle ne m'aime moi-même. Je suis pourtant son mari !... Au moins, si vous étiez venu vous-même la chercher ! — Pardon, monsieur, j'étais incommodé, je le suis même encore beaucoup... Je sais que je dois à madame de B*** des remercîments... — Oh ! ce n'est pas pour cela ! (Pendant ce dialogue, on sent que je n'étais pas tout à fait à mon aise : le marquis me considérait avec une attention qui m'inquiétait.) Savez-vous bien, me dit-il enfin, que vous ressemblez beaucoup à mademoiselle votre sœur ? — Monsieur, vous me flattez. — Ho ! mais c'est que cela est frappant : allez, allez, je m'y connais bien; d'abord tous mes amis conviennent que je suis physionomiste; je vous le demande à vous-même : je ne vous avais jamais vu, et je vous ai reconnu tout de suite ! »

M. Duportail ne put s'empêcher de rire avec moi de la bonne foi du marquis. « Monsieur, dit-il à celui-ci, c'est que, comme vous l'avez fort bien remarqué, mon fils et ma fille se ressemblent un peu; il faut convenir qu'il y a un air de famille. — Oui, répondit le marquis en me regardant toujours, ce jeune homme est bien, fort bien; mais sa sœur est encore mieux. (Il me prit par le bras.) Elle est un peu plus grande; elle a l'air plus raisonnable, quoiqu'elle soit un peu espiègle : c'est bien là sa figure; mais il y a dans vos traits quelque chose de plus hardi. Vous avez moins de grâce dans le maintien, et dans toute l'habitude du corps

quelque chose de plus... nerveux, de plus raide. Ho! dame, n'allez pas vous fâcher, tout cela est bien naturel; il ne faut pas qu'un garçon soit fait comme une fille! » Le flegme de M. Duportail ne put tenir contre ces derniers propos; le marquis nous vit rire, et se mit à rire de tout son cœur. Ho! reprit-il, je vous l'ai dit, je suis grand physionomiste, moi! mais n'aurai-je pas le bonheur de voir la chère sœur? » M. Duportail se hâta de répondre : « Non, monsieur, elle est allée faire ses adieux. — Ses adieux ? — Oui, monsieur, elle part demain matin pour son couvent. — Pour son couvent, à Paris? — Non..., à Soissons. — A Soissons! demain matin ! cette chère enfant nous quitte? — Il le faut bien, monsieur. — Elle fait actuellement ses visites? — Oui, monsieur. — Et, sans doute, elle viendra dire adieu à sa maman? — Assurément, monsieur, et elle doit même être actuellement chez vous. — Ah! que je suis fâché ! ce matin, la marquise était encore malade; elle a voulu sortir ce soir : je lui ai représenté qu'il faisait froid, qu'elle s'enrhumerait; mais les femmes veulent ce qu'elles veulent : elle est sortie. Hé bien! tant pis pour elle; elle ne verra pas sa chère fille, et moi, je la verrai, car elle ne tardera sûrement pas à revenir. — Elle a plusieurs visites à faire, dis-je au marquis. — Oui, ajouta M. Duportail, nous ne l'attendons que pour souper. — Hé! l'on soupe donc ici? vous avez raison, ils ont tous la manie de ne pas manger le soir; moi, je n'aime pas mourir de faim, parce que c'est la mode. Vous soupez, vous! hé bien! je reste, je soupe avec vous; vous allez dire que j'en use bien librement; mais je suis ainsi fait; je veux qu'on agisse de même avec moi. Quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez que je suis un bon diable. »

Il n'y avait pas moyen de reculer. M. Duportail prit son parti sur-le-champ. « Je suis fort aise, monsieur le marquis, que vous vouliez bien être des nôtres; vous permettrez seulement que mon fils nous quitte pour une heure ou deux; il a quelques affaires pressées. — Monsieur, qu'on ne se gêne pas pour moi; qu'il nous quitte, mais qu'il revienne, car il est fort aimable, monsieur votre fils. — Vous permettrez aussi que je vous laisse un moment pour lui dire deux mots. — Faites, monsieur, comme si je n'étais pas là. » Je saluai le marquis; il se leva précipitamment, me prit par la main, et dit à M. Duportail : « Tenez, monsieur, vous direz tout ce que vous voudrez, ce jeune homme-là ressemble à sa sœur comme deux gouttes d'eau; je me connais en figures; je soutiendrais cela devant l'abbé Pernetti. — Oui, monsieur, répondit M. Duportail, il y a un air de famille. »

A ces mots, il passa avec moi dans un autre appartement. « Parbleu! me dit-il, c'est un singulier homme que votre marquis! il ne se gêne pas avec ceux qu'il aime. — Mon très-cher père, il est bien vrai que le marquis est venu, sans façon, s'impatroniser chez nous; mais, quant à moi, j'aurais tort de m'en plaindre; je me suis mis chez lui fort à mon aise. — Quant à vous, c'est bien dit; mais laissons la plaisanterie, et voyons comment nous allons sortir de là. Si je ne considérais que lui, cela serait bientôt fini; mais, mon ami, vous avez des ménagements à garder à cause de sa femme... Écoutez... retournez chez vous, faites prendre à votre laquais un habit quelconque, et qu'il vienne annoncer ici que mademoiselle Duportail soupe chez madame D***, le premier nom qui vous viendra à l'esprit. — Hé bien, après ? le marquis soupera toujours avec vous, et il attendra tranquillement le retour de votre fille : c'est

ainsi qu'il est fait; il vous l'a dit lui-même. — Comment donc faire?... — Comment? mon très-cher père; je fais si bien la demoiselle! je vais m'habiller en femme, et votre fille viendra réellement souper avec vous. Ce sera votre fils, au contraire, qui sera retenu et qui ne viendra pas. Il est six heures; je serai de retour à dix; j'ai le temps. — A la bonne heure; convenez pourtant que Lovzinski joue là un singulier rôle... Vous m'avez embarqué dans une aventure... mais il n'y a plus à s'en dédire : allez vite, et revenez. »

Je courus à l'hôtel; Jasmin me dit que mon père était sorti, et qu'une fort jolie demoiselle m'attendait chez moi depuis plus d'une heure. « Une jolie demoiselle, Jasmin! » Je m'élançai comme un trait dans mon appartement. « Ha! ha! Justine, c'est toi? Jasmin disait bien que c'était une jolie demoiselle; » et j'embrassai Justine. « Gardez cela pour ma maîtresse, me dit-elle d'un petit air boudeur. — Pour ta maîtresse? Justine, ah! tu la vaux bien! — Qui vous l'a dit? — Je le soupçonne; il ne tient qu'à toi que j'en sois certain. » Et j'embrassais Justine, et Justine me laissait faire en répétant : « Gardez cela pour ma maîtresse. Mon dieu! que vous êtes bien avec vos habits! ajouta-t-elle. Est-ce que vous les quitterez encore pour vous déguiser en femme? — Ce soir, pour la dernière fois, Justine; après cela, je serai toujours homme... à ton service, belle enfant. — A mon service, oh! que non; au service de madame. — Au sien et au tien en même temps, Justine. — Oui-dà! il vous en faut donc deux à la fois? — Je sens, ma chère, que ce n'est pas trop. » Et j'embrassais Justine, et mes mains se promenaient sur une gorge fort blanche qu'on ne défendait presque pas. « Mais voyez donc comme il est hardi! disait Justine. Qu'est devenue la modestie de made-

moiselle Duportail ? — Ah! Justine, ah ! tu ne sais pas comme une nuit m'a changé. — Cette nuit-là avait bien changé ma maîtresse aussi ! Le lendemain, elle était pâle, fatiguée... Ha! mon Dieu ! en la voyant, je n'ai pas eu de peine à deviner que mademoiselle Duportail était un bien brave jeune homme. — Quand je te dis, Justine, que je n'en aurais pas trop de deux. »

Je voulus l'embrasser : pour cette fois elle se défendit en reculant. Mon lit se trouva derrière elle, elle y tomba à la renverse, et, par un malheur auquel on s'attend peut-être, je perdis l'équilibre au même instant.

Quelques minutes après, Justine, qui ne proposait pas de réparer son désordre, me demanda en riant ce que je pensais de la petite espièglerie qu'elle avait faite au marquis. « Quoi donc, mon enfant ? — L'étiquette au milieu du dos ; que dites-vous du tour ? — Ah! charmant ! délicieux ! presque aussi bon que celui que nous venons de faire à la marquise. — A propos d'elle, et ma commission, donc! Ma maîtresse vous attend... — Elle m'attend ! ah ! j'y cours. — Là! le voilà parti ! et où courez-vous ? — Je n'en sais rien. — Voyez donc comme il me plantait là ! — Justine, c'est que... tu conçois... — Je conçois que vous êtes un franc libertin. — Tiens, Justine, faisons la paix ; un louis d'or et un baiser. — Je prends l'un très-volontiers, et je vous donne l'autre de bon cœur. Le charmant jeune homme! joli, vif et généreux ! oh ! comme vous avancerez dans le monde ! Ah çà, partons ; suivez-moi par-derrière, à quelque distance et sans affectation. Vous me verrez entrer dans une boutique ; à côté est une porte cochère que vous trouverez entr'ouverte; vous entrerez vite; un portier vous demandera qui vous êtes, vous répondrez : *L'Amour ;* vous

grimperez au premier étage; sur une petite porte blanche vous lirez ce mot : *Paphos;* vous ouvrirez avec la clef que voici, et vous ne resterez pas long-temps seul. »

Avant de sortir, j'appelai Jasmin pour lui ordonner de prendre un autre habit que celui de la maison, et d'aller, de la part de M. de Saint-Luc, annoncer à M. Duportail que son fils ne reviendrait pas souper.

Cependant Justine s'impatientait, je la suivis : elle entra chez une marchande de modes; je me précipitai dans la porte cochère. « *L'Amour!* » criai-je au portier, et d'un saut je fus à *Paphos.* J'ouvris, j'entrai; le lieu me parut



digne du dieu qu'on y adorait. Un petit nombre de bougies

n'y répandait qu'un jour doux; je vis des peintures charmantes, je vis des meubles aussi élégants que commodes; je remarquai surtout dans le fond d'une alcôve dorée, tapissée de glaces, un lit à ressort, dont les draps de satin noir devaient relever merveilleusement l'éclat d'une peau fine et blanche. Alors je me ressouvins que j'avais promis à M. Duportail de ne plus revoir la marquise, et l'on devine que je m'en ressouvins trop tard.

Une porte que je n'avais pas remarquée s'ouvrit tout à coup; la marquise entra. Voler dans ses bras, lui donner vingt baisers, l'emporter dans l'alcôve, la poser sur le lit mouvant, m'y plonger avec elle dans une douce extase, ce fut l'affaire d'un moment. La marquise reprit ses sens en même temps que moi. Je lui demandai comment elle se portait. « Que dites-vous donc? » répondit-elle d'un air étonné. Je répétai : « Ma chère petite maman, comment vous portez-vous? » Elle partit d'un éclat de rire. « Je croyais avoir mal entendu : le *Comment vous portez-vous* est excellent! mais si j'étais incommodée, il serait bien temps de me le demander! Croyez-vous que ce régime-ci convienne à une personne malade? Mon cher Faublas, ajouta-t-elle en m'embrassant tendrement, vous êtes bien vif. — Ma chère petite maman, c'est que je sais aujourd'hui bien des choses que j'ignorais il y a trois jours. — Craignez-vous de les oublier, fripon que vous êtes? — Oh! non. — Oh! non, répéta-t-elle en me contrefaisant; je vous crois bien, monsieur le libertin. (Elle m'embrassa encore.) Promettez-moi de ne vous souvenir jamais qu'avec moi de ces choses-là. — Je vous le promets, ma petite maman. — Vous jurez d'être fidèle? — Je le jure. — Toujours? — Oui, toujours. — Mais, dites-moi donc, vous avez beaucoup tardé à venir me joindre,

petit ingrat. — Je n'étais point chez moi, j'ai dîné chez M. Duportail. — Chez M. Duportail ! il vous a parlé de moi ? — Oui. — Vous ne lui avez pas conté les folies ?... — Non, maman. — Vous lui avez bien dit que j'ai toujours été, que je suis encore, comme le marquis, trompée par les apparences ; que je vous crois... fille ? ajouta-t-elle en rougissant. — Oui. — Vous savez donc mentir ? — Est-ce que j'ai menti ? — Je crois que le fripon se moque de sa maman. »

Je feignis de vouloir m'enfuir, elle me retint : « Demandez pardon tout à l'heure, monsieur ! » Je le demandai comme un homme qui était bien sûr de l'obtenir ; le badinage s'échauffa, la paix fut signée.

« Vous n'êtes plus fâchée ? dis-je à la marquise. — Bon ! répondit-elle en riant, est-ce que la colère d'une amante tient contre de pareils procédés ? — Petite maman, je passe avec vous des moments bien doux ; savez-vous à qui j'en ai l'obligation ? — Il serait bien singulier que vous crussiez en devoir de la reconnaissance à quelque autre qu'à moi ! — Cela est singulier, j'en conviens ; mais cela est. — Expliquez-vous, mon bon ami. — J'ignorais le bonheur que vous me prépariez ; je serais encore chez M. Duportail, si votre cher mari n'était venu faire une visite... — A M. Duportail ? — Et à moi, maman. — Il vous a vu chez M. Duportail ? »

Ici je racontai à ma belle maîtresse tout ce qui s'était passé dans la visite que le marquis nous avait faite. Elle se contint beaucoup pour ne pas rire. « Ce pauvre marquis, me dit-elle, a la plus maligne étoile ! il semble qu'il aille exprès chercher le ridicule ! Une femme est bien malheureuse, mon cher Faublas, dès qu'elle aime quelqu'un ; son mari n'est plus qu'un sot. — Mais, petite maman, vous

n'êtes pas tant à plaindre ! il me semble que dans ce cas le malheur est pour le mari. — Ah ! c'est que, répondit-elle en prenant un air sérieux, on souffre toujours des humiliations qu'un mari reçoit. — On en souffre !... — Faublas, vous vous ferez battre... Mais, dites-moi, il faut que vous alliez souper avec le marquis, et vous n'avez pas de robe ; et puis, comptez-vous me quitter sitôt ? — Oh ! le plus tard que je pourrai, ma belle maman. — Mais, vous pouvez vous habiller ici. » A ces mots, elle sonna Justine : « Va, lui dit-elle, chercher une de mes robes ; il faut que nous habillions mademoiselle. » Je fermai la porte sur Justine, qui me donna un petit soufflet ; la marquise ne s'en aperçut pas ; je retournai près d'elle.

« Petite maman, êtes-vous bien sûre que votre femme de chambre ne jasera pas ? — Oui, mon ami ; je lui donnerai, pour se taire, beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en donnerait pour parler. Je ne pouvais vous recevoir chez moi ; il fallait renoncer au plaisir de vous voir, ou me décider à faire une imprudence : mon cher Faublas, je n'ai pas balancé... Charmant enfant ! ce n'est pas la première folie que tu me fais faire. (Elle me donna le baiser le plus tendre.) — Maman, je vais peut-être vous faire une question indiscrète ; mais je suis d'une curiosité... Chez qui sommes-nous donc ici ? — Chez une de mes amies... — Cette amie-là aime... — Oui, mon ami, vous avez dit le mot ; elle aime... c'est l'amour qui a fait ce lieu charmant ; c'est pour son amant... — Et pour le vôtre, ma petite maman. — Oui, mon bon ami ; elle a bien voulu me prêter ce boudoir pour ce soir — Cette porte, par laquelle vous êtes entrée ? — Donne dans ses appartements. — Maman, encore une question. — Voyons. — Comment vous portez-vous ? » Elle me

regarda d'un air étonné, en riant. « Oui, continuai-je, plaisanterie à part, vous étiez malade avant-hier... M de Rosambert... — Ha! ne me parlez pas de lui; M. de Rosambert est un fat... qui vous fera cent sots contes, je vous en préviens. D'abord, si l'on veut l'en croire, il a eu tout l'univers. — Ho! oui, c'est un fat... il nous a bien tourmentés avant-hier. — Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Mais laissons cela; quand je te vois, mon bon ami, je ne songe plus à ce que j'ai souffert pour toi... Qu'il est bien dans ses habits d'homme!... qu'il est joli! .. qu'il est charmant! Mais c'est bien dommage, ajouta-t-elle en se levant d'un air léger; il faut quitter tout cela. Allons, M. de Faublas, faites place à mademoiselle Duportail. » En disant cela, elle défit, d'un coup de main, tous les boutons de ma veste. Je me vengeai sur un fichu perfide que j'avais déjà beaucoup dérangé, et que j'enlevai tout à fait. Elle continua l'attaque; je me plaisais à la vengeance : nous ôtions tout sans rien rétablir. Je montrai à la marquise, demi-nue, l'alcôve fortunée; pouvait-elle ne pas s'y laisser conduire!

On grattait doucement à la porte : c'était Justine. Il faut lui rendre justice; pour cette fois, elle avait fait promptement sa commission. Quoique peu décemment vêtu, j'allais, sans y songer, ouvrir à la femme de chambre : la marquise tira un cordon, des rideaux se fermèrent sur nous, la porte s'ouvrit. « Madame, voici tout ce qu'il vous faut; vous aiderai-je à l'habiller? — Non, Justine, je m'en charge; mais tu la coifferas; je te sonnerai. » Justine sortit; nous nous amusâmes quelque temps encore à contempler les tableaux riants et multipliés que nous offraient les glaces dont nous étions environnés. « Allons, me dit la marquise en m'embrassant, il faut que j'habille ma fille. » Je voulus

marquer l'instant de la retraite par une dernière victoire. « Non, mon bon ami, ajouta-t-elle; il ne faut abuser de rien. »

Ma toilette commença; tandis que la marquise s'en occupait sérieusement, je m'amusais à tout autre chose. « Voyez s'il finira! disait ma belle maîtresse. Allons, songez qu'il faut être sage; vous voilà demoiselle. » J'étais affublé d'un jupon et d'un corset. « Ma petite maman, il faut d'abord que Justine me coiffe, ensuite elle finira de m'habiller. » J'allais sonner. « Qu'il est étourdi! ne voyez-vous pas dans



quel état vous m'avez mise? ne faut-il pas que je m'habille aussi? » J'offris mes services à la marquise; je faisais tout de travers. « Petite maman, il faut plus de temps pour réparer que pour détruire. — Oh! oui, je le vois bien; quelle femme de chambre j'ai là! elle est encore plus curieuse que maladroite. »

Enfin, nous sonnâmes Justine. « Petite, il faut coiffer cette enfant. — Oui, madame : mais ne faudra-t-il pas que j'ar-

range vos cheveux aussi ? — Pourquoi donc ? suis-je décoiffée ? — Madame, il me semble que oui. » La marquise ouvrit une armoire, on y fourra mes habits d'homme : « Demain matin, me dit-on, un commissionnaire discret vous reportera tout cela chez vous. » Dans une autre armoire, plus profonde, se trouvait une table de toilette, qu'on roula jusqu'à moi, et voilà Justine exerçant ses petits doigts légers.

La marquise, en se plaçant auprès de moi, me dit : « Mademoiselle Duportail, permettez-moi de vous faire ma cour. — Oui, oui, interrompit Justine, en attendant que M. de Faublas vous fasse encore la sienne. — Que dit donc cette écervelée ? répondit la marquise. — Elle dit que je vous aime bien. — Dit-elle vrai, Faublas ? — En doutez-vous, maman ? » et je lui baisai la main. Cela déplut à Justine, apparemment : « Diables de cheveux ! dit-elle en donnant un coup de peigne vigoureux, comme ils sont mêlés ! — Aïe ! Justine, tu me fais mal ! — Ne faites pas attention, monsieur ; songez à votre affaire, madame vous parle. — Petite, je ne dis mot, je regarde mademoiselle Duportail. Tu la fais bien jolie ! — C'est pour qu'elle plaise davantage à madame. — Petite, je crois qu'au fond cela t'amuse ; mademoiselle Duportail ne te déplaît pas. — Madame, j'aime encore mieux M. de Faublas. — Elle est de bonne foi, au moins. — Ho ! de très-bonne foi. Madame, demandez-lui plutôt à lui-même. — Moi, Justine, je n'en sais rien. — Vous mentez, monsieur ! — Comment, je mens ? — Oui, monsieur ; vous savez bien que quand il faut faire quelque chose pour vous, je suis toujours prête.... madame m'envoie chez vous, zest ! je pars. — Oui, interrompit la marquise, mais tu ne reviens pas. — Ho ! madame, aujourd'hui ce n'est pas ma faute, il m'a fait attendre. (Ici

Justine me chatouilla doucement le cou en tournant une boucle.) — C'est qu'il n'est pas pressé quand il faut venir me voir ! — Ah ! petite maman, je ne suis heureux qu'auprès de vous. » J'embrassai la marquise, qui faisait mine de s'en défendre. Justine trouva le badinage trop long, elle me pinça rudement. La douleur m'arracha un cri. « Prenez donc garde à ce que vous faites, dit la marquise à Justine avec un peu d'humeur. — Mais, madame, aussi, il ne peut pas se tenir un moment tranquille. »

Il y eut quelques instants de silence. Ma belle maîtresse tenait une de mes mains dans les siennes, l'espiègle soubrette occupa l'autre en me faisant tenir un bout de ruban qui devait nouer mes cheveux, et, saisissant le moment, elle m'appliqua un peu de pommade sur la figure. « Justine ! lui dis-je. — Petite ! dit la marquise. — Madame, je n'occupe qu'une main, que ne se défend-il avec l'autre ? » Et puis, feignant que la houppe lui était échappée, elle me jeta de la poudre sur les yeux. « Petite, vous êtes bien folle !... Je ne vous enverrai plus chez lui. — Bon ! madame, est-ce qu'il est dangereux ? je n'ai pas peur de lui. — Ho ! mais, Justine, c'est que tu ne sais pas comme il est vif ! — Ah ! que si, madame. — Tu le sais, petite ? — Oui, madame. Madame se souvient du soir qu'elle a couché chez nous, cette belle demoiselle ? — Hé bien ? — J'ai offert de la déshabiller, madame n'a pas voulu. — Sans doute ; elle avait un air si modeste, si timide : qui n'en aurait été la dupe ? Je ne sais pas comment j'ai pu lui pardonner. — Ho ! c'est que madame est si bonne !... Madame, je disais donc que vous n'aviez pas voulu. Mademoiselle Duportail se déshabillait derrière les rideaux ; j'ai passé par hasard près d'elle au moment où, ayant ôté son dernier jupon, elle s'élançait dans le lit. — Hé

bien? — Eh bien! madame, cette drôle de demoiselle sauta si vite, si singulièrement et avec si peu de précaution, que je m'aperçus que... — Eh bien! achève donc, dis-je à Justine. — Ah! mais, je n'ose. — Finis donc, dit la marquise en se cachant le visage avec son éventail. — Elle sauta si singulièrement et avec si peu de précaution, que je m'aperçus... — Quoi! Justine, interrompit la marquise d'un ton presque sérieux, vous aperçûtes que c'était un jeune homme? — Oui, madame. — Comment! et vous ne m'avez pas avertie! — Bon! madame, le pouvais-je? vos femmes dans votre appartement, le marquis près d'y entrer : cela aurait fait un beau vacarme! et puis, madame le savait peut-être. » A ces derniers mots, la marquise pâlit. « Vous me manquez, mademoiselle; sachez que si je veux bien m'oublier, je ne veux pas qu'on s'oublie! » Le ton dont ces paroles furent prononcées fit trembler la pauvre Justine; elle s'excusa de son mieux. « Madame, je plaisantais. — Je le crois, mademoiselle; si je pensais que vous eussiez parlé sérieusement, je vous chasserais dès ce soir. » Justine se mit à pleurer. Je tâchai d'apaiser la marquise. « Convenez, me dit celle-ci, qu'elle m'a dit une impertinence... Comment! oser supposer, oser me dire en face et devant vous que je savais... (Elle rougit beaucoup, me prit la main et me la serra doucement.) Mon cher Faublas, mon ami, vous savez comme tout cela s'est passé! vous savez si ma faiblesse est excusable! votre déguisement trompe tout le monde. Je vois au bal une jeune demoiselle, jolie, pleine d'esprit, pour qui je me sens beaucoup d'inclination; elle soupe chez moi, elle y couche, tout le monde se retire.... l'aimable demoiselle est dans mon lit, à côté de moi... il se trouve que c'est un charmant jeune homme! Jusqu'ici, le hasard, ou plutôt l'amour, a tout fait.

Après cela, j'ai sans doute été bien faible ; mais quelle femme, à ma place, aurait résisté ? Le lendemain, je m'applaudis du hasard qui a fait mon bonheur et qui l'assure. Faublas, vous connaissez le marquis, on m'a mariée malgré moi, on m'a sacrifiée : quelle femme excusera-t-on, si l'on me juge avec rigueur ? (Je vis la marquise prête à pleurer, j'essayai de la consoler par le baiser le plus tendre, je voulus parler.) Un moment, me dit-elle, un moment, mon ami : le lendemain, je confie à mademoiselle mon étonnante aventure, je lui dis tout ! Faublas... Elle a le secret de ma vie, mon secret le plus cher ! elle paraît me plaindre, m'aimer ; point du tout : elle abuse de ma confiance, elle suppose une horreur, elle me dit en face... »

Justine fondait en larmes ; elle tomba aux genoux de sa maîtresse, elle lui demanda vingt fois pardon. Je joignis mes instances aux siennes, car j'étais vivement ému. La marquise fut attendrie : « Allez, dit-elle, allez, je vous pardonne, Justine ; oui, je vous pardonne. » Justine baisa la main de sa maîtresse, et s'excusa de nouveau. « C'est assez, lui répondit-on, c'est assez ; je suis calmée, je suis contente. Relevez-vous, Justine, et n'oubliez jamais que si votre maîtresse a des faiblesses, vous devez la plaindre et l'excuser. Allons, petite, ajouta-t-elle avec beaucoup de douceur, ne pleure plus, relève-toi ; je te dis que je te pardonne ; finis cette coiffure, et qu'il ne soit plus question de cela. »

Justine reprit son ouvrage en me lorgnant d'un air confus. La marquise me regardait languissamment ; nous gardions tous trois le silence : ma toilette n'en alla que plus vite, j'eus deux femmes de chambre au lieu d'une. Il était neuf heures ; il fallut se séparer ; nous nous donnâmes le baiser d'adieu. « Allez, friponne, me dit la marquise, et ména-

gez mon mari. Demain, je vous donnerai de mes nouvelles. » Je descendis, un fiacre était à la porte; comme j'y montais, deux jeunes gens passèrent; ils me regardèrent de très-près, et se permirent quelques plaisanteries plus grossières que galantes. J'en fus surpris : la maison d'où je sortais pouvait-elle être suspecte? c'était celle d'une amie de la marquise. Ma mise n'était pas non plus celle d'une fille. Pourquoi donc ces messieurs s'égayaient-ils sur mon compte? c'est qu'apparemment il leur avait paru étrange de voir une femme bien parée et sans domestiques monter seule dans un fiacre à neuf heures du soir.

A mesure que mon phaéton avançait, mes réflexions prirent un autre cours et changèrent d'objet. J'étais seul, je pensais à ma Sophie. Je ne lui avais fait, dans la matinée, qu'une courte visite; dans la soirée, je ne donnais qu'un moment à son souvenir; mais si le lecteur veut m'excuser, qu'il songe aux doux plaisirs que vient de m'offrir une femme charmante, voluptueuse et belle; qu'il sache que Justine a la plus jolie petite figure chiffonnée, qu'il se souvienne surtout que Faublas commence son noviciat et qu'il n'a guère que seize ans.

J'arrivai chez M. Duportail. Le marquis, en me faisant de profondes révérences, commença par me demander si j'avais vu sa femme. Répondre non, c'était bien mentir; il fallut m'y déterminer pourtant. « Non, monsieur le marquis.... — Je le savais bien! j'en étais sûr! » M. Duportail l'interrompit : « Ma fille, vous vous êtes fait long-temps attendre; nous allons souper. — Sans mon frère? — Il m'a fait dire qu'il soupait en ville. — Comment! la veille de mon départ! — Belle demoiselle, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez un frère. — Monsieur, je crois l'avoir dit à madame la mar-

quise. — Elle ne m'en a pas parlé! — Bon! — Je vous donne ma parole d'honneur qu'elle ne m'en a pas parlé! — Monsieur, je vous crois. — Ah! c'est que c'est conséquent! Monsieur votre père croirait que je fais le connaisseur, et que je ne le suis pas. — Comment donc? — Comment? mademoiselle, vous ne croiriez jamais ce qui m'est arrivé! En entrant ici, j'ai reconnu monsieur votre frère, que je n'avais jamais vu! — Oh bah! — Demandez à monsieur votre père. —A la bonne heure, monsieur, vous l'avez reconnu; mais madame la marquise... — Ne m'en a pas parlé, je vous jure. — Bon! — Je vous en donne ma parole d'honneur (et le marquis se fâchait presque). — En ce cas, monsieur, il faut que vous soyez grand physionomiste. — Oh! ça, c'est vrai, répondit-il avec une joie extrême; personne ne se connaît en physionomie comme moi. »

M. Duportail s'amusait de la conversation; et, de peur qu'elle ne finît trop tôt : « Il faut convenir aussi, dit-il au marquis, qu'il y a un air de famille. — J'en conviens, répliqua celui-ci, j'en conviens; mais c'est justement cet air de famille qu'il faut saisir, qu'il faut distinguer dans les traits; c'est là ce qui constitue les vrais connaisseurs! Entre père, mère, frères et sœurs, il y a toujours un air de famille. — Toujours, m'écriai-je, toujours! vous croyez, monsieur? — Si je le crois! mais j'en suis sûr. Quelquefois cet air-là est enveloppé dans le maintien, dans les manières, dans les regards..., enveloppé de manière qu'il n'est pas aisé de l'apercevoir. Eh bien! un homme habile le cherche..., le débrouille... Vous concevez? — De sorte que si, après m'avoir vue, mais avant d'avoir vu mon père, mon père que voici, vous l'aviez par hasard rencontré au milieu de vingt personnes? — Lui! dans mille je l'aurais reconnu! » M. Dupor-

tail et moi nous nous mîmes à rire. Le marquis se leva, quitta la table, alla à M. Duportail, lui prit la tête d'une main, et promenant un doigt sur le visage de mon prétendu père : « Ne riez donc pas, monsieur, ne riez donc pas. Tenez, mademoiselle, voyez-vous ce trait-là, qui prend ici, qui passe par là, qui revient ensuite..? Revient-il? non, il ne revient pas, il reste là. Eh bien! tenez... (Il venait à moi.) — Monsieur, je ne veux pas qu'on me touche. (Il s'arrêta et promena son doigt, mais sans me toucher le visage.) — Eh bien! mademoiselle, ce même trait, le voilà : là, ici, et encore là... là; voyez-vous? — Eh! monsieur, comment voulez-vous que je voie! — Ah! vous riez!... il ne faut pas rire, cela est sérieux... vous voyez bien, vous, monsieur? — Ah! très-bien. — Outre cela, monsieur, il y a dans l'ensemble... dans la configuration du corps, certaines nuances... de ressemblance... certains rapports secrets... occultes... — Occultes! répétai-je, occultes! — Oui, oui, occultes. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'occultes? cela n'est pas étonnant, une demoiselle... Je disais donc, monsieur, qu'il y a des ressemblances occultes... non, ce n'est pas ressemblances que j'avais dit, c'est un autre mot... plus... là... mieux... ah! dame, je ne sais plus où j'en étais; on m'a interrompu. — Monsieur, vous avez dit des rapports occultes. — Ah! oui, des rapports, des rapports! et je vais vous faire concevoir cela, à vous, monsieur, qui êtes raisonnable. — Comment! monsieur le marquis, vous m'injuriez, je crois! — Non, ma belle demoiselle, vous ne pouvez pas savoir tout ce que monsieur votre père sait. — Ah! dans ce sens-là... — Oui, dans ce sens-là, ma belle demoiselle. Mais, de grâce, laissez-moi expliquer à monsieur... Monsieur, les pères et les mères, dans la... procréation des individus, font des êtres

qui ressemblent... qui ont des rapports occultes avec les êtres qui les ont procréés, parce que la mère, de son côté, et le père du sien... — Chut! chut! je vous entends, interrompit M. Duportail. — Oh! elle ne comprend pas cela, répondit le marquis, elle est trop jeune... Cela est pourtant clair, ce que je vous explique; mais cela est clair pour vous. Ces choses-là, monsieur, sont physiques; elles ont été physiquement prouvées par des... par de grands physiciens, qui entendaient très-bien ces parties-là.

— Monsieur le marquis, pourquoi donc parler bas? — J'ai fini, mademoiselle, j'ai fini : monsieur votre père est au fait. — Vous vous connaissez en physionomie, monsieur le marquis; mais vous connaissez-vous aussi en étoffes? Que dites-vous de cette robe-là? — Elle est très-jolie, très-jolie. Je crois que la marquise en a une pareille... oui, toute pareille. — De la même étoffe? de la même couleur? — De la même étoffe, je ne sais pas; mais, pour la couleur, c'est absolument la même : elle est très-jolie et vous va au mieux. » Il partit de là pour me faire des compliments à sa manière, tandis que M. Duportail, devinant à qui la robe appartenait, me regardait d'un air mécontent et semblait me reprocher d'avoir sitôt oublié la parole que je lui avais donnée.

Nous sortions de table, quand mon vénérable père, M. de Faublas, qui m'avait promis de me venir chercher, arriva. Son étonnement fut extrême de retrouver chez M. Duportail son fils encore travesti, et le marquis de B***. « Encore! dit-il en me regardant d'un air sévère; et vous, M. Duportail, vous avez la bonté... — Hé! bonsoir, mon ami; ne reconnaissez-vous pas le marquis de B***? il m'a fait l'honneur de venir me demander à souper, pour faire ses adieux à ma

fille qui part demain. — Qui part demain? répliqua le baron en saluant froidement le marquis. — Oui, mon ami, elle retourne à son couvent; ne le savez-vous pas? — Hé! non, dit le baron avec impatience, hé! non, je ne le sais pas. — Eh bien! mon ami, je vous le dis, elle part. — Oui, monsieur, interrompit le marquis en s'adressant à mon père, elle part; j'en ai bien du chagrin, et ma femme en sera très-fâchée. — Et moi, monsieur, répondit le baron, j'en suis bien aise. Il est temps que cela finisse, » ajouta-t-il en me regardant. M. Duportail craignit qu'il ne s'emportât, il le tira à part: « Qu'est-ce donc que cet homme-là? me dit alors le marquis; ne l'ai-je pas vu ici l'autre jour? — Justement. — Ho! je l'ai reconnu tout d'un coup; quand une fois j'ai vu une figure, elle est là. Mais cet homme-là me déplaît; il a toujours l'air fâché. Est-ce un de vos parents? — Point du tout. — Tant mieux; cet homme-là, quand il ne vous rit pas au nez, il vous regarde de travers. — Ho! il ne faut pas faire attention à cela, c'est un philosophe. — Un philosophe! reprit le marquis d'un air effrayé; ah! je ne m'étonne plus. Un philosophe! ah! je m'en vais. » M. Duportail et le baron s'entretenaient ensemble et nous tournaient le dos. Le marquis alla dire adieu à M. Duportail. « Ne vous dérangez pas, dit-il au baron qui se retourna pour le saluer. Monsieur, ne vous dérangez pas; je n'aime pas les philosophes, moi; un philosophe! un philosophe! » répéta-t-il en s'enfuyant.

Quand il fut parti, mon père et M. Duportail recommencèrent à causer tout bas. Je m'endormis au coin du feu; un songe heureux me présenta l'image de ma Sophie. « Faublas, cria le baron, allons-nous-en. — Voir ma jolie cousine? lui dis-je encore tout étourdi. — Sa jolie cousine! voyez s'il ne dort pas debout. » M. Duportail riait: il me dit: « Allez-

vous-en, mon ami, allez dormir chez vous, je crois que vous en avez besoin ; nous nous reverrons : je vous dois encore des reproches et le récit de mes malheurs ; nous nous reverrons. »

En rentrant, je demandai M. Person ; il venait de se coucher ; j'en fis autant, et je fis bien. Jamais on ne dormit plus profondément aux harangues fraternelles de nos francs-maçons, aux lectures publiques du musée moderne, aux rares plaidoyers des D***, des D***, des D***, et de tant d'autres grands orateurs inscrits sur le fameux tableau.

A mon réveil, je sonnai Jasmin pour le prévenir qu'on me rapporterait, dans la matinée, mes habits que j'avais laissés la veille chez un ami ; ensuite je fis appeler M. Person ; je lui demandai comment se portaient Adélaïde et mademoiselle de Pontis. « Vous les avez vues hier, me répondit-il. — Et vous aussi, M. Person, vous les avez vues, et même vous leur avez dit que j'avais fait une connaissance au bal. — Eh bien ! monsieur, quel mal ? — Et quelle nécessité, monsieur ? Dites à ma sœur vos secrets, à la bonne heure ; mais les miens, je vous prie de les respecter. — En vérité, monsieur, vous le prenez sur un ton... depuis quelques jours on ne vous reconnaît plus... je me plaindrai à monsieur votre père. — Et moi, monsieur, à ma sœur. (Je le vis pâlir.) Coyez-moi, soyons bons amis ; mon père désire que je sorte avec vous ; eh bien ! finissez votre toilette, et allons au couvent. »

Nous partions quand Rosambert arriva. Dès qu'il sut où nous allions, il me pria de lui permettre de nous accompagner. « Depuis quatre mois, dit-il, vous m'avez promis de me faire connaître votre aimable sœur. — Rosambert, je vais vous tenir parole, et vous allez voir une demoiselle que

vous serez forcé d'estimer. — Ah! mon ami, distinguons; je suis très-convaincu que mademoiselle de Faublas est dans le cas de l'exception; mais je rétorquerai sur vous le terrible argument dont vous vous êtes armé contre moi : une exception ne détruit pas la règle, elle la prouve. — Tout comme il vous plaira; je vous préviens que vous allez voir une demoiselle de quatorze ans et demi, innocente, ingénue jusqu'à la simplicité : cependant elle est aussi grande qu'on peut l'être à son âge, et elle ne manque ni d'esprit ni d'éducation. »

Person fut plus heureux que moi; ma sœur vint au parloir, ma Sophie n'y vint pas. Après les révérences et les compliments d'usage, après quelques minutes d'une conversation générale, je ne pus dissimuler mon inquiétude : « Adélaïde, dites-moi donc ce qu'a ma jolie cousine? — Oh! mon frère, il faut que son mal soit bien amer, car elle le cache et elle s'en occupe toute la journée. Je ne reconnais plus ma bonne amie; autrefois elle était étourdie, gaie, folle comme moi; maintenant je la vois triste, rêveuse, inquiète. Nous la trouvons toujours presque aussi douce, aussi caressante; mais elle est rarement avec nous. Dans nos heures de récréation, elle jouait, elle courait au jardin avec nos compagnes; à présent, mon frère, elle cherche un petit coin pour s'y promener toute seule. Oh! elle est malade! elle est vraiment malade! elle mange peu, elle ne dort pas, elle ne rit plus; et moi, mon frère, moi qu'elle aimait tant, elle a l'air de me craindre! oui, en vérité, je l'ai remarqué, elle fuit tout le monde; mais c'est moi surtout qu'elle évite! Hier, je la vois entrer dans une petite allée couverte, au bout du jardin; j'arrive à pas de loup, je la trouve s'essuyant les yeux : Ma bonne amie, dis-moi donc où tu as mal... Elle

me regarde d'un air... d'un air... mais c'est que je n'ai vu



personne avoir cet air-là... Enfin, elle me répond : ***Adélaïde, tu ne le devines pas? ah! que tu es heureuse! mais que je suis à plaindre!*** et puis elle rougit, elle soupire, elle pleure. Je tâche de la consoler; plus je lui parle, plus elle se chagrine. Je l'embrasse, elle me fixe long-temps et paraît tranquille; tout à coup, elle met sa main sur mes yeux, et elle me dit : ***Adélaïde, cache ton visage! oh! cache-le! il est trop... il me fait mal! Laisse-moi, va-t'en un moment, laisse-***

moi seule; et elle se remet à pleurer. Moi, qui vois que son mal augmente, je lui dis : Sophie... »

A ce nom de Sophie, Rosambert se pencha à mon oreille : « Ah ! la jolie cousine, c'est Sophie, c'est cette Sophie que j'ai blasphémée ! Ah ! pardon ! » Ma sœur reprit :

« Je lui dis : Sophie, attends un moment, je vais chercher ta gouvernante... Oh ! alors elle se remet, elle s'essuie les yeux, elle me prie de ne rien dire; je suis obligée de le lui promettre. Mais, au fond, cela n'est pas raisonnable : vouloir être malade, et ne pas vouloir que sa gouvernante le sache ! — Ma chère Adélaïde, pourquoi n'est-elle pas venue au parloir avec vous aujourd'hui ? — C'est qu'elle est si distraite, si préoccupée ! elle vous aimait presque autant que moi autrefois... — Et maintenant ? — Je crois qu'elle ne vous aime plus. Tout à l'heure, je lui ai dit que vous étiez là... *Le jeune cousin*, s'est-elle écriée d'un air content; elle venait, elle s'est arrêtée : *Non, je n'irai pas*, m'a-t-elle dit, *je ne veux pas, je ne peux pas... dites-lui de ma part que...* elle paraissait chercher, j'attendais qu'elle s'expliquât : *Mon Dieu, ne savez-vous pas ce qu'il faut lui dire ?* a-t-elle ajouté avec un peu d'humeur... *ce qu'on dit en pareil cas ! les compliments d'usage !* et elle m'a quittée assez brusquement. »

Je m'enivrais du plaisir d'entendre ma sœur ingénue me peindre avec l'innocence d'un enfant les tendres agitations, les douces peines de Sophie. Rosambert, encore plus étonné que je n'étais ravi, prêtait une oreille attentive, et le petit M. Person, nous regardant tous trois, paraissait en même temps inquiet et charmé.

« Adélaïde, vous croyez donc que Sophie ne m'aime plus ? — Ah ! mon frère, j'en suis presque sûre : tout ce qui se

rapporte à vous lui donne de l'humeur, et moi, j'en suis quelquefois la victime. — Comment ? — Oui; l'autre jour, monsieur que voilà (montrant M. Person) nous apprit que vous aviez passé la nuit tout entière chez madame la marquise de B***; hé bien, quand monsieur fut parti, dès que nous fûmes seules, Sophie me dit d'un ton très-sérieux : *Votre frère n'a pas couché à l'hôtel! il n'est pas rangé, votre frère! cela n'est pas bien*... Votre frère! votre!... elle me tutoie ordinairement. Votre frère! Quand même vous seriez dérangé, Faublas, doit-elle se fâcher contre moi? Votre frère!... Le jour d'après, je crois, vous avez été au bal masqué. M. Person est venu nous le dire; car il nous dit tout, M. Person. Dès que nous avons été seules, Sophie m'a dit : *Votre frère s'amuse au bal, et nous nous ennuyons ici!* Point du tout, lui ai-je répondu, on ne s'ennuie point avec sa bonne amie... *Ah! oui*, a-t-elle répliqué, *ah! oui*, *avec sa bonne amie, cela est vrai.* Cependant, mon frère, voyez cette singularité! un moment après elle a répété tristement : *il s'amuse au bal*, *et nous nous ennuyons ici !*... Nous nous ennuyons! et mais, quand cela serait vrai, cela n'est pas poli, elle ne doit pas le dire! .. Oh! si elle n'était pas malade, je lui en voudrais beaucoup. Je me rappelle encore un trait: hier, vous nous avez dit que madame de B*** était jolie. Le soir, j'ai poursuivi Sophie, et je l'ai forcée de se promener avec moi. *Votre frère*, m'a-t-elle dit, car à présent c'est toujours votre frère... *il trouve cette marquise jolie; il est sans doute amoureux d'elle.* J'ai répondu : Ma bonne amie, cela est impossible, cette madame de B*** est mariée. Elle m'a pris la main et elle m'a dit : *Adélaïde, ah! que tu es heureuse!* Il y avait dans son regard, dans son sourire, du dédain, de la pitié. Est-ce honnête, cela?... ah!

que tu es heureuse!... hé mais, sûrement, je suis heureuse; je me porte bien, moi!

— Mais, Adélaïde, tout ce que vous me dites-là ne prouve pas que ma jolie cousine ne m'aime plus : elle est peut-être un peu fâchée; mais tous les jours on boude les gens qu'on aime. — Oh! sans doute, s'il n'y avait que cela. — Et qu'y a-t-il donc encore? — Eh bien! autrefois elle m'entretenait sans cesse de vous, elle était joyeuse de vous voir; à présent, elle me parle encore de mon frère; mais c'est si rarement et d'un ton toujours si sérieux! Hier, ne l'avez-vous pas remarqué? elle n'a pas dit un mot, pas un seul mot pendant que vous étiez là. Allez, allez, mon frère, quand on aime les gens on leur parle; je vous assure que ma bonne amie ne vous aime plus. »

Ici Rosambert se mêla de la conversation, qui changea



d'objet. On parla danse, musique, histoire et géographie

Ma sœur, qui venait de causer comme une fille de dix ans, raisonna alors comme une femme de vingt. Le comte, à chaque instant plus surpris, semblait ne pas s'apercevoir que les heures s'écoulaient, quoique M. Person eût pris la peine de l'en avertir plusieurs fois. Enfin le son d'une cloche qui appelait les pensionnaires au réfectoire nous obligea de nous retirer.

« Je vous avoue, me dit le comte, que j'ai peine à croire ce que j'ai vu. Comment peut-on allier l'ignorance et le savoir, la modestie et la beauté, l'ingénuité de l'enfance et la raison de l'âge mûr, enfin, permettez-moi de le dire, une innocence aussi extrême avec un physique aussi précoce? Je croyais cette réunion impossible, mon ami; votre sœur est le chef-d'œuvre de la nature et de l'éducation. — Rosambert, ce chef-d'œuvre est le fruit de quatorze ans de soins et de bonheur; il fut produit par le concours le plus rare des circonstances les plus heureuses. Le baron de Faublas a d'abord reconnu que l'éducation d'une fille était, pour un militaire, un fardeau trop pesant : ma mère, que nos regrets honorent tous les jours, ma vertueuse mère, s'est trouvée digne d'en être chargée. Le hasard aussi l'a bien secondée : il s'est rencontré pour sa fille des domestiques qui obéissaient et ne raisonnaient pas; une gouvernante qui n'écoutait pas d'histoires galantes et qui ne lisait pas de romans; des maîtres qui ne s'occupaient avec leur élève que de sa leçon; une société de gens attentifs qui ne se permettaient jamais un geste suspect, un mot équivoque; et, ce qui n'est pas le moins essentiel et le plus commun, un directeur qui, dans son confessionnal, écoutait et ne questionnait pas. Enfin, mon ami, il n'y a pas six mois qu'Adélaïde est au couvent. — Six mois ! Ah ! dans un

espace de temps beaucoup plus court, combien de demoiselles, qu'on dit bien élevées, acquièrent là de grandes lumières, et reçoivent même certaines leçons qui avancent beaucoup une jeune fille! — C'est ici, Rosambert, qu'il faut encore admirer le bonheur d'Adélaïde! Vive, folâtre, enjouée avec toutes ses compagnes, elle n'en a distingué qu'une, une aussi délicate, aussi honnête, aussi sage qu'elle... une un peu plus éclairée peut-être, parce que depuis quelque temps l'amour... — Ha! je vous entends, c'est la jolie cousine. — Oui, mon ami; Sophie, non moins vertueuse qu'Adélaïde, quoique sensible un peu plus tôt, Sophie est devenue l'unique amie de ma sœur. Ces deux cœurs si purs se sont, pour ainsi dire, sentis, attirés, confondus. Adélaïde, privée de sa mère, n'a plus vécu que par Sophie : leur amitié, aussi délicate que vive, les a sauvées des dangers dont vous me parlez, et auxquels je conçois que doivent être exposées, dans l'enceinte où elles se trouvent rassemblées, pressées, pour ainsi dire, tant de jeunes filles ardentes, inquiètes, curieuses, que le temps, l'heure, les lieux invitent continuellement à des liaisons qui, devenant très-intimes, peuvent bien n'être pas toujours désintéressées. Depuis quelque temps, j'ai troublé l'union des deux amies : il m'est permis de croire que je suis devenu l'heureux objet des plus chères affections de ma jolie cousine. Adélaïde, à qui l'amour (je regardais M.. Person) n'a pas encore montré son vainqueur, a porté sur Sophie sa sensibilité tout entière, et l'amertume de ses plaintes nous a prouvé l'excès de son amitié... — Et vous a assuré en même temps de votre bonheur. En vérité, Faublas, je vous félicite si Sophie est aussi aimable, aussi belle qu'Adélaïde. — Oh! mon ami, plus belle encore! — Cela me paraît difficile. —

Oh ! plus belle !... Vous la verrez. Plus belle ! imaginez... — Chut ! chut ! doucement ; comme il s'échauffe !... Dites-moi



donc, l'homme à sentiments, puisque vous aviez une si charmante maîtresse, pourquoi m'avez-vous soufflé la mienne ? Puisque M. de Faublas aimait tant le parloir, pourquoi mademoiselle Duportail a-t-elle couché chez la marquise ? Comment donc arrangez-vous tout cela ? — Mais, Rosambert, cela n'est pas difficile... — Ni désagréable, je le conçois. — Vous riez ! écoutez donc, mon ami. Vous savez comment les choses se sont passées entre la marquise et moi. — Oui, oui, à peu près. — Mais, rieur éternel, écoutez-moi. Élevé à peu près comme ma sœur, je n'étais

guère moins ignorant qu'elle il y a huit jours. Je n'ai pas pris madame de B*** : c'est elle qui s'est donnée... je suis excusable. — Allons, passe pour le bal paré ; mais au moins vous étiez le maître de ne pas retourner chez elle. Le bal masqué ! hein ! qu'en dites-vous? — Je dis qu'on m'y avait attiré... Je n'ai guère que seize ans, moi ! mes sens sont neufs. — Ah ! Sophie ! pauvre Sophie ! — Ne la plaignez pas, je l'adore ! Mais, Rosambert, je sais qu'il n'y a que des nœuds légitimes qui puissent m'assurer sa possession. — Cela doit être, au moins. — Eh bien ! en attendant que l'hymen nous unisse, je respecterai toujours ma Sophie... — C'est ce que l'on saura par la suite. — Cependant mon célibat me paraîtra dur. — Oh ! je le crois ! — Ma vivacité m'emportera quelquefois. — Sans doute. — Je ferai peut-être quelques infidélités à ma jolie cousine... — Cela est plus que probable. — Mais dès qu'un heureux mariage... — Ah ! oui. — Alors, ma Sophie, je n'aimerai que toi... — Cela n'est pas si sûr. — Je t'aimerai toute ma vie. — Celui-là me paraît fort ! »

Rosambert me quitta. Jasmin, à qui je demandai, en rentrant, si l'on avait rapporté mes habits, me dit qu'il n'avait vu personne ; j'attendis jusqu'au soir le commissionnaire, qui ne vint pas. J'étais inquiet, parce que j'avais laissé dans mes poches un portefeuille qui contenait deux lettres ; l'une m'avait été envoyée de province par un vieux domestique de mon père ; le bonhomme me souhaitait une bonne année. J'aurais été fâché de perdre l'autre : c'était celle que la marquise m'avait écrite quelques jours auparavant ; elle était, comme on sait, adressée à mademoiselle Duportail, et je voulais la conserver.

Les habits me furent rapportés le lendemain matin ; mais

je cherchai vainement dans les poches, le portefeuille ne s'y trouvait plus. Madame Dutour vint me faire oublier mon inquiétude en me remettant une lettre de la marquise. J'ouvris avec empressement; je lus :

« Ce soir, mon bon ami, à sept heures précises, trouvez-
» vous à la porte de mon hôtel; vous pourrez suivre avec
» assurance la personne qui, après avoir soulevé le chapeau
» dont vous vous serez couvert les yeux, vous nommera
» l'Adonis. Je ne puis vous en écrire davantage; depuis le
» matin je suis obsédée; on me fatigue des détails de la
» science physionomique; ce n'est pas celle-là que je me
» soucie d'approfondir! O mon ami, vous possédez si bien
» l'art de plaire que, quand on vous connaît, on ne sait plus
» qu'aimer, on ne veut plus que cela. »

Cette lettre était si flatteuse, l'invitation qu'elle contenait était si séduisante, que je ne balançai pas. J'assurai la Dutour que je ne manquerais pas de me rendre au lieu indiqué. Cependant, quand la messagère fut partie, je sentis quelque irrésolution. Ne devais-je pas désormais, uniquement occupé de Sophie, éviter toute occasion de revoir sa trop dangereuse rivale?... Mais pourquoi m'imposerais-je cette loi cruelle sans nécessité? Avais-je déclaré mon amour à Sophie? Sophie m'avait-elle avoué le sien? avait-elle acquis le droit d'exiger de moi ce sacrifice? D'ailleurs, à le bien prendre, ce que j'allais faire ne pouvait pas s'appeler une infidélité! je ne m'embarquais pas dans une intrigue nouvelle! Puisque j'avais passé la nuit avec la marquise, puisque je l'avais revue depuis dans ce galant boudoir, quel inconvénient de lui faire encore une visite? Cela ne faisait jamais que trois rendez-vous au lieu de deux; le crime était-il dans le nombre? Et puis ma jolie cousine ne serait pas instruite

de celui-là .. Enfin, ma parole était engagée ! le lecteur voit bien que je ne pouvais me dispenser d'aller à ce rendez-vous.

Je ne me fis pas attendre; Justine aussi ne me laissa pas morfondre à la porte, elle souleva mon chapeau : « Venez,



bel Adonis. » Je la suivis à petits pas. Cependant le suisse, quoiqu'à demi ivre, entendit quelque bruit et demanda qui c'était. « C'est moi ! c'est moi ! répondit Justine. — Oui, reprit l'autre, c'est vous ! mais ce jeune gaillard ? — Hé bien ! c'est mon cousin. » Le suisse était en gaieté, il se mit

à fredonner : *Voilà mon cousin, l'allure, mon cousin ; voilà mon cousin, l'allure.*

Cependant Justine me conduisait au fond de la cour ; nous enfilâmes un escalier dérobé ; on conçoit que la jolie soubrette fut embrassée plusieurs fois avant que nous fussions au premier étage. Elle me fit signe d'être plus sage, et m'ouvrit une petite porte ; je me trouvai dans le boudoir de la marquise. « Entrez, me dit Justine, entrez dans la chambre à coucher, vous seriez mal ici. » Elle sortit et ferma la porte sur elle.

J'entrai dans la chambre à coucher ; ma belle maîtresse vint à moi. « Ah ! maman, c'est donc ici que pour la seconde fois... » Elle m'interrompit : « Mon Dieu ! je crois entendre le marquis ! le voilà revenu pour toute la soirée ! sauvez-vous, partez ! » D'un saut je regagnai le boudoir ; mais je ne songeai pas à tirer sur moi la porte de la chambre à coucher, elle resta entr'ouverte ; et, pour comble de malheur, cette étourdie de Justine avait fermé à double tour l'autre porte qui conduisait à l'escalier dérobé. La marquise, qui ne pouvait deviner que la retraite me fût fermée, s'était assise tranquillement. Déjà le marquis était entré dans son appartement et s'y promenait d'un air effaré. Je tremblais qu'il ne m'aperçût dans le boudoir ; il n'y avait pas moyen d'en sortir : comment faire ? Je me jetai sous l'ottomane, et, dans une situation très-incommode, j'entendis une conversation fort singulière, qui eut un dénouement plus singulier encore.

« Vous voilà de retour de bonne heure, monsieur. — Oui, madame. — Je ne vous attendais pas sitôt. — Cela se peut bien, madame. — Vous paraissez agité, monsieur, qu'avez-vous donc ? — Ce que j'ai, madame, ce que j'ai !...

j'ai que... je suis furieux. — Modérez-vous, monsieur... peut-on savoir?... — J'ai que... il n'y a plus de mœurs nulle part... les femmes!... — Monsieur, la remarque est honnête et l'application heureuse! — Madame, c'est que je n'aime pas qu'on me joue!... et quand on me joue, je m'en aperçois bien vite! — Comment! monsieur, des reproches! des injures! cela s'adresserait-il... vous vous expliquerez sans doute? — Oui, madame, je m'expliquerai, et vous allez être convaincue! — Convaincue!... de quoi, monsieur? — De quoi? de quoi? un moment donc, madame; vous ne me laissez pas le temps de respirer!... Madame, vous avez reçu chez vous, logé chez vous, couché avec vous, mademoiselle Duportail!... (La marquise avec fermeté.) — Hé bien! monsieur? — Hé bien! madame, savez-vous ce que c'est que mademoiselle Duportail? — Je le sais... comme vous, monsieur; elle m'a été présentée par M. de Rosambert; son père est un honnête gentilhomme chez qui vous avez soupé encore avant-hier. — Il ne s'agit pas de cela, madame. Savez-vous ce que c'est que mademoiselle Duportail? — Je vous le répète, monsieur, je sais comme vous que mademoiselle Duportail est une fille bien née, bien élevée, fort aimable. — Il ne s'agit pas de cela, madame. — Hé! monsieur, de quoi s'agit-il donc? avez-vous juré de pousser ma patience à bout? — Un moment donc, madame; mademoiselle Duportail n'est point une fille... (La marquise très-vivement.) — N'est point une fille!... — N'est point une fille bien née, madame; c'est une fille d'une espèce... de ces filles qui... là... vous m'entendez? — Je vous assure que non, monsieur. — Je m'explique pourtant bien; c'est une fille qui... dont... que... enfin suffit, vous y êtes! — Ho! point du tout, mon-

sieur, je vous assure. — C'est que je voudrais vous gazer cela... Madame, c'est une p.... Vous comprenez? — Mademoiselle Duportail une... Pardon, monsieur, mais je n'y tiens pas, il faut que je rie. » En effet, la marquise se mit à rire de toutes ses forces. « Riez, riez, madame... tenez, connaissez-vous cette lettre-là? — Oui, c'est celle que j'ai écrite à mademoiselle Duportail, le lendemain du jour qu'elle a couché chez moi. — Justement, madame. Et celle-ci, la connaissez-vous? — Non, monsieur. — Regardez-la, madame; vous voyez bien l'adresse : *A Monsieur, monsieur le chevalier de Faublas*, et lisez le dedans : « Mon » cher maître, j'ai l'honneur de prendre la liberté d'oser » vous interrompre, pour vous souhaiter que cette année » qui commence vous soit belle et bonne, etc. J'ai l'hon» neur d'être, avec un profond respect, mon cher maî» tre, etc. » C'est une lettre de bonne année d'un domestique à son maître, qui est ce M. de Faublas. Hé bien! madame, ces deux lettres-là étaient dans le portefeuille que voici. — Enfin, monsieur? — Madame, et le portefeuille, vous ne devineriez jamais où je l'ai trouvé? — Dites, dites, monsieur. — Je l'ai trouvé dans un endroit où... là... — Hé! monsieur, dites tout de suite le mot, vous serez toujours obligé d'en venir là, ainsi... — Hé bien, madame, je l'ai trouvé dans un mauvais lieu. — Dans un mauvais lieu? — Oui, madame; tenez, je vais vous conter cela. Une femme a fait courir depuis quelques jours des billets imprimés, par lesquels elle donne avis aux amateurs qu'elle peut leur offrir de charmants boudoirs qu'elle loue à tant par heure; moi, j'ai été voir cela par curiosité. — Quel jour y avez-vous été, monsieur? — Hier, l'après-dînée, madame; les boudoirs sont en effet charmants!... il y en a un surtout au

premier étage... il est vraiment joli! il y a des tableaux, des estampes, des glaces; une alcôve, un lit... ah! c'est le lit surtout! figurez-vous que ce diable de lit est à ressorts! .. ah! c'est très-plaisant! tenez, il faut que quelque jour je vous fasse voir cela. — Un mari et sa femme en partie fine! (répondit la marquise) cela serait beau! »

J'entendis quelque bruit; la marquise se défendait, le marquis l'embrassa. Leur conversation, qui dans les commencements m'avait inquiété, m'amusait alors au point que je sentais moins la gêne de ma situation. Le marquis reprit ainsi :

« Ah! mais c'est que rien n'y manque; il y a dans ce boudoir, au premier étage, une porte qui communique chez une marchande de modes qui loge à côté... cela est fort bien imaginé... Vous entendez qu'une femme comme il faut a l'air d'être chez sa marchande de modes; point du tout, elle monte l'escalier, et puis on vous en plante à un pauvre mari! Mais écoutez-moi, madame; dans ce boudoir, j'ai ouvert une petite armoire, et dans cette armoire j'ai trouvé ce portefeuille. Ainsi, il est clair que mademoiselle Duportail a été là avec ce monsieur de Faublas, et cela est très-vilain à elle! et très-malhonnête à M. de Rosambert, qui la connaissait, de nous l'avoir présentée! et très-imprudent à son père de la laisser sortir, accompagnée seulement d'une femme de chambre! et je n'en ai pas été la dupe! il y a dans sa figure... vous savez comme je suis physionomiste!.. elle est jolie, sa figure! mais il y a quelque chose dans les traits qui annonce un sang... cette fille-là a du tempérament, et je l'ai bien vu!.... Vous souvenez-vous de ce soir que Rosambert lui dit qu'il y avait des circonstances... hein! des circonstances! vous n'aviez pas remarqué cela, vous! Moi, je

vous ai relevé le mot! Ah! l'on ne m'attrape pas! Et tenez, le même jour... venez, venez, madame... »

La marquise, qui me croyait parti, se laissa conduire à son boudoir; le marquis continua.

« Elle était ici, dans ce boudoir... là. Vous, vous étiez couchée sur cette ottomane... je suis arrivé... madame, elle avait le teint animé, les yeux brillants, un air!... oh! je vous le dis, cette fille a un tempérament de feu! Vous savez que je m'y connais; mais laissez-moi faire, j'y mettrai bon ordre. — Comment! monsieur, vous y mettrez bon ordre?... — Oui, oui, madame; d'abord, je dirai à Rosambert ce que je pense de son procédé; il y a peut-être été avec elle, Rosambert! Ensuite, je verrai M. Duportail, et je l'instruirai de la conduite de sa fille. — Quoi, monsieur! vous ferez à M. de Rosambert une mauvaise querelle?—Oh! madame, Rosambert savait ce qu'il en était, il était jaloux de moi comme un tigre.—De vous, monsieur?—Oui, madame, de moi, parce que la petite avait l'air de me préférer... elle me faisait même des avances, et c'est en cela qu'elle m'a joué, elle! car elle avait alors ce monsieur de Faublas. Je saurai ce que c'est que ce monsieur de Faublas, et je verrai M. Duportail. — Quoi! monsieur, vous pourriez aller dire à un père?... — Oui, madame, c'est un service à lui rendre; je le verrai, je l'instruirai de tout. — J'espère, monsieur, que vous n'en ferez rien. — Je le ferai, madame. — Monsieur, si vous avez quelque considération pour moi, vous laisserez tout cela tomber de soi-même. — Oh! je saurai... — Monsieur, je vous le demande en grâce. — Non, non, madame. — Vous m'éclairez, monsieur; je vois le motif de l'intérêt si pressant que vous prenez à ce qui regarde mademoiselle Duportail... Je vous connais trop bien pour être la dupe de cette austé-

rité de mœurs dont vous vous parez aujourd'hui; vous êtes fâché, non pas de ce que mademoiselle Duportail a été dans un lieu suspect, mais de ce qu'elle y a été avec un autre qu'avec vous. — Oh! madame! — Et quand j'accueillais chez moi une demoiselle que je croyais honnête, vous aviez des desseins sur elle! — Madame... — Et vous osez venir vous plaindre à moi-même d'avoir été joué! C'était moi, c'était moi seule qu'on jouait. »

Elle se laissa tomber sur l'ottomane; son mari jeta un cri, et puis il embrassa la marquise en lui disant : « Ah! si vous saviez comme je vous aime! — Si vous m'aimiez, monsieur, vous auriez plus de considération pour moi, plus de respect pour vous-même, plus de ménagement pour un enfant peut-être moins à blâmer qu'à plaindre... Que faites-vous donc, monsieur? laissez-moi; si vous m'aimiez, vous n'iriez pas apprendre à un père malheureux les égarements de sa fille; vous n'iriez pas conter cette aventure à M. de Rosambert, qui en rira, qui se moquera de vous, et qui dira partout que j'ai reçu chez moi une fille à intrigue! Mais, monsieur, finissez donc; ce que vous faites-là ne ressemble à rien. — Ho! madame, je vous aime. — Il suffit bien de le dire! il faut le prouver. — Mais depuis trois ou quatre jours, mon cœur, vous ne voulez jamais que je vous le prouve. — Ce ne sont pas de ces preuves-là que je vous demande, monsieur... Mais, monsieur, finissez donc. — Allons, madame, allons, mon cœur! — En vérité, monsieur, cela est d'un ridicule! — Ah! nous sommes seuls. — Il vaudrait mieux qu'il y eût du monde, cela serait décent! mais finissez donc; n'avons-nous pas toujours le temps de faire ces choses-là?.... finissez donc... quoi! des gens mariés!... à votre âge!... dans un boudoir... sur une otto-

manc... comme deux amants... et quand j'ai lieu de vous en vouloir encore! — Hé bien, mon ange, je ne dirai rien à Rosambert, rien à M. Duportail. — Vous me le promettez bien? — Oh! je vous en donne ma parole... — Hé bien, un moment; rendez-moi le portefeuille, laissez-le-moi. — Oh! de tout mon cœur; le voilà. (Il y eut un moment de silence.) — En vérité, monsieur, dit la marquise d'une voix presque éteinte, vous l'avez voulu, mais cela est bien ridicule. »

Je les entendis bégayer, soupirer, se pâmer tous deux; on ne peut se figurer ce que je souffrais sous l'ottomane pendant cette étrange scène; j'aurais étranglé les acteurs de mes mains; et, dans l'excès de mon dépit, j'étais tenté de me découvrir, de reprocher à la marquise cette infidélité d'un nouveau genre, et de rendre au marquis l'amère mys-



tification qu'il me faisait essuyer sans le savoir. Justine vint

terminer mes irrésolutions; elle ouvrit tout à coup la porte de l'escalier dérobé. La marquise jeta un cri; le marquis se sauva dans la chambre à coucher pour y réparer son désordre. Justine, apercevant un mari au lieu d'un amant, demeura stupéfaite, et la marquise ne fut pas moins étonnée qu'elle en me voyant sortir de dessous l'ottomane. Je remerciai tout bas la femme de chambre. « Grand merci, Justine, tu m'as rendu service; j'étais fort mal là-dessous, tandis que madame était dessus très à son aise. » La marquise, interdite et tremblante, n'osa ni me répondre ni me retenir. Son mari était si près de là! probablement il allait rentrer quand il serait plus décemment vêtu. Justine se rangea pour me laisser passer. Je descendis l'escalier dérobé sans lumière, au risque de me rompre vingt fois le col; je traversai la cour rapidement, et je sortis de l'hôtel en maudissant ses maîtres.

Le lendemain j'étais encore au lit quand Jasmin m'annonça Justine, et se retira discrètement. « Mon enfant, je songeais à toi. — Oh! monsieur, laissez-moi; cette fois-ci, vous ne m'y prendrez pas; je veux commencer par ma commission. Savez-vous que j'ai été encore bien grondée hier? vous nous avez fait une belle peur! vous n'étiez pas encore au bas de l'escalier quand le marquis est rentré dans le boudoir. Voyez cette sotte, a-t-il dit, qui entre ici comme un coup de pistolet! Dès qu'il nous a quittées, madame, désolée de l'aventure, m'a dit qu'elle ne concevait pas pourquoi vous vous étiez caché sous l'ottomane. J'ai été forcée de lui avouer que j'avais, sans y songer, fermé la porte à double tour. Elle m'a fait une scène! et puis ce matin elle m'a remis cette lettre pour vous. — Fort bien, ma petite Justine, voilà ta commission faite, car je n'ouvrirai pas la lettre. — Vous ne

l'ouvrirez pas, monsieur? — Non, je suis fâché contre ta maîtresse. — Vous avez tort. — Mais je ne suis pas fâché contre toi, Justine. — Et vous avez raison... Oh! finissez... mais tenez, je le veux bien, à condition que vous lirez la lettre. — Oh! qu'une maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi! Eh bien! oui, je la lirai. »

Justine remplit de si bonne grâce les conditions du traité, qu'il y aurait eu de ma part de la perfidie à ne pas tenir parole : j'ouvris la lettre.

« Que notre aventure d'hier m'a peinée, mon bon ami!
» Cette scène, qui n'eût été que bizarre si, comme je le
» croyais, vous n'en aviez pas été le témoin, est devenue, par
» votre présence, aussi désagréable pour moi que morti-
» fiante pour vous. Quels mots avez-vous dits en partant,
» petit ingrat! vous ne savez pas le mal que vous m'avez fait!
» Revenez à moi, mon bon ami, revenez à celle qui vous
» aime; trouvez-vous à midi au lieu qu'on vous désignera.
» Là, je n'aurai pas de peine à me justifier; là, quand mon
» amant sera bien convaincu de son injustice, il me trou-
» vera prête à lui pardonner sa vivacité. »

« Monsieur, reprit Justine dès que j'eus fini ma lecture, madame vous attendra à midi au boudoir de l'autre jour... vous savez bien?... où nous vous avons habillé. — Oui, Justine, et où tu as tant pleuré! si tu savais comme j'ai souffert pour toi! mais aussi, friponne, tu ne te contentes pas de faire des malices, tu en dis! — Oh! ne me parlez pas de cela, j'en suis encore toute honteuse... finissez donc... donnez-moi votre réponse pour ma maîtresse. — Ma réponse, Justine, est que je n'irai pas au rendez-vous. — Vous n'irez pas? — Non, Justine. — Quoi! vous donnerez ce chagrin-là à ma maîtresse? — Oui, mon enfant. — Mais vous allez me

faire gronder. — Je me charge de te consoler d'avance. — Vous êtes bien décidé? — Très-décidé, Justine. — Eh bien! en ce cas, faites un bout de lettre... finissez donc... (Elle m'embrassa.) Écrivez un mot pour ma maîtresse. — Non, mon enfant, je n'écrirai pas. — Ah! laissez-moi... Mais tenez, je le veux bien encore, à condition que vous écrirez. — Ah! Justine, je le répète, qu'une maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi! Eh bien! oui, j'écrirai. »



J'écrivis en effet:

« Je ne sais, madame, si l'aventure d'hier vous a beau-
» coup *peinée;* mais, à la manière dont vous avez rempli
» votre emploi sur l'ottomane, j'ai lieu de croire qu'il ne
» vous paraissait pas très-pénible. Quand on a un mari
» galant, aimable et tendrement aimé, madame, on doit s'en
» tenir là. Je suis avec le plus vif regret, etc. »

O ma jolie cousine! ô combien, en songeant à vous, je m'applaudis de l'effort généreux que je venais de faire! oh! qu'il me fut doux de penser qu'enfin je vous avais sacrifié un rendez-vous, et qu'à l'heure même où la marquise avait cru me revoir chez son amie, je jouirais près de vous du bonheur de vous admirer!

Hélas! elle ne vint pas au parloir. « Ah! ma sœur, ah! pourquoi votre amie n'est-elle pas avec vous? — Oh! je vous disais bien qu'elle était malade! Hier encore elle a pleuré toute la journée; de la nuit elle n'a fermé l'œil; la fièvre s'est déclarée ce matin. — La fièvre! Sophie a la fièvre! Sophie est en danger! — Ne parlez pas si haut, mon frère; je ne sais pas s'il y a du danger, mais elle souffre, elle a le teint pâle, les yeux rouges, la tête penchée, la respiration lente, la parole brève et entrecoupée; j'ai cru même surprendre quelques moments de délire. Ce matin, son visage s'est enflammé tout à coup, ses yeux sont devenus vifs et brillants : elle a prononcé très-vite et très-bas quelques mots que je n'ai pu entendre; mais bientôt elle est retombée dans un accablement plus profond : *Non*, *non*, a-t-elle dit, *cela n'est pas possible... je ne le puis, je ne dois pas... Jamais il ne le saura.* J'ai vu des larmes couler de ses yeux. Elle a ajouté d'un ton douloureux : *Oh! comme je me suis trompée! J'en mourrai; j'en mourrai! Le cruel! l'ingrat!* J'ai pris sa main, elle a serré la mienne, et puis elle m'a redit ce qu'elle me répète sans cesse : *Adélaïde! Adélaïde! ah! que tu es heureuse!* Sa gouvernante rentrait. Sophie m'a encore conjurée de ne lui rien dire. Cependant, mon frère, il faudra que j'avertisse madame Munich (c'était le nom de la gouvernante de Sophie), parce que je crains pour ma bonne amie. Qu'en pensez-vous? — Adélaïde, lui avez-

vous dit que j'étais ici? — Oui; mais j'avais bien raison de vous soutenir hier qu'elle ne vous aimait plus, et elle me l'a dit elle-même. — Sophie vous a dit... — Oui, monsieur, elle me l'a dit, et elle m'a chargée de vous le dire. Hier, avant souper, je lui racontais que vous aviez amené avec vous un jeune monsieur fort aimable; elle a demandé son nom, j'ai répondu : Le comte de Rosambert. — *Rosambert!* a-t-elle répété avec étonnement, *Rosambert! c'est celui qui a mené votre frère chez la marquise de B*** ! ce n'est pas un jeune homme honnête. Votre frère en fait son ami; il gâtera tout à fait votre frère... Adelaïde, il commence à se déranger, votre frère.* — Ah! ma bonne amie, je lui en ai fait des reproches, et je lui ai dit même que tu ne l'aimes plus. — *Vous lui avez dit que je ne l'aime plus!* — Oui, ma bonne amie; mais il n'a pas voulu me croire, et il s'est mis à rire, et M. de Rosambert a ri aussi. — *Ces messieurs se sont mis à rire!* m'a répliqué Sophie d'un ton fâché. *Votre frère a ri et n'a pas voulu vous croire! Adélaïde, quand revient-il, votre frère?* — Demain, ma bonne amie. — *Eh bien! dites-lui qu'il est vrai que j'ai eu de l'amitié pour lui, mais que je n'en ai plus, plus du tout, et qu'afin de l'en convaincre je ne le reverrai de ma vie.* Elle m'a quittée, et puis un moment après elle est venue me dire en riant : *Oui, ma chère Adélaïde, tu as raison, je n'aime pas ton frère; je ne l'aime pas : ne manque pas de le lui dire demain.* Elle riait, et cependant, je vous assure, Faublas, que tout de suite elle s'est mise à pleurer. »

Tandis qu'Adélaïde me parlait, mon cœur était pénétré de douleur et de joie.

« Il faut, reprit ma sœur, il faut que je vous fasse part d'une singulière idée qui m'était venue dans l'esprit, je ne

sais comment, je ne sais pourquoi. En voyant ma bonne amie rire et pleurer en même temps, je ne puis m'empêcher de craindre qu'elle ne soit un peu folle; cependant, il y a là-dedans quelque mystère que je ne pénètre pas. Sûrement, quelqu'un lui donne du chagrin. Mon frère, j'ai vraiment eu peur que ce fût vous. Pourquoi le hait-elle à présent? me suis-je dit. Pourquoi ne veut-elle plus le voir? Serait-ce lui qu'elle appelle ingrat et cruel?... Vous sentez bien, Faublas, qu'en y réfléchissant un peu, je me suis convaincue que cette idée n'était pas raisonnable... Mon frère un ingrat! un cruel! cela ne se peut pas. Et puis, quel mal a-t-il fait à ma bonne amie? quel mal aurait-il pu lui faire?

— Adélaïde! m'écriai-je, ma chère Adélaïde! — Comment! vous pleurez! me dit-elle; seriez-vous fâché contre moi? Je vous assure que j'ai pensé tout cela malgré moi, et que je ne vous l'ai pas dit pour vous offenser. — Oh! je le sais bien, ma chère sœur, je le sais bien; c'est la maladie de ta bonne amie qui me fait pleurer. — Mon frère, pensez-vous qu'elle puisse devenir sérieuse? pensez-vous que je doive avertir la gouvernante de Sophie? — Non, Adélaïde, non; ne l'avertis pas. Ta bonne amie a la fièvre, comme tu dis bien, et je connais un remède qui la guérira. Adélaïde, je vous apporterai demain matin la recette écrite sur un morceau de papier soigneusement cacheté; vous ne montrerez ce papier à personne; vous le donnerez à Sophie quand madame Munich ne sera pas avec elle : il est essentiel que madame Munich ne voie pas ce papier. Vous m'entendez bien? — Oui, oui, soyez tranquille. Ah! que je vous aurai d'obligations si vous guérissez ma bonne amie! — Adélaïde, dites à ma jolie cousine que je crois connaître son mal, que je le partage, et que j'espère lui rendre sa tranquillité. Lui direz-

vous bien cela, ma sœur? — Ah! mot pour mot! vous connaissez son mal, vous le partagez, vous le guérirez; je lui dirai même que vous avez pleuré. Mais ne manquez pas de venir demain... Ah! quand ma bonne amie se portera bien, elle vous aimera sans doute autant qu'elle vous aimait autrefois. »

Revenu chez moi, je ne m'occupai que des discours d'Adélaïde, que des peines de Sophie. Malheureusement, mon père donnait à dîner ce jour-là. Il fallut d'abord tenir table, et faire ensuite un maudit brelan qui me retint jusqu'à plus de minuit. Oh! quel tourment, quand on aime bien, quand on se croit aimé, quand on veut écrire à sa maîtresse; quel tourment d'être obligé de jouer toute la soirée! Je ne le souhaite pas à mon plus cruel ennemi.

On devine que je dormis peu cette nuit. Le lendemain, je passai dans un petit cabinet pratiqué au fond de ma chambre à coucher; j'avais là quelques livres d'étude dont mon commode gouverneur ne m'ennuyait pas souvent. Je me mis à mon secrétaire. J'écrivis une première lettre, que je déchirai; j'en fis une seconde, pleine de ratures, qu'il fallait bien corriger; et je prie le lecteur de ne pas dire que j'aurais dû recommencer encore la troisième, que voici :

« MA JOLIE COUSINE,

» Il est enfin venu, ce moment tant souhaité où je puis » librement vous ouvrir mon cœur, solliciter de votre ten- » dresse un aveu bien doux, et peut-être assurer ainsi notre » bonheur commun.

» Ah! Sophie! Sophie! si vous saviez ce que j'éprouvai le » premier jour que je vous vis! Comme ma vue se troubla! » comme mon cœur fut agité! Mon amour n'a fait qu'aug-

» menter depuis : un feu dévorant circule aujourd'hui dans » mes veines... Sophie, je n'existe que par toi ! »

J'en étais là quand Jasmin, entrant brusquement, m'annonça le vicomte de Florville. « Le vicomte de Florville ! je ne le connais pas ; dites que je n'y suis pas. — Monsieur, il est dans votre chambre à coucher. — Comment ! vous laisseriez donc entrer toute la terre ? — Monsieur, il a forcé la porte. — Au diable le vicomte de Florville ! »

Tremblant que cet inconnu si peu civil ne vînt jusque dans mon cabinet, et que d'un œil profane il ne parcourût ce papier dépositaire de mes plus secrets sentiments, je me précipitai dans ma chambre à coucher. Un cri de surprise et de joie m'échappa : ce prétendu vicomte de Florville, c'était la marquise de B*** ! Mon premier mouvement fut de pousser Jasmin dehors ; le second, de verrouiller la porte ; le troisième, d'embrasser le charmant cavalier ; le quatrième... les esprits pénétrants l'ont déjà deviné.

La marquise, toujours étonnée de ma vivacité, dès qu'elle eut repris ses esprits, me dit : « Vous êtes un bien singulier jeune homme ; ne vous lasserez-vous jamais de prendre ainsi le roman par la queue ? Il n'y a que vous dans le monde capable de commencer un raccommodement par où il doit finir. — Hé bien ! maman, prenez qu'il n'y ait rien de fait ; voyons, disputons-nous. — Oui, afin de nous raccommoder encore, n'est-il pas vrai, petit libertin ? — Ah ! ma chère maman, je n'ai pas une idée que vous ne compreniez d'abord. — Hier, pourtant, vous ne m'avez pas comprise, ingrat que vous êtes. — Hier, je boudais encore. — Et de quoi, s'il vous plaît ? Pouvais-je soupçonner que vous fussiez sous cette ottomane ? N'était-il pas essentiel pour

vous et pour moi de retirer ce portefeuille des mains du marquis? — Tout cela est vrai, maman; mais le dépit... — Le dépit! Vous avez du dépit! vous, pour qui j'oublie mes devoirs... toutes les bienséances... le soin même de ma réputation; et de quel ton répondez-vous à la lettre la plus tendre? (Elle tira la mienne de sa poche.) Tenez, ingrat, relisez-la, votre lettre; relisez-la de sang-froid si vous pouvez. Quelle cruelle ironie! quel persiflage amer! et cependant je vous pardonne! et cependant je viens vous chercher! je me conduis avec autant de faiblesse et d'imprudence qu'un enfant de douze ans... Ah! Faublas! Faublas! il faut que le charme soit bien fort !... il faut... que vous m'ayez ensorcelée! — Petite maman? — Hé bien! — Grondez-moi fort, parce que nous nous raccommoderons. — Comment, fripon, vous n'avouerez seulement pas que vous avez eu tort! vous ne me demanderez pas pardon?—Ho! si fait!... ô que vous êtes belle... ô que je vous demande pardon! »

Les gens qui ont de l'esprit, et même ceux qui n'en ont pas, devineront encore qu'ici la marquise et moi nous nous raccommodâmes.

On croit que nous allons recommencer à nous quereller; point du tout. Voici l'instant des petites caresses et des compliments tendres.

« Mon Dieu! Florville, que vous êtes séduisant dans ce joli négligé! que ce frac anglais vous va bien! — Mon ami, je l'ai fait faire hier tout exprès. Il est, si je ne me suis pas trompée, de la même étoffe et de la même couleur que ce charmant habit d'amazone dans lequel l'amour, qui voulait ma défaite, te fit paraître à mes yeux pour la première fois. Devenu chevalier de mademoiselle Duportail, j'ai senti qu'il me convenait de prendre ses couleurs. (Je la serrai dans mes

bras.) — Et moi, désormais l'esclave du vicomte de Florville, je me plairai toujours à porter ses chaînes. Maman, quelle douce réciprocité! — Mon ami, l'amour est un enfant qui s'amuse de ces métamorphoses. Il fit de mademoiselle Duportail une vierge folle, il fait de la marquise de B*** un jeune homme imprudent. Ah! puisse le vicomte de Florville te paraître aussi aimable que mademoiselle Duportail me sembla jolie!... — Aussi aimable? ah! bien davantage! — Ho! non, répondit-elle en se mirant avec complaisance et me considérant avec tendresse; ho! non. Vous êtes mieux, mon ami, plus grand, plus dégagé. Il y a dans votre air quelque chose de hardi, de martial... — Oui, maman, et si j'en crois un grand physionomiste, quelque chose de plus nerveux... — Ah! Faublas, laissez là mon pauvre mari... n'est-ce pas assez du mauvais tour que nous lui jouons?... Enfin, je ne suis pas venue ici pour m'occuper de lui... Ho! çà, mon ami, dis-moi sans flatterie comment tu me trouves. — Bien, plus que bien. Je n'aurais pas de peine à vous dire comment vous êtes mieux; mais puisque absolument, homme ou femme, il faut qu'on s'habille, ah! je défie que, d'une manière ou de l'autre, personne soit jamais aussi jolie que vous. — Voilà bien le langage d'un amant! toujours enthousiaste, toujours exagéré! Ah! mon cher Faublas, quelle femme sera plus heureuse que moi si tu me vois toujours des mêmes yeux! — Ah! maman, toute ma vie! »

Je la tenais dans mes bras; elle m'échappa pour aller prendre une épée qu'elle aperçut sur un fauteuil. En ajustant le ceinturon, elle dit : « J'ai un joli cheval anglais que je monte quelquefois; nous touchons au printemps, j'aime beaucoup à me promener à cheval dans les environs de Paris: voudrez-vous bien m'accompagner quelquefois, Fau-

blas?... Veux-tu, mon ami, t'égarer de temps en temps



dans les bois avec le vicomte de Florville? — Mais on nous verra. — Non, le marquis est souvent obligé d'aller à la cour. — Hé bien, maman, quel jour? — Ha! laissez donc paraître la verdure. »

En me parlant elle avait tiré mon épée, et, s'escrimant en face de moi : « En garde, chevalier, me dit-elle. — Je ne sais pas si le vicomte est redoutable; mais ce que je sais bien, c'est que ce n'est pas là, ce n'est pas ainsi que je dois me battre avec la marquise. Ose-t-elle accepter une autre espèce de combat? (Elle vola dans mes bras.) — Ah! Fau-

blas, me dit-elle en riant; ah! s'il n'y en avait jamais de plus meurtriers... — Maman, ce ne serait plus parmi les hommes qu'on chercherait des héros. »

Je venais de mettre la marquise hors d'état de me battre, et bien m'en prit.

Ma belle maîtresse me donna encore deux heures, que nous employâmes passablement bien. « Si je n'écoutais que mon cœur, me dit-elle enfin, je resterais ici toute la journée; mais voici l'heure à laquelle je dois rejoindre Justine dans un endroit et mes gens dans un autre. » Nous nous dîmes adieu; je reconduisis poliment le vicomte de Florville. Déjà sortis de mon appartement, nous allions descendre l'escalier, lorsqu'à travers les rampes je distinguai, dans le vestibule, Rosambert qui se disposait à monter. J'en avertis la marquise : « Rentrons promptement, me dit-elle, je vais me cacher dans quelque coin de votre appartement; vous le renverrez vite. » A ces mots, sans me donner le temps de la réflexion, elle rentra, traversa ma chambre à coucher comme une folle, et se jeta dans mon cabinet.

Rosambert entra : « Bonjour, mon ami, comment se porte Adélaïde? comment se porte la jolie cousine? — Chut! chut! ne me parlez pas de cela, mon père est là. — Où? — Dans ce cabinet. — Dans ce cabinet! votre père? — Oui. — Et que fait-il là? — Il examine des livres. — Comment, vos livres? Mais non, il n'est pas dans ce cabinet, car, tenez, le voilà qui entre... Ha! il y a de la marquise là-dessous.... Et pourquoi ne pas me dire tout bonnement que vous êtes en affaire? Adieu, Faublas, à demain. » Il passa devant mon père, et le salua : « Monsieur, vous avez quelque chose à dire à monsieur votre fils : je vous laisse. »

Cependant le baron me regardait d'un air sévère, et se

promenait à grands pas. Impatient de savoir ce que m'annonçait cet abord sinistre, je lui demandai respectueusement pourquoi il m'avait fait l'honneur de monter chez moi. « Vous le saurez tout à l'heure, monsieur. » Un domestique parut. « Va-t-il venir? cria le baron. — Le voilà, monsieur, » et mon cher gouverneur entra.

Le baron lui dit : « Monsieur, ne vous ai-je pas chargé de la conduite et de l'éducation de mon fils? — Oui, sans doute... — Hé bien! monsieur, l'une est très-négligée, et l'autre très-mauvaise. — Monsieur, ce n'est pas ma faute; monsieur votre fils n'aime pas l'étude... — C'est là le moindre mal, interrompit le baron : mais comment ne suis-je



pas instruit de ce qui se passe chez moi? Pourquoi ne m'avertissez-vous pas des désordres de mon fils? — Monsieur, quant à ce qui se passe chez vous, je ne puis répon-

dre que de ce que je vois; au dehors, je ne puis répondre de rien. Monsieur votre fils, quand il sort, souffre rarement que je l'accompagne, et... » (Un regard que je jetai sur M. Person l'avertit qu'il en avait assez dit.) Le baron reprit: « Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire : si ce jeune homme se conduit toujours mal, je me verrai forcé de lui choisir un autre instituteur. Laissez-nous, je vous prie. »

Lorsque M. Person fut sorti, le baron prit un fauteuil et me fit signe de m'asseoir. « Pardon, mon père, mais j'ai affaire. — Je le sais bien, monsieur, et c'est précisément pour que cette affaire ne s'achève pas que je viens vous parler. — Mon père... encore une fois pardon; mais il faut que je sorte... — Non, monsieur, vous resterez; asseyez-vous. » Il fallut bien s'asseoir; j'étais sur les épines. Le baron commença.

« Se peut-il que Faublas ait de sang-froid médité des horreurs? Se peut-il qu'il veuille abuser la simple innocence et préparer des piéges à la vertu? — Moi! mon père! — Oui, vous; je viens du couvent, je sais tout.

» Si mon fils, encore trop jeune pour sentir que, plus une conquête est aisée, moins elle est flatteuse; qu'il faut se garder de confondre une intrigue avec une passion; que l'amour du plaisir ne fut jamais de l'amour... — Mon père, daignez parler moins haut. — Si mon fils, trop enivré de ce qu'on ne peut appeler qu'une bonne fortune... — Oh! plus bas, je vous en supplie. — Trop charmé de la découverte d'un sens nouveau et de la possession d'une femme qui n'est pas sans appas; si mon fils, dans les bras de la marquise de B***... — Ah! c'en est trop, de grâce, mon père. — Avait oublié son père, son état, ses devoirs, je l'aurais plaint, mais je l'aurais excusé; je lui aurais donné les conseils

d'un ami; je lui aurais dit : Plus la marquise... — Ho! mon père, si vous saviez... — Plus la marquise est belle, et plus elle est dangereuse. Examine avec moi la conduite de cette femme dont tu es épris. Au premier coup d'œil ta figure la décide : elle te prend en une soirée... — Je vous conjure de ménager... — Pour satisfaire sa folle passion, elle expose sa vie et la tienne... Qu'elle doit être vive, ardente, emportée, celle... — Ah! mon Dieu! — Celle qui sacrifie à la soif du plaisir son repos, son honneur, l'estime publique!.... — Ah! mon père! ah! monsieur! — Je le répète, mon ami, plus la marquise est belle, plus elle est dangereuse. Tu croiras dans ses bras que la nature a des ressources inépuisables... »

Désolé de ne pouvoir m'expliquer, bien convaincu que le baron ne se tairait pas, je me déterminai à attendre patiemment la fin de cette remontrance, que dans une autre occasion je n'aurais peut-être pas trouvée trop longue. Le coude gauche posé sur le bras de mon fauteuil, je mordais ma main de dépit, et mon pied droit, toujours en mouvement, battait la mesure sur le parquet. Mon père, cependant, continuait.

« Tu l'énerveras, la nature, au moment de la puberté, dans cet âge critique où, travaillant au développement des organes, elle a besoin de toutes ses forces pour achever son ouvrage. Je sais bien que l'excès des plaisirs produira la satiété; mais le dégoût viendra trop tard, peut-être; mais déjà tu pleureras ta santé détruite, ta mémoire perdue, ton imagination flétrie, toutes tes facultés altérées. Infortuné! tu deviendras à la fleur de ton âge la proie des noirs chagrins, des infirmités dégoûtantes; et, dans les horreurs d'une vieillesse prématurée, tu gémiras d'être obligé de sup-

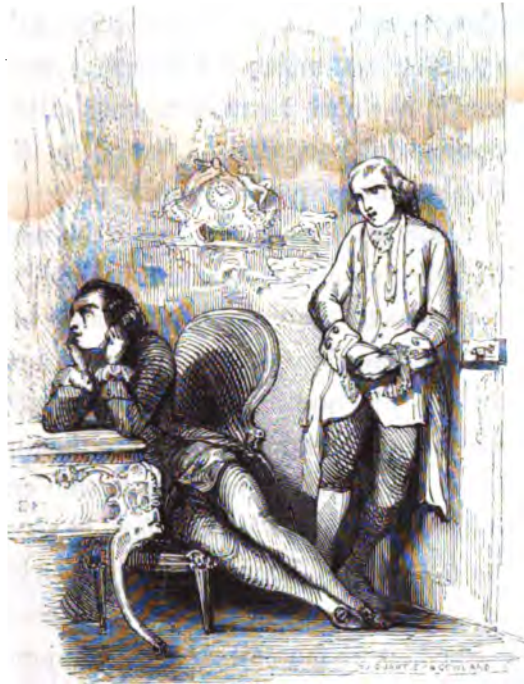
porter le fardeau de la vie... Oh ! mon ami ! redoute ces malheurs plus communs qu'on ne pense : jouis du présent, mais songe à l'avenir ; use de ta jeunesse, mais garde des consolations pour l'âge mûr.

» Cependant, ajouta le baron, mon fils, peu touché de mes représentations paternelles, aurait donné, en m'écoutant, mille signes d'impatience ; il se serait dandiné sur son fauteuil ; il m'aurait interrompu cent fois. Je n'aurais pas eu l'air de m'en apercevoir. Plus effrayé de ses dangers que sensible à mes injures, j'aurais continué tranquillement ; je lui aurais dit : La marquise de B***... »

On conçoit ce que je souffrais depuis un quart d'heure. Je ne pus contenir davantage mon impatience long-temps concentrée : « Hé ! mon père, m'écriai-je, n'auriez-vous pas pu me dire tout cela un autre jour ? » Le baron était naturellement violent : il se leva furieux. Craignant l'effet d'un premier transport, je me sauvai dans le cabinet, dont je poussai la porte sur moi.

J'y trouvai la marquise dans une situation bien pénible. Les bras appuyés sur le devant de mon secrétaire, elle tenait avec ses mains ses oreilles bouchées, et lisait, en sanglotant, un papier posé devant elle. Je m'approchai de ma belle maîtresse. « Oh ! madame, combien je suis désolé !... » La marquise me fixa d'un air égaré : « Cruel enfant ! quelles fautes tu m'as fait faire !... — Ho ! parlez donc plus bas. — Mais quel châtiment j'en reçois ! — De grâce, parlez plus bas. — Ton père... ton indigne père... il ose... — O mon amie ! vous allez vous perdre ! — Mais tu es cent fois plus cruel que lui. Tiens, regarde cet écrit funeste... vois ces caractères perfides... mes pleurs les ont effacés. » (Elle me montrait la lettre commencée pour Sophie.)

« Faublas, cria le baron, ouvrez cette porte. Vous n'êtes



pas seul dans ce cabinet? — Pardonnez-moi, mon père. — J'entends quelqu'un vous parler. Ouvrez cette porte. — Mon père, je ne le puis. — Je le veux : ne me laissez pas appeler mes gens. » La marquise se leva brusquement : « Faublas, dites-lui que vous êtes avec un de vos amis qui demande la permission de sortir? — De sortir! — Oh! oui, reprit-elle avec désespoir; quelque honte qu'il y ait à sortir, il y en aura moins qu'à rester. — Mon père, je suis avec un de mes amis qui demande la liberté de sortir. — Avec un de vos amis? — Oui, mon père. — Hé! que ne me

disiez-vous plus tôt qu'il y avait quelqu'un dans ce cabinet? Ouvrez, ouvrez, ne craignez rien : je suis tranquille. Votre ami peut sortir.

— « Conduisez-moi, » me dît la marquise. Elle se couvrit le visage avec ses mains : j'ouvris la porte ; nous entrâmes dans la chambre à coucher ; nous allions gagner la porte opposée qui conduisait à l'escalier. Mon père, étonné des précautions que l'inconnu prenait pour se cacher, se jeta sur notre passage ; il dit à ma malheureuse amie : « Monsieur, je ne vous demande pas qui vous êtes ; mais vous me permettrez au moins que j'aie l'honneur de vous voir. — Mon père, je vous conjure, pour mon ami, de ne pas exiger... — Eh! que signifie donc ce mystère? interrompit le baron ; quel est donc ce jeune homme qui se cache chez vous et qui craint qu'on ne le voie en face? Je prétends savoir à l'instant... — Mon père, je vous le dirai ; je vous donne ma parole d'honneur que je vous le dirai. — Non, non, monsieur ne sortira pas que je ne sache... » La marquise se jeta dans un fauteuil, le visage toujours couvert de ses mains : « Monsieur, vous avez des droits sur un fils ; mais sur moi, je ne le croyais pas. » Le baron, entendant le son clair d'une voix féminine, soupçonna enfin la vérité. « Quoi! s'écria-t-il, il se pourrait!... Oh! que je suis fâché!... que j'ai de regrets!... que d'excuses!... Mon fils, vous devez sentir que votre père, jaloux de vous rendre à vos devoirs, s'est permis sur le compte de madame la marquise de B*** des expressions trop fortes, que le baron de Faublas désavoue... Mon fils, reconduisez votre ami. »

La marquise, dès que nous fûmes dans l'escalier, donna un libre cours à ses larmes. « Oh! que je suis cruellement punie de mon imprudence! » disait-elle. Je voulus hasarder

quelques mots de consolation. « Laissez-moi! laissez-moi! Votre barbare père est moins barbare que vous! »

Nous étions dans le vestibule. J'ordonnai qu'on allât promptement chercher un fiacre, et, en attendant qu'il arrivât, je fis entrer la marquise dans la loge du suisse. Il n'y avait qu'un instant que nous y étions, lorsqu'un homme présenta sa figure par le vasistas entr'ouvert, et demanda si le baron était chez lui. La marquise se cacha le visage dans ses mains; je me jetai devant elle pour la couvrir de



mon corps; mais tout cela ne put se faire assez promptement. M. Duportail (car c'était lui) eut le temps de fixer la marquise. « Monsieur, le baron est chez moi; si vous voulez prendre la peine d'y monter, je vous rejoins dans un moment. — Oui! oui! » me répondit M. Duportail en souriant.

On vint nous dire que la voiture était à la porte. La marquise monta promptement ; je voulus m'y placer un moment auprès d'elle : « Non, non, monsieur ; je ne le souffrirai pas. » La douleur dont je voyais son cœur serré passa dans le mien ; je laissai tomber quelques larmes sur une de ses mains que j'avais saisie et qu'elle ne retirait pas. « Ah! vous vous croyez auprès de Sophie. » Je voulus encore entrer dans le carrosse ; elle retira sa main et me repoussa : « Monsieur, si, malgré les discours de votre père, il vous reste encore quelque estime, quelque considération pour moi, je vous prie de descendre et de me laisser. — Hélas! ne vous reverrai-je donc plus? » Elle ne me répondit pas ; mais ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance. « Ma chère maman, quand pourrai-je vous revoir? Dans quel lieu me permettez-vous?... — Ingrat! je suis trop sûre que vous ne m'aimez pas ; mais vous devez me plaindre au moins... Laissez-moi... Remontez chez vous ; le baron vous y attend. » Elle dit au cocher de la conduire chez madame ***, marchande de modes, rue ***. Il fallut bien me décider à la quitter.

Je retrouvai dans l'escalier M. Duportail qui m'y attendait. « Mon ami, si je suis aussi bon physionomiste que le marquis de B***, ce si joli garçon que vous quittez, c'est sa belle moitié!... Mais, qu'avez-vous donc? vous pleurez. » Je ne sais où M. Person s'était fourré, nous le vîmes tout à coup derrière nous ; il me dit d'un ton suffisant : « Je savais bien, monsieur, que tout cela finirait mal ; vous ne faites aucun cas de mes avis. — Vos avis, monsieur? faites-m'en grâce... En vérité, c'est précisément le maître d'école de La Fontaine ; je me noie et il me sermonne. — Mais qu'est-ce donc que tout cela? reprit M. Duportail. — Ah! montez,

montez chez moi, vous allez le savoir ; mon père m'a fait une scène !... »



En entrant, M. Duportail demanda au baron ce qu'il y avait. « Ce qu'il y a ! » répondit mon père. Je l'interrompis : « Ce qu'il y a, monsieur Duportail, ce qu'il y a !... Tenez, madame de B*** était dans ce cabinet : mon père entre ici, il s'assied là, il me fait des représentations, sans doute très-justes, très-paternelles ; mais la marquise entendait tout, et mon père la traitait !... ah ! vous n'en avez pas l'idée ! Moi, de peur de compromettre une femme... honnête... oui, honnête, quoi qu'on en puisse dire, je n'osais m'expliquer ;

mais mon père connaît le profond respect que je lui porte, jamais je ne m'en suis écarté... Hé bien! il est témoin que je souffre, que je m'impatiente, que je lui manque... Monsieur, il ne sent pas qu'il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas naturel! Il continue toujours! Il ne veut rien deviner! — Jeune homme, répliqua le baron, votre excuse est dans vos pleurs; je vous pardonne les reproches que vous osez me faire, à cause de la douleur dont vous paraissez oppressé; mais plus vous semblez aimer la marquise... — Mon père... — Monsieur! madame de B*** n'est plus là, pourquoi donc m'interrompez-vous?... Plus vous semblez aimer la marquise, et plus je suis mécontent de vous. Si votre cœur est préoccupé de cette passion, c'est donc avec froideur que vous avez médité la perte d'une fille vertueuse, d'une enfant respectable, de Sophie! Vous n'êtes qu'un vil séducteur! — Mon père, entre Sophie et moi il n'y a d'autre séducteur que l'amour. — Vous n'aimez donc pas la marquise? — Mon père... — Monsieur, que vous soyez ou que vous ne soyez pas véritablement attaché à madame de B***, vous concevez que je m'en soucie peu; mais ce qui m'importe, c'est que mon fils ne soit pas indigne de moi. — Ah! baron! interrompit M. Duportail. — Je ne dis rien de trop fort, mon ami. Apprenez des choses qui vont vous étonner. Ce matin je vais au couvent; je trouve Adélaïde dans les larmes. Ma fille, ma chère fille, dont vous connaissez l'aimable candeur, m'apprend que sa bonne amie est malade, et que son frère tarde bien à apporter l'infaillible remède qu'il a promis pour Sophie. Je la presse de s'expliquer : elle me rend le compte le plus exact des symptômes et des effets de cette maladie, que vous devinez, que monsieur connaît, qu'il a causée, qu'il se plaît à nour-

rir, qu'il voudrait augmenter. Monsieur abuse de quelques dons naturels pour séduire une enfant trop sensible ; il prend sur son esprit un empire absolu ; il prépare par degrés son déshonneur. — Son déshonneur! le déshonneur de Sophie? — Oui, jeune insensé; je connais les passions... — Ah! mon père, si vous les connaissez, vous savez que vous déchirez mon cœur! — Mon fils, modérez cette impétuosité qui m'offense... Oui, je connais les passions; oui, cette enfant que vous respectez aujourd'hui, demain peut-être vous la déshonorerez, si elle a la faiblesse d'y consentir... (Il s'adressa à M. Duportail.) La recette que monsieur destine à *sa jolie cousine* sera enfermée dans un papier soigneusement cacheté, qu'il ne faut pas que madame Munich voie... Vous comprenez, mon ami... Ainsi tout est prêt, la correspondance va s'entamer : Sophie, la pauvre Sophie, déjà séduite par ses yeux, va l'être bientôt par son cœur. Elle fut trompée par une belle figure, signe ordinaire d'une belle âme; elle va l'être par les charmes non moins perfides d'une éloquence apprêtée : on va, dans des lettres étudiées, affecter avec elle le langage du sentiment; Sophie, attaquée de tous les côtés à la fois, tombera sans défense dans les piéges qu'on lui aura tendus... Et cependant son séducteur n'a pas dix-sept ans!... Et dans un âge encore si tendre, il montre déjà les goûts funestes, il déploie les talents insidieux de ces hommes aussi lâches que dépravés qui, ne craignant pas de porter dans les familles la discorde et la désolation, se font un barbare plaisir d'entendre les gémissements de la beauté malheureuse; contemplent, en s'en applaudissant, l'opprobre et les anxiétés de l'innocence avilie. Voilà ce qu'auront produit les dons naturels que je me plaisais à voir en lui, dont j'étais peut-être fier en

secret, voilà comme se réaliseront les grandes espérances que j'avais conçues! — Oh! mon père, croyez que j'adore Sophie... (Le baron, sans m'écouter, s'adressant toujours à M. Duportail:) — Et savez-vous par quelles mains monsieur compte faire passer ses lettres corruptrices? Savez-vous à qui il confie l'honnête emploi de servir ses détestables projets?... A la vertu la plus pure et la plus confiante, à l'innocente Adélaïde, à ma chère fille, à sa sœur! — Mon père, ne me condamnez pas sans m'entendre. Vous doutez de mes sentiments pour Sophie? Hé bien, daignez nous unir; donnez-la-moi pour épouse. — Et vous disposez ainsi de Sophie et de vous! Les parents de mademoiselle de Pontis vous connaissent-ils? Sont-ils connus de vous? Savez-vous si cet hymen leur convient? Savez-vous s'il me convient, à moi? Croyez-vous que je veuille vous marier à votre âge? A peine sorti de l'enfance, vous prétendez à l'honneur d'être père de famille! — Oui, et je sens qu'il vous serait aussi aisé de consentir à mon mariage qu'il m'est impossible de renoncer à mon amour pour Sophie. — Monsieur, vous y renoncerez pourtant. Je vous défends d'aller au couvent sans moi ou sans mon expresse permission; et je vous déclare que si vous ne changez pas de conduite, une maison de force me répondra de vous. — Ah! si au lieu de marier les jeunes gens qui s'aiment on les enfermait, mon père, je ne serais pas au monde et vous seriez en prison. »

Le baron n'entendit pas ma réponse, ou feignit de ne pas l'entendre. Il sortit : je retins M. Duportail qui se disposait à le suivre. Je le priai de vouloir bien être médiateur entre mon père et moi, et d'engager surtout le baron à révoquer l'ordre cruel qui m'interdisait les visites au couvent. Il

observa que les précautions dont mon père usait étaient



assez raisonnables. « Raisonnables ! Voilà comme parlent toujours les gens indifférents ! Leur grand mot, c'est la raison ! Ah ! monsieur, quand vous adoriez Lodoïska, quand l'injuste Pulauski vous priva du bonheur de la voir, vous ne trouvâtes pas ses précautions raisonnables. — Mais, mon jeune ami, remarquez donc la différence... — Il n'y en a aucune, monsieur, il n'y en a pas. En France, comme en Pologne, un amant digne de ce nom ne voit, ne connaît, ne respire que ce qu'il aime ; le plus grand malheur qu'il imagine, c'est celui d'être séparé de l'objet adoré. Les précautions de mon père vous paraissent raisonnables ; moi, je les trouve cruelles ; je ferai tout ce que je pourrai pour les rendre inutiles. Sophie apprendra mon amour : elle l'apprendra malgré mon père ; elle en sera bien aise ; et, mal-

» m'a dit qu'elle ne jasait jamais quand on lui donnait un
» petit écu. Votre sœur, etc.

» ADÉLAÏDE DE FAUBLAS.

» *P. S.* Tâchez de venir me voir. »

Transporté de joie, je vais à la vieille : « Madame, voilà six francs, parce que je vais vous charger d'une réponse que je vous prie d'attendre. »

Je rentre dans mon cabinet, je me mets à mon secrétaire : la lettre commencée pour Sophie est devant moi ; je la vois encore mouillée de larmes... Hélas ! ces pleurs, c'est la marquise qui les a versés ! Quels discours elle a entendus ! quelle lettre elle a lue ! Pauvre vicomte de Florville ! que de chagrins mon père et moi nous t'avons donnés !... En me disant cela, je baise le papier sur lequel la marquise a tant gémi ; et le sentiment que j'éprouve alors, s'il est moins vif que l'amour, est cependant plus tendre que la pitié.

Je reviens à moi, je songe à Sophie. Ce papier, détrempé en plusieurs endroits, n'est pas présentable ; il faut recommencer la lettre trois fois écrite... Eh ! pourquoi donc recommencer ? Au nom, au seul nom de ma jolie cousine, je sens déjà mes paupières s'humecter ; je vais sangloter en lui écrivant ! Sophie saura-t-elle que deux personnes ont pleuré sur le même papier ? Moi-même pourrais-je, entre ces larmes confondues, distinguer celles qui sont venues de la marquise de B*** et celles qui m'auront appartenu ?... Ces réflexions me déterminent ; je ne recommence pas, je continue :

« ... Sophie, je n'existe plus que par toi ! et cependant,
» tu te plains ! tu gémis ! tu m'accuses d'ingratitude et de

» cruauté. Tu crois, tu peux croire qu'il existe au monde » une femme, une seule femme comparable à toi! une » femme qu'on puisse aimer quand on connaît Sophie !

» O ma jolie cousine! avec quel transport j'ai reçu la » nouvelle de votre tendresse pour moi! mais quelle douleur » j'ai ressentie en apprenant qu'un noir chagrin consumait » vos beaux jours, altérait vos charmes naissants, menaçait » votre vie!... Votre vie!... Ah! Sophie, si Faublas vous » perdait, il vous suivrait au tombeau!

» Ma sœur, qui m'a dévoilé, sans le vouloir, les plus » secrets sentiments de votre âme; ma sœur m'a annoncé » de votre part une éternelle séparation... Elle m'a dit que » vous ne me reverriez de la vie... Ah! ma Sophie! s'il était » vrai, elle ne durerait pas long-temps, cette vie qui me » deviendrait insupportable; et vous-même! vous-même!... » Mais livrons-nous à des idées plus douces; un avenir plus » heureux nous attend. Qu'il me soit permis d'espérer que » ma jolie cousine sera bientôt mon épouse, et que, tous » deux réunis, nous ne cesserons jamais d'être amants. » Je suis, avec autant de respect que d'amour, votre jeune » cousin,

» Le chevalier DE FAUBLAS. »

Cette lettre cachetée, il en fallut faire une autre.

« Oh que vous avez bien fait de m'écrire, ma chère Adé- » laïde! je suis privé du bonheur de vous voir : le baron » m'a fait une scène !.... Il ne fallait pas lui parler de » Sophie.

» Remettez promptement à ma jolie cousine le billet que » je lui adresse et que je joins au vôtre; ne le lui remettez

» que quand elle sera seule, et surtout ne parlez de cela à » qui que ce soit. Adieu, ma chère sœur, etc. »

Je mis ces deux billets sous une même enveloppe, et je confiai le tout à la discrétion de la vieille.

Dès le même soir je voulus travailler à former la grande confédération que j'avais méditée. Mon père venait de sortir : je demandai M. Person; il était allé promener aussi. Il ne rentra qu'un peu tard, et vint à moi d'un air triomphant : « Monsieur, vous avez entendu ce matin monsieur votre père; il m'a remis sur vous un absolu pouvoir. — Ah! monsieur Person, vous m'en voyez ravi. Je suis en effet trop heureux d'avoir un gouverneur tel que vous, un gouverneur complaisant, honnête, indulgent surtout... — Monsieur, je savais bien qu'un jour vous me rendriez justice. — Un gouverneur plein de politesse et d'aménité... — Vous me flattez, monsieur. — Un gouverneur qui sent bien qu'un enfant de seize ans ne peut être aussi raisonnable qu'un homme de trente-cinq... — Assurément. — Un gouverneur qui connaît le cœur humain... — Cela est vrai. — Et qui excuse dans son élève un doux penchant que lui-même il éprouve. — Je ne comprends pas trop... — Asseyez-vous, monsieur Person; nous avons à traiter ensemble une matière fort délicate, qui mérite toute votre attention... Parmi tant de qualités qui brillent en vous, et dont j'aurais pu faire une énumération plus longue si je n'avais craint de blesser votre modestie; parmi tant de qualités, il faut vous le dire franchement, monsieur Person, j'ai cru m'apercevoir qu'il vous en manquait une qu'on dit fort importante, mais que je regarde comme assez inutile, moi! celle de savoir enseigner. — Monsieur, mais... — Je ne dis pas cela pour vous mortifier. Je suis très-persuadé que ce n'est pas l'érudition qui vous

manque; mais on voit tous les jours des gens aussi malheureux qu'habiles, qui enseignent très-mal ce qu'ils savent très-bien. Vous êtes dans ce cas-là, monsieur Person; et, à cet égard, pour me servir des expressions dont usait le fameux cardinal de Retz en parlant du grand Condé, vous ne remplissez pas votre mérite. — Ah! monsieur, la citation... — N'est pas tout à fait juste, je le sens bien. Vous n'êtes point conquérant, vous! vous n'avez pas une armée à conduire! Mais aussi, former le cœur d'un adolescent; étudier ses goûts pour les combattre et les diriger; amortir ou modifier ses passions quand on n'a pu les prévenir; polir ses manières gauches, et orner son esprit inculte, croyez-vous que cela soit une chose si facile? — Ho! non, sûrement; je sais que ma profession offre de grandes difficultés. — Hé bien! monsieur, les parents n'entendent pas cela. Ils cherchent un gouverneur qui ait tous les talents et toutes les vertus, et ils croient que cela se trouve! C'est un homme qu'ils paient, et c'est un dieu qu'il leur faudrait! Mais revenons à ce qui me touche... J'ai encore remarqué, monsieur Person, que votre attachement singulier pour tout ce qui porte le nom de Faublas vous a mené trop loin. — Comment?... — Oui, cette extrême affection que vous portez à la famille en général, vous ne l'avez pas également reversée sur chacun de ses membres! — Je n'entends pas. — Tenez, vous avez pour ma sœur des airs de prédilection!... Le baron appellerait cela de l'amour... La difficulté que vous éprouvez à enseigner, il la nommerait ineptie. Ce que je vous dis est exact; si j'instruisais le baron de ces petits détails-là, vous ne resteriez pas vingt-quatre heures dans cet hôtel. Ce serait un grand malheur pour moi, monsieur Person, et un plus grand malheur pour vous. Je sais bien qu'on me chercherait bien vite

un autre instituteur; mais, comme nous le disions tout à l'heure, il n'y a pas d'hommes parfaits sur la terre. En supposant que le nouveau venu se trouvât plus propre que vous à m'instruire, les premiers jours il me donnerait avec distraction des leçons que je recevrais avec ennui; et au diable les livres dès que je l'aurais surpris bâillant avec moi dessus! Cependant mon nouveau Mentor participerait aux faiblesses de l'humanité, il aurait des défauts ou des passions que je connaîtrais vite, parce que je serais intéressé à les étudier. Animé des mêmes motifs, il pénétrerait mes goûts avec le même discernement. La première semaine, nous nous serions observés comme deux ennemis qui se craignent; au bout de huit jours, nous nous traiterions comme deux amis, également intéressés à se ménager. Cependant, vous, monsieur Person, vous ne trouverez peut-être pas à faire ce que vous appelez une éducation. Je sais que beaucoup de petits abbés, qui ont moins de mérite que vous, trouvent des élèves, et même les conservent; mais tant d'autres aussi végètent sans emploi! Vous seriez peut-être réduit à recommencer le rudiment et la grammaire avec les enfants gâtés d'un notaire-marguillier, d'un marchand presque échevin, ou de quelque gros employé, tous gens trop fiers pour envoyer messieurs leurs fils à l'université. Et, prenez-y garde, les gens d'affaires, qui savent calculer, veulent toujours accorder leur intérêt avec leur vanité : ils vous diront très-bien que Restaut tout entier ne vaut pas une page de Barême; et si vous n'apprenez à vos petits bourgeois qu'à parler leur langue, si vous ne possédez pas à fond la science des chiffres, le maître d'arithmétique sera beaucoup mieux payé que vous. Je veux vous épargner ces désagréments-là, monsieur. Je sens qu'il serait dur pour le gou-

verneur d'un noble de devenir le précepteur d'un rotu-



rier. Je ne prétends pas changer votre condition, mais la rendre meilleure; au lieu de diminuer vos émoluments, je vais les augmenter. — Monsieur, je suis très-sensible... J'ai toujours bien dit que chez vous les qualités du cœur... — Ah! les qualités du cœur! Oui, mon cher gouverneur, j'ai un cœur extrêmement bon, extrêmement sensible... Vous savez que j'adore Sophie! Mon père veut m'empêcher de la voir. — Mais au fond, a-t-il tort? — Comment, monsieur, s'il a tort! vous me demandez s'il a tort! Mais vous n'avez

donc pas compris ce que je vous ai dit? — Pas très-bien. — Je vais m'expliquer clairement. Si vous m'êtes contraire, je déclare au baron tout ce que je sais sur votre compte : on vous congédie; on me donne un autre gouverneur. Si vous voulez me servir... monsieur Person, vous savez quelle somme le baron me donne par an pour mes menus plaisirs; je vous en livre la moitié; en voilà un à-compte. (Je lui présentai six louis.) — De l'argent! monsieur, fi donc! me prenez-vous pour un valet? — Ne vous fâchez pas; je n'ai pas voulu vous offenser, j'ai cru... (Je remis les six louis dans ma bourse.) — Monsieur, j'ai beaucoup d'amitié pour vous, et ce n'est pas l'intérêt... Vous l'aimez donc bien fort, mademoiselle de Pontis? — Ho! plus que je ne saurais vous le dire! — Et que voulez-vous que je fasse à cela, moi? — Ho! je vous demande seulement de prendre autant de peine pour détourner l'attention du baron que vous en auriez pris à me tourmenter. — Monsieur, vous n'avez sur mademoiselle de Pontis que des vues honnêtes... légitimes? — Je serais un monstre si j'en avais d'autres! Foi de gentilhomme, Sophie sera ma femme. — En ce cas, je ne vois pas d'inconvénient... — Il n'y en a pas? — Je n'en vois aucun, monsieur : pour une chose si simple vous me proposez de l'argent! — Recevez mes excuses. — De l'argent! fi donc! Quelques présents, passe... J'ai demeuré deux ans chez M. L***, il me faisait de temps en temps quelques cadeaux; ses enfants m'en faisaient de leur côté : tout cela s'arrangeait assez bien. Un présent s'accepte. — Ainsi, monsieur Person, voilà qui est dit : je puis compter sur vous. — Assurément. — Écoutez donc, mon cher gouverneur, j'ai une observation à vous faire. Si ce que vous sentez pour Adélaïde est un effet de l'amour, ne croyez pas que je l'approuve, au

moins. Celui dont je brûle pour Sophie est innocent et pur comme elle. Celui que vous éprouveriez pour ma sœur!... monsieur Person, prenez-y garde!... Je suis très-convaincu que la vertu d'Adélaïde la défendrait contre les entreprises d'un suborneur; mais ces entreprises mêmes seraient un affront!... un affront que tout le sang du coupable n'expierait que faiblement! — Monsieur, soyez tranquille. — Je le suis. — Monsieur, comptez sur moi. — Mon cher gouverneur, j'y compte. »

Person sortait; il revint pour me dire que, dans l'après-dînée, il avait été au couvent de la part du baron. « Au couvent! Pour quoi faire? — Pour défendre expressément à mademoiselle Adélaïde de paraître au parloir quand vous irez seul la demander. — Vous l'avez vue, Adélaïde? — Oui, monsieur. — Elle ne vous a rien dit? — Ah! qu'elle était bien fâchée de cette défense. — Rien de plus? — Rien du tout. — Et Sophie, avez-vous demandé comment elle se portait? — Beaucoup mieux depuis midi. — Et à quelle heure êtes-vous allé au couvent? — A cinq heures à peu près; il y a environ quatre heures. — Ah! bien, fort bien. » Person s'en alla.

Beaucoup mieux depuis midi! depuis midi! C'est l'heure à peu près à laquelle elle a reçu ma lettre. Ah! Sophie! ma chère Sophie! ne te hâteras-tu pas de me répondre? Adélaïde, tu dois être bien contente! ta bonne amie est déjà guérie. Et dans les transports de joie que me causait la nouvelle d'une cure aussi prompte, je me mis à faire des sauts, des gambades, au bruit desquels accourut Jasmin; j'achevais un superbe entrechat quand il ouvrit la porte. « Ah! monsieur, je vous demande excuse; j'entendais un vacarme! J'étais inquiet. — Jasmin, allez tout de suite

chez le comte de Rosambert, et priez-le de passer ici demain matin sans faute. »

Rosambert n'y manqua pas. De tous les événements de la veille, je ne lui racontai que ceux qui se rapportaient à Sophie; il me rappela en riant que ce n'était pas la jolie cousine qui était dans mon cabinet. Je voulus éluder; le comte me pressa si vivement, qu'il fallut tout avouer. « C'est une femme bien étonnante que la marquise de B***, me dit-il alors. Personne ne sait comme elle commencer agréablement une intrigue, la filer vite, brusquer le dénouement, le dénouement qui ne lui déplaît pas, et que même on peut croire nécessaire à sa constitution. Personne ne possède mieux le grand art de retenir l'amant heureux, de supplanter une rivale dangereuse, ou, quand la chose est impossible, de tenir du moins la balance incertaine. Cette femme-là sait varier les plaisirs, de manière qu'avec elle et pour elle un amour de six mois est un amour nouveau. Un amour de six mois à la cour! vous concevez que c'est un vieillard décrépit : eh bien! la marquise rajeunit ce vieillard-là! car, quoiqu'elle m'ait quitté brusquement, je lui rends justice, elle n'est pas volage. Je crois même lui avoir surpris quelques éclairs de sensibilité; au fond, il se pourrait qu'elle eût un cœur tendre. Son génie intrigant s'est développé à la cour dans tous les genres. Peut-être que si elle fût née simple bourgeoise, au lieu d'être femme galante, elle eût été tout bonnement femme sensible. Je vous répète qu'elle n'est pas ce qu'on appelle volage. Je l'avais depuis six semaines, je l'aurais peut-être gardée trois mois encore; mais votre déguisement a tout dérangé : un novice à instruire, un fat à corriger (il se montrait lui-même en riant), un mari presque jaloux à duper si plaisamment, des obstacles de

toute espèce à surmonter !... Elle n'a pu résister à ces idées-là. Oui, quoique vous soyez d'une figure charmante, je parierais que c'est surtout la difficulté de l'entreprise qui a déterminé madame de B***. D'abord, la marquise a pris à tâche de ne pas suivre la route battue. Prendre cette semaine avec distraction un amant qu'on renverra maussadement la semaine prochaine, rompre et nouer des engagements uniformes, voilà l'éternelle occupation de nos femmes de qualité; le personnage change, mais jamais la conduite de l'intrigue; on dit, on fait sans cesse la même chose. C'est toujours une déclaration à recevoir, un aveu à faire, quelques billets à écrire, deux ou trois tête-à-tête à ranger, une rupture à consommer. Tout cela répété devient d'une monotonie assommante. La marquise, au contraire, n'est pas fâchée que le même cavalier lui reste, pourvu que le manége varie. Ce n'est pas par le nombre de ses amants qu'elle s'affiche, c'est par la singularité de ses aventures. Une scène ne lui paraît piquante que quand elle n'est pas ordinaire; elle ose tout pour la produire; elle se plaît à braver les hasards et à lutter contre les événements. Aussi le sentiment de sa force l'emporte-t-il quelquefois trop loin. Quelquefois il arrive que toute son adresse ne peut lui épargner tous les désagréments d'une démarche trop imprudente. Dans son aventure avec vous, par exemple, voilà deux terribles scènes qu'elle a essuyées. La première... c'est moi qui l'en ai régalée; et en conscience, je la lui devais. Hier elle est venue, très-inconséquemment, chercher ici la seconde, et le hasard peut-être lui garde la troisième; mais n'importe! La marquise, toujours supérieure aux petites mortifications, accoutumée à considérer froidement, sous tous les rapports, les événements les plus fâcheux, la marquise tirera de ses mal-

heurs mêmes un avantage contre ses ennemis, contre sa rivale et contre vous. — Contre sa rivale! Ah! Rosambert, Sophie sera toujours préférée!... Mais que dites-vous de ma jolie cousine, qui ne répond pas? — Attendez donc qu'elle ait dormi. Ne vous souvenez-vous pas qu'il y a huit jours qu'elle n'a fermé l'œil? Votre lettre l'a doucement bercée... Mais laissez-la donc goûter son bonheur. Savez-vous de quoi nous devons nous occuper? — Non. — Il faut aller acheter quelque bijou pour le cher gouverneur : il vous a dit qu'un présent s'acceptait. — Ah! oui; mais si je sors, et qu'il me vienne une lettre de Sophie? — On fera attendre la vieille messagère. — Eh bien! allons donc vite. — Vous oubliez votre chapeau. — Vous avez raison, » répliquai-je d'un air distrait, et j'allai m'asseoir. Rosambert me prit par le bras. « Où diable êtes-vous? A quoi rêvez-vous? — Ah! je songeais à ce pauvre vicomte de Florville. Qu'elle doit être affligée, la marquise! Rosambert, croyez-vous qu'elle m'écrira? — Nous parlons de la marquise, à présent? — Oui, mon ami... Mais ne riez donc pas; répondez-moi. — Eh bien! mon cher Faublas, je crois qu'elle ne vous écrira pas. — Vous croyez? — Oh! cela est très-vraisemblable. La marquise s'est déjà consultée sur votre situation présente et sur la sienne. En femme bien apprise, elle a sans doute compris que vous ne pourriez vous dispenser de venir à elle; elle n'ira point à vous. Elle vous attendra, soyez sûr qu'elle vous attendra. »

Je sonnai Jasmin : « Mon ami, tu connais l'hôtel du marquis de B***; tu connais Justine : prends un habit bourgeois, va demander Justine, et tu lui diras que tu viens de ma part savoir comment se porte madame la marquise. » Rosambert, qui riait de toutes ses forces, me dit : « Ah!

c'est que vous croyez qu'il ne serait pas poli de la faire trop attendre? Mais dites-moi, vous désiriez une lettre de Sophie? — Sans doute. Jasmin, nous allons à deux pas; tu ne sortiras que quand nous serons rentrés. Jasmin, de la discrétion! Je compte sur toi : on nous fait la guerre; l'ennemi est là-bas; en garde. — Ho! monsieur, dans toutes mes maisons, j'ai toujours été du parti des enfants contre les pères. — Bien, mon ami; sois sûr que je te récompenserai quand je serai marié avec elle. — Marié avec madame la marquise, monsieur? » Rosambert riait. « Venez, venez, mon ami, me dit-il, vous n'y êtes plus. »

J'achetai une bague assez belle; mais quand il fut ques-



tion de nous en aller, je ne pus jamais arracher Rosambert de la boutique. La bijoutière était jolie.

A mon retour, Jasmin me remit une lettre. La vieille n'avait pas voulu seulement s'asseoir, parce qu'on lui avait défendu d'attendre une réponse.

Qu'on juge de ma douleur en lisant ce qui suit :

« Si je n'avais vu mon nom vingt fois répété dans votre » lettre, monsieur, je n'aurais jamais pu croire qu'elle me » fût adressée. Je n'imaginais pas que quelques mots échap- » pés sans conséquence, recueillis au hasard par ma bonne » amie, dussent être interprétés par son frère d'une manière » si étonnante. Je n'imaginais pas que mon jeune cousin, » qui se disait mon ami, dût me traiter jamais d'une façon » si injurieuse.

» Qui vous a dit que je vous aimais, monsieur? Adélaïde? » Elle n'en sait rien. Qui vous a dit que ces mots : *cruel,* » *ingrat, je ne le reverrai de ma vie*, vous fussent adressés? » Qui vous a dit que je mourrais de chagrin, parce que vous » ne m'aimiez pas? Si cela était, monsieur, il n'y aurait » que moi qui pût le savoir; vous l'ai-je jamais dit, moi, » monsieur?

» Et vous avez l'air d'être sûr de votre fait! Vous aimez » quelqu'un, et vous me dites que vous m'aimez, parce » que vous croyez que je vous aime! Vous pensez donc me » faire une grâce quand vous me demandez mon cœur et » ma main? Monsieur, si je suis assez malheureuse pour » n'inspirer jamais que de la compassion, je serai du moins » assez sage pour ne pas aimer, ou assez discrète pour cacher » mon amour; et certainement jamais l'amant d'une autre » ne sera le mien.

» Maintenant c'est à vous et pour vous que je dis ces » mots : *Je ne vous reverrai jamais.* Ma famille vaut bien la » vôtre, monsieur; et vous devez me savoir quelque gré de

» ne pas pousser plus loin le ressentiment de l'outrage que » vous n'avez pas craint de me faire. »

Cette fatale lettre n'était pas signée. Le chagrin dont elle me pénétra est plus facile à imaginer qu'à décrire. Sophie ne m'aimait pas ! Sophie ne voulait plus me voir ! Je tombai dans un accablement profond, dont je ne sortis que pour verser un torrent de larmes. Ah ! si du moins Rosambert était là, il m'aiderait de ses conseils, il me donnerait quelque consolation.

Je me levai brusquement, j'essuyai mes yeux ; je volai chez la bijoutière. Elle n'était plus au comptoir ! Rosambert n'était plus dans la boutique ! Je parus si fâché de ce contre-temps, qu'une demoiselle de magasin eut pitié de moi : elle me dit que si je voulais entrer au *café de la Régence*, qu'elle me montra à dix pas de là, elle irait avertir le comte, qui n'était pas loin, et qui ne manquerait pas de me joindre dans une demi-heure au plus tard.

J'entrai au *café de la Régence*. Je n'y vis que des gens profondément occupés à préparer un échec et mat. Hélas ! ils étaient moins recueillis, moins rêveurs, moins tristes que moi. Je m'assis d'abord près d'une table ; mais l'agitation que j'éprouvais ne me permettant pas de rester en place, bientôt je me promenai à grands pas dans le café silencieux ; bientôt aussi l'un des joueurs, haussant la voix, levant la tête et frottant ses mains, dit d'un ton fier : « Au roi. — Ah ! mon Dieu ! s'écria l'autre, la dame forcée ! la partie perdue !... une partie superbe !... Oui, oui, monsieur, frottez vos mains ! vous vous croyez un Turenne ! Savez-vous à qui vous avez l'obligation de ce beau coup ? (Il se tourna de mon côté.) A monsieur, oui, à monsieur. Maudits soient les amoureux ! » Étonné de la manière vive

dont on m'apostrophait, j'observai au joueur mécontent que je ne comprenais pas... « Vous ne comprenez pas! Hé bien! regardez-y; un échec à la découverte! — Hé bien! monsieur, qu'a de commun cet échec?.. — Comment! ce qu'il a de commun! Il y a une heure, monsieur, que vous tournez autour de moi. Et ma chère Sophie par-ci, et ma jolie cousine par-là... Moi, j'entends ces fadaises, et je fais des fautes d'écolier... Monsieur, quand on est amoureux, on ne vient pas au *café de la Régence.* » J'allais répliquer; il continua avec violence : « Il n'y a pas un coup de parade, pas une pièce pour soutenir!... On profite des distractions que ce monsieur me donne!... Un misérable coup de mazette! Un homme comme moi! (Il se tourna vers moi.) Monsieur, une fois pour toutes, sachez que toutes les cousines du monde ne valent pas la dame qu'on me force... Elle est forcée! il n'y a pas de ressource... Au diable soient la bégueule et son doucereux amant! »

De toutes les exclamations du joueur, la dernière fut celle qui me piqua le plus. Emporté par ma vivacité, je m'avançai brusquement; mais, chemin faisant, je rencontrai sur la table voisine un échiquier qui débordait : mes boutons l'accrochèrent, il tomba; les pièces roulèrent de tous côtés. Voilà pour moi deux adversaires nouveaux. L'un me dit : « Monsieur, prenez-vous quelquefois garde à ce que vous faites? » L'autre s'écrie : « Monsieur, vous m'enlevez une partie!... — Vous! vous aviez perdu, interrompt son adversaire. — J'avais gagné, monsieur. — Cette partie-là, je l'aurais jouée contre Verdoni! — Et moi contre Philidor! — Hé! messieurs, ne me rompez pas la tête, je vais la payer, votre partie. — La payer! vous n'êtes pas assez riche. — Que jouez-vous donc? — L'honneur. — Oui, mon-

sieur, l'honneur. Je suis venu en poste tout exprès pour répondre au défi de monsieur... de monsieur qui croit n'avoir point d'égal... Sans vous, je lui donnais une leçon. — Une leçon! et mais vous êtes fort heureux que l'étourderie de monsieur vous ait sauvé; je forçais la dame en dix-huit coups. — Et vous n'alliez pas jusqu'au onzième; en moins de dix vous étiez mat. — Mat! mat! C'est pourtant vous, monsieur, qui êtes cause que l'on m'insulte!... Apprenez, monsieur, que dans le *café de la Régence* on ne doit pas courir. (Alors un autre joueur se leva.) — Hé! messieurs, dans le *café de la Régence* on ne doit pas crier, on ne doit pas parler. Quel train vous faites! »

D'autres encore se mêlèrent de la querelle; et comme j'étais l'auteur de tout le mal, chacun me gourmandait : je



ne savais à qui répondre, quand Rosambert entra. Il eut

beaucoup de peine à me tirer de là : nous nous sauvâmes au *Palais-Royal*.

. Je pris Rosambert à l'écart; je lui montrai la lettre de Sophie. « Et voilà ce qui vous afflige? me dit-il après l'avoir lue... mais vous devriez baiser cent fois cette lettre-là ! — Ah! Rosambert, est-ce donc le moment de plaisanter? — Je ne plaisante pas, mon ami, vous êtes adoré. — Mais vous n'avez donc pas lu ? — J'ai lu, et je vous répète que vous êtes adoré. — Rosambert, nous sommes mal ici; revenez chez moi. »

En chemin, le comte me dit : « Sophie a cessé ses visites au parloir à l'époque de votre liaison avec madame de B***. C'est à cette époque aussi que les insomnies ont commencé; c'est alors qu'elle a eu ce que mademoiselle votre sœur appelle la fièvre. Elle a désiré la recette, elle l'a demandée indirectement. Il y a plus, le remède avait fait un excellent effet, puisqu'hier, à midi, mademoiselle de Pontis se portait mieux. Il faut donc conclure de tout cela que, dans l'après-dînée d'hier, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire au couvent. N'en doutez pas, mon ami, cette lettre est l'effet d'une ruse du baron, ou d'une naïveté d'Adélaïde, ou d'une indiscrétion de M. Person. Au reste, le ton de cette épître prouve que vous êtes aimé. Un aveu tacite est même échappé à la jeune personne. Elle vous fait de terribles reproches. Vous avez cru qu'elle vous aimait! elle ne peut supporter cette idée, mais nulle part elle ne dit qu'elle ne vous aime pas. »

Tout ce que Rosambert me disait me paraissait fort raisonnable; cependant mon cœur était oppressé. Les amants espèrent follement, ils s'alarment de même.

« Savez-vous bien, reprit le comte, qu'elle est assez bien

tournée sa douce épître ? Oh ! la jolie cousine ne vous aura pas écrit dix fois que vous trouverez son style tout à fait formé. — Rosambert, que vous êtes cruel avec votre gaieté. »

Jasmin rentrait chez moi en même temps que nous, il me dit qu'il venait de chez madame la marquise. « Hé bien ? — Monsieur, j'ai parlé à mademoiselle Justine; elle m'a fait attendre assez long-temps, et elle est enfin revenue me dire que madame était très-sensible à votre attention, que madame s'était sentie fort incommodée hier en rentrant, que le docteur lui avait trouvé un peu de fièvre ce matin. — Voyez, Rosambert, voyez comme je suis malheureux ! elles ont toutes deux la fièvre en même temps ! celle que j'adore ne veut plus me voir !... — Et je ne verrai pas aujourd'hui celle qui m'amuse ! ajouta le comte en me contrefaisant. Pauvre jeune homme ! que je le plains ! Mon cher Faublas, consolez-vous. Pour guérir les maux que vous avez causés, vous serez tout seul plus docteur que tous les docteurs de la Faculté. Mais, quoique la maladie de la jolie cousine soit à peu près celle de l'aimable marquise, je prévois cependant qu'il y aura quelque différence dans le traitement. On cherchera dans les yeux de la jolie demoiselle s'il n'y a pas quelque reste d'émotion : on prendra sa main pour tâter le pouls, qui pourrait être un peu élevé; peut-être même qu'il faudra voir si la bouche n'a rien perdu de sa fraîcheur... Mais la belle dame ! oh ! l'examen sera plus long, plus sérieux ! Vous serez obligé de la considérer de plus près et plus généralement... de la tête aux pieds, mon ami !... Je crois même que la méthode de ce M. Mesmer... Oui, chevalier, oui, un peu de magnétisme ! — Oh ! de grâce ! trêve de plaisanterie ! Rosambert, occupez-vous avec

moi de Sophie... Tâchons d'abord de découvrir ce qui m'a valu cette cruelle lettre; voyons ensuite par quels moyens je pourrais avoir une entrevue, une explication avec ma jolie cousine. — Très-volontiers, mon cher Faublas; commençons par appeler M. Person. »

Mon père entra comme Rosambert sonnait. Il répondit froidement aux politesses du comte, et m'annonça d'un ton assez brusque que j'allais sortir avec lui. « Les chevaux sont mis, ajouta-t-il. (Et se tournant du côté de Rosambert.) Pardon, monsieur, mais l'heure me presse. — Demain matin de bonne heure, » me dit le comte en nous quittant. Je suivis le baron avec inquiétude.

Il me conduisit chez M. Duportail. Lovzinski m'attendait pour achever de m'apprendre les aventures de sa vie les plus secrètes; et de peur que le marquis de B*** ou quelque autre importun ne vînt encore nous interrompre, il ordonna qu'on refusât la porte à tout le monde. Dès que nous eûmes dîné, il continua ainsi le récit de ses infortunes:

« Vous devez être, mon cher Faublas, pénétré de l'horreur de ma situation. Le feu, devenu plus violent, s'allait communiquer à la chambre où nous étions enfermés, et déjà les flammes battaient au pied de la tour de Lodoïska. Lodoïska poussait de longs gémissements auxquels je répondais par des cris de fureur. Boleslas parcourait notre prison comme un insensé : il poussait d'affreux hurlements; il essayait de briser la porte avec ses pieds et ses mains; et moi, pendu à la fenêtre, je secouais avec rage les barreaux que je ne pouvais ébranler.

» Tout à coup ceux qui étaient montés redescendent avec précipitation; nous entendons ouvrir les portes; Dourlinski lui-même demande quartier; les vainqueurs se pré-

cipitent dans le bâtiment enflammé : attirés par nos cris, ils enfoncent notre porte à coups de hache. A leur costume, à leurs armes, je reconnais les Tartares ; leur chef arrive, je vois Titsikan. Ha! ha! dit-il, c'est mon brave homme! Je me jette à ses genoux : Titsikan!... Lodoïska!... Une femme!... la plus belle des femmes!... dans cette tour!... Elle y va brûler vive! Le Tartare dit un mot à ses soldats, ils volent à la tour : j'y vole avec eux; Boleslas nous suit. On enfonce les portes; près d'un vieux pilier, nous découvrons un escalier tournant rempli d'une épaisse fumée. Les Tartares épouvantés s'arrêtent; je veux monter : Hélas! qu'allez-vous faire? me dit Boleslas. Vivre ou mourir avec Lodoïska! m'écriai-je. Vivre ou mourir avec mon maître! répond mon généreux serviteur. Je m'élance : il s'élance après moi! Au risque d'être suffoqués, nous montons à peu près quarante degrés. A la lueur des flammes, nous découvrons Lodoïska dans un coin de sa prison; elle traînait faiblement sa voix mourante. Qui vient à moi? dit-elle. C'est Lovzinski, c'est ton amant! Sa joie lui rend des forces; elle se relève et vole dans mes bras; nous l'emportons, nous descendons quelques degrés; mais une vapeur plus épaisse se répand dans l'escalier et nous force de remonter précipitamment; à l'instant même une partie de la tour s'écroule; Boleslas jette un cri terrible, Lodoïska s'évanouit... Faublas, ce qui devait nous perdre nous sauva. Le feu, auparavant étouffé, se fait jour; il s'étend plus rapidement, mais la fumée se dissipe. Chargés de notre précieux fardeau, Boleslas et moi nous descendons promptement... Mon ami, je n'exagère pas, chaque marche tremblait sous nos pieds! les murs étaient brûlants! Enfin nous arrivons à la porte de la tour; Titsikan, tremblant pour nous, y était accouru. Braves

gens! dit-il en nous voyant paraître. Je pose Lodoïska à ses pieds, et je tombe sans connaissance auprès d'elle.

» Je restai plus d'une heure dans cet état. On craignait pour ma vie. Boleslas pleurait. Je repris enfin mes esprits



à la voix de Lodoïska, qui, revenue à elle, me nommait son libérateur. Tout était changé dans le château, la tour était entièrement tombée. Les Tartares avaient arrêté les progrès de l'incendie : ils avaient abattu une partie du bâtiment pour sauver l'autre; ensuite, on nous avait transportés dans un vaste salon, où Titsikan était lui-même avec quelques-uns de ses soldats. Les autres, occupés à piller, apportaient à leur chef l'or, l'argent, les pierreries, la vaisselle, tous les effets précieux que les flammes avaient épargnés. Tout près de là, Dourlinski, chargé de fers, regardait en gémissant ce monceau de richesses dont on allait le dépouiller.

La rage, la terreur, le désespoir, tout ce qui déchire le cœur d'un scélérat puni, se lisait dans ses yeux égarés. Il frappait la terre avec fureur, portait à son front ses poings fermés et vomissait d'horribles blasphèmes; il reprochait au ciel sa juste vengeance.

» Cependant mon amante pressait ma main dans les siennes : Hélas! me dit-elle en sanglotant, tu m'as sauvé la vie, et la tienne est encore en danger! et si nous échappons à la mort, l'esclavage nous attend! — Non, non, Lodoïska, rassure-toi; Titsikan n'est point mon ennemi; Titsikan finira nos malheurs. — Sans doute, si je le puis, interrompit le Tartare : tu parles bien, brave homme! Oh! je vois que tu n'es pas mort, et j'en suis fort aise : tu dis et tu fais toujours de bonnes choses, toi! Et tu as là, ajouta-t-il en montrant Boleslas, un ami qui te seconde bien. J'embrassai Boleslas. Oui, Titsikan, oui, j'ai un ami; ce nom lui restera toujours! Le Tartare m'interrompit encore : Ah çà! dis-moi, vous étiez tous deux dans une chambre basse : elle était dans une tour, elle; pourquoi cela? Je parie, messieurs les drôles, que vous avez voulu souffler cette enfant à ce butor-là (en montrant Dourlinski); et vous aviez raison : il est vilain, et elle est jolie! Voyons, conte-moi cela. J'instruisis Titsikan de mon nom, de celui du père de Lodoïska, de tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors. C'est à Lodoïska, lui dis-je ensuite, à nous apprendre ce que l'infâme Dourlinski lui a fait souffrir depuis qu'elle est dans ce château.

» Vous savez, dit aussitôt Lodoïska, que mon père me fit quitter Varsovie le jour même que la diète fut ouverte. Il me conduisit d'abord dans les terres du palatin de ***, à vingt lieues seulement de la capitale, où il retourna pour

assister aux états. Le jour que M. de P*** fut proclamé roi, Pulauski vint me prendre chez le palatin, et m'amena ici croyant que j'y serais plus à l'abri de toutes les recherches. Il chargea Dourlinski de me garder avec soin, et d'empêcher surtout que Lovzinski pût découvrir le lieu de ma retraite. Il me quitta pour aller, disait-il, rassembler, encourager les bons citoyens, défendre son pays et punir des traîtres. Hélas! ces soins importants lui ont fait oublier sa fille! Je ne l'ai pas revu depuis!

» Quelques jours après son départ, je commençai à m'apercevoir que les visites de Dourlinski devenaient plus fréquentes et plus longues; bientôt il ne quitta presque plus l'appartement qu'on m'avait donné pour prison. Il m'ôta, je ne sais sous quel prétexte, l'unique femme que mon père m'avait laissée pour me servir; et pour que personne, disait-il, ne sût que j'étais chez lui, il m'apportait lui-même ce qui était nécessaire à ma subsistance, et passait ainsi les journées entières près de moi.

» Vous ne savez pas, mon cher Lovzinski, combien je souffrais de la présence continuelle d'un homme qui m'était odieux et dont je soupçonnais les infâmes desseins! Il osa me les expliquer un jour; je l'assurai que ma haine serait toujours le prix de sa tendresse, et que son indigne conduite lui avait attiré mes profonds mépris. Il me répondit froidement qu'avec le temps je m'accoutumerais à le voir, à souffrir ses assiduités, et même à les désirer. Il ne changea rien à sa conduite ordinaire; il entrait chez moi le matin et n'en sortait que le soir. Séparée de tout ce que j'aimais, toujours gênée par mon tyran, je n'avais pas même la faible consolation de pouvoir me livrer tranquillement au souvenir de mon bonheur passé. Témoin de mes inquiétudes, Dour-

linski se plaisait à les augmenter. Pulauski, me disait-il, commandait un corps polonais; Lovzinski, trahissant sa patrie qu'il n'aimait pas, et une femme dont il se souciait peu, servait dans l'armée russe. On ne doutait pas qu'il y eût bientôt un combat sanglant; au reste, il était bien certain que désormais rien ne pourrait réconcilier mon père avec Lovzinski. Quelques jours après, il vint m'annoncer que Pulauski avait attaqué pendant la nuit les Russes dans leur camp, et que, dans la mêlée, mon amant était tombé sous les coups de mon père. Le cruel me fit lire cet événement bien détaillé dans une espèce de papier public que sans doute il avait fait imprimer exprès; d'ailleurs, à la barbare joie qu'il affectait, je crus la nouvelle trop véritable. Tyran impitoyable! m'écriai-je, tu jouis de mes pleurs, de mon désespoir; mais cesse de me persécuter, ou tu verras bientôt que la fille de Pulauski peut bien elle-même venger ses injures.

» Un soir qu'il m'avait quittée plus tôt qu'à l'ordinaire, j'entendis vers le minuit ma porte s'ouvrir doucement. A la lueur d'une lampe que je laissais toujours allumée, je vis mon tyran s'avancer vers mon lit. Comme il n'y avait pas de crime dont je ne le jugeasse capable, j'avais prévu celui-là et je m'étais bien promis de le prévenir. Je m'armai d'un couteau que j'avais eu la précaution de cacher sous mon oreiller; j'accablai le scélérat des reproches qu'il méritait: je lui jurai que, s'il osait s'approcher, je le poignarderais de mes mains. Il recula de surprise et d'effroi. Je suis las de n'essuyer que des mépris, me dit-il en sortant; si je ne craignais d'être entendu, tu verrais ce que peut contre moi le bras d'une femme; mais je sais un moyen sûr de vaincre ta fierté. Bientôt tu te croiras trop heureuse de pouvoir

racheter ta grâce par les plus humbles soumissions. Il



sortit. Quelques moments après, son confident entra le pistolet à la main. Je dois lui rendre justice, il pleurait en m'annonçant les ordres de son maître. Habillez-vous, madame, il faut me suivre; c'est tout ce qu'il put me dire. Il me conduisit dans cette tour, où sans vous j'allais périr aujourd'hui. Il m'enferma dans cette horrible prison; c'est là que j'ai langui pendant plus d'un mois, sans feu, sans lumière et presque sans habits; du pain et de l'eau pour ma nourriture, pour mon lit une simple paillasse : voilà l'état auquel fut réduite la fille unique d'un grand de Pologne. Vous frémissez, brave étranger! Eh bien! croyez que je ne vous raconte qu'une partie de mes douleurs. Une chose du moins me rendait ma misère moins insupportable : je ne voyais plus mon tyran. Tandis qu'il attendait tranquillement que je sollicitasse mon pardon, je passais les

journées et les nuits à appeler mon père, à pleurer mon amant... Lovzinski, de quel étonnement je fus saisie, de quelle joie mon âme fut pénétrée le jour que je te reconnus dans les jardins de Dourlinski !...

» Titsikan écoutait avec attention l'histoire de nos malheurs, dont il paraissait vivement touché, lorsque sa garde avancée donna l'alarme. Il nous quitta brusquement pour courir au pont-levis. Nous entendions un grand tumulte. Lovzinski ! Lodoïska ! couple lâche et perfide ! s'écria Dourlinski qui ne pouvait contenir sa joie, vous avez cru pouvoir m'échapper; tremblez ! vous allez retomber en mon pouvoir : au bruit de mon malheur, les gentilshommes voisins se sont sans doute rassemblés; ils viennent me secourir... — Ils ne pourront que te venger, scélérat, interrompit Boleslas en prenant une barre de fer dont il allait l'assommer. Je le retins. Titsikan rentra aussitôt. Ce n'était qu'une fausse alarme, nous dit-il; c'est une petite troupe que j'ai détachée hier pour aller battre la campagne : elle avait ordre de me rejoindre ici, elle me ramène quelques prisonniers; tout est d'ailleurs tranquille; rien ne paraît encore dans les environs.

» Tandis que Titsikan me parlait, on amenait devant lui les malheureux que leur mauvais sort avait livrés aux Tartares. Nous en vîmes d'abord paraître cinq. Ils disent que celui-là leur a donné bien de la peine, c'est pour cela qu'ils l'ont ainsi garrotté, nous dit Titsikan en nous montrant le sixième. — Dieu ! c'est mon père ! s'écria Lodoïska en courant à lui. Je me jetai aux genoux de Pulauski. — Ah ! tu es Pulauski, toi ! continua le Tartare; eh bien ! la rencontre n'est pas malheureuse. Tiens, mon ami, il n'y a pas plus d'un quart d'heure que je te connais ! je sais que tu es fier

et entêté, mais n'importe, je t'estime : tu as du cœur et de la tête, ta fille est belle et ne manque pas d'esprit, Lovzinski est brave... oh! plus brave que moi, je crois, tiens... Pulauski, immobile d'étonnement, écoutait à peine le Tartare; et, frappé de l'étrange spectacle qui s'offrait à ses yeux, il concevait d'horribles soupçons. Il me repoussa avec horreur. Malheureux! tu as trahi ta patrie, une femme qui t'aimait, un homme qui se plaisait à te nommer son gendre; il ne te manquait plus que de te lier avec des brigands!... Titsikan l interrompit : Avec des brigands si tu veux; mais des brigands sont quelquefois bons à quelque chose : sans moi, dès demain peut-être ta fille n'aurait plus été fille. N'ayez pas peur, ajouta-t-il en se tournant vers moi, je sais qu'il est fier, je ne me fâcherai pas.

» Nous avions porté Pulauski dans un fauteuil : sa fille et moi nous baignions de nos larmes ses mains enchaînées; il me repoussait toujours en m'accablant de reproches. Mais que diable est-ce que tu lui contes donc? reprit Titsikan. Je te dis, moi, que Lovzinski est un brave homme que je veux marier, et ton Dourlinski un coquin que je vais faire pendre. Je te répète que tu es tout seul plus entêté que nous trois; mais écoute-moi, et finissons, car il faut que je m'en aille. Tu m'appartiens par le droit le plus incontestable, celui de l'épée. Eh bien! si tu me donnes ta parole de te réconcilier sincèrement avec Lovzinski et de lui donner ta fille, je te rends ta liberté. — Qui sait braver la mort peut supporter l'esclavage; ma fille ne sera jamais la femme d'un traître. — Aimes-tu mieux qu'elle soit la maîtresse d'un Tartare? Si tu ne me promets pas de la marier sous huit jours à ce brave homme, je l'épouse ce soir, moi. Quand je serai las de toi et d'elle, je vous vendrai

aux Turcs; ta fille est assez belle pour entrer au sérail d'un pacha : toi, tu feras la cuisine de quelque janissaire. — Ma vie est dans tes mains, fais-en ce qu'il te plaira. Si Pulauski



tombe sous les coups d'un Tartare, on le plaindra, on se dira qu'il méritait une autre fin; mais si je pouvais consentir... Non, j'aime mieux mourir. — Oh! je ne veux pas que tu meures, moi! Je veux que Lovzinski épouse Lodoïska. Eh! nom d'un sabre! est-ce à mon prisonnier à me faire la loi? quel chien d'homme! s'il n'était qu'entêté; mais c'est qu'il raisonne mal.

» Je voyais la colère briller dans les yeux du Tartare; je le fis souvenir qu'il m'avait promis de ne pas s'emporter. Sans doute, mais cet homme-là lasserait la patience d'un favori du Prophète! Je ne suis qu'un voleur, moi! Pulauski, je te

le répète, je veux que Lovzinski épouse ta fille. Nom d'un sabre! il l'a bien gagnée : sans lui, elle était brûlée ce soir. — Comment? — Eh! oui; regarde ces décombres : il y avait là une tour, cette tour était en feu, personne n'osait y monter; il y a été avec Boleslas, lui; ils ont sauvé ta fille. — Ma fille était dans cette tour? — Oui, elle y était : ce coquin l'y avait mise; ce coquin voulait la violer... Allons, vous autres, contez-lui cela, et dépêchez-vous; qu'il se décide : j'ai affaire ailleurs; je ne veux pas que vos quartaires me surprennent ici : en plaine, c'est autre chose, je me moque d'eux.

» Tandis que Titsikan faisait charger sur de petits chariots couverts le butin considérable qu'il avait fait, Lodoïska instruisait son père des forfaits de Dourlinski, et mêlait si adroitement le récit de notre tendresse à l'histoire de ses malheurs, que la nature et la reconnaissance se firent entendre en même temps au cœur de Pulauski. Vivement touché des infortunes de sa fille, sensible au service important que je venais de lui rendre, il embrassait Lodoïska, et, me regardant sans colère, il semblait attendre impatiemment que j'achevasse de le déterminer. O Pulauski! lui dis-je, ô toi que le ciel m'avait laissé pour me consoler de la perte du meilleur des pères! ô toi pour qui j'avais tant d'amitié et de respect, pourquoi as-tu condamné tes enfants sans les entendre? pourquoi as-tu soupçonné de la plus horrible trahison un homme qui adorait ta fille? Quand mes vœux portaient sur le trône celui qui l'occupe maintenant, Pulauski, je le jure par celle que j'aime, je croyais faire le bien de mon pays. Les malheurs que ma jeunesse ne voyait pas, ton expérience les a prévus; mais parce que j'ai manqué de prudence, dois-tu m'accuser de perfidie? Peux-tu me reprocher d'avoir

estimé mon ami? Peux-tu me faire un crime de l'estimer encore? Depuis trois mois j'ai vu comme toi les maux de ma patrie, comme toi j'en ai gémi; mais je suis sûr que le roi les ignore : j'irai l'en instruire à Varsovie... Pulauski m'interrompit. — Ce n'est pas là qu'il faut aller. Tu dis que M. de P*** n'est pas instruit des malheurs de son pays : je le veux croire; mais qu'il les sache ou qu'il les ignore, peu nous importe aujourd'hui. Des étrangers insolents, cantonnés dans nos provinces, s'efforceront de s'y maintenir, même contre le roi qu'ils ont élu! Ce n'est pas un monarque impuissant ou malintentionné qui chassera les Russes de mon pays. Lovzinski, n'espérons plus qu'en nous-mêmes; vengeons la patrie ou mourons pour elle. J'ai rassemblé dans le palatinat de Lublin quatre mille gentilshommes qui n'attendent que le retour de leur général pour marcher contre les Russes; suis-moi : viens dans mon camp... A cette condition, je suis libre, et ma fille est à toi. — Pulauski, je suis prêt, je jure de suivre ta fortune et de partager tes dangers. Et ne crois pas que Lodoïska seule m'arrache ces serments! Je chéris ma patrie autant que j'adore ta fille; je jure par elle, et devant toi, que les ennemis de l'état ont toujours été et ne cesseront jamais d'être les miens; je jure que je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour chasser de la Pologne des étrangers qui y règnent sous le nom de son roi! — Embrasse-moi, Lovzinski, je te reconnais, je reconnais mon gendre. Allons, mes enfants, tous nos malheurs sont finis.

» Pulauski me disait d'unir mes mains à celles de Lodoïska; nous embrassions notre père quand Titsikan rentra. — Bon! bon! s'écria-t-il, c'est cela; voilà ce que je voulais : j'aime les mariages, moi! Allons, papa, je vais te faire délier. Nom

d'un sabre! poursuivit le Tartare tandis que ses soldats coupaient les cordes dont Pulauski était garrotté, je fais là une belle action, quand j'y pense! mais aussi elle me coûte bien de l'argent. Deux grands de Pologne! une belle fille! cela m'aurait payé une grosse rançon! — Titsikan, qu'à cela ne tienne, interrompit Pulauski. — Et non, non, répliqua le Tartare, c'est une simple réflexion, une de ces idées dont un voleur n'est pas le maître... Mes braves gens, je ne veux rien de vous... Il y a plus, vous ne vous en irez pas à pied, j'ai de bons chevaux à votre service. Et pour cette enfant, si vous le voulez, je vous donnerai un brancard sur lequel on m'a promené pendant dix ou douze jours. Ce garçon-là m'avait si bien étrillé que je ne pouvais plus me tenir à cheval... Il est mauvais, le brancard, grossièrement fait avec des branches d'arbres; mais je n'ai que cela ou un petit chariot couvert à vous offrir; vous choisirez.

» Cependant Dourlinski n'avait pas encore osé dire un seul mot, et baissait les yeux d'un air consterné. Indigne ami, lui dit Pulauski, tu as pu abuser à ce point de ma confiance! tu n'as pas craint de t'exposer à mon ressentiment! Quel démon t'aveuglait? — L'amour, répondit Dourlinski, un amour forcené. Tu ne sais donc pas à quels excès les passions peuvent porter un homme né violent et jaloux? Que cet exemple effrayant t'apprenne au moins qu'une fille aussi charmante, aussi belle que la tienne, est un rare trésor dont on ne doit confier la garde à personne. Pulauski, j'ai mérité ta haine, et pourtant tu me dois quelque pitié. Je me suis rendu bien coupable; mais tu me vois cruellement puni. Je perds en un seul jour mon rang, mes richesses, mon honneur, ma liberté; je perds plus que tout cela, je perds ta fille. O vous, Lodoïska! vous que j'ai tant outragée, daigne-

rez-vous oublier mes persécutions, vos dangers, vos douleurs? Daignerez-vous m'accorder un généreux pardon? Ah! s'il n'est pas de forfaits qu'un vrai repentir ne puisse expier, Lodoïska, je ne suis plus criminel; je voudrais pouvoir, au prix de tout mon sang, racheter les pleurs que vous avez versés. Dourlinski, dans l'horrible esclavage auquel il va être réduit, n'emportera-t-il pas le souvenir consolant de vous avoir entendue lui dire qu'il ne vous est pas odieux? Fille trop aimable et jusqu'à présent trop malheureuse, quelque grands que soient mes torts envers vous, je puis encore les réparer d'un seul mot. Venez, approchez-vous, j'ai un secret particulier à vous révéler.

» Lodoïska s'approcha sans défiance. Soudain je vis un poignard briller dans les mains de Dourlinski. Je me précipitai sur lui... Il était trop tard! je ne pus parer que le second coup; déjà mon amante, frappée au-dessous de la mamelle gauche, était tombée aux pieds de Titsikan. Pulauski, furieux, voulait venger sa fille. — Non, non, s'écria le Tartare, tu donnerais à ce scélérat une mort trop douce. — Eh bien! me dit l'infâme assassin en contemplant sa victime avec une cruelle joie, Lovzinski, tu paraissais si pressé de t'unir à Lodoïska; que ne la suis-tu? Va, mon heureux rival, va joindre ton amante au tombeau. Qu'on prépare mon supplice, il me paraîtra doux : je te laisse livré à des tourments non moins cruels et plus longs que les miens. Dourlinski ne put en dire davantage; les Tartares l'entraînèrent, ils le précipitèrent dans les décombres enflammés.

» Quelle nuit! mon cher Faublas, que de soins différents, que de sentiments contraires m'agitèrent dans son cours! Combien de fois j'éprouvai successivement la crainte et l'espérance, la douleur et la joie! Après tant d'inquiétudes

et de dangers, Lodoïska m'était remise par son père; je



m'enivrais du doux espoir de la posséder, un barbare l'assassinait à mes yeux... Ce moment fut le plus cruel de ma vie... Mais rassurez-vous, mon ami; mon bonheur, si rapidement éclipsé, ne tarda pas à renaître. Parmi les soldats de Titsikan il s'en trouvait un qui se mêlait de chirurgie; nous l'appelâmes, il visita la blessure : il assura qu'elle était très-légère; l'infâme Dourlinski, gêné par ses chaînes, aveuglé par son désespoir, n'avait porté qu'un coup mal assuré.

» Dès que Titsikan fut sûr qu'il n'y avait plus rien à craindre pour les jours de Lodoïska, il nous fit ses adieux.

— Je vous laisse, nous dit-il, les cinq domestiques que Pulauski avait amenés, des provisions pour plusieurs jours, des armes, six bons chevaux, deux chariots couverts, et tous les gens de Dourlinski bien enchaînés : leur vilain maître est mort. Je pars; le jour commence à paraître : ne sortez d'ici que demain, demain j'irai visiter d'autres cantons. Adieu, braves gens; vous direz à vos Polonais que Titsikan n'est pas toujours un méchant diable, et qu'il rend quelquefois d'une main ce qu'il prend de l'autre. Adieu. A ces mots, il donna le signal du départ : les Tartares passèrent le pont-levis, et s'éloignèrent au grand galop.

» Il n'y avait pas deux heures qu'ils étaient partis, lorsque plusieurs gentilshommes voisins, soutenus de quelques quartaires, vinrent investir le château de Dourlinski. Pulauski lui-même alla les recevoir; il leur rendit compte de tout ce qui s'était passé, et quelques-uns d'entre eux, gagnés par ses discours, se déterminèrent à nous suivre dans le palatinat de Lublin. Ils ne nous demandèrent que deux jours pour préparer les choses nécessaires à leur départ. Ils vinrent, en effet, nous joindre le surlendemain, au nombre de soixante; et Lodoïska nous ayant assuré qu'elle se sentait en état de supporter les fatigues du voyage, nous la plaçâmes dans une voiture commode, que nous avions eu le temps de nous procurer. Après avoir rendu la liberté aux gens de Dourlinski, nous leur abandonnâmes les deux chariots couverts, dans lesquels Titsikan avait eu la singulière générosité de laisser une partie du butin, qu'ils partagèrent entre eux.

» Nous arrivâmes sans accident dans le palatinat de Lublin, à Polowiko, où Pulauski avait marqué le rendez-vous général. La nouvelle de son retour s'étant répandue, une foule de mécontents vint, dans l'espace d'un mois, grossir notre

petite armée, qui se trouva d'environ dix mille hommes. Lodoïska, entièrement guérie de sa blessure, parfaitement remise de ses fatigues, avait repris son embonpoint, sa fraîcheur, tout l'éclat de sa beauté. Pulauski m'appela dans sa tente; il me dit : — Trois mille Russes ont paru sur les hauteurs, à trois quarts de lieue d'ici; prends ce soir quatre mille hommes d'élite, va chasser les ennemis du poste avantageux qu'ils occupent. Songe que du succès du premier combat dépend presque toujours le succès d'une campagne; songe qu'il faut venger ta patrie, mon ami : que demain j'apprenne ta victoire, demain tu épouses Lodoïska.

» Je me mis en marche sur les dix heures du soir. A minuit, nous surprîmes les ennemis dans leur camp; jamais déroute ne fut plus complète : nous leur tuâmes sept cents hommes, nous fîmes neuf cents prisonniers; nous prîmes tous leurs canons, la caisse militaire et les équipages.

» A la pointe du jour, Pulauski vint me joindre avec le reste des troupes; il amenait Lodoïska : on nous maria dans la tente de Pulauski. Tout le camp retentit de cris d'allégresse; la valeur et la beauté furent célébrées dans des vers joyeux; c'était la fête de l'Amour et de Mars : on eût dit que chaque soldat avait mon âme et partageait mon bonheur.

» Lorsque j'eus donné à l'amour les premiers jours d'une union si chère, je songeai à récompenser l'héroïque fidélité de Boleslas. Mon beau-père lui fit la donation d'un de ses châteaux, situé à quelques lieues de la capitale. Lodoïska et moi, nous y joignîmes une somme d'argent assez considérable pour lui assurer un sort indépendant et tranquille. Il ne voulait pas nous quitter : nous lui ordonnâmes d'aller prendre possession de son château et de vivre paisiblement

dans l'honorable retraite que ses services lui avaient méri-



tée. Le jour qu'il partit, je le pris à l'écart : — Tu iras de ma part, lui dis-je, trouver notre monarque à Varsovie ; tu lui apprendras que l'hymen m'unit à la fille de Pulauski ; tu lui diras que je me suis armé pour chasser de son royaume des étrangers qui le dévastent ; tu lui diras, surtout, que Lovzinski est l'ennemi des Russes et n'est pas l'ennemi de son roi.

» Je ne vous fatiguerai pas, mon cher Faublas, du récit de nos opérations pendant huit années consécutives d'une guerre sanglante. Quelquefois vaincu, plus souvent vainqueur, aussi grand dans ses défaites que redoutable après ses victoires, toujours supérieur aux événements, Pulauski fixa sur lui l'attention de l'Europe, et l'étonna par sa longue résistance. Forcé d'abandonner une province, il allait livrer

de nouveaux combats dans une autre; et c'est ainsi que, parcourant successivement tous les palatinats, il signala dans chacun d'eux, par quelques exploits glorieux, la haine qu'il avait jurée aux ennemis de la Pologne.

» Femme d'un guerrier, fille d'un héros, accoutumée au tumulte des camps, Lodoïska nous suivait partout. De cinq enfants qu'elle m'avait donnés, une fille seulement me restait, âgée de dix-huit mois. Un jour, après un combat opiniâtre, les Russes vainqueurs se précipitèrent dans ma tente pour la piller. Pulauski et moi, suivis de quelques gentilshommes, nous volâmes à la défense de Lodoïska : nous la sauvâmes; mais ma fille me fut enlevée. Ma fille, par une sage précaution que sa mère n'avait pas négligée dans ces temps de division, porte gravées sous l'aisselle les armes de notre maison; mais j'ai fait jusqu'à présent d'inutiles recherches... Hélas! Dorliska, ma chère Dorliska gémit dans l'esclavage, ou n'existe plus!

» Cette perte me causa la plus vive douleur. Pulauski y parut presque insensible, soit qu'il fût déjà occupé du grand projet qu'il ne tarda pas à me communiquer, soit que les maux de la patrie eussent seuls le droit de toucher son cœur stoïque. Il rassembla les restes de son armée, prit un camp avantageux, employa plusieurs jours à le fortifier, et s'y maintint trois mois entiers contre tous les efforts des Russes. Il fallait pourtant songer à l'abandonner; les vivres commençaient à nous manquer. Pulauski vint dans ma tente, fit retirer tous ceux qui s'y trouvaient; et dès que nous fûmes seuls : — Lovzinski, me dit-il, j'ai lieu de me plaindre de toi. Autrefois, tu supportais avec moi le fardeau du commandement; je pouvais me reposer sur mon gendre d'une partie de mes pénibles soins : depuis trois mois tu ne fais que

pleurer, tu gémis comme une femme! Tu m'abandonnes dans un moment critique, où tes secours me sont le plus nécessaires! Tu vois comme je suis pressé de toutes parts; je ne crains pas pour moi, ce n'est pas ma vie qui m'inquiète; mais si nous périssons, l'état n'a plus de défenseurs. Réveille-toi, Lovzinski, tu partageas si noblement mes travaux! n'en reste pas aujourd'hui l'inutile témoin. Nous nous



sommes baignés dans le sang des Russes; nos concitoyens sont vengés, mais ils ne sont pas sauvés, mais bientôt peut-

être nous ne pourrions plus les défendre. — Tu m'étonnes! Pulauski; d'où te viennent ces pressentiments sinistres? — Je ne m'alarme pas sans raison; considère notre position actuelle : je me suis efforcé de réveiller dans tous les cœurs l'amour de la patrie; je n'ai trouvé presque partout que des hommes avilis, nés pour l'esclavage; ou des hommes faibles, qui, pénétrés de leurs malheurs, se sont bornés cependant à de stériles regrets. Quelques vrais citoyens, en petit nombre, se sont rangés sous mes étendards; mais huit campagnes les ont presque tous moissonnés. Je m'affaiblis par mes victoires, nos ennemis reparaissent plus nombreux après leurs défaites. — Je te le répète, Pulauski, tu m'étonnes. Dans des circonstances non moins pressantes, je t'ai vu soutenu de ton courage... — Crois-tu qu'il m'abandonne? La valeur ne consiste pas à s'aveugler sur le danger, mais à le braver en l'apercevant. Nos ennemis préparent ma défaite; cependant, si tu veux, Lovzinski, le jour qu'ils ont marqué pour leur triomphe sera peut-être celui de leur perte et le salut de nos concitoyens. — Si je le veux! en doutes-tu? Parle, que veux-tu dire? que faut-il faire? — Frapper le cup le plus hardi que j'aie jamais médité. Quarante hommes d'élite se sont rassemblés à Czentochow, chez Kaluvski, dont tu connais la bravoure; il leur faut un chef adroit, ferme, intrépide : c'est toi que j'ai choisi. — Pulauski, je suis prêt. — Je ne te dissimulerai pas le danger de l'entreprise; le succès en est douteux; et si tu ne réussis pas, ta perte est infaillible. — Je te dis que je suis prêt, explique-toi. — Tu n'ignores pas qu'il me reste à peine quatre mille hommes : je puis sans doute encore beaucoup tourmenter nos ennemis; mais, avec de si faibles moyens, je ne dois pas espérer de les forcer jamais à quitter nos provinces. . Tous nos gentilshom-

mes accourraient sous mes drapeaux si le roi était dans mon camp. — Que dis-tu, Pulauski? espères-tu que le roi consente à venir ici? — Non, mais il faut l'y forcer. — L'y forcer? — Oui : je sais qu'une ancienne amitié te lie avec M. de P***; mais depuis que tu soutiens avec Pulauski la cause de la liberté, tu sais aussi qu'on doit tout sacrifier au bien de sa patrie; qu'un intérêt aussi sacré... — Je connais mes devoirs, et je les remplirai; mais que me proposes-tu? Le roi ne sort jamais de Varsovie. — Hé bien! c'est à Varsovie qu'il faut l'aller chercher. C'est du sein de sa capitale qu'il le faut arracher. — Qu'as-tu préparé pour cette grande entreprise? — Tu vois cette armée russe, trois fois plus forte que la mienne, campée depuis trois mois devant moi : son général, maintenant tranquille dans ses retranchements, attend que, forcé par la famine, je me rende à discrétion. Derrière mon camp sont des marais qu'on croit impraticables : dès qu'il sera nuit, nous les traverserons. J'ai tout disposé de manière que mes ennemis trompés s'apercevront trop tard de ma retraite. J'espère leur dérober plus d'une marche : si la fortune me seconde, je puis gagner une journée sur eux. Je m'avancerai tout droit sur Varsovie, par la grande route qui mène à cette capitale, et à travers les petits corps de Russes qui rôdent toujours dans ses environs. Je compte les battre séparément; ou, s'ils se peuvent réunir pour m'arrêter, je les occuperai du moins assez pour qu'ils ne puissent t'inquiéter. Toi, cependant, Lovzinski, tu m'auras devancé. Tes quarante hommes déguisés, armés seulement de sabres, de poignards et de pistolets cachés sous leurs habits, se seront rendus à Varsovie par différentes routes. Vous attendrez que le roi sorte de son palais : vous l'enlèverez, vous l'amènerez dans mon camp... L'entreprise est

téméraire, inouïe, si tu veux : l'abord est difficile, le séjour dangereux, le retour d'un péril extrême. Si tu succombes, si l'on t'arrête, tu périras, Lovzinski, mais tu périras martyr de la liberté! Mais Pulauski, jaloux d'un trépas si glorieux, gémira d'être obligé de te survivre, et quelques Russes encore te suivront au tombeau. Si, au contraire, le Dieu tout-puissant, protecteur de la Pologne, m'inspire ce hardi projet pour terminer ses maux; si sa bonté t'accorde un succès égal à ton courage, vois quelle prospérité sera le fruit de ta noble témérité! M. de P*** ne verra dans mon camp que des soldats citoyens, ennemis des étrangers, fidèles à leur roi; sous mes tentes patriotiques, il respirera, pour ainsi dire, l'air de la liberté, l'amour de son pays. Les ennemis de l'état deviendront les siens; notre brave noblesse, revenue de son assoupissement, combattra sous les drapeaux de son roi pour la cause commune; les Russes seront taillés en pièces, ou repasseront leurs frontières... Mon ami, tu auras sauvé ton pays.

» Pulauski me tint parole. Dès que la nuit fut venue, il fit heureusement sa retraite; les marais furent traversés en silence. — Mon ami, me dit alors mon beau-père, il est temps que tu nous quittes. Je sais bien que ma fille a plus de courage qu'une autre femme; mais elle est épouse tendre et mère malheureuse : ses pleurs t'attendriraient, tu perdrais dans ses embrassements cette force d'esprit, cette fierté d'âme, qui te deviennent aujourd'hui plus nécessaires que jamais : je te conseille de partir sans lui dire adieu. Pulauski m'en pressait vainement, je ne pus m'y déterminer. Quand Lodoïska sut que je partais seul et nous vit bien décidés à ne pas lui dire où j'allais, elle versa des torrents de larmes, elle s'efforça de me retenir. Je commençais à balancer : —

Allons, s'écria mon beau-père, partez, Lovzinski, partez : père, épouse, enfants, il faut tout sacrifier quand il s'agit de la patrie !

» Je m'éloignai. Je fis une si grande diligence, que j'arrivai vers le milieu du jour suivant à Czenstochow. J'y trouvai quarante gentilshommes déterminés à tout. — Messieurs, leur dis-je, il s'agit d'enlever un roi dans sa capitale : les hommes capables de tenter une entreprise aussi hardie sont seuls capables de l'achever. Le succès ou la mort nous attend. Après cette courte harangue, nous nous préparons à partir. Kaluvski, prévenu, tenait prêtes douze charrettes chargées de paille et de foin, attelées chacune de quatre bons chevaux Nous nous déguisons tous en paysans ; nous cachons nos habits, nos sabres, nos pistolets, les selles de nos chevaux. dans le foin dont nos charrettes sont remplies ; nous convenons de plusieurs signes et d'un mot de ralliement. Douze des conjurés, commandés par Kaluvski, feront entrer dans Varsovie les douze charrettes qu'ils conduiront eux-mêmes. Je divise le reste de ma petite troupe en plusieurs brigades ; pour éviter tout soupçon, chacune doit marcher à quelque distance et entrer dans la capitale par différentes portes. Nous partons : le samedi 2 novembre 1771, nous arrivons à Varsovie ; nous allons tous nous loger chez les Dominicains.

» Le lendemain, dimanche, jour à jamais mémorable dans l'histoire de la Pologne, Stravinski, couvert de haillons, se place près de la collégiale, et va demander l'aumône jusqu'aux portes du *Palais-Royal :* il observe tout ce qui s'y passe. Plusieurs de nos conjurés parcourent dans la ville même les six rues étroites qui toutes aboutissent à la grande place, où je me promène avec Kaluvski. Nous restons en

embuscade pendant la matinée entière et une partie de l'après-midi. A six heures du soir, le roi sort de son palais; on le suit, on le voit entrer dans le palais de son oncle P***, grand chancelier de Lithuanie.

» Tous nos conjurés sont avertis; ils se dépouillent de leurs mauvais habits, ils sellent leurs chevaux, ils préparent leurs armes. Dans la vaste maison des Dominicains, nos mouvements ne sont pas aperçus. Nous sortons tous, les uns après les autres, à la faveur de la nuit. Trop connu dans Varsovie pour hasarder d'y paraître sans travestissement, je garde mes habits de paysan; je monte un cheval excellent, mais couvert d'une housse commune, et grossièrement harnaché. Je vois nos gens prendre dans le faubourg les différents postes que je leur ai désignés avant de quitter le couvent : ils sont disposés de manière que toutes les avenues du palais du grand chancelier sont gardées. Entre neuf et dix heures du soir, le roi sort; nous remarquons que sa suite est peu nombreuse. Le carrosse était précédé de deux hommes qui portaient des flambeaux : suivaient quelques officiers d'ordonnance, deux gentilshommes et un sous-écuyer. Je ne sais quel seigneur était dans la voiture auprès du roi : il y avait deux pages aux portières, deux heiduques et deux valets de pied derrière. Le roi s'éloigne lentement; nos conjurés se rassemblent à quelque distance; douze des plus déterminés se détachent, je me mets à leur tête; nous avançons au petit pas. Comme il y avait garnison russe à Varsovie, nous affectons de parler la langue de ces étrangers, afin que notre troupe passe pour une de leurs patrouilles. Nous joignons le carrosse à cent cinquante pas à peu près du palais du grand chancelier, entre ceux de l'évêque de Cracovie et du feu grand général de la Pologne. Tout à coup

nous passons à la tête des premiers chevaux, nous coupons brusquement le cortége; ceux qui précédaient la voiture se trouvent séparés de ceux qui l'environnaient.

» Je donne le signal. Kaluvski accourt avec le reste des conjurés; je présente un pistolet au postillon, qui arrête : on tire sur le cocher, on se précipite aux portières. Des deux heiduques qui veulent les défendre, l'un tombe percé de deux balles, l'autre est renversé d'un coup de sabre sur la tête; le cheval du sous-écuyer s'abat blessé, un des pages est démonté et son cheval pris : les balles sifflent de tous côtés... L'attaque fut si chaude, le feu si violent, que je tremblai pour la vie du roi. Celui-ci, conservant dans le péril une tête



froide, était descendu de sa voiture, et cherchait à regagner

le palais de son oncle. Kaluvski l'arrête, le saisit aux cheveux : sept à huit conjurés l'environnent, le désarment, le saisissent de droite et de gauche, le pressent entre leurs chevaux, qu'ils poussent à toute bride jusqu'au bout de la rue. Dans ce moment, je l'avoue, je crus que Pulauski m'avait indignemeni trompé, que la mort du monarque était résolue, qu'il y avait un dessein formé de l'assassiner. Tout à coup je prends mon parti : je pars ventre à terre, je joins ceux qui m'avaient devancé ; je leur crie d'arrêter, je menace de tuer celui qui n'obéira pas. Le Dieu protecteur des rois veillait au salut de M. de P***. Kaluvski et ses gens s'arrêtèrent à ma voix, qu'ils reconnurent. Nous mîmes le roi sur un cheval ; nous reprîmes notre course au grand galop jusqu'aux fossés qui entourent la ville, et que le monarque fut contraint de franchir avec nous.

» Alors une terreur panique se répandit dans ma troupe. A cinquante pas au delà des fossés, nous n'étions plus que sept auprès du roi. La nuit était pluvieuse et sombre : il fallait à chaque instant descendre de cheval pour sonder le terrain dans des marais bourbeux. Le cheval du monarque s'abattit deux fois, et se cassa la jambe à sa seconde chute ; dans ces mouvements violents, le roi perdit sa pelisse, sa botte et son soulier gauche. — *Si vous voulez que je vous suive*, nous dit-il, *donnez-moi un cheval et une botte.* Nous le remontâmes ; et afin de gagner la route par laquelle Pulauski m'avait promis de s'avancer, nous prîmes le chemin d'un village nommé Buracow. Le roi nous dit tranquillement : *N'allez pas de ce côté, il y a des Russes.*

» Je le crus ; je changeai de route. A mesure que nous avancions dans le bois de Beliany, notre nombre diminuait. Bientôt je ne vis plus avec moi que Kaluvski et Stravinski ;

bientôt aussi nous entendîmes l'appel d'une vedette russe, nous nous arrêtames alarmés. Tuons-le, me dit Kulauski : je lui témoignai sans ménagement l'horreur que m'inspirait une pareille proposition. Hé bien ! chargez-vous donc de le conduire ! s'écria cet homme féroce. Il s'enfonça dans le bois, Stravinski le suivit ; je restai seul auprès du roi.

» Lovzinski, me dit-il alors, c'est vous, je n'en puis plus douter ; c'est vous : j'ai reconnu votre voix. Je ne répondis pas un mot ; il reprit avec douceur : C'est vous ! qui l'eût dit il y a dix ans ? Nous nous trouvions alors près du couvent de Beliany, distant de Varsovie d'une lieue à peu près. Lovzinski, poursuivit le roi, laissez-moi entrer dans ce couvent et sauvez-vous. — Il faut me suivre, fut toute ma réponse. — C'est en vain, me dit le monarque, que vous vous êtes travesti ; c'est en vain que vous voulez à présent déguiser votre voix : je vous ai reconnu, je suis sûr que vous êtes Lovzinski. Ah ! qui l'eût dit il y a dix ans ? Il y a dix ans, vous auriez donné vos jours pour conserver ceux de votre ami.

» Il se tut. Nous avançâmes quelque temps en gardant le silence. Il le rompit encore : — Je suis accablé de fatigue ; *si vous voulez me mener vivant, souffrez que je me repose un instant*. Je l'aidai à descendre de cheval : il s'assit sur l'herbe, et, me faisant asseoir auprès de lui, il prit une de mes mains dans les siennes : Lovzinski, vous que j'ai tant aimé, vous qui connûtes mieux que personne la pureté de mes intentions, comment se peut-il que vous vous soyez armé contre moi ? Ingrat ! ne devais-je vous retrouver qu'avec mes plus cruels ennemis ? Ne deviez-vous me revoir que pour m'immoler ? Alors il me retraça de la manière la plus touchante les plaisirs de notre adolescence, nos liaisons plus intimes dans

notre jeunesse, la tendre amitié que nous nous étions jurée, la confiance dont il m'avait toujours honoré depuis; il me parla des honneurs dont il m'aurait comblé pendant son règne si j'avais voulu les mériter; il me reprocha surtout l'indigne entreprise dont je paraissais être le chef, mais dont il savait bien, ajouta-t-il, que j'étais seulement le premier instrument. Il en rejeta toute l'horreur sur Pulauski, en me représentant cependant que l'auteur d'un pareil attentat n'était pas seul coupable; que je n'avais pu sans crime me charger de son exécution, et que cette horrible complaisance, déjà si punissable dans un sujet, était, dans un ami, plus inexcusable encore. Il finit par me presser de lui laisser sa liberté : *Fuyez*, me dit-il, *et soyez sûr que si l'on vient à moi, j'indiquerai une route opposée à celle que vous aurez prise.*



» Le roi me pressait vivement : son éloquence naturelle,

augmentée par le péril, portait la persuasion dans mon cœur; elle y réveillait des sentiments bien doux. Je fus ébranlé : je balançai d'abord, mais Pulauski triompha. Je crus entendre le fier républicain me reprocher ma faiblesse. Mon cher Faublas, l'amour de la patrie a son fanatisme et ses superstitions. Ma tête était exaltée; je m'armai d'un barbare courage, je forçai le monarque à remonter à cheval, et je crus faire une belle action! — Ainsi, s'écria-t-il douloureusement, vous rejetez la prière qu'un ami vous adresse! vous refusez le pardon que votre roi vous offre! Hé bien! partons : je me livre à mon mauvais destin, ou je vous abandonne au vôtre.

» Nous recommençâmes à marcher; mais les reproches du monarque, ses instances, ses menaces même, les combats que j'avais soutenus intérieurement, m'avaient tellement troublé, que je ne voyais plus mon chemin. Errant dans la campagne, je ne tenais aucune route certaine : après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes à Marimont : je m'étais égaré, nous étions revenus sur nos pas.

A un quart de lieue de là, nous tombâmes dans un parti russe. Le roi se fit reconnaître à celui qui le commandait, ensuite il ajouta : — Ce soir, je me suis égaré à la chasse; ce bon paysan que vous voyez voulait, avant de me remettre dans mon chemin, me donner dans sa chaumière un frugal repas; mais comme je crois avoir vu des soldats de Pulauski rôder dans les environs, je voudrais rentrer promptement dans Varsovie, et vous me feriez plaisir de m'accompagner jusque-là. Quant à toi, mon ami, me dit-il, je ne suis pas fâché que tu aies pris une peine inutile; car j'aime autant retourner dans ma capitale, accompagné de ces messieurs, que d'aller plus loin avec toi. Cependant, il serait singulier

que je te laissasse sans récompense : que veux-tu? Parle, je t'accorderai la grâce que tu me demanderas.

» Faublas, vous concevez combien je fus troublé : je doutais encore des intentions du roi. Je cherchais à démêler le véritable sens d'un discours équivoque, plein d'une ironie bien amère ou d'une adresse bien magnanime. M. de P*** me laissa quelque temps ma pénible incertitude. — Je te vois bien embarrassé, reprit-il enfin avec un air de bonté qui me pénétra; tu ne sais que choisir! Allons, mon ami, embrasse-moi. Il y a plus d'honneur que de profit à embrasser un roi, ajouta-t-il en riant. Cependant il faut convenir qu'à ma place bien des monarques ne seraient pas aujourd'hui si généreux que moi. Il partit à ces mots, et me laissa confondu de tant de grandeur d'âme.

» Cependant le péril auquel le roi venait de me dérober si généreusement allait renaître à chaque instant pour moi. Il était plus que probable qu'un grand nombre de courriers, expédiés de Varsovie, répandraient de tous côtés l'étonnante nouvelle de l'enlèvement du monarque. Déjà sans doute on poursuivait chaudement les ravisseurs; mon équipage remarquable pouvait me trahir dans ma fuite; et si je retombais entre les mains des Russes mieux instruits, tous les efforts du roi ne pourraient me sauver. En supposant que Pulauski eût obtenu tout le succès qu'il se promettait, il devait être encore éloigné; dix lieues au moins me restaient à faire, et mon cheval était rendu. J'essayai de le pousser; il n'eut pas couru cinq cents pas, qu'il creva sous moi. Un cavalier bien monté passait dans ce moment sur la route; il vit tomber l'animal, et croyant pouvoir s'amuser aux dépens d'un pauvre paysan, il me dit : — Mon ami, je t'avertis que ton bon cheval ne vaut plus rien. Piqué de la bouffonnerie, je réso-

lus aussitôt de punir le railleur et d'assurer ma fuite en même temps. Je lui présentai brusquement un de mes pistolets, je le forçai de me livrer sa monture, et je vous avouerai même que, pressé par la circonstance, je le dépouillai d'un bon manteau, aussi ample que léger, sous lequel je cachai mes habits grossiers, qui m'auraient pu faire reconnaître. Je jetai ma bourse pleine d'or aux pieds du voyageur démonté, et je m'éloignai de toute la vitesse de mon nouveau cheval.

» Il était frais, vigoureux : je fis douze lieues d'une traite; enfin je crus entendre le bruit du canon : je conjecturai que mon beau-père n'était pas loin et combattait les Russes. Je ne m'étais pas trompé; j'arrivai sur le champ de bataille au moment où l'un de nos régiments lâchait pied. Je me fis reconnaître des fuyards, et les ayant ralliés derrière une colline prochaine, je vins prendre en flanc les ennemis auxquels Pulauski faisait face avec le reste de ses troupes. Nous chargeâmes si à propos et avec tant de vigneur, que les Russes furent enfoncés après un grand carnage des leurs. Pulauski daigna m'attribuer l'honneur de leur défaite. — Ah! me dit-il en m'embrassant après avoir entendu les détails de mon expédition, si tes quarante hommes t'avaient égalé en courage, le roi serait à présent dans mon camp ! Mais le ciel ne l'a pas voulu; je lui rends grâce de ce qu'au moins il t'a conservé pour nous; je te rends grâce du service important que tu m'as rendu : sans toi, Kaluvski assassinait le monarque, et mon nom était couvert d'un opprobre éternel. J'aurais pu, ajouta-t-il, m'avancer encore l'espace de deux milles; mais j'ai mieux aimé asseoir mon camp dans cette position redoutable. Hier, sur ma route, j'ai surpris et taillé en pièces un parti russe; j'ai battu ce matin deux de leurs

détachements; un autre corps considérable, ayant recueilli les débris de ceux-là, a profité des ténèbres pour m'attaquer. Mes soldats, fatigués d'une longue marche et de trois combats consécutifs, commençaient à plier; la victoire est rentrée avec toi dans mon camp. Retranchons-nous ici; attendons-y l'armée russe, et combattons jusqu'au dernier soupir.

» Cependant le camp retentissait des cris d'allégresse; nos soldats victorieux mêlaient mes louanges à celles de Pulauski. Au bruit de mon nom, que mille voix répétaient, Lodoïska



accourut à la tente de son père. Elle me prouva l'excès de sa

tendresse par l'excès de sa joie; il fallut commencer le récit des dangers que j'avais courus. Elle ne put sans répandre des larmes apprendre la rare générosité du monarque. — Qu'il est grand! s'écria-t-elle avec transport, qu'il est digne d'être roi celui qui t'a pardonné! Que de pleurs il épargne à l'épouse que tu délaissais, à l'amante que tu ne craignais pas de sacrifier. Cruel! n'est-ce donc pas assez des dangers auxquels tu t'exposes chaque jour?... Pulauski interrompit durement sa fille : — Femme indiscrète et faible! est-ce devant moi qu'on ose tenir un pareil discours? — Hélas! répondit-elle, faudra-t-il que je tremble sans cesse pour les jours d'un père et d'un époux? Lodoïska m'adressait ainsi ses plaintes touchantes, et soupirait après un avenir meilleur, tandis que la fortune nous préparait les plus affreux revers.

» Nos cosaques venaient de tous côtés nous avertir que l'armée russe approchait. Pulauski comptait qu'il serait attaqué au milieu du jour : il ne le fut pas; mais, au milieu de la nuit suivante, on vint m'annoncer que les Russes se préparaient à forcer nos retranchements. Pulauski, toujours prêt, les défendait déjà : il fit, dans cette funeste nuit, tout ce qu'on pouvait attendre de son expérience et de sa valeur. Nous repoussâmes les assaillants cinq fois; mais ils revenaient sans cesse à la charge avec des troupes fraîches, et leur dernière attaque fut si bien concertée qu'ils pénétrèrent dans le camp par trois endroits en même temps. Zaramba fut tué à mes côtés; une foule de noblesse périt dans cette action sanglante : les ennemis ne faisaient point de quartier. Furieux de voir périr tous mes amis, je voulais me jeter dans les bataillons russes : — Insensé! me dit Pulauski, quelle aveugle fureur t'égare? mon armée est entièrement

détruite, mais mon courage me reste. Pourquoi mourir inutilement ici? Viens : je veux te conduire dans des climats où nous pourrons susciter aux Russes de nouveaux ennemis. Vivons, puisque nous pouvons encore servir notre pays; sauvons-nous, sauvons Lodoïska. Lodoïska! j'allais l'abandonner! Nous courûmes à sa tente, il était encore temps : nous l'enlevâmes, nous nous enfonçâmes dans les bois voisins.

» Après y avoir erré le reste de la nuit et une partie de la matinée, nous nous hasardâmes d'en sortir et de nous présenter à la porte d'un château que nous crûmes reconnaître. C'était en effet celui d'un gentilhomme, nommé Micislas, qui avait servi quelque temps dans notre armée. Micislas nous reconnut et nous offrit un asile, qu'il nous conseilla de n'accepter que pour quelques heures. Il nous dit qu'une nouvelle bien étonnante s'était répandue la veille et paraissait se confirmer : qu'on avait osé enlever le roi dans Varsovie même, que les Russes avaient poursuivi les ravisseurs et ramené le monarque dans sa capitale, et qu'enfin il était question de mettre à prix la tête de Pulauski, soupçonné d'être l'auteur de la conspiration. Croyez-moi, ajouta-t-il, que vous ayez ou non trempé dans ce complot hardi, fuyez, laissez ici vos uniformes qui vous trahiraient, je vais vous faire donner des habits moins remarquables; et quant à Lodoïska, je me charge de la conduire moi-même au lieu que vous aurez choisi pour sa retraite.

» Lodoïska interrompit Micislas. Le lieu de ma retraite ce sera celui de leur fuite; je les accompagnerai partout. Pulauski représenta à sa fille qu'elle ne pourrait soutenir les fatigues d'une longue route, et que d'ailleurs nous serions exposés à des dangers toujours renaissants. Plus le péril est

grand, lui répliqua-t-elle, plus je dois le partager avec vous. Vous m'avez répété cent fois que la fille de Pulauski ne devait pas être une femme ordinaire; depuis huit ans je n'ai vécu qu'au milieu des alarmes, je n'ai vu que des scènes de carnage et d'horreur : la mort m'environnait de toutes parts, elle me menaçait à chaque instant, vous ne me permettiez pas de la braver à vos côtés, mais la vie de Lodoïska ne tenait-elle pas à celle de son père? Lovzinski, le coup qui t'aurait frappé n'aurait-il pas entraîné ton amante au tombeau? et depuis quand ne suis-je plus digne... J'interrompis Lodoïska; je me joignis à son père pour lui détailler les raisons qui nous déterminaient à la laisser en Pologne; elle m'écoutait avec impatience. — Ingrat! s'écria-t-elle, vous partiriez sans moi! — Oui, répliqua Pulauski, vous resterez avec les sœurs de Lovzinski, et je lui défends... Sa fille, hors d'elle-même, ne le laissa pas achever: — Mon père, je connais vos droits, je les respecte, ils me seront toujours sacrés; mais vous n'avez pas celui d'enlever une femme à son époux... Ah! pardon! je vous offense, je m'égare; mais plaignez ma douleur... excusez mon désespoir... Mon père! Lovzinski! écoutez-moi tous deux : je veux vous accompagner partout... Partout, oui, je vous suivrai, cruels, je vous suivrai malgré vous! Lovzinski, si ton épouse a perdu tous les droits qu'elle eut sur ton cœur, ressouviens-toi du moins de ton amante. Rappelle-toi cette nuit effroyable où j'allais périr dans les flammes, ce moment terrible où tu montas dans la tour embrasée en criant: Vivre ou mourir avec Lodoïska! Eh bien! ce que tu sentais alors, je l'éprouve aujourd'hui! Je ne connais pas de plus grand malheur que celui d'être séparée de vous; je dis à mon tour: Vivre ou mourir avec mon père et mon époux. Malheureuse! que

deviendrai-je si vous me quittez? Réduite à vous pleurer tous deux, où trouverai-je des adoucissements à ma peine? Mes enfants me consoleront-ils? Hélas! en deux ans la mort m'en a enlevé quatre; les Russes, aussi impitoyables qu'elle, m'ont arraché le dernier! je n'ai plus que vous dans le monde, et vous voulez m'abandonner! ô mon père! ô mon époux! que deux noms si chers ne vous trouvent pas insensibles! ayez pitié de Lodoïska!

» Ses sanglots lui coupèrent la parole. Micislas pleurait, mon âme était déchirée. —Tu le veux, ma fille? eh bien, j'y consens, dit Pulauski; mais veuille le ciel ne pas me punir de ma complaisance! Lodoïska nous embrassa tous deux avec autant de joie que si nos malheurs avaient été finis. Je laissai à Micislas deux lettres qu'il se chargea de remettre. L'une était adressée à mes sœurs, et l'autre à Boleslas. Je leur disais adieu, je leur recommandais de ne rien négliger pour retrouver ma chère Dorliska. Il fallut déguiser ma femme : elle prit des habits d'homme; nous échangeâmes les nôtres, nous employâmes tous les moyens connus pour nous défigurer en apparence. Ainsi travestis, armés de nos sabres et de nos pistolets, chargés d'une somme assez considérable en or, de quelques bijoux et de tous les diamants de Lodoïska, nous prîmes congé de Micislas et nous nous hâtâmes de regagner les bois.

» Pulauski nous communiqua le dessein qu'il avait formé de se réfugier en Turquie. Il espérait obtenir du service dans les armées du grand-seigneur, qui depuis deux ans soutenait contre la Russie une guerre malheureuse. Lodoïska ne parut point effrayée du long trajet que nous avions à faire; comme elle ne pouvait ni être reconnue, ni recherchée, elle se chargea du soin d'aller à la découverte et de

nous apporter nos provisions. Dès que le jour paraissait, nous nous retirions dans les bois ; cachés dans des troncs d'arbres ou dans des touffes d'épines, nous attendions le retour de la nuit pour continuer notre marche. C'est ainsi que, pendant plusieurs jours, nous échappâmes aux recherches des Russes, qui nous poursuivaient vivement.

» Un soir que Lodoïska, toujours déguisée en paysan, revenait d'un hameau voisin où elle avait été acheter des vivres qu'elle nous apportait, deux maraudeurs russes l'attaquèrent à l'entrée de la forêt dans laquelle nous étions cachés. Après l'avoir volée, ils se préparèrent à la dépouiller.



Aux cris qu'elle poussa nous sortîmes de notre retraite : les deux brigands se sauvèrent dès qu'ils nous virent ; mais nous craignîmes qu'ils ne racontassent leur aventure au

corps dont ils faisaient partie, et que, cette rencontre singulière ayant excité les soupçons, on ne vînt nous arracher de nos asiles. Nous résolûmes de changer de route; et pour qu'on ne pût soupçonner celle que nous avions prise, il fut décidé qu'au lieu de nous avancer directement sur les frontières de la Turquie, nous gagnerions, par un long détour, la Polésie, ensuite la Crimée, d'où nous passerions à Constantinople.

» Après les marches les plus pénibles, nous entrâmes dans la Polésie. Pulauski pleura en quittant son pays. Au moins, s'écria-t-il douloureusement, je l'ai servi de tout mon pouvoir, et je ne le quitte que pour le servir encore.

» Tant de fatigues avaient épuisé les forces de Lodoïska. Arrivés à Novogorod, nous nous y arrêtâmes à cause d'elle. Notre dessein était de l'y laisser reposer quelques jours; mais les gens du pays, que nous questionnâmes sans affectation, nous dirent que des troupes parcouraient les environs, pour arrêter un certain Pulauski qui avait fait enlever le roi de Pologne. Justement alarmés, nous ne restâmes que quelques heures dans cette ville, où nous achetâmes des chevaux. Nous passâmes la Desna au-dessus de Czernicove, et, suivant les bords de la Sula, nous la traversâmes à Perevoloczna, où nous apprîmes que Pulauski, reconnu à Novogorod, n'avait été manqué que de quelques heures à Nézin, et qu'il était suivi de près. Il fallut fuir et changer encore de route, et nous nous enfonçâmes dans les immenses forêts qui couvrent le pays entre la Sula et la Sem.

» Nous vîmes une caverne dans laquelle nous voulûmes nous établir; un ours nous disputa l'entrée de cet asile aussi affreux que solitaire; nous le tuâmes, nous mangeâmes ses petits. Pulauski était blessé; Lodoïska, épuisée, se sou-

tenait à peine; le froid était déjà rigoureux. Poursuivis par les Russes dans les endroits habités, menacés par les animaux féroces dans ce vaste désert, sans autres armes que nos épées, bientôt réduits à manger nos chevaux, qu'allions-nous devenir? Le danger de mon beau-père et de ma femme était si pressant, qu'aucun autre ne m'effraya plus. Je résolus de leur procurer, à quelque prix que ce fût, les secours qu'exigeait leur situation, plus déplorable encore que la mienne; et les quittant tous deux en leur promettant de venir bientôt les rejoindre, j'emportai une partie des diamants de Lodoïska, et je suivis les bords du Warsklo. Vous remarquerez, mon cher Faublas, qu'un voyageur égaré dans ces vastes contrées, réduit à y errer sans boussole et sans guide, est obligé de suivre les rivières, parce que c'est sur leurs bords que se rencontrent le plus communément les habitations. Il m'importait de gagner le plus tôt possible une ville marchande; je suivis donc les bords du Warsklo, et, marchant jour et nuit, je me trouvai à Pultava à la fin de la quatrième journée. Je me fis passer dans cette ville pour un marchand de Bielgorod; je sus qu'on y cherchait Pulauski, que l'impératrice de Russie avait envoyé son signalement de tous les côtés, avec ordre de le saisir mort ou vif partout où on le trouverait. Je me hâtai de vendre mes diamants, d'acheter de la poudre, des armes, des provisions de toute espèce, différents outils, des meubles grossiers mais nécessaires, tout ce que je jugeai le plus propre à adoucir notre misère; je chargeai tout cela sur un chariot attelé de quatre chevaux, dont je fus l'unique conducteur. Mon retour fut aussi difficile que fatigant; huit jours entiers se passèrent avant que j'arrivasse à la forêt.

» C'est là que se terminait mon voyage pénible et dan-

gereux : j'allais secourir mon beau-père et ma femme, j'allais revoir ce que j'avais de plus cher au monde; et, cependant, mon cher Faublas, je ne pus me livrer à la joie. Vos philosophes ne croient point aux pressentiments... Mon ami, je vous assure que j'éprouvais une inquiétude involontaire; mon âme était consternée; je ne sais quoi semblait m'avertir que je touchais au moment le plus douloureux de ma vie.

» J'avais, en partant, placé par intervalles des cailloux pour reconnaître ma route, je ne les trouvai plus; j'avais enlevé avec mon sabre quelques parties de l'écorce de plusieurs arbres que je ne pus reconnaître. J'entrai dans la forêt, je criai de toutes mes forces, je tirai de temps en temps des coups de fusil, personne ne me répondit. Je n'osais m'engager trop avant de peur de me perdre; je n'osais m'éloigner beaucoup de mon chariot, si nécessaire à Pulauski, à sa fille, à moi-même.

» La nuit qui survint m'obligea de cesser mes recherches; je passai celle-là comme les précédentes. Enveloppé de mon manteau, je me couchai sous ma charrette, que j'eus soin d'entourer de mes gros meubles, dont je me faisais un rempart contre les bêtes féroces. Je ne pus dormir; le froid se faisait vivement sentir, la neige tombait en abondance : au point du jour la terre en était couverte. Je ressentis alors un mortel découragement; mes cailloux, qui auraient pu m'indiquer ma route, étaient tous enterrés : il paraissait impossible que je retrouvasse mon beau-père et ma femme.

» Le cheval qui leur restait à mon départ les avait-il nourris jusqu'alors? La faim, l'horrible faim ne les avait-elle pas forcés de sortir de leur retraite? Étaient-ils encore dans ces affreux déserts? S'ils n'y étaient plus, où pourrais-je

les retrouver ? où traînerais-je sans eux ma misérable vie ?... Mais pouvais-je croire que Pulauski eût abandonné son gendre, que Lodoïska eût consenti à se séparer de son époux ? Non, sans doute. Ils étaient donc dans cette affreuse solitude, et si je les abandonnais ils allaient y mourir de faim et de froid ! Cette réflexion désespérante me détermina ; je n'examinai plus si en m'éloignant beaucoup de mon chariot je ne courais pas le danger de ne pouvoir plus le retrouver. Porter quelques secours à mon beau-père et à ma femme, voilà ce qui me pressait le plus.

» Je pris mon fusil et de la poudre, je chargeai des provisions sur un de mes chevaux : je m'engageai dans la forêt beaucoup plus avant que la veille ; je criai de toutes mes forces ; je fis avec mon fusil de fréquentes décharges... Le plus morne silence régnait autour de moi !

» Je me trouvais dans un endroit de la forêt très-épais, il n'y avait plus de passage pour mon cheval ; je l'attachai à un arbre, et mon désespoir l'emporta sur toute autre considération ; je m'avançai toujours avec mon fusil et une partie de mes provisions. J'errai plus de deux heures encore, et mon inquiétude ne faisait que redoubler, lorsqu'enfin j'aperçus des pas humains empreints sur la neige.

» L'espérance me rendit des forces, je suivis des traces toutes fraîches : bientôt je vis Pulauski à peu près nu, exténué par la faim, presque méconnaissable à mes propres yeux. Il faisait des efforts pour se traîner vers moi et pour répondre à mes cris. Dès que je l'eus joint, il se jeta avec avidité sur les aliments que je lui offris et les dévora. Je lui demandai où était Lodoïska. Hélas ! me dit-il, tu vas la voir ! Le ton dont il prononça ces paroles me fit trembler. J'arrivai à la caverne, trop préparé au funeste spectacle

qui m'y attendait. Lodoïska, enveloppée de ses habits, couverte de ceux de son père, était étendue sur un lit de feuilles à moitié pourries. Elle souleva avec effort sa tête appesantie, et refusant les aliments que je lui offrais : Je n'ai pas faim, me dit-elle ; la mort de mes enfants, la perte de Dorliska, nos marches si longues, si pénibles, vos dangers toujours renaissants, voilà ce qui m'a tuée. Je n'ai pu résister à la fatigue et au chagrin... Mon ami, je suis mourante... J'ai entendu ta voix, mon âme s'est arrêtée... Je te revois ! Lodoïska devait mourir dans les bras de l'époux qu'elle adore! Secours mon père... qu'il vive!... Vivez tous



deux, consolez-vous, oubliez-moi... Cherchez partout ma chère... Elle ne put prononcer le nom de sa fille : elle expira. Son père lui creusa un tombeau à quelques pas de

la caverne; je vis la terre engloutir ce que j'aimais!... Quel moment!... Pulauski veilla sur mon désespoir : il me força de survivre à Lodoïska. »

Lovzinski voulait continuer, ses sanglots l'interrompirent. Il me demanda un moment, passa dans un cabinet voisin, et ne tarda pas à rentrer, une miniature à la main. « Voilà, me dit-il, le portrait de ma petite Dorliska; voyez comme elle était déjà belle! Dans ses traits à peine développés je reconnais tous les traits de sa mère! Ah! si du moins... » J'interrompis Lovzinski : « La charmante figure! m'écriai-je; elle ressemble à ma jolie cousine! — Voilà bien le propos d'un amant! répondit-il : l'objet qu'il adore, il le voit partout! Ah! mon ami, si du moins Dorliska m'était rendue! Mais depuis douze ans qu'on la cherche inutilement, je ne dois plus l'espérer. »

Ses yeux se remplissaient encore de larmes, qu'il s'efforça de retenir; il reprit, d'un ton pénétré, l'histoire de ses malheurs.

« Pulauski, que son courage n'abandonnait jamais, et dont les forces s'étaient ranimées, m'obligea de m'occuper avec lui du soin de notre subsistance. En suivant sur la la neige l'empreinte de mes propres pas, nous arrivâmes au lieu où j'avais laissé mon chariot, que nous déchargeâmes aussitôt, et que nous brûlâmes ensuite pour ôter à nos ennemis le plus léger indice de notre retraite. A l'aide de nos chevaux, pour lesquels nous trouvâmes un passage en faisant plusieurs détours, nous parvînmes à transporter dans notre caverne nos meubles et nos provisions, qu'il fallait ménager si nous voulions rester long-temps dans notre solitude. Nous tuâmes nos chevaux, que nous ne pouvions nourrir. Nous vécûmes de leur chair que la rigueur

de la saison conserva pendant plusieurs jours : elle se corrompit enfin, et notre chasse ne nous procurant que des secours insuffisants, il fallut entamer nos provisions, qui se trouvèrent, au bout de trois mois, entièrement consommées.

» Quelques pièces d'or et la plus grande partie des diamants de Lodoïska nous restaient encore. Ferais-je un second voyage à Pultava, ou bien nous hasarderions-nous à quitter notre retraite ? Nous avions déjà si cruellement souffert dans cette solitude, que nous prîmes le dernier parti.

» Nous sortîmes de la forêt, nous passâmes la Sem, près de Rylks, nous achetâmes un bateau, et, déguisés en pêcheurs, nous descendîmes la Sem, nous entrâmes dans la Desna. Notre bateau fut visité à Czernicove : la misère avait tellement défiguré Pulauski qu'il était impossible de le reconnaître. Nous entrâmes dans le Dniéper : nous traversâmes Kiove à Krylow. Là, nous fûmes obligés de recevoir dans notre bateau, et de passer à l'autre bord, des soldats russes qui allaient joindre une petite armée employée contre Pugatchew. Nous apprîmes, à Zaporiskaia, la prise de Bender et d'Oczakow, la conquête de la Crimée, la défaite et la mort du visir Oglou. Pulauski, désespéré, voulait traverser les vastes contrées qui le séparaient de Pugatchew et se joindre à cet ennemi des Russes; mais nos fatigues nous forcèrent de rester à Zaporiskaia. La paix, qui fut conclue bientôt après entre la Porte et la Russie, nous laissa les moyens d'entrer en Turquie.

» Nous traversâmes à pied, et toujours déguisés, le Bondsiac, une partie de la Moldavie, la Valachie; et, après des fatigues inouïes, nous arrivâmes à Andrinople. On nous

arrêta; on nous accusa devant le cadi d'avoir voulu vendre sur notre route des diamants que nous avions apparemment volés : les mauvais habits dont nous étions couverts avaient donné lieu à ce soupçon. Pulauski se découvrit au cadi, qui nous envoya sous sûre garde à Constantinople.

» Nous fûmes admis à l'audience du grand-seigneur. Il nous fit donner un logement et nous assigna sur son trésor un honnête revenu. Alors j'écrivis à mes sœurs et à Boleslas : nous apprîmes, par leurs réponses, que les biens de Pulauski étaient saisis, qu'il était dégradé et condamné à perdre la tête. Mon beau-père fut consterné : il s'indigna qu'on l'eût accusé d'un régicide; il écrivit pour sa justification. Toujours dévoré de l'amour de son pays, toujours guidé par la haine mortelle qu'il avait jurée à ses ennemis, il ne cessa, pendant quatre ans que nous restâmes en Turquie, d'y intriguer pour que la Porte déclarât la guerre à la Russie. En 1774, il reçut avec des transports de rage la nouvelle de la triple invasion qui enlevait à la république le tiers de ses possessions. Ce fut au printemps de 1776 que les insurgents se décidèrent à soutenir par les armes leurs droits violés. — Mon pays a perdu la liberté, me dit Pulauski ; ah ! du moins, combattons pour celle d'un peuple nouveau !

» Nous passâmes en Espagne, nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisait voile pour la Havane, d'où nous nous rendîmes à Philadelphie. Le congrès nous employa dans l'armée du général Washington. Pulauski, consumé d'un noir chagrin, exposait sa vie comme un homme à qui elle était devenue insupportable ; on le trouvait toujours aux postes les plus dangereux ; vers la fin de la quatrième campagne, il fut blessé à mes côtés. On l'emportait dans sa tente : Je sens que ma fin s'approche, me dit-il, il est

donc vrai que je ne reverrai pas mon pays! Cruelle bizarrerie de la destinée! Pulauski tombe martyr de la liberté américaine, et les Polonais sont esclaves!... Mon ami, ma mort serait affreuse s'il ne me restait un espoir consolant. Ah! puissé-je ne pas m'abuser! Je crois, j'aime à croire que des circonstances plus heureuses ramèneront pour nos concitoyens les jours de la vengeance et de la liberté. Alors, Lovzinski, en quelque lieu que tu sois, que ta haine se réveille! Tu combattis si glorieusement pour la Pologne! Que le souvenir de nos injures et de nos exploits échauffe ton courage! Que ton épée, tant de fois rougie du sang ennemi, se tourne encore contre ses oppresseurs! Qu'ils tremblent en te reconnaissant! Qu'ils frémissent en se rappelant Pulauski!... Ils nous ont ravi nos biens, ils ont assassiné ta femme, ils t'ont arraché ta fille, ils ont flétri mon nom!... Les barbares! ils se sont partagé nos provinces! Lovzinski! voilà ce qu'il ne faut jamais oublier. Quand nos persécuteurs ont été ceux de la patrie, la vengeance devient indispensable et sacrée. Tu dois aux Russes une haine éternelle, tu dois à ton pays la dernière goutte de ton sang.

» Il dit; il expira. La mort, en le frappant, m'enleva ma dernière consolation.

» Mon ami, j'ai combattu pour les États-Unis jusqu'à l'heureuse paix qui vient d'assurer leur indépendance. M. de C***, qui a long-temps servi en Amérique, dans le corps d'un jeune héros dont votre nation s'honorera toujours; M. de C*** m'a donné une lettre de recommandation pour le baron de Faublas. Celui-ci a pris à mon sort un intérêt si vif, que bientôt nous nous sommes liés d'une étroite amitié. Je n'ai quitté sa province que pour venir

m'établir à Paris, où je savais qu'il ne tarderait pas à me suivre. Cependant, mes sœurs ont rassemblé quelques faibles débris de ma fortune, jadis immense. Mes sœurs, instruites de mon arrivée ici et du nom que j'y ai pris, m'écrivent que dans quelques mois elles viendront consoler, par leur présence, l'infortuné Duportail. »



Lovzinski resta comme abîmé dans ses réflexions douloureuses; enfin il me dit qu'il avait mis en moi ses plus chères espérances, que le dessein de mon père était de me faire voyager l'année prochaine. J'interrompis M. Duportail pour l'assurer que je passerais quelques mois en Pologne, et que je ne négligerais rien pour me procurer quelques lumières sur le sort de Dorliska.

Il était tard quand je quittai M. Duportail; cependant mon premier soin, en rentrant à l'hôtel, fut d'appeler M. Person. Il accepta avec reconnaissance la bague que

j'avais achetée le matin, et, sans se faire beaucoup presser, il m'avoua que la veille il avait instruit Adélaïde de l'étrange visite que madame de B*** m'avait rendue chez moi. « J'avais remarqué ce joli cavalier, me dit-il, et vous devez vous souvenir que je me trouvai sur l'escalier quand M. Duportail nomma la marquise de B***. » Je priai M. Person d'être à l'avenir plus réservé : il me quitta en me renouvelant les assurances de son désintéressement et de sa discrétion.

Rosambert avait raison! Sophie m'aimait! une indiscrétion de M. Person avait fait tout le mal. Sophie jalouse... Mais comment l'apaiser? Comment dissiper ses alarmes? Comment la voir? J'aurais pu me dispenser de me mettre au lit; l'inquiétude chassa le sommeil : toute la nuit je m'occupai de mes peines, des peines de Sophie. Il faut avouer cependant que je songeais quelquefois au vicomte de Florville; mais la marquise était si malheureuse! les moments que je donnai à son souvenir furent si courts! les idées qu'il me fit naître furent si différentes!... On serait bien sévère si l'on ne m'excusait pas.

Je ne savais encore quel parti prendre, quand le jour parut. Mon conseiller arriva enfin pour me déterminer. « M. Person a fait la faute, me dit Rosambert, c'est à lui de la réparer. Faites une lettre pour mademoiselle de Pontis; que le cher gouverneur s'en charge et la remette à mademoiselle de Faublas, qui ne manquera pas de la porter à son adresse. » J'écrivis. M. Person, devenu le plus complaisant des hommes, accepta sans difficulté la commission délicate que je confiais à son zèle. Il la fit assez promptement : il m'apporta une réponse de ma jolie cousine.

Elle était courte, elle fut bientôt lue... « Rosambert, sautez de joie, baisez ces deux lignes; écoutez :

« Vous dites que vous n'aimez pas la marquise ; ah! si je » pouvais en être sûre! »

Dans l'excès de ma joie je sautai au cou de M. Person. « Vous êtes content de cette réponse, me dit-il; eh bien! j'ai encore une nouvelle plus heureuse à vous apprendre. — Ah! dites, mon cher gouverneur, dites vite. — Monsieur, mademoiselle votre sœur m'a d'abord demandé de vos nouvelles avec beaucoup d'intérêt. Elle a rougi quand je l'ai priée de remettre votre lettre à mademoiselle de Pontis : *Monsieur Person, vous direz à mon frère que depuis hier Sophie, désolée, m'a tout conté; vous lui direz que maintenant je connais mieux que lui la maladie de sa cousine, et même que j'ai lu la recette en question. Je ne suis plus étonnée que le baron se soit fâché!... Monsieur, attendez un moment, je vais porter la lettre .. C'est peut-être porter la complaisance bien loin; mais mon frère se chagrine, ma bonne amie souffre, je n'examine que cela.* Elle est revenue quelques moments après avec ce billet. En me le donnant, elle m'a demandé, d'un air embarrassé, si l'on ne vous verrait pas. Je lui ai objecté l'expresse défense du baron. Elle m'a observé, en rougissant beaucoup, que madame Munich se levait rarement avant dix heures, que le baron ne se levait jamais plus tôt, et qu'enfin la porte du couvent s'ouvrait à huit heures précises. — Eh bien! mademoiselle, lui ai-je dit, demain matin monsieur votre frère... Elle m'a interrompu : *Oui, demain matin, qu'il n'y manque pas.* »

Que la journée s'écoula lentement! quelle mortelle nuit la suivit! Cent fois je fus tenté d'arrêter mon horloge et d'avancer mes montres! Enfin, j'entendis sonner l'heure tant désirée. Je volai au couvent : Adélaïde vint au parloir, Sophie l'accompagnait.

« Ah! ma sœur! ah! mademoiselle! » Je joignis leurs jolies mains que je baisai tour à tour. Sophie, trop émue,



fut obligée de s'asseoir : « Vous nous avez donné bien du chagrin, » me dit-elle; et je vis ses yeux se remplir de larmes. Comment exprimer la douceur de celles que je versai! « Vous souffrez? me dit Adélaïde. — Ho! non, ma sœur : jamais un moment plus heureux... — Mais ceux que vous passez avec la marquise? interrompit Sophie en tremblant. — Ah! ma jolie cousine; ah! ma chère Sophie, croyez-vous que je puisse l'aimer? — Pourquoi donc la voyez-vous si souvent? — Je ne la verrai plus : je vous promets que je ne

la verrai plus. — Ah! si vous me trompez!... — Pourquoi donc te tromperait-il, ma bonne amie? Puisqu'il t'aime, il est clair qu'il ne peut pas aimer cette madame de B***. — Adélaïde, ah! tu ne sais donc pas... — Si fait, je sais ce que c'est que la jalousie, tu me l'as dit hier; mais c'est un sentiment qui fait du mal et qui n'est pas raisonnable. Pourquoi mon frère te dirait-il qu'il t'aime s'il ne t'aimait pas? — Sophie, je vous jure que je vous adorai le premier jour que je vous vis; vous seule m'avez fait éprouver ce sentiment tendre et respectueux qu'inspirent l'innocence et la beauté, cet amour véritable dont il faut brûler pour Sophie. C'est vous seule qui m'avez fait sentir que j'avais un cœur, et je n'aimerai jamais que vous. — Ah! si vous saviez combien j'ai de plaisir à vous croire! »

Sophie se pencha sur le sein d'Adélaïde, qu'elle embrassa. « Comme ton frère te ressemble! lui dit-elle : il a tes yeux, ton teint, ta bouche, ton front! (Elle l'embrassa une seconde fois.) — En vérité, répondit Adélaïde d'un petit ton boudeur, autrefois vous m'aimiez pour moi; maintenant je crois que vous ne m'aimez plus qu'à cause de lui... Voilà donc ce qu'on appelle de l'amour! J'avoue que si je le trouvai triste hier, il me paraît aujourd'hui bien séduisant... Mon frère, quand est-ce que vous épouserez ma bonne amie? — Oh! le baron prétend que je suis trop jeune; mais si mademoiselle le permet... — Pourquoi donc m'appelez-vous mademoiselle? ne suis-je plus votre jolie cousine? — Ah! jolie, plus jolie que jamais! plus que jolie! Si vous le permettez, j'irai parler à M. de Pontis; je lui dirai que j'adore sa fille, que sa fille m'a choisi; je lui dirai qu'il me donne ma femme, qu'il m'unisse à Sophie. — Mon père n'est point à Paris... Des affaires de famille... Je vous conterai tout cela.

Mais il faut que je vous quitte. — Quoi ! déjà ? — Oui, il faut que je rentre avant que madame Munich se réveille. — Demain j'aurai donc le bonheur!... — Demain ! tous les jours !... — Oh ! non , cela ne se peut pas, répéta Adélaïde, on s'en apercevrait... Mon frère, une fois par semaine. — Oh! mais, répliqua Sophie, tu sais bien comme madame Munich dort quand elle a bu, et elle boit souvent. — Quoi ! ma jolie cousine, votre gouvernante... — Aime le vin et les liqueurs fortes; c'est une Allemande. — Hé bien! en ce cas, je puis venir ici... — Dans trois ou quatre jours, interrompit encore ma sœur; plus souvent, ce serait nous exposer... (Sophie soupira.) — Hélas ! oui, dit-elle; si on allait nous séparer!... Adieu, mon cher cousin. (Elle s'éloignait; elle revint.) Ah ! je vous en prie, n'allez pas chez la marquise. — N'y allez pas, mon frère, me dit aussi Adélaïde; n'y allez pas, entendez-vous? et si elle vient chez vous, renvoyez-la.

Lecteurs septuagénaires et goutteux, c'est à vous que je m'adresse. La vieillesse et ses infirmités n'ont pas toujours roidi vos jambes et glacé vos cœurs. Il fut un temps où vous eûtes aussi vos rendez-vous; alors vous partiez plus légers, plus prompts que les vents, et vous reveniez de même; vous ne l'avez pas oublié, sans doute, et par conséquent vous jugez que mon père dormait encore quand je rentrai chez moi.

Je ne m'occupai, le reste de la journée, que de mon bonheur; la nuit suivante fut aussi courte que la dernière m'avait paru longue. Les songes les plus doux embellirent mon paisible sommeil; ils me montrèrent ma Sophie; et, ce qu'on croira difficilement peut-être, ils ne me montrèrent qu'elle.

Il était près de midi quand je sonnai Jasmin. « Tu ne m'as pas rendu réponse hier. Comment se porte madame de B***? — Hier, monsieur, vous ne m'avez pas dit d'y aller. — Comment! Jasmin, vous n'y avez pas été! vous savez qu'elle est malade!... Courez-y donc vite. »

Envoyer chez la marquise, ce n'était pas y aller; ce n'était pas manquer de parole à Sophie. D'ailleurs, il y a des devoirs de société qu'un galant homme ne peut se dispenser de remplir.

Jasmin revint une heure après. « Monsieur, mademoiselle Justine m'a dit que madame était plus mal, et qu'on craignait que la fièvre ne se réglât. — On craint que la fièvre ne se règle; mais cela est donc sérieux? — Oui, monsieur; mademoiselle Justine m'a dit tout bas de vous avertir de sa part que M. le marquis était parti ce matin pour Versailles, où il doit rester trois jours. — C'est bon, Jasmin; allez. »

La fièvre va se régler!... Pauvre vicomte de Florville!... Ce sont les propos du baron... c'est mon ingratitude... car au fond elle a à se plaindre de moi. Je l'ai trompée... Je n'avais qu'à lui dire que j'en aimais une autre... Elle va plus mal! et si le danger devenait encore plus grand! Si la marquise, à la fleur de son âge, périssait consumée d'une maladie lente!... j'aurais éternellement sa mort à me reprocher! Cette idée est insupportable... O ma Sophie! tu m'es bien chère! mais faut-il, à cause de toi, laisser la marquise mourir de chagrin?

J'appelai Jasmin. « Retourne à Justine; demande-lui si, dans l'absence du marquis, je ne pourrais pas voir madame de B***... la calmer... la consoler un peu. Jasmin, si cela se peut, tu t'informeras de l'heure... de la porte par laquelle

je dois entrer... Enfin, tu arrangeras cela avec Justine. — Oui, monsieur. — Va vite. »

Il ne tarda pas à revenir. Justine lui avait dit qu'elle ne croyait pas que madame fût en état de recevoir personne; qu'elle ne savait pas si madame serait bien aise de la visite de M. le chevalier; que cependant il n'y avait qu'une scène à risquer. Je savais le chemin : ce soir, sur les neuf heures, je n'avais qu'à me glisser par la porte cochère, gagner promptement l'escalier dérobé, ouvrir la porte du boudoir avec la clef qu'elle donnait. Au reste, si madame se fâchait, Justine ne prenait rien sur elle, et ce serait mon affaire.

A neuf heures précises je frappai à l'hôtel du marquis. « Qui demandez-vous? » cria le suisse. Je répondis : « Justine, » et je coulai rapidement. Je trouvai Justine en sentinelle dans le boudoir. « Comment va-t-elle? — Ah! bien doucement. — Elle est là, dans sa chambre à coucher? — O mon Dieu! sûrement, et au lit. — Elle est alitée? — Oui, monsieur. — Cet imbécile de Jasmin ne m'a pas dit cela. Elle est seule? ses femmes... — Elle est seule, monsieur; mais je n'ose vous annoncer, » ajouta-t-elle en composant sa petite mine friponne. Je l'embrassai par distraction. « Tiens, vois-tu cette chienne d'ottomane-là? je ne l'oublierai de ma vie. » Et, toujours par distraction, je poussai Justine dessus. Elle parut véritablement effrayée. « O mon Dieu! madame va entendre, elle ne dort pas. » Effectivement, la marquise, forçant sa voix un peu éteinte, demanda qui était là; Justine ouvrit la porte de la chambre à coucher: « Madame, c'est... » J'approchai du lit, je pris la belle main qui entr'ouvrait les rideaux : « C'est moi, c'est votre amant qui, plein d'inquiétude... — Quoi! monsieur, qui vous a ouvert la porte? qui vous a permis?... — J'ai cru que vous

excuseriez... — Hé bien ! monsieur, que voulez-vous ? insul-



ter à ma douleur ? redoubler mes chagrins ? augmenter mon mal ? — Je viens pour le calmer. — Calmer ! monsieur, ferez-vous que je n'aie pas entendu ce que votre père a dit ? que je n'aie pas lu ce que vous avez écrit ? (La marquise fit quelques efforts pour me cacher ses larmes.) — Madame, devez-vous m'imputer les torts du baron ? Et quant à la lettre... — Monsieur, je ne demande pas d'explications, je n'en veux pas. — Au moins dites-moi si depuis hier vous vous sentez un peu mieux. — Plus mal, monsieur, plus mal. Mais que vous importe ? quelle espèce d'intérêt prenez-vous

à ce qui me touche? — Pouvez-vous me le demander! — Sans doute, j'ai tort; je dois être assez convaincue que vous ne m'aimez pas. — Ma chère maman! — Ah! laissez ce nom qui me rappelle mes fautes et mon bonheur, hélas! trop court; ce nom qui me rappelle un enfant trop aimable et trop aimé! un enfant dont la fausse candeur me séduisit, dont les charmes peu communs égarèrent ma raison... Je me flattais qu'au moins sa tendresse était le prix de la mienne... Hélas! il me trahissait froidement! Cruel! si jeune encore, vous possédez à ce point l'art de tromper! — Non, je ne vous trompe pas. — Allez, ingrat, allez aux pieds de votre Sophie vous faire un mérite de mes douleurs. Dites-lui que la marquise, indignement sacrifiée, gémit de vous avoir connu; et pour qu'il ne manque rien à mon humiliation, allez trouver votre père, votre père, qui ose me faire un crime de ma tendresse pour vous; apprenez-lui que son digne fils m'en a cruellement punie; mais, Faublas, souvenez-vous du moins, souvenez-vous que cette femme qu'on vous a dite ardente, vive, emportée, uniquement dévorée de la soif du plaisir, que cette femme ne put résister au chagrin d'avoir été si cruellement traitée, et ne se consolera jamais de vous avoir perdu. — Ma chère maman, pouvez-vous méconnaître le sentiment qui me ramène? — Oui, la pitié que vous ne pouvez refuser à mes peines, l'offensante pitié! — Non : l'amour, l'amour le plus vif. »

Je pris une de ses mains, qu'elle ne retira plus. On ne peut se figurer combien ses plaintes m'avaient ému, combien je souffrais de l'état où je la trouvais.

« Ah! me dit-elle, que vous connaissez bien ma faiblesse et ma crédulité! Allons, Faublas, asseyez-vous là. (Je me plaçai sur le bord de son lit.) Hé! si quelqu'un entrait! si

l'on nous voyait! Faites-moi le plaisir d'appeler Justine, elle est dans le boudoir... « Petite, que ma porte soit fermée à tout le monde... Tu diras à mes femmes que je repose, et tu recommanderas bien dans l'antichambre qu'on ne laisse entrer personne... Mon ami, vous souperez ici. — De tout mon cœur. — Petite, demande une volaille... Tu leur diras que je suis assoupie, fatiguée; mais qu'avant de m'endormir je me sens quelque envie d'entamer une aile... surtout, je veux être tranquille... Toi, Justine, tu auras un appétit excessif : tu m'entends bien? — Oui, madame, répliqua la soubrette en riant; oui, il faut ce soir que je mange comme deux. »

Dès que Justine fut sortie, je serrai la marquise dans mes bras, et, après avoir préludé par de petites caresses, je voulus pousser très-loin mes entreprises. On m'opposa une résistance à laquelle je ne m'attendais pas; et Justine, qui apportait un poulet, me força de suspendre l'attaque. La marquise ne voulut point manger; moi, tout en dépeçant l'animal, je considérais l'appartement avec une attention que ma belle maîtresse remarqua. « Mais que regarde-t-il donc ainsi? — Cet appartement que je reconnais avec plaisir, il me semble que c'est ici... » La marquise comprit. « Oui, c'est ici que mademoiselle Duportail m'a joué un si vilain tour. — Pourquoi vilain? — Pourquoi? parce que Faublas est un trompeur. — Ah! vous allez recommencer la querelle! En vérité, maman, vous êtes ce soir bien singulière : vous voulez qu'on dispute, et vous ne voulez pas qu'on se raccommode. — Justement, monsieur le libertin et l'ingrat; vous avez de bonnes raisons, vous, pour vouloir tout le contraire; c'est au raccommodement que vous visez, et vous esquivez la dispute. Au reste, puisque nous

en sommes là-dessus, demandez au baron s'il ne faut pas... — Quoi! maman, il se pourrait que ce que mon père a dit... ce serait là ce qui empêcherait... — Que ce soit cela ou autre chose, toujours est-il certain, monsieur le conquérant, que ce soir il n'y aura pas entre nous de raccommodement dans ce sens-là. — Ah! ma petite maman, c'est précisément dans ce sens-là qu'il y en aura. — Je vous assure que non. — Je vous proteste que si. »

L'air déterminé dont j'affirmais parut effrayer la marquise; je la vis s'arranger de la manière qu'elle jugea la plus propre à me contrarier. « Oui, oui, faites vos dispositions; mais dès que j'aurai soupé, quand Justine ne sera plus là, vous verrez! — Justine ne s'en ira pas... Petite, ne quitte pas mon appartement... Chevalier, asseyez-vous ici... un peu plus près de moi... là, bien; j'ai quelque chose à vous dire. »

Elle passa un bras derrière moi, appuya sa tête sur mon épaule, et après m'avoir donné un baiser : « Faublas, m'aimez-vous? dit-elle en baissant la voix. — Maman, n'en doutez plus. — Je vous en demande une preuve. — Quoi donc? m'écriai-je avez inquiétude. — De ne pas insister ce soir sur le raccommodement... — Pourquoi cela? — Mon ami, j'ai la fièvre, vous la gagneriez. — Hé bien! qu'importe? — Qu'importe! répéta-t-elle en m'embrassant, j'aime cette réponse-là; que n'est-elle aussi sage qu'elle me paraît flatteuse!... Mon bon ami, mon cher Faublas, je ne veux pas d'un bonheur qui vous coûterait votre santé. Quelle femme assez peu délicate pourrait acheter à ce prix quelques instants rapides d'une jouissance d'autant moins douce qu'elle est plus répétée? Quelle femme assez aveugle, assez insensible, pourrait, en se donnant à toi, ne céder qu'à

l'attrait du plaisir? Qui, moi! j'énerverais tes forces! j'épuiserais ta jeunesse! j'altérerais un des plus beaux ouvrages



de la nature! je détruirais un de ses chefs-d'œuvre les plus séduisants! Non, mon cher Faublas, non. Pour t'épargner des regrets, je combattrai tes désirs et ma propre faiblesse; dans tous les temps tu me trouveras prête à m'immoler pour ton bonheur; et loin de te préparer des jours tristes ou douloureux, je donnerai, s'il le faut, ma vie pour prolonger, pour embellir la tienne. O des amants le plus aimable et le plus aimé, ce n'est pas pour moi seulement que je te chéris; va, quoi qu'on en puisse dire, c'est toi, c'est toi-même que j'adore en toi... Mon bon ami, promets-moi de ne pas insister ce soir... Je renverrai Justine; tu seras là, je te verrai, je t'entendrai, je m'endormirai peut-être sur ton sein;

je serai trop heureuse... Mon bon ami, donne-moi ta parole d'honneur... Chevalier, répondez-moi donc... Mais, voyez comme il réfléchit pour une chose si simple! »

La marquise avait raison : je réfléchissais; je pensais à Sophie; je faisais à ma jolie cousine l'hommage des privations qu'on m'imposait, et cette idée m'inspirant le courage de les supporter, je promis à sa rivale d'être sage. Aussitôt Justine reçut l'ordre de s'éloigner.

« Faublas, je suis contente de vous, reprit la marquise d'un air de satisfaction. Causons tranquillement : ce plaisir-là, s'il est moins vif qu'un autre, est plus durable... De quoi riez-vous? — D'une idée peut-être singulière. — Dites, mon ami, dites. — Si l'on pouvait imposer à une femme qui attend son amant la condition de le garder pendant deux heures pour causer avec lui seulement, ou de le renvoyer au bout de cinq minutes, qu'alors elle emploierait à son gré... — Mon ami, beaucoup de belles dames trouveraient l'alternative embarrassante... On dit qu'il y en a pour qui le plaisir de parler sentiment est le *nec plus ultrà* de l'amour; toutes les autres fonctions d'une maîtresse coûtent singulièrement à leur complaisance : d'honneur, je crois que, s'il en existe, elles sont du moins en bien petit nombre. En revanche, je vous assure qu'il s'en rencontrerait beaucoup, mais beaucoup, à qui ce bavardage et cette inaction de deux heures paraîtraient fort ridicules. J'en connais qui aimeraient bien mieux rester muettes toute leur vie. — Ho! ce n'est pas vous, maman. — Moi, je serais du parti qui accorderait les deux autres. — Oui? — Oui, mon ami. Les deux heures de conversation, ce serait pour aujourd'hui, supposons; et les cinq minutes de bonheur, je les garderais pour demain. — Pour demain! souvenez-vous-en bien. — Ah!... — Ah!

vous l'avez dit. — Oui; mais ce n'était qu'une supposition. »

La marquise mit beaucoup du sien dans l'entretien que nous eûmes ensemble, et je lui découvris mille perfections que je n'avais pas encore eu le temps d'apercevoir. Elle m'étonna par une foule de traits satiriques, ingénieux ou brillants; il lui échappa même quelques pensées un peu philosophiques, mais pas une seule réflexion morale. J'admirai surtout en elle cette élocution élégante et facile que l'usage du grand monde donne quelquefois, cet esprit naturel et fin qui ne s'acquiert jamais, un goût épuré dont auraient eu grand besoin beaucoup de nos beaux-esprits, que je ne nomme pas, et plus de savoir que n'en a communément une femme belle ou jolie.

Je ne croyais être auprès d'elle que depuis un quart d'heure, quand nous entendîmes sonner minuit. « Voici le moment de la retraite, mon ami, me dit-elle; il faut que Justine vous reconduise elle-même jusqu'à la porte, à cause de mon suisse qui n'entend pas la raison. (La suivante attentive accourut au premier coup de sonnette). Petite, tu vas reconduire ton amoureux. — Comment, son amoureux? — Hé! sans doute; vous ne comprenez pas que Justine, qui fait entrer un jeune homme le soir, qui le reconduit à minuit, a tout à fait l'air d'avoir une affaire de cœur? Je suis sûre que demain on le dira tout haut dans l'office; mais la petite sait bien que je la dédommagerai amplement de ce qu'elle pourra souffrir à cause de moi. Adieu, mon cher Faublas; on vous verra demain sur les huit heures? — Au plus tard. — Mon ami, je serai malade pour tout le monde... Allons, petite, reconduis-le; car enfin il faut ménager un peu ta réputation : plus il s'en ira tard, et plus

on s'égaiera sur ton compte... Allez sans lumière pour qu'on ne vous voie pas dans le petit escalier, et marchez bien doucement de peur de vous blesser. »

Justine et moi nous entrâmes dans le boudoir. J'eus soin de bien fermer la porte de la chambre à coucher qui y communiquait, tandis que Justine ouvrait à tâtons celle qui conduisait à l'escalier dérobé. Au lieu de suivre sur cet escalier ma conductrice qui me tendait la main, je l'attirai doucement vers moi. « Mon enfant, lui dis-je si bas qu'à peine elle entendit, tu te souviens bien de l'ottomane? Je veux me venger : aide-moi, ne dis mot. » Justine, toujours disposée à me servir, me seconda si bien sur l'ottomane, que la marquise elle-même n'aurait pu mieux faire; jamais je n'éprouvai mieux combien eut raison celui qui, le premier, écrivit : La vengeance est le plaisir des dieux.

Si l'on veut se pénétrer de mon esprit, considérer mon âge, examiner ma position, on verra que je ne pouvais manquer au rendez-vous du lendemain. La marquise m'attendait avec impatience : elle me prodigua les caresses les plus flatteuses et les noms les plus doux. Elle satisfit même ma curiosité, toujours empressée, avec une complaisance qui me parut du plus favorable augure; mais, comme la veille, on arrêta mes transports au moment de les couronner, et, prétextant encore sa fièvre maudite, elle me refusa constamment la preuve la plus certaine de la tendresse d'une amante, cette preuve si chère à tous les jeunes gens, si nécessaire au plus ardent de tous! Je supportais ma peine assez patiemment, dans l'espérance qu'au moins la jolie suivante, au moment du départ, aurait pitié de moi; mais la marquise, qui n'était plus alitée, me reconduisit elle-même jusqu'à l'escalier dérobé. Je voyais bien que Justine

souffrait de ma douleur; mais pouvait-elle me consoler dans la cour? Je rentrai chez moi bien chaste et bien désolé.

Rosambert, que j'instruisis des rigueurs de ma belle maîtresse, n'en parut point étonné. Il me dit : « Je vous ai prévenu que madame de B*** réglait sa conduite sur les circonstances, et la changeait selon les événements. Quelles que soient les qualités physiques et les qualités morales de mademoiselle de Pontis, puisque le chevalier l'aime, elle est à ses yeux spirituelle et jolie. Cette passion est légitime, honnête et vertueuse : c'est un premier amour. Il naquit de la sympathie, il vit de privations : il croîtra par les obstacles, l'habitude et l'espérance. Mademoiselle de Pontis est donc une rivale dangereuse. Voilà, n'en doutez pas, ce que s'est dit la marquise; mais, après avoir examiné les moyens de son ennemie, elle a calculé ses propres forces et la faiblesse du jeune Adonis dont il s'agit de disputer le cœur irrésolu... — Irrésolu! Rosambert... — Eh! oui, irrésolu quant à présent. Vous adorez l'une, mais vous ne pouvez vous décider à lui sacrifier l'autre... A votre âge, l'attrait du plaisir a une force irrésistible; mais vous savez de quel plaisir je veux parler : Sophie ne peut vous l'offrir, celui-là! C'est madame de B*** qui en est la dispensatrice intéressée; eh bien! mon ami, irriter sans cesse vos désirs, les satisfaire quelquefois, ne les épuiser jamais; en deux mots, voilà son plan. C'est pour rendre ses faveurs plus précieuses qu'elle en sera désormais avare. Croyez qu'elle souffrira comme vous des privations qu'elle va vous imposer; mais, à quelque prix que ce soit, la marquise a juré de vous conserver. »

Enfin, il est temps de retourner à Sophie. Elle luit enfin, la troisième journée! Je puis aller au couvent voir ma jolie

cousine. Oh! comme depuis trois jours elle était encore embellie!

Pendant deux mois à peu près, j'eus le bonheur de l'entretenir au parloir régulièrement deux fois par semaine. O pouvoir prodigieux des vertus et de la beauté réunies! en quittant ma Sophie, j'imaginais toujours qu'il était impossible que je l'aimasse davantage; et chaque fois que je la voyais, je sentais que mon amour était encore augmenté.

Il faut avouer cependant que, dans le cours de ces deux mois, je vis souvent la belle marquise, qui, toujours attachée au plan de réforme qu'elle avait en effet adopté, économisait nos plaisirs au point de me refuser quelquefois le nécessaire. Il faut avouer encore que ma jolie petite Justine, qui savait très-bien mon adresse, venait *incognito* chez moi recueillir les épargnes de sa maîtresse.

M. Duportail, impatient de retrouver sa chère fille, était parti depuis six semaines pour la Russie, dans l'espérance de s'y procurer quelques lumières sur le sort de Dorliska.

Un jour que j'étais avec Rosambert à l'Opéra, nous y rencontrâmes le marquis de B***. Il salua le comte d'un air froidement poli; mais il me fit l'accueil le plus caressant. Il se plaignit de ce que, depuis plus de deux mois, il n'avait pas eu le bonheur de pouvoir me joindre, et il me demanda comment mon père se portait. « Fort bien, monsieur le marquis : il est actuellement en Russie. — Ah! ah! cela est donc vrai? — Assurément, monsieur. — Et mademoiselle Duportail? — Ma sœur se porte à merveille. — Toujours à Soissons? — Oui, monsieur. — Et quand revient-elle dans ce pays-ci? — Ah! au carnaval prochain, » répondit aussitôt Rosambert.

Pour détourner cette plaisanterie, dont je craignis l'effet, j'assurai au marquis que ma sœur viendrait passer l'hiver à Paris. « Mais, reprit M. de B***, vous ne demeurez donc plus à l'Arsenal ? — Toujours, monsieur. — En ce cas, recommandez donc à vos gens d'être plus civils et plus attentifs. Ils m'ont bien dit que monsieur votre père était allé en Russie; mais, quand je leur ai demandé des nouvelles de mademoiselle votre sœur, ils m'ont répondu brusquement que M. Duportail n'avait pas d'enfants. — Ah! c'est que son père le gêne beaucoup, interrompit Rosambert; il ne lui permet de recevoir personne. — Oui, monsieur, la réponse qu'on vous a faite est sans doute une suite des ordres que mon père aura donnés. — Hé bien! je croyais monsieur votre père plus raisonnable ; un jeune homme doit avoir un peu de liberté. Une demoiselle! oh! c'est différent ! on ne saurait surveiller les filles de trop près ! et je connais des demoiselles très comme il faut qu'on ne tient pas assez... à qui on laisse faire de mauvaises connaissances (en disant cela il regardait Rosambert d'un air malin); mais vous ! cela est trop rigoureux. Tenez, je veux vous procurer quelque agrément, quelque dissipation. La marquise est ici : je veux vous présenter à la marquise. — Monsieur, je ne puis... — Venez, venez, elle vous recevra bien. — Je ne doute pas que, présenté par vous... Mais, monsieur... — Hé ! mais pourquoi toutes ces façons? me dit Rosambert. Madame la marquise est très-aimable. — N'est-il pas vrai, monsieur, reprit le marquis en s'adressant d'abord au comte et ensuite à moi, n'est-il pas vrai qu'elle est très-aimable, ma femme?... elle a beaucoup d'esprit. D'abord je ne l'aurais pas épousée sans cela. — La vérité est que madame la marquise a beaucoup

d'esprit, et monsieur le sait bien, s'écria Rosambert. — Monsieur le sait bien? répéta le marquis. — Oui, monsieur, ma sœur me l'a dit. — Ah! mademoiselle votre sœur! — Oui. — Je vous assure, monsieur, qu'il ne manque à ma femme que d'être un peu plus physionomiste; mais cela viendra, cela viendra... j'ai déjà remarqué qu'elle a un goût naturel pour les belles figures. Monsieur Duportail, la vôtre est très-prévenante, et puis vous ressemblez singulièrement à mademoiselle votre sœur, que la marquise aime beaucoup. Venez, suivez-moi, je vais vous présenter à la marquise. — En vérité, monsieur le marquis, je suis désolé de ne pouvoir mieux répondre à tant d'honnêtetés; mais je me suis, pour ainsi dire, dérobé de chez moi; je vais me cacher dans le parterre... je ne puis paraître dans une loge... Si quelqu'un des amis de mon père me voyait, il le lui écrirait sûrement, et vous n'avez pas d'idée de la scène que M. Duportail me ferait à son retour. — Ah! il y a des parents bien ridicules!... Je savais bien que j'avais quelque chose à vous demander, monsieur... Connaissez-vous un certain M. de Faublas? » Je répondis sèchement: « Non. — Mais le comte le connaît peut-être? continua le marquis. — De Faublas? répliqua Rosambert. Mais oui, je crois avoir entendu ce nom-là... j'ai vu cela quelque part. (Il prit le marquis par la main, et affectant de parler plus bas) : Ne parlez jamais de Faublas devant les Duportail : ces deux familles-là sont ennemies!... Il y aura du sang répandu au premier jour. — Ah! tout cela s'est donc découvert? répliqua le marquis à demi-voix. — Quoi! tout cela? répondit Rosambert. — Ho! vous m'entendez de reste. — Non, le diable m'emporte! — Ho! que si; mais vous avez raison, à votre place je serais aussi discret que

vous. — D'honneur! si je comprends un mot!... — Allons,



brisons là, dit le marquis. (Il éleva la voix.) Ho! çà, dis-moi, Rosambert, car je suis un bon diable, je ne sais pas garder rancune, moi! dis-moi pourquoi, depuis plus de six semaines, tu n'es pas venu nous voir? — Des affaires! — Bon, des affaires; des maîtresses!... On ne m'attrape pas, va! Ho! çà, j'espère qu'au moins tu voudras bien venir saluer la marquise. — Assurément... Chevalier, vous voulez bien m'attendre ici un moment? »

Le marquis, en me quittant, me répéta qu'il regrettait fort de ne pouvoir me présenter à sa femme.

Un quart d'heure après, Rosambert revint à moi en riant. « Madame de B*** n'a pas paru fâchée de me voir, me dit-il : elle m'a reçu poliment; nous nous sommes traités réciproquement comme des gens de connaissance

qui se souviennent de s'être rencontrés souvent dans le monde. Pourtant la marquise a été un peu étonnée quand son bon mari lui a dit que j'étais ici avec M. Duportail le fils, qui n'avait jamais osé lui venir présenter ses devoirs. Vous concevez que, tout étant fini entre madame de B*** et moi, je n'ai pas cherché à augmenter l'embarras de sa position; au contraire, je l'ai charitablement aidée à me tromper moi-même : je suis entré dans toutes ses idées aussi bonnement que son cher époux. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que j'ai trouvé de temps en temps de grandes obscurités dans cette plaisante scène, qui m'a d'ailleurs beaucoup amusé. Vous m'expliquerez cela, Faublas. Tenez, quoique M. de B*** parlât bas dans ce moment-là, j'ai pourtant bien entendu qu'il disait à la marquise : Madame, je vous le disais bien que cette mademoiselle Duportail n'était pas une fille honnête. Tout cela s'est découvert; les Duportail sont furieux, et s'ils rencontrent ce M. de Faublas, ils lui feront un mauvais parti. Je suis sûr que le voyage de la demoiselle à Soissons et celui du père en Russie ne sont que des prétextes. Aussi ce père a bien mérité cela : il gêne horriblement son fils, et il laisse faire à sa fille tout ce qu'elle veut. Voilà à peu près, continua le comte, ce que le marquis a dit. Faublas, vous êtes au fait, faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que tout cela signifie. »

Je contai à Rosambert comment le marquis avait trouvé mon portefeuille dans un *mauvais lieu*, comment il avait prouvé à sa femme que mademoiselle Duportail était une p...., comment la marquise s'était fait rendre mes lettres sur son ottomane, moi présent. Le comte donna un libre cours à sa gaieté, et finit par me demander pourquoi je

n'avais pas voulu être présenté à madame de B***. « Mon ami, lui répliquai-je, si j'étais follement épris de la marquise, et qu'il n'y eût pas d'autre moyen de la voir que celui-là, je l'aurais employé; mais puisque nous nous joignons facilement, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; puisque les rendez-vous ne nous manquent pas, pourquoi aurais-je encore été chercher des dangers sous un travestissement nouveau? — Ah! cela aurait produit des scènes plaisantes! A votre place, la marquise n'aurait pas balancé.»

Après le spectacle, je suivis Rosambert à la loge de mademoiselle ***, qu'il connaissait particulièrement. Une danseuse était avec la princesse. « Il est joli, dit celle-ci après m'avoir majestueusement toisé. — C'est l'Amour, répondit l'autre, ou c'est le chevalier de Faublas. » Je remerciai vivement l'honnête personne qui m'adressait un compliment si flatteur. « Chevalier, me dit-elle, je vous ai entrevu quelque part, et depuis plusieurs mois j'entends parler de vous presque tous les jours. Vous pouvez être une très-belle fille; mais, quant à moi, j'aime mieux un joli garçon. » Je fixai le comte : « Rosambert, il me paraît que vous m'aviez annoncé! » Rosambert me donna sa parole d'honneur que non. Cependant les deux dames se parlaient à l'oreille, et Coralie (c'est le nom de la danseuse), Coralie riait comme une folle.

Ai-je besoin de dire que déjà la partie carrée se décidait; que nous soupâmes chez la déesse; que je ramenai la nymphe chez elle, et que j'y partageai son lit? Qui ne sait pas qu'à l'Opéra les divinités sont de bien faibles mortelles; que c'est le pays du monde où les passions se traitent le plus lestement; que c'est là surtout qu'une affaire de cœur commence et s'achève dans la même soirée?

Coralie n'était ni belle ni jolie; mais elle avait la vivacité qui plaît, les grâces qui attirent; on écoutait avec plaisir son petit jargon galant. Sur sa figure mutine régnait la gaieté; son maintien un peu *dévergondé* provoquait le désir. Au reste, grande et bien faite, belle main, joli pied, superbe peau! Coralie, d'ailleurs, possédait si bien l'art des voluptés secrètes! elle épuisait avec tant de discernement toutes les ressources du métier! J'oubliai dans ses bras Justine et madame de B***.



Mais, par une singularité que je n'entreprendrai pas d'expliquer, l'image des vertus pures vint, au sein du liber-

tinage, se présenter à mon esprit troublé; et, ce qui n'est pas moins digne de remarque, je m'avisai de vouloir parler dans un de ces moments où l'homme le plus étourdi, exempt de toute distraction, ne laisse échapper que de très-courts monosyllabes ou de longs soupirs étouffés. « Ah! Sophie! » m'écriai-je. J'aurais dû dire : « Ah! Coralie!... — Sophie! répéta la nymphe sans se déranger; Sophie! vous la connaissez? Eh bien! c'est une sotte, une bégueule, une pécore, qui n'a jamais été jolie, qui est fanée, et à qui il est arrivé la semaine passée... » Elle ne put en dire davantage; mais, quoiqu'en parlant prodigieusement vite, elle avait si bien employé son temps, que je ne savais lequel admirer le plus, ou de l'étonnante agilité de ce corps si souple, ou de l'extrême volubilité de cette langue si déliée.

Il était dix heures du matin quand je quittai Coralie. Le baron, informé de mon absence, attendait impatiemment mon retour. Il me fit souvenir, d'un ton sévère, qu'il m'avait prié de ne jamais coucher ailleurs qu'à l'hôtel. Je montai chez moi; M. Person m'y attendait. J'allais lui reprocher sa trahison; il me prévint : il me fit observer qu'il était impossible que le baron ignorât cette échappée nocturne; qu'en pareil cas, le devoir d'un gouverneur était d'avertir un père; et que de se laisser prévenir par le suisse ou par quelque autre domestique, c'eût été fort maladroitement découvrir notre intelligence. Je n'avais rien à répondre à de si bonnes raisons, puis j'étais déjà occupé de toute autre chose. Jasmin venait de me remettre une lettre qu'on lui avait laissée depuis plus d'une heure. Je voyais avec surprise qu'elle était adressée à mademoiselle Duportail. Je décachetai promptement, et je lus :

« Quelqu'un qui part ce soir pour Versailles m'assure que » mademoiselle Duportail n'est point à Soissons, et que sans » doute elle se cache dans les environs de Paris. Si cela est, » cette charmante enfant, qui doit se souvenir de moi, mon- » tera demain matin à cheval avec son habit d'amazone; » viendra, suivie d'un seul domestique couvert d'un habit » bourgeois, me joindre, à huit heures précises, au bois de » Boulogne, à la porte de Boulogne même. Je suis, s'il faut » l'en croire, celui qu'elle aime encore, etc.

» Le vicomte DE FLORVILLE. »

En effet, m'écriai-je, j'ai depuis long-temps parole avec le vicomte. Allons ce sera pour demain matin... « Jasmin, tu vas venir avec moi. »

J'allai acheter un beau cabaret de porcelaine, et je chargeai Jasmin de le porter de ma part à mademoiselle Coralie, rue Meslée, porte Saint-Martin.

Au retour de mon domestique, je lui demandai ce qu'avait dit mademoiselle Coralie : « Monsieur, elle m'a fait répéter plusieurs fois votre nom : — *C'est bien de la part du chevalier de Faublas? un jeune homme... tout jeune... qui a tout au plus dix-sept ans?* — Mais, mademoiselle, lui ai-je dit, est-ce que vous ne le connaissez pas? Elle a répondu : *Si fait; mais il est bon de s'expliquer. Vous direz au chevalier de Faublas que je l'attends demain à souper.*

— Demain à souper, Jasmin! mais cela s'arrange assez mal : je passerai la journée avec le vicomte de Florville! Allons, n'importe, je ne veux pas désobliger Coralie. »

Jasmin me laissa, et je me livrai à mes réflexions. O ma jolie cousine! que d'injures, que d'infidélités je te fais!... Des infidélités! mais non : j'offre à mes maîtresses un hom-

mage impur que ma vertueuse amante rejetterait, qui profanerait les charmes de Sophie... Mais, madame de B***, Justine, Coralie, en même temps! trois à la fois!... Hé bien! fussent-elles cent, qu'importe? ou plutôt mon excuse n'est-elle pas dans le nombre? Si madame de B*** était aimée, lui donnerais-je des rivales? La marquise m'occuperait-elle si j'avais un attachement sérieux pour Justine ou pour Coralie?... Ho! non, non. Ces trois intrigues-là ne signifient rien... ce ne sont que des goûts passagers... c'est l'effervescence de la jeunesse. La marquise, il est vrai, me paraît beaucoup plus aimable que les deux autres; mais enfin il n'y a que ma jolie cousine qui m'inspire un amour pur et désintéressé... Oui, ma Sophie, ma chère Sophie, il est clair que je n'aime que toi.

Le lendemain, Jasmin et moi nous étions à huit heures précises à la porte du bois de Boulogne. J'avais l'amazone anglaise et le chapeau de castor blanc. Les passants s'arrêtaient pour me regarder. Les uns s'écriaient : « Voilà une jolie femme! — Cette Anglaise se tient bien à cheval, » disaient les autres; et mon petit amour-propre était flatté de ces exclamations fréquentes. Le vicomte de Florville ne se fit pas long-temps attendre; il montait un très-joli cheval qu'il maniait avec plus de grâce que de vigueur. « Belle demoiselle, nous allons, si bon vous semble, déjeuner à Saint-Cloud. — Très-volontiers, monsieur. Mais où descendrons-nous? dans une auberge? — Oh! non, non, mon bon ami. — Comment? votre bon ami? oubliez-vous, monsieur, que vous parlez à mademoiselle Duportail? — Oui, mon ami, je l'oubliais, et même je ne songeais pas que je suis aujourd'hui le vicomte de Florville... Moi, un jeune étourdi! et vous une jeune folle! Faublas, ne trouvez-vous

pas cela singulier? — Très-singulier! Mais enfin vous voilà pour toute la journée le vicomte de Florville, et moi mademoiselle Duportail. Souvenons-nous-en bien. Celui des deux qui se trompera... — Donnera un baiser à l'autre. — J'y consens, monsieur le vicomte. »



Quand nous arrivâmes à Saint-Cloud, nous nous devions mutuellement cinquante baisers au moins. A une portée de fusil du pont, le vicomte m'invita à mettre pied à terre. Nous entrâmes dans une maison, petite et jolie, où je ne vis personne. Il n'y avait qu'un premier étage. L'appartement que le vicomte m'ouvrit me parut encore plus commode qu'élégant. « Pardon, mademoiselle; mais il faut que je fasse mettre les chevaux à l'écurie. » Il remonta l'instant d'après, et m'apprit qu'il avait ordonné à Jasmin d'aller

déjeuner de son côté, et de revenir nous prendre dans une heure. Ensuite il me montra dans une armoire des viandes froides, quelque dessert et de bon vin. « Mademoiselle, nous ferons maigre chère; mais au moins nos gens ne nous troubleront pas. — Fort bien, vicomte; commençons par payer nos amendes. — Ah! fi donc! une demoiselle! que dites-vous là?... Moi, je veux d'abord manger un morceau. »

Le vicomte de Florville, un peu petite-maîtresse, suça un aileron; mademoiselle Duportail, fort mal élevée, mangea comme un clerc de procureur.

Ces amendes, qu'il fallait acquitter, me tracassaient. Je voulus donner un baiser au vicomte. « Mademoiselle, me dit-il, c'est à moi qu'appartient l'attaque. » Il me prit par la main, me fit quitter la table, et voulut m'embrasser. Je le repoussai vivement: « Monsieur, laissez-moi, vous êtes un impertinent! » Le vicomte, plus obstiné qu'entreprenant, semblait vouloir ne dérober qu'un baiser, et riait beaucoup de la résistance qu'on lui opposait. Apparemment plus accoutumé à résister qu'à poursuivre, il déployait dans l'attaque beaucoup d'adresse et peu de vigueur. Mademoiselle Duportail, au contraire, renversant tous les usages reçus, mettait dans la défense peu de grâce et beaucoup de force. Le vicomte, bientôt épuisé, se laissa tomber sur un canapé: « C'est un dragon que cette fille-là! s'écria-t-il; il faudrait un Hercule pour la subjuguer! Ho! que la nature est sage! elle a fait les autres femmes douces et faibles. Je vois bien que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Allons, que tout rentre dans l'ordre. Maligne demoiselle, apaisez-vous. Je ne suis plus que la marquise de B***; le vicomte de Florville vous cède tous ses droits. »

Pour cette fois, j'usai de la permission sans en abuser.

Nous nous remîmes bientôt à table. « Faublas, vous trouverez peut-être que j'ai de singulières fantaisies; mais je vous prie de ne pas me refuser. — Hé! le pourrais-je? De quoi s'agit-il? — Mon bon ami, donnez-moi votre portrait. — Maman, vous appelez cela une fantaisie! c'est un désir bien naturel que je partage. Serait-ce commettre une indiscrétion que de vous demander le vôtre? — Non, mon ami; mais c'est celui de mademoiselle Duportail que je veux. — Ha! j'entends; et c'est celui du vicomte de Florville que vous me donnerez? — Précisément. — Ma petite maman, je m'en occuperai dès demain; nous verrons lequel des deux sera plus tôt fait. — Ho! le vôtre assurément. Vous n'êtes pas gêné, vous, Faublas! Moi, je ne pourrai donner à mon peintre que quelques moments dérobés. Vous sentez bien que ce n'est pas à l'hôtel que cette miniature se fera. — Où donc, maman? — Chez cette marchande de modes... au boudoir que vous connaissez. Les habits que vous me voyez, je les y laisse toujours dans une armoire dont j'ai la clef. — Quoi! c'est donc là que vous vous êtes habillée ce matin? — Sans doute, mon ami. Sous prétexte de prendre l'air aux Champs-Élysées, je suis sortie en robe de matin avec Justine. Nous nous sommes rendues chez ma marchande de modes, où la métamorphose s'est opérée; une voiture de place m'a conduite chez un loueur de chevaux, et voilà comment d'une marquise on fait un vicomte. Justine a congé pour toute la journée : elle ne doit se retrouver qu'à sept heures chez ma marchande de modes, où j'irai reprendre ma robe. En rentrant, je dirai sans affectation que j'ai rencontré aux Champs-Élysées la comtesse de... Mais je crois entendre Jasmin. Allons faire un tour de promenade, mon cher Faublas; nous reviendrons dîner ici. »

Nous remontâmes à cheval. Après de longs circuits, nous nous trouvâmes, vers le midi, au pont de Sèvres, que nous passâmes pour nous promener sur la grande route qui conduit à Paris. Une fort belle voiture, attelée de quatre chevaux et précédée d'un domestique bien monté, venait à nous. Le brillant équipage n'était plus qu'à dix pas de distance, quand la marquise tourna bride, et repassa le pont au grand galop. Je crus que son cheval l'avait emportée. Au moment où je donnais un coup d'éperon pour la suivre, je vis du fond du carrosse se jeter à la portière un homme qui, m'ayant reconnu, m'appela mademoiselle Duportail. C'était le marquis de B*** ! Je partis ventre à terre sur les traces de la marquise, qui courait à travers champs. Jasmin galopait derrière moi; il me cria que nous étions poursuivis.

Bientôt j'entendis notre ennemi, déjà bien près de nous,



exciter encore l'excellent cheval qu'il montait. Je tournai

bride brusquement, et piquant droit vers le zélé postillon, je le saluai d'un grand coup de fouet. Jasmin, brûlant d'imiter son maître, avait déjà le bras levé. Le pauvre domestique, étonné qu'une jeune dame eût frappé aussi rudement, retenu sans doute par le respect qu'il croyait devoir à mon sexe autant qu'à mon rang, ou peut-être par l'idée d'un combat très-inégal, puisque Jasmin se tenait prêt à me seconder, le pauvre domestique, ne sachant s'il devait fuir ou se défendre, me regardait d'un air stupéfait. Je terminai promptement ses irrésolutions par cette fière harangue, prononcée cependant d'une voix féminine : « Maraud, je te coupe le visage si tu poursuis ; si tu retournes sur tes pas, voilà de quoi boire à ma santé. » Il prit mon écu en louant à sa manière ma vigueur et ma générosité. Je le vis s'en retourner aussi vite qu'il était venu.

Ainsi débarrassé de mon ennemi, je promenais mes regards au loin pour découvrir la marquise. Ou elle avait beaucoup modéré la course de son cheval, ou elle s'était arrêtée, car je vis qu'elle avait peu d'avance sur nous. En peu de temps nous la joignîmes. Je lui rendis compte de la manière dont je venais de recevoir l'envoyé du marquis. « Il était temps que je partisse, me dit-elle ; je n'ai reconnu qu'un peu tard les chevaux et le cocher. — Maman, mais pourquoi vous êtes-vous éloignée sans m'avertir ? — Parce qu'il était trop tard, nous étions serrés de trop près. Cette amazone, que le marquis connaît, nous aurait trahis ; j'ai voulu qu'il fût sûr de son fait. — Je ne comprends pas trop la raison... — Elle est pourtant bien simple, mon ami ; il m'importait peu que le marquis vous vît, pourvu qu'il ne me vît pas, moi ! Je sentis que dès qu'il aurait reconnu mademoiselle Duportail, il ne s'occuperait plus que d'elle. En vous lais-

sant là, j'assurais ma fuite. — Ah! bien vu... Mais que va dire de moi le marquis? (La marquise, s'approchant de moi, me dit bien bas en souriant :) — Il dira que mademoiselle Duportail est une p.... Il m'annoncera d'un ton capable qu'elle est effectivement dans les environs de Paris, qu'il l'a rencontrée avec ce monsieur de Faublas; et le plaisir d'avoir deviné tout cela le consolera de la petite mortification que lui cause le bonheur de son rival... Mais, ajouta-t-elle d'un ton plus réfléchi, mon tendre époux me rend bien les infidélités que je lui prête. — Comment donc? — Vous ne voyez pas cela? Il est parti hier au soir pour Versailles, où il ne se rend qu'aujourd'hui. Il a couché à Paris... Il m'attrape, poursuivit-elle en riant de toutes ses forces, il m'attrape!... Au reste, mon cher Faublas, je ne me sens pas le courage de lui en vouloir. — Gardez-vous bien de lui pardonner cette offense, maman; venez vous venger à Saint-Cloud. — A Saint-Cloud! Oh! non, non; ce serait aussi trop hasarder, ce serait nous livrer comme des enfants. Dans ce moment-ci M. de B*** est peut-être encore à Sèvres. Le pauvre La Jeunesse... — Maman, il s'appelle La Jeunesse, ce monsieur que j'ai étrillé? — Oui, mon ami; si c'est celui qui précédait la voiture, il s'appelle La Jeunesse. — Mais puisque vous l'avez vu d'assez près pour le reconnaître, il vous a peut-être reconnue aussi? — Impossible, mon ami; cet habit de cavalier, ce chapeau rabattu sur mes yeux. Non, je suis tranquille... Je présume donc que ce pauvre La Jeunesse, déjà revenu, raconte au marquis le malheureux événement de sa course. Maintenant, mon pénétrant mari commente, réfléchit, devine. Il devine, j'en suis sûre, que vous demeurez à Sèvres ou non loin de là. Je parierais que, curieux de découvrir votre demeure, il charge La Jeunesse de rôder

dans les environs, de chercher, d'attendre, de s'informer, de bien examiner toutes les physionomies. Non, mon ami, ce n'est pas à Saint-Cloud qu'il faut aller. Regagnons Paris. Je ferai le moins long détour pour arriver la première chez ma marchande de modes, où vous ne tarderez pas à venir me retrouver. C'est au boudoir que nous dînerons. C'est là que vous me ferez compagnie jusqu'au retour de Justine. »

A un quart de lieue de la capitale, nous nous séparâmes. La marquise, à qui je voulais donner Jasmin, m'observa qu'un jeune cavalier pouvait se promener seul ; mais qu'il ne serait pas décent qu'une jolie femme, surtout dans l'équipage où j'étais, ne fût pas suivie au moins d'un domestique. Madame de B*** entra par la grille de la Conférence; Jasmin et moi nous allâmes gagner la barrière du Roule, et de là la rue de.... A la porte de la marchande de modes, nous trouvâmes un petit Auvergnat qui tenait un cheval par la bride, et qui remit à Jasmin un bout de papier sur lequel étaient écrits ces mots : « Jasmin reconduira mon cheval chez M. T***, loueur de chevaux, rue..., de la part du vicomte de Florville. »

Je ne sortis du boudoir qu'à huit heures du soir. La marquise, toujours fidèle à ses principes économiques, me renvoya dans un état honnête, qui me laissait encore l'espérance de me présenter devant Coralie d'une certaine façon. Je retournai d'abord à l'hôtel, où je me débarrassai de mon accoutrement féminin. Avant dix heures, j'étais chez la danseuse.

« Bonsoir, mon petit chevalier. Mettons-nous vite à table. — Ah! volontiers. — Sais-tu qu'il y a plus d'une demi-heure que je t'attends pour te gronder ? — Parce que? —

Parce que tu me traites mal. Chevalier, j'ai toujours un homme entre deux âges qui me paie pour être aimé, et un joli garçon qui m'aime sans me payer. Quelques-unes de mes camarades joignent à cela un grand laquais à large poitrine, une manière d'Hercule qu'elles paient pour les aimer. Moi, qui n'ai pas de si grands besoins, je ne veux pas de satyre, je me contente de mon joli garçon. — Eh bien, Coralie, qu'a cela de commun avec la querelle que tu veux me faire? — Attends donc; le monsieur qui me paie, je l'ai, et j'ai de bonnes raisons pour ne pas te dire son nom; toi, tu es le joli garçon qui m'aime, n'est-il pas vrai? — Après? la querelle?... — Tu vas voir. Je t'ai pris parce que tu me plaisais, et je te quitterai quand tu ne me plairas plus. — Enfin? — Enfin, je n'attends pas de cadeaux de toi; tu m'en as fait un dont je ne veux pas. — Quoi! ce cabaret de porcelaine? — Oui. — Je ne le reprendrai pourtant pas. D'ailleurs, Coralie, tes arrangements ne me conviennent point; je veux être seul et payer. — Bon, chevalier, tu es trop jeune et tu n'es pas assez riche. Et puis tiens, tu ferais un mauvais marché. Tu es beau, tu as de l'esprit; hé bien! dès que tu paieras, je ne t'aimerai plus. Je ne sais pas comment cela se fait; mais voilà comme nous sommes toutes. Un billet de caisse d'escompte est, pour celui qui le donne, le gage d'une infidélité. — Je ne te donne pas d'argent, ce n'est qu'un petit présent... — Je n'en veux point. — Je répète que je ne le reprendrai pas. — En ce cas, je le jetterai par le fenêtre. — Ah! si cela t'amuse!... »

Nous nous disputions beaucoup, lorsqu'une espèce de femme de chambre de Coralie entra d'un air effrayé et cria : « C'est lui! — C'est lui! » répéta la maîtresse. Les deux femmes me saisirent par les bras, m'entraînèrent

dans la chambre à coucher, ouvrirent, dans le fond de l'alcôve, une petite porte par laquelle elles me firent passer; et je me trouvai dans un couloir qui faisait le tour des appartements. Je me fâchais et je riais en même temps. L'une me tirait par le bras, l'autre me poussait par les épaules; elles firent si bien, qu'elles parvinrent à me mettre à la porte. J'allai dormir tranquillement chez moi. Le baron n'était pas rentré.

Le lendemain, je fis avertir un peintre habile qui donna toute la journée à mademoiselle Duportail. Comme il me quittait, il m'arriva une invitation de Coralie pour le soir même. La scène de la veille m'avait paru fort désagréable; mais qu'on se souvienne que je n'ai pas dix-sept ans. A dix-sept ans refusa-t-on jamais de passer une nuit avec une fille aimable!... Un adolescent prétend-il qu'à ma place il aurait résisté? qu'il se montre, et, s'il n'est pas malade, je lui dirai qu'il ment.

L'homme le plus robuste n'est pas infatigable. Au milieu de la nuit je m'endormis dans les bras de la danseuse, et le bruit d'une sonnette vigoureusement tirée me réveilla en sursaut à sept heures du matin. « Je parie, s'écria Coralie, que ces deux sottes-là sont sorties en même temps, et qu'elles n'ont pas pris leur clef! Cependant je me tue de le leur dire tous les jours!... Chevalier, faites-moi le plaisir d'aller ouvrir la porte. »

J'y cours en chemise, et même sans pantoufles: j'ouvre; je vois un homme!... je vois!... je crois me tromper, je me frotte les yeux, je regarde encore! Je m'écrie : « Quoi! se peut-il?... quoi! c'est vous, mon père! » Le baron recule de surprise en me reconnaissant; il m'adresse avec violence cette question, au moins inutile : « Que faites-

vous ici, monsieur? » Qu'aurais-je répondu? Je gardai un profond silence.

Cependant, au son d'une voix qu'elle a cru reconnaître, Coralie est accourue aussi légèrement vêtue que moi; mais, trop pressée pour y regarder de bien près, au lieu de mettre ses pantoufles, elle a fourré ses petits pieds dans mes souliers. La nymphe, en arrivant sur le lieu de la scène, s'est pénétrée tout d'un coup des comiques effets d'une rencontre aussi inattendue. Elle admire le père, muet d'étonnement, immobile de fureur, appuyé sur la rampe de l'escalier;



elle admire le fils, presque nu, planté comme une idole au

milieu de l'antichambre. Le moyen qu'une fille, naturellement folle, se contienne en pareil cas ! La danseuse me jette les bras au cou ; elle penche sa tête sur la mienne. On croirait qu'elle m'embrasse ; elle ne fait que rire pourtant, mais elle rit si fort que tous les voisins peuvent l'entendre. Le baron rougit et pâlit successivement ; il entre, il ferme la porte, il met les verroux. Coralie se sauve en riant toujours ; je vole sur ses pas ; mon père se précipite en même temps que nous dans la chambre à coucher. Il fait un geste menaçant, il va briser les meubles. Je me jette sur sa canne déjà levée, je la saisis, je m'écrie : « Ah ! mon père ; oubliez-vous que votre fils est là ? »

Cette exclamation, peut-être un peu hardie, produisit tout l'effet que j'en avais attendu. Le baron, encore ému, mais beaucoup plus calme, se jeta sur un fauteuil et m'ordonna de m'habiller. Coralie s'était enfermée dans son cabinet de toilette, où elle riait à son aise, et dont elle voulut bien entr'ouvrir la porte pour me rendre ma chaussure et reprendre la sienne. Je fus bientôt prêt ; nous descendîmes. Le baron était venu à pied et sans domestiques : nous montâmes dans un fiacre ; et quoique le trajet fût long, mon père, triste et pensif, ne me dit pas un mot sur la route ; mais en arrivant à l'hôtel il me pria de le suivre chez lui. Ce jour était un de ceux marqués pour mes visites au couvent ; et comme je voyais s'écouler l'heure à laquelle Sophie m'attendait au parloir, j'essayai de prétexter quelques affaires pressantes. Mon père insista d'un ton presque suppliant. Nous montâmes dans son appartement ; il ordonna qu'on nous y laissât seuls, me fit asseoir, se plaça près de moi, garda quelque temps le silence, et me dit enfin : « Faublas, oubliez pour un moment que je suis père, et

répondez-moi comme à votre ami. Avant-hier, entre dix et onze heures du soir, étiez-vous chez Coralie? — Oui, mon père... — C'était donc vous qui soupiez avec elle quand je suis arrivé? — Cela est vrai. — Le bruit que vous avez fait en sortant m'a donné quelques soupçons que j'ai dissimulés. J'ai prétexté un voyage à la campagne, afin de surprendre mon préféré; je n'imaginais pas que ce fût le chevalier de Faublas. — Monsieur le baron me ferait-il l'injure de croire que je savais qu'il y eût entre nous rivalité? — Non, mon ami, non. Je sais qu'au milieu des égarements de votre âge, vous vous êtes rarement écarté du respect que vous devez à un père qui vous aime; je sais que vous n'êtes pas capable de me préparer de sang-froid des chagrins, des humiliations. Faublas, il me reste peu de questions à vous faire. Y a-t-il long-temps que vous connaissez Coralie? — Depuis quatre jours. — Et vous avez passé avec elle?... — Deux nuits, mon père. — Deux nuits en quatre jours! deux nuits entières! Ah! jeune insensé! Et comment avez-vous récompensé ses bontés? — Je ne lui ai fait qu'un très-petit présent. — Quoi! serait-ce vous qui lui auriez donné ces porcelaines de Sèvres que j'ai vues chez elle... avant-hier, je crois? — Oui, mon père. — Mon ami, quand un jeune homme comme vous a le malheur d'avoir une fille de théâtre, il doit la payer plus généreusement. Restez ici, tout à l'heure je suis à vous. »

Il me fit attendre assez long-temps, et revint enfin, tenant un papier à la main. « Tenez, Faublas, lisez. »

« Coralie, je vous quitte, et je crois que les meubles, les
» bijoux, les diamants que je vous ai donnés, et que je vous
» laisse, m'acquittent assez envers vous. »

Quand j'eus fini de lire cette courte épître, mon père la

cacheta. Ensuite il me présenta une feuille de papier blanc. J'écrivis sous sa dictée :



« Coralie, je vous quitte. Comme j'ai évalué à vingt-cinq
» louis les deux nuits que vous m'avez données, je vous
» envoie trois billets de caisse de 200 fr. chacun. »

Mon père envoya les deux lettres par le même commissionnaire. Je croyais tout fini; je me disposais à sortir : le baron me pria d'attendre la réponse de Coralie.

« Mon fils, me dit-il, vous voyez si je profite des leçons que vous me donnez. Pourquoi, moins docile que moi, vous obstinez-vous à rejeter mes conseils paternels? Avant-hier encore, vous êtes sorti avec cet habit d'amazone que je vous ai défendu de porter : vous voyez tous les jours la marquise! Vous aviez Coralie en même temps! vous en avez peut-être encore une autre que je ne sais pas!... Soyez donc sage, ménagez donc votre santé. Vous ne savez pas

comme il est précieux ce bien que vous prodiguez; et d'ailleurs, depuis que nous sommes à Paris, vous négligez singulièrement vos études. Il ne suffit pas de briller dans ses exercices, il faut aussi cultiver son esprit. Que vous excelliez à faire des armes, à la bonne heure! Il faut qu'un gentilhomme sache se battre; et malheur à celui qui aime à verser du sang! Mais la passion de la chasse, la fureur de la danse, la manie des chevaux, tout cela n'a qu'un temps. Vous aimez encore la musique, il est vrai, et la musique peut remplir agréablement quelques heures de loisir; mais tout cela ne suffit pas; si vous atteignez la quarantaine sans savoir autre chose que tirer un coup de fusil, manier un cheval, danser et chanter, oh! que votre automne sera fastidieuse et longue! que vous trouverez de moments d'ennui dans la journée! que vous regretterez votre jeunesse perdue dans les vains plaisirs!... Faublas, vous ne manquez pas d'intelligence; je vous connais des dispositions... Lancez-vous dès à présent dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie; ces ressources toutes-puissantes et respectées, qui embellissent l'âge mûr, abrègent la vieillesse, occupent les désœuvrements du riche, allègent les travaux du pauvre, consolent nos infortunes ou perpétuent notre bonheur... Mon ami, commencez par aller moins fréquemment chez madame de B***; vous trouverez à cela le double avantage d'employer plus de temps à des travaux utiles et d'en donner moins à des plaisirs dangereux. Vous formerez le moral, et vous n'épuiserez pas le physique. Quant à votre passion du couvent, je ne vous en parle pas; je sais que sur ce point très-essentiel vous êtes déjà raisonnable. Madame Munich, à qui j'ai parlé l'un de ces jours, m'a dit qu'il y avait plus de deux mois qu'elle ne vous avait

vu. Je suis content de vous, Faublas : que vous trompiez la marquise ou quelque autre folle, on ne saurait les plaindre d'un malheur qu'elles cherchent. S'il y a par rapport à vous quelques inconvénients, ils ne touchent pas à l'honneur. Mais abuser la faible innocence!... oh! je ne vous l'aurais jamais pardonné. »

Tandis que le baron me félicitait de mon indifférence pour mademoiselle de Pontis, j'avais peine à contenir mon impatience : je gémissais de voir s'échapper le moment du rendez-vous.

Le domestique envoyé chez la danseuse revint enfin; Coralie avait beaucoup ri au nom de Faublas. Elle remerciait le baron ; et quant au chevalier : « J'accepte ce qu'il m'envoie, avait-elle dit; mais, en vérité, il ne fallait rien pour ça. »

Je remontai chez moi, désespéré d'avoir manqué ma



visite au couvent. Mon peintre m'attendait pour finir le por-

trait beaucoup avancé la veille. Il fallut endosser l'habit d'amazone pour représenter mademoiselle Duportail, et ensuite redevenir M. de Faublas pour aller dîner avec le baron. Quand je sortis de table, je trouvai chez moi la vieille femme aux petits écus. Elle me dit qu'Adélaïde, étonnée de ne m'avoir pas vu ce matin, envoyait savoir de mes nouvelles, et me priait de passer tout à l'heure au couvent. J'y courus. Adélaïde m'amena sa bonne amie accompagnée de madame Munich, qui ne parut pas fâchée de me revoir après une aussi longue absence. J'en fus quitte pour plusieurs histoires fort longues que j'eus l'air d'entendre; et comme, à tout hasard, il m'importait de gagner l'amitié de la gouvernante, dont je connaissais les goûts, je lui promis de lui envoyer une bouteille d'excellente eau-de-vie d'Andaye dont on m'avait fait présent.

Ce jour malheureux était celui des rencontres. En sortant du parloir, je trouvai mon père qui allait y entrer. « C'est donc ainsi qu'on m'obéit! me dit-il tout bas; c'est donc ainsi qu'on me joue! Monsieur, je vous déclare que si vous ne renoncez pas à ce fol amour, vous me forcerez à user de rigueur. »

De retour chez moi, j'enveloppai soigneusement mon portrait, qui était fini. J'appelai Jasmin; je lui recommandai de porter le lendemain de bonne heure ce petit paquet à Justine, qui le remettrait à madame de B***, et cette bouteille d'eau-de-vie d'Andaye à madame Munich, du couvent de***. Mon très-exact domestique partit de bonne heure et revint tard. Il avait tant bu, que je ne pus tirer de lui aucune réponse satisfaisante; mais la manière dont il avait fait sa double commission me valut dans la soirée un billet et un message.

Un billet de madame de B***, qui, en me remerciant beaucoup de mon charmant cadeau, me demandait ce que je voulais qu'elle en fît.

« Madame Dutour, je ne comprends pas ce que madame la marquise me veut dire — Et moi, monsieur, je l'ignore; mais elle s'expliquera sans doute demain chez la marchande de modes; ne manquez pas de vous y rendre à huit heures précises, parce qu'à dix heures elle part pour Versailles. — Madame Dutour, vous pouvez l'assurer que je n'y manquerai pas. »

Une heure après vint cette vieille femme, à qui je ne donnais jamais un petit écu sans tressaillir de joie. Elle m'apprit que mademoiselle de Pontis, qui avait quelque chose de très-pressé à me dire, me priait de venir au parloir le lendemain matin, à huit heures au plus tard.

« Ah! ma bonne dame, j'aimerais mieux passer la nuit entière à la porte du couvent que de faire attendre mademoiselle de Pontis un quart d'heure. »

La vieille, dès qu'elle eut son argent, me tira sa petite révérence et s'en alla.

Demain, à huit heures précises, au couvent! Demain au boudoir, à huit heures précises. Oh! cette fois-ci, madame de B***, vous aurez tort! Si vous voulez que j'aille à vos rendez-vous, ne les donnez jamais aux heures que mademoiselle de Pontis aura choisies. Croyez-moi, n'essayez pas de soutenir la concurrence. Un regard, un seul regard de ma jolie cousine m'est plus doux, plus précieux que toutes les faveurs de la plus belle femme... d'une femme aussi belle que vous! et toutes les marquises de l'univers ne valent pas ensemble un cheveu de ma Sophie.

Dès que les portes du couvent s'ouvrirent, je demandai

Adélaïde. Elle vint au parloir; sa bonne amie ne tarda pas à l'y joindre. « Bonjour, monsieur, me dit Sophie. — Monsieur! m'écriai-je. — Tenez, monsieur, dit à son tour Adélaïde en me présentant un petit paquet. — Et vous aussi, ma sœur, monsieur! — Prenez donc. Hier, votre Jasmin était gris; il a remis ce portrait à madame Munich. — Et la bouteille d'eau-de-vie d'Andaye, poursuivit Sophie, il l'a portée à la marquise de B*** ! — Oui, mon frère, oui; vous abusez de mon amitié, vous trompez la tendresse de Sophie; cela n'est pas bien. Sophie, qui s'expose tous les jours pour vous! moi, à qui le baron a fait hier encore une scène terrible! Ah! monsieur, cela n'est pas bien. — Quand il nous aura fait mourir de chagrin, reprit Sophie en sanglotant, il regrettera sa cousine et sa sœur. (Je voulus prendre sa main, elle la retira.) Laissez vos caresses, monsieur; elles sont douces, mais elles sont trompeuses. — Oui, monsieur, oui, elles vous ressemblent, s'écria Adélaïde; ma bonne amie a raison. (Elle passa son mouchoir sur les yeux de Sophie, qu'elle embrassa ensuite.) Console-toi, ma Sophie, lui dit-elle, ne pleure pas si fort : je t'aime, je t'aimerai toujours; je ne te tromperai pas, je ne trompe personne, moi! — Adélaïde, vois s'il prend seulement la peine de se justifier! — Ah! Sophie, mon agitation, mes larmes, mon silence même, tout ne vous annonce-t-il pas le remords dont mon cœur est déchiré? Oui, je l'avoue, ce portrait, ce fatal portrait était pour madame de B***. — Vous nous l'avouez, parce que nous le savons, me dit Adélaïde. — Il était pour madame de B***! s'écria Sophie d'un ton douloureux. — Mais, ma jolie cousine, n'excuserez-vous pas un moment d'erreur? — Un moment d'erreur! Depuis qu'il me connaît, il me trahit! Un moment d'erreur! Adélaïde, depuis plus

de deux mois, tu le sais, il me dit presque tous les jours, tous les jours il m'écrit qu'il m'adore, qu'il n'adore que moi !... Un moment d'erreur ! — Ah ! Sophie, ah ! ma jolie cousine !... — Et j'ai la faiblesse de le croire ! et j'ai le malheur de l'aimer !... et il le sait ! Hélas ! il le sait... Mais dis-moi, ma chère Adélaïde, ce qu'il attend de ses trahisons ? Qu'en attend-il ? qu'espère-t-il ?... Ingrat que vous êtes ! je ne l'ai pas exigé, votre amour ! n'en ayez pas pour moi si cela vous est impossible ; mais au moins ne me dites point... — Ah ! mademoiselle !... Ah ! ma jolie cousine, vous ne savez pas combien vous m'êtes chère ! Le jour, votre image me suit partout ; la nuit, elle embellit tous mes songes. Sophie, vous êtes ma vie, mon âme, mon tout ! Je n'existe que par vous, je n'adore que vous ! — Eh bien ! Adélaïde, tu l'entends ! comme le cruel se plaît à redoubler mes agitations, mon trouble, mes inquiétudes ! Ses discours sont toujours les mêmes ; mais sa conduite.... Il veut ma mort ! il veut ma mort ! (Je me jetai aux genoux de mademoiselle de Pontis.) — Ah ! mon frère, que faites-vous ! Si quelqu'une de nos religieuses passait ! si l'on vous voyait !... (Sophie se leva tout effrayée.) — Monsieur, si vous ne vous asseyez pas, je m'en vais. (Je me remis à ma place en pleurant amèrement.) — Ma bonne amie, dit Adélaïde, ce qu'il te dit paraît bien vrai pourtant ! et il l'assure d'un ton bien naturel ! — Ah ! tu ne le connais pas. En sortant d'ici, il va courir chez cette marquise pour lui en dire autant. — La marquise ! Ah ! je vous jure que je ne la reverrai jamais ! jamais. — Mon frère, foi de gentilhomme ? — Foi de gentilhomme ! ma sœur ; foi de gentilhomme ! ma Sophie. — Ah ! mon Dieu ! dit Sophie d'une voix faible en posant sa main sur son cœur ; mon Dieu ! » Elle pencha la tête sur son sein et

s'appuya sur sa chaise; ses sanglots, qui redoublaient, lui coupèrent la parole. « Ma chère Adélaïde, elle se trouve mal ! — Non, non, dit Sophie. (Adélaïde essuyait les larmes dont le visage de son amie était couvert.) Laissez-les



couler, continua Sophie; laisse, ma bonne amie; elles sont de plaisir, celles-là ! elles sont de joie !... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! quel pesant fardeau j'avais sur le cœur ! comme je me sens soulagée ! »

Je pris sa main, sur laquelle je posai mes lèvres brûlantes. Ce nuage de douleur dont ses charmes avaient paru voilés se dissipa tout d'un coup. Tant de joie brilla sur son visage embelli ! Ses yeux s'animèrent d'un feu si doux ! Elle laissa tomber sur moi un regard si tendre !... Avec quelle ardeur je renouvelai le serment de lui être à jamais fidèle !

comme elle prit plaisir à me faire entrevoir dans l'avenir un hymen fortuné!

Adélaïde, cependant, tenait toujours le portrait de mademoiselle Duportail : « Mon frère, madame Munich m'a bien recommandé de vous renvoyer cela. Vous l'avez mise dans une belle colère, madame Munich! — *Voyez donc ce fou*, m'a-t-elle dit, *qui m'envoie son portrait! est-ce que je suis d'un âge?... Mais c'est sans doute pour mademoiselle de Pontis; il l'aime, le baron a raison de le dire. Oh! que monsieur le chevalier revienne ici! qu'il y revienne!...* Tenez, mon frère, reprenez-le, votre vilain portrait! — Vilain! mais non, dit ma jolie cousine en l'ôtant des mains d'Adélaïde : il est joli, ce portrait! on dirait que c'est le tien. — Eh bien! ma bonne amie, gardez-le. — Ah! oui, gardez-le, ma jolie cousine. — Ce portrait, monsieur de Faublas! oh! non, il me ferait mal! il me rappellerait toujours cette madame de B***! Je n'en veux pas... D'ailleurs ces habits de femme... C'est un portrait qui vous ressemble, ce n'est pas le vôtre! — Ah! Sophie, si vous vouliez!... — Quoi? — Mon peintre est habile et discret : il fera mon portrait et le vôtre. — Et le mien aussi? répliqua-t-elle d'un air incertain en regardant Adélaïde. — Oui, ma bonne amie, lui répondit celle-ci, le tien et même le mien, et peut-être une copie de chacun : nous ferons des échanges. — Eh bien! mon jeune cousin, quand l'amènerez-vous, votre peintre? — Mais demain, depuis huit heures jusqu'à dix. Et tous les jours pareille séance jusqu'à ce que cela soit fini. — Tous les jours! mais ma gouvernante... Il est vrai qu'elle dort, et que jusqu'à présent elle ne s'est aperçue de rien. — Ah! oui, interrompit Adélaïde, elle dort! Mais le baron, prenez-y garde, mon frère. — Le baron, ma chère Adélaïde,

oh ! s'il lui arrivait de se lever un jour plus tôt que de coutume, il m'en coûterait beaucoup sans doute, mais je remettrais la séance au lendemain. — A demain, donc, mon cher cousin. — Oh ! sans faute. »

Jasmin, que j'interrogeai à mon retour, m'avoua que, la veille, il n'avait pu résister à la tentation de goûter de l'eau-de-vie d'Andaye. Elle lui avait paru si bonne, qu'il en avait bu à plusieurs reprises. Il avait rempli avec de l'eau ordinaire la bouteille, diminuée d'un bon quart; et puis il avait été faire mes commissions. Je ne m'étonnai plus qu'il les eût faites de travers, et je lui pardonnai son infidélité en faveur de la sincérité de l'aveu.

Je n'oubliai pas quelles promesses j'avais faites à Sophie; et comme il était vraisemblable que la marquise, étonnée de ne m'avoir pas vu, allait envoyer chez moi, je rappelai Jasmin pour lui dire qu'il ne fallait laisser entrer que mon père, M. de Rosambert et mon gouverneur. « Mais, monsieur, si mademoiselle Justine vient ? — Vous lui direz que je n'y suis pas. — Monsieur, mais madame Dutour, le vicomte de Florville ! — Vous direz que je n'y suis pas. — Ah ! ah ! — Restez dans mon antichambre pour ne laisser passer personne, et envoyez chez mon peintre pour le prier de venir ici tout à l'heure. »

L'artiste vint dans l'après-dînée : il commença mon portrait; il ébaucha celui de ma jolie cousine le lendemain. Le mien fut fini le premier ; le quatrième jour, j'eus le plaisir de l'offrir à Sophie. Je ne possédai le sien que cinq jours après.

Cependant Justine et madame Dutour se présentaient successivement à ma porte tous les jours, et ne remportaient jamais que cette réponse inquiétante : « Il n'y est

pas. » Le comte, qui apprit avec étonnement ce qu'il appe-



lait ma conversion subite, me soutint qu'elle ne durerait pas. « Rosambert, j'ai dit : Foi de gentilhomme ! — Oui ; mais croyez-vous que madame de B*** restera tranquille ? Elle n'a fait, jusqu'à présent, que des démarches mesurées, peu décisives. Ne vous fiez pas à ce calme apparent, il couvre quelques desseins secrets. La marquise médite en silence les grands coups ; ce sera, n'en doutez pas, le réveil du lion. »

Un matin que j'allais au couvent comme à l'ordinaire, je crus m'apercevoir que j'étais suivi. Un homme, assez bien couvert, se tenait à quelque distance, réglait sa marche sur la mienne, et semblait craindre de me perdre de vue : en sortant du couvent, je le vis encore sur mes pas.

Rosambert, à qui je fis part de mes soupçons, m'envoya deux de ses gens pour m'accompagner. Je leur ordonnai de garder chacun un bout de la rue dans laquelle était situé le couvent.

Un secret pressentiment semblait m'avertir des malheurs qui menaçaient nos amours. Ce jour-là, plus qu'à l'ordi-

naire, je pressai Sophie de m'apprendre quelles affaires si importantes tenaient son père éloigné, à quelle époque le retour de M. de Pontis était fixé, quels moyens il me faudrait employer pour obtenir de lui ma jolie cousine. Sophie, après avoir hésité quelques moments, prit la main de ma sœur et la mienne : « Ma chère Adélaïde, toi en qui j'ai trouvé une sœur tendre, une véritable amie; et vous, mon cher cousin, vous qui m'avez fait aimer l'exil où je languissais, il est temps que vous sachiez un secret important qui n'est connu que de madame Munich, qui doit rester toujours entre vous et moi. Je ne suis pas Française; le nom que je porte est supposé. Mon père, le baron de Gorlitz, possède des biens considérables dans l'Allemagne, sa patrie, où ma famille est puissante et considérée. Je ne sais pourquoi l'on m'a privée du bonheur de vivre dans son sein; mais il y a bientôt huit ans que je suis en France. Ce n'est pas le baron qui m'y a amenée. Un domestique français, vieilli à son service, a pris dans le temps le train d'un homme de qualité; il s'est fait appeler M. de Pontis : il a dit qu'il était mon père, et m'a laissée sous la garde de madame Munich, dans ce couvent où, depuis, il est venu exactement tous les six mois savoir de mes nouvelles et payer ma pension. Depuis huit ans, je n'ai joui que deux fois du bonheur d'embrasser mon père. Quand je demande à madame Munich pourquoi l'on m'a élevée en France, pourquoi le baron de Gorlitz me refuse son nom, pourquoi il vient si rarement voir sa fille, elle me répond tranquillement que ces précautions sont nécessaires; que je bénirai un jour la sagesse d'un père qui m'aime tendrement. Depuis quelques mois elle me répète souvent que le moment de mon retour en Allemagne s'approche. Hélas! je ne sais plus

si mon cœur le souhaite! Qu'il me serait doux de revoir ma patrie, ma famille et mon père! Mais, Adélaïde, Faublas, qu'il me serait cruel d'être séparée de vous! — Séparée! oh! jamais, Sophie, jamais : partez demain pour l'Allemagne, dès demain je vous y suivrai. J'irai vous demander au baron : s'il aime sa fille, il ne s'opposera point à notre bonheur. »

Comme il se prolongea délicieusement l'entretien qui suivit l'intéressante confidence que Sophie venait de nous faire! Adélaïde, lasse de nous avoir répété vingt fois qu'il était plus de dix heures, que madame Munich nous surprendrait, Adélaïde força ma jolie cousine de me quitter. Je sentis mon cœur se serrer quand j'embrassai ma sœur, je le sentis frémir quand je dis adieu à Sophie.

En sortant du couvent, j'aperçus mon argus de la veille en sentinelle dans une allée voisine. Quand il me vit à quelque distance, il quitta sa retraite, apparemment pour m'épier jusque chez moi. Je le laissai se rapprocher quelques pas, et tout à coup je me retournai sur lui; il ne m'attendit pas; mais, s'il courait bien, je courais mieux. Au détour de la rue, je le saisis par la jambe à l'instant où l'un de mes hommes apostés l'allait prendre au collet. Le fuyard, perdant l'équilibre, tomba par terre, poussa de grands cris, et s'efforça d'intéresser pour lui la populace aussitôt ameutée. Déjà quelques séditieux criaient vengeance, et se préparaient à me faire un mauvais parti, quand je m'écriai : « Messieurs, c'est un espion. » A ce mot de proscription, mon ennemi, abandonné de tous ses défenseurs, vit qu'il ne lui restait d'autre moyen de s'épargner les coups de bâton dont je le menaçais que de déclarer celui qui le payait pour m'observer; il me nomma madame

Dutour. Je le renvoyai, en l'exhortant à ne plus revenir.

Le lendemain, de très-bonne heure, mon père me mena, à huit lieues de Paris, voir une maison de campagne qu'il avait achetée depuis plus d'un mois. Nous visitâmes le jardin, qui me parut fort joli; les appartements, que je trouvai commodes et riants. Je distinguai surtout une chambre fort agréable, fort gaie, mais dont les fenêtres étaient grillées. J'en fis faire la remarque au baron. Il me répondit froidement : « Ces fenêtres-là sont grillées, parce que cet appartement sera désormais le vôtre. — Le mien, mon père? — Oui, monsieur : j'avais acheté cette maison pour y jouir de la belle saison, mais vous m'avez forcé de faire d'un lieu de plaisance une prison. — Une prison! — Vous m'avez trompé, monsieur; ce n'est ni l'amant de la marquise, ni celui de Coralie que je renferme, c'est le séducteur de Sophie. Quand je m'applaudissais de votre obéissance, vous abusiez de ma sécurité; vous alliez au couvent tous les jours. Quelqu'un qui s'intéresse apparemment à vos démarches m'en a donné l'avis secret. Lisez cet écrit anonyme, lisez.

« M. le baron de Faublas est averti que tous les matins,
» depuis huit heures jusqu'à dix, monsieur son fils va voir
» au couvent mademoiselle de Faublas et mademoiselle
» Sophie de Pontis. »

« Je sais, monsieur, continua mon père, le peu de foi que mérite un écrit anonyme... Je ne vous ai pas condamné sur un titre aussi méprisable; mais comme dans une affaire de la nature de celle-ci on ne doit rien négliger, je me suis informé : j'ai appris qu'on m'avait écrit la vérité. Monsieur, si vous n'aimez pas Sophie, vous êtes un lâche suborneur; cette captivité domestique est pour vous un châtiment trop

doux ; si vous l'aimez, au contraire, je dois travailler à vous guérir de cette passion, que je n'approuve pas ; monsieur, vous ne sortirez pas de cette chambre. Trois hommes que je laisse ici seront en même temps vos domestiques et vos gardiens ; ils savent quelles gens je permets que vous receviez. »

L'étonnement dans lequel ce discours m'avait jeté ne peut se comparer qu'à la douleur qu'il me causa. J'avais d'abord écouté, sans pouvoir dire un seul mot ; je fis ensuite d'inutiles efforts pour répondre modérément : « Mon père, oserais-je vous demander pourquoi vous n'approuvez pas mon amour pour Sophie ? — Parce que le père de cette jeune personne l'ignore, parce qu'il se pourrait qu'il ne voulût pas vous donner sa fille, parce que moi-même je vous destine une autre femme. — Et quelle est donc cette infortunée que vous avez choisie, mon père ? — M. Duportail est mon intime ami, il vous estime... — Ah ! c'est Dorliska que j'épouserai ! une fille perdue, ou peut-être morte ! — Pourquoi morte ? Je crois que mon ami retrouvera sa fille ; le ciel doit cette consolation au plus malheureux des pères. Lovzinski fait de nouvelles recherches ; et vous, mon fils, quand l'absence et le temps, qui usent toutes les passions folles, auront détruit la vôtre, vous commencerez vos voyages ; vous passerez en Pologne... — Ah ! oui, et là, comme les chevaliers errants, j'irai de porte en porte chercher une fille pour l'épouser ! — Monsieur, vous ne remarquez pas que vos indécences !... — Ah ! pardon, mon père, vingt fois pardon. L'excès de ma douleur... — Mon fils, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Préparez-vous à réparer les longues infortunes d'un gentilhomme pour qui mon amitié ne doit pas être vaine... — Mon père, je tiendrai

parole à Lovzinski; j'irai au bout du monde, s'il le faut, chercher sa Dorliska. — Et vous renoncerez à mademoiselle de Pontis? — Ah! plutôt mourir mille fois! — Jeune homme!... — Mon père, je ne partirai pour la Pologne qu'après avoir obtenu la main de Sophie. Je le jure par vous, par elle, par ce qu'il y a de plus sacré. — Respectez mon autorité, ou craignez... — Eh! qu'ai-je à craindre, monsieur? vous me séparez de Sophie! quel mal plus grand pouvez-vous me faire? Otez-moi la vie, cruel que vous êtes; ôtez-la-moi, vous me rendrez service. »

Le baron, furieux ou attendri, sortit brusquement, ferma la porte et me laissa en prison.

Que de réflexions pénibles m'agitèrent dans cet affreux



moment! Perdre la liberté, c'eût été peu de chose; mais perdre Sophie!... Sophie!... Mon absence réveillerait sa jalousie! elle me croirait infidèle et parjure! Et si son père

la venait chercher ! si elle se hâtait de quitter un pays que ma perfidie lui aurait fait détester ! Si mademoiselle de Gorlitz, paraissant à la cour de Vienne dans tout l'éclat de sa beauté, allait choisir un époux parmi tant de jeunes seigneurs bientôt épris de ses charmes ! Si elle allait me trahir en croyant se venger !... Mademoiselle de Pontis dans les bras d'un autre !... Oh ! non, jamais. Sophie, désespérée, me resterait fidèle ! Mais son barbare père ne pourrait-il pas la forcer de contracter un hymen odieux, tandis que le mien, non moins impitoyable, retiendrait prisonnier, dans un village ignoré, son fils mourant d'inquiétude et de douleur ?

Cruelle marquise, c'est par toi sans doute que le baron a su mes amours fortunés. C'est ta jalouse rage qui dicta ce perfide écrit ! Que tu me fais payer cher les rapides plaisirs que tu m'as donnés ! Ah ! du moins, si ta vengeance n'avait poursuivi que moi !

Il est vrai que j'ai sacrifié madame de B*** ; et si mes torts ne justifient pas tout à fait sa haine, ils font au moins que je ne m'en étonne pas. Mais l'injustice du baron, je ne puis la concevoir : il exige que je sacrifie mon bonheur à son amitié pour M. Duportail. Il punit comme le crime le plus inexorable un penchant légitime et vertueux ! il me sépare de tout ce qui m'est cher ! il m'enlève à Sophie ! il m'enferme comme un criminel ! il veut donc ma mort ? Eh bien ! je ne tarderai pas à le satisfaire. C'est apparemment pour prolonger mon supplice qu'ils ont écarté tout ce qui pouvait m'aider à me débarrasser du fardeau de mon existence ; mais s'ils parviennent à m'empêcher d'attenter à ma vie, ils ne peuvent m'obliger à m'occuper du soin de sa conservation. Qu'ils m'apportent de quoi manger ; qu'ils m'ap-

portent... je jette les plats par la fenêtre, tout ira dans le jardin, à travers ces infâmes barreaux.

Je persistai dans cette résolution violente jusqu'à ce qu'un vif appétit, déterminé par une diète de cinq heures, m'eût fait envisager les choses plus sainement. Et qu'on ne prenne pas ceci pour une plaisanterie! A tout âge, en tout temps, en tous lieux, dans quelque situation qu'on se trouve, l'estomac influe prodigieusement sur le cerveau. Un malheureux qui est à jeun ne raisonne pas du tout comme un malheureux qui vient de faire un bon repas.

Je m'emparai donc, sans me faire prier, des mets qu'on m'apporta pour mon dîner, et je me disais tout bas en les dévorant : Vraiment, j'allais faire une belle sottise! Et qui consolerait ma jolie cousine si j'étais mort? Qui lui dirait que la dernière palpitation de mon cœur fut un soupir d'amour pour elle? Il faut manger pour vivre : il faut vivre pour revoir, pour adorer, pour épouser Sophie.

Le troisième jour de ma détention, le baron m'envoya mes livres, mes instruments de mathématiques, mon forté-piano. Mon premier soin fut de rendre grâce à sa clémence paternelle, qui me ménageait dans ma retraite quelque dissipation; mais quand je vins à réfléchir que les soins qu'on prenait d'adoucir ma captivité m'annonçaient combien elle serait longue, je sentis un vif désir de la terminer promptement. Tandis qu'on meublait ma chambre de ces effets nouveaux, je fis pour m'évader une tentative que la vigilance de mes gardes rendit inutile, et je demeurai convaincu, après avoir examiné la situation de ma prison et le régime établi pour sa sûreté, que, loin de négliger les précautions nécessaires, on en prenait de fort inutiles. J'avais encore dans ma bourse trois morceaux de ce métal tout-

puissant qui ouvre les portes et brise les grilles : j'offris mes soixante-douze livres à mes geôliers, que je m'efforçai de gagner par les plus belles paroles : on refusa mon or, on



rejeta mes promesses. Je ne sais comment mon père avait fait, mais il avait trouvé trois domestiques incorruptibles.

Je fus bientôt honoré des visites de ceux que le baron me permettait de recevoir. Parlerai-je d'un marchand retiré, qui citait sa conscience à tout propos; d'un gentilhomme du lieu, qui me répéta cent fois le nom de ses chiens et l'âge de sa jument avant de me dire qu'il avait une femme et des enfants; d'un moine à rouge trogne, qui buvait fort bien un vin médiocre, quoiqu'il préférât le meilleur; de son camarade, joufflu, célèbre par son adresse à découper une volaille, et qui servait chacun de manière que le meilleur morceau, oublié je ne sais comment dans un coin du plat, lui restait toujours ? Laissons ces gens-là, qui se trou-

vent partout; mais distinguons quatre hommes fort extraordinaires, qu'un hasard bien singulier rassemblait dans ce petit village de B*** : c'était un curé qui avait de l'esprit, un régent de collége qui n'était pédant que par distraction et impoli par caprice, un vieux militaire qui ne jurait pas toujours, un vieil avocat qui disait quelquefois la vérité.

Quelle société pour l'ami de Rosambert, pour l'élève de madame de B*** ! quelle société pour l'amant de Sophie! Je souffrais moins quand je restais seul : alors, ma jolie cousine, j'étais avec vous. Les yeux fixés sur votre portrait, je croyais vous parler en admirant votre image. Image consolatrice et révérée, de combien de larmes je t'arrosai! que de baisers tu reçus! que de fois, posée sur mon cœur, tu le sentis tressaillir d'impatience et d'amour!

Je dois néanmoins l'avouer; les belles-lettres aussi contribuèrent à charmer l'ennui de ma solitude. Mais, ô ma Sophie! pour échapper quelquefois aux plaisirs douloureux de ton souvenir, il ne fallait rien moins que les plus estimables talents ou les plus beaux génies dont notre moderne littérature puisse s'enorgueillir. Je lus Moncrif et Florian, Lemonnier et Imbert, Deshoulières et Beauharnais, La Fayette et Riccoboni, Colardeau et Léonard, Dorat et Bernis, de Belloy et Chénier, Crébillon fils et de La Clos, Sainte-Foi et Beaumarchais, Duclos et Marmontel, Destouches et de Bièvre, Gresset et Colin, Cochin et Linguet, Helvétius et Cerutti, Vertot et Raynal, Mably et Mirabeau, Jean-Baptiste et Le Brun, Gessner et Delille, Voltaire et *Philoctète et Mélanie*, ses élèves; Jean-Jacques surtout, Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre.

Mais, lorsqu'à la fin d'un jour si heureusement abrégé, mon esprit et mon cœur avaient besoin d'un égal repos;

lorsqu'il fallait tout à coup rompre le double charme, tout



à coup et en même temps oublier les lettres et l'amour; lorsqu'il le fallait, eh bien! ma Sophie, notre littérature qui avait fait le mal était là pour le réparer. J'allais demander à d'autres écrivains le bienfaisant sommeil; et c'était de mes contemporains, je dois le dire à leur gloire: oui, c'était de mes contemporains que j'obtenais ordinairement les plus violents narcotiques. Bon Dieu! comme en ce genre elle est riche, la génération présente! Que de Scudéris, que de Cotins, que de Pradons elle a ressuscités! que d'écrivains fameux pendant un jour! hélas! hélas! et que de réputations plus long-temps usurpées... Quoi! même

dans le sanctuaire! jusqu'au sein de l'Académie! Eh, monsieur S...., qui donc y pourra-t-on recevoir après vous? Néanmoins je vous rends mille grâces! vos écrits si plats et si barbares sont tout-puissants contre l'insomnie.

Depuis huit jours, ils m'endormaient chaque soir; depuis huit jours, quand je ne lisais plus, quand je ne dormais pas, je languissais dans ma prison. Toute communication m'était fermée au dehors; je ne recevais aucunes lettres, on ne me permettait d'écrire à personne. Le baron vint me voir, je m'efforçai de le fléchir, il fut inexorable.

Après cette visite de mon père, quatre jours s'écoulèrent encore. Au milieu de la cinquième nuit, je fus réveillé par un bruit sourd qui partait du jardin. Je courus ouvrir ma fenêtre, sous laquelle je vis une échelle plantée. Je distinguai quatre hommes qui semblaient tenir conseil. L'un d'eux monta hardiment, une pioche à la main : « Vous êtes le chevalier de Faublas? — Oui, monsieur. — Habillez-vous promptement, tandis que je vais travailler le plus doucement possible à lever un barreau. Si vos gardes m'entendent, s'ils viennent à vous, voici deux pistolets que vous leur montrerez; cela suffira pour les contenir. Dépêchez-vous : votre ami vous attend dans sa chaise de poste, à la petite porte du jardin. — Mon ami? — Oui, monsieur, le comte de Rosambert. — Oh! quel service!... — Chut! .. Habillez-vous.

Il ne fallut pas me le répéter une troisième fois. Je n'y voyais goutte; mais je cherchais mes vêtements à tâtons : jamais toilette ne fut plus tôt faite. Cependant mon libérateur frappait à petits coups redoublés; quand le barreau fut ôté, je crus voir le ciel ouvert. Je passai d'abord une jambe, ensuite l'autre; j'empoignai un barreau, j'appuyai le bout

de mes pieds sur l'échelle, et, quelque mince que fût mon individu, j'eus peine à passer par l'étroite ouverture. J'en vins à bout cependant. Dès que je me vis dehors et parvenu au milieu de l'échelle, je ne m'amusai point à compter combien d'échelons me restaient à descendre : je sautai sur la terre fraîchement remuée. Nous gagnâmes à toutes jambes



la petite porte du jardin, que mes libérateurs avaient ouverte je ne sais comment; il me restait à traverser un petit ravin, que je franchis d'un saut; puis je me précipitai dans la chaise de poste. Je croyais tomber dans les bras du comte de Rosambert, ce fut le vicomte de Florville qui m'embrassa. Tandis que je restais muet de surprise, le postillon donnait

le coup de fouet du départ; mes quatre libérateurs, aussitôt remontés à cheval, suivaient ventre à terre la rapide voiture qui nous emportait.

Je ne répondis rien aux questions dont la marquise m'accablait. « Chevalier, me dit-elle enfin, est-ce à l'excès de votre reconnaissance que je dois attribuer ce silence inquiétant? — Madame... — Ah! je le sais bien, que je ne suis plus pour vous que madame; et cependant je m'expose à tout pour finir votre captivité. — Ma captivité! c'est vous qui l'avez causée. — Faublas, si vous m'aimiez encore, ce que je fais aujourd'hui suffirait pour ma justification; mais écoutez-moi, car je ne veux pas laisser le plus petit prétexte à votre ingratitude. J'ai pleuré votre inconstance, j'ai voulu ramener mon amant, j'ai fait épier ses démarches : voilà mes crimes. La femme Dutour, chargée de mes ordres, les a passés. J'ai su trop tard qu'une lettre anonyme avait instruit le baron de vos cruelles amours. J'ai bientôt appris que votre absence n'était plus feinte, qu'on vous tenait enfermé; je ne pouvais deviner où. Ceux qui avaient suivi le fils ont suivi le père à son tour. Pendant quatre jours entiers le baron n'a pas fait un pas dont je ne fusse instruite sur-le-champ; il est enfin venu vous voir lundi dernier. On a examiné les environs, le jardin, la maison : vos fenêtres grillées ont été remarquées. J'ai profité du premier voyage du marquis. Sous les habits du vicomte de Florville, sous le nom du comte de Rosambert, j'ai tout risqué pour vous délivrer. Faublas, si vous me rendez responsable des fautes commises par les gens que vous me forcez d'employer, vous conviendrez du moins que l'heureuse hardiesse du vicomte de Florville a bien réparé la fatale imprudence de la femme Dutour. — Madame, croyez que je n'oublierai jamais le

service... — Ah ! cruel ! ces protestations froidement polies m'annoncent que je suis absolument sacrifiée. Ainsi donc, ce qu'une autre femme n'aurait osé seulement imaginer, je l'aurai entrepris, je l'aurai exécuté, pour mettre dans les bras de ma rivale le plus aimable, mais le plus ingrat de tous les hommes !... Eh bien ! s'il n'y a plus d'autre moyen de conserver au moins son amitié, il faudra se rendre justice, il faudra s'immoler... Faublas, j'en aurai le courage... Monsieur, je renonce à vous, je vous rends à votre Sophie... Privée de tout ce qui me fut cher, je serai peut-être heureuse de votre bonheur; peut-être que les regrets qui suivront votre perte seront adoucis par cette consolante idée que du moins j'ai contribué à assurer votre félicité... Monsieur, où voulez-vous qu'on vous reconduise? »

Elle attendit ma réponse à cette question, qui ne laissait pas de m'embarrasser. Après un moment de silence, elle reprit : « Retourner chez monsieur votre père, ce serait aller chercher une captivité nouvelle... M. Duportail est encore en Russie... Il n'y aurait que M. de Rosambert; mais on le dit parti depuis quelques jours pour une de ses terres. Moi, je crois qu'il vous cherche. Monsieur, où voulez-vous donc qu'on vous reconduise? »

Pénétré de la générosité de la marquise, touché de son attachement en même temps si noble et si tendre, je ne résistais qu'à peine au désir de la consoler. Je sentis sa main tressaillir sous mes lèvres, que cependant j'avais posées bien légèrement. « Répondez-moi donc, me dit-elle d'une voix presque éteinte... Hélas ! ma tendresse inquiète vous avait préparé un asile aussi sûr que charmant, et vous n'y viendrez pas !... Vous n'y viendrez pas ! (continua-t-elle d'un ton plus animé); je vous perdrai pour tou-

jours! Vous vivrez pour une autre, et je le verrais tranquillement!... Oh! non, Faublas, ma douleur a pu m'égarer; j'ai pu le dire, mais jamais, jamais je n'y consentirai. Moi, vous céder à une rivale! mon ami, ne l'espérez pas. Cet effort est au-dessus d'une mortelle, il est au-dessus de moi. »

Les faibles rayons du crépuscule tremblant commençaient à laisser distinguer les objets. Depuis près de quinze jours, je n'avais aperçu que de rondes villageoises, dont les gros charmes, brûlés par un soleil ardent, flétris par un travail opiniâtre, étaient peu faits pour me tenter; encore n'avais-je pu les considérer qu'à travers une grille et à plus de cinquante pas de distance. Alors, au contraire, se trouvait près de moi le vicomte de Florville! L'aurore naissante me le montra plus beau que ne parut jamais Adonis aux regards de Vénus enchantée! Et puis, la marquise pleurait; une femme qui pleure est si intéressante! Je voulus essuyer ses larmes : je ne sais comment je m'y pris, mais nos yeux se rencontrèrent, ma bouche toucha la sienne, une curiosité fatale égara mes mains... O ma jolie cousine! je devins parjure sans le vouloir, et j'en dois faire ici l'aveu; si ton coupable amant ne consomma pas à l'instant son infidélité, c'est que ta rivale attentive ne lui permit pas de tenter certaines entreprises qui, dans une voiture étroite, incommode et cahotée en tous sens sur un pavé inégal, n'ont jamais qu'un demi-succès.

« Maman, nous retournons donc à Paris? — Oui, mon ami, parce qu'on n'imaginera jamais que vous y soyez revenu; d'ailleurs, j'ai pris des précautions si sûres, que vous échapperez à toutes les recherches. Tandis qu'on achetait les services de ces quatre coquins, qui ne me connais-

sent que sous le nom du comte de Rosambert, je m'occupais à chercher un logement commode pour une jeune veuve de mes amies qui vient ici solliciter un procès considérable. Elle s'appelle du Cange, et cette madame du Cange, mon ami, c'est vous; mais comme il n'aurait pas été décent que vous vinssiez seule à Paris, la femme Dutour, impatiente de réparer sa faute, s'essaie depuis quatre jours à jouer le personnage important de madame de Verbourg.



C'est ainsi que se nommera, si vous le voulez bien, la respectable mère de madame du Cange. Déjà parée d'une robe française de gros de Tours broché, à colonnes rapprochées,

à grandes fleurs rembrunies, madame de Verbourg se donne des airs de qualité qui vous feront mourir de rire. Au reste, elle ne fera pas trop mal son rôle, si elle parvient à adoucir quelques expressions énergiques qui échappent fréquemment à sa brusque franchise. Elle a naturellement les manières gauches et empesées de ces dames de paroisse qui n'ont jamais quitté leur château provincial. Vous aurez pour laquais le neveu de madame votre mère. On vous trouvera aisément un cuisinier et une femme de chambre. L'hôtel de *** est situé à deux cents pas au-dessus du mien : c'est là que je vous ai loué et meublé un appartement que nos amours embelliront. Si vous m'en croyez, vous ne descendrez jamais au jardin, dont je me réserve la jouissance. Il a une porte sur les *Champs-Élysées*, c'est par là que je me rendrai chez vous presque tous les jours. Mon docteur, prévenu que je n'irai point à la campagne cette année, m'a déjà ordonné de prendre l'air tous les matins de bonne heure. »

Les gens qui nous escortaient nous quittèrent à la barrière du Trône. Le vicomte de Florville et moi nous allâmes descendre chez la marchande de modes, où nous attendaient ma mère, Justine et mon nouveau laquais. La Dutour commença par avouer sa faute, qu'elle me pria d'excuser; et Justine, charmée de me revoir, n'acheva pas ma coiffure sans m'avoir fait plus d'une espièglerie. Le vicomte de Florville avait pourvu à tous mes besoins. Je me mis dans le simple négligé d'une jolie voyageuse. On chargea mes malles derrière ma chaise de poste, où madame de Verbourg se plaça près de moi. Nous allâmes descendre à l'hôtel de ***, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Deux heures après, madame la marquise de B***, suivie

de sa femme de chambre, vint savoir si madame du Cange était arrivée. Nous nous embrassâmes comme deux jolies femmes qui s'aiment bien, quand il y a long-temps qu'elles ne se sont vues. Ma mère, qui savait vivre, nous laissa seuls. L'Amour entra dans ma chambre à coucher au moment où madame de Verbourg en sortit. Le petit dieu resta deux heures avec nous.

« Il est bientôt midi, me dit la marquise, il faut que je vous quitte. On sait à l'hôtel que je devais souper et coucher à la campagne, mais on m'attend à dîner... A propos, vous êtes galant! dites-moi donc ce que c'est qu'une certaine bouteille?... — Ah! maman, une étourderie de Jasmin! — Et le portrait de mademoiselle Duportail, quand me le donnerez-vous? — Tout à l'heure; il est dans une poche de la veste du chevalier de Faublas... Tenez, ma chère maman, le voici. — Demain, je vous apporterai celui du vicomte de Florville. — Maman, le marquis ne vous a-t-il pas parlé de mademoiselle Duportail? — Assurément, mon ami. Vous vivez avec ce monsieur de Faublas! Vos parents vous cherchent bien loin, tandis que vous êtes bien près! Au reste, il est fort scandalisé de la manière dont vous avez traité son La Jeunesse. Comment! madame, m'a-t-il dit, un coup de fouet à tour de bras! est-ce que cela se fait? Est-ce qu'une jeune personne doit rosser les gens de cette façon-là? Tenez, madame, le jour que je m'étais fait cette meurtrissure, et qu'elle m'appuyait une pièce d'argent sur le front, vous savez comme elle me faisait crier? vous avez cru que j'étais délicat, que je faisais le dameret; eh bien, madame, je souffrais comme un damné. Elle a un poignet d'enfer! c'est un vrai petit démon que cette fille-là, et on le voit bien dans sa physionomie! »

Dès que madame de B*** fut partie, madame de Verbourg rentra. Je la priai d'envoyer La Fleur chez M. de Rosambert. « Madame ma fille, M. le comte n'est pas à Paris. — Madame ma mère, je crois qu'il doit y être; et s'il n'y est pas, je veux du moins en être sûr. — Mais, monsieur, madame la marquise n'a pas ordonné... — Madame la marquise n'a pas ordonné! Mais, ma chère, vous devenez donc folle? Vous vous imaginez donc que je suis aux gages de la marquise comme vous? Madame Dutour, apprenez et n'oubliez pas que je suis ici chez moi. Si La Fleur ne va pas tout à l'heure chez M. de Rosambert, j'y vais moi-même... Madame Dutour, écoutez-moi; vous voyez ces trois louis, ils sont à vous si le comte me vient voir aujourd'hui. — Mais s'il est à la campagne? — Ah! j'en aurai bien du regret, et les trois louis me resteront. Ma chère, vous savez écrire, prenez une plume et du papier. »

Madame de Verbourg écrivit sous ma dictée :

« Madame du Cange désirerait entretenir M. le comte » seulement pendant un quart d'heure. Si pourtant M. de » Rosambert ose accepter un mauvais dîner, on le lui don- » nera avec plaisir. Ce qu'on veut lui dire est très-pressé. »

J'appelai La Fleur : « Mon ami, tu vas porter ce billet à M. de Rosambert. Aux questions qu'il te fera, tu répondras seulement que ta maîtresse est jolie et demeure faubourg Saint-Honoré, hôtel de ***. Si par hasard le comte n'était point à Paris, tu demanderas dans laquelle de ses terres il est allé... Madame Dutour, songez aux trois louis. »

Mon domestique, en revenant, m'annonça que M. le comte le suivait. Quelques instants après, Rosambert entra chez moi d'un air leste et galant. « Belle dame... » Il s'arrêta tout à coup, et poussant de longs éclats de rire : « Le diable

m'emporte, s'écria-t-il, si je n'accourais triomphant! mais je ne regretterai pas ma prétendue bonne fortune, puisque j'embrasse mon ami. » Je m'adressai à madame de Verbourg : « Madame ma mère, voulez-vous bien nous laisser? — Madame ma mère! répéta Rosambert; ah! voyons donc madame ma mère. (Il pirouetta plusieurs fois autour d'elle et la fit tourner autour de lui.) Madame ma mère, vous êtes charmante! vous avez une figure noble, un grand air, une robe majestueuse; mais, comme dit fort bien votre fille, laissez-nous.

« Mon cher Faublas, qu'est-ce donc que cette mascarade? » Rosambert ne put écouter le détail de mon enlèvement et de mon travestissement nouveau sans l'interrompre par ses plaisanteries. « Enfin, me dit-il quand j'eus fini, la marquise a si bien fait, que vous voilà désormais en son pouvoir! — Oui, Rosambert; mais ma Sophie? — Ah! ma Sophie! nous y voilà! Hé bien! que voulez-vous lui faire, à votre Sophie? Elle est toujours au couvent. — Vous le savez? — Oui, je le sais; je sais aussi que mademoiselle votre sœur n'est plus avec elle. — Le baron... — L'a retirée de ce couvent pour la mettre dans un autre, et il a congédié l'honnête M. Person. — Rosambert, mais si je reste ici, comment verrai-je ma jolie cousine? — Mon cher Faublas, je vous offrirais bien ma maison, mais cet asile ne serait pas respecté; madame de B*** vous y poursuivrait. — Mon ami, si vous m'abandonnez, je suis perdu. — Chevalier, doutez-vous de mon amitié? — Non, mais je crains de trop exiger d'elle. — Comment! si j'étais à votre place et que vous fussiez à la mienne, craindriez-vous de me rendre les services que vous n'osez me demander? — Assurément, non. — En ce cas, parlez hardiment. — Rosambert, quoi-

que je sois ici beaucoup mieux que dans ce village de Brie, quoique je jouisse du plaisir de voir librement une femme charmante à laquelle je vous avoue que je suis encore attaché, je vous assure cependant que je n'ai fait que changer de prison, si je ne revois ma Sophie. Ne pourriez-vous pas me chercher dans les environs du couvent où elle est... — Ah! j'entends. La marquise vous a volé au baron; il faut, moi, que je vous enlève à la marquise! Je ne vois à cela aucun inconvénient. Je n'ai pu l'empêcher de s'approprier mademoiselle Duportail; eh bien! je lui soufflerai madame du Cange! cela est juste et consolant. D'ailleurs, je ne serai pas fâché de voir comment celle qui m'a exposé aux rigueurs du célibat supportera les ennuis du veuvage. Comptez sur moi. »

Il était temps de nous mettre à table. Pendant le dîner, qui fut long, le comte s'amusa beaucoup aux dépens de madame de Verbourg. Nous étions au dessert quand le propriétaire de l'hôtel, M. de Villartur, financier parvenu, curieux de connaître ses nouveaux locataires, entra sans savoir si sa visite ne nous gênerait pas. Qu'on se figure l'ignorance et la bêtise personnifiées, on aura de M. de Villartur une idée encore trop avantageuse. Il trouva qu'on ne l'avait pas trompé quand on lui avait dit que j'étais jolie. On conçoit que ce lourd personnage m'aurait beaucoup ennuyé, si le ton prétendu galant qu'il prit avec moi ne m'avait laissé une ressource, celle de me moquer de lui. Mon malin compagnon m'aida charitablement à persifler le pauvre homme, qui me promit, en s'en allant, de revenir bientôt me voir. Rosambert avait affaire; en me quittant il me dit : « En attendant que j'aie trouvé ce que vous désirez, j'espère, mon ami, que vous voudrez bien m'emprunter

quelque argent dont je n'ai nul besoin aujourd'hui, et que



je serai bien aise de retrouver dans un autre moment. » Le soir même il m'envoya deux cents louis.

Madame Dutour me donna un compte exact des frais qu'avait occasionnés mon enlèvement, et de ceux que nécessitait mon séjour dans l'hôtel que j'occupais. Le lendemain, dès que la marquise arriva, je la priai d'en vouloir bien recevoir le remboursement. « Beaucoup de femmes, me dit ma belle maîtresse, prétendent qu'entre amants une affaire d'intérêt doit s'oublier; moi, mon ami, je reprends mon argent sans me faire presser, et même je crois devoir me justifier du silence que j'ai gardé sur cet article délicat. Je ne croyais pas que vous pussiez me rendre sitôt les avances que j'avais faites; ainsi, je n'osais vous en parler, de peur de vous donner quelque mortification. Cependant, je sentais

qu'en les taisant j'offensais votre délicatesse; mais enfin, j'ai mieux aimé mériter les reproches du chevalier que de m'exposer à chagriner mon ami... Tenez, mon cher Faublas, gardez ce petit meuble, ce sera pour vous un trésor si je vous suis chère autant que je vous aime. »

C'était le portrait du vicomte de Florville. J'adressai à la marquise des remerciements énergiques; elle partagea d'abord les transports de ma reconnaissance, dont bientôt elle se crut obligée de modérer l'excès. Il ne m'était plus permis que de parler, quand on annonça M. de Villartur. Madame de B*** fut curieuse de voir cet original. Il partagea son sot hommage entre la marquise et moi, et nous débita la fleurette à sa manière. Dans le cours d'un entretien devenu comique par les inepties dont l'épais financier l'assaisonnait, nous remarquâmes que ce monsieur croyait à l'astrologie. Il connaissait des magiciens, il avait même vu des vampires, des revenants; il finit par nous dire qu'il amènerait un de ses amis, à moitié sorcier, qui nous raconterait nos aventures passées, présentes et futures, quand nous lui aurions fait voir seulement nos mains et notre visage. « Pardieu! s'écria madame de Verbourg qui venait d'entrer, croyez-vous que madame ma fille lui montrera?... » Je marchai si rudement sur le pied de ma chère mère, qu'elle ne put achever. La marquise riait de toutes ses forces. M. de Villartur, enchanté, sortit en nous disant qu'il amènerait dès demain l'astrologue.

Je ne vis pas Rosambert ce jour-là. La marquise vint le lendemain de très-bonne heure, et présida à ma toilette, que je fis belle à cause de l'astrologue, aux dépens duquel nous comptions nous amuser. Un peu avant midi, arriva M. de Villartur, qui nous cria qu'il amenait le sorcier. Je

pensai tomber à la renverse quand derrière le financier j'aperçus le marquis de B***. Il vit sa femme, et fut étonné : il reconnut mademoiselle Duportail, et s'arrêta stupéfait. « Quoi ! s'écria-t-il, c'est là madame du Cange ? — Oui, » répondit Villartur.

M. de B***, les bras pendants, le regard fixe, la bouche entr'ouverte, semblait n'avoir pas assez de ses deux petits yeux pour me considérer. « Oh ! comme il vous regarde ! me dit Villartur ; votre physionomie l'a frappé. Voyez comme il travaille déjà ! » La marquise, qui conservait toujours un sang-froid admirable dans les occasions pressantes, la marquise alla à son mari, le prit par le bras, et le tira vers une fenêtre assez près de moi. « Votre amie est plus pressée que vous, continua le financier ; mais elle a beau faire, c'est vous qu'il a bien regardée. Votre physionomie l'a frappé, l'a frappé !... Oh ! elle l'a frappé ! » répétait-il toujours en riant d'un gros rire.

Pendant ce temps-là je prêtais une oreille attentive à ce qui se disait derrière moi ; et la marquise, si elle n'avait pas voulu que je l'entendisse, aurait recommandé à son mari de parler plus bas. « Ne l'ai-je pas deviné, madame ? disait le marquis. Ah çà ! elle est donc enceinte ? — Ne vous en êtes-vous pas aperçu ? répliqua la marquise. — Ha ! tout de suite. Elle n'est pas avancée, la grossesse ?... Quatre ou cinq mois, peut-être ? — Tout au plus. — Je le vois bien. Comme je vais me venger ! — Mais, monsieur, ne la chagrinez pas. — Ho ! je ne casserai pas les vitres. »

M. de Villartur qui, ayant fini de rire, recommençait à me parler, m'empêcha d'entendre le reste.

« Savez-vous bien, me dit le marquis en venant à moi, savez-vous bien que je vous trouve un peu changée ? — Hà !

ha ! interrompit Villartur, vous la connaissez donc ? — Oui, quand j'ai connu madame, elle était encore fille... Ah çà ! mais vous vous êtes donc mariée tout de suite ? — Oui, monsieur. — Et vous voilà déjà veuve ! — Hélas ! oui. — Tout cela en trois ou quatre mois ! c'est bien prompt, au moins !... Il ne faut pas demander si le défunt était aimable !... Mais pourquoi n'êtes-vous pas en deuil ? — Pour des raisons qu'on vous dira, répondit madame de B***. — Moi, je crois que le pauvre mari est déjà oublié. — Pourquoi donc cela, monsieur ? — Parce que le chagrin ne vous a pas empêchée de faire des parties de campagne. — Moi, monsieur ? — Ah ! vous direz peut-être que non ! Ne vous ai-je pas rencontrée sur le chemin de Versailles, au pont de Sèvres ? — Ah !... oui... mais, monsieur... — Ne parlez pas de cela, monsieur, lui dit tout bas la marquise ; ne voyez-vous pas que vous la mortifiez ? — Madame du Cange, reprit le marquis, charmé de l'embarras que j'affectais, savez-vous qu'il n'est pas prudent de monter à cheval dans l'état où vous êtes ? Prenez bien garde aux fausses couches. — Monsieur, vous croyez donc que je suis enceinte ? — Oh ! j'en suis sûr. Mais tenez, au carnaval dernier, je me suis aperçu... Gageons que le mariage était déjà fait ! On le tenait secret, n'est-il pas vrai ? — Mais, monsieur... — Tout ce que je puis vous dire, ma belle dame, c'est qu'à cette époque il y avait déjà quelque chose dans vos yeux... Je ne vous ai pas parlé de mes talents pour l'astrologie, parce que j'étudiais, je n'étais pas encore assez fort ; mais vous savez comme je suis physionomiste .. Hé bien ! au carnaval dernier j'ai remarqué dans votre figure quelque chose qui annonçait un sang... Demandez à madame, je lui ai dit... d'honneur, j'ai senti le mariage. Quant à la gros-

répondit la Dutour qui perdait la tête, cela se peut bien; j'y vais quelquefois. — Où cela, madame? — *Ousque* vous disiez, monsieur. — Comment, madame! est-ce que vous m'avez entendu parler du boudoir! c'était une plaisanterie. — Quoi! du boudoir? Quoi que vous me rabâchez donc, monsieur, avec votre boudoir? — Ah! rien, rien, madame. Nous ne nous entendons pas. — Ni moi non plus, interrompit Villartur; je ne comprends plus rien à ce qu'ils disent. »

Ma belle maîtresse riait de tout son cœur, et moi, qui étais las de me contenir, je saisis le moment pour donner un libre cours à ma gaieté.

« Mais, reprit le marquis, voyez donc comme elle rit!... Madame, madame votre fille est un peu folle; prenez garde qu'elle ne fasse une fausse couche. — Une fausse couche! répondit madame de Verbourg; une fausse couche! elle! pardieu! je voudrais bien voir ça! — Madame, prenez-y garde, vous dis-je; madame votre fille monte à cheval, et cela est dangereux. — Sans doute, interrompit Villartur, on peut tomber, cela m'est arrivé l'autre jour. — Oh! tomber! répondit le marquis, ce n'est pas cela que je crains pour elle. — Eh! pourquoi ne tomberait-elle pas? je suis bien tombé, moi! — Ah! pourquoi! parce qu'elle monte mieux que vous. Vous n'imagineriez pas comme elle est forte, cette jeune dame-là! Mon ami Villartur, quoique vous soyez bien gros et bien rond, je ne vous conseillerais pas de vous battre avec elle. — Ah! voyons donc ça! s'écria le financier en venant à moi. — Monsieur, lui dis-je, êtes-vous fou? » Il voulut me prendre au corps, je le saisis par le bras droit. « Quoi que c'est donc que cet homme là, qui veut tripoter madame ma fille? » dit la Dutour. Elle empoi-

gna le bras gauche de Villartur. Le lecteur se souvient d'avoir fait tourner en tous sens, dans son enfance, un petit moule de bouton traversé d'une mince allumette. M. de Villartur, mu par une double secousse, fit, comme ce frêle jouet, plusieurs tours sur lui-même en chancelant,



et finit par tomber sur le parquet. Les domestiques accoururent au bruit. Le financier, aussi honteux que piqué, se releva et sortit sans dire un seul mot. Le marquis le suivit pour le consoler; et madame de B***, qui donnait à dîner chez elle, ne tarda pas à me quitter.

J'étais étonné de n'avoir pas entendu parler du comte depuis la surveille. Il arriva le soir même un peu avant la nuit fermée. Il me dit en m'embrassant : « Je vous félicite de votre bonheur; mon ami, tout sourit à vos vœux, tout est prêt, suivez-moi. — Quoi! tout à l'heure? — A l'instant même. (Je sautai à son cou.) — O mon ami! que de remer-

ciements ne vous dois-je pas ! Mais, Rosambert, racontez-moi... — Je vous dirai tout cela là-bas ; ma voiture vous attend ; il n'y a pas un moment à perdre, suivez-moi. — Mon ami, je vais donc abandonner la marquise ? — Oui, pour revoir Sophie. — Pour revoir Sophie ! ah ! partons, Rosambert, partons ! Attendez que je prenne le portrait de ma jolie cousine. (Je sonnai la Dutour.) Ma chère, faites préparer le souper. Nous allons, monsieur le comte et moi, descendre un moment dans le jardin. »

Au lieu d'aller dans le jardin, nous montâmes dans la voiture du comte. « Prends par les boulevards, dit-il à son cocher, ventre à terre jusqu'à la porte Saint-Antoine ; de la porte Saint-Antoine à la place Maubert, doucement. » Dès que les stores furent abaissés, Rosambert m'apprit que, depuis notre dernière entrevue, il avait découvert, retenu et meublé pour moi un petit logement placé si près du couvent de Sophie, que, de mes fenêtres, je pourrais voir tout ce qui s'y passerait. Il m'avertit que mademoiselle Duportail, devenue depuis peu madame du Cange, serait désormais madame Firmin.

Tout à coup la voiture, qui, depuis cinq minutes, brûlait le pavé, ne roula plus que très-lentement. Rosambert me dit : « Nous voilà déjà près de la Bastille ; allons, belle enlevée, cette superbe parure, qui sied si bien à une femme de qualité, ne convient pas du tout à une bourgeoise. Il s'agit de faire une autre toilette. D'abord, ôtons ce brillant chapeau ; faisons de ces cheveux flottants, le moins mal que nous le pourrons, un chignon modeste ; couvrons ces grosses boucles de la simple *baigneuse* que voici ; à cette robe galante substituons ce petit *caraco* blanc. Belle dame, mettez ce *jupon* hardiment : je ne serai pas téméraire ; je

vous aime beaucoup, mais je vous respecte davantage. Fort bien : allons, couvrez votre sein de ce *fichu* de mousseline, arrangez ce mantelet noir par-dessus, cachez votre visage sous cette ample *thérèse*. Voilà qui est fait, et vous êtes encore gentille à croquer ! Quant à moi, mon cher Faublas, ce sera encore plus tôt fini. Tenez ! » Il ôta son habit et s'enveloppa d'une grande redingote.

Nous descendîmes à la place Maubert, nous gagnâmes à pied la rue des ***. Arrivés chez mon propriétaire, nous traversâmes une longue cour et un grand jardin, au fond duquel je vis un petit pavillon bâti contre un mur mitoyen qui me parut avoir à peu près dix pieds de hauteur. Je remarquai que des fenêtres de mon premier étage il était fort aisé de descendre, à l'aide d'une corde seulement, dans le jardin du voisin. Rosambert me combla de joie en m'apprenant que ce jardin était celui du couvent ; ensuite il me fit voir qu'en s'occupant de l'utile il n'avait pas négligé l'agréable. Un *forte-piano* était près de ma fenêtre : on avait disposé l'instrument de manière qu'en faisant de la musique je pourrais voir tout ce qui se passerait dans le jardin. Rosambert m'affligea beaucoup lorsqu'en me disant adieu il m'observa que nous serions privés de nous voir tant que je resterais caché dans cette maison. Il me fit sentir que la marquise ne manquerait pas d'aposter des gens qui éclaireraient toutes ses démarches, et que ma retraite serait bientôt découverte s'il avait l'imprudence de venir m'y visiter. Nous convînmes que nous nous écririons par la petite poste, et que, de peur de surprise, je lui enverrais mes lettres à l'adresse de M. de Saint-Aubin, l'un de ses intimes amis.

Ceux qui devinent que je ne dormis pas cette nuit se

tromperaient beaucoup s'ils n'attribuaient mon insomnie qu'à l'impatience en même temps pénible et douce que me causa le voisinage de Sophie; je songeai à ma chère Adélaïde, qui, depuis près d'un mois séparée de sa bonne amie, n'avait pas eu la consolation de voir son frère... Hélas! je songeai au baron, à qui ma fuite devait causer de mortelles inquiétudes; au baron, qui devait m'accuser d'indifférence et de cruauté... Mais l'amour, plus fort que la nature, étouffa mes remords naissants. Pouvais-je, en retournant chez un père irrité, exposer mon amante au danger d'une éternelle séparation?

A la pointe du jour, j'allai me mettre en sentinelle à ma fenêtre, et je disposai la *jalousie* de manière que je pusse voir sans être vu. Je devais redouter les regards de madame Munich, qui, m'ayant admiré autrefois sous mes habits d'amazone, m'aurait peut-être reconnu malgré mon travestissement nouveau. Un corps de logis considérable était devant moi à cinquante pas de distance. Il y avait là tant de chambres! Où était celle de ma Sophie? Mes yeux, sans cesse errants, parcouraient le bâtiment d'un bout à l'autre et ne savaient où se fixer.

A sept heures du matin je fus obligé de quitter mon poste. Mes hôtes venaient visiter leur nouveau locataire et m'amenaient leur jardinière, qui se chargea du soin de faire le ménage de madame Firmin. Quant à ma cuisine, un cabaretier voisin, qui prenait orgueilleusement le titre de traiteur, s'engagea, moyennant six francs par jour, à me fournir exactement mes trois repas. M. Fremont, propriétaire du petit pavillon que j'occupais, fut étonné des arrangements que je prenais pour être toujours seule. Il m'observa galamment qu'une femme jeune et jolie ne devait point pas-

ser ses plus beaux jours dans la retraite, qu'une servante un peu entendue me servirait mieux que ce traiteur, ne me coûterait pas davantage, et me ferait une sorte de compagnie. A ces représentations très-justes, que madame Fremont appuyait de son approbation, je répliquai que, dégoûtée du monde, j'avais choisi un logement isolé dans un quartier solitaire, tout exprès pour y vivre absolument retirée. Mes hôtes me quittèrent, désolés, me dirent-ils, qu'une jeune personne aussi aimable eût pris la violente résolution de s'enterrer ainsi vivante. Cependant, la femme du jardinier, ma ménagère, ne finissait pas son tracas domestique; je la priai de faire ma chambre très-succinctement et de me laisser tranquille.

J'allai m'asseoir derrière ma jalousie dès que je fus seul. Beaucoup de demoiselles vinrent se promener au jardin; Sophie n'était pas avec elles. Je les vis courir, danser, s'amuser à ces petits jeux qu'inventa la paisible innocence. Que ces jeunes filles étaient jolies! mais, hélas! Sophie n'était pas avec elles. Si je parvenais à les attirer près de mon pavillon, peut-être que ma jolie cousine viendrait se joindre à ses compagnes. Une musique tendre affecte si agréablement un cœur amoureux! Sophie viendrait sans doute!... Je la verrais!... Elle reconnaîtrait la voix de son amant!... Je me mis à mon *forte-piano*, et je chantai sur un air ancien ces couplets que m'inspira mon amour :

Jeunes beautés, je vous supplie
De terminer vos jeux si doux.
Venez, venez, et parmi vous
Amenez-moi la plus jolie,
La plus jolie et la plus belle!
Celle-là m'a donné sa foi.

Où la verrai-je? où donc est-elle?
Jeunes beautés, montrez-la-moi.

Montrez-la-moi, ma voix l'appelle,
Mes yeux la cherchent vainement.
Je ne pourrais que faiblement
Vous peindre ma crainte mortelle.
La plus modeste et la plus belle,
Celle-là m'a donné sa foi.
Où la verrai-je? où donc est-elle?
Jeunes beautés, montrez-la-moi.



Je m'accompagnais de mon *forte-piano*. Aux premiers accords, les demoiselles étaient accourues sous mes fenêtres. Je finissais le second couplet quand je vis s'approcher deux femmes dont le costume m'effraya. L'une des deux était vieille; elle gourmanda l'aimable jeunesse attentive à mes chansons. « Hé! laissons ces enfants s'amuser, dit

l'autre, qui me parut jeune et jolie. Voyez! la musique a cessé depuis que nous sommes là! Il semble que notre aspect seul effarouche les plaisirs. Allons-nous-en, ma sœur; laissons ces enfants s'amuser : l'heure de la récréation est si courte! et puis elles n'ont pas l'agrément d'entendre cela tous les jours. » Quand les deux dames furent loin, je continuai :

Le doux penchant qui nous entraîne,
Vous aussi, vous l'éprouverez :
Un jour, un jour vous sentirez,
Vous sentirez toute ma peine.
La plus sensible et la plus belle,
Celle-là m'a donné sa foi.
Jeunes beautés, volez près d'elle,
Et daignez lui parler de moi.

Elles m'écoutaient avec attention, elles m'applaudissaient avec transport; mais, hélas! Sophie, ma chère Sophie n'était pas avec elles. Désespéré de ne pas la voir, je quittai l'instrument. Triste et rêveur, je restai debout derrière ma jalousie; enfin j'aperçus... je crus entrevoir... une jeune personne se promener seule dans une allée couverte qui se prolongeait jusque sous mes fenêtres. Je chantai ce dernier couplet :

Mais dans ce bois quelle est donc celle
Qui se promène en soupirant?
Quand on poursuit son jeune amant,
Ainsi gémit la tourterelle.
Amour me dit : C'est la plus belle,
Qui t'a toujours gardé sa foi.
Jeunes beautés, volez près d'elle;
Amenez-la, rendez-la-moi.

Je ne voyais la demoiselle que par derrière. Cette taille

charmante, c'est la sienne!... Cette allée couverte est celle où, si j'en crois Adélaïde, ma jolie cousine venait jadis soupirer son amour naissant et malheureux.. Ah! Sophie! c'est toi; c'est toi, sans doute : avance donc un peu... Tu t'éloignes!... Reviens, viens par ici!... Tourne-toi vers ton amant, montre-moi ton visage adoré!

Une cloche maudite donna à l'instant même le signal de la retraite et m'enleva mes espérances. Toutes les pensionnaires sortirent du jardin.

Le lendemain, à sept heures du soir, la même personne revint au même lieu. Placé derrière ma jalousie, je suivais tous ses mouvements d'un œil inquiet. Sa démarche lente et mesurée annonçait sa mélancolie profonde : elle semblait craindre le grand jour, elle cherchait dans cette promenade solitaire l'endroit le plus sombre. O vous qui m'inspirez un intérêt si tendre, mon cœur me dit qu'il voit en vous ce qu'il adore! Mais si mes pressentiments me trompaient, s'il était possible que vous ne fussiez pas ma Sophie, ah! du moins, j'en suis sûr, vous aimez comme elle, et comme elle vous êtes séparée de celui que vous aimez.

Je chantai le dernier couplet de ma romance : toutes les demoiselles accoururent; celle que j'appelais ne m'entendit pas. Que faire pour attirer Sophie et pour éloigner ses compagnes? Si je continue de chanter, les jeunes filles resteront sous mes fenêtres, et ma jolie cousine, trop préoccupée, n'y viendra pas. Il faut se taire, il faut d'un œil impatient suivre tous les pas de la charmante rêveuse; il faut attendre.

Quand je ne me fis plus entendre, les jeunes filles se dispersèrent dans le jardin. Caché par ma jalousie, agenouillé sur mon balcon, je ne perdais pas de vue l'intéressante

demoiselle qui se promenait toujours à pas lents... Enfin,



elle fit quelques pas de mon côté : je la vis... c'était elle !... un peu pâle, un peu changée, mais toujours si belle!... elle était encore trop éloignée pour que j'osasse hasarder de lui faire aucun signe; mais je m'enivrais du bonheur de la regarder. La cloche fatale donna alors le signal maudit.

Déjà toutes les pensionnaires sont sorties du jardin; Sophie retourne sur ses pas et s'éloigne tristement. Désespéré de voir s'échapper encore l'occasion de lui parler, je ne puis contenir mon impatience. J'écarte ma jalousie d'une main, et de l'autre je lance à ma jolie cousine son portrait : il

tombe sur son épaule. Sophie reconnaît la miniature, et, dans l'excès de sa surprise, s'arrête pour regarder de tous côtés : le moment me paraît décisif. Trop amoureux pour être bien prudent, je lève ma jalousie. Sophie voit à la fenêtre du pavillon une femme dont les traits la frappent ; elle avance de quelques pas, me nomme, et tombe évanouie.

Dans ce moment critique, mon traiteur frappait à ma porte ; je lui criai que je n'avais pas faim, et, sans considérer quelles suites terribles pouvait avoir mon extrême imprudence, poussé d'ailleurs d'un mouvement involontaire, je m'élançai par ma fenêtre dans le jardin du couvent. Heureusement pour moi, il n'y avait déjà plus personne, personne que ma Sophie. Quoiqu'un peu étourdi du saut périlleux que je venais de faire, je courus sous l'allée couverte me jeter à ses pieds. Mes baisers lui rendirent l'usage de ses sens. « Ah ! mon cher Faublas, quel moment !... Mais, hélas ! qu'avez-vous fait ? vous avez sauté par la fenêtre ! n'êtes-vous pas blessé ? — Non, ma Sophie, non. — Mais si l'on vous a vu... Mais comment rentrerez-vous dans ce pavillon ? Ah ! nous sommes perdus tous deux... Faublas, dites-moi la vérité, n'êtes-vous pas blessé ? — Non, ma Sophie, non ; je trouverai quelque moyen de remonter chez moi... — Vous voulez déjà me quitter ? — Ma jolie cousine, si vous saviez comme j'ai souffert ! — Et moi, Faublas ! vous n'en avez pas d'idée. »

Comme elle parlait, nous entendîmes retentir dans les airs le nom de Pontis, que plusieurs femmes répétaient en glapissant. J'avoue que je fus épouvanté ; je me jetai à plat ventre derrière une charmille. Sophie, à qui la frayeur rendit des forces, vola au-devant de celles qui la venaient chercher. « N'entendez-vous pas la cloche, mademoiselle ?

faudra-t-il tous les soirs courir après vous? » lui dit aigrement madame Munich, dont je reconnus la voix sèche. Quelques religieuses qui avaient accompagné la gouvernante grondèrent aussi ma jolie cousine : elles sortirent toutes ensemble du jardin, dont elles fermèrent la grille. Je me vis absolument seul, mais fort embarrassé.

Dès que Sophie ne fut plus là, je ressentis un malaise général, sans doute produit par la secousse violente que je m'étais donnée. Ce n'était pas cette douleur passagère qui m'inquiétait le plus, il s'agissait de rentrer chez moi. Je ne pouvais tenter l'escalade du mur que lorsque la nuit serait tout à fait venue, que lorsque tout le monde serait couché dans le couvent; et la circonstance exigeait qu'en attendant le moment de m'évader je prisse au moins la précaution de me cacher quelque part. Un vieux marronnier, dont les branches étaient basses et le feuillage épais, m'offrait un asile plus sûr que commode : comment monter sur cet arbre dans l'équipage où je me trouvais? Je pris le parti d'ôter mes jupons; je les roulai fortement ensemble, et, me glissant derrière les arbres le long du mur jusqu'à mon pavillon, je lançai le petit paquet dans ma chambre par la fenêtre restée entr'ouverte. Ensuite je revins au marronnier, sur lequel je grimpai lestement; mais son écorce raboteuse fit de longs accrocs au léger caleçon dont mes cuisses restèrent plutôt embarrassées que couvertes.

Je demeurai là trois heures entières, espérant que la lune. dont quelques nuages toujours épars affaiblissaient déjà les rayons, me retirerait tout à fait sa lumière importune; cependant, sur les onze heures, le calme profond qui régnait partout m'enhardit à descendre. En vain j'essayai de remonter chez moi; en vain je cherchai, le long du mur

nouvellement crépi, quelque endroit d'un accès facile. Lorsque, parvenu à quelques pouces de hauteur, je voulais, avec mes mains péniblement accrochées, m'élever davantage, mes pieds restaient pendants, je ne trouvais plus où les cramponner; il fallait bien retomber.

Je me livrai pendant plus d'une heure à ce rude exercice; enfin mon courage m'abandonna avec mes forces. Les doigts en sang, le corps froissé, je me couchai par terre et m'abandonnai tristement à mes réflexions. Comment ferais-je lorsque le jour, bientôt revenu, montrerait aux religieuses un homme enfermé dans leur jardin? un homme! car je n'avais plus de jupons, et mon très-mince caleçon, déchiré en plusieurs endroits, trahirait mon sexe : ces femmes effrayées iraient chercher main forte. Madame Munich me reconnaîtrait; je retomberais au pouvoir d'un père sévère, jaloux de son autorité : le baron me renfermerait encore, il m'enlèverait pour toujours à Sophie, à Sophie cruellement compromise, et peut-être déshonorée!... Déshonorée!... cette horrible idée redoublait mon désespoir, quand j'entendis un petit cri aigu et prolongé, tel à peu près que le produit une grille qu'on s'efforce d'ouvrir doucement.

Je me précipitai vers mon marronnier protecteur; mais je n'atteignis sa cime qu'aux dépens de mon pauvre caleçon, qui pendait par lambeaux. Après quelques minutes de calme, un léger bruit frappa mon oreille : une femme, dont le clair de lune me laissait distinguer le costume remarquable, s'avançait avec précaution sous l'allée couverte, en regardant de tous les côtés. A l'instant même je vis un homme paraître sur le chaperon du mur, le long duquel il descendit avec une agilité qui me surprit. Il se glissa derrière les arbres et vint sous l'allée couverte joindre celle

qui l'attendait. Tous deux s'assirent au pied du marronnier sur lequel je demeurais immobile et attentif. Je les entendis s'applaudir mutuellement du succès de leur témérité, se faire les plus tendres protestations, confondre leurs soupirs, et accompagner de ces douces épithètes consacrées par l'amour leurs noms, qu'ils répétaient plusieurs fois. Je reconnus dans l'amant l'unique rejeton d'une maison illustre. A son véritable nom, que je dois taire, on me permettra de substituer celui de Derneval. L'amante, je l'appellerai Dorothée. L'amante, ce n'était pas une pensionnaire, ce n'était pas une dame en chambre... Amour! quelles nobles familles tu réunissais dans ces deux personnes! mais quel temps, quel lieu tu avais choisis! Il est donc vrai que tu pénètres quelquefois dans ces maisons de paix où l'on t'a juré une haine éternelle! il est donc vrai que tu as des autels partout! Je vis le couple heureux que tu brûlais de tes flammes te faire, à l'ombre d'un arbre qu'il croyait discret, le plus doux, le moins chaste des sacrifices.

Puisque Derneval était entré volontairement dans le jardin et qu'il ne témoignait aucune inquiétude sur les moyens d'en sortir, il avait une retraite assurée, et je le forcerais bien à me laisser sortir avec lui. Cette réflexion toute simple se présenta tout à coup à mon esprit; je n'en attendis pas une autre. Je saisis l'extrémité de la branche qui me parut la plus longue et la plus flexible; je m'élançai; la branche se courba, et, quoiqu'elle m'eût porté à peu de distance, je tombai lourdement. Au bruit de ma chute, à l'apparition d'une figure aussi étrange que la mienne, Dorothée frémit. Derneval se releva brusquement, me saisit par le bras, et soudain m'appuya sur la poitrine le bout d'un pistolet. « Oh! ne la tuez pas, » s'écria Dorothée d'une

voix très-altérée. Je regardai mon ennemi tranquillement,



et je lui dis d'un ton calme : « Je ne crains rien, monsieur, je sais bien que Derneval ne m'assassinera pas ; mais soyez tranquille aussi, je ne trahirai pas vos amours fortunées. Tandis que je lui parlais, Derneval me regardait de près. D'abord il fut trompé par ma coiffure féminine, par le petit *caraco* blanc ; mais le caleçon déchiré attira aussi son attention, et une toile très-fine, modelant certaines formes délatrices, lui donna de terribles soupçons. « Est-ce une femme ? » s'écria-t-il. D'un coup de main rapide il éclaircit ses doutes, et dès qu'il fut sûr de mon sexe : « Créature amphibie, vous me direz qui vous êtes ! — Derneval, je suis amant comme vous. — Amant de qui ? — De la fille la plus belle et la plus vertueuse que ce couvent renferme. — Monsieur, comment s'appelle-t-elle ? Comment vous nommez-

vous? (Je les fixai tous deux.). — Je sais vos noms; mais je ne vous les ai pas demandés. Derneval, qu'il vous suffise d'apprendre que je suis gentilhomme. — Vous êtes gentilhomme! monsieur, je ne vous demande qu'un moment. »

Il remit son pistolet dans sa poche, et tandis qu'il réparait certaine partie de son habillement fort en désordre, Dorothée, qui s'était avant tout occupée du soin de se rajuster, me fixait avec une attention que je pris pour de la hardiesse. Son amant revint à moi. « Monsieur, quelle que soit votre maîtresse, vous l'aimez apparemment autant que j'adore la mienne, il faut que la mort de l'un de nous deux assure à l'autre un éternel secret. — Derneval, sortons ensemble, je suis prêt à vous satisfaire. — Et vous croyez que je le souffrirai? interrompit Dorothée en se précipitant entre les bras de son amant. Mon cher Derneval! et vous, monsieur de Faublas!... — De Faublas! qui vous a dit... — Je vous reconnais; vous êtes le chevalier de Faublas, vous êtes le vivant portrait d'Adélaïde; je vous ai vu quelquefois au parloir; vous y demandiez votre sœur; votre sœur n'y allait jamais sans cette jolie mademoiselle de Pontis... Ah! c'est mademoiselle de Pontis que vous aimez! c'était vous qui chantiez hier cette belle romance dont j'ai retenu le refrain :

« La plus modeste et la plus belle,
» Celle-là m'a donné sa foi! »

» Souvenez-vous qu'hier l'une de nos dames a passé avec moi près de votre pavillon; vous avez dû l'entendre gronder nos jeunes filles qui vous écoutaient, vous avez dû m'entendre les excuser... Chevalier, c'était vous qui chantiez cette romance; c'était pour mademoiselle de Pontis que vous la

chantiez... Derneval, Faublas, poursuivit-elle en unissant nos mains dans les siennes, la conformité de vos aventures doit vous inspirer une égale confiance. Chacun de vous doit trouver dans l'autre un compagnon discret, un ami fidèle; et vous iriez vous égorger! et Sophie ou Dorothée serait bientôt réduite à pleurer son amant!... Monsieur de Faublas, jurez-moi une inviolable discrétion. — Je jure par Sophie! — Et moi par Dorothée! » s'écria Derneval. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, et cet embrassement réciproque fut le gage de la fraternité que nous nous promîmes.

Les deux amants écoutèrent patiemment le récit des événements qui m'avaient amené dans le lieu où je les avais surpris. Derneval me dit ensuite : « La lune se cache de plus en plus; nous sortirons d'ici quand l'orage qui se prépare éclatera; permettez que Dorothée et moi nous vous laissions seul un moment. »

Le moment fut long. Lassé d'attendre, je m'endormis sous l'arbre au pied duquel je m'étais jeté. Quand je me réveillai, de rapides éclairs sillonnaient une épaisse nuée au sein de laquelle le tonnerre roulait avec un épouvantable fracas : le ciel vomissait des torrents d'eau. Je me levai très-surpris de ne pas voir paraître Derneval. Je m'avançai avec inquiétude sous l'allée couverte, du côté qu'ils avaient pris pour s'éloigner. Que les amants sont distraits et préoccupés! tandis que les éléments paraissaient prêts à se confondre, Derneval et Dorothée s'amusaient à des bagatelles.

« Le ciel est en feu, me dit Derneval, on nous découvrirait peut-être à la lueur des éclairs, il faut attendre encore. — Derneval, vous en parlez à votre aise! je suis presque nu! — Mon cher compagnon, croyez-vous que cette pluie

ne me mouille pas aussi ? — Ah ! Dorothée est avec vous ! »

Je m'éloignai triste et pensif. Une demi-heure après il fallut retourner à Derneval pour l'avertir qu'il ne tonnait plus et qu'une obscurité profonde favorisait notre retraite. Il fit enfin ses adieux à Dorothée ! « Amants heureux ! leur dis-je alors, ayez pitié d'un couple amant ! Ah ! Dorothée ! ah ! vous qui savez comme il est doux de voir ce qu'on aime, vous n'ignorez pas sans doute combien il est affreux d'en être séparé ! Ah ! montrez-moi ma Sophie, vous le pouvez... » Derneval me prit par la main et me dit : « Dorothée vous estime, elle aime mademoiselle de Pontis, nous sommes frères, vous verrez votre Sophie, vous la verrez. — La nuit prochaine, mon cher compagnon ?... — Non, notre imprudence, heureuse cette nuit, pourrait ne pas l'être toujours. Je tremble d'exposer Dorothée, vous ne voudriez pas compromettre Sophie ? Chevalier, nous ne nous voyons ici que deux fois par semaine à peu près, et la nuit du rendez-vous est toujours une nuit pluvieuse ou sombre. Un signal dont nous sommes convenus ne me trompe jamais ; et quant à vous, il ne sera pas difficile de vous avertir, puisque vous logez dans ce pavillon. Soyez tranquille ; dans trois jours au plus tard vous verrez mademoiselle de Pontis. Partons. »

Il me conduisit vers la partie du mur où son échelle de cordes était attachée. Nous vîmes que de là je gagnerais bien mon pavillon, mais que je ne pouvais atteindre à ma fenêtre, sous laquelle nous retournâmes. Derneval était d'une grande taille : il me fit monter sur ses épaules, et, soutenant ensuite mes pieds avec ses mains, il me poussa vigoureusement au moment où je saisissais les cordes de ma jalousie. Dès qu'il me vit chez moi, il retourna à son

échelle, au moyen de laquelle il escalada le mur en un instant.



J'étais fatigué, j'avais faim, je m'endormis profondément en attendant mon déjeuner, qui m'arriva sur les dix heures du matin. On me remit en même temps une lettre venue pour moi par la petite poste : elle était de Rosambert. Il m'apprenait que, le soir même de mon enlèvement, madame ma chère mère avait osé venir lui demander ce que madame du Cange était devenue. Pour consoler cette mère désolée, et pour la déterminer en même temps à croire qu'il n'avait

jamais connu sa fille, il avait employé l'un de ces arguments victorieux qui ne manquaient jamais leur effet sur la Dutour. Au reste, il me recommandait de ne pas sortir de chez moi et d'y garder l'incognito le plus absolu. Madame de B*** me faisait chercher partout; des gens apostés rôdaient toute la journée autour du couvent; mon père ne pouvait faire un pas sans être observé, et l'hôtel du comte était investi, même pendant la nuit.

Infortunée marquise! m'écriai-je, comme je vous ai délaissée! de quelle ingratitude j'ai payé vos soins généreux et tendres! Pourrais-je vous faire un crime des mouvements que vous vous donnez pour découvrir ma retraite? Ah! si vous ne me cherchiez pas, vous m'aimeriez moins!

Je tirai de ma poche le portrait du vicomte de Florville et je le baisai. Je n'entreprendrai pas de justifier ces réflexions peut-être déplacées, quoique justes, et ce mouvement sans doute condamnable, quoique involontaire; tout ce que je puis dire au lecteur pour l'engager à me continuer son indulgence, c'est qu'un moment après je ne songeai plus qu'à ma Sophie.

Je la vis paraître à sept heures; elle était accompagnée d'une femme dont l'habit m'effraya d'abord, mais que je reconnus bientôt pour Dorothée. Toutes deux passèrent sous ma fenêtre. Dorothée pouvait-elle être belle auprès de Sophie; auprès de Sophie, qui brillait entre toutes ses compagnes comme une rose au milieu des autres fleurs? Je ne pus me modérer en la voyant si près de moi. Elles entendirent toutes deux le cri de ma jalousie que j'allais lever : leur prompte retraite prévint mon imprudence et m'en fit repentir; elles eurent du moins l'attention de s'asseoir sous l'allée couverte, à peu de distance et vis-à-vis

de mon pavillon. Sans doute elles s'entretenaient de moi, car ma jolie cousine parlait avec feu et regardait toujours ma fenêtre. Bientôt, aux gestes de Dorothée, je compris qu'elle montrait à ma Sophie le côté du mur par lequel Derneval s'introduisait dans le jardin. Mon cœur était pénétré de la plus douce joie.

Le lendemain, même promenade, même imprudence, même châtiment, même plaisir.

Cependant le ciel était calme et serein. Plus impatient qu'un laboureur dont une sécheresse de deux mois brûle les terres inutilement ensemencées, j'invoquais les vents du midi; j'allais sans cesse de la girouette au baromètre. Le troisième jour enfin, de gros nuages obscurcirent les rayons du soleil couchant. « La nuit sera pluvieuse, » dit Dorothée en passant sous ma fenêtre. « Et je crois qu'elle sera belle, » répondit ma jolie cousine. « Ah! oui, bien belle! » m'écriai-je assez haut. Les deux amies, qui redoutaient toujours ma vivacité, s'éloignèrent promptement.

A minuit précis, Derneval fut au pied de mon pavillon; il me jeta une échelle de cordes, que je fixai sur ma fenêtre, et bientôt j'embrassai mon frère. Nous avançâmes sous l'allée couverte : ma jolie cousine et sa tendre amie nous y attendaient. « La voilà, me dit Dorothée; je vous la livre avec conscience, monsieur de Faublas; elle ne vous aimerait pas tant si vous n'étiez pas digne d'elle. Ah! croyez-moi, respectez sa timide jeunesse; prolongez cette époque délicieuse de l'amour vertueux et pur. Que votre union soit innocente, puisqu'elle peut l'être encore! qu'un jour un heureux hyménée!... Hélas! cet espoir vous est permis, belle Sophie; cette odieuse enceinte ne vous renfermera pas toujours... d'affreux serments... » Ses sanglots lui cou-

pèrent la parole. Derneval, impatient de la consoler, l'entraîna ; je restai avec ma Sophie.

Qu'il me soit permis de répéter ici ce qu'on a dit mille fois : le véritable amour est timide et respectueux. Passer des heures entières avec une maîtresse adorée, tenir sur ses genoux la plus jolie des filles, respirer son haleine, sentir palpiter son cœur et se contenter de presser doucement sa main, ne prendre qu'en tremblant un baiser sur ses lèvres, ne pas oser solliciter des faveurs plus précieuses, qui semblent réservées pour l'amant aimé, voilà ce que le jeune Faublas n'aurait jamais cru possible! voilà l'étonnante vérité dont sa jolie cousine le convainquit dans ce premier rendez-vous! J'approchais de Sophie, son âme purifiait la mienne.

C'est avec cette ardeur et ces vœux épurés
Que sans doute les dieux veulent être adorés.
VOLTAIRE, *Sémiramis.*

Et Derneval, à qui la tendresse de Dorothée ne laissait plus rien à désirer, Derneval était peut-être moins heureux que moi. Ce fut lui, cette fois, qui vint m'avertir qu'il était temps de nous retirer, que l'aurore ne tarderait pas à paraître. « L'aurore! il n'y a pas une heure que nous sommes ici! — Allons, chevalier, interrompit Dorothée, prenez courage; nous nous reverrons dans trois jours. — Ah! Sophie, je tremble toujours que madame Munich... — Mon cher cousin, quand, après souper, ma gouvernante a bu quelques verres de ratafia, elle ne songe plus qu'à dormir : c'est moi qui reste chargée du soin de fermer la porte de notre petit appartement... — Allons, le temps se passe, interrompit encore Dorothée; il ne faut pas que le crépuscule

nous surprenne ici. Derneval, dans trois jours; peut-être un peu plus tôt... hélas! peut-être un peu plus tard. — Adieu, ma Sophie; dans trois jours; un peu plus tôt, si cela se peut; mais, je vous en prie, jamais plus tard. Adieu, ma Sophie! »

Pour cette fois, le ciel s'intéressait aux vœux d'un amant. Un temps couvert me fit croire, le second jour, que le rendez-vous serait avancé. Ma jolie cousine, passant sous ma fenêtre à l'heure ordinaire, confirma mon espoir. « La nuit sera pluvieuse! dit-elle. — Ah! ma Sophie!... » Elle n'attendit pas la fin de ma réponse.

Une heure après, mon traiteur frappa à ma porte. Je soupais, quand un inconnu me remit une lettre en me disant qu'il était chargé d'apporter la réponse. Voici ce que Rosambert m'écrivait :

« Je crains de tomber malade, mon ami; je suis ce soir » d'une tristesse!... Il y a plus de deux heures que je n'ai » ri. Aussi ai-je l'âme pénétrée de ce que j'ai vu. Imaginez » qu'en attendant l'heure de la comédie, j'ai été ce soir faire » un tour de promenade au Luxembourg. Une femme, qui » n'avait pas mauvais tour, se promenait seule dans une allée » écartée; moi, par distraction ou autrement, j'ai suivi la » jolie rêveuse. J'ai passé derrière deux hommes assis sur » un banc isolé. L'un d'eux avait un mouchoir à la main. — » *Ah!* s'écriait-il douloureusement, *je croyais qu'il m'ai-* » *mait; le cruel! il me livre volontairement aux plus mor-* » *telles inquiétudes!* Mon cher chevalier, la voix de cet homme » m'a frappé. J'ai laissé pour un moment la petite, que j'al- » lais atteindre, je suis revenu sur mes pas, j'ai fixé les » deux amis, trop préoccupés pour m'apercevoir. Faublas, » celui que j'avais entendu se plaindre pleurait amèrement :

» c'était votre père!... L'autre, je crois l'avoir rencontré » quelquefois chez vous; si ce n'est pas M. Duportail, c'est » un homme qui lui ressemble beaucoup... Mon ami, le » baron pleurait! cela m'a tant affecté, que je n'ai plus » songé à la quête du galant gibier que je courais d'abord. » Je suis rentré chez moi pour vous écrire. Faublas, j'ai » naturellement beaucoup d'amitié pour les jolies femmes, » je sacrifierais dans l'occasion mille petits scrupules au » désir d'avoir celle qui m'aura plu; mais il y a des devoirs!... » Je conviens que Sophie mérite bien qu'on fasse quelques » fautes pour elle; mais, enfin, votre père pleurait! Che- » valier, réfléchissez-y. »

Je me recueillis un moment, et puis, appelant l'inconnu: « Monsieur, vous direz à celui qui vous envoie que je lui ferai réponse demain. »

Je n'attendis pas que minuit fût sonné pour descendre au jardin; mais mon impatience ne pouvait avancer l'horloge du couvent. Les deux charmantes recluses ne vinrent qu'à l'heure marquée. Aussitôt que Derneval se fit entendre, Dorothée courut au-devant de lui. Je fus étonné de les voir revenir tous deux une demi-heure après. « Chevalier, me dit Dorothée, vous avez le secret de ma vie; mais je vous dois une histoire détaillée de mes amours, long-temps infortunées. » Elle en commença le touchant récit, qu'elle ne put finir sans verser un torrent de larmes. « Console-toi, ma chère Dorothée, console-toi, s'écria Derneval; tu n'as pas long-temps encore à gémir dans ta prison : bientôt je t'arracherai à l'esclavage, bientôt tes indignes parents frémiront de ton bonheur, qu'ils ne pourront empêcher. Et vous, chevalier, poursuivit-il avec chaleur, vous que nos malheurs ont touché, vous m'aiderez à les finir. Je rends

grâce au hasard qui m'a donné un ami, un frère d'armes, un compagnon tel que vous. Entourés des mêmes dangers,



dans notre intime union nous trouverons notre sûreté commune. Les ennemis de Dorothée sont les vôtres; je jure une haine éternelle à ceux de Sophie, et malheur à qui troublera désormais nos amours mutuellement protégées! — Ah! Derneval, ah! j'y consens volontiers. » J'embrassai Dorothée; Derneval embrassa ma Sophie.

Il n'était pas quatre heures du matin quand je rentrai dans mon pavillon; cependant j'allai frapper au corps de logis qu'habitait mon propriétaire. Je le réveillai pour lui demander un *passe-partout* et pour lui dire qu'une affaire importante m'obligeait de retourner à la campagne; que peut-être mon absence serait longue, mais que je me réser-

vais toujours son pavillon pour avoir, dans tous les cas, un *pied à terre* à Paris.

Avant cinq heures je fus à la porte de Rosambert. Les domestiques ne voulaient point réveiller leur maître, qui venait de se coucher. Je fis tant de bruit, que le plus hardi alla dire au comte qu'une femme demandait à lui parler. « A cette heure-ci ! qu'elle aille au diable !... Écoute, écoute ; est-elle jolie ? — Oui, monsieur. — Ah ! c'est autre chose ! il n'est pas trop tôt ! qu'elle entre... Eh ! c'est madame Firmin ! ce tour-ci vaut l'autre. (Il se jeta à mon cou.) Il me paraît que ma lettre... — Rosambert, faites-moi donner des habits d'homme, et je vais de ce pas chez M. Duportail. — Je crois que vous le trouverez, mon ami. Il est sûrement revenu, c'est sûrement lui que j'ai vu hier au Luxembourg. En vérité, le baron m'a singulièrement touché. Savez-vous qu'il est venu ici dix fois, le baron ? il ne m'a jamais trouvé, j'avais donné des ordres si précis ! — Rosambert, faites-moi donner des habits. »

On me choisit parmi les siens ceux qui se trouvèrent les plus courts. Je volai chez M. Duportail, qui fut aussi charmé que surpris de me voir. « Lovzinski, lui dis-je, je viens vous livrer le fils de votre ami ; je me remets en vos mains sans condition. Daignez seulement être médiateur entre mon père et moi : voulez-vous bien me conduire chez le baron ? — A l'instant même, mon ami. Oh ! quel plaisir nous allons lui faire ! Mon cher baron, quel doux moment tu vas passer ! »

En chemin, Lovzinski m'apprit que, sur de faux avis, il avait été faire à Saint-Pétersbourg un voyage inutile. Sensible à son malheur, je ne pus m'empêcher pourtant de faire tout bas cette réflexion : « Tant que Dorliska sera perdue, on ne pourra me la faire épouser. »

Nous arrivâmes à l'hôtel : M. Duportail me pria d'attendre dans le salon, et de le laisser entrer seul dans la chambre à coucher du baron. Il me dit que c'était une précaution qu'il devait prendre, moins pour encourager mon père à me pardonner que pour le préparer par degrés à la joie de mon retour.

Je fus bientôt environné des gens de la maison, ravis de revoir leur jeune maître; Jasmin, surtout, ne pouvait contenir sa joie.

Il n'y avait pas deux minutes que M. Duportail parlait au baron, quand j'entendis celui-ci s'écrier : « Il est là, mon ami; allons, je suis sûr qu'il est là. Hé! mais, qu'il entre. » Je m'avançai vers la porte, elle s'ouvrit avec violence; mon père, presque nu, se précipita dans le salon; les domestiques s'éloignèrent par respect. Le baron me prit dans ses bras et me couvrit de baisers. Je n'avais pas la force de dire



un seul mot. Tout à coup mon père, comme s'il se fût repenti

de m'avoir montré toute sa tendresse, me repoussa d'un air irrésolu. Je me jetai à ses pieds, et, lui montrant une bourse encore pleine d'or : « Mon père, vous voyez que ce n'est pas la nécessité qui me ramène à vous. » Il se jeta dans mes bras, me pressa contre son sein, m'embrassa vingt fois, et mouilla mon visage de ses larmes. « Ah ! je n'avais plus que cette crainte, disait-il. Mon cher fils ! mon bon ami ! il est donc bien vrai que tu m'aimes ? J'avais peine à croire que cela ne fût pas ! Faublas, mon cher fils, tu ne sais pas comme ce moment me dédommage des maux que j'ai soufferts ! Cependant, mon ami, tu seras père un jour ; ah ! puissent tes enfants t'épargner les chagrins que tu m'as donnés !

Mon père vit bien que mon cœur était plein, que mes sanglots étouffaient ma voix. Il essuya mes larmes, qui se confondaient sur mon visage avec les siennes. « Console-toi, mon cher enfant, me dit-il, je ne t'en veux pas ; sois bien persuadé que je ne t'en veux pas. Tu m'as quitté, il est vrai ; mais la circonstance t'excusait. Tu m'as laissé plusieurs jours dans l'inquiétude, mais enfin tu es revenu volontairement. Va ! j'étais plus inquiet que défiant ; je n'ai jamais douté de la bonté de ton cœur... Tiens, je t'aime peut-être plus encore que je ne t'aimais. Hé ! qui ne fait pas de fautes à ton âge ? Quel jeune homme a jamais réparé les siennes mieux que toi ? Quel père plus heureux que le tien peut se vanter d'avoir un meilleur fils ?... Allons, mon ami, le passé est oublié, reprends ton appartement, rentre dans tous tes droits. »

M. Duportail s'était jeté dans un fauteuil et nous regardait tous deux avec un plaisir mêlé de douleur : nous l'entendîmes murmurer le nom de sa fille. Le baron, emporté par sa joie, se leva brusquement, alla à son ami, prit sa

main et lui dit : « Elle se retrouvera, ta fille; elle se retrouvera; et mon fils... » Il n'acheva pas, et s'adressant à moi : « Faublas, vous renoncerez à Sophie? — A Sophie, mon père? — Oh ! oui; oh ! je l'exige; sur ce point-là je serai toujours inflexible : il faut me promettre de ne plus aller au couvent! — Ne plus aller au couvent? — Mon fils, je vous répète qu'il faut me le promettre. — Hé bien! mon père, puisque vous l'exigez absolument, je vous assure que je n'irai plus au parloir. — Voilà ce que je demande. Va, mon ami, va te reposer. — Mais Adélaïde? — Ah! oui, elle est dans l'inquiétude. (Il écrivit un moment.) Tiens, voilà le nom du couvent dans lequel elle est maintenant; cours-y vite : tu n'as pas d'idée du plaisir que tu lui feras. »

Je remontai chez moi pour changer d'habits, et j'allai voir ma sœur, qui plaignit beaucoup sa bonne amie, dont elle ignorait le bonheur.

Je me rendis ensuite chez Derneval, à qui j'appris le changement de ma demeure et les raisons qui l'avaient déterminé. Il loua beaucoup la sage précaution que j'avais prise de nous ménager, en tout événement, un asile dans le pavillon; il me promit qu'avant la fin de la journée Dorothée serait instruite de ces événements, qu'elle ne manquerait pas d'apprendre à Sophie. Nous arrêtâmes que la nuit du surlendemain nous irions au couvent, s'il faisait beau. On sait que les nuits pluvieuses ou sombres étaient pour nous les belles nuits; on sait que sur ce point les amants et les voyageurs n'ont jamais été d'accord.

Le même soir, Justine vint chez moi. « Hé! bonsoir, ma petite Justine! il y a bien long-temps que nous ne nous sommes rencontrés seuls! — Oh! monsieur, y eût-il

cinquante ans, je vous prie d'abord d'écouter ce que j'ai à vous dire. Madame la marquise... — Tu es toujours bien jolie, mon enfant ! — Monsieur, ma maîtresse m'envoie... — Elle sait déjà que je suis ici, ta maîtresse? — Oui; ce matin vous êtes rentré par la grande porte, on est venu le lui dire aussitôt... Mais finissez, monsieur, souvenez-vous de nos conventions. — De quelles conventions parles-tu? — Vous oubliez tout. Il y a quelque temps, il a été décidé entre nous que lorsque je viendrais ici de la part de ma maîtresse, je commencerais toujours par ma commission. — Hé bien, dépêche-toi donc de parler, ma petite Justine. — Monsieur, ma maîtresse a été bien surprise, bien affligée de votre fuite... Mais finissez donc. — Eh! finis toi-même : tu fais des préfaces comme un auteur sifflé : ta maîtresse a été bien surprise!... crois-tu que je n'aie pas deviné cela ! — Un instant, monsieur. — Tiens, les exordes m'ennuient toujours, mais dans ce moment-ci surtout... Au fait, ma petite Justine, au fait. — Ma maîtresse m'a chargée de vous annoncer que vos amours secrètes... — Mes amours secrètes ! que veut-elle dire? — Mais vos amours avec elle ne sont pas publiques, j'espère? — Ah! tu as raison, oui, oui. — Elle dit que vos amours sont menacées d'un grand malheur : elle prévoit un événement fâcheux qui pourrait découvrir au marquis le secret de votre déguisement. — Le secret de mon déguisement! Mais ma belle maîtresse serait perdue! — Aussi elle se désole, elle pleure, elle gémit. Au moins, s'écrie-t-elle quelquefois, si je pouvais le voir ! — Eh bien ! où est-elle? où faut-il aller? — Là! voyez : tout à l'heure je ne pouvais finir assez tôt; maintenant le voilà qui veut me quitter! — Ah! Justine, excuse; mais tu me dis que ta maîtresse se désole! quel

est donc cet événement qu'elle craint? — Monsieur, je n'en sais rien. Demain, à dix heures du matin, elle vous le dira chez sa marchande de modes : vous y viendrez, n'est-ce pas? — Ah! certainement; je n'abandonnerai pas la marquise dans une situation aussi critique... Ah çà! mon enfant, voilà ta commission faite. »

Depuis si long-temps j'étais privé du plaisir de voir la jolie femme de chambre, qu'on ne sera pas étonné qu'elle soit restée un quart d'heure avec moi.

La situation de sa maîtresse était si triste, qu'on ne sera pas plus surpris de l'empressement avec lequel je courus au rendez-vous le lendemain à dix heures du matin.

Dès que j'entrai dans le boudoir, la marquise s'efforça de cacher le mouchoir dont elle s'essuyait les yeux. « Monsieur, me dit-elle, je vous prie d'excuser mes importunités; je n'abuserai pas de votre complaisance, je ne vous demande qu'un moment d'attention. Je ne vous rappellerai pas, monsieur, le service important que je vous ai rendu il y a quelques jours; je ne vous parlerai pas de l'ingratitude extrême dont vous l'avez payé; je ne vous demanderai point où vous avez passé le temps qui s'est écoulé depuis le jour de votre fuite jusqu'à celui de votre retour chez le baron : je sens qu'il ne me convient plus de m'informer de votre conduite; je sens que mes plaintes, mes reproches et mes questions seraient également inutiles. J'ai perdu tous mes droits sur votre cœur, je veux au moins conserver votre estime : un danger commun nous menace, je veux vous le montrer pour vous l'épargner. Jetez avec moi les yeux sur le passé, monsieur : je prétends me justifier à vous-même de ma tendresse pour vous; et pourvu que votre amitié me reste... de grâce, ne m'interrompez pas... pourvu que votre amitié

me reste, pourvu que vos jours soient en sûreté, je verrai tranquillement le péril auquel est exposé mon honneur et peut-être ma vie.

» Monsieur, vous vous rappelez sans doute comment le hasard, qui seconda si bien votre adresse, vous mit dans mon lit?... Hélas! vous n'avez pas oublié de quel prix votre audace fut récompensée; mais vous excuserez ma faiblesse si vous songez qu'à ma place aucune femme n'eût été plus forte que moi. Le lendemain cependant, quand je vins à réfléchir qu'un jeune homme, que je connaissais à peine, possédait mon cœur et ma personne, je fus épouvantée. Mais ce jeune homme brillait de mille qualités réunies : sa beauté m'avait étonnée, j'étais charmée de son esprit; il paraissait sensible, il n'avait pas seize ans! Je me flattai de captiver sa tendre jeunesse, de former son cœur docile; j'osai concevoir l'espérance de me l'attacher pour toujours. Je n'épargnai rien pour serrer davantage des nœuds trop précipitamment formés, mais que je voulais rendre indissolubles. Toutes mes espérances furent cruellement trompées; j'avais une rivale, je le découvris malheureusement trop tard; je fis de vains efforts pour ramener l'infidèle. Cependant il gémissait dans l'esclavage, j'osai former le projet de le délivrer. L'excès de mon imprudence lui prouverait l'excès de mon amour; ma témérité me rendrait peut-être mon amant! Je n'examinai plus rien, j'exécutai l'entreprise la plus hardie que jamais femme ait tentée!... Hélas! je l'exécutai pour le bonheur de ma rivale, de ma rivale, que sans doute le perfide a vue, pour qui l'ingrat m'a trahie!... Ah! pardon, monsieur, ma douleur m'égare; ce ne sont pas là les expressions... ce n'est pas ce que je voulais dire .. Monsieur, vous m'avez quittée : une

autre vous haïrait peut-être ; moi, je vous demande votre estime et votre amitié.

— Ah! mon amie... » Je me jetai à ses genoux, je voulus prendre sa main, qu'elle retira.



« Votre amitié, monsieur, elle m'est bien nécessaire... Relevez-vous, de grâce, relevez-vous; daignez m'entendre jusqu'à la fin, monsieur. Votre ancien travestissement a nécessité des travestissements nouveaux; mille imprudences ont suivi la première. Quelques précautions nous ont sauvés jusqu'à présent; mais on ne saurait tromper long-temps le public curieux et malin. Le hasard, qui nous a servis, pourra nous perdre; il ne faut qu'une indiscrétion de nos gens, qu'une rencontre imprévue, qu'un mot échappé. Voilà les réflexions que j'aurais dû faire plus tôt; mais je n'ai pas

été sage, parce que je me croyais heureuse. Tant qu'un doux espoir a pu m'abuser, je me suis étourdie sur le danger; mes yeux ne se sont ouverts que lorsque l'étonnante fuite de madame du Cange a pénétré mon cœur de cette affreuse vérité que je n'étais pas aimée... Ah! si mon erreur m'était restée, je serais encore au fond de l'abîme sans l'avoir aperçu! »

La marquise versait un torrent de larmes; je me jetai encore à ses genoux : « O ma tendre amie! je vous aime! je vous aime!

— Non, non, je ne le crois plus, je ne peux plus le croire. Relevez-vous, monsieur; je vous supplie de vous relever, je vous supplie de m'écouter. Tôt ou tard, je le prévois, notre liaison sera découverte; la multitude appellera mon amour une aventure galante; et cette aventure, si les détails en sont trouvés piquants, fera un éclat terrible! ce sera l'histoire du jour! Le marquis saura ses affronts, il les saura... Chevalier, je vous demande une grâce, une unique grâce. Songez d s à présent à vous dérober au ressentiment de M. de B***; je l'attendrai courageusement quand je resterai seule exposée. Partez, Faublas, partez! emmenez ma rivale; soyez heureux autant que vous m'êtes cher, autant que je suis malheureuse!

— Qui? moi! je ferais une double lâcheté! je fuirais le marquis, je laisserais la plus généreuse des femmes en butte à sa fureur!... Mais, ma chère maman, pourquoi ces alarmes cruelles?...

— Elles sont trop bien fondées, monsieur; apprenez l'embarras où je suis. Un événement tout simple va bientôt éveiller les soupçons du marquis et l'engager à chercher des éclaircissements dont le résultat me sera funeste. Monsieur,

vous n'oublierez pas plus que moi cette fatale aventure de l'ottomane, cette scène bizarre qui dans le temps nous a tant chagrinés tous deux; vous paraissiez alors ne me voir qu'avec peine au pouvoir d'un autre, et moi-même je souffrais d'être obligée de partager un bien qui me semblait n'être dû qu'à l'amant aimé. Je pris le parti de refuser au marquis l'exercice de ses droits les plus incontestables. Mon mari, trop exigeant, me faisait de fréquentes querelles que je supportais à cause de vous. A cette époque, nos rendez-vous se sont multipliés, et je n'ai pas toujours conservé dans vos bras (ici la marquise rougit beaucoup) cette présence d'esprit si nécessaire à une femme qui ne vit pas avec son mari. Enfin, monsieur, il y a près de trois mois que le marquis n'a couché dans mon appartement, et cependant je suis... je suis enceinte.

— Enceinte! répétai-je avec un cri de joie; enceinte! je suis père! et je vous abandonnerais!... Ah! maman, ma chère maman, je vous ai toujours aimée, vous me devenez plus chère que jamais.

— Je suis enceinte, » répéta aussi la marquise, mais d'un ton si douloureux que mon cœur en fut déchiré. « Malheureuse mère! enfant encore plus malheureux! » A ces mots elle s'étendit plutôt qu'elle ne se renversa sur le canapé où je m'étais assis près d'elle. Ses yeux se fermèrent, sa tête retomba mollement sur son sein; mais le mouvement égal de ce sein doucement agité, ses lèvres toujours vermeilles, les roses de son teint que me laissait voir la toilette négligée du matin, et qui, loin de se flétrir, brillaient d'un éclat plus doux, tout m'annonça que l'état de faiblesse dans lequel je la voyais n'aurait pas de suites fâcheuses. Mes baisers brûlants ne purent la rappeler à la

vie : je me précipitai dans ses bras, elle tressaillit, et les plus vives sensations, graduellement produites, la tirèrent enfin de sa léthargie. D'abord ses bras voulurent me repousser, bientôt ils m'attirèrent : mon amante partagea mes transports et me prodigua les noms les plus doux.

« Me voilà donc exposée à de nouvelles perfidies, » me dit-elle dès qu'elle eut repris ses sens. Je la rassurai par les protestations réitérées d'un attachement toujours durable. Elle témoigna pourtant quelque défiance quand je lui dis que madame du Cange s'était réfugiée chez le comte de Rosambert; mais enfin elle parut me croire. Elle m'apprit, en m'accablant des plus tendres caresses, qu'elle se croyait au second mois de sa grossesse; et je ne sortis du boudoir qu'après avoir pris jour pour y revenir.

Depuis deux heures cependant je me croyais un autre homme. Quelle nouvelle la marquise venait de m'apprendre! comme des idées de paternité flattent l'amour-propre d'un adolescent! Déjà Faublas n'est plus ce jeune homme étourdi, faisant siffler dans ses mains une frêle baguette, fredonnant l'ariette nouvelle, coudoyant les hommes, regardant les femmes sous le nez, devançant à la course un char léger, passant comme un éclair au milieu de deux commères qui jasent au coin d'une rue, marchant sur le pied de ce badaud qui regarde un escamoteur, renversant sur une borne cet autre nigaud qui lit une affiche, et toujours riant comme un fou des burlesques accidents causés par sa vivacité. Non, la démarche du chevalier, maintenant grave et mesurée, annonce un homme raisonnable; la noble audace qui brille sur son visage est tempérée par la douce joie dont son front rayonne; son regard fier avertit les passants du respect qu'ils lui doivent; dans toute sa personne est répandu

je ne sais quel air de dignité qui semble leur dire : Honorez un père de famille.

J'espérais trouver chez moi Rosambert, à qui je brûlais d'apprendre mon bonheur. En effet, Jasmin me dit que le comte était venu, mais qu'il n'avait pu m'attendre longtemps. Une maladie dangereuse tout à coup survenue à l'un de ses oncles, dont il était le seul héritier, l'obligeait d'aller s'enterrer au fond de la Normandie, dans une terre dont un de ses oncles était le seigneur. Rosambert n'avait pu dire à Jasmin si son retour serait prompt ; mais au cas que son exil se prolongeât, il me priait de venir passer quelques jours avec lui, si j'en avais le courage et si mes amours me le permettaient.

O ma jolie cousine ! ton souvenir m'occupa le reste de cette journée ; et durant tout le cours de celle qui la suivit, un ciel nébuleux m'annonça la nuit du rendez-vous. Je soupai avec le baron ; ensuite, au lieu de remonter chez moi, je descendis sous la porte cochère. Le suisse, enfin gagné par mes libéralités, ne me vit pas sortir. Je me rendis derrière le couvent, dans une rue écartée, où Derneval, accompagné de deux fidèles domestiques, m'attendait déjà. Les échelles de cordes furent bientôt attachées ; bientôt j'embrassai celle que j'adorais. Il faut avouer qu'elle eut cette nuit-là de grands combats à soutenir. Je n'osais aspirer encore à l'entière possession d'une amante aussi honorée que chérie ; mais je voulais obtenir des faveurs plus précieuses que celles qui m'avaient été jusqu'alors accordées. Il fallut toute la vertu de Sophie pour arrêter mes entreprises à chaque instant renouvelées. A quatre heures du matin, nous nous donnâmes le baiser d'adieu. Jasmin, muni d'une grosse clef, attendait mon retour, et

m'ouvrit doucement les portes de l'hôtel dès qu'il entendit le signal convenu.

C'est ainsi que pendant trois mois je trompai la vigilance du baron, qui dormait tranquille, tandis que Sophie, ayant à combattre sa propre faiblesse et mes désirs toujours renaissants, m'étonnait par sa longue résistance, me forçait d'admirer les efforts heureux de sa vertu sans cesse exercée, me renvoyait chaque nuit plus amoureux, et redoublait mon supplice en m'avouant que tant de privations ne lui paraîtraient guère moins douloureuses qu'à moi si elle n'en trouvait pas un dédommagement bien doux dans le témoignage de sa conscience pure et dans l'estime de son amant.

C'est ainsi que pendant trois mois je trompai la jalousie de madame de B***, à qui mes journées étaient consacrées. La marquise me recevait souvent chez sa marchande de modes, quelquefois à sa maison de Saint-Cloud, quelquefois aussi chez elle. J'arrivais rarement le dernier aux



rendez-vous. Ma belle maîtresse, charmée de mes empressements, et peut-être étonnée de ma constance, semblait craindre surtout d'épuiser mon amour. Son état, qui exigeait tant de ménagements, fournissait différents prétextes aux refus fréquents dont elle aiguillonnait mes désirs. C'étaient des faiblesses d'estomac, des migraines, des maux de cœur, mille autres indispositions qui toutes, me rappelant qu'elle était mère, la rendaient plus intéressante à mes yeux. Étonné cependant de voir sa taille aussi belle garder les mêmes proportions, j'attendais impatiemment cette *nuance d'arrondissement* qui devait m'assurer la paternité. Aux questions pressantes que je lui faisais de temps en temps, la marquise répondait qu'il était possible qu'elle se fût trompée d'un mois; que bien des femmes atteignent le quatrième et le cinquième avant que leur taille arrondie eût décélé leur grossesse; enfin que le dérangement de sa santé et d'autres signes plus certains ne lui permettaient pas de douter de son état.

Rosambert revint dans les premiers jours d'octobre. Son oncle, en mourant, l'avait mis dans l'embarras des richesses; les Normands, naturellement plaideurs, l'avaient chicané; les jolies filles du pays de Caux l'avaient consolé. A la nouvelle de la grossesse de madame de B***, le comte me félicita d'abord; mais au récit des circonstances singulières qui avaient accompagné la tardive confidence qu'on m'en avait faite, il sourit et secoua la tête d'un air défiant.

« Mon ami, me dit-il, tout cela n'est pas clair; je crois que les alarmes de la marquise n'ont pas dû vous inquiéter beaucoup, et son état me paraît au moins problématique. D'abord, s'il est vrai qu'à l'époque de cette aventure de l'ottomane elle ait renoncé à M. de B***, et c'est un effort

dont je la crois bien capable, il est encore moins douteux qu'aux premiers indices d'une fécondité traîtresse elle se sera arrangée de manière que son heureux époux puisse s'attribuer tout l'honneur du chef-d'œuvre qui serait mis en lumière huit mois après. Ainsi, vous concevez qu'elle n'a joué l'inquiétude que pour attendrir davantage votre cœur compatissant. Mais il y a plus : je crois, mon cher Faublas, que vous n'avez pas encore eu l'esprit d'être père. Qu'est-ce, je vous prie, que cette grossesse dont on ne vous instruit qu'au bout de deux mois? L'accident, heureux ou sinistre, ne vous intéressait-il pas assez pour qu'on vous l'apprît dès la première lune? Et puis, remarquez que trois mois se sont



écoulés depuis la confidence : trois et deux sont cinq. Cinq

mois révolus, et rien ne paraît encore! et, de votre propre aveu, il n'y a pas trace d'embonpoint! Que diable! mon ami, voilà de ces choses sur lesquelles on ne peut tromper un amant. Ah! mon cher Faublas! je vous assure que ce petit chevalier-là est avorté... Mon ami, cette grossesse a été imaginée pour vous ramener, vous retenir et vous intéresser. Au reste la ruse n'est pas mauvaise : je n'en veux d'autre preuve que le grand succès qu'elle a eu. »

Les observations de Rosambert me paraissaient pressantes; mais il m'en coûtait beaucoup de renoncer au doux espoir dont j'étais bercé depuis quelques mois. Je me promis de ne rien négliger pour éclaircir les faits le soir même.

Justine était venue me dire qu'à l'entrée de la nuit je pourrais me rendre chez sa maîtresse; je n'y manquai pas. Je n'eus pas besoin de frapper aux portes de l'hôtel, elles étaient ouvertes; mais le suisse me vit, je nommai Justine, et, me coulant derrière une voiture qui venait apparemment d'entrer, je gagnai l'escalier dérobé. Arrivé au boudoir, j'ouvris la porte, j'entrai brusquement, et je ne fus pas peu surpris d'entendre M. de B***, qui parlait très-haut dans la chambre à coucher de la marquise. A l'instant même Justine, sans doute effrayée du bruit que j'avais fait en ouvrant la porte, se précipita de la chambre à coucher dans le boudoir.

« Il rentre dans le moment, » me dit-elle en me poussant dehors. J'eus bientôt descendu quelques degrés. « Mais voyez donc cette sotte, qui s'enfuit quand je lui parle, » s'écria M. de B***, qui poursuivit Justine. Il entra dans le boudoir à l'instant où elle tenait d'une main le flambeau dont elle m'éclairait, et de l'autre la porte entr'ouverte. La

rusée suivante, sans répondre un seul mot, acheva de tirer la porte, qu'elle ferma à double tour; et puis elle me fit signe de l'attendre. « N'ayez pas peur, me dit-elle dès qu'elle fut près de moi, il ne peut plus nous joindre; mais, monsieur, ce boudoir vous est funeste. »

Ici Justine laissa échapper des éclats de rire que le marquis entendit. « L'impertinente! s'écria-t-il, elle rit de sa sottise et elle me ferme la porte au nez! » Je n'entendis pas le reste; car Justine, qui faisait d'inutiles efforts pour modérer sa gaieté, recommença à rire plus haut qu'auparavant.

Je la pris dans mes bras : « Friponne, tu vas payer pour ta maîtresse! » A ces mots, je soufflai la bougie; je donnai un baiser à la rieuse, et je l'assis doucement sur les marches. « Eh! mais, monsieur, que faites-vous donc? Quoi! sur un escalier! » Au lieu de répondre, je préparais le moment fortuné; mais Justine, un peu trop vive, fit un mouvement brusque et si malheureux, que le flambeau, qui se trouvait à côté d'elle, roula du haut en bas de l'escalier avec un grand fracas. « Qu'est-ce que cela? cria le marquis à travers la porte. Justine, vous avez fait un faux pas? — Oh! ce ne sera rien, rien du tout, lui répondit-elle d'une voix tremblante. — Oui, rien! répliqua-t-il, et elle ne peut pas parler! » Pendant ce court dialogue, Justine s'efforçait de me chasser du poste que j'occupais, et que je m'obstinais à garder. Quoiqu'il me parût fort dur de quitter le champ de bataille avant d'avoir remporté la victoire, il fallut m'y décider pourtant. Le marquis venait de sonner ses gens, et nous l'entendîmes leur ordonner d'aller relever Justine, qui venait de faire un faux pas dans l'escalier dérobé. Je n'avais pas un moment à perdre. Au risque de me rompre vingt fois

le cou, je descendis l'escalier dans un désordre extrême. J'aperçus près de là une remise, où je courus, non sans peine, me cacher et me rajuster de mon mieux. Je me disposais à sortir de ma retraite pour traverser la cour, quand les domestiques parurent au bas du grand escalier. Ils accouraient avec des lumières; je n'eus que le temps d'ouvrir la portière d'un carrosse, dans lequel je me précipitai.

De là je vis que Justine épargnait la moitié du chemin à ceux qui la venaient secourir. Elle fut ramenée comme en triomphe par les laquais, charmés de l'avoir trouvée saine et sauve après une aussi terrible chute. Déjà ces messieurs remontaient le grand escalier en faisant mille exclamations joyeuses, déjà je me préparais à profiter du moment pour m'échapper; mais mon destin bizarre m'avait réservé pour cette soirée les plus ridicules malheurs. Du gros de la troupe se détacha tout à coup un grand diable de palefrenier, qui, s'acheminant tout droit vers la remise, commença par poser sa chandelle sur le marchepied du carrosse où je restais dans une horrible transe. Il visita ensuite une voiture remisée près de la mienne (c'était apparemment celle qui venait de ramener le marquis). Il fit encore quelques tours sous la remise, et, revenant enfin s'asseoir sur le commode marchepied, après avoir ôté sa chandelle, qu'il souffla: « Elle ne peut tarder à venir, dit-il; attendons-la. » Dès que cette lumière, qui me gênait cruellement, fut éteinte, je me sentis plus tranquille. La nuit était si sombre, il faisait un brouillard si épais, qu'on ne distinguait rien à quatre pas de distance. Cependant un grand quart d'heure s'était écoulé, la personne désirée n'arrivait pas; je m'impatientais dans ma prison autant que mon geôlier, qui jurait tout bas sur son marchepied.

Enfin j'entendis un léger bruit dans la cour. Le palefrenier l'entendit aussi, car il se leva en toussant doucement; on lui répondit sur le même ton, on s'avança, on lui parla tout bas. « C'est bon, répéta-t-il assez haut pour que je l'entendisse; dans celui-là, » ajouta-t-il, et il frappa sur mon carrosse. A ces mots, on quitta l'intelligent domestique, qui, resté seul, vint à ma portière, la ferma à clef, passa de l'autre côté, en fit autant, et ferma de même l'autre voiture remisée près de la mienne. « Maintenant, se dit-il à lui-même, je puis allumer ce réverbère; » et, comme s'il y avait eu un parti pris de me désoler, il alla précisément en face de la remise allumer un très-gros fanal, qui, dans le fond de cette cour moins large que profonde, jetait, malgré le brouillard, un assez grand jour pour qu'on pût aisément distinguer tout ce qui s'y passait. Après cette belle opération, il s'éloigna en sifflant.

Vous qui lisez cette funeste aventure, si vous aimez Faublas, plaignez-le. On le chasse d'un boudoir, on le dérange sur un escalier, on le poursuit sous une remise, on l'emprisonne dans un carrosse; il est inquiet, il est morfondu, et, pour comble de malheur, il n'a pas soupé.

L'odeur des mets qu'on préparait dans les cuisines venait jusqu'à moi, et je n'en ressentais que plus vivement combien il est douloureux quelquefois d'avoir bon appétit. Ma situation, cependant, me paraissait si triste, que ce n'était pas la faim qui me tourmentait le plus. Ces mots : *dans celui-là*, me faisaient faire de terribles réflexions. Avais-je été découvert? le marquis, enfin bien instruit, préparait-il sa vengeance?

O mon ange tutélaire! ô ma Sophie! ce fut toi que j'invoquai dans ce moment critique. Il est vrai que, toujours

séduit par l'objet présent, je t'avais oubliée pendant quelques heures; il est vrai que j'étais dans l'infortune quand je t'adressai mon tardif hommage; mais honore-t-on moins dans son cœur le dieu dont on néglige quelquefois le culte? et n'est-ce pas surtout lorsqu'ils sont malheureux que les hommes implorent la divinité?

J'eus tout le temps de songer à ma jolie cousine. J'aurais pu m'évader peut-être; mais je n'osais le tenter, parce que les domestiques allaient et venaient sans cesse dans la cour, parce que le fatal réverbère eût éclairé tous mes mouvements, parce qu'enfin, dans la crainte qu'on ne m'eût découvert et qu'on ne me guettât au passage, j'aimais mieux attendre l'ennemi que de l'aller chercher.

L'ennemi ne vint pas, et je finis par m'endormir dans mon poste.

Le bruit de la porte cochère qui criait sur ses gonds me réveilla sur le minuit; le suisse, un trousseau de clefs à la main, fermait toutes les serrures et barricadait toutes les portes. C'était l'instant que je redoutais, c'était sans doute celui que l'on avait attendu pour me venir assiéger. J'en fus quitte pour la peur. Le suisse rentra paisiblement dans sa loge, un domestique éteignit les réverbères, et chacun alla se coucher.

Le silence profond qui régna bientôt dans l'hôtel me rassura totalement. Il était clair qu'on ne songeait pas à moi, et que ces mots : *dans celui-là*, qui m'avaient tant inquiété, indiquaient seulement une aventure nocturne, dont j'allais être le témoin. Cependant je sortais d'un embarras pour retomber dans un autre; ma prison paraissait devoir être le lieu de la scène qui se préparait. Dans un espace aussi étroit, un tiers ne pouvait qu'incommoder les acteurs, et

j'étais d'ailleurs très-intéressé à ce que ceux-ci, quels qu'ils



fussent, ne me découvrissent pas. Je ne pouvais donc sortir trop tôt du carrosse. Je voyais encore de la lumière dans les appartements; mais il n'y en avait plus dans la cour; mais le brouillard était toujours fort épais. Je pouvais, sans craindre d'être aperçu, tenter enfin la descente; je l'exécutai fort heureusement. Quel plaisir j'éprouvai quand je sentis le pavé de la cour! Un jeune Parisien, engagé pour la première fois de sa vie dans une promenade sur mer, ne ressent pas une joie plus douce en rentrant dans le port.

Un léger retour sur moi-même calma l'ivresse de ce premier transport. Puisque tout était fermé, je m'étais procuré seulement une prison moins incommode : j'avais faim, j'avais froid, et, pour comble d'ennui, une horloge éternelle, sonnant des quarts quand je croyais compter des heures, me fatiguait de son bruit monotone et me promettait la plus longue des nuits. Les bougies s'éteignaient peu à peu dans les appartements, une profonde obscurité régnait partout; cependant personne ne paraissait encore : mon impatience était égale à ma curiosité.

Il est enfin trois heures du matin; j'entends quelque mouvement dans la cour. Un homme, dont je ne puis distinguer les traits, s'avance doucement; je recule avec précaution; il ouvre la portière et monte dans le carrosse au moment où, pressé d'un désir curieux, je m'assieds modestement derrière.

Après un quart d'heure de silence, l'inconnu frappe des pieds, et, tout d'un coup, apostrophant à la fois la nuit, le froid, le brouillard, et une personne qu'il appelle chienne, il descend du carrosse, se promène sous la remise, et, pour se distraire apparemment, il vient à deux pas de moi satisfaire un besoin très-malhonnête. Ce monsieur, dès qu'il a fini, donne de nouveaux signes d'impatience.

« La chienne! » s'écrie-t-il à tout moment; et il accompagne cette exclamation de quelques autres expressions plus énergiques. Enfin il ajoute : « Que c'est bête de me donner rendez-vous ici, de ne pas vouloir que j'aille dans sa chambre comme les autres fois! Elle vient me conter que la nuit dernière madame a entendu du bruit, et que ça tache son honneur. Son honneur! je dis, ça se peut bien; mais faut-il pour cela qu'elle me laisse pendant deux heures gober le

brouillard et le rhume? la chienne de femelle ne sait donc pas que quand un homme est gelé... »

La complainte de l'amoureux (on devine que c'en était un) fut interrompue par un léger bruit qui attira son attention et la mienne. Il se leva, alla au-devant de la personne aimée, la joignit à peu de distance, et lui reprocha sa lenteur. Elle se justifia par un baiser bien appuyé. Cette façon de répondre plut apparemment beaucoup à l'amant; il répliqua de la même manière, et la conversation s'anima au point que le choc égal et soutenu de leurs lèvres amoureusement pressées forma bientôt un doux concert, dont un tiers observateur devait peu goûter l'harmonie.

A la crainte que j'avais d'être découvert se joignait alors un désir inquiet de savoir quelle était la beauté facile dont le langage avait à la fois tant de douceur et d'énergie; mais les ténèbres épaisses qui m'avaient protégé contre l'amant dérobaient l'amante à mes regards curieux. L'heureux couple qui s'entendait si bien sans se parler monta dans le carrosse; il en partit aussitôt des soupirs étouffés, des gémissements tendres; et la caisse, violemment poussée, fit en une minute vingt soubresauts qui m'apprirent assez à quelle espèce d'exercice se livraient ceux qui étaient dedans. Étrangement cahoté derrière, je songeais à quitter ma place, quand la voiture, remise par degrés dans son parfait équilibre, m'annonça que les athlètes reprenaient haleine. « Mon cher La Jeunesse! dit alors une voix dont je reconnus les accents si doux.... hélas! et si trompeurs.... mon cher La Jeunesse!... — Ma chère Justine! » répond aussitôt le butor; et je sens la caisse reprendre son balancement perfide.

J'essaie de me glisser en bas; un grain de sable se ren-

contre sous mes pieds et s'écrase en criant. « Ah! mon Dieu! dit Justine, qu'est-ce? J'entends du bruit... Vois dans la cour... nous sommes surpris. »

La Jeunesse étonné descend, passe près de moi sans me voir, marche au hasard dans la cour, et affecte de tousser. Justine, plus morte que vive, est restée immobile dans le carrosse. Je me montre à la portière : « C'est moi, charmante enfant, j'ai tout entendu; renvoie La Jeunesse tout à l'heure; songe surtout qu'il me faut un gîte et que je n'ai pas soupé. — Quoi! monsieur de Faublas, vous étiez là? — Oui, j'étais là; mais renvoie La Jeunesse, donne-moi une chambre, donne-moi à souper. Je te dirai après ce qui m'est arrivé, ce que j'ai entendu, ce que tu as fait. »

A ces mots, je regagne mon poste en tâtonnant. La Jeunesse revient, il assure à Justine qu'elle s'est trompée, qu'il n'y a personne. Justine soutient qu'elle a entendu du bruit, que quelqu'un est levé dans l'hôtel. Elle a la cruauté de renvoyer son triste amant, qui ne la quitte qu'après l'avoir embrassée plusieurs fois, et sur la parole qu'on lui donne que, dès le lendemain même, on lui offrira sa revanche à une heure et dans un lieu plus commodes.

Dès qu'il se fut éloigné, Justine me déclara qu'elle ne savait où me conduire. « Monsieur, me dit-elle, passe la nuit chez madame. —Quoi! le marquis?...—Il l'a voulu absolument. — Ha! ha! mais tu as une chambre, toi, Justine? — Oui, monsieur, tout près de l'appartement de madame. — Eh bien! mon enfant, conduis-moi dans ta chambre. Il y a sept mortelles heures que je m'enrhume et que je jeûne ici; voudrais-tu m'y laisser mourir de faim et de froid? — Oh! non, monsieur de Faublas, oh! sûrement non; mais c'est que.... si ma maîtresse entend du bruit? — Bon, je

n'en ferai pas tant que La Jeunesse en a fait la nuit dernière. »

Justine me prit par la main, et tous deux marchant sur la pointe du pied, allongeant le cou et prêtant l'oreille, nous gagnâmes à tâtons la petite chambre en question. Justine alluma une lampe et se hâta de faire du feu. Elle n'osait me fixer; mais son regard timide et détourné semblait me demander grâce, et je voyais sur le minois chiffonné de la friponne un petit air boudeur et confus qui le rendait plus piquant qu'à l'ordinaire. Oh! que j'étais tenté de lui pardonner! Oh! qu'un jeune homme de dix-sept ans a peine à garder sa colère dans la chambre d'une jolie fille de son âge! Je ne pouvais douter que La Jeunesse ne fût heureux; mais je l'étais aussi; il ne s'agissait donc plus que de savoir lequel des deux on aimait davantage. Oui, mais avoir un rival dans les écuries de l'hôtel! partager mes plaisirs avec un valet! il ne fallait en vérité rien moins qu'une idée aussi repoussante pour m'empêcher de faire en ce moment une infidélité de plus à la marquise, une injure nouvelle à ma Sophie.

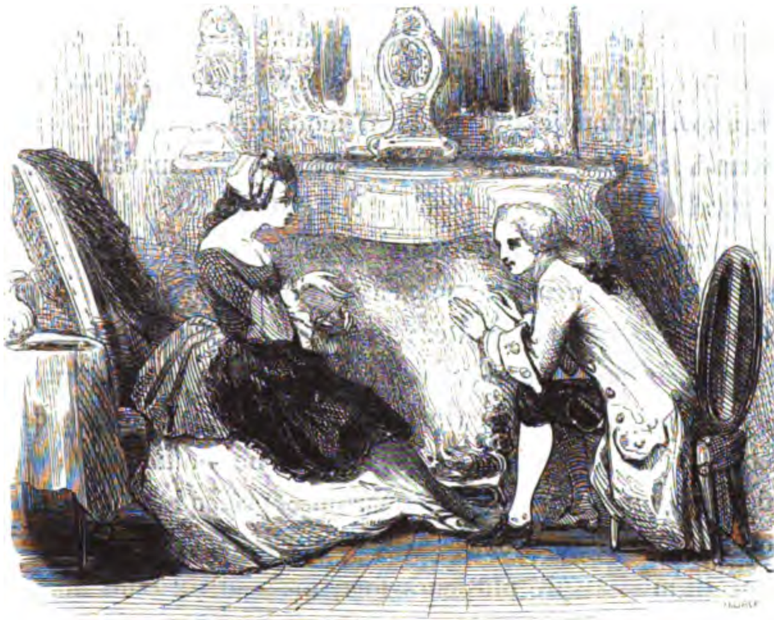
Aussitôt que les réflexions délicates eurent étouffé les désirs naissants, je sentis ma faim davantage : « Donnez-moi donc à souper, Justine. — Je n'ai rien, monsieur de Faublas. — Quoi! rien du tout? — Ah! ah! si fait, dans ma commode, deux pots de confitures. — Que deux, Justine? — Oui, les voilà; je n'en donne qu'à mes bons amis au moins! — En ce cas, mon enfant, c'est donc La Jeunesse qui a entamé celui-là. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas étrillé ton La Jeunesse le jour qu'il galopait après moi au pont de Sèvres. — Ah! vous lui avez donné un coup de fouet! il avait le bras tout noir! — Je ne m'étonne plus de

l'intérêt que tu pris dans le temps à cette rencontre... Mon enfant, donne-moi du pain. — Je n'en ai point. — Pas une bouchée? — Pas une miette. — Et à boire? — Oh! de l'eau plein ce pot à l'eau. »

Deux pots de confitures! c'est le souper d'une religieuse. Il est sain, mais il est léger; mais mon estomac n'était pas content, et, pour le réconforter, il fallut avaler un malheureux verre d'eau qui me gela le palais et les entrailles. Quelle douleur! Justine paraissait souffrir de ma détresse. *Le feu n'allait pas assez bien;* elle tisonnait et soufflait sans cesse. *Je devais geler;* elle boutonnait mon habit. *Ce chapeau ne suffisait pas pour me garantir du froid;* il fallut me laisser coiffer d'un de ses bonnets de nuit. *On sentait des vents coulis partout;* elle allait, pour me les épargner, fourrer du papier sous la porte. Justine, infatigable, prévenait les besoins que j'avais et ceux même que je n'avais pas; Justine, enfin, me prodiguait les attentions fines et recherchées, les petits soins délicats, toutes ces caresses empressées dont vous accable toujours une femme qui vous trompe ou qui va vous tromper.

« Monsieur, me dit enfin la rusée suivante, curieuse de savoir comment je m'étais trouvé l'espionnant à trois heures du matin, je croyais que vous aviez eu le temps de regagner la porte cochère; je vous connais si prompt, si leste! je n'avais pas songé que, dans le désordre où vous étiez, il vous fallait quelques minutes... » Je l'interrompis pour lui conter de point en point ce qui m'était arrivé dans l'hôtel depuis que j'y étais entré. Elle se contraignit pour ne pas rire quand je lui parlai du boudoir; le souvenir de sa chute sur l'escalier la fit presque rougir; un faux air de commisération parut sur sa maligne figure quand je lui racontai mon

emprisonnement dans le carrosse ; mais lorsque j'en vins à la dernière partie de mon récit, que je comptais égayer par quelques épigrammes, il se fit dans tout son maintien la plus prompte des révolutions. La pauvre fille baissa les yeux, pencha la tête, pâlit un peu, et, de sa main droite, comptant les uns après les autres les cinq doigts de sa main gauche, elle hasarda timidement quelques mots d'une justification fort difficile.



« Monsieur de Faublas, ne me dites pas ce qui s'est passé dans le carrosse, je le sais, j'y étais. — Tu veux donc bien en convenir ? — Oui, mais je ne vous ai pas fait une infidélité. — Comment ! es-tu bien sûre de ce que tu dis là, mon enfant ? — Certainement ; je ne vous ai pas quitté pour La Jeunesse, c'est au contraire La Jeunesse que j'ai trompé pour vous. — Ha ! ha ! — Oui, monsieur de Faublas ; vous

ne m'aimez que depuis quelques mois, vous. — Et La Jeunesse? — Oh! il y a plus de deux ans. Je vous ai préféré dès que je vous ai vu; mais je n'ai pas voulu rompre tout à fait avec lui, parce que je le ménage pour le mariage. — Tu t'y prends bien! — Vous riez, mais soyez sûr qu'il m'épousera. — Sans doute, Justine; il t'épousait il y a une demi-heure! — Oh! que je suis malheureuse! je vois que vous êtes fâché contre moi, et peut-être que demain ma maîtresse me chassera. — Quoi! tu penses que je lui dirai?... — Non, monsieur, ce n'est pas cela; mais madame la marquise n'est pas contente de ma chute sur l'escalier; elle n'en a pas été la dupe. Quand je suis rentrée, monsieur le marquis est venu à moi, il avait l'air de me plaindre; mais madame m'a regardée de travers. « Elle mérite cela, a-t-elle dit sèchement; elle n'avait qu'à descendre tout de suite, au lieu de s'amuser sur l'escalier. » Elle ne m'a rien dit depuis, parce que monsieur ne l'a pas quittée; mais elle a reçu mes services avec beaucoup d'humeur, et je crains bien que demain... — Justine, si elle te renvoie, tu n'as qu'à venir me le dire chez moi; je te chercherai une place, à une condition cependant. Depuis cinq mois la marquise prétend qu'elle est enceinte... — Ah! monsieur, je vous assure... — Oui, ce que tu m'as assuré plusieurs fois; mais aujourd'hui ne te hâte pas de répondre; je saurai tôt ou tard la vérité, et si tu ne me l'as pas dite, je t'abandonne. — Mais, monsieur, si je vous la dis... — Oh! ne crains rien, je ne te compromettrai pas. Ainsi, Justine, il est donc vrai que ta maîtresse n'est pas enceinte? — Monsieur, elle vous a conté cela dans le temps pour se raccommoder avec vous; et cette nouvelle a paru vous faire tant de plaisir, que depuis elle n'a jamais pu se décider.... vous auriez tort de lui en vouloir. Tout ce

qu'elle en fait, c'est pour vous plaire. — Oui, oui... Justine, si elle te renvoie, je te chercherai une place; et, en attendant, tiens. »

Je la forçai d'accepter les dix écus que je lui présentais : « Vous feriez bien, me dit-elle, de vous jeter sur mon lit. — Mon enfant, je ne suis pas mal sur cette chaise. » Justine insista; mais mon malheureux sort me poursuivait. Je refusai, en lui observant qu'elle devait être plus fatiguée que moi; que son lit lui était nécessaire; qu'un simple matelas me suffisait, si elle voulait bien m'en faire le sacrifice pendant quelques heures.

Justine, docile à regret, étendit par terre, près de la cheminée, sa paillasse, sur laquelle elle mit un matelas; ensuite elle se jeta tout habillée sur son lit, beaucoup diminué par le partage; puis, me souhaitant une bonne nuit, elle me regarda tendrement et poussa un long soupir. Je ne sais quoi me fit soupirer aussi malgré moi; mon imagination, toujours vive, égarait ma faible raison; j'allais succomber, quand tout à coup je me rappelai ma Sophie. Il est vrai que je me souvins aussi du balancement de la caisse. Quoi qu'il en soit, au lieu d'aller au lit de Justine, je me précipitai sur celui qu'elle venait de me faire. Je posai ma tête sur mon bras, devenu mon oreiller; je m'endormis profondément, et je laisse au lecteur à décider si ce fut le dégoût qui étouffa le désir, ou si, pour cette fois, l'amour tendre triompha de l'amour libertin.

Il y avait un peu plus de deux heures que je goûtais les douceurs d'un repos bien nécessaire, quand je fus réveillé par cet horrible cri : *Au feu!*

Je me lève, je me frotte les yeux; c'était moi qui brûlais, c'était Justine qui criait de toutes ses forces. Lui ordonner

de se taire; étouffer dans mes mains cruellement chauffées le feu qui a déjà consumé la moitié du pan gauche de mon habit; rejeter dans la cheminée le tison enflammé qui, ayant roulé jusqu'à la paillasse, y avait mis le feu aussi bien qu'au matelas; saisir près de la toilette de Justine un grand seau de faïence, qui heureusement se trouva plein d'eau; imbiber du fluide presque glacé la paillasse et le matelas; d'un coup de main, arracher la couverture et les draps de Justine; jeter le lit de plume d'un côté, le second matelas de l'autre; renverser le bois de lit d'un coup de pied, ce fut l'affaire d'un moment : je fis tout cela plus vite qu'on ne le lira.

Cependant plusieurs personnes, attirées par les cris de Justine, accouraient à sa chambre; on lui crie d'ouvrir sa porte. Peu s'en faut que je ne perde la tête en reconnaissant la voix de ma belle maîtresse et celle de son époux. Où me cacher? il n'y a point d'armoire! je ne vois que la cheminée; je m'y fourre : Justine approche une chaise pour m'aider à y monter.

« Mais ouvrez donc, Justine, » s'écrie le marquis. Justine, en tenant la chaise, répond que le feu est éteint. « N'importe, ouvrez, réplique la marquise, ou je vais faire jeter la porte en dedans. — Encore faut-il que je m'habille, dit Justine en tenant toujours la chaise. — Vous vous habillerez demain, » répond son maître furieux.

Tous les domestiques sont accourus, on leur ordonne d'enfoncer la porte. A l'instant même je m'élance et je me cramponne. Justine retire la chaise, elle court à la porte, elle ouvre; on entre. La chambre se remplit de gens qui tous à la fois interrogent, répondent, commentent, s'effraient, se rassurent, se félicitent et ne s'entendent pas.

Parmi tant de voix confondues, je distingue aisément la voix grêle du marquis. « Cette impertinente! qui met le feu à mon hôtel! qui nous fait de ces peurs-là! qui trouble mon sommeil et celui de sa maîtresse! » La marquise, pendant que son mari gronde, fait jeter par la fenêtre la paillasse et le matelas qui avaient fait tout le mal; elle visite la chambre, et voit qu'il n'y a plus de danger. « Que chacun se retire, » dit-elle. Les hommes obéissent d'abord; quelques femmes, plus curieuses peut-être que zélées, offrent leurs services à ma belle maîtresse, qui leur ordonne une seconde fois de se retirer.

« Comment avez-vous mis le feu ici? » crie le marquis, toujours en colère. « Un moment donc, lui dit la marquise; attendez donc qu'ils soient tous partis. — Et parbleu! madame, quand ils entendraient! le beau mystère! — Eh! mais, monsieur, ne voyez-vous pas que cette enfant est encore tremblante? Croyez-vous, d'ailleurs, qu'on se brûle exprès? — Ah! madame, vous voilà avec votre Justine, vous lui passez tout. Eh bien! moi, je soutiens que c'est une sotte, une étourdie, qui finira mal, je vous en avertis! Tenez, j'ai toujours remarqué dans sa physionomie qu'elle était un peu folle. Voyez cette figure, n'y a-t-il pas quelque chose d'égaré? n'aperçoit-on pas?... — Allons, Justine, interrompit la marquise, apprenez-nous par quel accident.... — Madame, je lisais. — Une belle heure pour lire! s'écria le marquis : là! ne faut-il pas avoir perdu la tête? — Madame, reprit Justine, je me suis endormie; la lumière, que je n'avais pas éteinte et qui était trop près du matelas... — Y a mis le feu, interrompit encore le marquis; le grand miracle! Et que lisiez-vous donc de si beau la nuit, mademoiselle? — Monsieur, répliqua la maligne suivante, c'est un

livre qui s'appelle... *le Physionomiste complet.* » Le marquis s'apaisa tout à coup et se mit à rire : « C'est le Physionomiste parfait qu'elle veut dire. — Oui, monsieur, oui, le Physionomiste parfait. — Eh bien ! Justine, n'est-il pas vrai que ce livre-là est amusant? — Oh! oui, monsieur, bien amusant.... c'est pour cela.... — Et ce livre, où est-il ? » demanda la marquise. Après quelques instants de silence, Justine répondit : « Je ne le trouve pas, il est apparemment brûlé. — Comment, brûlé! s'écria le marquis; mon livre est brûlé ! vous avez brûlé mon livre ! — Monsieur... — Et pourquoi prenez-vous mes livres, mademoiselle? qui vous a permis de prendre mon livre et de le brûler ? — Eh ! monsieur, lui dit la marquise, vous criez à me rompre la tête. — Comment, madame, l'impertinente brûle mon livre! — Eh bien ! monsieur, vous en achèterez un autre. — Ah! oui, vous en achèterez! vous en achèterez ! Vous croyez donc, madame, que cela se trouve comme un roman ? il n'y avait peut-être que cet exemplaire dans le monde, et cette sotte le brûle ! — Eh bien ! monsieur, répliqua vivement la marquise, si ce livre est brûlé, s'il ne s'en trouve pas d'autre, vous vous en passerez; je ne vois pas grand mal à cela. — En vérité, madame, l'ignorance... Tenez, je m'en vais, car je vous dirais... Et vous, mademoiselle, je vous le répète, vous êtes une sotte, une étourdie, une folle, et il y a long-temps que je l'ai vu dans votre physionomie. » Il s'en alla.

Posé en travers dans une cheminée étroite et sale, forcé d'appuyer la tête et les épaules d'un côté, de roidir les jambes de l'autre, et, pour plus grande sûreté, de tenir les bras écartés, je me trouvais dans la plus incommode des situations. Je commençais à me fatiguer beaucoup.

Cependant il fallait prendre patience, il fallait savoir comment tout cela finirait; je recueillis mes forces, et je prêtai l'oreille.

La marquise commença. « Le voilà parti! c'est ce que je voulais. Nous sommes seules; j'espère, mademoiselle, que vous voudrez bien m'expliquer votre chute d'hier au soir, le bruit que j'entends chez vous depuis plus de deux heures; et, comme vous sentez que je ne crois pas à cette petite histoire du livre brûlé, je me flatte que vous daignerez m'apprendre aussi par quel accident le feu vient de prendre ici. — Madame... — Répondez, mademoiselle, vous n'étiez pas seule chez vous. — Oh! madame, je vous assure... — Justine, vous allez mentir! — Madame, je lisais.... comme je vous l'ai dit... — Vous mentez, mademoiselle; le livre dont vous parliez tout à l'heure est dans mon cabinet. — Eh bien! madame, je travaillais.... je cousais.... Mais vous toussez, madame, vous vous enrhumez. — Oui, je m'enrhume, cela est vrai. Je vois que je ne pourrai pas savoir la vérité ce soir. Je vous laisse, mademoiselle; demain je serai sans doute plus heureuse, ou bien... (Elle revint sur ses pas.) Il faut, de peur d'un nouvel accident, éteindre cela tout à fait, » dit-elle.

Elle prit en même temps le pot à l'eau, qui se trouva sous sa main, et le vida sur les trois ou quatre tisons qui se consumaient dans les coins de la cheminée. Aussitôt s'éleva une épaisse fumée, qui, entrant à la fois par ma bouche, mon nez et mes yeux, faillit m'étouffer. Mes forces m'abandonnèrent; je tombai sur mes pieds. La marquise recula d'effroi. Je sortis promptement de la cheminée; la terreur fit place à l'étonnement. Nous nous regardions tous trois en silence.

« Mademoiselle, dit enfin la marquise à Justine en la fixant d'un œil courroucé, il n'y avait personne chez vous! » Et puis, m'adressant un doux reproche : « Ah! Faublas! Faublas! » Justine se jeta aux genoux de sa maîtresse : « Ah! madame, je vous assure... — Quoi! mademoiselle, vous osez encore!... » Pendant que la pauvre Justine tâchait de fléchir et de persuader la marquise, je considérais avec attention la simple parure de celle-ci. Un seul jupon mal attaché couvrait négligemment des charmes que mon imagination aurait devinés, que mes yeux avaient vus, que ma mémoire me rappelait. De longs cheveux noirs épars couvraient ses épaules d'albâtre, et retombaient mollement sur sa gorge entièrement découverte... Que ma maîtresse était



belle! J'oubliai la supposition de grossesse; et saisissant une

main, que je baisai : « Ma chère maman, les apparences sont souvent trompeuses. — Ah! Faublas, à qui m'avez-vous sacrifiée! — A personne; un mot d'explication, et ma justification ne sera pas difficile. » Justine voulut m'appuyer de son témoignage. « Vous êtes bien audacieuse, lui dit sa maîtresse... — Oui, vous avez raison, bien audacieuse! » s'écria le marquis de B***, qui, lassé d'attendre sa femme, la venait chercher.

La marquise souffle la lumière, me donne un baiser sur le front, et me dit tout bas : « Faublas, un peu de patience, je reviendrai dans un instant. » Elle éleva la voix, et s'adressa à Justine : « Mademoiselle, sortez, venez avec moi. » Justine, qui connaît les êtres, ne fait qu'un saut; la marquise sort, repousse son mari qui allait entrer, tire la porte, la ferme à double tour, retire la clef, et me voilà encore une fois en prison!

Pour cette fois, mon esclavage me parut supportable; un doux espoir au moins m'était permis. Mes comiques tribulations, si étrangement variées, prolongées si cruellement pendant la nuit entière, allaient sans doute finir, et la marquise, bientôt revenue, ne pourrait me refuser le juste dédommagement de tant de maux soufferts pour elle. Cette consolante idée ranima mon courage; je pris une chaise, que j'adossai contre la porte, et, comme un chasseur à l'affût, j'attendis ma proie.

Bientôt j'entendis du bruit dans l'appartement des époux, on parlait vite, on parlait haut; on disputait avec aigreur. Je jugeai que la marquise, ne pouvant se débarrasser de son mari, avait pris le parti de le quereller, et je ne doutai pas qu'elle ne réussît bientôt à l'impatienter assez pour l'obliger à quitter la place : il en arriva tout autrement. Après d'assez

longs débats, la marquise accourut de sa chambre vers la mienne. « Voilà bien, disait-elle avec feu, la scène la plus scandaleuse! Ne me suivez pas, monsieur, gardez-vous de me suivre! »

Elle était déjà au bout du corridor, tout près de ma prison. Je ne sais si elle s'accrocha quelque part; mais le pied lui manqua, et elle tomba si rudement que la clef de ma chambre, s'étant échappée de sa main, vint rebondir contre ma porte. Mon amante infortunée jeta un cri terrible. Son mari, qui la suivait de près, la releva; plusieurs femmes accoururent, on la ramena chez elle. Un moment après le marquis s'écria : « Elle est blessée! que mes gens se lèvent, que le suisse ouvre les portes, qu'on amène le premier chirurgien! »

Oh! comme mon cœur palpita dans ce triste moment! que le malheur de la marquise me causa d'inquiétude! qu'alors il me parut douloureux d'être ainsi renfermé, de ne pouvoir apprendre si sa blessure était dangereuse, si ses jours étaient menacés! Mon impatience s'accrut par mes réflexions. Au milieu des embarras qu'un pareil accident allait causer, dans ces moments de trouble et d'agitation, Justine pourrait-elle quitter sa maîtresse? songerait-elle à me délivrer? Le temps était précieux, le jour commençait à paraître. Si je parvenais à m'échapper, si je pouvais rentrer chez moi, Jasmin, le premier venu que j'enverrais à l'hôtel du marquis rapporterait des nouvelles de sa femme. Il fallait donc tenter tous les moyens possibles pour me procurer ma liberté. Le bruit de la porte cochère, qu'on ouvrit avec fracas, m'annonçant qu'un des plus grands obstacles était levé, me donna l'espérance de pouvoir surmonter ceux qui me restaient. J'essayai d'abord, mais inutilement, de

tirer à moi, par-dessous la porte, la clef restée dans le corridor. Je voulus ensuite démonter la serrure en détachant les vis qui la fixaient; mais elles étaient rivées en dehors.

J'examinais la serrure avec attention; je tâchais de l'ouvrir avec mon couteau, quand La Jeunesse, dont je reconnus la voix, me dit tout bas: « C'est toi, Justine? Je te croyais chez ta maîtresse! Ouvre-moi donc. » L'occasion était trop belle pour la laisser échapper; je prends mon parti sur-le-champ, et, résolu de donner quelque chose au hasard, je déguise ma voix en la diminuant; je contrefais de mon mieux celle de Justine; et, glissant pour ainsi dire les mots à travers la serrure, je réponds: « C'est toi, La Jeunesse? dis-moi donc comment va ma maîtresse. — Ta maîtresse va bien; la peau est à peine écorchée: monsieur vient de nous dire que le chirurgien a dit que ce n'était rien. Mais comment ne sais-tu pas cela, toi? Ouvre-moi donc. — Je ne puis pas, mon bon ami; madame m'a enfermée. — Bah! — Oui; tiens, la clef est par terre dans le corridor: cherche. »

La Jeunesse regarde et trouve la clef; il ouvre la porte et me fixe: « Ah! mon Dieu, c'est le diable! » dit-il. Je tente le passage, il m'adresse un grand coup de poing: je pare et je riposte. Le coup est si prompt, si heureux, que le coquin tombe à la renverse avec une balafre sur l'œil. Je saute par-dessus lui, je me précipite sur l'escalier: mon ennemi se relève et me poursuit. Plus agile que lui, parce que je ne suis pas éclopé, parce qu'un motif plus pressant m'anime, je traverse rapidement la cour, et déjà j'ai franchi le seuil de la porte cochère, quand La Jeunesse, d'autant plus furieux qu'il désespère de m'atteindre, s'avise de crier de toutes ses forces: « Arrête! au voleur! »

J'avais enfilé une rue de traverse : la peur me donnait



des ailes. La Jeunesse, suivi de quelques autres domestiques, criait encore ; mais tous étaient loin derrière moi. Je me croyais sauvé, lorsqu'au détour d'une rue je tombai dans une patrouille de la garde de Paris. Le sergent m'arrêta sur ma mine. En effet, il était impossible d'en présenter une plus étrange. Tant de soins m'avaient occupé sur la fin de cette nuit, qu'alors seulement je m'aperçus du grotesque équipage dans lequel je courais les rues : une partie de mon habit brûlée, l'autre bariolée de suie, toute ma personne barbouillée de fumée, et enfin ma tête enterrée dans un bonnet de nuit de Justine ; je ne m'étonnai plus qu'en me voyant La Jeunesse eût dit : « C'est le diable ! »

Malgré la surprise que me causait à moi-même ce costume rembruni, j'assurai au sergent que j'étais un honnête

homme. Il paraissait peu disposé à m'en croire sur parole, et d'ailleurs La Jeunesse arriva sur ces entrefaites avec sa séquelle essoufflée. Tous les valets m'environnèrent, et crièrent à tue-tête aux soldats qui me serraient : « Arrêtez-le, c'est un coquin, c'est un voleur; amenez-le à l'hôtel. » Je demandai qu'on me conduisît chez le commissaire du quartier : ma requête fut trouvée si juste, qu'on y satisfit sur-le-champ.

Le commissaire attendait un scellé; quand il sut qu'il ne s'agissait que d'une plainte, il parut mécontent d'avoir été réveillé si matin. « Mon ami, me dit-il, qui êtes-vous? — Monsieur, je suis le chevalier de Faublas, votre très-respectueux serviteur.. — Ah! pardon, monsieur; où logez-vous? — Chez mon père, le baron de Faublas, rue de l'Université. — Que faites-vous? — Pas grand'chose, comme tant de jeunes gens de famille. — D'où sortez-vous? — Dispensez-moi de répondre à cette question-là. — Je ne le puis. D'où sortez-vous? — D'une cheminée. — Monsieur, voilà de mauvaises plaisanteries que vous pourriez payer cher. — Non, monsieur, ce sont des vérités que mon habit vous prouve: regardez plutôt. — Où alliez-vous? — Me coucher. — Belles réponses! Où est le plaignant? »

La Jeunesse se montra. « Mon ami, comment vous nommez-vous? » Je répondis pour lui : « La Jeunesse. — Monsieur... de grâce, me dit l'homme de loi, je parle à ce garçon. (*A La Jeunesse.*) Où logez-vous, mon ami? — Dans le cœur d'une des femmes de madame la marquise, répliquai-je aussitôt. — Ce n'est pas vous que j'interroge. (*A La Jeunesse.*) Que faites-vous, mon ami? — Il caresse les demoiselles dans les carrosses. »

Le commissaire frappa du pied; La Jeunesse me regarda

d'un air interdit. Le pauvre garçon troublé ne savait que répondre aux questions dont l'accablait notre juge bourgeois. Il déposa cependant qu'il m'avait trouvé enfermé chez mademoiselle Justine, dans une chambre de l'hôtel du marquis de B***; que je forçais une serrure; qu'en sortant, *je l'avais apostrophé, lui plaignant, d'un coup de poing sur l'œil.*

L'homme de loi, qui voyait dans tout cela des choses très-graves, me pria de m'asseoir un moment; il parla bas à son clerc. Quelques minutes après, je vis arriver le marquis de B***.

(*Il élève la voix en entrant.*)

« On vient de m'avertir qu'un voleur. . Ah! ah! c'est M. Duportail!

Le Commissaire. — M. Duportail! mais ce n'est pas là le nom que monsieur a fait écrire.

Le Marquis (*riant*). — Pardon, monsieur Duportail; mais je vous vois dans un état!... Comment?... Pourquoi?...

Faublas (*se penchant à l'oreille du Marquis*). — Il m'est arrivé l'aventure la plus plaisante!... Je vous conterai cela... mais ce n'est pas là le moment.

Le Marquis (*le regardant beaucoup*). — Oui... oui... mais comment diable arrive-t-il que vous vous trouviez chez moi dans cet équipage?

Le Commissaire. — Monsieur le marquis, je vais vous lire la déposition.

Faublas. — Inutile... (*Bas au Marquis*). Je vous conterai tout cela.

Le Marquis (*le fixant d'un air incertain*). — Oui, oui; mais voyons la déposition. »

Le commissaire allait la lire; je tirai le marquis dans un

coin de l'étude, et, affectant de lui parler bas : « Tirez-moi d'ici promptement, lui dis-je. Vous savez comme mon père me gêne ; s'il apprenait jamais !... si le commissaire s'avisait de l'envoyer chercher !

LE MARQUIS (*haut*). — Il est donc enfin revenu de Russie, monsieur votre père ?

FAUBLAS. — Oui.

LE MARQUIS. — Parbleu ! c'est un homme bien singulier ; il est introuvable, et vous aussi. J'ai été vingt fois à l'Arsenal !...

LE COMMISSAIRE. — Mais monsieur ne demeure pas à l'Arsenal.

LE MARQUIS. — Monsieur Duportail ne demeure pas à l'Arsenal ?

LE COMMISSAIRE. — Monsieur ne se nomme pas Duportail.

LE MARQUIS. — Ne se nomme pas Duportail ?... ah ! en voilà bien d'une autre !

LE COMMISSAIRE. — Riez, monsieur, riez tant qu'il vous plaira ; mais monsieur nous a déclaré demeurer rue de l'Université, et s'appeler Faublas.

LE MARQUIS (*reculant tout étonné*). — Hein !... quoi ?... comment ?... qui parle de Faublas ?

FAUBLAS (*à l'oreille du Marquis*). — Chut ! chut ! j'ai donné ce nom-là, parce qu'il est fort désagréable de décliner le sien chez un commissaire.

LE MARQUIS. — Ah ! je comprends !... Comment se porte mademoiselle votre sœur, monsieur ?

FAUBLAS (*d'un ton triste*). — Assez bien.

LE MARQUIS. — Un jour que je vous rencontrai à l'Opéra, vous me dîtes que vous ne connaissiez pas ce monsieur de Faublas.

Faublas. — Ah ! c'est que vous me parliez du fils, qui est un mauvais sujet... mais le père !... oh ! brave gentilhomme !

Le Marquis. — Ah çà ! dites-moi donc par quel hasard mes gens vous ont poursuivi ?

Le Commissaire. — Monsieur le marquis, écoutez la déposition ; elle est sérieuse.

Le Marquis. — Eh bien ! lisez, j'écoute.

Faublas (*au Marquis*). — Monsieur, le temps se passe.

Le Marquis. — Oh ! cela ne sera pas long.

Faublas. — Mais je vous raconterai tout cela.

Le Marquis. — Sans doute ; mais voyons ce que mes gens ont déposé... Vous pouvez être tranquille ; je sais bien que vous n'êtes pas un voleur. »

Le commissaire lut la déposition tout entière. Le marquis fit rentrer La Jeunesse, resté dans la cour avec les autres domestiques. La Jeunesse confirma tout ce qu'il avait dit, et entra dans de nouveaux détails bien propres à éclaircir les faits que je ne pouvais nier.

Le Marquis. — « Monsieur était enfermé dans la chambre de Justine !. . Mais comment diable ? j'y suis entré, et je ne l'y ai pas vu !

Faublas. — Preuve que je n'y étais pas, monsieur le marquis.

Le Marquis. — Mais ma femme y est entrée aussi, elle y est même restée assez long-temps !... Monsieur, elle ne vous a pas vu non plus, ma femme.

Faublas. — Autre preuve que je n'y étais pas !... (*Au Commissaire.*) Monsieur, vous voyez combien est vague l'accusation dont on me charge ; trouvez-vous bon que je me retire ?

Le Commissaire. — Non pas, monsieur, non pas. Sentinelle, barrez la porte.

Faublas. — Quoi ! monsieur, vous pourriez...

Le Commissaire. — J'en suis bien fâché, monsieur ; mais vous entrez dans un hôtel on ne sait comment ni par où, on vous trouve enfermé dans la chambre d'une demoiselle... Cela n'est pas clair... Moi, je vois qu'on pourrait rendre plainte en séduction.

Faublas. — Juge de paix, recevez les dépositions, écoutez les témoins, attendez les preuves, et, toujours fidèle au vœu de la loi, rejetez surtout les perfides probabilités. Ce que vous appelez une conjecture n'est jamais qu'une incertitude, surtout quand il y va de l'honneur, je ne dis pas d'un noble, mais d'un citoyen, d'un homme, quel qu'il soit.

Le Marquis. — Permettez... Monsieur, où avez-vous connu Justine ?

Faublas. — Monsieur, je pourrais me dispenser de répondre à cela ; cependant je veux bien vous donner une preuve de ma complaisance. J'ai connu Justine en même temps qu'une certaine femme Dutour, dont elle était l'amie, et qui servait ma sœur.

Le Marquis (*d'un air satisfait*). — Ha ! oui, qui servait mademoiselle Duportail ?

Faublas. — Oui, monsieur.

Le Commissaire (*avec humeur*). — Si mademoiselle votre sœur se nomme Duportail, vous vous nommez Duportail aussi. Pourquoi faites-vous de fausses déclarations ?

Le Marquis. — Ah ! il n'y a pas grand mal à cela ; je sais pourquoi, moi, je sais pourquoi. Laissez, monsieur, laissez sur votre procès-verbal ce nom de Faublas... (*Il vint*

à moi). Je ne veux pas vous compromettre; mais dites-moi amicalement ce que vous êtes venu faire chez moi.

FAUBLAS. — Quoi ! vous ne devinez pas? J'ai connu Justine à cause de ma sœur; on m'a trouvé dans la chambre de Justine : cette petite est jolie ..

LE MARQUIS. — Ah! petit libertin, vous avez passé la nuit avec elle ! La marquise serait bien contente si elle savait que le frère d'une de ses bonnes amies vient débaucher ses femmes!... Ah çà ! mais, quand le feu a pris chez Justine...

FAUBLAS. — Nous étions fatigués, nous dormions.

LE MARQUIS (*en riant*). — Vous avez dû avoir une belle peur quand j'ai frappé à votre porte.

FAUBLAS. — Oh! vous n'en avez pas d'idée.

LE MARQUIS. — Mais nous ne vous avons pas vu; où diable étiez-vous caché?

FAUBLAS. — Dans la cheminée.

LE MARQUIS. — Mais ma femme retournait dans la chambre de Justine... alors, elle vous aurait vu.

FAUBLAS. — Point du tout : je l'entendais venir, je *regrimpais* dans la cheminée.

LE MARQUIS. — Et vous faisiez bien. Oh! ma femme ne peut souffrir chez elle le plus petit désordre. Ce n'est pas qu'elle soit moins indulgente qu'une autre; mais écoutez donc, une femme honnête ne veut pas être compromise. Qu'on fasse tout ce qu'on voudra, pourvu que ce ne soit pas chez elle, elle n'y trouve pas à redire; et même, sur cet article, elle pousse quelquefois l'indifférence trop loin : quelquefois elle excuse dans ses amies des faiblesses... Monsieur, mademoiselle votre sœur est-elle encore à Soissons?

FAUBLAS (*paraissant hésiter*). — Oui, monsieur.

LE MARQUIS. — Quoi! vraiment! toujours dans ce couvent?

FAUBLAS (*jouant l'embarras*). — Oui, monsieur... oui... Pourquoi non?

LE MARQUIS. — Je vous demande cela parce que quelqu'un m'a dit l'avoir rencontrée dans les environs de Paris.

FAUBLAS. — Dans les environs de Paris!... ce quelqu'un-là s'est trompé, monsieur; ce n'était sûrement pas ma sœur... Mais, monsieur le marquis, tout est fini, je pense; allons-nous-en.

LE COMMISSAIRE. — Monsieur, tout n'est pas fini; j'attends quelqu'un. »

Ce quelqu'un entra au moment même : c'était mon père. L'homme de loi lui dit: « A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur?

LE BARON DE FAUBLAS. — Monsieur, je suis le baron de Faublas.

LE COMMISSAIRE. — En ce cas, monsieur, j'ai mille excuses à vous faire. Je vous avais fait avertir parce que ce jeune homme, chargé d'une accusation assez grave, avait pris votre nom et se disait votre fils; mais sa déclaration était fausse. Je suis fâché qu'on vous ait dérangé.

LE MARQUIS (*au Commissaire*). — Comment! sa déclaration était fausse! mais ne vous ai-je pas prié, monsieur, de laisser ce nom de Faublas sur votre procès-verbal? (*Tout bas au Chevalier*). Vous ne sentez donc pas les conséquences de cela, vous? Si une fois ce commissaire écrit votre véritable nom, il enverra chercher votre véritable père, et cela fera une scène... Priez ce M. de Faublas de vous laisser son nom, cela finira tout.

LE CHEVALIER DE FAUBLAS (*au Marquis*). — Ah! je n'ose.



LE MARQUIS. — Je vais lui dire, moi!... (*Au Baron.*) Dites qu'il est votre fils. »

Cependant le baron, stupéfait de tout ce qu'il voyait, regardait tour à tour le commissaire, le marquis et moi. « Monsieur, répondit-il enfin au juge attentif, vos soins ne sont pas perdus, ma peine n'est pas inutile. Dans l'état où je vois ce jeune homme, je devrais peut-être le méconnaître; mais le lieu même où je le trouve sollicite mon indulgence pour lui. Je le connais sensible et fier; s'il a fait quelque sottise, un interrogatoire ici l'en a sans doute assez puni... Monsieur, ce jeune homme vous a dit son véritable nom; il est mon fils.

LE MARQUIS (*au Baron*). — Bien! très-bien!

Le Commissaire. — Mais je n'entends plus rien à cela, je vais envoyer chercher ce M. Duportail.

Le Marquis (*au Chevalier*). — Il n'entend plus rien à cela? Je le crois bien.

Le Baron (*avec fierté, au Commissaire*). — Monsieur, quand je dis qu'il est mon fils...

Le Marquis (*au Baron, le tirant par son habit*). — A merveille! (*Au Chevalier.*) Il joue son rôle à merveille.

Le Chevalier (*au Marquis*). — Oh! le baron est un homme d'esprit; et puis il a de grands torts à réparer envers nous.

Le Commissaire (*au Baron*). — Monsieur, tout cela est fort bon; mais il y a une plainte.

Le Marquis. — Ah! je m'en désiste.

Le Commissaire (*au Marquis*). — Cela ne suffit pas, monsieur; l'affaire est d'une nature... Le ministère public est intéressé.

Le Baron (*avec violence*). — Le ministère public est intéressé!... De quoi s'agit-il donc?

Le Marquis. — Bah! d'une misère... d'une intrigue d'amoureux.

Le Commissaire. — Une intrigue d'amoureux?

Le Marquis (*au Commissaire*). — Eh! oui, monsieur, une aventure galante. (*Au Baron.*) Ce n'est pas autre chose qu'une aventure galante, je vous le certifie, moi!

Le Commissaire (*au Marquis*). — Monsieur, il y a fausse déclaration, effraction, sévices, séduction.

Le Baron (*avec le plus grand emportement*). — Cela n'est pas possible; qui dit cela? qui ose attaquer l'honneur de mon fils et de ma maison?

Le Marquis (*au Chevalier*). — Ah! mais comme il joue

donc son rôle! cela n'est pas concevable... (*Au père*) Allez, monsieur, tranquillisez-vous, il ne s'agit que d'un rendez-vous galant. Monsieur votre fils a couché avec une des femmes de ma maison, et pour se sauver il a rossé l'un de mes laquais; voilà tout.

Le Baron (*au Commissaire*). — Monsieur, vous savez mon nom, ma demeure; vous trouverez bon que j'emmène mon fils, en vous répondant de lui.

Le Marquis. — Oui, et moi aussi j'en réponds. (*Au Chevalier.*) Ah! c'est qu'il ne faut pas perdre la tête!

Le Commissaire. — Messieurs, vous serez tenus de le représenter en temps et lieu, et même par corps

Le Baron. — Ah! même par corps!

Le Marquis. — Oui, par corps, par corps; allons-nous-en. »

Nous sortîmes tous trois. « Ah! monsieur, dit alors le marquis à mon père; ah! monsieur, comme vous jouez la comédie! Que de naturel! que de vérité! vous donneriez des leçons à ceux qui s'en mêlent! (*Il s'adresse à moi.*) L'avez-vous entendu, quand il s'est écrié: Qui ose attaquer l'honneur de mon fils?... De son fils! il me l'aurait persuadé à moi-même, qui sais si bien ce qu'il en est. »

Tandis que le marquis parlait, le baron le regardait d'un air qui m'aurait beaucoup amusé si je n'avais pas connu l'extrême vivacité de mon père. Je tremblais que les bizarres compliments dont M. de B*** l'accablait n'échauffassent sa bile; il se contint. Sa voiture l'attendait à la porte: « Point de façons, me dit-il, montez le premier. » Le marquis voulut me retenir. « Hé bien! continua le baron, allez-vous causer dans la rue, fait comme vous êtes? » Je m'élançai dans le carrosse; le baron s'y plaça près de moi: nous

saluâmes poliment le marquis; mais nous le laissâmes retourner chez lui à pied.

Mon père me dit alors : « Pourquoi voulez-vous absolument passer les nuits hors de l'hôtel? Les journées ne sont-elles pas assez longues? Voyez à quels dangers vous expose votre indocilité! » Je m'excusai de mon mieux. « Mais votre santé que vous détruisez! poursuivit le baron. — Ah! mon père, jamais reproche ne fut moins mérité; si vous saviez comme j'ai été sage cette nuit! — Mon fils, croyez-vous parler encore au marquis de B***? — Assurément non, mon père; mais je vous assure que je pourrais passer dans l'année trois cent soixante-cinq nuits comme la dernière, sans que ma santé en souffrît la moindre altération; et si vous me permettiez de vous en faire le détail... — Non, mon ami, gardez cela pour M. de Rosambert. » Le baron ajouta : « Adélaïde, M. Duportail, vous et moi, nous sommes invités pour demain à dîner chez M. le duc de ***, à l'entrée du boulevard Saint-Honoré. Si le temps change, s'il fait beau, nous partirons de bonne heure. Vous ferez tous trois un tour de promenade dans les Tuileries; moi, je monterai un instant au château : j'ai à parler à M. de Saint-Luc, qui y loge. N'oubliez pas cela, je vous prie, et soyez prêt de bonne heure. »

Justine était chez moi quand j'y arrivai. La marquise avait ressenti de mortelles inquiétudes en apprenant qu'un voleur, caché dans la chambre de Justine, avait été arrêté et conduit chez un commissaire, où M. de B*** s'était aussitôt transporté. Elle avait chargé sa femme de chambre, non moins tremblante, de courir chez moi, d'y attendre mon retour, et de me prier de l'instruire exactement de tous les détails d'une rencontre dont les suites pouvaient être très-

sérieuses. Justine pleura quand elle sut que je l'avais sacrifiée pour sauver sa maîtresse. « Je sens bien, me dit-elle, que cela ne pouvait se faire autrement; mais monsieur va dire qu'il faut qu'on me chasse; et madame, déjà fâchée contre moi, saisira peut-être avec plaisir cette occasion de me renvoyer. » Je consolai la pauvre fille en l'assurant que je lui trouverais une place, et que, dans tous les cas, je ne l'abandonnerais pas.

Dès que Justine fut partie, je changeai d'habits, je me débarbouillai, et je courus chez Rosambert, à qui je racontai les joyeux accidents de la nuit passée. Je lui dis ensuite que, s'il voulait voir Adélaïde, il se trouvât le lendemain aux Tuileries, dans l'allée qu'on appelle l'*allée du Printemps*. Le comte me promit qu'il y serait avant midi.

Dans l'après-dînée, je reçus une visite de Derneval, qui m'annonça que la nuit du lendemain nous verrait au couvent, quelque temps qu'il fît. « Mon cher Faublas, ajouta-t-il, nous allons nous séparer! — Comment? — Les affaires qui me retenaient ici sont terminées; tout est préparé pour la grande entreprise que je médite depuis plusieurs mois. Dans la nuit de demain j'enlève Dorothée. — Ah! Derneval, pourriez-vous livrer au désespoir votre ami et l'amie de votre amante? — Non, chevalier, non; je parlerai à Dorothée, nous ne partirons pas que vous n'ayez une clef de la grille; croyez que, s'il le faut, je différerai d'un jour l'exécution de mes projets. »

Derneval me laissa livré à des réflexions cruelles qui m'agitèrent toute la soirée et toute la nuit suivante. Il part, me dis-je, il part avec ce qu'il aime! et moi je reste, et peut-être ne verrai-je plus ma Sophie! Sophie osera-t-elle ouvrir cette grille? osera-t-elle venir seule au jardin? Et puis l'en-

lèvement de Dorothée ne fera-t-il pas dans ce couvent un éclat terrible? Ne prendra-t-on pas les plus sages précautions pour empêcher qu'à l'avenir un pareil attentat ne se renouvelle? Le jardin ne sera-t-il pas mieux gardé qu'auparavant? Ah! ma jolie cousine, il ne me sera plus permis que de t'apercevoir quelquefois à travers les jalousies de mon pavillon. Ah! Derneval! ah! Dorothée, vous nous abandonnez! Est-ce là ce que vous nous aviez promis?... C'est ainsi que, ne prévoyant pas les événements qui se préparaient, je reprochais à Derneval son départ précipité, que bientôt j'allais désirer plus ardemment que lui.

Il y eut encore cette nuit-là un brouillard épais qui tomba au lever du soleil. Le baron, plus tôt éveillé qu'à l'ordinaire, trouva que le temps était humide et froid. Il ne savait s'il irait chercher Adélaïde; il craignait que sa chère fille ne s'enrhumât. J'observai à mon père que le soleil allait échauffer l'air, et qu'aucune journée de l'automne ne serait plus belle. M. Duportail, qui arriva sur les dix heures, fut de mon avis : nous allâmes tous trois chercher ma sœur au couvent, et bientôt nous descendîmes aux Tuileries. Le baron ordonna à ses gens d'aller nous attendre au *pont tournant*. « Je monte, nous dit-il, chez M. de Saint-Luc; promenez-vous.... — Dans l'allée du Printemps, mon père? — Oui. Je suis à vous tout à l'heure. »

Nous fîmes plusieurs tours d'allée; Rosambert parut enfin; il remercia le hasard qui lui procurait une si heureuse rencontre. Il fit à Adélaïde tous les compliments qu'elle méritait, et pendant un quart d'heure il s'occupa tellement de la sœur, que le frère était oublié. Cependant je faisais mille efforts pour m'attirer son attention. Impatient de le consulter sur les malheurs nouveaux qui menaçaient

mes amours, je le pris par le bras, et je le priai de m'accorder un moment. Il daigna enfin m'entendre : nous doublâmes le pas sans nous en apercevoir. Ma sœur, qui ne pouvait régler sa marche sur la nôtre, resta derrière, accompagnée seulement de M. Duportail. Nous ne songeâmes à revenir sur nos pas que quand nous fûmes au bout de l'allée. En nous retournant, nous vîmes Adélaïde fort loin de nous, au milieu de trois hommes : nous nous hâtâmes d'approcher. A quelque distance, nous reconnûmes dans les deux nouveaux venus mon père et M. de B***; ils se parlaient avec chaleur. « Ah! courons vite, me dit Rosambert, il se fait là-bas quelque quiproquo. Au moment où nous arrivâmes, le marquis disait à mon père :

« De quoi vous mêlez-vous, monsieur?

Le baron de Faublas. — De quoi je me mêle! Connaissez-vous celle que vous insultez?

Le Marquis. — Si je connais mademoiselle Duportail!

Le Baron (*avec emportement*). — Ce n'est pas mademoiselle Duportail, monsieur, c'est ma fille. M. Duportail n'a pas d'enfants.

Le Marquis (*très-vivement*). — M. Duportail n'a pas d'enfants? Et qui est-ce donc qui a couché avec ma femme?

Le Baron. — Que m'importe?

Le Marquis. — Il m'importe, à moi, et je sais bien que c'est mademoiselle Duportail que voilà... (*en montrant ma sœur*). Elle est un peu changée, par la raison que je disais tout à l'heure.

Le Baron (*furieux*). — Par la raison que vous disiez tout à l'heure! vous osez le répéter!... Morbleu! monsieur, mettez un habit d'amazone à cet étourdi (*en montrant le cheva-*

lier de Faublas), la demoiselle Duportail que vous avez vue, vous la verrez encore.



Le Marquis (*regardant le chevalier d'un air stupéfait*). — Se pourrait-il ?... »

Cependant M. Duportail et Rosambert partageaient leur attention entre Adélaïde, qui paraissait prête à pleurer, et le baron, dont leurs représentations ne pouvaient modérer la fureur.

Le chevalier de Faublas (*s'approchant du baron*) — Ah ! de grâce, mon père !

Le Marquis (*fixant toujours le chevalier*). — Son père !

Le Baron (*lançant un regard terrible à son fils*). — Taisez-vous, monsieur; savez-vous ce qu'on dit à votre sœur ? J'arrive au moment où on la félicite de ce qu'elle est accouchée avant terme, et de ce qu'il n'y paraît guère. Morbleu !

déguisez-vous en femme, attrapez des sots, mais ne compromettez pas votre sœur.

Le Marquis (*regarde le chevalier avec la plus grande attention*). — Plus je l'examine... (*Il lui fait un geste menaçant, et court à M. Duportail.*) — Si tu n'es pas un lâche, réponds-moi. (*En montrant Adélaïde.*) Cette demoiselle est-elle ta fille? (*En montrant le chevalier.*) Est-ce ce jeune homme que j'ai vu chez toi en habit d'amazone?

M. Duportail (*avec le plus grand sang-froid*). — Monsieur, vous ne savez pas que ma naissance est au moins égale à la vôtre; mais je suis trop heureux de pouvoir conserver sur vous quelque avantage. Je me souviendrai des égards que se doivent encore des gentilshommes quand ils deviennent ennemis, monsieur; je ne vous tutoierai pas. Quant à vos questions, je voudrais bien n'être pas obligé d'y répondre.... Marquis, cette demoiselle n'est pas ma fille; c'est ce jeune homme que vous avez vu chez moi en habit d'amazone. »

M. de B*** garda quelque temps un morne silence; il vint à moi, il prit ma main, qu'il serra fortement : d'un coup d'œil je lui fis comprendre que je l'entendais. Mon père aperçut ces signes meurtriers; car je l'entendis qui se disait tout bas : « Ne pourrai-je jamais maîtriser mes premiers transports? Colère aveugle! funeste emportement! si tu allais me coûter mon fils! » — « Tu m'as indignement joué, me dit le marquis en baissant la voix. Demain, à cinq heures du matin, trouve-toi à la *porte Maillot*... Je n'ai pas à me plaindre de ton père; mais Duportail et Rosambert sont tes complices : dis-leur que j'amènerai deux de mes parents pour les punir. Adieu, tu verras si je sais me venger. »

A ces mots il s'éloigna. Nous étions environnés d'une

foule de gens que le bruit de notre querelle avait attirés. Adélaïde, étonnée et tremblante, se soutenait à peine; nous gagnâmes, aussi vite que sa faiblesse put nous le permettre, le *pont tournant*, où deux voitures nous attendaient. Le baron monta dans la nôtre avec ma sœur; Rosambert nous reçut, M. Duportail et moi, dans la sienne; et, pour échapper à la foule qui nous suivait, les cochers eurent ordre de nous mener ventre à terre, et de ne gagner l'hôtel du baron qu'après avoir fait de longs détours.

M. Duportail nous dit alors : « Messieurs, pourquoi faut-il que vous nous ayez quittés! Vous étiez à peine à trente pas quand M. de B*** nous a abordés. Il m'a accablé de politesses et a fait mille questions à mademoiselle votre sœur, qui ne savait que répondre. Je vous avoue que moi-même je comprenais peu de chose aux discours qu'il tenait. J'espérais que vous alliez revenir m'aider à sortir de l'embarras dans lequel je me trouvais. M. de B***, qui déjà m'avait félicité vingt fois du retour de ma fille et de la bonne santé dont elle paraissait jouir, M. de B*** s'est adressé à mademoiselle votre sœur : *D'honneur, mademoiselle, vous vous portez fort bien; je vous trouve peu changée.* Ici le marquis a baissé la voix; mais comme je n'étais pas sans inquiétude, j'ai prêté l'oreille : *Cela est étonnant,* a-t-il dit, *car, si je calcule bien, vous êtes accouchée avant terme.* Mademoiselle de Faublas a fait un cri; je me suis écrié avec indignation : Accouchée avant terme! monsieur! vous osez!... Malheureusement, le baron était déjà derrière nous; tout à coup il s'est jeté entre sa fille et le marquis, et d'un ton furieux il a dit à celui-ci : Qu'appelez-vous accouchée avant terme? Vous me ferez raison de cet insolent propos.

» Messieurs, vous savez à peu près le reste, et cette cruelle scène, ajouta M. Duportail en me regardant, aura sans doute des suites fâcheuses. — Oui, monsieur, oui sans doute, elle en aura. Demain, à cinq heures du matin, M. de B***, accompagné de deux de ses parents, nous attendra tous trois à la *porte Maillot*. — Encore un duel! encore du sang! s'écria Rosambert. — Voyez, Faublas, me dit M. Duportail, voyez quels sont les fruits d'une passion criminelle! Demain six braves hommes vont s'égorger à cause de la marquise de B***! Demain, quel que soit l'événement du combat, M. le comte et moi nous serons punis d'avoir participé à vos égarements; nous en serons punis; car, tout guerrier que je suis, je l'ai cent fois éprouvé, il est bien cruel de ne sauver sa vie qu'en immolant un ennemi que souvent on estime. M. de Rosambert et moi, nous allons bientôt verser le sang de deux hommes que nous ne connaissons peut-être pas, qui jamais ne nous ont fait le moindre mal... — Ah! monsieur, je suis plus à plaindre que vous; je me bats avec le marquis, avec le marquis, à qui j'ai fait tout le mal possible!... — Il est fort singulier, interrompit Rosambert, que dans cette affaire-ci je soutienne votre querelle! il est fort singulier que je me batte pour vous parce que vous m'avez soufflé ma maîtresse.... Mais, messieurs, trêve de réflexions, s'il vous plaît, nous n'avons pas de temps à perdre. Demain, à six heures du matin, si nous ne sommes pas morts, il faudra que nous sortions du royaume. — Français! s'écria M. Duportail, vous qui m'avez donné l'hospitalité, je ne vous quitterai donc qu'après avoir transgressé la plus sage de vos lois? — Messieurs, poursuivit Rosambert, où nous retirerons-nous? » Je répondis vivement : « En Allemagne,

— Oui, en Allemagne, si vous le voulez bien, nous dit M. Duportail. — En Allemagne, soit, répliqua le comte. »

Nous arrivâmes à l'hôtel. Adélaïde et le baron montaient déjà le grand escalier : M. Duportail courut à eux, croyant que j'allais le suivre. Je dis adieu à Rosambert : « Comment! où allez-vous donc? — Chez Derneval. Mon ami, occupez-vous des soins que la circonstance exige, songez à assurer notre fuite. — Mais ne vous verra-t-on pas dans la soirée?... — Je ne puis répondre de rien; peut-être ne serai-je ici que demain à quatre heures du matin. » Je m'éloignai au moment où M. Duportail revenait sur ses pas pour me chercher.

J'entrai chez Derneval d'un air si effaré, que d'abord il me demanda quel malheur m'était arrivé.

« Mon ami, j'ai demain une affaire d'honneur : demain je meurs, ou Sophie quitte la France avec moi. Il faut que la chaise de poste dans laquelle vous devez enlever Dorothée emporte aussi mademoiselle de Pontis. » Derneval ne fut pas médiocrement surpris; nous nous occupâmes le reste de la journée des préparatifs de toute espèce que nécessitait notre grande entreprise. J'aurais pu, dans la soirée, passer un moment à l'hôtel; mais je craignis que le baron ne m'y retînt. Un peu avant minuit, je cachai mon épée sous un ample manteau; Derneval prit la même précaution. Nous sortîmes accompagnés de trois domestiques dont mon ami me garantissait la bravoure et la fidélité. Arrivés sous les murs du couvent, nous jetâmes dans le jardin un gros paquet qui contenait tout ce qu'il faut pour habiller deux hommes de la tête aux pieds; et, dès que notre échelle de corde fut attachée, nous ordonnâmes à deux de nos domestiques de faire sentinelle à quelque distance, et au troisième

de s'en aller pour nous amener notre chaise de poste à quatre heures précises.



Nous descendîmes au jardin : Derneval et Dorothée me laissèrent sous l'allée couverte avec ma jolie cousine. Nous allâmes nous asseoir au pied de ce marronnier si propice aux amours. Je regardais Sophie sans lui rien dire, et j'arrosais ses mains de mes larmes.

« Que signifie donc ce silence? me dit-elle; que veulent dire ces pleurs? — Sophie, ces pleurs annoncent des malheurs affreux. Ne sais-tu pas que Dorothée nous quitte? — Oui; mais son départ est différé d'un jour à cause de nous. — Non, ma Sophie, non, son départ n'est pas différé; Derneval l'emmène cette nuit. — Cette nuit? — Oui; je ne puis te voir au parloir, je ne pourrai plus te voir au jardin : nous voilà séparés pour jamais. Ma Sophie, cette nuit est la der-

nière que nous ayons à passer ensemble. — La dernière! s'écria-t-elle d'un ton douloureux. — Oui, la dernière : Dorothée nous quitte, Dorothée t'abandonne; elle sacrifie tout à sa tendresse pour Derneval! Derneval est plus heureux que moi! — Ah ! mon ami, pouvez-vous désirer un bonheur qui me coûterait le mien? — Sophie, voici la dernière nuit que nous ayons à passer ensemble! — Mon ami, passons-la de manière que nous n'ayons aucun reproche à nous faire demain. — Demain !... nous gémirons séparés ! et cependant Derneval et Dorothée seront sur la route de l'Allemagne. — De l'Allemagne !.... Ils vont en Allemagne?... — Oui, ma bonne amie. — Ils vont en Allemagne!... Hé bien ! mon cher Faublas, nous irons bientôt les rejoindre; madame Munich m'assure que le baron de Gorlitz ne tardera pas à venir me chercher. — Le baron de Gorlitz arrivera trop tard. — Pourquoi trop tard? — Il arrivera trop tard, ma bonne amie. — De grâce, expliquez-vous. — Sophie, le départ de Dorothée est le moindre malheur dont nos amours soient menacées. — Mais apprenez-moi donc... Faublas, ne m'avez-vous pas dit cent fois qu'à l'arrivée du comte de Gorlitz vous iriez vous jeter à ses pieds pour lui demander sa fille? — En vain le baron de Gorlitz me l'accorderait-il, si mon père ne veut pas consentir à cet hymen. — Mais votre père l'approuvera dès que le mien... — Sophie, je ne dois pas vous abuser; mon père me destine une autre femme. — Une autre femme ! et c'est vous qui me l'annoncez! Ah! cruel! je vous entends trop bien!... je suis sacrifiée ! je suis sacrifiée ! — Non, ma Sophie, non, rassure-toi. Je te renouvelle ici mes serments mille fois répétés, jamais une autre ne portera le nom de mon épouse; mais si tu n'es pas la mienne, n'en accuse que toi. — Moi ! — Oui,

cet hymen si désiré, tu n'as pas voulu le rendre nécessaire. — Je ne vous entends pas. — Ah! si depuis trois mois, moins rebelle aux vœux de ton amant... — Mon cher Faublas, que me dites-vous! — J'aurais présenté ma Sophie au baron de Faublas, je lui aurais dit : Elle a reçu ma foi; nos serments sont écrits dans le ciel : j'ai séduit sa faible jeunesse, il ne lui manque que le titre de mon épouse... — Qui? moi!... Faublas! j'aurais acheté par mon déshonneur... — Par ton déshonneur!... Ah! tu ne m'aimes donc guère, puisque tu te croirais déshonorée de m'appartenir!... Cruelle! qu'attends-tu donc pour couronner l'amour le plus tendre? Nous allons être séparés! Bientôt on te conduira dans une terre étrangère, loin de ton amant désolé! Sophie, ouvre les yeux sur les dangers qui nous menacent : tu peux les prévenir, tu peux t'unir à moi par des liens indissolubles et sacrés; daigne, ma tendre amie, daigne... — Non, non, jamais je n'y consentirai; jamais. »

Je fis d'inutiles efforts pour triompher de sa vertu. Désespéré d'une résistance opiniâtre qui ne me laissait aucun espoir, je me livrai à toute ma douleur. « Vos sanglots me déchirent le cœur, me dit Sophie; mais qu'exigez-vous de moi? — Je n'exige plus rien. — Dans quel accablement je vous vois plongé, mon ami, mon bon ami! (Elle serra mes mains dans les siennes.) — Sophie, jamais douleur ne fut plus profonde et plus juste. Sophie, les heures s'écoulent, le jour paraîtra trop tôt, et, je vous le répète, cette nuit est la dernière que nous ayons à passer ensemble. — O ciel! de quel ton il me parle! quel sombre désespoir respire dans toute sa personne!... Oh! mon ami! que vos larmes paraissent douloureuses! (Elle les essuyait avec son mouchoir.) — Elles sont cruelles... Elles annoncent la

mort. — Dans quel funeste égarement ! — Ma bonne amie, mon âme est dévorée d'un noir chagrin ; mais ne croyez pas que ma raison s'altère. Sophie, je pleure maintenant, bientôt vous pleurerez aussi ; bientôt une affreuse nouvelle répandue dans toute la ville pénétrera jusque dans cette enceinte, et vos tardifs regrets ne vous rendront pas votre amant. — Cruel ! vous pourriez attenter à votre vie ? — Non, ce ne sera pas de ma main que partira ce coup mortel... Sophie ! si ma vie vous était chère, je la défendrais contre le marquis de B***. — Ah ! grand Dieu ! vous allez vous battre ! »

Elle tomba en faiblesse, je lui prodiguai les soins que sa situation exigeait ; mais dès qu'elle commença à reprendre ses esprits, je profitai de mes avantages avec une promptitude qui bientôt m'assura la victoire.

Dernier combat de la pudeur vaincue, premier triomphe de l'amour récompensé, moment de la possession, moment de volupté suprême ! le plus éloquent des écrivains a consacré vos délices dans un ouvrage immortel : il faut vous taire, puisqu'on ne peut vous exprimer aussi bien.

Quatre heures et les matines venaient de sonner quand Derneval s'avança sous l'allée couverte. Je courus au-devant de lui ; il me dit que la chaise de poste était arrivée, que Dorothée, obligée de le quitter pour une demi-heure, rentrerait bientôt au jardin, et ne mettrait pas beaucoup de temps à changer d'habits. Je l'interrompis pour le prier de s'éloigner. « Ma Sophie est à moi, lui dis-je ; il faut maintenant que je la détermine à partir. »

Je me tournai vers mon amante, et, lui montrant les habits d'homme que j'avais apportés pour elle, je la conjurai de s'en vêtir et de laisser les siens. « Comment ? pour-

quoi? — Derneval et Dorothée partent pour l'Allemagne, ton cœur ne te dit-il pas que nous partions avec eux? — Moi! je donnerais à mon père l'affreux chagrin... Hélas! ne suis-je donc pas assez coupable! — Écoute-moi, ma Sophie. — Non, je ne veux pas vous écouter; non, cruel, vous m'avez perdue! Mon déshonneur était préparé.... (Elle se jeta dans mes bras.) Faublas, maintenant tu peux tout sur ton épouse; mais prends pitié d'elle! ah! n'abuse pas de tes droits! ne rends pas son déshonneur public! — O ma chère Sophie! je voudrais t'épargner des alarmes cruelles; mais tu me forces à te rappeler que le marquis... — Hélas! — Ne



tremble plus pour des jours auxquels les tiens sont attachés; ton époux sera victorieux : ton époux... la famille entière du marquis, il la défierait maintenant! Mais tu ne connais pas les lois du royaume, Sophie : si, après avoir vaincu mon ennemi, je reste ici, je suis exposé à perdre la tête sur un échafaud! — Ah! malheureuse! où suis-je?

qu'ai-je fait ? — Sophie, il faut partir : nous irons en Allemagne; le baron de Gorlitz ne pourra te refuser à ton amant, et mon père confirmera mon bonheur... Ma chère Sophie, souffre que ton époux t'habille. »

Les trois quarts sonnent avant que Sophie soit entièrement travestie. Dorothée vient nous joindre; Derneval, impatient, me représente qu'il ne faut pas que l'aurore le trouve dans la ville, et que j'ai affaire à la *porte Maillot.*

« Quoi ! nous ne partons pas tous quatre ensemble ? s'écrie Sophie. — Ma chère amie, l'honneur m'appelle; je te laisse avec Dorothée : je te remets sous la protection de Derneval. Derneval ne gagnera guère qu'une poste sur moi; il doit m'attendre à Meaux : dans deux heures je vous rejoins. (Sophie se jette dans mes bras.) — Je ne vous quitte pas ! je ne vous quitte pas ! (Derneval frappe du pied.) — Le brouillard nous favorise encore, dit-il; mais le jour va nous surprendre ici. (Je m'arrache des bras de Sophie.) — Faublas, si vous me quittez, je ne partirai pas. — Hé bien ! Sophie, je ne te quitterai pas; hâtons-nous de sortir d'ici. »

Derneval avait prévu que nos deux amies auraient trop de peine à escalader le mur avec des échelles de cordes; il s'était pourvu de deux courtes échelles de bois. Dorothée, depuis long-temps préparée à son enlèvement, fut bientôt dans la rue; mais Sophie serait tombée vingt fois si je ne l'avais suivie de près. Arrivée à la chaise de poste, elle voulut m'y voir monter le premier. « Mais, Sophie, l'honneur m'appelle ! — L'honneur ! eh ! ne vous ai-je pas sacrifié le mien ? Ingrat que vous êtes ! je ne vous quitte point, vous ne vous battrez pas ! je ne veux pas que vous vous battiez ! »

Voilà ce qu'elle me disait lorsque j'entendis sonner cinq heures. Jamais situation ne fut plus cruelle que la mienne! Dans mon désespoir, je tire mon épée pour m'en frapper; Derneval m'arrête. Sophie, tremblante, s'écrie : « Eh bien! je vous obéis, je pars! » Tandis qu'on la place près de Dorothée, je dis à Derneval : « Il est cinq heures; s'il faut que je m'en aille à pied, j'arrive trop tard, je suis déshonoré. Je vais démonter un de vos trois hommes; qu'il se rende le plus vite qu'il pourra à l'hôtel, où je vais passer pour ordonner qu'on lui donne le cheval que, sans doute, on a préparé pour moi. » Sophie, presque mourante, se penche à la portière. « Ah! mon ami, me dit-elle, ah! du moins menez-moi sur le champ de bataille. — Mes chers amis! ma Sophie, dans deux heures je vous rejoins. — Barbare! cher amant! cher époux! songe à toi, défends ma vie! »

Je vis partir la chaise de poste, et je gagnai au grand galop la rue de l'Université. Jasmin m'attendait à la porte de l'hôtel : « Ah! mon cher maître, hâtez-vous. Monsieur le baron vous a fait chercher de tous les côtés; désespéré de votre absence, il s'est fait seller un cheval, il a pris son épée; je crains bien qu'il ne soit allé se battre pour vous. — Ah! mon Dieu! »

Je partis ventre à terre; Jasmin galopait sur mes pas : « Monsieur, vous ne prenez donc pas votre bon coureur? — Va-t'en au diable... retourne à l'hôtel, un homme va venir te demander un cheval; donne-lui le mien. »

Je poussai si vigoureusement celui que je montais, qu'en peu de temps je découvris la *porte Maillot*. Bientôt j'aperçus le baron environné de plusieurs hommes. Aux gestes que je lui vis faire, je jugeai qu'il défiait le marquis. Il me parut

que M. Duportail, Rosambert et les deux parents de M. de B*** s'opposaient à ce combat.

Dès qu'on me vit, on se sépara. « J'en étais sûr, s'écria Rosambert. — Monsieur, me dit le baron, vous arrivez bien tard! — Ah! trop tard, mon père, trop tard sans doute, puisque vous alliez exposer vos jours. » M. de B*** m'interrompit : « S'il n'avait été question que de faire la jolie femme, tu te serais levé plus matin. Viens donc, femmelette lâche et perfide, ta mort va tout à l'heure venger mes affronts. »

Nos épées se croisèrent. La grande supériorité que j'avais acquise dans l'art de l'escrime, et le sang-froid que j'opposais à la fureur du marquis, balançaient en ma faveur l'immense avantage que donnait à celui-ci une attaque sans danger. A la vue de mon ennemi, je m'étais rappelé mes torts envers lui, et, quoique excusable à bien des égards, je sentais que j'avais plus d'un reproche à me faire. Je ne pouvais me déterminer à menacer la vie d'un homme dont j'avais affligé l'amour-propre et compromis l'honneur. Content de parer ses coups, je le laissais se consumer en efforts inutiles; et me fiant absolument sur mon adresse, je me flattais que, bientôt épuisé de fatigue, il serait trop heureux de sauver ses jours en s'avouant vaincu. Mon espérance fut trompée. Mon père, demeuré spectateur d'un combat si affreux pour lui, se tenait à dix pas de là; je pouvais le voir suivre d'un œil inquiet le mouvement rapide de nos épées. Plus d'une fois je crus que, emporté par son impatience, il allait s'élancer dans la lice : bientôt il courut à un arbre prochain, et, l'embrassant avec force, il s'y tint péniblement cramponné. M. de B***, la menace et l'injure à la bouche, ne cessait de provoquer ma colère, et me pressait

toujours avec une vigueur dont j'étais étonné. Il n'avait pu cependant me faire perdre un pouce de terrain, et jusqu'alors ma tranquille résistance n'avait fait qu'augmenter sa fureur. Tout à coup, maîtrisant les transports de sa rage, il me trompa par une feinte adroite; je revins un peu tard à la parade; le fer ennemi, trop légèrement écarté, glissa le long de ma poitrine, qui soudain se teignit de sang. Mon père jeta un cri d'effroi et tira son épée; mais aussitôt il s'arrêta et la brisa comme indigné; puis, levant les yeux au ciel, joignant ses mains et se jetant à genoux: « O ciel! ô ciel! s'écria-t-il, mon Dieu! ayez pitié de moi! Dieu puissant, conservez-moi mon fils! »

Je ne pus soutenir le spectacle déchirant du désespoir de mon père. Le marquis à son tour, vivement pressé, se défendit vaillamment, mais ne retarda que de quelques instants le coup fatal. Sa chute devait finir les mortelles anxiétés du baron. Cependant je vis mon père tomber sur le gazon presque en même temps que mon ennemi. J'imaginai que le baron me croyait grièvement blessé; je courus à lui, et découvrant ma poitrine : « Rassurez-vous, ce n'est qu'une légère meurtrissure. » Mon père, sans dire un seul mot, se releva, regarda ma blessure et la baisa. Je voulus me jeter dans ses bras, il me retint et me montra le champ de bataille.

Je promenai mes regards autour de moi; je vis que l'un des parents du marquis était étendu sans mouvement, et que l'autre faisait bander la plaie qu'il avait dans le flanc. Un chirurgien pansait Rosambert, que soutenaient M. Duportail et plusieurs domestiques. « Nous avons fait coup pour coup, me dit le comte dès que je fus près de lui : mon adversaire ne me paraît pas très-blessé, j'en suis bien aise;

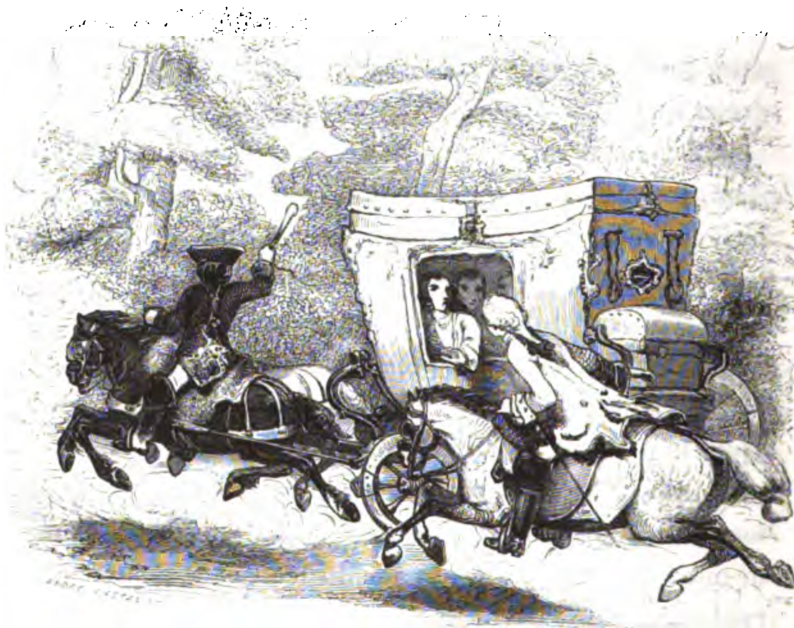
mais il m'a jeté par terre, j'en suis fâché. » Le baron ne tarda pas à nous joindre; il entendit le chirurgien nous assurer que le comte n'était pas mortellement blessé, mais qu'il ne pouvait pas sans danger s'exposer aux fatigues d'un long voyage. « J'aurai soin de lui, s'écria le baron, sauvez-vous. — Oui, sauvez-vous, répéta Rosambert; allons, Faublas, embrassons-nous, et va-t'en. » Mon père me tint long-temps pressé contre son sein. « Voilà une malheureuse affaire qui dérange nos projets, dit-il à M. Duportail : Lovzinski, sers-lui de père jusqu'à ce que je puisse vous aller trouver. Que je ne vous retienne plus, mes amis, partez : voici d'excellents coureurs qui vous porteront en moins d'une heure à Bondy, où vous trouverez une chaise. J'ai fait placer des relais jusqu'à Clay, vous ne prendrez des chevaux de poste qu'à Meaux; faites la plus grande diligence jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté; ne vous arrêtez qu'à Luxembourg.

Enfin nous partons; nous trouvons à Bondy la chaise de poste, le postillon de mon père et mon fidèle Jasmin. Les relais se succèdent rapidement jusqu'à Meaux ; c'était à Meaux aussi que Derneval devait prendre des chevaux de poste; c'était là qu'il avait promis de m'attendre un quart d'heure. Je demande si l'on n'a pas vu trois jeunes gens suivis de trois domestiques. On me répond qu'ils sont partis depuis une demi-heure. Mêmes questions, mêmes réponses à Saint-Jean-les-Deux-Jumeaux, à La Ferté-sous-Jouarre, à Montreuil-aux-Lions. Derneval avait toujours une demi-heure sur moi, il craignait apparemment qu'on ne le poursuivît; il se hâtait; avait-il tort? mais quelle devait être l'inquiétude de Sophie!

M. Duportail, étonné de m'entendre multiplier les ques-

tions et de me voir prodiguer l'argent, me demande quel intérêt si vif je prends à ces jeunes gens. « Monsieur, ce sont trois frères qui ce matin ont eu, comme nous, une affaire d'honneur ; il faut absolument que je les joigne. Ah ! je vous en prie, courons à franc étrier. — Mais, mon ami, si nous laissons notre chaise, il faudra peut-être faire le reste de la route à cheval. — Ah ! je ne crains pas la fatigue. — Et moi, Faublas, j'y suis accoutumé. »

A Vivray, nous laissons notre chaise et Jasmin, nous montons à cheval ; Derneval était bien servi ; nous ne le rejoignons qu'à une demi-lieue au-dessus de Dormans. Sophie pousse un cri de joie dès qu'elle m'aperçoit ; elle se jette à la portière, elle me tend les bras. « Chère épouse !



chère amie, modère l'excès de ta tendresse, elle te trahirait :

M. Duportail me suit; songe que tu es le frère de Derneval. »

A Porte-à-Binson Derneval descendit, salua M. Duportail, le pria d'excuser ses frères qui ne se montraient pas, et nous dit : « Comme il est intéressant qu'on perde nos traces, si par hasard on nous poursuit sur cette route, j'ai pris des précautions que sans doute vous approuverez. A deux milles au-dessous d'Épernay, nous renverrons les chevaux qu'on nous aura fournis à la poste prochaine, pour en prendre de meilleurs qu'un de mes amis, prévenu depuis plusieurs jours, a sûrement fait préparer. Un chemin de traverse nous conduira à Jalon par un détour qui n'est pas très-long. Des relais en nombre suffisant doivent être posés sur la route jusqu'à Sainte-Menehould, où nous reprendrons la poste. Mais, messieurs, quand j'ai pris ces mesures pour assurer ma fuite, je ne comptais pas sur vous. Démonter mes gens pour vous donner leurs chevaux, ce serait fort inconsidérément affaiblir notre escorte. Heureusement ma chaise est grande et commode, vous voudrez bien y monter tous deux, et moi je me charge de la mener; je serai votre postillon. »

M. Duportail se fit presser, et finit par accepter. Je dis tout bas à Derneval que j'allais me trouver dans un étrange embarras : « Mon ami, vos prétendus frères sont si jolis! je crains surtout leurs voix douces et les tendres distractions de Sophie : M. Duportail ne pourra long-temps s'y méprendre. Derneval, recommandez à nos deux amies de dormir bien profondément quand M. Duportail et moi nous prendrons place dans la voiture. Il n'y a que ce moyen-là; une imprudence serait si dangereuse, que c'est le cas de se sauver par une impolitesse. »

Tout se passa comme Derneval nous l'avait fait espérer.

Nous trouvâmes un relais à quelque distance d'Épernay. Quelle émotion j'éprouvai quand je me vis placé dans la chaise de poste, vis-à-vis de ma Sophie! Sophie paraissait dormir; mais de mes genoux je pressais les siens, qui répondaient à ce doux appel, et quelques soupirs à peine étouffés m'annonçaient encore que ma jolie cousine veillait pour son amant.

« Ces deux jeunes gens sont les frères de M. Derneval? me dit Lovzinski très-étonné. — Il l'assure, au moins. » M. Duportail ne me fit pas alors d'autres questions : je remarquai seulement qu'il ne regarda plus Dorothée, et qu'il ne cessa de considérer ma Sophie, qui, plus tranquille depuis que j'étais près d'elle, s'endormit réellement en feignant de dormir.

Après une demi-heure de silence, M. Duportail me dit qu'il ne croyait pas être avec les frères Derneval. Je répondis tranquillement : « Ni moi non plus. — Comment! vous me disiez... — Oui, parce qu'il me l'avait dit; je ne connais pas ses frères, moi. — Hé bien, Faublas, il y a du louche dans cette aventure. — Ma foi, je le crois. — Faublas... ce sont des femmes déguisées. — D'honneur, monsieur, je le parierais comme vous. »

M. Duportail se tut, et, pendant un quart d'heure encore, regarda ma Sophie avec une attention toujours plus marquée. Enfin, il me montra Dorothée, et me dit : « Celle-ci est jolie; mais celle-là... (il me montrait ma jolie cousine, et ses yeux s'animaient) est mieux, n'est-il pas vrai? — Ah ! beaucoup mieux... — Et puis sa figure... (la voix de M. Duportail s'altérait) est charmante, qu'en dites-vous? ho! oui... charmante! sa figure... » (Il poussa un long soupir et n'acheva pas)

Les yeux toujours attachés sur mon amante, M. Duportail resta plongé dans une profonde rêverie jusqu'au moment de notre arrivée à Sainte-Menehould. Là, tandis que le maître de poste faisait atteler et tâchait de persuader à nos gens que ses rosses étaient d'excellents chevaux, M. Duportail aborda Derneval, et, d'un ton préoccupé, lui demanda si les deux dames qui dormaient encore dans la chaise étaient ses parentes. « Puisque leur déguisement n'a pu vous tromper, répondit Derneval, étonné comme moi de cette question au moins indiscrète, il faut vous dire, monsieur, que l'une est ma femme, et l'autre... ma sœur, ajouta-t-il en me regardant. — Votre sœur? Laquelle des deux, monsieur? reprit M. Duportail. — Celle qui est de ce côté-ci (Derneval montrait ma Sophie). — Monsieur, vous avez une sœur bien intéressante, sa figure... Monsieur, je vous félicite d'avoir une telle sœur... »

Ma surprise augmentait à chaque mot que disait M. Duportail. Je ne sais s'il s'en aperçut, mais il me tira un moment à l'écart; il me dit : « Faublas, admirez le pouvoir prodigieux d'une grande passion qui survit à son objet. L'aimable sœur de Derneval m'intéresse singulièrement, et savez-vous pourquoi? c'est qu'en la voyant j'ai cru revoir l'épouse que je pleure tous les jours. Oui, mon cher Faublas, au premier coup d'œil je me suis dit : Voilà Lodoïska! Je me le suis dit encore lorsque j'ai détaillé avec plus d'attention tous les traits de cette figure à la fois belle et jolie. Oui, mon ami, telle vous aurait paru la fille de Pulauski lorsque, sous des habits d'homme, elle fuyait avec son père et son époux les Russes persécuteurs. Un peu moins jeune, mais non moins belle, était alors Lodoïska; Lodoïska respire tout entière dans cette charmante personne! »

J'écoutais M. Duportail avec un plaisir secret. Persuadé qu'il cherchait à se tromper lui-même sur la nature des sentiments qu'il éprouvait, je ne pouvais m'empêcher de plaindre intérieurement un homme sensible que son âge et son expérience défendaient mal contre les charmes dangereux d'un amour naissant; et pourtant je m'applaudissais de l'excès de mon bonheur, qui sans doute me susciterait mille rivaux.

Cependant on n'attendait plus que nous; le jour baissait; nous courûmes toute la nuit : le lendemain, à huit heures du matin, nous entrâmes dans Luxembourg; nous descendîmes à la première auberge. Pendant la courte collation que nous y fîmes, M. Duportail prodigua à ma jolie cousine les compliments les plus flatteurs. Il ne sentit qu'il avait besoin de repos qu'au moment où nos amies, fatiguées d'un voyage si long pour elles, témoignèrent le désir de se retirer. Derneval s'était occupé avec l'hôte du soin de nous faire préparer quatre chambres, une pour les deux dames, les deux nôtres contiguës à la leur, celle de M. Duportail tout au fond du corridor.

Derneval prit la main de Dorothée; Lovzinski, plus prompt que moi, s'empara de celle de Sophie; il conduisit mon amante jusqu'à la porte de la chambre préparée pour elle, et soupira en se retirant dans celle qu'on avait réservée pour lui. Dès que nous le crûmes endormi, Derneval et moi nous entrâmes dans la chambre de nos épouses. Dorothée venait de se mettre au lit : Sophie, encore habillée, écoutait en pleurant quelques mots de consolation que lui adressait son amie. Derneval me dit tout bas de l'emmener. « Viens, ma Sophie, viens, laissons ces amants ensemble; ils ont comme nous mille choses à se dire. » Je la pris dans

mes bras et la portai dans ma chambre : quel doux fardeau pour un amant!

« Il est donc vrai, me dit-elle en sanglotant, qu'une première faute entraîne toujours une faute plus grave! Il est donc vrai qu'une fille malheureuse, trahie par son cœur, abusée d'un fol espoir, quand elle a commencé par hasard quelques démarches inconsidérées, peut finir par violer ses devoirs les plus sacrés! Pourquoi suis-je venue si souvent à ce fatal parloir? Pourquoi vous ai-je reçu dans ce jardin, plus fatal encore? Ah! je n'aimais pas la vertu, puisque je lui ai préféré mon amant! Ah! j'ai mérité mon opprobre, puisque je me suis si légèrement exposée! — Sophie, que dis-tu! quelles horribles réflexions empoisonnent ton bonheur!... — Mon bonheur!... Est-ce donc au sein des remords que je puis le goûter? — Sophie, dès ce soir, quelle que soit l'intention de M. Duportail, je pars avec toi pour Gorlitz; nous irons nous jeter aux pieds de ton père... — Ah! jamais, jamais je n'oserai me présenter devant lui. — Tu ne m'aimes donc pas? — Je ne t'aime pas! moi! ah! Faublas, ah! mon ami! Sophie, maintenant avilie à ses propres yeux, bientôt déshonorée aux yeux de sa famille entière, ta Sophie pourrait-elle supporter la vie si ton amour ne lui restait pas?... Cher amant! cher époux! mon repentir t'offense, mes remords t'outragent : eh bien! pardonne-moi mes remords et mon repentir : va, dans ce moment même, où ma conscience alarmée gémit, ah! je le sens bien, ma raison égarée, ma faible raison, cède encore à ma passion fatale! »

Sophie se jeta dans mes bras : un même lit nous reçut tous deux. Il était plus de midi quand nous nous endormîmes; un bruit affreux nous réveilla quelques heures après.

« Ne vous en avisez pas, criait Derneval, je brûle la cervelle à quiconque ose entrer ici! » Au moment même on m'ordonne d'ouvrir ma porte; j'entends avec autant de surprise que d'effroi la voix de mon père. Sophie tremblante se cache sous la couverture; je m'habille à la hâte et très-négligemment, j'ouvre ma porte. M. Duportail entre avec le baron de Faublas : « Vos indignes projets sont donc remplis! me dit celui-ci : vous avez donc osé... » A l'instant même ceux qui frappaient à la porte de Derneval entraient dans ma chambre. Je reconnais madame Munich : « Le



voilà! c'est lui, » dit-elle à un vieillard qui la suit. L'inconnu m'appelle infâme ravisseur, et met l'épée à la main. Je saute sur la mienne, je m'écrie : « Quel est donc cet insolent étranger? » Le baron m'arrête, il me dit : « Malheureux! c'est un père qui vient chercher sa fille à Paris le jour même

que vous l'enlevez ! — Quoi ! monsieur serait... » Le vieillard m'interrompit. « Je suis le baron de Gorlitz. »

A ce nom, Sophie jette un cri terrible; elle écarte la couverture et les rideaux, se soulève avec effort, étend les bras vers son père et s'évanouit. « Ainsi le crime est consommé, » s'écrie M. de Gorlitz à la vue de Sophie presque nue. M. Duportail a peine à retenir mon père, qui m'accable de reproches. Le baron de Gorlitz me crie de me mettre en garde : « Tu as déshonoré ma vieillesse, vil séducteur; je veux me venger ou mourir. » Il dirige vers moi la pointe de son épée; je jette la mienne à ses pieds : « Frappez, je ne me défendrai pas contre le père de Sophie; mais plaignez votre fille, écoutez sa justification. Sophie se meurt, secourons-la. — La secourir! répond M. de Gorlitz; que cent coups mortels me vengent et la punissent! » Il court à sa fille l'épée haute; je me précipite sur lui, je le saisis au corps. « Barbare! prends ma vie; mais garde-toi d'approcher de Sophie, je la défendrais même contre son père... Monsieur, daignez m'entendre; votre fille est innocente, c'est moi qui l'ai perdue, je suis seul coupable. »

Tandis que je m'efforce de fléchir M. de Gorlitz, tandis que M. Duportail essaie de calmer la fureur de mon père, madame Munich prodigue à ma Sophie des secours inutiles. Sophie vient de pousser un long soupir et d'ouvrir les yeux ; mais, en voyant ceux qui l'environnent, elle est retombée dans un évanouissement plus profond.

C'est alors que Derneval, suivi de trois hommes armés, se précipite dans ma chambre; il demande fièrement de quel droit on vient troubler le repos des voyageurs. « Et quel intérêt prenez-vous à nos querelles? » lui répond mon père sur le même ton. Je ne sais quelle réplique Derneval

lui prépare; mais, forcé de partager mon attention entre plusieurs objets également chers, je crie à Derneval : « Mon ami, modérez-vous; voilà mon père, et voilà le père de Sophie. » Derneval et ses gens se retirent; mais ils s'arrêtent dans le corridor.

Cependant M. de Gorlitz s'est assis; aux emportements de sa colère a succédé tout à coup un calme apparent. Il garde un effrayant silence; d'un œil sec il contemple tour à tour mon père, sa fille et moi. Je le crois livré au plus affreux désespoir, car je sais que les grandes douleurs sont muettes et n'ont pas de larmes.

Mon père s'approche et tâche de le consoler. Je vole à Sophie, que madame Munich veut rappeler à la vie. M. Duportail est au chevet de son lit; il n'a pas l'air moins ému, moins agité, moins tremblant que moi. En un instant je répète cent fois le nom de mon amante; à ma voix elle ouvre un œil mourant : « Hélas! tu m'as perdue, » me dit-elle, et ce reproche trop mérité augmente pour moi l'horreur de cet affreux moment.

Mon père continue de dire à M. de Gorlitz ce qu'il croit le plus propre à calmer sa douleur. Celui-ci l'interrompt sans cesse par cette exclamation si cruelle : « Elle n'est point ma fille! » M. Duportail unit ses prières à celles de mon père; il dit à M. de Gorlitz : « Ah! du moins écoutez sa justification! il ne se peut guère que votre fille soit tout à fait innocente, mais peut-être est-elle excusable. Sous des dehors aussi intéressants, cache-t-on un cœur corrompu? Écoutez sa justification.

Le baron de Gorlitz. — Messieurs, je vous répète à tous deux qu'elle n'est point ma fille.

M. Duportail. — Mais...

LE BARON DE GORLITZ. — Elle n'est pas ma fille, sa gouvernante le sait bien; madame Munich vous dira que j'avais adopté cette enfant pour lui donner une partie de mes biens. Elle avait à peine sept ans quand mes collatéraux avides et jaloux tentèrent de l'empoisonner; c'est pour cela que je l'ai fait élever en France.

M. DUPORTAIL (*ému*). — Elle n'est pas votre fille! connaissez-vous ses parents?

LE BARON DE GORLITZ. — J'aurais pu les découvrir sans doute, je ne les ai point cherchés; c'est un crime dont le ciel ne permet pas que je recueille le fruit

M. DUPORTAIL (*vivement*). — Monsieur!...

LE BARON DE GORLITZ (*avec humeur*). — Monsieur, daignez me donner un moment d'attention. »

Qu'on se figure l'inquiétude que j'éprouve pendant cette étrange explication. Sophie voudrait parler, sa faiblesse ne le lui permet pas; mais elle écoute péniblement. Son visage se couvre d'une pâleur mortelle; une sueur froide coule sur son front décoloré.

« Messieurs, continue le baron de Gorlitz, j'ai passé ma vie au milieu des armes. En 1771 je servais dans les armées russes, nous faisions la guerre à des Polonais révoltés.

M. DUPORTAIL. — A des Polonais! en 1771?

LE BARON DE GORLITZ. — Oui, monsieur; mais vous m'interrompez à chaque instant... Après une sanglante victoire remportée sur eux, je ne demandai pour ma portion d'un butin considérable qu'un enfant âgé de deux ans à peu près.

M. DUPORTAIL (*se lève et court vers Sophie*). — Ah! ma chère Dorliska!

LE BARON DE GORLITZ (*le retenant*). — Dorliska! c'est le nom que j'ai trouvé écrit au bas d'une miniature attachée sur sa poitrine.

M. DUPORTAIL (*tire promptement un portrait de sa poche*). — Monsieur, voilà le pareil portrait... O ma fille! ma chère fille!

LE BARON DE GORLITZ (*le retenant encore*). — Votre fille! monsieur, quelles sont les armes de votre maison?

M. DUPORTAIL (*montrant son cachet*). — Les voilà!

LE BARON DE GORLITZ. — C'est cela même; elle les porte gravées sous l'aisselle. »

Sophie pousse un cri, recueille ses forces, tend les bras à M. Duportail; Lovzinski l'embrasse et pleure.

« Ah! ma chère fille, tu m'es enfin rendue! mais, hélas! en quel lieu! dans quel état je te trouve! Quelle amère douleur empoisonne le moment le plus heureux de ma vie! Dorliska! sais-tu quelle était ta mère? Ta mère brûla pendant plusieurs années d'un amour légitime et chaste; amante vertueuse, elle fut digne de devenir épouse; mère tendre, elle ne cessa de pleurer ta perte; ton souvenir remplit ses derniers moments. « Cherche partout ma chère Dorliska, » ce furent les derniers mots que prononça Lodoïska mourante. Moi, depuis douze ans, je me suis occupé d'un soin si cher à mon cœur; depuis douze ans je n'ai pas imaginé de plus grand bonheur que celui de retrouver ma fille adorée... Hélas! et quand je la tiens dans mes bras, je gémis sur elle et sur moi!... O la plus sage des épouses! ô la plus respectable des mères! Lodoïska, tes mânes fidèles errent sans doute autour de nous. Que tu dois plaindre Dorliska séduite, maintenant au pouvoir d'un ravisseur! que tu dois plaindre Lovzinski, devenu, par un destin bizarre et cruel,

le complice de l'enlèvement de sa fille, le témoin de son déshonneur ! »

M. Duportail se jette dans un fauteuil; sa fille éperdue oublie qu'elle est presque nue ; elle se précipite hors de son lit et tombe aux pieds de son père. Madame Munich attentive saisit la courte-pointe dont elle enveloppe Sophie. Celle-ci s'écrie :

« Ah! vous êtes mon père; mon cœur me le dit, votre générosité me le prouve; vous daignez reconnaître une fille indigne de vous ! »

M. Duportail repousse sa fille, il détourne le visage : « Cruelle enfant ! » lui dit-il.

Sophie tient une de ses mains, je m'empare de l'autre, je me jette aux genoux de Lovzinski.

« Ah! monsieur, votre douleur me tue! Je ne suis plus heureux, puisque vous souffrez ; mes fautes deviennent plus graves puisqu'elles coûtent des larmes à mon ami, à l'ami de mon père, au père de ma Sophie ! Lovzinski, vous êtes outragé; mais que votre colère retombe tout entière sur celui qui l'a méritée... votre fille est innocente. Votre fille !... si vous saviez dans quels piéges elle fut attirée, combien de temps elle résista à la séduction, par combien de combats elle m'a fait acheter ma coupable victoire !... Lovzinski, votre fille est innocente; lavez vos affronts dans mon sang... ou plutôt, vous qui portez un cœur sensible et tendre, vous qui connaissez le pouvoir d'un amour vif et mutuel, vous qui savez combien les passions peuvent égarer un jeune homme ardent, une fille abusée; Lovzinski, ne soyez point inexorable, ayez pitié de notre âge; excusez-la... pardonnez-moi. D'un mot vous pouvez réparer nos crimes et légitimer nos faiblesses; conduisez-nous au pied des autels : là je

répéterai les serments qui m'unissent à ma Sophie; là vous retrouverez votre Dorliska. »

Mon père joint ses prières aux miennes : M. Duportail paraît ému, il se tait pourtant; mais on voit qu'il médite sa réponse. Enfin, il embrasse sa fille avec un mouvement passionné, il me regarde sans colère, et, d'un ton calme, il demande que tout le monde se retire, qu'on le laisse passer le reste de la soirée avec sa fille.



SIX SEMAINES DE LA VIE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS,

POUR SERVIR DE SUITE A SA PREMIÈRE ANNÉE.



Le lendemain j'épousai Dorliska.

L'auguste cérémonie s'achevait. Dans un discours qui m'avait paru long, l'éloquent ministre venait de nous recommander des vertus que je ne croyais pas difficiles. Sophie me nommait son époux; ma bouche répétait à Sophie un serment qu'avouait mon cœur, lorsque la voûte sacrée retentit d'un cri lamentable et perçant.

Chacun se retourne effrayé. Déjà, loin des spectateurs étonnés, s'est élancé vers les portes du temple un jeune homme dont je n'aperçois plus que l'uniforme bleu.

On l'a vu quelques instants auparavant entrer précipitamment, brusquement fendre la foule, s'approcher de l'autel avec la plus grande agitation. Ses regards sont tom-

bés sur Sophie; d'une voix plaintive il a dit : *C'est donc elle!* et puis il a. poussé ce long gémissement dont mon cœur s'est ému. Inquiet et curieux, je veux voler à lui; mon père s'y oppose et m'arrête; mais mon généreux ami, mon cher compagnon d'armes et d'amour, Derneval, plus libre et non moins alarmé que moi peut-être, Derneval court aussitôt sur les traces de l'inconnu.

C'est pendant le tumulte momentané causé par cet événement étrange que Sophie se penche à mon oreille, et me dit en tremblant : *O mon ami! prends garde à moi!*

J'allais lui répondre, j'allais l'interroger, quand M. Duportail, un moment distrait dans le trouble général, mais apparemment aussitôt rappelé par le mouvement qu'il a vu faire à sa fille, vient reprendre auprès d'elle la place que peut-être il se repent d'avoir un instant quittée. Je le vois lancer un regard sévère sur ma timide épouse, qui baisse les yeux en pâlissant. Une foule de réflexions cruelles tourmentent mes esprits dans le court espace de temps qu'emploie le ministre pour terminer la cérémonie.

« Quoi! Derneval, mon ami, quoi! sitôt de retour!... Eh bien! ce jeune homme, le connaissez-vous? Quel est-il? que veut-il? que vous a-t-il dit? — Mon cher Faublas, ses gens lui tenaient dans le cloître un cheval tout prêt; il était au bout de la rue avant que je fusse à la porte du temple. — — Et vous ignorez ce qu'il est devenu? — Mon ami, il courait au galop, et j'étais à pied. A tout hasard, je me serais volontiers jeté dans la voiture qui a conduit madame de Faublas ici, mais l'indocile cocher n'a pas voulu marcher. — Derneval, vous ne savez pas combien j'ai d'inquiétude... Promettez-moi de ne pas nous quitter aujourd'hui, ne partez que demain. — Demain? Si dès aujourd'hui mes persé-

cuteurs... — Je crois vos dangers possibles, mais les miens sont peut-être inévitables. Depuis la terrible scène d'hier, depuis que le baron de Gorlitz et madame Munich sont partis, Lovzinski s'est emparé de sa fille, de sa fille, que je n'ai revue qu'aujourd'hui, que je n'ai revue qu'à l'autel. A peine a-t-on daigné souffrir que je lui adressasse un mot, toute réponse lui semblait interdite; ce n'est qu'aux pieds de l'Éternel qu'elle a pu me renouveler sa foi, ce n'est qu'à ma femme qu'on m'a permis de jurer que j'adorerais toujours mon amante! Derneval, examinez Lovzinski, remarquez son visage sombre et soucieux, son regard observateur et défiant; lui trouvez-vous cet air de satisfaction que montre toujours un bon père qui donne à sa fille l'époux désiré? A-t-il, dites-moi, le maintien noblement orgueilleux d'un homme offensé qui pardonne?... Et ma chère Dorliska, ma jolie cousine, ma belle Sophie, quelle impression de tristesse profonde je vois sur cette figure céleste que devrait embellir l'idée d'un bonheur suprême aujourd'hui légitime!... et dans ses yeux obscurcis une larme qu'elle s'efforce de retenir! Qui peut donc altérer sa félicité? qui peut lui faire d'un jour d'allégresse un jour de tourment? Quelle crainte ou quel regret?... Ce jeune homme, d'où la connaît-il? que venait-il faire ici?... Un affreux soupçon déchire mon cœur... Mais non, Sophie ne peut me trahir: elle va donc succomber victime d'une trahison! *C'est donc elle!* a dit l'inconnu. *Prends garde à moi*, m'a dit Sophie. Mais comment la défendre? Quels sont nos ennemis? A quels périls faut-il me préparer? Derneval, je vous en conjure par notre confraternité, ne m'abandonnez pas dans des circonstances aussi critiques. Si vous me quittez, je suis perdu. Une obscurité profonde couvre les desseins de nos

ennemis, une incertitude affreuse enchaîne toutes mes facultés. Comment prévenir des complots que j'ignore? Et, dans la foule des malheurs que je pressens, comment deviner celui qui peut m'accabler? »

Je n'attendis pas la réponse de Derneval, car Sophie, toujours accompagnée de son père, regagnait déjà les portes du temple. « Mon ami, ne venez-vous pas? » me dit-elle. Il y avait dans son regard tendre une expression de douleur si forte, il y avait dans l'inflexion de sa voix une altération si marquée, que je sentis s'accroître encore mon inquiétude mortelle.

Nous arrivions dans le cloître. Est-ce par distraction ou par incivilité que Lovzinski, sans prendre garde ni à Dorothée ni à mon père, fait monter sa fille la première et se place aussitôt à côté d'elle? Pendant que je me fais cette question, Lovzinski ferme la portière, et le cocher, déjà prêt, donne aux chevaux de grands coups de fouet. La voiture, rapidement emportée, est à plus de cinquante pas de distance avant qu'aucun de nous soit sorti de la profonde stupéfaction où le jette cette fuite imprévue. Le premier je me réveille; plus prompt que l'éclair, je m'élance; la grandeur de la perte que je puis faire, l'espérance de recouvrer l'inappréciable bien qu'on m'enlève, ajoutent à ma légèreté naturelle des forces extraordinaires; je me sens une vigueur plus qu'humaine; bientôt j'atteindrai la voiture, bientôt j'arracherai ma femme à son ravisseur... Mais, hélas! Derneval et mon père sont, trop tôt pour moi, revenus de leur étonnement, et leur activité bruyante va me devenir plus funeste que la funeste immobilité dans laquelle je les ai laissés. Tous deux ils me suivent de loin en criant de toutes leurs forces : « Arrête! » Moi, je cours si vite que

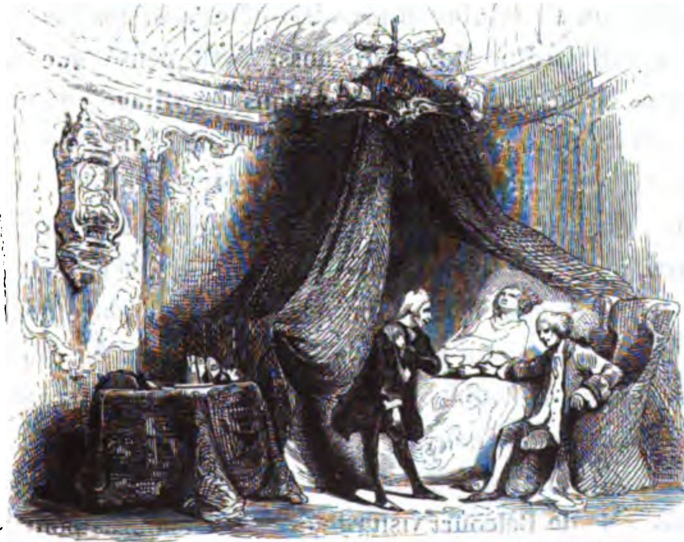
je ne puis crier. Plusieurs soldats viennent à passer; en me voyant seul et silencieux brûler le chemin de mes élans rapides, ils imaginent que c'est moi qu'on poursuit. Tout à coup le cercle est fait, et me voilà environné : je veux m'expliquer, je parle français à des Allemands! Désolé de n'être pas compris et de perdre en vains discours un temps si précieux, j'essaie de forcer la barrière; mais que peut un homme contre huit? Ma résistance ne fait que les irriter; ils me maltraitent. Ce n'était rien que des coups, je les sentais à peine; mais j'entendais le bruit sourd que faisait la voiture déjà beaucoup plus éloignée, et chaque tour de roue était un coup de poignard pour mon cœur. Tout en me débattant, je jette sur la route un regard douloureux; dans le lointain je distingue à peine un faible nuage de poussière. Alors, saisi d'un mortel désespoir, je sens expirer mon courage et s'anéantir mes forces; alors se fait dans toute la machine ébranlée la plus prompte et la plus affreuse des révolutions... Je tombe sans connaissance aux pieds des barbares qui m'ont arrêté, aux pieds de mon père et de mes amis qui ont enfin pu me rejoindre. Je tombe... Ah! Sophie, mon âme te suit!

Malheureux chevalier! quand tu revins à toi, où étais-tu?

Sur un lit de douleur Le baron veillait à mon chevet, qu'il baignait de ses larmes. Sophie fut le premier mot que je prononçai quand je recouvrai ma raison. « Voyez comme sa tisane a déjà fait son effet! dit un petit homme que j'aperçus derrière le baron; voilà l'accès passé! il entre demain dans son quatrième jour. — Quoi! monsieur, je ne suis ici que depuis trois jours? Quoi! mon père, il n'y a que trois jours qu'ils m'ont arraché Sophie? — Oui, mon ami, me répondit-il en sanglotant, trois jours se sont écou-

lés depuis que ton père désolé attend que tu le reconnaisses et que tu le nommes. — Ah! pardon, cent fois pardon... Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez concevoir quel énorme fardeau pèse sur mon cœur, combien je me sens accablé du poids de mon infortune. — Tel est, mon fils, l'effet ordinaire des passions qui égarent la jeunesse insensée. Elles ont d'abord amolli ton âme au sein des plaisirs; maintenant elles te livrent sans force aux coups de l'adversité. A Dieu ne plaise que je veuille aujourd'hui te reprocher tes fautes; le sort t'en a trop cruellement puni. Tu as besoin d'un appui; ce sont des secours que je prétends te donner. Mon fils, entends ma voix gémissante, recueille mes consolations paternelles. Écoute un ami tendre qui souffre de tes maux, un père alarmé qui frémit pour lui-même en tremblant pour toi. Ta Sophie t'appartient, nul ne peut t'en priver. Duportail, en la conduisant au temple, a perdu tous ses droits sur elle. Mon ami, nous la chercherons. En quelque lieu que nous puissions la découvrir, je te promets de ne rien négliger pour la tirer de sa retraite, je te promets de te rendre ta femme. Toi, mon ami, rappelle ton courage, ouvre ton cœur à l'espérance, prends pitié de ma peine extrême, et rends-moi mon fils. — Oui, qu'il continue sa tisane de la *Véronnière*, interrompit le petit homme, et nous le guérirons. — Ah! mon père, je vous devrai deux fois la vie. — Et moi, monsieur, reprit le petit homme, croyez-vous ne me rien devoir? Comptez-vous pour rien les boissons que depuis ce matin je vous administre? — Mon père, sait-on au moins ce qu'elle est devenue? — Non, mon ami; Derneval et Dorothée sont partis avant-hier, et m'ont promis de faire des recherches. — Messieurs, dit encore le petit homme, voilà un entretien qu'il faut finir.

Nous guérirons ce jeune homme-là, puisqu'il parle déjà raison ; mais qu'il se taise et qu'il continue sa tisane. Demain tout ira bien, et nous pourrons le faire transporter. » Le petit homme, en parlant ainsi, alla remplir une énorme tasse, et, me l'apportant d'un air de triomphe, m'invita doucereusement à avaler ce breuvage consolateur. Un amant jeune et vif à qui l'on vient offrir un verre de tisane quand il demande sa maîtresse enlevée peut bien ressentir un mouvement d'impatience et n'être pas exactement poli. Je pris le vase avec promptitude, et je le vidai lestement sur la tête pointue de mon Esculape. L'épais liquide, découlant le long de sa face oblongue, inonda aussitôt son maigre corps. « Ha! ha! dit froidement le petit homme en épongeant sa ronde perruque et son habit court, il y a encore du délire! Mais, monsieur le baron, que cela



ne vous inquiète pas, qu'il continue sa tisane; seulement,

ayez soin de la lui donner vous-même, parce que, comme vous êtes son père, il n'osera peut-être pas vous la jeter au nez. »

Le meilleur médecin est celui qui, connaissant nos passions, sait les flatter quand il ne peut les guérir. Aussi les promesses du baron préparèrent mon rétablissement bien plus efficacement que ne l'aurait pu faire la tisane du petit homme. Dès le lendemain, je me sentais mieux; je fus transporté comme on me l'avait annoncé la veille. Nous allâmes au village de Hollriss, situé à deux lieues de Luxembourg, occuper une maison bourgeoise que mon Esculape venait d'acquérir tout récemment. On avait conseillé cette retraite au baron. La tranquillité du lieu, sa gaieté champêtre, le charme de la campagne, les travaux de la saison, tout m'y offrirait, avait-on dit, de consolantes distractions ou des occupations utiles; je pourrais sans aucun danger respirer un air salubre et prendre un exercice modéré dans un grand jardin. Mon père aussi avait pensé que nous serions beaucoup mieux cachés dans un village obscur; à la précaution, peut-être surabondante, du changement de lieu, il avait ajouté la précaution, sans doute plus nécessaire, du changement de nom. On l'appelait *M. de Belcourt;* je me nommais *M. de Noirval.* Le valet de chambre du baron et mon fidèle Jasmin composaient notre domestique. Mon père avait envoyé le reste de ses gens sur diverses routes, avec la double commission de chercher Lovzinski et de veiller à ce que nous ne fussions pas inquiétés.

En arrivant dans le nouveau domicile qu'il nous avait choisi, M. de Belcourt visita toutes les chambres pour m'y faire donner celle qu'il jugerait la plus commode et la plus tranquille. M. Desprez (c'est le médecin) nous fit remarquer

un petit pavillon entre cour et jardin. Il nous dit qu'il y avait au premier étage trois chambres fort gaies, mais que le dernier propriétaire s'était vu forcé d'abandonner à cause des revenants. « Noirval, répondit mon père en souriant, ne craint pas les esprits : il a maintenant ses pistolets; quand il se portera mieux, il aura son épée. » On me mit donc en possession d'une des trois pièces. Jasmin s'empara gaiement de l'une des deux autres, et promit de garder encore la troisième contre les esprits. M. de Belcourt alla prendre son logement dans le corps de logis plus considérable, situé sur la rue.

La nuit vint, les esprits ne vinrent pas; ils me laissèrent tout entier à mes réflexions douloureuses. O ma jolie cousine! ô ma charmante femme! que je versai de pleurs en songeant à vous!

Où son père l'avait-il conduite? Pourquoi me l'avait-il enlevée? Quelle raison assez puissante avait pu porter à cette extrémité si dangereuse Lovzinski, naturellement compatissant et doux; Lovzinski, dont le cœur avait éprouvé l'irrésistible empire d'une grande passion vainement contrariée? L'inconsolable époux de Lodoïska devait-il être un père cruel? D'ailleurs un prompt hymen n'avait-il pas réparé ce qu'il appelait mes égarements? Que pouvait exiger de plus l'honneur de sa maison, involontairement compromis? Enfin, n'était-ce pas à mes fautes mêmes qu'il devait le bonheur inespéré d'avoir retrouvé son adorable fille? Et l'ingrat osait me la ravir! et le barbare ne craignait pas de l'immoler!... Oui, sans doute, de l'immoler! Accablée de ce coup affreux, Dorliska, l'infortunée Dorliska... O ma Sophie! si déjà tu n'es plus, du moins en me donnant ta dernière pensée tu auras emporté le juste espoir de

n'être pas pour long-temps survécue. Va, je ne tarderai pas à l'accomplir. Bientôt, loin du monde jaloux, loin des pères dénaturés, libre de l'insurmontable fardeau des tyranniques bienséances, affranchi du joug odieux des préjugés persécuteurs, j'irai, j'irai, satisfait et tranquille, me réunir à mon épouse heureuse et consolée. Bientôt, au sein d'une inaltérable paix, dans l'Élysée promis aux vrais amants, nos âmes, plus intimement rapprochées, s'enivreront des délices d'un éternel amour.

Ainsi, dans le calme des nuits, ma douleur se nourrissait des idées les plus propres à l'augmenter. Le jour m'apportait quelque repos. Mon père, toujours levé avant l'aurore, ne se lassait pas de me répéter ses promesses: il me parlait des moyens qu'il comptait employer avec moi pour retrouver ma femme, et, ne paraissant pas douter de leur succès, il me défendait de mon désespoir. Par un de ses décrets immuables et bienfaisants, la nature a voulu que la crédulité naquît de l'infortune. Rarement l'espérance abandonne un mortel malheureux, et plus ses maux sont grands, plus aisément on lui persuade qu'ils vont bientôt finir.

Quelquefois agité d'un soupçon inquiétant, je demandais à mon père ce qu'il pensait de ce jeune homme dont je croyais encore entendre le lamentable cri. M. de Belcourt ne savait que me répondre quand je le priais de me dire comment cet inconnu avait pu nous suivre à Luxembourg, quel dessein l'y amenait, en quel temps il avait connu Sophie, et pourquoi Sophie ne m'avait jamais parlé de lui.

Quelquefois aussi, reportant ma pensée moins triste sur cette foule d'événements qui avaient rempli ma seizième année, je me plaisais à donner quelques souvenirs à cette

intéressante beauté par qui le commencement de ma carrière, semé de tant de fleurs, m'avait été si doux. Pauvre marquise de B*** ! qu'est-elle devenue? .. Peut-être enfermée! peut-être morte! Lecteur équitable, je m'en rapporte à vous : pouvais-je, sans ingratitude, refuser quelques larmes au sort de cette femme malheureuse, seulement coupable de m'avoir trop aimé?

Je ne dois point oublier de dire que mon cher docteur aussi, M. Desprez, continuait à me donner de salutaires distractions. Tous les matins il me demandait si quelque revenant ne m'avait pas tourmenté; tous les soirs il me recommandait de continuer l'*excellente tisane de la Véronnière ;* mais, quoique je l'en priasse instamment, il ne voulait jamais me la donner lui-même. J'étais étonné que mon père m'eût choisi cet étrange Esculape, qui ne croyait qu'à sa tisane et aux revenants. Voici ce que m'apprit M. de Belcourt, à qui j'en parlai. Le plus habile médecin de Luxembourg, d'abord consulté sur mon état, avait ordonné des remèdes et le régime nécessaires; M. Desprez, instruit qu'on avait arrêté de conduire le malade à la campagne dès que le transport pourrait se faire sans danger, était venu dès le troisième jour offrir à mon père ses services et sa maison. Le premier médecin, en applaudissant au choix du lieu, qu'il connaissait, avait rejeté la concurrence humiliante et dangereuse d'un moderne confrère qu'il ne connaissait pas. M. de Belcourt, pour mettre les rivaux d'accord, avait accepté les soins de l'un et la maison de l'autre.

C'était le médecin connu de Luxembourg qui me gouvernait; l'ignoré docteur de Hollriss n'avait d'autre mérite que celui de nous louer sa maison fort cher. J'étais le maître

de craindre ses revenants; mais je n'avais rien à redouter de ses ordonnances.

Plus de huit jours, cependant, s'étaient passés, lorsqu'enfin nous reçûmes des nouvelles encourageantes. Dupont, celui de nos domestiques que mon père avait envoyé sur la route de Paris, écrivit qu'en sortant de Luxembourg il avait appris à la première poste qu'on venait d'y donner des chevaux à un homme d'un âge mûr, accompagné d'une jeune fille éplorée. Dupont, ne doutant pas que ce ne fût ma femme et mon beau-père, les avait suivis de près jusqu'aux environs de Sainte-Menehould, où malheureusement il s'était démis la cuisse en tombant de cheval. Cet accident l'avait empêché de nous faire passer plus tôt l'intéressant avis qu'il nous donnait.

M. de Belcourt, habile à saisir tout ce qui pouvait flatter mon espérance, ne manqua pas de m'observer que désormais l'objet de nos recherches, devenu plus facile, se trouvait circonscrit dans l'étendue du royaume, ou plutôt dans l'enceinte de la capitale. « M. Duportail, ajouta-t-il, a bien senti qu'il pouvait, sans courir un grand danger, retourner à Paris, où on le connaît peu; et qu'en supposant que nous parvinssions à découvrir sa retraite, nous n'oserions l'y venir troubler. — Je l'oserai, m'écriai-je avec transport; je l'oserai, mon père, et bientôt j'embrasserai ma Sophie. »

Le même jour vint une lettre de M. de Rosambert, à qui M. de Belcourt, depuis notre changement de demeure et de nom, avait fait passer les détails de ma funeste aventure. Le comte, toujours caché dans l'asile qu'il s'était choisi, se portait déjà beaucoup mieux, et comptait venir bientôt nous joindre et me consoler. Il avait envoyé au couvent savoir des nouvelles

d'Adélaïde, que notre absence inquiétait beaucoup et chagrinait davantage. Le marquis n'était pas mort; Rosambert ne disait pas un mot de madame de B***. Le silence qu'il affectait sur le compte d'une femme trop malheureuse et trop aimable, dont il ne pouvait douter que le sort incertain ne dût exciter au moins ma vive curiosité, me parut étrange. Je ne fus pas moins surpris qu'il ne m'eût pas écrit en même temps qu'à M. de Belcourt; mais, en y réfléchissant plus mûrement, je devinai que mon père, pour le moment peu curieux de me voir occupé de cette correspondance, interceptait ses lettres.

Si, dans les nouvelles que je venais de recevoir, il n'y avait rien d'assez positif pour me rassurer entièrement, j'y trouvais du moins de quoi me tranquilliser un peu. Ma convalescence commença. Le petit docteur contestait à l'amour et à la nature le mérite de cette prompte cure, pour en attribuer tout l'honneur à la fameuse tisane si rarement bue. Une chose seulement lui faisait croire que quelque divinité propice veillait sur nos destinées : les revenants ne m'avaient pas encore tourmenté depuis que nous habitions notre nouvelle demeure! M. Desprez me parlait si souvent de ses revenants, qu'enfin je le priai de vouloir m'apprendre ce qui pouvait donner lieu à cette éternelle plaisanterie. Aussitôt, d'un ton sérieux, il commença ce triste récit :

« Une petite métairie, dont le fermier s'appelait Lucas, existait sur le terrain même où nous sommes, à la place de ce petit corps de logis, qui, par conséquent, n'existait pas. — Votre conséquence est frappante, monsieur Desprez. — Lucas adorait sa femme Lisette, et Lisette adorait son mari Lucas. Si Lucas n'avait jamais aimé que Lisette, peut-être que Lisette aurait toujours aimé Lucas. — Eh! bon Dieu!

monsieur Desprez, que de Lisette et de Lucas! — Monsieur, puisque je conte une histoire, il faut bien que je nomme les



personnages! —. Vous avez raison, docteur; mais quand vous les nommeriez moins souvent, il n'y aurait pas de mal; cependant ne vous gênez pas. — Je vous ai déjà fait entendre fort adroitement que Lucas et Lisette étaient mariés ensemble. A présent, je crois devoir vous prier de remarquer que, pour qu'un mariage soit heureux, il faut que les époux fassent bon ménage. — Excellente remarque, monsieur Desprez! — Et, pour que les époux fassent bon ménage, il est nécessaire qu'ils aient des goûts d'espèce semblable et des humeurs de qualité pareille. — Bravo! docteur. — Or, je vous ai dit que Lucas aimait autre chose que sa femme. — Ha! monsieur Desprez, que vous contez bien! — N'est-il pas vrai que je n'oublie rien? — Et vous vous répétez, de peur qu'on n'oublie. — C'est qu'il faut être clair, monsieur. Or donc, cette autre chose que Lucas

aimait autant et peut-être plus que sa femme, c'était le bon vin du pays à trois sous la pinte, *mesure de Saint-Denis;* et ce goût différent que la femme avait, c'était celui de l'eau de la fontaine, car elle ne pouvait souffrir le jus de la treille. — Comment! docteur, de la poésie? — Quelquefois je m'en mêle, monsieur. Il y avait dans le goût de Lucas cet inconvénient que, le vin échauffant les fibres irritables de son estomac, portait aux fibres chaudes de son cerveau brûlé les vapeurs âcres qui faisaient qu'il était grossier, méchant et brutal quand il avait bu. — Voilà, permettez-moi de vous le dire, docteur, une définition presque digne du *Médecin malgré lui*. — Vous m'offensez, monsieur; moi, je le suis devenu malgré tout le monde; mon génie médical m'a entraîné... Et, dans le goût tout différent de Lisette, il y avait cet autre inconvénient tout contraire, que l'abondance d'eau noyant ses viscères relâchés, délayant trop ses aliments mal cuits, détruisant enfin le ton des ressorts, troublait les digestions, préparait un mauvais chyle, causait le malaise, les insomnies, les bâillements, l'ennui, et portait aux membranes affaiblies de sa petite cervelle cette humeur tenace et mordicante qui fait que les petites femmes qui ne boivent que de l'eau sont en général criardes, entêtées et revêches. Or vous voyez, monsieur, qu'il aurait fallu fondre ensemble ces deux goûts extrêmes et différents pour n'en composer qu'un seul et même appétit bien ordonné. Il aurait fallu que Lisette mît un peu de vin dans son eau, que Lucas mît beaucoup d'eau dans son vin; parce que le tempérament du mari et le tempérament de la femme auraient bientôt sympathisé par un juste milieu; parce que leurs humeurs se seraient trouvées parfaitement d'accord; parce que... — Ne vous tourmentez pas, docteur, je devine le

reste. — Il demeure donc prouvé, monsieur, que si les choses avaient été réglées de la manière que je viens de vous expliquer, il ne serait pas arrivé à ces malheureux époux la funeste catastrophe dont il me reste à vous entretenir. — Voyons, docteur, la catastrophe. — C'était, monsieur, l'an 1773, le vendredi 13 octobre, à huit heures treize minutes du soir. Je vous observerai, en passant, que le concours de plusieurs nombres treize est toujours fatal. — J'en faisais tout bas la remarque, monsieur Desprez. — On achevait alors la vendange, parce que les vignes avaient mûri tard cette année. Lucas, en sortant de la cuve où il venait de fouler le raisin, avala treize pleins verres de vin nouveau. Quand il rentra dans la ferme, ce n'était plus un homme, c'était un diable. Malheureusement sa femme Lisette avait mangé à son dîner une petite omelette aux rognons de treize œufs, et n'avait bu que de l'eau. La digestion s'était faite péniblement. Lisette, en voyant Lucas un peu gris, bâilla, fit la grimace, et tint un propos aigre. Lucas répondit par un geste menaçant et par un gros mot. Dans un petit moment d'humeur, Lisette jeta treize assiettes à la tête de Lucas; Lucas, dans un premier mouvement, assomma Lisette de treize coups de broc. Quand il la vit morte, il sentit qu'il l'aimait; il se jeta comme un désolé sur le *cadavre*, et lui demanda pardon de l'avoir *tuée*. « Hélas ! s'écriait-il piteusement, voilà pourtant la première fois que cela m'arrive ! Enfin, il se releva d'un air réfléchi, alla droit à sa cuve, les bras croisés, et s'y insinua tout doucement la tête la première. On l'en retira au bout de treize secondes; il était déjà mort et noyé. — Ah ! docteur, la belle et longue histoire ! — Je ne la fais pas, monsieur; c'est la *traduction* du pays; mais apprenez les suites. La

justice, indignée, prit connaissance de l'affaire. Elle s'empara du corps de Lucas, qui, très-heureusement pour lui, n'avait plus d'âme; elle le fit pendre par les pieds. On rasa la ferme, et le terrain fut mis à l'encan. Celui qui l'acheta s'en trouva mal, il n'osa jamais habiter ce petit corps de logis; et la raison, la voici : tous les ans, dans le temps des vendanges, quelquefois plus tard, il se fait un changement affreux. La nuit vient, le ciel *pâlit*, la terre *frissonne*, les éléments *sont en convulsion*, le corps de logis saute sur ses fondements, le toit semble danser, les murs paraissent rouges de sang ou de vin. Il se fait dans l'intérieur un horrible charivari : on croit entendre le cliquetis des assiettes et le choc des brocs; on croit entendre les gémissements d'une morte et les cris d'un noyé! — Ah ! monsieur Desprez, la belle histoire! Ah! je vous en supplie, ne la contez plus à personne; réservez-m'en l'exclusive propriété. Je veux, quand je serai de retour à Paris, en faire pour l'Opéra-Comique un joli drame bien réjouissant. J'aurai soin, pour satisfaire tout le monde, d'intercaler dans chaque scène deux ou trois ariettes en vers presque rimés : je retiendrai votre manière, monsieur Desprez, et je n'écrirai pas plus mal que vous ne racontez. Si l'ouvrage est applaudi, s'il commence ma réputation, je tâcherai chaque année de traiter aussi heureusement deux ou trois sujets de cette force-là. Alors les musiciens, qui jugent toujours si bien, s'arracheront mes poèmes; les comédiens, qui ne se trompent jamais, les proposeront pour modèles; certain public, qui jamais ne s'engoue, demandera l'auteur avec un enthousiasme décent. Dans ce siècle de petits talents et de grands succès, mes chefs-d'œuvre auront cent représentations s'il le faut. Partout les sots crieront que je suis un grand homme; et si je n'ai

contre moi que les gens de lettres et les gens de goût, j'arriverai peut-être à l'Académie. »

Assurément ce projet était noble et vaste; mais, comme on le verra par la suite, j'eus tant d'autres choses à faire quand je vins à Paris, que je ne pus m'occuper de son exécution.

L'épouvantable histoire du crédule docteur avait-elle un peu dérangé mon cerveau? C'est ce que va décider la belle dame qui me lit; je veux laisser à sa pénétrante sagacité quelque chose à faire; je me bornerai donc à lui raconter naïvement ce que je crus sentir et voir le lendemain matin. Si vous êtes sensible, ou si vous l'avez été, madame, vous savez que de tous les chagrins ceux du cœur sont les plus amers; vous savez que l'amour, s'il nous donne quelquefois de très-heureuses nuits, nous en fait quelquefois aussi passer de très-mauvaises. Trop souvent, peut-être, il vous arrive de ne pouvoir vous endormir tout de suite, parce que le soir une belle dame, seule entre deux draps, se recueille et réfléchit. En ce moment toujours critique, madame, vous vous rappelez sans doute avec plus d'amertume les torts d'un ingrat, ou vous partagez avec plus de vivacité l'impatience d'un absent. Et quand, depuis minuit jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, vous êtes en proie à vos tendres tribulations, la nature, qui veut que le lendemain encore vous ayez les yeux vifs et le teint frais, la bienfaisante nature vous envoie le sommeil réparateur. Alors, belle dame, n'en rougissez point et convenez-en, celui qui tourmentait vos veilles vient embellir vos songes. Eh bien! voilà précisément ce qui m'arriva. Vous me représentez qu'il n'y a rien de merveilleux à cela; je l'avoue; mais attendez donc. Dans un rêve qui dura deux heures à

peu près, je vis presque continuellement ma jolie cousine; la marquise de B*** se présenta cinq à six fois dans les intervalles; et seulement une fois... ne me grondez pas, belle dame... une fois seulement je crus entrevoir cette charmante petite créature chiffonnée dont je vous ai parlé dans ma première année, cette ingrate Justine, vous savez



bien?... Je ne saurais vous dire laquelle de ces trois beautés m'embrassa; mais, ce que je puis vous certifier, c'est que je fus embrassé; je le fus, madame, et si bien, si bien, que je n'aurais pu l'être mieux par toutes les trois ensem-

ble! Je me réveillai en sursaut : le jour commençait à poindre. D'honneur, belle dame, je sentais sur ma lèvre brûlante la vive impression de cet *âcre* baiser; mes rideaux de toile orange s'agitaient avec un doux frémissement; il se faisait dans mon appartement un petit bruit aigu... Je me jette en bas de mon lit, en trois sauts je fais le tour de ma chambre, qui n'est ni très-longue ni très-large... Il n'y a personne, tout est bien fermé, bien tranquille. Je suis donc fou! L'amour et les revenants m'ont donc tourné la tête! Madame, qu'en pensez-vous? Oh! si vous êtes laide et vieille, vous trouvez mes folies bien impertinentes; mais vous en riez, si vous êtes jeune et jolie.

Quand MM. de Belcourt et Desprez entrèrent chez moi, j'étais encore si affecté du baiser reçu, que je leur racontai qu'un revenant m'avait embrassé. Mon père sourit et augura sur-le-champ mon entier rétablissement. Le docteur parut enchanté, et cependant me conseilla quelques rafraîchissants.

Ceux qui ne croient point aux esprits seront bien étonnés d'apprendre que le surlendemain je fus réveillé comme je l'avais été la surveille; j'éprouvai la même sensation, j'entendis le même bruit : je fis dans ma chambre des recherches plus exactes et non moins inutiles; il fallut en conclure qu'avec mes forces était déjà revenue mon ardente imagination.

O ma Sophie! depuis plusieurs jours je supportais plus impatiemment l'incertitude de ton sort et le tourment de ton absence; je ne cessais de presser mon retour à Paris. Malheureusement mon père venait de recevoir des nouvelles fâcheuses qui semblaient apporter à l'accomplissement de mes vœux d'insurmontables difficultés. On ne par-

lait dans la capitale que de mon aventure et du duel qui l'avait terminée. Des deux parents du marquis, celui contre lequel M. Duportail s'était battu avait été tué. On le regrettait généralement; ses amis, puissants et nombreux, faisaient contre nous de vives sollicitations. Je ne pouvais me montrer dans la capitale sans m'exposer à porter ma tête sur un échafaud. M. de Belcourt paraissait effrayé du danger que je sentais moi-même, et qui pourtant ne m'eût pas arrêté s'il n'eût fallu que le braver pour retrouver Sophie; mais avant d'aller affronter le péril, au moins devais-je savoir en quel lieu gémissait ma femme infortunée. Réduit moi-même à ne pas sortir de la maison que nous occupions, j'allais toute la journée promener dans le jardin ma douleur et mes ennuis.

Un soir, en me déshabillant, je trouvai dans mon bonnet de nuit un billet soigneusement plié; pour adresse étaient écrits ces mots : *Noirval, renvoie ton domestique et lis.* Je renvoyai Jasmin, et je lus :

« S'il est vrai que le chevalier de Faublas ne craigne pas
» les revenants, qu'il brûle ce billet, et qu'il garde cette
» nuit un profond silence, quoi qu'il lui arrive. »

Voilà, m'écriai-je assez haut, une petite plaisanterie du cher docteur! Je brûlai le mystérieux papier, j'éteignis ma lumière, je me couchai et je m'endormis.

Ce ne fut pas pour long-temps. Mon premier sommeil, quoique profond, ne devait pas résister à l'impression accoutumée de ce baiser si vif qui brûlait mes lèvres et faisait palpiter mon cœur. Pour cette fois, un songe vain ne m'abusait plus; ce n'était plus une ombre fugitive qui m'embrassait; dans mon lit même, et bientôt dans mes bras, se trouvait un corps bien vivant dont le voluptueux

contact... Mais doucement donc! étourdi que je suis! j'allais conter tout cela à cette jeune dame, qui déjà se trouble et rougit.

Madame, c'est votre faute aussi. Depuis plus d'un quart d'heure vous feuilletez indiscrètement ce petit livre! Tenez, donnez-le à monsieur l'abbé, qu'aussi bien cela impatiente, et priez-le de vous lire à mi-voix le passage effrayant. Vous, pendant ce temps-là, belle dame, cherchez sur votre toilette un colifichet nécessaire; murmurez à votre femme de chambre deux ou trois plaintes inutiles; essayez devant votre petit miroir quelques grimaces minaudières; parlez bas à la petite Rosette, la chienne chérie; n'ayez pas l'air d'entendre une syllabe de ce qu'on vous lit, et cependant n'en perdez pas un mot.

Eh bien! vous, monsieur l'abbé, que faites-vous donc? — Monsieur le chevalier, je cherche l'endroit. — De l'autre côté, monsieur, page 33, ligne 16..., dont le voluptueux contact... — Ah! dont le voluptueux contact! Monsieur le chevalier, j'y suis. — Eh bien! monsieur l'abbé, finissez la phrase; vous ne le voulez pas? ni moi non plus. Commencez-en une autre.

Aussitôt je me sentis, non pas brusquement saisi, mais mollement attiré par une charmante petite main... que je baisai, monsieur l'abbé, ne vous en déplaise. — Et vous fîtes mal, monsieur le chevalier; loin de l'épouse qu'il adore, un fidèle époux, bien désolé, ne doit baiser la main de personne. — Ha! ha! monsieur; et que vouliez-vous donc que je fisse de cette main-là? — Il fallait, monsieur, la repousser bien promptement, vous jeter hors du lit, appeler du monde, faire apporter des flambeaux. — Oui! et tout cela pour désespérer et compromettre une femme!

et de peur de faire à la mienne une infidélité passagère qu'elle devra ignorer toujours! — Monsieur le chevalier, la fidélité conjugale... — A tort quand elle impose des lois impossibles, monsieur l'abbé. Sans doute j'avais résolu de n'aimer que Sophie; mais puis-je ordonner les événements? Et, pourvu que je ne les prépare pas, qu'a-t-on à me dire? Ne pas chercher l'occasion, soit; l'éviter quand elle va s'offrir, passe encore; mais la repousser quand elle presse! Vous qui parlez, l'auriez-vous fait? — Sans doute. — Sans doute! Mais d'où vient donc ce jeune abbé-là? Est-il tout fraîchement sorti du séminaire? Comment! de l'hypocrisie! Et vous, madame, qui vous êtes chargée de son éducation, vous souffrez tout cela! en vérité, vous n'y songez pas! On sait maintenant qu'un abbé n'est pas plus scrupuleux qu'un colonel; mais cela ne suffit point : il faut encore qu'il ne paraisse pas moins effronté qu'un page. Allez, petit rigoriste de boudoir, je ne crois point à vos délicatesses affectées. Si vous vous étiez trouvé où je me trouvais, vous auriez fait ce que je fis; mille appas séducteurs ne vous auraient pas été vainement offerts; comme moi, vous auriez promené sur tant de charmes une main caressante et curieuse; enchanté du résultat de vos recherches, comme moi, vous auriez dit poliment et bien bas, de peur que votre domestique ne vous entendît dans la pièce voisine : Charmant revenant, que vos formes sont belles, et que vous avez la peau douce!

Oh! oh! monsieur l'abbé, comme vous lisez bien cela! quelle vivacité! quelle chaleur! D'honneur, je craindrais de vous échauffer trop; je n'en dirai pas davantage. Un homme de grand sens m'a représenté qu'en pareil cas il ne fallait pas tout conter, que de toutes manières on gagnait

toujours beaucoup à laisser travailler l'imagination du lecteur, surtout quand ce lecteur était un abbé de cour, ou



une femme de qualité. Belle dame, reprenez le livre hardiment. Seulement je prendrai la liberté de vous faire remarquer, le plus décemment possible, que, dans cette lutte nocturne, un convalescent ne devait pas être vainqueur. Ne vous étonnez donc pas d'apprendre que mon aimable adversaire eut très-promptement l'honneur de ma défaite. Encore si le revenant, moins taciturne, avait bien voulu causer familièrement avec moi! mais il s'obstinait à ne pas répondre un mot. C'était un sûr moyen de me rendormir, moi qui, comme tant d'autres, aime assez à parler quand je n'ai rien à faire.

Lorsque j'ouvris les yeux, le jour venait de paraître, et j'étais seul dans ma chambre. J'y commençai mes perquisitions, déjà plusieurs fois inutilement faites. Mes deux

portes et mes quatre fenêtres se trouvaient bien exactement fermées ; aucune fausse porte n'était pratiquée dans les murs ; il n'y avait point de trappes au plancher, point de coupures au plafond. Par où donc le revenant femelle pénétrait-il chez moi ? Le cher docteur n'avait ni femme ni fille ; la maison n'était habitée que par des hommes. D'où venait donc l'esprit tentateur dont le sexe m'était bien connu ? Lisette voyageait-elle de l'autre monde dans celui-ci pour se venger du pauvre Lucas ? Une fermière dans mes bras ! fi donc ! J'aimais mieux me croire le Tithon rajeuni de la timide Aurore, ou le moderne Endymion de quelque fière déesse humanisée. O ma Sophie ! de tout temps peut-être il était écrit que ton époux prédestiné ne pourrait seulement pendant trois semaines te demeurer fidèle ; mais au moins l'encens qui t'appartenait ne devait brûler que pour une divinité !

Je fus bien aise de consulter sur cette aventure le comte de Rosambert, dont il était bien étonnant que je ne reçusse aucune nouvelle directe. La lettre que je lui écrivis avait trois grandes pages. En vérité, dans les deux premières, il n'était question que de ma Sophie ; j'avais resserré dans la troisième l'inconcevable histoire du joli revenant.

Je l'attendais la nuit suivante ; il ne revint que la huitième nuit. Pressé du vif désir de connaître la nocturne beauté qui me visitait, je lui demandai comment elle s'appelait, car, nymphe ou déesse, elle avait un nom ; depuis quand elle m'aimait, car, sans fatuité, je pouvais me flatter de lui avoir plu ; dans quel endroit elle m'avait rencontré, car elle me traitait au moins comme connaissance. Ces questions et plusieurs autres moins embarrassantes ne me valurent

aucune réponse. Alors, de tous les moyens connus de faire jaser une femme, j'employai le plus décisif; mais le malin démon femelle, avec une présence d'esprit imperturbable, épuisa toutes mes ressources, sans se permettre même une exclamation. Je m'obstinais d'autant plus que ce silence impoli devenait, par la circonstance, une ingratitude. Cette fois, je me comportai assez bien pour obtenir un remerciement : tous mes efforts furent inutiles; je vis avec chagrin que les femmes de l'autre monde, quoique très-sensibles aux bons procédés, n'ont pas, dans les occasions intéressantes, le tendre bavardage, le jargon caressant de la plupart des femmes de ce monde-ci.

Ennemie du jour délateur, ma discrète amante n'attendit pas chez moi le lever de l'aurore. Quand je l'entendis préparer son départ, j'essayai de la retenir; mais elle posa sur ma bouche l'index de sa main droite, sur mon cœur sa main gauche, sur mon front deux baisers; et puis, m'échappant avec un soupir, elle s'en alla prestement je ne sais par où. Seulement je crus distinguer le craquement d'un mur qui s'ouvrait, et l'aigu sifflement d'un gond criard. Apparemment j'avais mal entendu, car je visitai mes quatre murailles dès qu'il fit jour, et le simple papier qui les tapissait, bien uni dans sa surface, ne m'offrit aucune trace de déchirement; mes portes et mes fenêtres étaient bien exactement fermées.

Le même soir, je trouvai dans mon bonnet de nuit un second billet : « Je reviendrai dans la nuit du dimanche au » lundi, si le chevalier de Faublas me promet, foi de gen» tilhomme, de ne faire aucune tentative pour me retenir. » Ah! j'entends; le courrier, c'est mon bonnet de nuit! Le lendemain mon docile commissionnaire fut chargé de mes

courtes dépêches, qui contenaient la promesse qu'on exigeait de moi.



Il vint enfin ce dimanche, peut-être impatiemment attendu ! Bientôt elle allait m'environner de ses ombres perfides, cette nuit si remarquable dans l'histoire de ma vie! Jasmin, qui depuis le dîner s'était absenté, revint sur la brune. Dès qu'il me vit seul, il m'apprit la nouvelle imprévue de l'arrivée de Rosambert : le comte s'était arrêté à Luxembourg, d'où il avait secrètement dépêché vers Jasmin, pour de grandes raisons qu'il me dirait lui-même; il ne pouvait venir à Hollriss qu'une heure avant minuit; il importait extrêmement que personne ne le vît entrer dans la maison; j'étais donc instamment prié de lui ouvrir moi-même, à onze heures précises, la petite porte du jardin.

Je suivis ponctuellement mes instructions. M. de Belcourt, fâché que je le quittasse plus tôt qu'à l'ordinaire, en fit la remarque. M. Desprez répondit par une plaisanterie

dont je ne fus pas d'abord aussi frappé que par la suite : « Laissez aller ce convalescent, dit-il à mon pére; il a sans doute avec les esprits quelque commerce qu'il n'avoue pas. »

Au lieu de monter chez moi, je me glissai doucement dans le jardin. Rosambert m'attendait à la petite porte. « Ho ! bonsoir, mon ami ; où est ma Sophie ? qu'est devenue la marquise ? avez-vous des nouvelles de son père ? son mari vit-il encore ? comment se porte ma sœur ? que dit-on de ce duel ? que pensez-vous de cet inconnu ? que vous semble de ce revenant ? pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? comment vous portez-vous ? — Eh ! de Noirval, un moment donc ! que de vivacité ! quelle impatience ! Vous ressemblez beaucoup à ce petit chevalier de Faublas dont on parle tant dans Paris ! D'abord asseyons-nous sur ce banc, et permettez-moi d'apporter dans mes réponses un peu plus d'ordre que vous n'en avez mis dans vos questions. Mes vigilants émissaires ont vu M. Duportail à Paris ; ils suivront ses traces jusqu'à ce qu'ils aient découvert la retraite de sa fille ; on nous rendra bon compte. — O ma Sophie, je te reverrai ! — Doucement, mon ami ; ne m'étouffez pas. Madame de B*** est apparemment dans une de ses terres, on ne la rencontre ni à la cour ni à la ville. — Pauvre marquise ! je ne la verrai plus ! — Peut-être : ne vous chagrinez pas... Le marquis, dont la blessure n'est pas jugée mortelle, ne désire sa guérison que pour vous aller chercher en quelque lieu que vous soyez, Faublas ; il assure qu'il vous reconnaîtra partout. — Rosambert, on ne sait pas où elle est ? — Apparemment dans une de ses terres, mon ami. — Oui, madame de B*** ; mais Sophie ? — Ah ! dans Paris, très-probablement. — Mon ami, croyez-vous

que le marquis soit homme à lui pardonner? — Pardonner à la marquise! eh! pourquoi pas? l'aventure n'est pas commune, j'en conviens, mais le mal est ordinaire. Ce n'est donc qu'un peu de bruit! Oh! la marquise est femme à lui faire entendre raison là-dessus. — Rosambert, dites sans me flatter, pensez-vous qu'on puisse le forcer à me la rendre? — Comment, forcer le marquis à vous rendre sa femme! — Eh! non, mon ami, c'est de la mienne et de son père que je vous parle. — M. Duportail! il n'y a pas de doute, on l'y forcera très-certainement. — Je ne la reverrai plus! — Au contraire, puisqu'il sera contraint de vous la rendre, vous la reverrez. — Ah! mon ami, je pensais à cette femme si malheureuse. — Ah! mon ami, vous êtes toujours le même, le mariage ne vous a pas changé... Mais permettez qu'à mon tour je vous fasse quelques questions. D'abord je vois que vous êtes à peu près rétabli. — Oh! l'espérance de revoir bientôt ma Sophie... — Oui! oui! ma Sophie! *et puis cette femme si malheureuse!*.. — La marquise? je vous assure que mon intention n'est pas de l'aller chercher. Il est vrai que parfois je me surprends m'occupant d'elle, mais c'est que... — Sans doute, chevalier, je vous entends; c'est qu'on n'est pas maître de cela. Malgré lui, un jeune homme bien né se rappelle les bons procédés d'une femme jeune et belle qui a formé son adolescence. — Rosambert, toujours vous plaisantez! Dites-moi... auriez-vous par hasard entendu parler de la petite Justine? — Quoi! la femme de chambre aussi vous tient au cœur? Ah! c'est que vous l'avez formée celle-là. Mais vous m'avez dit, ce me semble, que La Jeunesse... — Allons, Rosambert, pour cette fois j'ai tort; ne parlons pas de cela. — Non, mon cher Faublas, parlons de ce revenant... — Oui,

Rosambert; comment le trouvez-vous, mon revenant? N'est-elle pas singulière, cette femme qui jamais ne dit mot et toujours se comporte à merveille? N'est-il pas drôle, ce petit démon qui entre chez moi, je ne sais par où? — Faublas, il vous visite toutes les nuits? — Non. — Non! — Mais tenez, justement je l'attends celle-ci. — Ah! tant mieux; nous éclaircirons le doux mystère! nous saurons... Mais je me suis amusé à écrire dans cette auberge au lieu d'y souper; chevalier, j'ai faim. — Attendez, je vais avertir Jasmin... — Faire du bruit dans la maison! gardez-vous-en bien. Tenez, je crois que ma chaise de poste n'est pas encore partie, j'y dois avoir quelque chose; quand je fais route, j'emporte toujours des provisions. »

Il me quitta et rapporta un moment après une moitié de poularde avec une bouteille de vin : « J'ai pris deux verres, me dit-il, parce que vous souperez avec moi... — Ici? — Ici, dans ce jardin, chevalier; nous avons à causer, et votre chambre n'est pas sûre. D'abord nous boirons à la santé d'Adélaïde, dont vous ne m'avez parlé qu'une fois. — Ah! ma chère sœur! je l'aime pourtant beaucoup! Comment se porte-t-elle? — Bien, très-bien. Toujours plus charmante! Je n'ai pu résister au désir de l'aller voir une dernière fois avant de quitter la France. L'aimable enfant! comme sa douleur l'embellissait! comme elle souffre de ne voir ni son père, ni son frère, ni sa bonne amie! Faublas, buvons à sa santé, buvons, mon ami; je sais que ce n'est pas du bon ton, mais nous sommes à la campagne, et puis des voyageurs... Tenez, prenez un morceau; je ne puis souper seul, vous le savez bien. — Rosambert, je suis charmé de vous voir ici... Mais à quoi bon dans ce jardin? Pourquoi ce mystère? — Parce que je n'aurais pu vous entretenir en

particulier; parce que le baron, qui a déjà intercepté les



lettres que je vous écrivais, se serait d'abord emparé de moi; parce qu'il m'aurait sans doute prié d'altérer, selon ses vues, les nouvelles que j'apporte. — Vous avez raison. — Et puis ce revenant... croyez-vous qu'il ne m'occupe pas!... Faublas, à la santé de Sophie. — Mon ami, depuis plus d'un mois je ne bois plus de vin; vous allez me griser! — A la santé de Sophie! vous ne pouvez vous en dispenser. — Allons, va pour Sophie! O ma jolie cousine! ce ne sera pas la dernière fois que tu m'auras fait perdre la raison!

» Rosambert, voilà du vin terriblement fort; il me casse la tête. Rosambert, que pensez-vous de cet inconnu qui, pendant la cérémonie... — Ma foi, je ne sais qu'en dire.

Parlons de votre nouvelle amante, de cette nocturne beauté qui vous aime avec tant de discrétion. Faublas, la croyez-vous jolie?... — Belle, mon ami. — Une femme qui fuit le jour!... — Oh! belle, j'en suis sûr. — Allons, il est encore amoureux de celle-là. — Amoureux!... non. — Faublas, je parie, moi, qu'elle est laide! — Cent louis qu'elle est charmante! — Va, cent louis sur parole. — Comte, voilà qui est dit... Ah çà! mais comment ferai-je pour la voir?... Et puis vous vous en rapporterez donc à moi? — Volontiers, s'il le faut. Mais croyez-vous que je sois moins curieux que vous de connaître?... Depuis que vous m'avez écrit votre aventure, je brûle du désir de contribuer à la mettre à fin. Preux chevalier, votre frère d'armes est avec vous; permettez qu'il vous aide!... Faublas, nous allons monter chez vous sans lumière et sans bruit; vous vous coucherez vite et ne direz pas un mot, et moi je resterai caché dans votre ruelle. Je suis muni d'une lanterne sourde que je ferai valoir à propos; et si le revenant n'est pas sorcier, nous verrons quelle figure il a. Chevalier, encore une santé! vous avez oublié quelqu'un... — Ah! oui, la belle marquise. — Fidèle époux, je savais bien qu'il ne faudrait pas vous la nommer. Allons, deux doigts de vin pour la marquise! — Vous vous moquez, mon ami... Charmante femme!... Versez tout plein. »

Maintenant que de sang-froid je me rappelle et je vous confesse cette *indélicate* exclamation, mon aimable lectrice, justement irritée, je ne vois qu'un moyen de vous calmer un peu, c'est de réclamer toute votre indulgence pour un convalescent que les santés précédentes avaient déjà mis en gaieté.

Celle-ci m'acheva, je tombai tout à coup dans le délire

de l'ivresse. Déjà chaque objet me paraissait déplacé, mobile et double. Je parlais sans me faire entendre, ou plutôt je bégayais au lieu de parler. Bientôt rêveur et pesant, je perdis ma joie babillarde, mon corps s'affaissa, mes paupières s'appesantirent, l'invincible sommeil allait fermer mes yeux. Rosambert, qui s'en aperçut, me pria de le conduire à ma chambre, non sans me répéter plusieurs fois qu'il fallait ne pas faire le moindre bruit, et surtout garder un exact silence. Il recommanda à Jasmin, qui attendait mes ordres dans le jardin, de se retirer sans lumière et sans bruit. Nous arrivâmes, éclairés seulement par la lanterne sourde, que nous laissâmes dans le corridor. Comme j'entrais à tâtons, soutenu par Rosambert, je rencontrai dans mon chemin une chaise longue, sur laquelle le comte m'étendit, afin, me disait-il tout bas, de me déshabiller avec plus de facilité. Prudemment je laissais faire mon nouveau valet de chambre; mais il s'acquittait de son emploi avec tant de lenteur et de maladresse, qu'en attendant qu'il lui plût de finir, je tombai dans un assoupissement profond.

Monsieur l'abbé, reprenez le livre. Quoique le récit que je suis obligé de vous faire ne soit pas très-gai, je crains d'alarmer, sans le vouloir, votre innocente amie, dont la pudeur est si prompte à s'effaroucher.

Une heure de sommeil ayant abattu les fumées du vin capiteux qui m'avait ôté la raison, je fus réveillé par un bruyant éclat de rire. « Enfin, s'écria Rosambert, me voilà complétement vengé! je veux qu'on m'assomme si ce n'est pas elle! » Au même instant, j'entendis un gémissement sourd et suivi d'un grand soupir. Je me trouvais encore sur ma chaise longue, placé de manière qu'à travers une porte

entre-bâillée j'apercevais, au fond du corridor, la faible lueur de la lanterne sourde. Aussitôt, déterminé par l'inquiétude autant que par la curiosité, je cours dans ce corridor et rentre brusquement la lanterne à la main. Je promène sur les objets environnants sa lumière tremblante; je vois... Hélas! aujourd'hui même, comment le raconter sans gémir!... Je vois sur mon lit dont il s'était emparé, à ma place qu'il usurpait, Rosambert à peu près nu, tenant étroitement embrassée, dans la moins équivoque des situations, une femme... O madame de B***! que vous me parûtes belle encore, quoique vous fussiez évanouie!

Le comte, dès qu'il put croire qu'aucun détail de cette cruelle pantomime ne m'était échappé, abandonna sa victime, et, reprenant ses habits à la hâte, il me dit en riant : « Adieu, Faublas, je vous laisse avec cette belle désolée; je crois que vous allez avoir une singulière explication! Persuadez-lui, si vous le pouvez, que vous n'étiez pas d'accord avec Rosambert. Adieu : ma chaise de poste m'attend, je retourne à Luxembourg; demain je vous donnerai de mes nouvelles. »

Le cruel discours de Rosambert ne m'indigna pas moins que son horrible action! Dans le premier mouvement de ma fureur, j'allais sauter sur mon épée et le forcer à me faire raison de son infâme procédé, lorsque madame de B*** se releva tout à coup, me saisit par le bras et me retint.

Rosambert eut tout le temps de s'éloigner; la marquise prit alors ma main, aussitôt couverte de baisers et baignée de larmes. « Oh! de quel poids je me sens soulagée! me dit-elle; oh! qu'il m'a été consolant d'entendre que vous participiez point à cette infamie! »

Madame de B*** voulait continuer; mais son extrême

agitation ne le lui permit pas. Elle sanglota long-temps sans pouvoir me dire un mot ; puis, redoublant de pénibles efforts, d'une voix entrecoupée elle reprit :

« Faublas, si vous aviez été capable de me livrer à cet indigne homme, si vous m'aviez à ce point méprisée, plus grande que tous mes revers, ma dernière infortune eût entraîné ma mort. Mon ami, je sens qu'il m'est possible de vivre, et de n'être pas tout à fait inconsolable, puisque, dans mon avilissement profond, je puis encore espérer votre estime; puisque, dans mon malheur extrême, je dois au moins compter sur votre pitié. — Si, pour adoucir votre peine amère, il suffit de la partager, ma chère maman, mon aimable amie... — Que je suis malheureuse! — Et que je vous plains! — Comme le perfide, aidé par un hasard fatal, s'est joué de ma vaine prudence! comme un instant a renversé mes projets les plus sûrs et détruit mon plus cher espoir! »

A ces mots, la marquise laissa retomber sa tête sur mon oreiller, ses bras s'étendirent immobiles, son regard se fixa, ses pleurs s'arrêtèrent. Insensible à mes soins secourables, sourde à mes discours consolateurs, elle paraissait, dans le recueillement du désespoir, se pénétrer de l'horreur de sa situation. Elle garda pendant plus d'un quart d'heure cet effrayant silence; puis, d'un ton qui me parut calme, elle me dit enfin : « Tranquillisez-vous, mon ami, asseyez-vous auprès de moi, ne craignez rien, donnez-moi toute votre attention; je vais me montrer à vous tout entière, et quand je vous aurai dit quels vains projets j'avais formés, et quelles immuables résolutions je viens de prendre, vous saurez précisément jusqu'à quel point vous devez me plaindre et me blâmer.

» M. de B*** venait de vous rencontrer aux Tuileries. Il entre chez moi furieux; devant vingt personnes, il me



reproche ses outrages récents, et m'annonce sa prochaine vengeance. Étonnée du cruel abandon où vous me laissez, dans un moment également fatal à mon amour et à mon honneur, je suis forcée de me dire qu'un intérêt plus pressant, qu'un objet plus cher vous occupe. Justine va plusieurs fois chez vous et ne vous trouve pas; alors je charge Dumont, le plus ancien et le plus affidé de mes serviteurs, celui-là même qui fait ici le personnage de Desprez, je le charge, dis-je, d'aller vous attendre aux environs du couvent qui renferme mademoiselle de Pontis, et d'éclairer vos

démarches jusqu'au lendemain. Dumont vous voit entrer au couvent, attend que vous en sortiez, vous suit sur le champ de bataille et sur la route jusqu'à Jalons, où il perd vos traces. Il ne revient pas assez tôt pour être le premier qui m'apprenne deux enlèvements dont le bruit s'est déjà confirmé dans tout Paris.

» Dumont, à son retour, trouve mes dispositions déjà faites. J'ai rassemblé mon or, mes bijoux, quelques effets de banque; je me suis revêtue d'un uniforme bleu que vous ne me connaissez pas, et moi-même je vole à Jalons. Tandis que j'y questionne le maître de poste, arrive un homme que je reconnais, et qui, sans le vouloir, va m'indiquer votre retraite. C'était Jasmin, qui conduisait une chaise de poste (celle que M. Duportail et moi nous avions laissée à Vivray, pour courir à franc étrier sur les traces de Sophie); je le suis toujours à quelque distance, et, comme lui, j'arrive à Luxembourg vingt-quatre heures après vous : on me dit qu'il se fait dans la ville un grand mariage, qu'un jeune homme qui traînait à sa suite une jeune fille enlevée... C'en est assez, je n'écoute plus rien, je cours au temple, je me précipite... On venait de vous unir!... Un cri m'échappe; et soudain, rassemblant mes forces, je me dérobe à votre vue. Trop heureuse de pouvoir fuir, je fuis sans savoir où; bientôt l'amour, plus fort, me ramène à Luxembourg, il me dit qu'il faut au moins savoir ce que vous deviendrez. Faublas, en vérité, la joie que je ressentis en apprenant que ma rivale vous était arrachée fut moins vive que l'inquiétude où me jeta le dangereux délire dont on vous disait atteint. Animée du double désir de veiller sur les jours de mon amant et de le conserver pour moi, pour moi seule, je bâtis aussitôt mon plan.

» Dumont m'accompagnait; nous parcourûmes les environs de Luxembourg. Sous le nom de Desprez, Dumont loua cette maison. Dans le pavillon que je vous destinais, je fis promptement quelques changements nécessaires à l'exécution de mes desseins. La marquise de B***, déterminée à tout souffrir, pourvu qu'elle ne vous perdît pas, alla s'enfermer dans un misérable grenier de l'autre corps de logis.

» Votre père vous fit conduire ici ; j'eus le plaisir de loger avec mon amant, presque sous le même toit, de le voir sous mes yeux revenir à la vie, d'aller quelquefois, dans le silence des nuits, respirer son haleine et sentir palpiter son cœur... Sans doute j'aurais dû, pour m'enivrer d'un bonheur plus grand encore, attendre que sa convalescence fût plus affermie ; mais le moyen de résister sans cesse au charme de sa présence ! le moyen de combattre des désirs toujours renaissants !... Eh ! de quoi lui parlai-je?... Faublas, l'instant approchait où mes desseins allaient s'accomplir. Dans trois jours je déchirais le voile presque magique dont je m'étais enveloppée; dans trois jours je me découvrais sans mystère. Je vous montrais la marquise de B*** songeant à peine à son rang perdu pour vous, et ne désirant autre chose que de vous donner des jours heureux dans quelque retraite ignorée. Si mon amant savait m'entendre, je lui gardais encore un sort digne d'envie !... Si l'ingrat m'osait résister.... chevalier, mon parti était pris, je vous enlevais malgré vous ; malgré vous je vous conduisais... que sais-je? peut-être au bout du monde! Oui, j'aurais mis l'immensité des mers entre mon perfide amant et ma rivale préférée. »

La marquise, d'abord calme, ensuite attendrie, mainte-

nant exaltée, mit dans ces derniers mots une expression si forte, que je ne pus retenir quelques signes d'étonnement qu'elle remarqua.

« Rassurez-vous, me dit-elle; vous êtes désormais libre, et me voilà pour toujours enchaînée. Il est passé pour moi, le temps des passions tendres!... Je ne dois maintenant éprouver que la plus impétueuse, la plus implacable de toutes... L'amour s'enfuit chassé par l'opprobre : comment, en effet, remettre en vos bras une femme à vos yeux flétrie, avilie à ses propres yeux?... Amenée par le malheur, excitée par la plus lâche des trahisons, la vengeance, l'horrible vengeance s'empare de mon cœur déjà rongé de son fiel empoisonné... Faublas, j'aime à croire, et j'ai vu que vous seriez prêt à servir mon juste ressentiment; mais Rosambert, dans ce combat dont le succès ne serait pas douteux, aurait encore à se glorifier de sa chute; sa vie, perdue sans honte, serait une trop faible réparation de l'irréparable affront qu'il vient de me faire... Chevalier, son châtiment me regarde, et, je vous le jure, j'accomplirai son châtiment! »

Madame de B***, le visage enflammé, l'œil furieux, s'exprimait avec tant de rage, que je craignis pour elle les suites d'un état aussi violent. Mon infortunée maîtresse vit que j'allais l'interrompre, et se hâta de poursuivre :

« Vous essaieriez en vain de changer ma résolution. Un lâche l'a rendue trop nécessaire pour qu'elle vous paraisse étonnante, ou pour que je m'arrête épouvantée des faibles dangers qu'elle entraîne... Hélas! je n'ai plus rien à perdre. Le perfide vient de combler mon déshonneur et de m'arracher mon amant! Faublas, je vous le répète, je vous défends d'épouser ma querelle; seule je prétends la soute-

nir. Je serais désespérée qu'un autre m'enlevât le plaisir de la vengeance... On sait ce que peut une femme outragée; on verra ce que peut une femme telle que moi. Oui, je le jure par mon amour flétri, par mon honneur perdu, un jour, dans votre étonnement, vous vous demanderez si quelqu'un au monde eût pu venger la marquise de B*** mieux qu'elle-même. »

Elle garda quelque temps un morne silence. J'osai lui donner un baiser; mes larmes se répandirent sur son sein découvert. Elle répara promptement son désordre, qu'apparemment elle n'avait point encore aperçu, et, d'un ton moins agité, mais non moins douloureux, elle me dit :

« Oh! oui; prenez pitié de moi. J'ai besoin de consolations. Demain je vous quitte; demain nous allons nous séparer, nous séparer pour long-temps peut-être. Je retourne à Paris... — A Paris! — Oui, mon ami; ce ne fut point la crainte qui me chassa de la capitale. Ce n'était point pour me cacher que je volais à Luxembourg. Eh! que n'ai-je pu, selon mes désirs, vous consacrer le reste de ma vie!... Je vais reprendre ma fortune et mon rang, puisqu'il ne m'est plus permis de vous en faire le sacrifice.... Je retourne à Paris; soyez tranquille sur mon sort; quand une femme qui n'est pas tout à fait sans esprit et sans attraits ne s'étonne pas, reposez-vous sur elle du soin de ramener l'époux le plus justement aigri. Pour réussir dans cette entreprise délicate, il me reste à moi deux moyens, dont le plus facile n'est pas le meilleur. Comme tant d'autres, je puis me borner à pallier ce que mon aventure a de trop humiliant pour l'amour-propre du tiers compromis, confesser ingénument tout le reste, et, me servant du pouvoir que la beauté conserve encore sur celui qu'elle offensa, solliciter

une grâce qui ne me sera pas refusée. Mais ce parti toujours extrême, quelquefois bon à prendre dans le moment, offre pour l'avenir de grands inconvénients. Pour le repos de M. de B*** lui-même, je ne veux point qu'il puisse jamais s'armer contre moi de mes propres aveux, me poursuivre éternellement de sa jalousie, me soupçonner d'avoir filé dix intrigues quand je n'ai eu qu'une seule passion, et peut-être me contester la légitime naissance du seul enfant que je lui ai donné. D'ailleurs, pourquoi demanderais-je humblement un pardon que je puis fièrement arracher? Non, non; j'aime mieux user de l'irrésistible ascendant qu'un esprit ferme a toujours sur un esprit faible. Je ne serai pas la première qu'on aura vue, forcée à des mensonges invraisemblables, nier hautement une infidélité prouvée. Peut-être me sera-t-il moins difficile que vous ne pourriez croire de faire entendre à M. de B*** que le chevalier de Faublas fut toujours pour moi mademoiselle Duportail; et si je ne persuade pas le marquis, je tâcherai toujours de l'embarrasser de manière à le laisser indécis.

» Je sais bien que le public méchant, qui, loin de s'aveugler sur les torts véritables, est toujours prêt à en supposer, ne prend pas le change aussi aisément qu'un mari crédule. Je sais bien que je dois m'attendre à l'humiliante célébrité qui suit toujours les aventures galantes quand elles sont extraordinaires. Nos élégants, presque beaux-esprits, vont me chansonner; nos douairières converties me déchireront; dans les cercles, si j'ose y paraître, je me verrai l'objet des chuchotements affectés, des malins regards, des sarcasmes détournés, des plaisanteries équivoques; il me faudra souffrir les airs impertinents de nos sots petits-maîtres, les froids mépris des prudes inexorables, les dédains

concertés des prétendues femmes honnêtes, l'accueil confraternel des beautés le plus mal famées; aux spectacles et dans les promenades publiques, si j'ai le courage de m'y montrer, la foule m'environnera; un essaim de jeunes étourdis, bourdonnant sans cesse autour de moi, murmurera : La voilà ! c'est elle !... Hé bien ! Faublas, ce rôle si pénible, que plusieurs femmes de mon rang ont pris par choix, je le remplirai par nécessité. Comme elles, peut-être, hardie dans mon maintien, libre dans mes discours, stoïquement environnée de mon ignominie, je pourrai m'accoutumer à repousser la honte par l'effronterie et le blâme par l'impudence.

» Voilà donc à quel excès d'avilissement m'aura, par degrés, conduite une passion criminelle, si l'on veut, mais



pourtant excusable à bien des égards. Ah ! puisqu'il est vrai

que, pour n'être jamais malheureuse, il faut toujours sévèrement remplir ses devoirs, pourquoi nous en impose-t-on de si difficiles? Une fille qui s'ignore elle-même tombe, à quinze ans, dans les bras d'un homme qu'elle ne connaît pas. Ses parents lui ont dit : La naissance, le rang et l'or constituent le bonheur ; tu ne peux manquer d'être heureuse, puisque sans cesser d'être noble tu deviens plus riche ; ton mari ne peut être qu'un homme de mérite, puisqu'il est homme de qualité. La jeune épouse, trop tôt désabusée, ne trouve que ridicules et vices où elle attendait talents agréables et qualités brillantes ; le luxe qui l'environne, les titres qui la décorent, offrent à ses ennuis des distractions bien insuffisantes, bien passagères. Déjà, peut-être, ses yeux ont distingué, son cœur a senti le mortel aimable qui manque au bonheur de sa vie. Alors, si le maître impérieux qu'elle s'est donné prétend encore user quelquefois des droits de l'hymen, s'il la soumet aux empressements repoussants de l'habitude et du besoin, l'infortunée victime, caressant jusque dans les bras du mari l'image de l'amant, gémira de prostituer à celui qui le profane un bien qu'un autre mériterait sans doute et saurait mieux apprécier. L'époux volage, au contraire, après l'avoir long-temps négligée, la laisse-t-il enfin dans un abandon total, il faudra qu'elle subisse les continuelles rigueurs d'un célibat prématuré, ou qu'elle s'expose aux plaisirs périlleux de l'union vivement souhaitée. Retenue par ses devoirs, mais dominée par son penchant, tourmentée de plus d'une crainte, mais vivement sollicitée par l'amour, s'imposera-t-elle long-temps des privations pénibles sans aucun dédommagement? Supposons qu'elle résiste ; le hasard ne lui garde-t-il pas, comme à moi, quelque séduction toute-

puissante, quelque inévitable danger?... Malheureuse! en un instant elle perdra le fruit de plusieurs années de combats, elle le perdra sans retour; car, après la première faute, quelle femme peut s'arrêter? Faublas, elle adorera celui qui la lui fit commettre. Rassurée par quelques précautions inutiles, elle négligera les plus nécessaires. Ses périls, devenus plus imminents, ne l'effraieront plus. Bientôt compromise par un événement imprévu, peut-être immolée par un lâche ennemi, elle perdra pour jamais l'objet cher à son cœur, et se verra publiquement diffamée! Voilà, mon ami, voilà quel est le sort des femmes dans cette France où l'on prétend qu'elles règnent!

» Ainsi je fus sacrifiée, ainsi je combattis long-temps, ainsi je fus entraînée quand vous parûtes. Le lendemain de cette nuit si fatale et si douce, qui m'eût dit que je venais d'ouvrir sous mes pas un abîme au fond duquel m'attendaient la vengeance, l'opprobre et le desespoir? Mon ami, je vous quitte, qu'allez-vous devenir? Hélas! vous brûlez de vous réunir à ma rivale fortunée. Ah! puissiez-vous la rejoindre et lui demeurer toujours fidèle! Que celle-là du moins ne soit pas malheureuse! Faublas, je vous quitte, je vous laisse pour un temps livré aux perfides insinuations de l'infâme Rosambert; gardez-vous de l'écouter, si mon souvenir vous est cher, si vous aimez Sophie; mon ami, le comte vous ferait prendre dans sa société le goût des occupations futiles et des plaisirs pernicieux; il vous enseignerait l'art détestable des séductions, des perfides noirceurs, des trahisons lâches... Peut-être il vous paraît étrange d'entendre madame de B*** vous moraliser; mais c'est encore une de ces singularités que vous réservaient votre heureux destin et ma bizarre étoile. Faublas, je l'avoue, je

ne vous verrais qu'avec le chagrin le plus vif altérer, au sein de l'oisiveté corruptrice et de la débauche avilissante, les dons précieux que vous prodigua la nature et que j'eus le bonheur de développer. Hé! mon ami, tant d'hommes très-ordinaires savent corrompre des beautés qui ne demandent qu'à céder. Dès que tu voudras, je le sais bien, tu deviendras l'idole des femmes; mais il te convient d'ambitionner des succès plus dignes d'un grand cœur. Un jeune homme tel que toi peut prétendre à tout et tout embrasser. Les sciences t'invitent, les lettres t'appellent, la gloire t'attend dans nos armées; descends dans la carrière et marche à pas de géant; que tes ennemis se voient réduits au silence; que tes rivaux soient forcés à l'admiration. Tes premiers succès apporteront à ma douleur un premier adoucissement; les éloges que tu mériteras, je croirai les avoir obtenus; l'estime qu'on aura pour toi me rendra l'estime de moi-même; tes vertus justifieront mes faiblesses, ta gloire opérera ma réhabilitation; un jour viendra qu'avec orgueil je pourrai dire partout: Oui, je l'avoue, je me suis déshonorée, mais c'était pour lui! »

Madame de B*** venait de faire passer dans mon âme le noble enthousiasme dont la sienne était enflammée: entraîné par une force supérieure, j'allais me précipiter dans ses bras; elle me retint.

« Adieu, chevalier; dans tous les temps, comptez sur moi. Je ne me souviendrai jamais sans attendrissement et sans reconnaissance, que si ma jeunesse, tourmentée de tant de peines cruelles, eut quelques beaux jours, ce fut à vous que je les dus tous. Mais ne vous abusez point sur la nature de mes sentiments : de tous les revers, le plus funeste et le moins prévu m'a éclairée en m'accablant; j'en

ai fait la trop fatale expérience! il ne faut point espérer de trouver le bonheur dans un attachement illégitime. Chevalier, la faible marquise de B*** n'est plus. Vous voyez maintenant une femme capable de quelque énergie, uniquement occupée du soin d'assurer sa vengeance et de préparer votre avancement. Adieu, Faublas; c'est votre amie qui vous embrasse. » Elle me donna un baiser sur le front, et s'en alla par la cheminée.

Comment, monsieur, par la cheminée! — Oui, madame, c'était par là qu'elle entrait chez moi : au fond de l'âtre, la plaque en tombant découvrait une espèce de soupirail assez large pour que la marquise passât librement. Eh! que des gens qui ne savent rien n'aillent pas attribuer à ma belle maîtresse cette ingénieuse invention : dans ce siècle fécond en découvertes utiles, long-temps avant madame de B***, une cheminée fut ouverte ainsi par un duc aimable pour une beauté captive dont le nom, devenu célèbre, ne périra point.

Le jour qui succéda à cette nuit si malheureuse m'apporta de consolantes nouvelles : avant midi je reçus de Rosambert une lettre que d'abord je ne voulus pas lire. Le seul Desprez était chez moi quand on me la remit. « Tenez, Dumont, voilà une écriture que je reconnais, faites-moi le plaisir de porter à madame de B*** cette lettre : dites-lui que je ne veux pas l'ouvrir, et qu'elle peut en disposer à son gré. »

Dumont partit pour revenir un quart d'heure après. Madame la marquise me faisait prier de la venir voir un moment. J'arrivai chez elle avant de m'être aperçu que j'avais eu trois étages à monter; et je me serais probablement brisé la tête contre les lambris de son nouvel appartement, si l'on n'avait pris plusieurs fois la peine de m'aver-

tir que je me trouvais dans un grenier; je ne voyais que madame de B***, sa tristesse, son abattement, sa pâleur. Je lui demandai comment elle avait passé la fin de la nuit. « Hélas! dit-elle, comme j'en passerai désormais beaucoup d'autres; » et, me présentant un papier baigné de ses larmes, elle ajouta : « Voici la digne épître de mon lâche persécuteur : mon ami, j'ai pu la parcourir une fois, je pourrai l'entendre encore; lisez, lisez tout haut. — Tout haut! — Ce sera de votre part une cruelle complaisance; mais je l'exige. — Permettez.... — Faublas, accordez-moi cette dernière grâce. — Cependant... — Chevalier, je le veux. »

« Respectez enfin votre maître, mon cher Faublas. Hier » vous l'avez vu frapper un grand coup médité depuis plus » d'un mois. Lisez et admirez. Dans ma retraite, j'apprends » que le jour de votre mariage un inconnu est venu au » temple se donner en spectacle; quelque temps après, » vous-même m'écrivez qu'un revenant à la fois discret et » familier vous rend des visites intéressées; moi qui connais » bien l'entreprenante marquise, je soupçonne et je » m'informe; bientôt je sais, et je me garde bien de vous » dire que madame de B*** a disparu le jour même de » votre fuite; il devient certain pour moi qu'elle est avec » vous et que vous l'ignorez. On n'oublie pas aisément les » torts d'une aussi aimable femme; depuis dix mois j'avais » sur le cœur sa piquante infidélité. » — Mon infidélité, s'écria la marquise; comme si jamais... Le fat! l'insolent!... Mais continuez, mon ami, continuez.

« J'entrevois le moyen de m'assurer une vengeance com- » plète et douce autant que difficile; je me hâte de guérir » et je prends la poste. Pour amener la galante catastrophe, » il a fallu vous griser un peu, mon ami; je me suis vu forcé

» d'employer cette petite ruse innocente, que sans doute » vous me pardonnerez.

» Ce matin, pourtant, je suis inquiet : après mon départ, » qu'a-t-elle dit? qu'a-t-elle fait? Bon! je parie que, tou» jours habile à saisir le seul parti convenable à la circon» stance, elle aura joué la douleur touchante, le désespoir » inquiétant, l'intéressant repentir. Je parie que, toujours » crédule et compatissant au même degré, il aura sincère» ment partagé la tribulation de son innocente maîtresse » traîtreusement violée. Je parie que l'ingrat ne soupçonne » pas encore l'obligation nouvelle qu'il vient de contracter » avec moi! cependant je l'arrache à la maîtresse qui le » subjuguait, je le rends sans partage à l'épouse qu'il » chérit.

» Faublas, par un juste décret du sort, madame de B*** » revient à son premier maître. » — *A son premier maître!* » interrompit madame de B***, *cela n'est pas vrai!* — « Un » adroit voleur s'était depuis dix mois établi chez moi. » — *Chez lui,* s'écria-t-elle encore, *cela n'est pas vrai!* — « Je l'en ai chassé par surprise, ne pouvant employer la » force, et je suis rentré dans mon bien. Chevalier, soyez » l'unique possesseur du vôtre; Sophie attend son libéra» teur; madame de Faublas gémit renfermée dans le cou» vent de ***, faubourg Saint-Germain, à Paris. Vous » devinerez pourquoi je n'ai pas voulu vous apprendre » hier cette importante nouvelle. Allez, mon ami; dégui» sez-vous, courez à la capitale; et quand vous embrasse» rez votre charmante femme, n'oubliez pas de lui dire » qu'elle doit au comte de Rosambert le plaisir de vous » avoir sitôt revu. Je suis votre ami, etc. »

Ma femme au couvent de *** à Paris! m'écriai-je en finis-

sant la lecture de cette lettre. Ah! mon amie; voyez comme je suis heureux! — Cruel enfant, me répondit-elle avec un mouvement passionné qui exprimait et son amour et son désespoir; cruel enfant! c'était donc vous qui deviez me porter le dernier coup! »



J'allais tomber à ses genoux; j'allais la prier de me pardonner mon étourderie; mais son trouble s'étant à l'instant dissipé, elle me demanda avec plus de fermeté ce que je comptais faire, et quels services j'attendais de son amitié. Je lui témoignai le vif désir de retourner à Paris; elle parut épouvantée des périls qui m'y attendaient et me parla des inquiétudes que ma fuite allait causer au baron. Je lui observai que vraisemblablement je quittais mon père pour une quinzaine seulement, et qu'en usant de quelques précautions sages je pouvais espérer d'échapper aux périls

que mon retour dans la capitale entraînait effectivement. Madame de B*** ne se rendait pas. « Mon amie, lui dis-je, loin de moi ma femme désespérée se meurt peut-être; je ne connais pour moi-même aucun danger plus pressant que celui qui la menace, et mon premier devoir est de la secourir. — Ce n'est point à moi, répondit-elle en soupirant, qu'il convient de blâmer les imprudences que la plus impérieuse des passions fait commettre. Puissé-je, devenue la confidente de vos témérités, ne jamais regretter en secret le temps, peut-être heureux, où j'en hasardai de pareilles! Allez, mon cher Faublas, à travers mille périls, chercher cette jeune Sophie, dont la beauté m'a coûté tant de larmes. O destinée vraiment bizarre! je dois aujourd'hui, pour vous réunir, prendre autant de soins qu'autrefois je me donnai de tourments pour vous séparer. L'inquiète amitié, n'en doutez pas, veillera sur l'amour inconsidéré. Je veux, autant qu'il me sera possible, écarter les dangers dont je vous vois environné et préparer les beaux jours qui vous sont promis. De toutes les précautions, la première et la plus nécessaire est celle de votre travestissement; je me charge de vous en trouver un commode et convenable, je me charge de tous les apprêts de votre départ. Le mien, dont l'heure était fixée, sera remis à demain à cause de vous. Quittez-moi, mon ami; dites à Desprez qu'il vienne me parler; attendez-moi dans votre chambre, au milieu de la nuit prochaine. »

Elle s'y rendit en effet, et pour cette fois elle entra par la porte. D'abord elle me fit ôter mon habit, et d'un petit paquet mystérieusement ouvert elle tira une grande robe noire dont je me vis aussitôt affublé. Une *batiste* menteuse, avec art disposée, parut recéler le trésor d'un sein pudique

et naissant. Sur mon modeste front, déjà couvert d'un bandeau blanc, vint retomber encore un voile clair et léger à travers lequel mon timide regard allait cherchant celui de l'officieuse amie qui me déguisait. Comme je la vis rougir et se troubler! qu'avec peine et plaisir je l'entendis étouffer un soupir douloureux et tendre! que de fois ses yeux mouillés de larmes se baissèrent pour éviter la rencontre des miens! que de fois sa main tremblante s'arrêta sur quelque partie de mon ajustement, qui jamais n'allait assez bien! et moi, pour qui cette main si jolie n'était pas encore assez lente; moi qui, doucement penché sur mon intéressante amie, jouissais en silence de son émotion délicieuse à mon cœur, comme je me sentis pressé du vif désir d'éteindre mon ardeur et ses regrets dans un dernier embrassement! O ma Sophie! dans aucun moment de ma vie ton souvenir ne fut plus nécessaire à ma vertu chancelante; et même je dois, pour m'en punir, l'avouer franchement, si j'avais été bien intimement persuadé que madame de B***, non moins faible que moi... Enfin, je n'essayai pas de m'en convaincre; et tu dois, ma charmante femme, me savoir quelque gré de n'avoir pas mis à cette rude épreuve le courage de la marquise et la fidélité de ton époux.

Madame de B***, quand elle vit qu'il ne manquait plus rien à mon déguisement, ne put retenir quelques larmes, et d'une voix faible me dit: « Adieu, partez, rentrez en France, volez à Paris; dans deux heures je vous suis; deux heures après vous, j'entre dans la capitale. Faublas, nous allons arriver pour ainsi dire ensemble, la même ville va nous renfermer, et cependant nous ne nous verrons plus!... Ah! du moins, je veillerai sur vous, je préviendrai le péril ou je l'écarterai; ma tendresse inquiète... Vous verrez,

vous verrez si je suis véritablement votre amie. Chevalier, descendez rue de Grenelle-Saint-Honoré, à l'hôtel de l'*Empereur;* vous n'y resterez qu'un moment; il viendra de ma part quelqu'un à qui vous pourrez donner toute votre confiance. Chevalier, écoutez ses avis, conduisez-vous par ses conseils, surtout ne faites pas d'imprudences, je vous en supplie. Vous n'avez plus qu'un moyen de me récompenser de mes soins, c'est de n'en pas détruire l'effet par de folles témérités. Que ne m'est-il permis de vous accompagner sur la route et de partager les dangers qui vous y attendent peut-être! Tenez, mon ami, à tout hasard, prenez vos pistolets. Quant à ce meuble, ajouta-t-elle en me montrant mon épée pendue au chevet de mon lit, ce ne peut jamais être celui d'une religieuse, permettez-moi de me l'approprier. »

J'allai la détacher et la lui présentai : elle la saisit avec transport, la tira promptement, parut prendre plaisir à considérer sa fine trempe; puis, l'ayant remise dans le fourreau et s'étant emparée de ma main, qu'elle serra avec une force dont je ne l'aurais pas crue capable : « Grand merci! me dit-elle du ton le plus véhément; je serai digne de ce présent. »

Sans attendre ma réponse, elle me conduisit vers l'escalier, que nous descendîmes en silence; sans bruit, nous traversâmes le jardin, dont la petite porte s'ouvrit dès que nous parûmes : je vis une chaise de poste qui m'attendait. Je voulus remercier la marquise, plusieurs baisers me fermèrent la bouche. J'espérais au moins lui rendre ses tendres caresses; mais, plus prompte que l'éclair, elle s'arracha de mes bras, ferma la porte sur elle et me fit entendre un dernier adieu. Je partis, je partis pour te rejoindre, ma

Sophie; mais combien de malheurs, d'ennemis et de rivales devaient encore retarder le moment de notre réunion!

Il était à peu près cinq heures du matin; nous entrâmes à la pointe du jour sur les terres de France. Tout homme qui voyage dans un pays où il s'est fait une fâcheuse affaire imagine que quiconque le regarde le reconnaît; il lui semble impossible que son inquiétante aventure, écrite sur son front, ne soit pas lue de chaque passant : d'ailleurs, il était tout simple qu'une religieuse courant la poste fût curieusement remarquée. Voilà ce que je me dis à moi-même aux environs de Longwy, première place frontière, où je crus m'apercevoir que j'étais observé. Ces belles réflexions m'ayant rassuré, je me livrai aux trompeuses douceurs d'un sommeil, hélas! trop court. A quelques centaines de pas, ma chaise fut environnée; j'ouvris les yeux au bruit que produisirent mes portières brusquement ouvertes. Avant que j'eusse le temps de me reconnaître, on se précipita dans la voiture, on me saisit, on me lia; les archers, trop respectueux ou trop inattentifs, soit qu'ils eussent un reste de considération pour mon sexe ou pour mon habit, soit qu'ils imaginassent ne devoir rien craindre d'une religieuse qu'apparemment ils ne croyaient point armée, ne me fouillèrent pas; mais la troupe sacrilége osa souiller ma sainte *étamine* en l'enveloppant d'un manteau guerrier, et ne craignit pas de cacher mon voile bénit sous une toile grossière et profane. Leur chef s'assit cavalièrement près de moi, le postillon eut ordre d'avancer.

Où me conduisait-on? Apparemment sourd et muet, le discret satellite qui veillait sur moi n'était pas plus touché de mes questions que de mes plaintes. L'espèce de serviette dont ma tête restait enveloppée ne me laissait parvenir

qu'une lumière trop faible pour que je pusse rien distinguer. Seulement le bruit d'une cavalcade frappait mon oreille, et j'en augurais très-raisonnablement que, pour plus grande sûreté, des soldats m'escortaient. Une fois même, tandis que la troupe, un instant arrêtée, prenait vraisemblablement des chevaux frais, j'entendis quelqu'un prononcer distinctement le nom de Derneval et le mien. Où me conduisait-on?

La maudite voiture allait toujours, et nous n'arrivions pas. Depuis, j'ai calculé que nous avions fait route pendant trente-six heures à peu près : trente-six siècles ne paraîtraient pas plus longs! Que d'affreuses inquiétudes m'agitaient! à quelles réflexions j'étais livré! Je me voyais environné de juges, j'entendais prononcer l'arrêt terrible, j'apercevais le fatal échafaud! Quelle situation!... La belle occasion de faire des phrases! Vous qui chérissez le deuil des tentures, la pompe des funérailles, la solitude des tombeaux; vous qui aimez tant à peindre, et qui peignez si bien les douleurs d'une agonie longue, les horreurs d'un trépas funeste, venez, pathétique d'Ar***; venez, profitez du moment. Asseyez-vous dans mon fauteuil, accoudez-vous sur mon secrétaire, et prenez votre plume. Bon! son œil se mouille, sa figure s'allonge, sa poitrine se gonfle; il vient de tirer son mouchoir! Commencez, mon cher confrère, et ne vous gênez pas. Pleurez beaucoup, pleurez long-temps; gémissez, gémissez encore; lamentez-vous, lamentez-vous bien. Mais si les lecteurs impatientés s'ennuient de tant de jérémiades, permettez-moi de reprendre ma place et d'essayer de leur rendre un moment de belle humeur. Chacun sa manière et chacun son goût.

Pardon de la petite digression, ma belle dame; elle était,

plus que vous ne pouvez penser, nécessaire. Je reviens à mon sujet.... J'entendais prononcer l'arrêt terrible, j'apercevais le fatal échafaud ! Ce n'était pas pour moi seul que je frémissais de mes dangers : non, mon père; je songeais à cette lettre que j'avais laissée pour vous sur la table, et dans laquelle je vous promettais de revenir bientôt.

Hélas ! peut-être votre fils ne devait plus vous embrasser !

Ce n'était pas pour moi seul que je regrettais la vie : non, ma jeune épouse, non; je songeais à tes appas encore naissants, à notre hyménée si court, à nos doux liens sitôt rompus. En supposant que ma déplorable fin n'entraînât pas ta fin prématurée, du moins, j'en étais sûr, tu resterais fidèle à ma mémoire; jamais personne n'aurait à se glorifier du bonheur d'avoir épousé la veuve de Faublas. O ma Sophie ! je m'attendrissais sur le sort d'une enfant de quinze ans, condamnée aux ennuis d'une viduité qui pouvait durer plus d'un demi-siècle, et réduite à regretter si long-temps les rapides plaisirs de deux nuits.

Enfin nous arrivâmes. On me descendit; on me porta, je ne pouvais deviner où. Je ne pouvais, à travers la toile dont mon visage était couvert et dans les ténèbres de la nuit, examiner les lieux. Au défaut de mes yeux, j'exerçais mes oreilles; j'écoutais avec autant de curiosité que d'inquiétude. J'entendis le fracas des portes, le bruit des verrous, le cri des grilles, la marche prompte de plusieurs personnes accourues de divers côtés. L'endroit où l'on me déposa me parut humide et froid; je fus assis dans un immense fauteuil de bois; assez loin de moi l'on murmurait quelques mots qu'il m'était impossible d'entendre, et mes oreilles étaient seulement frappées de cette espèce de gémissement sourd et prolongé que produit dans un lieu vaste, ordinai-

rement solitaire, le bourdonnement inaccoutumé de plusieurs voix réunies.

Quelqu'un s'étant approché, se pencha à mon oreille, et d'un ton fort doux m'adressa ces paroles, en même temps consolantes et terribles : « Grand Dieu! qu'allez-vous devenir? Ah! pourrai-je vous sauver? »



L'instant d'après j'entendis le son d'une cloche funèbre; il me sembla que beaucoup de gens entraient ensemble et m'environnaient. Au tumultueux brouhaha d'une grande assemblée succéda tout à coup un profond silence, qui dura quelque temps. Mon âme s'en émut, mon imagination travailla; je ne sais quel sentiment jusqu'alors inconnu....

Allons, chevalier de Faublas, point de détour gascon, tu avais peur. Pourquoi ne pas l'avouer bonnement? De grands philosophes, Cumberland et Puffendorf entre autres, ont assuré que l'homme était naturellement timide; et monsieur ton colonel, quoiqu'il ne soit pas philosophe de son métier, et qu'il ait pris comme toi l'engagement tacite de n'éprouver de sa vie un mouvement de frayeur, monsieur ton colonel t'excusera pourtant; car il sait bien que le plus brave homme n'est pas brave tous les jours, et qu'une terreur, fût-elle panique, se pardonne même à un héros d'histoire. Témoin le grand Fréd***, qui s'enfuit, dit-on, à la première bataille qu'il livra. Au reste, mon ami, je ne cite pas ce fait pour le garantir, mais pour te justifier.

Hé bien! soit, je l'avoue, j'eus peur. Une voix grêle rompit enfin l'effrayant silence, et m'ordonna de dire un *Ave Maria*. Un *Ave Maria!* Trois fois je me fis répéter cet étrange commandement, et trois fois ma langue embarrassée refusa d'obéir : je ne pus, dans mon trouble extrême, me rappeler une syllabe de l'oraison demandée. Quelqu'un l'entonna, qui me la fit répéter mot pour mot. Ensuite commença le court interrogatoire, dont voici l'exact procès-verbal :

« D'où venez-vous? — Que sais-je? Demandez à ceux qui m'ont amené. — Qu'avez-vous fait depuis que vous êtes sorti d'ici? — Ici? je n'y suis peut-être jamais venu! Où suis-je? — N'avez-vous pas séduit mademoiselle de Pontis? — Mademoiselle de Pontis! O Sophie!... — Oui, Sophie de Pontis : vous la connaissez? — J'ai entendu parler d'elle Si je l'avais connue, je l'aurais adorée et non séduite. — Connaissez-vous le chevalier de Faublas? — Ce nom-là est venu jusqu'à moi. — Derneval, le connaissez-vous? — Non. »

Ce nom, répété par plusieurs voix, circula dans l'assemblée. « Ne vous appelez-vous pas Dorothée? — Non. »

Celui-ci fit encore plus d'effet que l'autre. La voix qui m'interrogeait reprit : « Qu'on lui ôte cette serviette et qu'on lève son voile. »

L'ordre aussitôt s'exécute; et quel spectacle vint m'étonner! Devant un autel, sur un banc circulaire qui m'enveloppe en son vaste contour, sont rangées à la file plus de cinquante... Mes yeux ne me trompent-ils pas? Non, ce n'est point un rêve de mon imagination égarée. Plus je regarde, et plus je vois que cinquante religieuses sont là qui m'examinent; je les entends même s'écrier en chœur : « Ce n'est pas elle ! »

« Ce n'est pas elle ! » répéta celle qui paraissait présider l'assemblée. « L'affaire est embarrassante, » continua-t-elle après un moment de réflexion. « Il faut en écrire dès ce soir à nos supérieures; demain nous recevrons leur réponse. En attendant, qu'on la mette au cachot, et que l'une de nos sœurs veille auprès d'elle. »

Quatre jeunes professes me saisirent et m'emportèrent. Je n'avais garde de résister : j'étais lié d'abord, et puis je trouvais la voiture assez douce. D'ailleurs, toutes ces femmes me suivaient; moi, je prenais plaisir à les regarder. Dans le grand nombre de ces visages féminins, j'en voyais de très-respectables par leur forme, et de très-précieux par leur antiquité. Il s'en trouvait de toutes les couleurs, blanc, gris, jaune, vert, plus ou moins foncé; celui-ci était commun, celui-là singulier, cet autre ridicule; mais aussi, du coin de l'œil, j'en lorgnais de si nouveaux, de si jolis! cette vue achevait d'éloigner les idées funestes qui tout à l'heure portaient l'épouvante au fond de mon âme; et, quoique ma

situation fût encore inquiétante, ma foi! je n'y songeais plus. Que voulez-vous, ma belle dame, je suis ainsi fait. Dans aucune circonstance de ma vie, quelque embarrassante que vous l'imaginiez, je n'ai pu voir de près plusieurs femmes ensemble sans avoir de longues distractions.

Cependant on me promenait à la clarté des flambeaux dans un long souterrain, au bout duquel je vis une chapelle. Tout auprès on ouvrit une chambre qui n'avait d'un cachot que le nom. C'était une espèce de cellule où se trouvait un lit sur lequel on me posa. Une lampe fut allumée, on fit donner une chaise à la sœur Ursule, à qui les vénérables, en s'en allant, recommandèrent de prier religieusement près de moi jusqu'au lendemain matin.

O mon étoile! grâces te soient rendues! De tous les jolis visages que j'avais distingués, celui d'Ursule était le plus charmant. Quel teint! quel éclat! quelle fraîcheur! que de douceur dans son regard timide! que d'innocence sur son front ingénu! A moins qu'on n'y rencontre ma Sophie, on ne voit pas de ces figures-là dans le monde; et du jour que, dans les bras de son heureux amant, mademoiselle de Pontis devint la plus belle des femmes, Ursule dut être proclamée la plus jolie des filles.

Quoique prisonnier, je n'eus plus d'autre inquiétude que celle dont il fallait ressentir le vif attrait près de cette beauté si touchante. Quoique très-fatigué, je n'éprouvai plus le besoin du sommeil; et puis il s'agissait bien de dormir! Allons, Faublas, galant compagnon de Rosambert, docile élève de madame de B***, c'est ici qu'il te faut montrer digne de tes maîtres. Le triomphe peut te paraître difficile, mais enfin la carrière est ouverte, et vois comme il est digne de toi le prix que le hasard propose en ce

moment à l'éloquence : une fille charmante et la liberté ! Si jamais séduction fut excusable, assurément voici le cas.



Prélat curieux, qui, seul au coin du feu, parcourez dévotement ce méchant livre, si vous êtes aussi étourdi que son jeune auteur, composez de quoi remplir les six pages suivantes; mais prenez garde à la censure, elle ne permet pas de tout imprimer. . . . .

. . . .

. . . .

Je venais de lier ensemble les deux jolis pieds d'Ursule,

je venais de charger ses mains des liens dont elle avait débarrassé les miennes; je préparais à regret le mouchoir qui devait lui couvrir la bouche : « Un moment, dit-elle, un moment encore. Je veux vous répéter vos dernières instructions, qu'il faut bien retenir. Guidé par la faible lueur de cette bougie, vous entrerez dans le souterrain que nous venons de parcourir ensemble. A quelques pas d'ici, comme je vous l'ai fait voir, vous détournerez à gauche; bientôt vous arriverez à cette trappe que nous avons eu tant de peine à lever; tout près de là, sous le hangar de la petite cour, vous prendrez l'échelle du jardinier; enfin, avec cette clef-ci vous ouvrirez la grille du jardin que vous connaissez, et veuille le ciel vous préserver de tout accident! Ah! j'oubliais encore une précaution nécessaire; je l'oubliais, parce qu'elle ne regarde que moi. Pour qu'il paraisse moins douteux qu'on a employé la force pour vous arracher d'ici, ayez soin, en sortant, de jeter à l'entrée du cachot l'un des deux pistolets que la maréchaussée vous a si heureusement laissés. Partez, mon ange, sauvez-vous, il est déjà tard. Adieu, divin jeune homme; l'abeille n'a pas de miel plus doux que tes paroles, le feu de ton regard brûle mon cœur, mon âme repose dans la tienne. Couvre-moi le visage, hâte-toi de sortir d'ici. »

J'eus quelque peine à ne pas lui désobéir; il fallut bien m'y décider pourtant. Je cachai sa belle bouche sous un mouchoir, que j'arrangeai de manière à faire croire que l'on avait ainsi enveloppé le visage de la pauvre nonne pour que ses cris ne fussent pas entendus. Ensuite, au lieu de perdre le temps en remerciements inutiles, je quittai ma libératrice à peu près tranquille sur son sort, quoi qu'il pût arriver, mais encore fort inquiet pour mon propre compte.

Jugez quelle fut ma joie lorsque, après avoir heureusement parcouru le souterrain, franchi la trappe, traversé la petite cour, ouvert la grille, je me vis dans un jardin que je reconnus, et que sans doute vous reconnaissez aussi, ma belle dame ! — Moi ! monsieur, point du tout. — Comment! point du tout, madame ! Comment ! depuis une demi-heure vous me lisez sans m'entendre? Quoi ! vous ne comprenez pas qu'on a de près suivi les traces d'une religieuse enlevée depuis plus d'un mois ; que Faublas, revêtu de l'habit fatal, et rentrant en France par la route que Dorothée avait suivie pour en sortir, a été pris pour elle; que la maréchaussée, charmée d'avoir arrêté cette religieuse, vivement recommandée par ses supérieures et par ses parents, s'est hâtée de la reconduire à son couvent de Paris ! que... — Ah ! bien, fort bien, monsieur. Maintenant, je suis au fait; tout le reste s'explique. — A la bonne heure, madame; mais convenez que vous auriez dû ne pas me forcer à ces détails soporifiques. Ho ! je vous le demande en grâce, donnez-moi quelquefois de votre pénétration. Vous ne savez pas combien il est désagréable pour un conteur d'être obligé de tout dire.

Je vous dirai pourtant qu'il ne tient qu'à vous, ma belle dame, d'entrer avec moi dans ce jardin; venez, je ne vous y garderai qu'un moment. N'ayez pas peur de l'échelle que je porte; elle est légère, et je ne suis pas maladroit. Tenez, c'est ici que je la place : cette partie du mur est celle que Derneval et moi nous avons si souvent escaladée ensemble ; derrière est la rue ***; c'est par là que je compte m'en aller. Avançons un peu ; vous connaissez ce pavillon ? Saluez-le de la main. Entrons sous l'allée couverte ; votre cœur n'est-il pas ému ? Le mien palpite, et mes yeux se remplissent de larmes. Je la revois, cette promenade chérie

où soupirait ma jolie cousine. Quels sentiments j'éprouve ! un trouble religieux, un saint respect mêlé d'attendrissement ! ces lieux sont pleins de sa présence et des monuments de nos amours. Elle rêvait ici le jour que je lui chantai ma romance ; ce fut là qu'elle se trouva mal ; ce fut là-bas que je la portai. Sur ce banc que je touche elle venait s'asseoir dans les heures de récréation pour que nous pussions nous voir à travers la jalousie de mon pavillon. Voici la place où je la rejoignais presque tous les soirs ; ici, dans un cruel épanchement, nous confondions souvent nos soupirs et nos pleurs... Plus loin... Oui, le voilà, c'est lui !... Je l'ai salué d'un cri de reconnaissance et de joie ; ne le voyez-vous pas, le *marronnier propice !* cet arbre consacré par ses derniers combats et mon triomphe. Vite, madame, prosternez-vous ! moi, je vais baiser ses rameaux tutélaires ; je vais, sur son tronc protecteur, graver mon chiffre et celui



de ma femme... De ma femme ! ah ! nous étions amants,

et nous vivions réunis! nous sommes époux, et nous languissons séparés! Adieu, madame... Je vole vers elle... Grand Dieu! le jour va bientôt paraître, et si l'on me découvre ici, je suis perdu.

Je courus à mon échelle, sur laquelle je ne montai que difficilement, à cause de la longue robe dont Ursule avait voulu que je restasse affublé. Déjà cependant je touchais au chaperon du mur, lorsqu'en me penchant du côté de la rue, je vis une escouade du guet qui s'y promenait. Je redescendis précipitamment, fort embarrassé de savoir par où je sortirais. Il ne fallait pas songer à me sauver chez M. Fremont, où j'étais trop connu, et je ne savais par qui était habitée la maison que je voyais à côté de la sienne; mais quel qu'en fût le propriétaire, aucun séjour ne pouvait être plus dangereux pour moi que celui du couvent : je me détermine donc à planter mon échelle le long du mur mitoyen.

Pour faire avec moins de difficulté ma périlleuse incursion, je songe à quitter l'ample vêtement qui gêne tous mes mouvements; mais un léger bruit se fait entendre et m'effraie; au lieu de perdre du temps à me déshabiller, je grimpe le plus vite qu'il m'est possible; et, me mettant promptement à califourchon sur le chaperon, j'enlève l'échelle que je veux planter de l'autre côté. A l'instant où je la tiens en l'air, je crois apercevoir quelqu'un près de la grille du jardin que je quitte. Mon effroi s'augmente, ma main tremble, l'échelle m'échappe et tombe; me voilà, dans un équipage très-incommode, à cheval sur un mur. Heureusement un saut de dix pieds n'est pas fait pour m'épouvanter; le temps presse; il n'y a pas à délibérer; je me précipite.

Au bruit de la double chute de mon échelle et de mon individu, une jeune fille en joli caraco est sortie de derrière une charmille où elle se tenait cachée. D'abord elle venait droit à moi : soudain elle s'arrête comme si elle était aussi épouvantée que surprise, et elle se couvre le visage de ses deux mains avant que je sois assez près d'elle pour distinguer ses traits. Moi je la joins, je la rassure, et, tout en implorant son secours, je baise l'une après l'autre les deux petites mains que je voudrais écarter pour voir la figure apparemment jolie qu'elles me cachent.

« *Une religieuse*, dit alors une voix : *c'est lui qui se déguise ainsi. Ah ! faquin, je vous apprendrai à venir en conter à ma maîtresse.* »

Comme je me retourne pour regarder d'où part la voix menaçante, je sens mes épaules rudement compromises. Sans respect pour ma robe, on me régalait de coups de bâton. Il est vrai, mon colonel, que j'en reçus plusieurs avant d'avoir eu le temps de tirer mon pistolet de ma poche ; mais vous allez décider si mon honneur, involontairement outragé, fut suffisamment vengé par la réparation à laquelle je forçai mes brusques agresseurs.

Ils étaient trois. Chacun d'eux suspendit ses coups dès qu'après avoir reculé quelques pas j'eus montré le redoutable instrument dont je venais de m'armer. Celui de mes adversaires que je regardai le premier avait à peine quatorze ou quinze ans. Je le reconnus pour un de ces petits enfants de jolie figure, un de ces jockeys élégants, qui, majestueusement courbés sur le faîte menaçant d'un cabriolet colossal, font de gentilles grimaces aux passants que leur maître éclabousse, ou, d'une voix douce et flûtée, crient *gare* à ceux qu'il écrase. Je ne donnai qu'un coup d'œil au

second ; c'était un de ces grands coquins insolents et lâches que le luxe enlève à l'agriculture, que nous autres gens comme il faut payons pour jouer aux cartes ou pour dormir sur des chaises renversées près des fournaises de nos antichambres ; pour jurer, boire et se moquer de nous dans nos offices ; pour manger au cabaret l'argent de *monsieur ;* pour caresser dans les mansardes les femmes de chambre de *madame*. Le troisième s'attira toute mon attention ; sa mise était en même temps simple et recherchée, indécente et jolie : il y avait dans son maintien quelque noblesse et beaucoup de grâce ; son air conservait quelque chose d'imposant jusque dans sa frayeur. Je jugeai qu'il était le maître des deux autres : « Monsieur, si vous osez faire un pas, si vos gens tentent la moindre résistance, je vous tue. Faites-moi la grâce de me répondre. Êtes-vous gentilhomme ? — Oui, monsieur. — Votre nom ? — Le vicomte de Valbrun. — Monsieur le vicomte, je ne vous dirai point comment on m'appelle ; vous saurez seulement que je vous vaux bien. Cette aventure, dont le commencement m'a été si désagréable, finira-t-elle heureusement pour vous ? Il est vraisemblable que ce n'est point à moi que vous en vouliez ; mais enfin c'est moi que vous avez indignement outragé : monsieur, vous ne l'ignorez pas sans doute, l'honneur offensé veut du sang. Malheureusement l'heure me presse, et je n'ai qu'un pistolet ; cependant nous pourrons, si bon vous semble, vider notre différend sans sortir d'ici. D'abord, je vous prie de vouloir bien renvoyer votre domestique et votre jockey. »

M. de Valbrun fit un signe, et les deux valets s'éloignèrent. Soudain je fus au maître, et, lui présentant un de mes poings fermé : « Il y a là dedans quelques pièces de

monnaie : *pair* ou *non*. Si vous devinez, je vous remets le pistolet, vous tirerez à bout portant. Si vous ne devinez pas, vicomte, je vous déclare que vous êtes mort. » — *Pair*, dit-il. J'ouvris la main, il avait rencontré juste... Adieu, mon père! ô ma Sophie, adieu pour jamais!... M. de Valbrun, en prenant le pistolet que je lui présentais, s'écria : « Non, monsieur, non; vous reverrez votre père et Sophie. » Il tira son coup en l'air, et tombant à mes genoux : « Étonnant jeune homme, continua-t-il, qui donc êtes-vous? Que de noblesse et d'intrépidité! je serais trop inexcusable si j'avais pu vous outrager volontairement. Songez que ce fut le hasard qui me rendit coupable, et daignez m'accorder mon pardon. » Je m'efforçai de le relever. « Monsieur, reprit-il, je ne quitterai point cette posture que vous ne m'ayez pleinement rassuré sur vos dispositions. — Vicomte, vous me demandez grâce quand vous m'avez laissé la vie! Croyez que je ne conserve aucun ressentiment, et que je serai charmé d'obtenir votre amitié. — A qui ai-je le bonheur de parler? — Je ne puis vous le dire; je me ferai connaître dans un temps plus heureux; souffrez que je me retire. — Comment! avec cette robe de religieuse? Entrez chez moi, je vous ferai donner un habit; ce sera l'affaire d'un moment. »

En effet, il était impossible que je sortisse dans l'équipage où je me trouvais; j'acceptai les offres du vicomte.

Cependant, la jeune fille qui avait causé tout le désordre était demeurée à quelque distance et ne disait pas un mot. M. de Valbrun l'appela; elle vint, en se cachant toujours le visage avec ses mains. « Quelle pudeur! lui dit le vicomte; comme cela est intéressant! vous concevez, ma mie, que je ne suis pas la dupe de cet air-là! je voulais bien, comme

cela se pratique dans une petite maison, vous céder quelquefois à d'honnêtes gens, qui sont mes amis; nous étions convenus que vous ne vous donneriez jamais sans mon ordre, et vous sentez que votre maître ne se soucie point d'être le rival de votre coiffeur. Puisque c'est ce beau monsieur qui vous plaît, hé bien! que ce soit lui qui vous paie Dès ce soir nous nous séparerons, mademoiselle Justine.... »

A ce nom, qui sonnait si doucement à mon oreille, j'interrompis M. de Valbrun : « Elle s'appelle Justine? Il serait bien singulier.... Monsieur le vicomte, me permettez-vous d'éclaircir un doute? » Il m'assura que je lui ferais plaisir. Je m'approchai de la jeune fille, et j'écartai ses mains trop



discrètes; et comme il faisait assez clair pour qu'on pût

bien distinguer les visages, je reconnus cette jolie petite figure chiffonnée dont le piquant souvenir m'avait quelquefois donné du souci.

Faublas. — Quoi! vraiment! c'est toi, ma petite?

Justine. — Oui, monsieur de Faublas, c'est moi.

Le vicomte de Valbrun. — Monsieur de Faublas!... il est joli, noble, vaillant et généreux. Il croyait toucher à son heure suprême, et nommait Sophie! Cent fois j'aurais dû le reconnaître. (Il vint à moi et me prit la main.) Brave et gentil chevalier, vous justifiez de toutes les manières votre réputation brillante : je ne suis point étonné qu'une charmante femme se soit fait un grand nom pour vous. Mais dites-moi, comment êtes-vous ici? comment, après l'éclat du plus fâcheux duel, osez-vous paraître dans la capitale? Il faut qu'un grand intérêt vous y entraîne.... Monsieur le chevalier, donnez-moi votre confiance, et regardez le vicomte de Valbrun comme le plus dévoué de vos amis. D'abord, où allez-vous?

Faublas. — A l'hôtel de l'Empereur, rue de Grenelle.

Le vicomte — Un hôtel garni! et dans le quartier de Paris le plus habité! gardez-vous-en bien. Dans celui-ci, d'ailleurs, vous êtes connu; oseriez-vous vous y montrer pendant le jour? Eh! vous n'y feriez point vingt pas sans être arrêté.

Le vicomte avait raison peut-être; mais je ne sentais que le vif désir de hâter le moment qui me rapprocherait de Sophie; j'insistai donc. « Eh bien! soit, me dit-il; mais au moins souffrez que j'aille à la découverte pendant que vous allez mettre un habit. Justine, conduisez monsieur dans le cabinet de toilette, ouvrez-lui ma garde-robe, ayez soin qu'il ne manque de rien.

Dès que le vicomte fut sorti, je demandai à Justine quel était précisément son emploi dans le lieu où je la rencontrais. « C'est ici, me dit-elle en bégayant, la petite maison de M. de Valbrun. — J'entends! tu es, dans ce temple de volupté, l'idole qu'on encense! Mademoiselle, vous êtes assez jolie pour cela. — Monsieur de Faublas, vous me faites des compliments. — Comment ta fortune a-t-elle si fort changé en si peu de temps? — Ah! l'aventure de madame la marquise m'a fait une espèce de réputation; c'était à qui m'aurait, il y a trois semaines. De tous les prétendants, M. de Valbrun m'a paru le plus aimable... — Le plus aimable! et déjà tu lui fais de mauvais tours! — Moi, point du tout, je vous assure; c'est qu'il est très-jaloux, M. le vicomte! — Mais ce coiffeur? — Fi donc! l'horreur! est-il seulement croyable que je m'occupe d'un être comme celui-là? — Comment donc, Justine, de la fierté!... Mais que diable allais-tu faire de si bonne heure dans ce jardin? — Prendre l'air. Au reste, si M. le vicomte se fâche, tant pis pour lui; je ne suis pas embarrassée de trouver des places... — Oui, des places dans de petites maisons? — Dame, je veux faire une fin. Voudriez-vous que je restasse servante toute ma vie? j'aime bien mieux être la maîtresse de quelque seigneur qui me fera un sort honnête, et... — Voilà ce qui s'appelle solidement penser, Justine. Avec vos beaux calculs, pourtant, vous trahissez lâchement nos amours, perfide... Tu m'oubliais totalement, petite ingrate. — Oh! non, répondit-elle d'un ton caressant, je suis charmée de votre retour et de cette rencontre. Monsieur de Faublas, vous serez bien sûr d'être aimé chaque fois que vous voudrez plaire, et ce ne sera point avec vous qu'on se montrera jamais intéressée. —

Voilà, mon enfant, un discours bien tendre et un procédé bien noble; il me reste pourtant quelque doute. Tiens, ce *La Jeunesse*... — N'en parlons point. — Si fait, parlons-en, et ne mens pas. Mon enfant, il devait se marier avec toi. As-tu inhumainement sacrifié ton prétendu? — Sûrement, dit-elle en riant; je n'épouse plus que des gens de qualité, moi! »

J'allais répondre, quand M. de Valbrun rentra. « Ne vous avisez pas de sortir, me dit-il, la rue est certainement gardée. J'ai vu plusieurs escouades du guet se promener dans le quartier; j'ai vu rôder dans les environs beaucoup de gens de fort mauvaise mine. Passez la journée ici, je vais aller rassembler quelques amis; au milieu de la nuit prochaine, je reviendrai vous chercher en bonne compagnie, et si vous voulez me rendre un véritable service, vous accepterez dans mon hôtel un asile qui ne sera pas violé. Vous, Justine, faites en mon absence les honneurs de ma petite maison; je vous ordonne de traiter monsieur comme vous me traiteriez moi-même, et je vous pardonne, à sa considération, vos promenades du matin. Justine, je laisse, pour faire le service, mon jockey et La Jeunesse. — Ah! ah! monsieur le vicomte, ce grand coquin dont vous étiez accompagné au jardin, c'est La Jeunesse? — Le connaissez-vous? — Oui, si c'est celui qui appartenait au marquis de B***. Parle donc, Justine, n'est-ce pas le même? — Oui... monsieur de Faublas... — Un bon sujet... — Un excellent domestique... — C'est toi qui l'as donné à M. le vicomte?... — Oui, monsieur de Faublas. — Bien, mon enfant, très-bien. Tu lui as fait là un véritable cadeau. »

Le vicomte, en me disant adieu, me prévint qu'avant de sortir il allait soigneusement faire barricader toutes les portes, et recommanda de n'ouvrir à qui que ce fût.

Dès que nous fûmes seuls, Justine me demanda timidement par quelle espèce d'amusement je comptais remplir ma matinée. « Mon enfant, je déjeunerais volontiers si je n'avais pas une grande envie de dormir. Fais-moi donner un bon lit, et seulement aie soin qu'en me réveillant je trouve à dîner. » Elle pâlit, soupira, pleura presque, et me dit d'un ton dolent : « Vous êtes donc fâché contre moi? — Non, ma petite, je ne suis pas fâché, mais j'ai grand besoin de repos. » Elle soupira plus fort, me prit par la main, et me conduisit dans une chambre à coucher commode, recherchée, galante plus que le galant boudoir de madame de B***. Et moi aussi, je soupirai dans ce moment; mais ce fut de réminiscence. Justine, restée là, paraissait réfléchir et m'examinait attentivement. Je la priai de se retirer; elle se le fit répéter deux fois, et m'obéit enfin en me lançant un regard qui disait plus que bien des reproches.

Il n'y avait pas long-temps que j'étais couché, quand on m'apporta une tasse de chocolat. Sensible à cette attention de la maîtresse du logis, je me proposais de lui faire des remercîments, quand je la vis entrer, seulement vêtue d'une gaze légère. Déjà voluptueuse comme une grande dame, non moins délicate dans ses plaisirs raffinés, la petite créature faisait fermer les volets de manière que le plus faible jour ne pût pénétrer. Les rideaux de taffetas jaune furent tirés, on plaça les bougies devant les glaces, l'encens brûla dans la cassolette. Tout cela se faisait sans qu'on daignât répondre un mot à mes fréquentes questions; mais dès que le jockey fut retiré, Justine me dit que son premier devoir était d'obéir à M. le vicomte, et sa plus douce envie de faire la paix avec M. le chevalier. A ces mots, plus prompte que l'éclair, elle s'élança près de moi : plus

caressante que le zéphyr, en moins d'une seconde elle me fit



oublier le coiffeur et La Jeunesse, et... Ne crains rien, ma charmante femme; près d'un aussi méprisable nom je ne placerai pas ton nom révéré.

Monsieur l'abbé, je vous entend murmurer, je crois? Je vous entends détailler la foule des motifs que j'avais de résister; mais des moyens, vous n'en parlez pas. A vos cent mille raisons je n'en oppose qu'une, moi : l'entreprenante Justine me tenait dans son lit. S'il est vrai que vous sachiez ne pas succomber à des tentations aussi prochaines, aussi pressantes, dites-moi donc comment vous faites.

Peut-être comme je fis, hélas! Vous laissez échapper l'occasion, après avoir multiplié d'inutiles efforts pour la saisir.

Quelle injure je fis à tes appas, qui le méritaient moins que jamais, jolie petite Justine ! et assurément ce ne fut pas ta faute. Tu te montras complaisante, patiente, empressée autant que tu me trouvas faible, languissant et malheureux. Pour se voir réduit à cet excès d'abattement qui faisait alors ma honte et le désespoir de Justine, il faudrait avoir, comme moi, couru la poste pendant trente-six heures, cahoté dans une méchante voiture, tourmenté de mille inquiétudes, nourri seulement de bouillons; il faudrait surtout avoir soutenu, durant toute la nuit suivante, un entretien très-vif avec une nonne charmante... et bavarde comme on l'est au cloître en pareil cas !

Ah ! dit enfin la pauvre enfant d'un ton qui marquait sa confusion et sa surprise; *ah ! monsieur de Faublas, que je vous trouve changé !* Il me parut que si cette exclamation, échappée à la tendre véracité de Justine, renfermait l'amère critique du présent, elle offrait aussi, dans son double sens, l'obligeant éloge du passé; mais, comme je me sentais aussi plus capable de mériter le compliment que de me justifier du reproche, je pris le sage parti de m'endormir sans observations préparatoires.

Justine me laissa tranquillement reposer, bien convaincue apparemment que, si elle prenait la peine de me réveiller, ce serait très-gratuitement pour elle. Cependant, elle demeura constamment près de moi, puisqu'en me réveillant je la sentis à mes côtés : je ne la vis pas, car les bougies étaient éteintes; il y avait vraisemblablement long-temps que je dormais. Il me sembla qu'il était temps de dîner; je sentais le vif aiguillon d'une faim gloutonne; mon premier mot exprima mon premier désir; je priai Justine de me faire apporter à manger. Elle se préparait à me quitter, quand je

me surpris quelque velléité de réparer mes torts envers elle; je crus même qu'il fallait commencer par là, et je lui fis part de cette seconde réflexion, qui me parut lui être plus agréable que la première. Elle accueillit ma proposition avec une pétulance qui ne lui était pas ordinaire, ce qui me fit présumer que, sans doute, elle imaginait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Quelque diligence qu'elle fît pourtant, elle ne se pressa pas encore assez; il était décidé qu'après avoir essentiellement manqué à tout le beau ***sexe des petites maisons***, dans la personne d'une des plus gentilles créatures qui jamais s'y fût trouvée, je me verrais contraint de quitter ma désolée compagne avant d'avoir pu rétablir sa réputation et la mienne à la fois compromises. Au moment où cette fille si attentive, si digne de récompense, allait peut-être recevoir le prix de ses soins généreux, il se fit à la porte de la rue un grand bruit qui m'effraya, on frappait à coups redoublés. La Jeunesse accourut, qui, d'une voix altérée, nous dit qu'on demandait à entrer au nom du roi.

« Va, ma petite Justine, cours; ne souffre pas qu'on ouvre tout de suite, donne-moi le temps de me sauver. — Vous sauver! où? — Je n'en sais rien, mais qu'on n'ouvre pas. — Tenez, dans le jardin, je vais vous faire porter une échelle; escaladez le mur à droite, et si notre voisine ***la dévote***, madame Desglins, est tentée de vous recevoir aussi bien que moi, efforcez-vous de la récompenser mieux. — Justine, écoute donc. — Eh bien? — Tâche de faire passer de mes nouvelles à madame de B***. J'ignore ce que je vais devenir, mais c'est égal, mande-lui toujours que je suis à Paris, que tu m'as vu. »

Pendant ce court dialogue, on vint m'apporter de la

lumière; je me suis promptement emparé de la pièce la plus essentielle de l'habillement masculin, pièce dont l'exacte bienséance m'ordonne de vous laisser deviner le nom, ma belle dame, et que j'appellerai, si vous voulez bien le permettre, le *vêtement nécessaire.* Comme je me préparais à m'en couvrir, j'entends le fracas redoubler; il me semble qu'on enfonce les portes.

Je n'ai plus le temps de mettre les habits que Justine m'a fait préparer, je ne prends que l'épée de M. de Valbrun; en une seconde, ma main droite est armée du glaive protecteur, et ma main gauche, au lieu d'un bouclier, porte le vête-



ment nécessaire. Je m'élance sur l'escalier, je me précipite dans la cour, je vole au bout du jardin.

La Jeunesse me suit avec une échelle, il la plante, je monte. A la vue de plusieurs hommes qui viennent d'entrer avec des flambeaux dans la cour du vicomte, je sens que je n'ai pas un instant à perdre, et, sans m'amuser à considérer le terrain, que d'ailleurs je ne pourrais reconnaître parce que la nuit est noire, je me jette hardiment de l'autre côté du mur. O ma Sophie ! en serai-je quitte pour la petite contusion que je viens de me faire à la jambe ?

Il est vrai que je marche sur un sable fin ; mais j'estime qu'il est au moins dix heures du soir ; je suis environné d'épaisses ténèbres dans un jardin que je ne connais pas ; la seule chemise dont je me trouve couvert ne me garantit point du vent de bise qui souffle avec violence ; je suis tourmenté de mille inquiétudes, et je meurs de froid.

Cependant, pourquoi perdre courage ? A Paris, comme ailleurs, il n'y a pas de si mauvais pas dont un malotru ne se tire avec de l'argent ; à plus forte raison, un enfant de famille quand il a sa bourse pleine d'or et l'épée à la main. Va donc, Faublas, va donc visiter un peu la maison que tu entrevois à quelques pas de ce bassin dans lequel tu as été bien près de tomber.

J'avance à pas comptés, sans bruit j'arrive, et doucement je tâtonne. Comment donc se fait-il qu'on m'ait entendu ? Je ne le conçois pas ; mais enfin la porte m'est ouverte ; et comme je ne vois point de lumière, j'entre avec confiance.

« C'est vous, monsieur le chevalier ? » me dit-on alors tout bas. Aussitôt, déguisant ma voix en l'adoucissant beaucoup, et d'un ton aussi mystérieux que le sien, je réponds : « Oui, c'est moi. » Elle avance au hasard sa main, qui rencontre la garde de mon épée. « Vous avez l'épée à la main ?

— Oui. — Est-ce qu'on vous poursuit? — Oui. — Est-ce qu'on vous a vu passer par la brèche? — Oui? — Ne le dites pas à ma maîtresse, elle aurait peur. — Où est-elle? — Qui? ma maîtresse? — Oui. — Vous le savez bien; dans son lit. Vous pourrez passer toute la nuit ensemble; monsieur est allé à Versailles accoucher une grande dame, il ne reviendra que demain. — Bon. Mène-moi chez ta maîtresse. — Ne savez-vous pas les êtres? — Oui, mais j'ai eu peur, ma tête n'y est plus; conduis-moi .. Là, bien, par la main. »

A peine avions-nous fait quatre pas, que la femme de chambre, en ouvrant une seconde porte, dit: « Madame, c'est lui. »

La dame du logis m'adresse la parole: « Tu viens bien tard ce soir, mon cher Flourvac. — Impossible plus tôt. — Ils t'ont retenu? — Oui. — Hé bien! où donc es-tu? — Je viens. — Qui t'arrête? — Je me déshabille. »

Vous savez que je n'avais pas besoin de me déshabiller, vous à qui j'ai conté que ma main gauche portait mon unique vêtement; mais vous concevez que je ne devais marcher qu'avec beaucoup de précaution et de lenteur dans une chambre pour moi nouvelle, où très-heureusement il n'y avait plus ni feu ni lumière. Enfin, parvenu jusqu'au pied du lit, je dépose doucement par terre le vêtement nécessaire et mon épée; puis, soulevant une molle couverture dont l'édredon propice va me réchauffer, je tombe dans les bras d'une inconnue qui commence par me donner le baiser le plus tendre.

« Oh! que tu as froid! me dit-elle. — Il gèle si fort! — Mon cher chevalier! — Ma douce amie! — La rigueur de la saison ne t'empêchera pas de venir? — Sûrement non.

— Toutes les fois que M. Desglins découchera? — Oui. — Bathilde, pour t'avertir, fera toujours comme aujourd'hui. — Bien. — N'est-ce pas ingénieusement imaginé, ce petit lampion allumé sur sa fenêtre? — Oui. — Et ce pan de mur que j'ai fait abattre? — Oui, j'ai passé par la brèche. — Et tu y passeras plus d'une fois, car nos voisins les *magnétiseurs* ne la feront pas réparer de l'hiver. — Sans doute. — N'es-tu pas content d'être venu loger chez eux? — Très-content. — Tu sais, mon cher Flourvac, que mon mari est allé... — A Versailles, oui. — Nous pouvons passer ensemble la nuit entière. — Tant mieux. — Ah! j'étais sûre qu'il en serait bien aise, mon chevalier. — O mon amie! — Tu m'aimes toujours, Flourvac? — Tendrement. — Je t'avouerai pourtant que j'ai eu du chagrin cette après-dînée, mon ange. — Pourquoi? — Tu n'es pas venu me joindre au sermon. — Impossible. — Mais ce matin j'étais bien contente; et toi? — Ravi. — La messe ne t'a pas paru longue? — Ho! non. — Que j'avais de plaisir à te regarder! — Et moi! — Que tu as bien fait de mettre ta chaise à côté de la mienne! — N'est-il pas vrai? — Mais tu as mal fait de me parler. — La raison? — Toutes ces dames qui me connaissent et qui m'estiment, qu'auront-elles dit de me voir causer dans l'église avec un jeune officier? — Je conçois... — Tiens, mon cœur, ne viens plus me trouver à l'église? — Parce que? — Parce que dans le fond cela n'est pas bien. — Oh! — Vraiment, ma conscience n'est pas tranquille. — Bon! — Faire l'amour jusque dans la maison du Seigneur! — Il est vrai que.... — Préférer la créature au créateur! — Vraiment.... — Et un militaire encore! — Comment! — Si du moins c'était un abbé! — Mais... — A propos d'abbé, mon ange, as-tu fait ma com-

mission? — Laquelle? — Tu l'as oubliée? — Laquelle? — Tu sais que le maigre m'incommode. — Hé bien? — Quoi, Flourvac, vous ne vous souvenez pas que je vous avais prié d'aller consulter... — Ha! oui, un médecin. — Point du tout, un prêtre. — Oui, oui, je me rappelle... — Un prêtre, pour lui demander la permission... — Il te l'accorde. — A moi? — A qui donc? — Vous m'avez nommée, moi? — Non, une parente. — Ah! bon... Ainsi, mon cœur, je puis donc faire gras le vendredi et le samedi? — Oui. — Ah! que je suis aise! Ah! que je te remercie! »

Le baiser qu'alors la dévote me donna me parut le plus vif de tous. J'en avais reçu beaucoup d'autres, pendant qu'occupé du soin de soutenir une conversation difficile, je m'étais efforcé de ne répondre que par de courts monosyllabes aux questions que multipliait l'inconnue trompée. Cependant ses appas, quoique toujours défendus par une toile modeste, agissaient sur moi plus efficacement que l'édredon le plus chaud; et mon sang s'étant ranimé, je me retrouvai ces dispositions heureuses dont, quelques minutes auparavant, Justine eût profité, si des gens ennemis de son bonheur n'étaient venus méchamment nous interrompre. Aussitôt j'essayai de prouver ma reconnaissance à l'hospitalière beauté qui me faisait si complétement les honneurs de chez elle. Mais qui de vous à ma place s'y serait attendu, messieurs? on m'opposa la plus sérieuse résistance.

« Finissez, me disait-on, finissez, Flourvac... vous savez nos conventions... Ce n'est pas ainsi... Non... non... je ne le souffrirai point... je ne le veux pas. »

Très-surpris de l'étrange caprice de cette femme inconcevable qui, dans l'hiver et par un temps affreux, fait escala-

der des murs à son amant pour qu'il vienne paisiblement sommeiller auprès d'elle, je me remets à ses côtés sans dire un mot, et bientôt je vais m'endormir. Bientôt aussi je l'entends qui sanglote; et toujours à voix basse je lui demande ce qu'elle a. « Ce que j'ai, répond-elle, ingrat, vous ne m'aimez plus, vous oubliez nos conditions... Près de moi vous restez immobile... Mes embrassements ne vous paraissent plus désirables, s'ils ne sont, comme ceux des femmes vulgaires, impudiques et criminels. »

Elle me tint plusieurs autres discours dont je ne pouvais pénétrer le sens obscur; mais enfin elle s'expliqua si clairement du geste et de la voix, qu'elle m'enseigna ce que peut-être, messieurs, vous serez étonnés d'apprendre. Mes désirs avaient été repoussés d'abord, parce que je les avais malhonnêtement exprimés; parce que, d'une main profane, j'avais voulu soulever l'unique voile dont les pudiques attraits de cette beauté toujours modeste devaient rester enveloppés. Il fallait, messieurs, sans écarter, sans déranger la fine toile artistement ouverte; messieurs, il fallait, le moins indécemment et le mieux possible, embrasser de toutes les femmes la plus vive et la plus chaste en même temps.

Et vous, que la nature n'a favorisée qu'à demi, vous, madame, qui portez une superbe tête sur un corps très-ordinaire, ne vous moquez pas de ma janséniste. Si vous aviez prudemment employé le moyen dont elle usait, peut-être que votre époux ne vous eût pas si vite abandonnée, peut-être que vos amants vous seraient demeurés plus long-temps fidèles.

J'avoue pourtant qu'une malheureuse femme ne doit s'aviser de ce moyen-là que lorsqu'il ne lui en reste aucun

autre; j'avoue que pour mon compte je ne l'aime pas. En vain la dévote, d'une voix entrecoupée, bégayait entre mes bras ces mots inusités, quoique expressifs : « Divins transports ! bonheur des élus ! joie du paradis ! » je ne partageais que médiocrement cette joie, ce bonheur, ces transports si vantés

Peu curieux de rechercher encore une demi-félicité, je reprends à côté de madame Desglins une place que je suis presque fâché d'avoir quittée, et je ne songe plus qu'à l'adroit mensonge qu'il faut que je lui fasse pour que, sans allumer ses bougies, sans appeler sa femme de chambre, elle veuille bien me donner elle-même de quoi chasser l'appétit dévorant dont je me sens atteint. Mais j'aurais pu me dispenser de mettre mon esprit à la torture, il était décidé que j'irais souper ailleurs.

« On fait du bruit! dit-elle; mais qu'est-ce donc?.... Quoi !.... c'est la voix... Cela ne se peut pas.... Mais pourtant... Bon Dieu ! oui, c'est la voix du chevalier... de mon amant.... Comment cela se fait-il ?.... Un inconnu ! Ah! l'horreur !.... je suis perdue ! »

Au premier bruit que j'ai entendu, aux premiers mots qu'elle a prononcés, je me suis jeté hors du lit. Tandis qu'elle flotte incertaine, je mets précipitamment le *vêtement nécessaire*, non pas à mon bras gauche comme tout à l'heure, mais en son véritable lieu. Je prends mon épée, j'avance à tâtons, je pousse une porte entrebâillée; et, si je calcule bien, je dois être maintenant dans la première pièce où m'a d'abord reçu la femme de chambre qui faisait sentinelle. Ce qui confirme ma conjecture, c'est que non loin de moi j'entends un homme qui dehors grelotte, s'impatiente, et tout bas, mais très-

distinctement, répète sans cesse : « Bathilde, ouvre-moi donc ! »

Cependant madame Desglins vient de prendre un parti. Sortie de sa chambre à coucher, elle avance dans la pièce où je suis; d'une voix étouffée elle appelle celui qu'elle a cru son amant. Au lieu de lui répondre, je m'arrête, et le bruit de sa marche me fait juger que, sans me toucher, elle a passé tout à l'heure auprès de moi. « Qui que vous soyez, dit-elle alors, veuillez au moins m'entendre : ne me perdez pas tout à fait, fuyez sans que le chevalier vous voie; fuyez, et je vous pardonne si vous me gardez le secret. »

C'était mon intention; je comptais m'élancer dehors dès que la porte serait ouverte; mais l'infortunée dévote l'ouvre trop tard. Après que madame Desglins a tourné deux fois la clef dans la serrure, à l'instant même où M. de Flourvac pousse l'un des deux battants, Bathilde, qui n'est point encore couchée, Bathilde, attirée par le bruit qu'elle entend, paraît avec de la lumière. Quel spectacle pour chacun de nous !

La scène est dans une espèce de salle à manger. Dans le fond, sur ma gauche, la malencontreuse femme de chambre nous fixe les uns après les autres en roulant de grands yeux ébahis; en face de moi, sur le seuil de la porte qui communique au jardin, je vois un jeune officier immobile d'étonnement; dans l'espace intermédiaire, madame Desglins, consternée, tombe sur une chaise et se cache le visage; cependant elle ne l'a pas fait si vite que je n'aie pu distinguer ses traits; et toujours entièrement occupé de l'objet qui me touche le plus, toujours incapable de dissimuler l'impression que me fait la vue d'une jeune femme,

je m'écrie : « Elle est, ma foi, gentille! — La perfide! répond l'officier furieux; scrupuleuse dévote, il vous en faut plusieurs ! »



Je veux parler, je veux justifier madame Desglins; mais le jeune homme, peut-être trop vif, ne m'écoute pas, et tire son épée que rencontre aussitôt la mienne. Aux premières bottes, je sens que le jeune Flourvac n'est pas fait pour lutter avec moi; bientôt serré de près, il se voit forcé de faire plusieurs pas en arrière; le jardin devient le théâtre du combat. Comme je veux surtout gagner du terrain pour m'assurer une prompte retraite, je ne cesse d'avancer sur mon adversaire, qui, surpris d'être vigoureusement poussé, recule toujours. Nous arrivons à l'entrée d'une allée qui me paraît spacieuse; là je romps brusquement la mesure et je m'échappe. Mon adversaire, aussi courageux que peu

redoutable, me poursuit; et l'obscurité ne me permettant pas de courir vite, il va bientôt m'atteindre. Je me retourne, le fer se croise de nouveau; celui de l'ennemi, gouverné par un poignet faible, saute à dix pas. Les deux femmes sont accourues, qui saisissent et retiennent le vaincu; le vainqueur se jette derrière une charmille et fuit.

Je vais le long du mur, cherchant la brèche dont je me souviens que madame Desglins m'a parlé : je la trouve enfin; je grimpe, et me voilà dans l'enclos *des voisins les magnétiseurs*.

Puisqu'il s'agit de vous intéresser, lectrices compatissantes, je ne dois pas omettre une circonstance qui augmentait alors le danger de ma position. Vous vous rappelez sans doute ce vent de bise dont je me plaignais il n'y a pas plus d'un quart d'heure? Maintenant il pique davantage encore, et, par un malheur plus grand. des nuages épais se choquent pour se dissoudre, versant des flocons de neige sur ma chemise, hélas! trop fine. Plaignez, belles dames, plaignez un jeune homme à qui l'on ne peut reprocher que son exclusif amour pour vous : par quel temps et dans quel costume il est réduit à faire de jardin en jardin la plus pénible des promenades.

Celle-ci dura plus long-temps que je ne l'aurais voulu, car je me vis, au bout du vaste enclos des *magnétiseurs*, arrêté par une grille qui le fermait. Aussitôt je pris mon parti; j'empoignai joyeusement mon épée, et d'estoc et de taille je me mis à espadonner contre les barreaux, de manière à tout renverser s'il était possible.

Au vacarme que je faisais, un mâtin aboya. O bon chien! mon sauveur! sans ton énorme gueule, où résonnait une énorme basse-taille, dont les échos circonvoisins multi-

pliaient les formidables accents; malgré mon espadon, peut-être, je serais demeuré dans ma prison jusqu'au jour, et Dieu sait ce qu'alors on eût fait de moi, supposé qu'on m'y eût trouvé encore vivant. Un homme accourut, qui m'ouvrit la grille. « En voilà encore un, s'écria-t-il ; comme il est fagotté! queu vêtement pour l'hiver! et pis c'te fine lame! Ne dirait-on pas qu'il veut tuer des mouches dans le mois de novembre? Mais queu rage les pousse tretous à vouloir dormir debout! comme si nos ancêtres, qu'avaient cent fois pus d'idées que nous, n'avaient pas inventorié des lits pour qu'on se couchisse dedans. Allez, monsieur le *préiambule*, remontez-vous dans le dortoir, et laissez tout du moins le repos de la nuit à un pauvre portier que vous persécutisez tout le temps que dure la sainte journée du bon Dieu. Je vous le demande de votre grâce, monsieur le *sozambule*, allez vous coucher avec tous ces autres... Non, pas par là... tenez donc, par ici... »

Je ne savais si je devais répondre, quand une femme furieuse vint à nous. Elle saisit mon conducteur, et l'entraînant avec elle : « Parguienne, lui dit-elle, t'es ben de ton pays, toi! n'as-tu pas peur qu'il ne trouve pas l'escalier sans chandelle? Hein! quai bêtise! que de balivernes!... gni en a pas un, va, de ces chiens de *cornambules*, qui nous fera jamais le codiau de se rompre les ios. »

Elle avait raison, la femme! Sans me casser le cou, je trouvai l'escalier : je cherchai le dortoir. Bien impatient de découvrir quelque coin solitaire et commode où je pusse me sécher et me réchauffer, j'allai toujours furetant jusqu'au second étage, où, dans une immense salle éclairée par des lanternes, une porte entre-bâillée me laissa voir beaucoup de lits rangés à la file, et dont aucun ne parais-

sait vide. Cependant j'en découvris un qui l'était; tant de besoins si pressants me faisaient la loi de l'aller occuper, que je me glissai doucement jusqu'à lui. Là, je me dépouillai du *vêtement nécessaire ;* il était tout mouillé; mais, comme je n'oubliai pas qu'il renfermait mon trésor, je pris la sage précaution de le cacher sous mon chevet, près duquel je mis mon épée; ensuite j'ôtai vite et je posai sur une chaise ma chemise, imprégnée de neige fondue; avec un des coins du drap j'essuyai mon individu, déjà presque inondé, et, tout nu que j'étais, je m'étendis délicieusement sur deux mauvais matelas, plus content que quand j'entrai dans le superbe lit du vicomte de Valbrun, tant est vrai le vulgaire adage qui tous les jours nous dit : Le plaisir vient de la douleur.

Oui; mais souvent, quand le moment de la plus vive douleur est passé, la foule des douleurs plus petites ne tarde pas à vous assiéger, et le plaisir est promptement détruit. Dès qu'une chaleur progressive eut ranimé mon sang, dès que je pus remuer sans angoisse mes membres un peu dégourdis, les inquiétudes de l'esprit succédèrent aux fatigues du corps; je considérai avec effroi la foule des dangers qui m'environnaient; sans doute poursuivi au dehors, peut-être menacé au dedans, qu'allais-je devenir? Je n'ignorais pas dans quelle espèce de maison mon destin m'avait conduit, et quels gens extraordinaires la peuplaient; mais comment y rester? comment en sortir? surtout comment satisfaire ce vif appétit un moment oublié pendant mes plus grandes anxiétés, mais à présent revenu pour me crier qu'après les fatigues d'un long voyage et d'une courte nuit, je n'ai pris dans la journée qu'une tasse de chocolat... O ma Sophie! sans doute je dois des larmes à ton sort! tu

gémis séparée de l'objet de ta tendresse; mais au moins elle t'est connue, la prison dans laquelle tu languis; mais au moins tu ne manques, en m'attendant, ni de vivres ni de vêtements. Il est bien plus à plaindre, ton malheureux époux! Le moyen que, sans nourriture, il se conserve pour toi! le moyen qu'il aille te rejoindre sans linge, sans habits et sans souliers!

Je demeurais livré à ces réflexions désolantes, lorsque plusieurs personnes, étant brusquement entrées, s'approchèrent de mon lit, qui fut aussitôt environné. Que faire en ce péril extrême? Puisqu'il n'y avait pas moyen de fuir, je pris le parti de fermer les yeux et de paraître plongé dans un profond sommeil dont les douceurs étaient bien loin de moi. Figurez-vous quelle peur je dus avoir quand, pour m'examiner de plus près, on me mit une lumière devant les yeux. Figurez-vous quel fut mon étonnement quand j'entendis mes quatre ou cinq observateurs tranquillement dialoguer ainsi :

« Je ne le connais pas. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi, dit-elle; mais attendez donc... si fait, si fait .. je... je sais qui c'est... un nouveau venu. — De ce soir? — Oui. — Ah! tant mieux. — Il n'a pas mauvaise mine. — Pas du tout. — Bien! très-bien! un peu fatigué pourtant. — Ah! cela n'est pas étonnant, vous l'avez mis au baquet, madame. — Oui, répondit-elle. — C'est cela; le baquet, la diète!... — Sans doute, sans doute. — Son sommeil est-il bien naturel? — Il n'y a qu'à lui demander. — Oui, s'il veut le dire. — Essayons. — Soit; parlez-lui.

» Mon cher enfant, dit-elle, dormez-vous bien?... Il ne répond pas. — Faites-lui une autre question, madame. — Jeune homme, reprit-elle, pourquoi êtes-vous venu ici?...

Allons, il ne dira mot. — Hé bien! faisons-lui l'opération, madame. — C'est mon avis. — Et le mien. — Et le mien. — Et le mien. »

A ce mot *opération*, je frissonnai; une sueur froide me prit quand je sentis qu'on levait ma couverture. « Hé! bon Dieu, s'écria-t-elle en la rejetant aussitôt, il est tout nu. — Il est tout nu! répétèrent-ils. — Tenez, sur cette chaise, sa chemise! — Toute mouillée. — Trempée comme si on l'avait mise dans l'eau! — Oui, ma foi! — Tant mieux, c'est qu'il a transpiré. — C'est qu'il a transpiré. — C'est qu'il a transpiré. — Oh! mais sentez donc. — Une odeur très-forte! — Oui. — Oui, parbleu! messieurs, voilà une prodigieuse respiration! — Hom! pas excessive, j'en ai vu... — De plus étonnantes! — Oui. — Et moi aussi; mais



ce n'est pas l'ancienne médecine qui en produirait de

pareilles! — Assurément, non... C'est que je n'en reviens pas!... Flairez donc, messieurs, flairez donc. Une humeur âcre. — Très-âcre. — Fétide. — Effets d'une crise. — Crise très-heureuse! — Sans nous, il avait une fièvre inflammatoire. — Putride. — Ou une apoplexie. — Ou une catalepsie. — Ou une paralysie de poitrine. — Ou une sciatique dans la tête. — Et il courait grand danger! — Et il était perdu! — Et il serait mort! — Oh! oui, il serait mort. — Il serait mort. »

Pendant plus d'une minute, tandis que je commençais à me rassurer, ils répétèrent en chœur que je serais mort.

L'un d'eux interrompit le funèbre chorus pour dire : « C'est pourtant à vous, madame, qu'appartient l'honneur de cette cure. — En vérité, je le crois, répondit-elle. — Puisque cela va si bien, que ne recommencez-vous? » répliqua-t-il. Elle lui répondit : « Très-volontiers; mais faites-lui donc donner une chemise. »

Après qu'on m'eut passé la chemise aussitôt apportée, on me posa sur mon lit, de manière que mes deux pieds, qui d'abord restaient pendants, furent ensuite supportés par le premier bâton d'une chaise, sur laquelle il me parut que s'était assise la dame que l'on venait de prier de se mettre en *rapport*. Elle le fit à l'instant même; elle serra mes deux jambes entre les siennes, promena doucement sur plusieurs parties de mon corps sa main que je trouvais familière; et d'une façon tout à fait gentille frotta avec ses deux pouces les deux miens. Trop prudent pour témoigner combien cette *opération* de nouvelle espèce était de mon goût, je feignais toujours de dormir. « Voilà, dit quelqu'un, un sommeil bien opiniâtre. — Oui, qui tient de la léthargie. — Tant mieux, il produira plus sûrement le *somnambulisme*.

— Sachons donc s'il parlerait maintenant. Madame, voulez-vous bien l'interroger?

« Beau jeune homme, me dit-elle, le magnétisme agit-il sur vous? » Je ne répondis pas un mot, mais je trouvai la question presque impertinente. Lecteur, qui me connaissez et m'honorez de quelque estime, vous me rendez, je pense, la justice de convenir que, précédée d'une nuit au couvent et suivie d'une séance dans le lit de madame Desglins, ma courte mésaventure avec Justine ne prouve rien : d'ailleurs, je vous ai dit, et vous me croyez, puisqu'à chaque instant je vous prouve ma franchise extrême, je vous ai dit que je fus dérangé au moment où j'allais faire à cette fille offensée la réparation la plus satisfaisante : jugez donc combien je dus être piqué des doutes injurieux qu'on affectait sur mon compte. Me demander si le magnétisme agissait sur moi; sur moi, dont l'imagination si promptement s'allume, dont le sang s'enflamme si aisément!... Espiègle femelle, qui me faisiez cette interpellation maligne, sûrement vous ne l'ignoriez pas qu'il agissait sur moi le magnétisme; sûrement, du coin de l'œil, vous aperceviez son effet le moins équivoque, car tout d'un coup vous cessâtes vos chatouilleux attouchements, et d'un ton triomphant vous dites à ceux qui vous entouraient : « Messieurs, sous huit jours au plus tard, je vous garantis ce jeune homme-là radicalement guéri; il y a plus, je reviendrai le questionner dans un quart d'heure, et je vous certifie qu'il sera déjà somnambule et qu'il me répondra. »

Dès que les médecins se furent éloignés de mon lit, je me hâtai d'ouvrir les yeux pour examiner la jeune dame qui tout à l'heure, avant de me quitter, m'avait, ce me semble, un peu serré la main. Sa voix ne m'était pas incon-

nue; mais je ne pouvais me dire où j'avais été frappé de ces doux accents. Malheureusement, la dame me tournait déjà le dos quand je la regardai; mais il me sembla que j'avais vu quelque part cette taille élégante et svelte qui déjà m'enchantait.

Je la suivais toujours des yeux, quand on vint lui annoncer que madame Robin demandait à la voir. Elle ordonna qu'on la fît monter, et puis elle dit à ceux qui l'entouraient: « Messieurs, madame Robin est une brave femme; il y a tout lieu de croire que c'est elle qui nous a envoyé ce soir cette belle dinde aux truffes dont nous nous régalerons demain. »

Une dinde aux truffes! Hélas! j'entendais parler d'une dinde aux truffes, tandis qu'avec tant de plaisir je me serais accommodé d'un bon morceau de pain sec!

« Bonsoir, madame Robin, » lui dit-elle. L'autre répondit: « Votre très-humble servante, madame Leblanc. — Vous venez, madame Robin, pour voir la fille chérie? — Oui, madame. — Eh bien! passons dans ce cabinet. »

Ce cabinet était en face de mon lit; on en laissa la porte ouverte; j'écoutai et j'entendis: « Jeune Robin, dormez-vous? » Elle répondit d'une voix basse et d'un ton mystérieux: « Oui. — Cependant, vous parlez? — Parce que je suis somnambule. — Qui vous a initiée? — La prophétesse madame Leblanc et le docteur d'Avo. — Quel est votre mal? — L'hydropisie. — Le remède? — Un mari. — Un mari pour l'hydropisie! dit la mère Robin. — Oui, madame, un mari, la somnambule a raison. — Un mari avant quinze jours, reprit mademoiselle Robin, car si je reste fille plus long-temps, je suis perdue. Un mari qui soit capable de l'être, j'en connais qui n'en auraient que le nom. Point de

ces vieux garçons maigres, secs, décharnés, édentés, rabougris, vilains, crasseux, infirmes, grondeurs, sots et boiteux. — Boiteux, interrompit madame Robin; ah! cependant il boite, ce brave monsieur Rifflart qui la demande. — Paix donc, madame Robin, s'écria quelqu'un; tant que la somnambule parle, il faut écouter sans rien dire. — Fi de ces gens-là, reprit mademoiselle Robin, ils n'ont d'autre mérite que de prendre une fille sans dot; ils font trembler une pauvre vierge dès qu'ils parlent de l'épouser. — Ah! pourtant... — Paix donc, madame. — Mais un jeune homme de vingt-sept ans tout au plus, cheveux bruns, peau blanche, œil noir, bouche vermeille, barbe bleue, visage rond, figure pleine, cinq pieds sept pouces, bien taillé, bien portant, alerte et gai. — Ah! dit madame Robin, c'est tout le portrait du fils de notre voisin M. Tubeuf, un pauvre diable... Ah! mon enfant, que n'ai-je de la fortune pour t'établir! » Tout d'un coup, au bruit de plusieurs *chut, chut,* prolongés, il se fit un profond silence. « Silence, dit madame Leblanc, le dieu du magnétisme m'a saisie, il me brûle, il m'inspire! Je lis dans le passé, dans le présent, dans l'avenir! Silence. Je vois dans le passé que la mère Robin nous a envoyé ce soir une dinde aux truffes. — Cela est vrai, répondit-elle. — Paix donc, madame, lui dit quelqu'un.. — Je vois qu'il y a quinze jours elle voulait marier sa fille au vieux garçon Rifflart qui est infirme, grondeur et boiteux... — Un bien aimable homme, cependant... — Paix donc, madame Robin. — Je vois que la fille Robin a distingué le jeune Tubeuf, cinq pieds sept pouces, bien taillé, bien portant, alerte et gai... — Oui; mais si pauvre, si pauvre... — Paix donc, madame Robin. — Je vois dans le présent que la mère Robin tient

cachés au fond de l'un des tiroirs de sa grande armoire cinq cents doubles... — O mon Dieu! — Cinq cents doubles... — N'achevez pas. — Cinq cents doubles louis en vingt rouleaux... — Ah! pourquoi l'avoir dit!... — Mais paix donc, madame Robin. — Je vois dans l'avenir que si la mère Robin ne dispose pas, sous quinze jours, de huit rouleaux... — Huit rouleaux! — Paix donc, madame Robin. — De huit rouleaux au moins pour l'établissement de sa fille avec le fils du voisin Tubeuf... Je vois... l'avenir



m'épouvante... Ah!... pauvres Robin fille et mère! couple infortuné, que je vous plains... on ouvrira l'armoire de la mère, le cœur de la fille sera ouvert; on ravira l'argent de la mère, on aura ravi l'honneur de la fille; la mère mourra de chagrin d'avoir été volée; la fille, désespérée, ira dans un pays étranger accoucher d'un garçon! — Ah! s'écria madame Robin, saisie d'épouvante, ah! je la marierai! je la

marierai la semaine prochaine ! Oui, la semaine prochaine, elle épousera ce coquin de Tubeuf. » Madame Robin, ainsi déterminée, s'en alla, et l'un des docteurs la reconduisit poliment.

Ce que j'écris là, je le croyais à peine, quoique je l'eusse entendu. Un rêve imposteur me berçait-il de ses chimères, ou n'y avait-il plus un grain de raison dans mon cerveau totalement vide? De quelle scène le hasard venait de me rendre témoin ! D'une part, quel mélange d'effronterie, d'extravagance et de charlatanisme ! que d'ignorance et d'imbécillité de l'autre ! O hommes ! il est donc vrai que vous êtes de grands enfants ! il est donc vrai qu'avec sa gibecière le premier joueur de gobelets... Je méditais sur cette éternelle vérité dans un de ces moments courts et rares où la sagesse paraissait vouloir se rapprocher de moi ; mais la sagesse ne trouvant pas à loger dans ma folle tête, s'éloigna promptement ; et, comme son brusque départ ne me permit point alors d'achever la réflexion solide et profonde, je ne puis aujourd'hui finir la phrase philosophique, épigrammatique et morale.

On va voir que mes idées prirent un cours tout différent ; je me fis des reproches peu délicats, mais naturels dans la circonstance ; un homme affamé n'est pas rigoureux casuiste. Pourquoi, monsieur le chevalier, ne pas vous être mêlé de la forfanterie pour en tirer profit ? Pourquoi n'avoir pas répondu quand on vous interrogeait ? Avec toute votre sagacité, vous ne savez rien deviner d'abord ; avec votre belle prudence, vous vous conduisez toujours comme un poltron ! C'était bien la peine d'échapper à la fureur des éléments conjurés pour venir sur un misérable grabat mourir de peur et de faim ! vous mériteriez que la faute fût

irréparable... Allons, Faublas, elle ne l'est pas; allons, mon ami, de la tête et du cœur; un peu d'adresse et beaucoup d'audace! Il s'agit de te procurer un bon repas bien nécessaire, et peut-être d'obtenir encore une douce nuit.

Il faut convenir que l'obligeante prophétesse m'aida merveilleusement dans l'exécution de ce projet louable. Je suis sûr que madame Robin était à peine au bas de l'escalier, quand madame Leblanc dit aux docteurs de retourner à mon lit. A leur approche, je me hâtai, comme la première fois, de fermer les yeux. Bientôt la prophétesse accourut, commanda le silence, et d'une voix renforcée rendit l'oracle effrayant : « Quelle puissance supérieure me transporte au-dessus des nuages! Je plane dans l'immensité des cieux, mon regard parcourt l'univers, ma vaste science embrasse les siècles écoulés, le moment qui passe, et l'éternité. Je vois dans le passé que l'adolescent ici couché fut toujours un petit libertin de bonne compagnie; que, non content d'avoir en même temps une belle dame et une jolie demoiselle, il a encore osé, dans une rencontre assez singulière, souffler une aimable nymphe à M. le baron, son très-honoré père. Je vois, dans le présent, que cet enfant gâté s'appelle *de Blasfau*..... Je vois dans l'avenir qu'il ne sera pas long-temps malade, et que tout à l'heure il va me répondre et somnambuliser. »

A mon véritable nom, que disait la prophétesse, en le déguisant par la simple transposition des deux syllabes qui le composent; à l'histoire de mes amours qu'elle me faisait en abrégé; surtout à l'anecdote secrète qu'elle me rappelait malignement, je reconnus enfin.... Belle dame, savez-vous qui? Non! eh bien! je ne veux pas vous le dire encore. Il me plaît qu'auparavant vous écoutiez les répon-

ses que je vais faire aux questions de madame Leblanc.

« Beau jeune homme, dormez-vous? — Oui; mais je parle, parce que je suis somnambule. — Qui vous a initié? — La plus aimable des femmes, celle dont je tiens la jolie main, la prophétesse. — Quelle est votre maladie? — Ce matin, c'était épuisement et dégoût excessif; ce soir, au contraire, il y a pléthore et faim dévorante. — Que faut-il faire à cela? — Me donner le plus tôt possible un morceau de dinde aux truffes. — Ah! — Et cela, dans l'appartement de la prophétesse, qui voudra bien m'accorder un entretien particulier. — Ah! ah! — Je lui révélerai maintes choses essentielles à la propagation... du magnétisme. — Ah! ah! »

O Vénus! Vénus! tu voulus, pour l'amusement du beau sexe et de ma longue adolescence, tu voulus qu'on vît dans Faublas, âgé de dix-sept ans, la réunion de plusieurs qualités ordinairement incompatibles. Avec la jolie figure d'une jeune fille, tu me donnas la vigueur d'un homme fait, tu me donnas la gentillesse et la vivacité, l'enjouement et les grâces, l'esprit du jour et l'éloquence du moment, l'adresse qui fait naître l'occasion, la patience qui l'épie, l'audace qui la brusque, mille agréments divers, dont un plus fat s'enorgueillirait davantage, et peut-être userait moins. Tu sais comment ma conduite t'a toujours prouvé ma reconnaissance, combien ton culte m'est cher, comme sur tes autels adorés j'ai prodigué les sacrifices! Cependant tu m'as réservé à des travaux plus qu'humains; si, prenant plaisir à multiplier sur ma route les obstacles et les tentations, tu veux que, depuis le couvent du faubourg Saint-Marceau jusqu'au couvent du faubourg Saint-Germain, je sois arrêté de maison en maison, et, sans relâche, forcé d'y choisir entre une infidélité passagère ou une éternelle séparation;

déesse, je te déclare que je suis prêt, que rien ne m'étonne; que, dussé-je périr, je tenterai d'aller jusqu'à Sophie. Mais toi, sois juste autant que tu es belle, proportionne les moyens aux difficultés, vois la peine extrême de ton favori; tu ne l'as pas encore assez doué. Vénus, vous le savez, il ne s'agit ici ni des charmes périssables de votre efféminé chasseur, ni des efforts conjugaux de votre infortuné forgeron; il faut, à qui doit courir ma brillante carrière, la force prodigieuse de votre immortel amant, ou le talent fabuleux de l'époux des cinquante sœurs.

Mais non, ce n'est pas cela que Faublas vous demande. O divinité bienfaisante! vous n'êtes pas seulement la reine des plaisirs, on vous dit aussi la mère de l'amour! Deux époux, quand ils sont encore amants, peuvent donc ne pas vous paraître indignes de votre protection. Du haut de l'empyrée, contemplez sans jalousie une mortelle aussi belle que vous; elle soupire, elle vous implore, elle m'attend. Honorez son chevalier d'un regard favorable, venez à mon secours, prévenez mes périls, écartez mes ennemis, conduisez-moi jusqu'à l'asile désiré; daignez me réunir à la plus chère moitié de moi-même. Alors sera brûlé sous vos auspices un encens délectable et pur; alors vous sera fait, en action de grâces, un délicieux sacrifice également digne du ministre, de la victime et de l'idole.

Pendant que je fais cette poétique invocation, la prophétesse achève sa tournée dans le dortoir; bientôt elle descend chez elle et m'envoie chercher; il est inutile de dire que je mets le *vêtement nécessaire* et que je laisse mon épée.

« Eh! bonsoir, mon aimable *beau-fils!* — Eh! bonsoir, ma charmante *belle-mère!* — Faublas, dis-moi donc quelle aventure... — Conte-moi, Coralie, par quelle subite méta-

morphose... — Monsieur, je suis mariée. — Je suis marié, madame. — Mais cet événement-ci me fait trembler pour l'honneur de M. Leblanc ! — Mais, ô ma Sophie ! je crains bien de succomber encore à l'occasion ! — Tiens ! mon joli garçon, franchement tu arrives à propos, car un époux est une sotte chose, et j'ai besoin d'un amoureux. — Tiens, Coralie, je te retrouve fort heureusement, car la rencontre d'une jolie femme ne peut jamais me déplaire, et puis j'ai besoin d'un asile, d'un habit et d'un souper. »

Madame Leblanc me fit donner une robe de chambre et commanda qu'on me servît. On m'apporta la bouteille si nécessaire et la volaille tant désirée. Je bus avec l'empressement du musicien le plus sobre, qui, depuis trois heures d'horloge, concertant sans relâche en bonne maison, n'a



pas trouvé le moment de se rafraîchir. Je mangeai avec la

constante avidité de tel auteur, qui, tous les lundis sans faute, admis à la table de tel gras libraire, y dîne périodiquement pour le reste de la semaine. Pendant que j'employais ainsi mon temps de la manière la plus utile, Coralie me contait en peu de mots son histoire.

« Quelques jours après la comique catastrophe qui me ravit en même temps le père et le fils, un grave docteur est amené chez moi : M. Leblanc me fait la cour, tombe sérieusement amoureux, et m'offre sa foi, que je ne puis refuser, puisqu'il est riche. Je l'épouse donc... — Tu l'épouses! — Oui, je l'épouse! à l'église! et je te dirai même quelque chose de plus fort, c'est que depuis trois mois je suis fidèle; mais cela commençait à m'incommoder. Oh! je l'avoue, je ne suis pas faite pour être réduite au calendrier des vieillards. — Madame, en ce cas, je crains bien de n'être pas arrivé chez vous aussi à propos que vous me faites l'honneur de le croire. — Bon! est ce que tu veux des compliments? Ne sois donc pas si modeste... Chevalier, pour revenir à M. Leblanc, je l'épouse donc... Il m'amène dans cette maison, que je trouve pleine de malades imaginaires et de prétendus docteurs. Mon mari, que chaque jour le magnétisme enrichit davantage, m'enseigne *la fameuse doctrine*, que je pratique vraiment fort bien, parce qu'elle m'amuse. Tu sais, mon ami, que je suis née rieuse, et que toujours je me suis divertie aux dépens de ceux que j'attrapais. D'ailleurs, on m'éleva pour les tréteaux, et le somnambulisme est presque une comédie publique : d'honneur, au mariage près, ma nouvelle condition ne me déplaît pas. Coralie ne danse plus, mais elle magnétise; elle prophétise au lieu de déclamer; tu vois qu'il me reste toujours un rôle à jouer, et que, dans le fond, je n'ai fait que changer de

théâtre. — Fort bien, Coralie; mais à présent que j'ai soupé, parlons sérieusement : tu ne veux pas me renvoyer au dortoir? — Assurément non. — Tu consens à passer la nuit avec moi, malgré l'hymen? — Malgré l'hymen! dis donc à cause de lui, chevalier; tu as de l'esprit, et je suis obligée de te dire que celui qui paie, et le mari, c'est la même chose; et puis j'ai lu quelque part qu'on avait toujours du goût pour son premier métier. Je n'ai pas oublié le mien, Faublas; je sais d'ailleurs que depuis long-temps les honnêtes femmes s'en mêlent; je te réponds que jamais aucune ne s'en sera mêlée plus volontiers que moi et pour un plus aimable gentilhomme que celui que j'embrasse. »

Je rendis à madame Leblanc son baiser, et repris ainsi la conversation un moment interrompue :

« Ton mari, où est-il? — A Beauvais pour des affaires de famille. — Et ta femme de chambre ne causera-t-elle pas? — Ah! tu as raison : que je suis étourdie, moi! il faut la mettre dans la confidence. »

A ces mots, elle sonna; la suivante accourut, sa maîtresse lui dit : « Tenez, voilà un louis que je vous donne; mais ne vous avisez pas de dire à mon mari que monsieur a couché avec moi; car je réponds que vous en avez menti, je vous arrache les yeux et je vous chasse; allez. »

Après avoir prononcé du ton le plus majestueux cette harangue vraiment héroïque, madame Leblanc entra dans son lit, où bientôt elle me reçut.

Hélas! ce fut inutilement : le magnétisme, toujours trompeur, ne tint pas sa promesse, et Vénus, apparemment, ne m'avait pas entendu. En vain, pour amener l'heureux moment dont elle avait conçu l'espérance au dortoir, Coralie épuisa les ressources de son ancien métier et de son

art nouveau ; comme Justine, elle finit par m'adresser, dans son désespoir, ce reproche amer à mon cœur : « *Ah! chevalier de Faublas, que je vous trouve changé!* D'honneur, ajouta-t-elle vivement, je n'aurais pas prophétisé celui-là ! »

Et moi, qui ne me souciais point d'entrer dans les détails d'une longue justification, je fis avec madame Leblanc ce que j'avais fait auprès de mademoiselle de Valbrun : je m'endormis sans répondre un mot.

Vous, censeur scrupuleux, qui reprochez à mon histoire de ne renfermer aucune leçon profitable, voyez comme elle est sublime la moralité qui sort ici du fond même du sujet ! Admirez avec combien de justice et par quelle inévitable fatalité les deux plus indignes rivales de Sophie se sont trouvées l'une après l'autre, et de la même manière, précisément punies par où elles avaient péché.

Cependant, comme le premier devoir d'un historien est d'être fidèle, dût cet ouvrage en paraître un peu moins moral, n'imputons pas à la *fameuse doctrine* un tort qu'elle n'eut point. Disons, pour l'honneur de la *science,* que ce fut surtout par le secours du magnétisme qu'à la pointe du jour la prophétesse obtint de son malade une première preuve de convalescence. Mais aussi, puisqu'il s'agit d'être rigoureusement exact, ajoutons que le docteur femelle, apparemment retenu par la crainte de compromettre son art, n'osa pas tenter de m'initier une seconde fois.

Il était à peu près huit heures du matin, quand madame Leblanc me fit endosser un large habit noir qu'elle venait de choisir dans la garde-robe de son mari. Avant de déterminer le parti qui me restait à prendre, il était bon de faire dire à M. de Valbrun quel asile ma bonne fortune m'avait offert.

La commission était délicate; Coralie voulut bien s'en charger; mais il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était partie quand je la vis revenir. Elle entra brusquement, poussa la porte, mit les verrous, et d'un air effrayé m'apprit que, prête à sortir, elle avait entendu dans la rue la voix de plusieurs hommes attroupés. L'un d'eux, en prenant le marteau de la porte cochère, avait dit : « Cette religieuse ne peut être loin; il faut faire perquisition dans les maisons voisines. Vous, courez chercher le commissaire C***; toi, Griffard, garde le milieu de la rue, et ces messieurs vont entrer ici avec moi; nous n'avons pas besoin de permission, parce que c'est une maison publique. » Coralie, en me donnant cette fâcheuse nouvelle, m'avait conduit vers un escalier dérobé. « Chevalier, me dit-elle alors, tu ne peux t'en aller par la cour, parce que les suppôts de la police y sont déjà. — Ils y sont, Coralie? — Oui, mon ami. Tout en donnant ses ordres, l'exempt a frappé; mon portier a tiré le cordon; je n'ai eu que le temps de voler ici pour t'avertir du péril. — Mais par où leur échapperai-je? — Par là, Faublas. Monte tout au haut de ce petit escalier, grimpe sur le toit, et, je t'en supplie, prends garde de te casser le cou. — N'aie pas peur. »

Aussitôt je m'élance, je monte; j'arrivai aux mansardes, je passe par la fenêtre, je saute sur une gouttière, et je marche avec cette précaution timide que doit m'inspirer la hauteur et l'inégalité du terrain que je parcours. Il y avait quelques minutes que je me promenais de précipice en précipice, lorsque, dans un des jardins sur lesquels ma vue plongeait, je découvris un homme qui, m'ayant aperçu, donnait l'alarme. Je me hâtai de chercher un asile au fond d'un taudis dont l'entrée était seulement défendue par un mau-

vais châssis garni de carreaux de papier. Là, sur quelques brins de paille, gémissait un jeune homme qui, d'une voix faible, me dit : « Que viens-tu faire ici? que me veux-tu? Toujours victime de l'injuste mépris des hommes, j'aurai donc vainement espéré pouvoir dérober mes derniers moments à leur insultante pitié! Réponds, indiscret étranger, réponds; pourquoi viens-tu, par ta présence, augmenter l'horreur de mon heure suprême? — Infortuné! que me dites-vous! je suis loin de vouloir redoubler vos peines. Eh! que ne puis-je les adoucir! que ne puis-je vous offrir quelque consolation! — Je n'en veux pas, laisse-moi; je suis trop heureux de mourir, si je puis mourir sans témoins. — Vous me faites trembler! Êtes-vous dévoré d'un mal si honteux que vous ne puissiez l'avouer à personne? — Oui, d'un mal honteux, cruel, insupportable! mais mille fois moins que ne le serait l'humiliant aveu qu'en vain tu prétendrais m'arracher. Laisse-moi.

Comme il parlait, un enfant que je n'avais pas aperçu, couché près de lui, se réveilla, me tendit les bras et cria : « J'ai faim. — Pourquoi donc ne pas lui donner à manger? — Pourquoi! répondit le jeune homme, pourquoi! » Et d'un ton douloureux, de ce ton qui perce le cœur et déchire les entrailles, l'enfant me criait : « J'ai faim! — Ah! pauvre malheureux! quoi! la misère... — La misère! interrompit le jeune homme, la misère! il est donc vrai qu'elle peut tout flétrir, tout, jusqu'à la vertu même! Est-ce ma faute à moi si, jeté par le hasard de la naissance dans la classe la plus indigente, j'ai vu mon enfance tourmentée de mille besoins et condamnée à toutes les privations? Est-ce ma faute si, faisant ensuite d'inutiles efforts pour fléchir l'ingrate fortune, je ne me suis livré qu'à des travaux mal

payés, parce qu'ils étaient pénibles; qu'à des entreprises



échouées, parce qu'elles étaient honnêtes; qu'à des dangers ignobles, parce qu'ils étaient infructueux? Et lorsque, parvenu depuis à m'élever jusqu'au barreau, j'ai cru m'être ouvert une carrière également utile et glorieuse, suis-je coupable pour n'avoir rencontré que des confrères intéressés à nuire au talent qu'ils soupçonnent, que des procureurs incapables d'apprécier un mérite qu'on ne leur vante pas, que des amis hors d'état de me prêter dix louis pour acheter une *grande cause?* Suis-je coupable pour m'être associé une compagne d'infortune, lorsque j'ai senti le vif aiguillon de cet appétit sensuel qui est le plaisir des gens riches et le besoin des pauvres gens? Me blâmera-t-on de ce que, docile à la voix de la nature, et ne pratiquant pas cet art destructeur par lequel nos belles dames trompent le premier de ses vœux, mon honnête femme m'a donné cet enfant par qui

notre misère s'est augmentée? M'accusera-t-on d'avoir trop dépensé pour la maladie de mon épouse, bien morte de son mal, puisqu'elle n'a pas eu de médecin! Hélas! si ma vie fut dans son misérable cours traversée de mille accidents, agitée de chagrins sans nombre, vouée à des tourments de toute espèce, qui osera dire que la faute en est à moi? Cependant je me suis vu l'objet de leur dérision, le ridicule m'a poursuivi; les humiliations m'ont été prodiguées, il m'a fallu supporter la menace et dévorer les affronts; on m'a chargé de malédictions et d'opprobres; tous enfin se sont éloignés de moi, tous ont fui mon approche comme si mon approche les souillait, comme si je portais sur mon front détesté le signe de la réprobation publique. Grand Dieu! qui m'avez tant éprouvé, Dieu puissant, qui lisez dans les cœurs, vous savez si jamais ma conduite a justifié le mépris des hommes; vous savez si je n'ai pas fait tout ce que j'ai pu pour que ma pauvreté fût du moins respectable. — Quoi! personne ne vous a secouru? — Une fois seulement, pressé de ma détresse extrême, déterminé par les dangers de cet enfant, je me fis cette violence d'aller implorer l'assistance d'un homme qui se disait mon protecteur. Si vous saviez de quel ton le cruel me plaignit, avec quelle barbarie il éleva la voix, comme il me jeta son aumône devant un monde de valets!... Sans doute, j'ai mérité qu'on me traitât de cette manière : j'ai souffert que quelqu'un m'osât protéger! j'ai été chercher la bienfaisance dans le palais d'un riche; on n'y trouve jamais que la charité! j'ai souillé par une bassesse ma vie jusqu'alors irréprochable... Toi qui m'écoutes, si la nature t'a doué d'une âme forte, si tu as conservé cette fierté de caractère que donne et justifie la conscience d'une vie pure, tu sens que je ne pouvais, quelque pressant que

fût mon besoin, recevoir sans ignominie un secours accordé de la sorte; tu sens que de tous mes affronts le plus insupportable devait être le dernier; que la mort devenait mon unique ressource.... Non, généreux inconnu, non, garde ton or, il n'est plus temps pour moi... Je revins ici désespéré... Depuis trente-six heures trois pommes de terre ont nourri mon enfant... Non, généreux inconnu, je vous dis de garder votre or; je vous dis qu'il n'est plus temps... Mais, je l'avoue, votre douleur me console, vos pleurs m'attendrissent... O mon enfant! si, comme moi, tu étais réservé aux plus pénibles épreuves; si, comme moi, tu devais sans cesse combattre entre l'opprobre et la faim, sans doute il vaudrait mieux que tu tombasses entraîné dans ma tombe; mais le ciel t'envoie un libérateur. O mon fils! je me sens plus tranquille, je te laisse à ton père adoptif; il est, je le vois, sensible et bienfaisant... Monsieur, veillez sur son enfance et laissez-moi mourir. — Pourquoi mourir? quel aveugle délire précipite votre jeunesse au tombeau? Aigri par le ressentiment de l'injure que vous fit un homme impitoyable, votre cœur se serait-il ouvert à cette vanité condamnable et petite qui refuse avec dédain tout secours étranger, qui rejette orgueilleusement celui que présente une main inconnue? ou me soupçonneriez-vous d'insulter intérieurement aux douleurs sur lesquelles je verse tant de larmes? — Non, le plus tendre intérêt règne dans vos discours et sur votre figure; je crois qu'il est encore sur la terre un homme capable de quelque sentiment d'humanité. — Hé bien! vivez pour la société, que son injustice envers vous n'a point privée du droit de réclamer vos talents, dont l'exercice lui peut devenir utile; vivez pour votre fils, qu'une mort prématurée livrerait sans

défense aux coups du sort qui vous outragea trop longtemps; vivez pour moi... Oui, sûrement votre enfant sera le mien; oui, je le reverrai, màis je veux vous revoir tous deux... Mon ami, ne vous obstinez point à garder une résolution funeste..... Ne me refusez pas.... écoutez-moi.... Depuis plus d'un an, jeté dans un monde nouveau, continuellement distrait par les plaisirs d'une vie très-dissipée, j'ai négligé des devoirs que rien ne pouvait me dispenser de remplir. Je vous l'avoue, uniquement occupé de moi, j'ai tout à fait oublié ceux de mes frères à qui j'aurais dû songer tous les jours. Et que de familles honnêtes, maintenant ruinées sans ressource, j'aurais peut-être soutenues avec une partie de l'argent prodigué dans mes vains amusements! et que de malheureux sont peut-être péris que j'aurais pu sauver de leur désespoir ! Mon ami, daignez m'aider à réparer cette faute que je ne me pardonnerai point... — Je ne prétends pas vous offrir un faible secours qui ne vous arracherait que pour un moment à l'horreur de votre situation déplorable : deux cents louis sont dans cette bourse, empruntez-m'en la moitié.... — La moitié!.... — Empruntez, je vous en supplie. Cent louis pourvoiront à vos besoins les plus urgents, vous mettront à portée de perfectionner vos talents, vous donneront le temps d'attendre l'occasion de vous montrer, de vous faire connaître enfin. Cent louis commenceront peut-être votre fortune ! Hé bien ! mon ami, quand vous serez à votre aise, vous irez aussi chercher quelques douleurs à consoler; et la première fois qu'un malheureux vous aura dû la vie, vous aurez acquitté votre dette envers moi. — O bienfaisance ! ò générosité ! — Allons, mon ami, reçois cet argent, reprends courage, embrassons-nous, console-toi. Va, je le sais bien, la misère

n'est honteuse que lorsqu'elle est le fruit de l'inconduite; et presque toujours un bienfait, quand il honore celui qui le donne, fait l'éloge de celui qui le reçoit. — O mon ange libérateur !... C'est la Providence... c'est Dieu... Oui, c'est Dieu lui-même qui t'envoya pour nous sauver... Va, chaque jour j'irai au pied de ses autels, j'irai remercier l'Éternel... j'irai.... j'appellerai sur toi les bénédictions du ciel. »

Sa voix était entrecoupée par des sanglots, et l'enfant promenait sa petite main caressante sur mon visage baigné des larmes de son père. O moment plein de charmes ! comment exprimer vos délices?

« Monsieur, reprit le jeune homme, dont la voix s'était ranimée, daignez m'apprendre à qui je dois la vie? — Je ne puis. — Vous refusez de me dire... Monsieur, prenez votre or. — Mais... — Vous voulez vous dérober à ma reconnaissance? Monsieur, je n'accepte pas votre argent. — Mais auparavant sachez les raisons. . — Monsieur, je n'accepte pas. — Hé bien, je vais vous prouver une confiance sans bornes : je m'appelle le chevalier de Faublas. — Le chevalier de Faublas ! *Où tant de vertu va-t-elle se nicher !* — Comment !... — O mon bienfaiteur ! pardon, mille fois pardon; je vous offense, en vérité, bien involontairement. — Mes premières aventures ont fait quelque bruit dans la capitale, et vous me condamnez d'abord; peut-être êtes-vous un peu trop sévère. O mon ami, excusez les folies de l'adolescence, plaignez les passions de la jeunesse, et pour me juger attendez quelque temps; vous ne me connaissez pas encore. — Ah ! pardonnez vous-même une exclamation sans doute indiscrète. Ah ! je vous connais et vous dois toute mon estime. Vous vous corrigerez, j'en suis sûr; avec un excellent cœur on ne peut s'égarer long-temps. »

Il prit ma main qu'il baisa plusieurs fois. En l'embrassant, je lui demandai son nom. « Florval, » me dit-il.



« Florval, j'aime votre noble franchise; êtes-vous sincèrement disposé à m'honorer de votre amitié? — Quelle question! — Je vous reverrai donc dans un temps plus heureux? — Quoi!.. — Florval, il faut que je me cache, je ne sais ce que je vais devenir, on me poursuit. — On vous poursuit! Puissent vos ennemis se consumer en recherches vaines! Puisse leur rage être confondue! Mais pourquoi cet habit? On vous l'a déjà vu peut-être? que n'en prenez-vous un autre? — Lequel? — Tenez, dans ce coin, ces guenilles noires. C'est ma robe, c'est le meuble qu'il m'a fallu toujours conserver. Ce matin, je comptais l'aller vendre; mais je n'ai pas eu la force de gagner l'escalier. Et puis, qu'aurait-on voulu m'en donner? elle est si mauvaise!

Prenez-la toujours, elle peut vous déguiser parfaitement bien; cachez votre habit dessous, et par-dessus laissez tomber vos cheveux flottants dans toute leur longueur; ils sont encore assez poudrés »

Tout en m'occupant de mon travestissement nouveau, je me permis de faire à Florval plusieurs questions auxquelles il s'empressa de répondre.

« Ainsi vous êtes avocat, Florval? — Hélas! oui, monsieur. — J'avais toujours cru cette profession aussi lucrative qu'honnête. — Ah! monsieur, quel métier! forcer un pauvre diable à vous payer d'avance, pour ne pas être obligé de le faire assigner! grossoyer pour un procureur des requêtes à deux sous la page! tous les matins mentir aux petites audiences pour un écu! Ah! monsieur, quel métier! quel métier! — Cependant il y a tant d'affaires au palais que vous devriez être occupés tous? — On le croirait; mais d'abord *l'ordre, l'ordre fameux*, est composé de cinq à six cents membres, avides d'argent plus que de renommée. J'ai vu tel confrère en vogue, caressant la fortune qui lui souriait, mais négligeant la gloire qu'il pouvait espérer, dans la même journée griffonner des requêtes, compiler des consultations, brocher des factums, entasser des mémoires, plaider à toutes les chambres, et par cette activité meurtrière sucer le sang de cinquante clients amaigris, dévorer la substance de cinquante confrères affamés! Ah! monsieur, quel métier! — Allons, Florval, tâchez de vous faire connaître, et... — Et le moyen, monsieur? Si vous saviez que de dégoûts ils me donneront, par combien de *remises* ils fatigueront ma patience, avec quelle adresse ils environneront mes débuts de difficultés presque insurmontables! — Florval, une meilleure fortune vous attend

sans doute : songez aux orateurs célèbres ; ils eurent comme vous des obstacles à vaincre... — Que me dites-vous, monsieur? Tout rebute un talent naissant : la sublimité des grands modèles fait son désespoir, moins pourtant que ne le dégoûtent les inconcevables succès de certaines gens, si petits, si petits! Croyez-vous qu'il n'y ait qu'en littérature des réputations usurpées? Au barreau, comme ailleurs, monsieur, le mérite timide rougit et se cache, tandis que l'audacieuse médiocrité se reproduit, sollicite, manœuvre, se prône, parvient et brille d'un éclat qui n'est pas toujours éphémère. Pourquoi, lorsque avant-hier, la rage dans le cœur, je regagnais mon grenier pour y expirer de faim, pourquoi mon confrère E***, toujours enivré de succès pendant toute sa vie, mourait-il d'une indigestion sous ses lambris dorés! Ah! monsieur, quel métier! quel métier! — N'en est-il donc aucun parmi vous qui mérite sa réputation? — On peut en compter plusieurs dont les talents vraiment recommandables honorent le barreau. Veuille le destin que le barreau les honore toujours; que jamais les haines secrètes, enfantées par les rivalités journalières, et la basse envie, ennemie née de tous les succès, ne s'attachent à leurs pas pour opérer leur ruine et flétrir leur gloire! Ah! monsieur, quel métier! quel métier! Je l'ai vu de trop près. Oh! qui voudrait le faire, si par hasard il se rencontrait de loin en loin quelque malheureux à défendre, au risque d'être *rayé du tableau!* — Florval, mon ami Florval, le malheur vous aigrit. — Il est vrai, me répondit-il presque en souriant, il est vrai qu'on n'envisage pas les choses du côté le plus beau quand on a faim depuis deux jours... Monsieur le chevalier, vous voilà bientôt prêt... Je ne puis descendre dans la rue... vous n'avez rien fait pour

moi si vous ne prenez encore la peine de m'envoyer quelque nourriture. — Mon ami, j'y cours. »

Pendant qu'il me parlait, j'arrangeai la robe de manière que sa vétusté fût un peu moins remarquable. Chacun des côtés était déchiré par en bas, j'eus soin de les retrousser élégamment, comme si j'avais eu peur des crottes ; je fourrai l'un des pans dans mon gousset, je tins l'autre sous mon bras. Un long et large accroc laissait ma poitrine à découvert ; je fis un grand rempli, et mis artistement des épingles ; quant au dos, les trous se trouvaient cachés sous les plis. Ainsi tout allait au mieux ; le petit avocat venait de disparaître, j'avais l'air d'un procureur-syndic. « Adieu, Florval ; si par hasard on vous questionne... — Plutôt souffrir le dernier supplice que de vous exposer au moindre péril !... Mais serai-je long-temps sans vous revoir ? — Je n'en sais rien, Florval. — Oh ! je chercherai, je m'informerai ! Vous, monsieur de Faublas, daignez ne pas oublier celui qui vous doit tout. — Florval, je n'oublierai pas mon ami. — Adieu, mon bienfaiteur ; ange libérateur, adieu. »

Et comme j'étais au bout du long corridor, l'enfant, forçant sa petite voix claire, me cria : « Adieu, mon papa. »

Son papa ! et le père m'appelle son ange libérateur ! et j'arrache à la mort deux victimes ! et mes yeux sont encore mouillés des plus douces larmes qu'ils aient jamais versées ! et mon cœur est plein d'un sentiment délicieux ! O plaisir ineffable que l'on goûte à faire une bonne action ! ô bonheur suprême dont je n'avais qu'une faible idée ! Mais qu'est-ce que donner de l'argent à un homme de confiance pour qu'il le distribue ?... Il faut aller soi-même... O ma Sophie ! un jour nous monterons ensemble dans les greniers, nous pénétrerons dans les réduits du pauvre ; là, nous saurons

découvrir la misère qui se cache, prévenir ses pénibles aveux, proportionner les secours aux besoins, calmer les douleurs par les consolations. Là, ma charmante femme, vingt malheureux nourris de tes bienfaits te rendront un hommage selon ton cœur. Oh! que tu me paraîtras plus belle quand je t'aurai vue t'attendrir sur leurs peines secrètes, quand tu viendras fière de leurs bénédictions! A peine m'apercevront-ils, ils ne verront que toi! ce sera ta main qu'ils oseront baiser, ce sera toi qu'ils pourront appeler un ange libérateur!... Tu en as la figure céleste, chacun de tes traits atteste une âme divine... O ma Sophie! tu soutiendras les pères de famille, les orphelins, les pauvres veuves, les filles délaissées... Les veuves! les filles!... Faublas, loin de vous cette horrible idée!... Respectez la beauté malheureuse que vous aurez secourue, ou renoncez à tout sentiment d'honneur, et demeurez à jamais chargé de la juste exécration des hommes.

Je m'en allai réfléchissant ainsi jusqu'à la porte de la rue, où les périls qui m'environnaient fixèrent mes idées sur des objets tout différents. Je quittais à peine le sol hospitalier que plusieurs hommes me suivaient déjà. L'un d'entre eux surtout m'épouvanta d'abord d'un coup d'œil scrutateur; puis, d'un air tantôt irrésolu, tantôt décidé, reportant alternativement son louche regard sur ma figure pâlie et sur les basses figures de ses vils compagnons, il sembla plusieurs fois les consulter; et plusieurs fois aussi leur dire : C'est lui! Je vis le moment où j'étais pris. Persuadé que je ne pouvais échapper au danger qu'en payant d'audace, j'assurai promptement mon maintien, et ma mémoire m'ayant à propos servi, je répétai à haute voix le nom que m'avait dit madame Leblanc. « Griffart! » m'écriai-je. Le

vilain monsieur qui m'inquiétait, c'était justement *ce monsieur* Griffart! « *Qu'est-ce que y a?* me dit-il. — *Comment*, tu ne me reconnais pas? — *Je ne sais pal encore.* — *Et vous*, messieurs? — *Pisqui n'sait pas*, *lui*, répondit l'un d'eux, *nous n'savons pat itou.* » Alors je pris noblement un air dédaigneux ; par-dessus mon épaule je passai toute la troupe en revue; je toisai le chef de la tête aux pieds, enfin je laissai tomber de ma bouche ces mots : « Quoi! mes beaux messieurs, vous ne reconnaissez pas le fils du commissaire C***? » A ce nom révéré, vous eussiez vu tous mes coquins, saisis de respect, soudain mettre bas chapeaux de laine ou bonnets de coton, d'une façon gentille empoigner leurs toupets, subtilement rejeter leurs pieds droits en arrière, et me faire ainsi, avec de très-humbles excuses, la révérence



de cérémonie. D'un signe de tête, je témoignai que j'étais

content, et m'adressant à Griffart : « Eh bien! mon brave, y a-t-il quelque chose de nouveau? — *Pat encore, note matte, mais y a gros que ça n'tardera pas. Je crois que nous l'avons reluquée sur le toit, la bonne fille! faudra ben qu'elle en dégringole. Elle a pris les habits de mon sesque; mais c'est z'égal, je dis quoique ça qu'elle n'gourera pas Griffart.* — Et si elle se présente au bout de la rue? — *Ah! je dis, on la gobe. Bras-d'Fer l'allume zavec les enfants perdus.* — Et de ce côté là? — *Tout de même pour changer. Trouve-Tout bat l'antif avec les lurons.* — Avec les lurons! Tenez, mes enfants, allez déjeuner au cabaret; toi, Griffart, je te charge de porter tout de suite un bon morceau de pain, une pièce de rôti et une bouteille de vin à un sieur Florval qui demeure là... dans cette allée, au cinquième étage. Ce qui restera de mes six francs, tu reviendras au cabaret le boire avec tes camarades. »

Tous ces gens-là s'épuisèrent en remerciements plus grossiers qu'énergiques; et je trouvais leurs gestes aussi dégoûtants que ridicules, et leur joie m'attristait: elle était ignoble comme eux. Dès qu'ils m'eurent quitté, je m'interrogeai moi-même : d'un côté, Bras-de-Fer avec les enfants perdus! de l'autre, Trouve-Tout et les lurons... oserai-je y aller?... m'exposerai-je à un second examen?... j'ai peur... cette prétendue religieuse qu'ils poursuivent a, disent-ils, pris des habits d'homme... si je pouvais me déguiser en femme... Je ne sais, mais Bras-de-Fer et Trouve-Tout m'épouvantent!... Ah! ah! qu'est-ce donc que cette engageante demoiselle qui, de sa fenêtre du second étage, appelle poliment tous ceux qui passent?... allons-y... peut-être qu'avec de l'argent... allons-y, nous verrons; toujours serai-je le maître, si je ne puis faire mieux, d'aller au bout

de la rue présenter aux lurons le fils du commissaire... allons, montons... c'est mauvaise compagnie, Faublas; mais, ma foi! sauve qui peut.

J'entrai de plein saut chez la pauvre fille, qui avait laissé sa porte entre-bâillée. Elle vit ma robe noire, et crut voir le diable. Le cri perçant qu'elle poussa dut être entendu de toutes les pratiques qu'elle avait dans le voisinage. Moi, qui ne me souciais point de me mettre sur les bras la foule des amants de cette moderne Aspasie, je me hâtai, pour la rassurer, de me dépouiller de la robe ennemie. Sa crainte mortelle se dissipa dès qu'elle m'entendit protester que je n'étais pas monsieur le commissaire. Ce fut bien autre chose quand elle me vit tirer de ma bourse un double louis : le plus doux espoir brilla sur sa figure entièrement rassérénée. Par un mouvement machinal, son bras gauche fut porté en l'air, où il se posa... Que ne suis-je Tristram Shandi, ma belle dame! je vous dirais à quelle hauteur, sur quelle ligne et dans quelle situation. Quant à la main droite, je l'ai bien remarquée; tout à l'heure partie de la tabatière de la demoiselle, elle n'avait plus qu'un petit espace à parcourir pour arriver au lieu de sa destination; cependant elle ne put achever le court trajet, et s'arrêta fixée à la hauteur du menton. Là, j'eus quelque regret de m'apercevoir que, les doigts s'étant écartés, la bonne prise de tabac, auparavant serrée entre le pouce et l'index, venait de s'échapper. Un économe zéphyr, qui ne voulait pas que toute la denrée fût perdue, en souffla quelques parcelles sur ma membrane pituitaire; et, comme je ne prends jamais de cette vilaine poudre, j'éternuai. Cependant l'aimable fille, la bouche encore entr'ouverte, le front toujours radieux, les yeux invariablement fixés sur le brillant métal, ne m'adressa pas

le plus petit mot de politesse; mais dans son maintien à la fois compatissant et gracieux, j'eus tout lieu d'observer qu'elle mourait d'envie de me dire : Dieu vous bénisse!

« Mademoiselle, ces deux louis sont à toi... — Je le veux bien, » interrompit-elle; et, plus prompte que l'éclair, elle courut à sa porte, qu'elle ferma; à sa fenêtre, sur laquelle elle étendit une toile vermoulue, que des gens moins difficiles appelleraient un rideau; à son alcôve... « Venez, venez donc, fille trop complaisante et trop vive; si vous aviez voulu m'entendre jusqu'à la fin, vous vous seriez épargné d'inutiles démonstrations qui doivent coûter à votre amour-propre autant qu'à votre pudeur... En vérité, mon enfant, tu as mal interprété mes intentions. Pour les deux louis que je t'offre, je demande seulement que tu me fournisses des vêtements de femme et que tu m'aides à m'habiller. — Je le veux bien, répondit-elle. — Cela est charmant! Tu veux tout ce qu'on veut, toi! — Dame! il faut bien faire son état. — Que me donnes-tu là? Un jupon prétendu blanc, plein de crottes du haut en bas! — C'est que l'autre jour je suis revenue de chez Nicolet par un mauvais temps. — Et ce caraco tout déchiré? — Je l'ai arrangé comme ça lundi dernier, en rossant un clerc de procureur qui ne voulait pas me payer. — Et ce fichu tout sale? — C'est un vieux moine qui me l'a chiffonné. — Et cette baigneuse toute roussie? — C'est que mon amoureux, dans un accès de jalousie, l'avait jetée au feu. — Allons, mademoiselle, reprenez vos guenilles, je n'en veux pas... Tiens, mon enfant, donne-moi tes meilleures nippes, je les paierai ce que tu les estimeras; les deux louis sont pour le secret. — Voilà qui est parler! foi d'honnête fille, Fanchette va vous donner ce qu'elle a de plus brillant, son ajustement du Pan-

théon; tenez. — Diable! mais ceci est élégant! un habit de bal superbe! — Je crois bien! ça appartenait à une grande dame. C'est une belle marquise qui a porté ça! Elle en a fait présent à sa femme de chambre, qui me l'a vendu. — Cette robe est fort belle. Quelqu'un de ma connaissance en avait une... elle est fort belle. — Si belle que je n'ose presque jamais la mettre! D'ailleurs elle m'est trop longue; je la céderais au prix courant : quatre louis. Et par-dessus le marché vous aurez encore ce grand chapeau noir avec son panache, et puis les preuves de mon amitié, si vous voulez, parce que vous êtes bien gentil. — Pour la robe et le chapeau, volontiers; bien obligé du reste. »

Il me manquait encore une chemise : Fanchette eut beaucoup de peine à me la fournir médiocrement bonne; elle eut beaucoup de peine à ne pas outrager ma timide pudeur en me la passant. La robe qu'elle me mit ensuite m'allait aussi bien que si on l'eût faite pour moi. « Comme cet habit vous sied! disait Fanchette. — Parfaitement... et plus je le regarde... Dis-moi donc qui te l'a vendu! — Une femme de chambre. — Sais-tu son nom? — Oui, Justine. — Justine! c'est Justine qui t'a vendu cet habit de bal? — Oui. Vous la connaissez, Justine? — Non. Il appartenait, dis-tu, à une marquise? — Oui. Vous la connaissez, la marquise? — Non... cet habit... en effet... sûrement... c'est lui... c'est lui-même! — Vous le connaissez, l'habit? — Non... Qui m'eût dit, il y a un an, qu'une seconde fois je me déguiserais avec, et cela dans un lieu... Ce que c'est que le monde, pourtant, comme on se rencontre!... — Qu'est-ce donc que vous marmottez dans vos dents? — Je me rappelle que dans le temps je le remis à Justine, qui l'aurait dû rendre à madame de B***; mais la friponne l'a jugé de bonne prise.

Comme tout se découvre! — Parlez tout haut, mon petit cœur. — Le voilà donc, cet habit, qui sans doute a quelquefois dignement figuré parmi les plus élégants! cet habit, qui parut avec honneur dans les plus brillants de nos cercles, le voilà! — Comment dites-vous? — Dans quel endroit je le trouve, et possédé par qui!... — Plaît-il? — Quelle ignominie a souillé les jours de sa gloire si vite éclipsée!... — Parlez donc plus haut, mon chou, que je vous entende. — Étrange vicissitude des choses humaines!... — Ah! bien ça! mais quoi que ça veut dire? — Vous, mes belles dames, qui dormez en paix sur la loi du respect qu'on porte à vos vertus, et dans la sécurité que vous inspire la discrète fidélité de vos domestiques, osez donc, après un tel exemple, osez nous soutenir avec assurance que rien



de ce qui vous appartient ne se verra jamais prostitué dans

des lieux de honte! — Voilà que je ne vous entends plus! pourquoi parler si bas? — Charmant habit que me prêta ma charmante maîtresse, habit galant dont une fois je me suis paré, qu'elle a paré plus d'une fois, pourrai-je te restituer aujourd'hui quelque faible partie de ton éclat passé!... — Je n'ai pu attraper que le dernier mot : *Mon éclat passé*. — Que de doux souvenirs tu me rends! — Bah! — Que de plaisirs tu me rappelles! — Moi! — Permets qu'un baiser... un seul baiser...

» Pourquoi pas plusieurs? interrompit-elle encore; je ne demande pas mieux; car tu es le plus joli homme que j'aie jamais vu des deux yeux. » Et elle m'embrassa tendrement au moment où j'allais embrasser l'habit.

« Femme tout aimable, cet habit est encore plein de toi... — Tiens, il me fait des compliments! — Oui, ce corsage a conservé l'empreinte de tes charmes... — Dame! c'est que j'en ai... — Mon imagination s'exalte! mon sang bouillonne!... — Quoi! rien qu'un baiser te met dans cet état-là? — Un feu dévorant me consume!... — Faut prendre garde à ça. — Ainsi, dit-on, brûla le vaillant Hercule, dès qu'il eut endossé la robe fatale de Déjanire.

» Ça, mon petit roi, c'est peut-être beau, mais je n'y comprends rien. Au reste, c'est égal... Que me voulez-vous donc? Que faites-vous, mademoiselle? Eh! non, non, laissez-moi, je ne veux pas... Tiens, Fanchette, voilà les six louis que je te dois. Fais-moi le plaisir d'aller chercher un fiacre et de me l'amener; tu m'accompagneras dedans jusqu'à la porte du Luxembourg. En te quittant là, je te donnerai encore quelques petits écus pour ta course; mais dépêche-toi surtout, et garde-toi bien de dire un mot à personne. — Je vous le promets. Je vous aime, parce que

vous êtes généreux, et je dis : vous avez de l'esprit, car vous me parlez, comme dans un livre, de tout plein de belles choses que je ne comprends pas. — Va, Fanchette, va vite. »

Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était partie quand j'entendis la clef tourner dans la serrure. Jugez de ma surprise et de mon effroi lorsque, la porte s'étant ouverte, je vis entrer un inconnu qui, non moins familier que s'il eût été chez lui, me dit bonjour sans me regarder, et jeta sur le lit sa canne et son chapeau. Je m'aperçus que ses jambes chancelantes le portaient de travers, qu'il faisait fréquemment des tours sur lui-même, qu'il accrochait les meubles et battait les murs. Sa bouche s'ouvrait avec effort, sa langue articulait à peine; ses dents étaient mêlées; il prit une chaise et s'assit à côté; puis, en se relevant, il se fit à lui-même, après quelques jurements préparatoires, cette judicieuse remarque : « Je me suis trompé. » Il ajouta : « Fanchette, je suis sûr que tu as été inquiète de ce que je ne suis pas revenu c'te nuit avant ce matin... t'a enragé de ça, comme d'juste... Ah ! c'est qu'y avait zun monde à c't hôtel d'Angueleterre!. . un monde! .. et du beau monde, da, vante-t'en zen... tiens, notre voisin le pâtissier y était... et pis le maître d'hôtel de ce monsieur... Tu sais bien?... c'aiti... c'aiti des petites gens, ça !... Enfin, n'y a patu zune querelle, juge!..... excepté zun qui en a tué zun autre, mais v'là tout... au bout d'un quart d'heure il n'en était pu question... Ah ! c'est zun plaisir d'être zen bonne société... c'est zun plaisir à l'hôtel d'Angueleterre... y a des personnes qui s'y ruinent... avec zun agrément... c'est charmant d'les voir... quand on gagne surtout... j'ai gagné, moi!... En revenant... c'n'est pas que j'aie beaucoup bu zen revenant... mais le vin ne valait rien... tous ces caba-

rets sont des coquins... et pis, faut tout dire, l'vin n'est pas de garde c't'année .. Est-ce que j'suis gris, moi... qu'en dis-tu, Fanchette?... quand queuque zun zest gris, il va de côté?... »

A ces mots, il se leva pour venir droit à moi; mais, sans le vouloir, il prit à gauche, et se jeta sur la croisée, dont il brisa quelques vitres. Après bien des détours, il parvint pourtant jusqu'à moi, et, pendant quelques secondes, il me regarda sous le nez d'un air qui m'aurait beaucoup amusé si j'avais eu moins d'inquiétude. « C'est moi, reprit-il enfin; c'est toi... voilà ben ta chambre zet ta belle robe... mais j'suis gris.... t'as les yeux noirs et j'les vois bleus!... t'es blonde et tu me sembles brune!... t'es petite, et j'te trouve grande!.... Ah çà! j'suis dedans, c'est clair.... mais quoi ça, j'te veux persuader que t'es gentille et que j'suis ton zamoureux. »

Il s'approcha, je reculai; il me suivit, je le repoussai; il me retint, je fis un geste menaçant; il me donna un coup de poing, je lui en rendis deux; il se jeta sur mon panache, je le saisis par les cheveux. Sa chute entraîna la mienne. Le chevalier de Faublas, étendu sur le plancher, roula dans la poussière avec le vil amant d'une fille publique! Ce qui faillit à rétablir en faveur de mon adversaire l'inégalité de cet indigne combat, c'est que je n'étais pas commodément vêtu pour faire un coup de poing. Cependant la victoire n'aurait pu long-temps rester incertaine, parce qu'il y avait dans cette manière d'escrimer cette différence tout avantageuse pour moi que, sans dire un seul mot, je tâchais de parer avant de riposter, au lieu que le vilain, jurant comme un cocher, négligeait la parade et ne cherchait qu'à me frapper et à me retenir : on juge donc que le plus braillard

n'était pas le moins maltraité; mais avant que je fusse parvenu à me dégager, les voisins accoururent au bruit qu'il faisait. Charmés de trouver cette occasion de se débarrasser de leurs odieux locataires, ils commencèrent par nous charger d'imprécations et de coups; ensuite ils nous séparèrent, nous descendirent, et nous livrèrent à la garde, que l'un deux avait été chercher.

Deux soldats mirent les menottes à mon camarade, deux soldats me donnèrent la main; le peuple me hua; les enfants me suivirent. Au bout de la rue, je passai triomphant au milieu des *lurons* qui n'attendaient pas, sous ces pompeux habits et dans cet honorable cortége, leur prétendue religieuse en homme travestie. Mais combien de rues nous courûmes à pied! que de boue, en chemin ramassée, souilla l'habit charmant auquel j'avais espéré pouvoir rendre sa splendeur première! que de grossiers propos j'entendis sur ma route! avec quelle brutalité me traînèrent mes incivils conducteurs! Ah! pauvres filles! Dieu vous préserve de la garde de Paris!

Dieu vous préserve aussi du commissaire! Un juge de paix trancher du magistrat! se donner les airs de condamner sans entendre!.... Un pesant caporal conta le fait, qu'il ignorait; ses soldats attestèrent ce qu'ils n'avaient point vu, plusieurs témoins crièrent que j'étais femme publique et que je rossais mes amis; le clerc expéditif, comprenant peu de chose, mais écrivant tout, ferma le procès-verbal avant même qu'on eût daigné s'informer si nous n'avions pas quelques moyens de défense; et, tout à coup, du tribunal despotique de l'orgueilleux bourgeois émana cet arrêt sans appel : le garnement à l'hôtel de la Force; la fille à Saint-Martin!

A Saint-Martin ! il est donc vrai que j'y fus conduit! il est donc vrai que, de tous les adolescents le plus précoce, celui qui, plusieurs fois en certains cas, s'était montré si supérieur à tant d'hommes faits, celui dont les succès galants occupaient encore la capitale étonnée, le chevalier de Faublas, enfin, proclamé fille par un jugement public, se vit enfermé dans une succursale de l'hôpital pour y attendre apparemment le grand jour où le chef de la police le ferait, avec cent compagnes prostituées, transférer à la métropole!

Aussi pourquoi m'étais-je laissé entraîner dans cette affreuse prison? Pourquoi? l'aveu de mon sexe chez ce commissaire ne m'eût-il pas attiré une foule de questions auxquelles je me serais vu très-embarrassé de répondre? Dans tous les cas, ce moyen extrême ne me restait-il pas toujours, et ne pouvais-je pas me flatter que mille autres presque aussi faciles m'épargneraient le danger de celui-là? Avec de l'adresse et de l'or je forcerais les portes de Saint-Martin plus aisément que celles de la Bastille... Mais je devais me hâter, un instant pouvait me perdre! dans le faubourg Saint-Marceau, devenu pour la seconde fois le théâtre de ma gloire et de mes infortunes, mille accidents pouvaient découvrir les traces que le chevalier de Faublas venait de laisser sur son passage. Allons, vite, appelons à mon secours quelques amis... Des amis ! Je n'ai plus à Paris que des connaissances... Rosambert... il m'a fait un vilain tour, Rosambert, et puis il est loin. Derneval est plus loin encore... Madame de B*** n'est peut-être pas arrivée... D'ailleurs, comment lui donner de mes nouvelles sans la compromettre?..... Mais mon amie, mon amante, ma femme?.... c'est à elle.. eh! oui, c'est à elle qu'il faut mander.... Non, Duportail est là qui sans doute a les yeux

ouverts ; il peut intercepter les dépêches et m'enlever encore... Non, je ne veux pas d'un moyen qui m'expose à me priver de ma Sophie... Reste le vicomte de Valbrun. Ce n'est pas à sa petite maison qu'il faut envoyer ; je ne sais où est son hôtel ; le commissaire s'informera ; écrivons au vicomte.

Ce que je vous dis là en trente lignes, ma belle dame, j'aurais pu, tout comme un autre, le délayer en trente pages, puisque ce fut le résultat de deux heures de réflexion ; mais parce que je me suis ennuyé, faut-il que je vous ennuie? Je n'ignore pas qu'en littérature ou en librairie, ce qui est assez souvent la même chose, l'usage général est de barbouiller beaucoup de papier dans l'unique vue de multiplier les feuilles ; mais ce calcul purement mercantile est trop au-dessous d'un homme de ma qualité. Un *noble littérateur* calculerait comme un bel esprit roturier! Cela serait sans exemple.

Mais revenons à Saint-Martin. Il y avait donc à peu près deux heures que j'y réfléchissais sur ma situation difficile, dont j'allais informer le vicomte, quand on appela Fanchette. Saisi d'effroi, je ne me décidai qu'avec peine à gagner le premier guichet. Là, je vis une élégante qui, m'ayant jeté deux ou trois coups d'œil dédaigneux, m'ordonna d'un ton sec de la suivre. Les portes de la prison s'ouvrirent, ma fière protectrice monta gravement dans sa voiture, et d'un signe de tête m'annonça que j'y pouvais prendre place sur le devant. J'obéis, nous partîmes ; alors, m'adressant à l'inconnue : « Madame, que de remercîments... — Vous ne m'en devez pas, interrompit-elle ; il est vrai que je vous ai tirée de ce bel endroit où vous n'étiez pas trop déplacée, je pense ; mais ce n'a pas été pour vous obliger personnelle-

ment, je vous assure. -- Cependant, madame... — Cependant, mademoiselle, je vous prie de me croire. — Pourquoi refuseriez-vous le juste hommage... — Bon Dieu ! cela fait



des phrases ! je ne les aime pas, mademoiselle. Ne causons pas ensemble, je vous en prie. »

Il y eut un moment de silence pendant lequel je me demandai tout bas quelle était cette incivile libératrice qui me rendait un si grand service et me traitait si mal, où m'engagerait cette nouvelle aventure, et ce que j'allais devenir.

La belle dame qui m'avait ordonné de me taire m'ordonna bientôt de parler. « Savez-vous lire ? me demanda-t-

elle. — Un peu, madame. — Écrire aussi? — Tout de même. — Vous coiffez? — Les femmes? — Eh! mais, sans doute. — Assez passablement, madame. Est-ce là tout ce que... — En voilà assez, mademoiselle; vous oubliez qu'il ne vous appartient pas de me questionner. »

Bientôt la voiture s'arrêta devant un très-bel hôtel; l'inconnue me fit entrer dans un superbe appartement, où je trouvai M. de Valbrun. « Bonjour, mon cher Faublas, me dit-il en m'embrassant; n'êtes-vous pas content du zèle que madame la baronne de Fonrose a mis à vous servir? — Ah! je l'ai bien inquiété, mon cher Faublas, s'écria-t-elle en riant; demandez-lui si je n'ai pas déjà commencé la vengeance de mon sexe. Allons, gentil chevalier, ajouta-t-elle, point de rancune, ne voyez en moi qu'une fée secourable qui vient de vous arracher à des enchanteurs; et, pour me prouver votre reconnaissance, venez respectueusement me baiser la main. » J'obéis à la baronne en la remerciant, et puis m'adressant au vicomte : « Monsieur de Valbrun, partons. — Pour aller où? — Voir Sophie. — Sophie est-elle à Paris? — Dans ce faubourg même, au couvent d***, rue d***. — Tant mieux; mais pour un instant, modérez votre impatience; écoutez-moi : je dois vous dire ce que j'ai fait, et prendre avec vous des mesures pour ce qu'il me reste à faire. — Vous devez, monsieur le vicomte! moi j'aurais dû commencer par vous assurer de toute ma reconnaissance. — Êtes-vous jaloux de me la prouver? — N'en doutez pas. — Hé bien! faites-moi le plaisir de m'entendre. — De tout mon cœur; mais partons. — Quelle pétulance! De grâce, écoutez-moi. — Ma Sophie. — Nous en parlerons tout à l'heure. Chevalier, au milieu de la nuit dernière, je suis revenu à ma petite maison, comme je vous l'avais pro-

mis. Justine, en me racontant ce qui s'était passé, m'a donné de grandes inquiétudes pour vous, ne sachant ce que vous alliez devenir, et voulant demeurer à portée de vous donner quelque secours si l'occasion s'en présentait, j'ai pris le parti de rester avec Justine. Cette petite, qui me paraît vous aimer beaucoup, était continuellement à la fenêtre de la rue. Deux fois dans la matinée elle a cru vous voir sous deux habits différents. Il y a deux heures, enfin, elle m'a crié que la garde vous emmenait; qu'elle vous reconnaissait d'autant mieux sous votre nouveau travestissement, que la robe dont vous étiez vêtu avait très-certainement appartenu jadis à madame la marquise de B***. Aussitôt s'est mêlé dans la cohue qui vous suivait un fidèle émissaire, chargé de revenir le plus tôt possible m'apprendre ce que vous seriez devenu. A son retour, je n'ai pas été moins enchanté que surpris de savoir qu'un jugement *ténébreux* venait d'envoyer la prétendue Fanchette à Saint-Martin. Aussitôt j'ai volé chez madame de Fonrose... — Moi, d'abord, interrompit-elle, je ne pouvais que m'intéresser beaucoup au sort d'un jeune homme tel que vous. J'ai couru sur-le-champ vous réclamer à l'hôtel de la police, et vous savez quel prompt usage j'ai fait du mandat qui ordonnait votre liberté. — Madame, recevez tous mes remercîments... — Monsieur de Faublas, reprit le vicomte, écoutez-moi jusqu'à la fin. — Sophie m'attend. — Bientôt nous parlerons d'elle, écoutez-moi jusqu'à la fin. Pendant que madame la baronne allait à la police, je retournais au faubourg Saint-Marceau pour y prendre des informations; il n'y est plus question de Dorothée, on ne parle partout que du chevalier de Faublas. — Comment! déjà! — Pouvez-vous en être étonné? La déclaration de je ne sais quelle

sœur Ursule, qui a, dit-elle, été maltraitée par les ravisseurs de la religieuse, ne prouvait rien contre vous; mais ce qui a tout découvert, c'est la plainte qu'a rendue certain M. de Flourvac, qui a dit avoir été attaqué dans l enclos des *Magnétiseurs* par un jeune homme qui se sauvait en chemise et l'épée à la main; c'est la résistance qu'a faite aux officiers de la police madame Leblanc, qui a mieux aimé laisser enfoncer la porte de son appartement que de l'ouvrir; c'est enfin la déposition que s'est vue forcée de faire la vraie Fanchette, qui, revenue dans son taudis, y a été *interrogée sur faits et articles*. Le concours de tant d'événements extraordinaires vous a trahi; les plus étonnantes aventures ont été mises sur le compte du plus étonnant jeune homme. Dans deux heures peut-être on ira vous chercher à Saint-Martin pour vous transférer à la Bastille. Madame sera sans doute inquiétée; mais elle est bien avec le ministre. Qu'on ne vous trouve pas, je suis tranquille sur tout le reste. Les amis du comte de la G***, que l'un de vos seconds a tué, sollicitaient vivement sa vengeance; mais j'ai des amis aussi, je jouis de quelque crédit, nous pourrons assoupir cette affaire. En attendant... — En attendant, je veux voir ma Sophie, dussé-je me perdre! — Vous vous perdriez sans la voir! Si vous osez faire un pas dehors, vous êtes arrêté. Il ne faut pas douter que tout ce que la police a de plus vigilants suppôts ne soit aujourd'hui sur pied. De grâce, attendez quelques jours. — Quelques jours! les jours sont des siècles! — Les trouveriez-vous moins longs dans une prison d'état, et lorsqu'on vous aurait enlevé jusqu'à l'espérance de revoir votre maîtresse? — Elle est ma femme, monsieur le vicomte. » La baronne nous interrompit : « Chevalier, si tout ce qu'on dit d'elle est vrai, je vous en félicite.

— Très-vrai, madame : on chercherait long-temps avant d'en trouver une qui méritât d'être adorée comme elle !.... — Je vous crois. — Une qui fût plus digne de la tendresse et des respects de son heureux époux ! .. — Chevalier, reprit le vicomte, permettez... — Une qui... — De grâce, le temps est cher, prenons un parti. Promettez-moi de ne pas vous exposer. — Hélas ! je ne la verrai donc pas aujourd'hui ! — Songez que votre affaire peut maintenant s'arranger, mais que si vous étiez une fois prisonnier, je ne répondrais plus de rien. Chevalier, vous réfléchissez; eh bien ! — Vicomte, vous me voyez pénétré de reconnaissance; dans un temps plus heureux je n'en aurai pas moins, et je saurai l'exprimer mieux; c'est dès aujourd'hui vous en donner une preuve que de me rendre à vos conseils. Monsieur de Valbrun, réglez ma conduite et j'obéirai. — Chevalier, je ne puis maintenant vous offrir un asile chez moi, parce qu'on viendra sûrement vous y chercher. — Pourquoi monsieur ne resterait-il pas ici ? dit aussitôt la baronne. — Parce qu'il n'y serait guère plus en sûreté, madame. — Vous croyez, vicomte? — Mais je vous le demande à vous-même, qu'en pensez-vous ? — Moi, je ne vois pas trop... — Quoi ! madame, après la démarche que vous venez de faire ! — Ho ! mais, vicomte... — Vous m'étonnez, madame, répliqua-t-il encore avec un peu d'humeur. Au reste, si vous voulez absolument garder le chevalier, je ne m'y opposerai dans ce moment-ci que par intérêt pour lui; vous savez que je ne suis point jaloux. — J'aime cependant, lui répondit-elle, le petit ton piqué dont vous le dites; il prouve que vous avez pour moi plus d'attachement que vous n'en voudriez laisser paraître. Messieurs, ajouta-t-elle, il est tard, commençons par faire habiller et coiffer cette pauvre Fanchette, dont la parure est

dans un grand désordre; ensuite nous passerons dans la salle à manger, où nous ne resterons pas long-temps; et, pendant le dîner, chacun de nous trois voudra bien rêver aux moyens de sauver cet aimable chevalier, l'ami de toutes les femmes et l'amant de la sienne. »

Au premier coup de sonnette, vint une femme de chambre, qu'on renvoya dès que je fus coiffé. La baronne, alors aidée du vicomte de Valbrun, qui ne nous quittait pas, voulut bien me passer elle-même un de ses plus jolis caracos, auquel il fallut sacrifier l'*habit de bal* à jamais flétri. Quand ma toilette fut achevée, madame de Fonrose me présenta sa main, dont s'empara le vicomte, plus prompt que moi; nous allâmes nous mettre à table. La baronne, qui n'était sortie de son recueillement profond que pour me fixer de temps en temps, la baronne rompit le silence par un grand éclat de rire. Le vicomte lui demanda la cause de cette gaieté subite. « Je vais vous l'expliquer dans le salon, » répondit-elle en se levant. Je fus presque affligé de cette brusque incartade; car au vif appétit qui me restait encore, je sentais que j'aurais fort bien achevé mon dîner.

« Je viens de trouver pour cette jeune fille, nous dit-elle, une place qui lui convient merveilleusement de toutes les manières. — Une place! s'écria le vicomte. — Une place, oui. Factotum femelle, elle sera demoiselle de compagnie, secrétaire et lectrice chez madame de Lignolle. — La petite comtesse? — Oui. — Une demoiselle de compagnie à la petite comtesse! On en rira. — Qu'importe, vicomte! elle en veut une; celle que je vais lui donner en vaut bien une autre, je crois. — Mais à cause de M. de Lignolle... — M. de Lignolle! M. de Lignolle est un fort vilain homme à qui j'en veux depuis long-temps. Une de mes intimes amies

lui reproche des torts... de ces torts qu'une femme ne pardonne point. Mademoiselle Duportail, ajouta la baronne en se tournant vers moi, je vous recommande la petite comtesse; elle est jeune et jolie, un peu étourdie, très-vive, impérieuse à l'excès, capricieuse aussi; je lui connais une fantaisie qu'elle affectionne : souvent il lui arrive de vouloir être prude pendant un quart d'heure; alors, jouant la profonde ignorance de la vierge la plus inepte, elle se refuse aux plaisanteries les plus ordinaires, et l'instant d'après vous l'entendez vous tenir, d'un air très-indifférent, un propos très-leste. Au reste, elle a des travers qui la perdront, si elle n'y prend garde. A son âge elle fuit le monde; personne ne la rencontre nulle part, et peu de gens ont le bonheur de la trouver chez elle. Je crois bien que son vilain mari n'est pas fâché de cette économique retraite; mais ce n'est pas lui qui l'exige, car c'est elle qui commande. Monsieur de Faublas, je vous charge de former cette enfant; songez que c'est un effet qu'il faut mettre dans la société — Ah! ma Sophie! madame la baronne, ma Sophie! — Oui, oui, votre Sophie! fripon non moins fortuné que dangereux, si le bruit public ne m'a pas trompée sur votre caractère et sur vos talents, Sophie, puisqu'elle est absente, ne sauvera pas la comtesse. Je ne vous dirai que deux mots de son sot époux. C'est un homme épais, mal fait dans sa grande taille, et dont la grosse figure fut peut-être belle dans son temps, mais n'eut jamais d'expression. On assure que plusieurs femmes ont tenté de lui plaire; mais on n'en peut citer une qu'il ait aimée. Ce monsieur a consacré sa vie aux muses; il est du nombre de ces petits beaux esprits de qualité dont Paris fourmille, de ces nobles littérateurs qui croient aller au temple de mémoire par des quatrains